Voiture, Vincent. Les Oeuvres de Monsieur de Voiture. 1650.


Ex Libris Bibliothecæ quam
Illustrissimus Ecclesiæ Princeps
D. PETRUS DANIEL HUETIUS
Episcopus Abrincensis Domui Professæ
Paris. PP. Soc. Jesu integram vivens donavit
Anno 1692

Je pensois q la destinée
Apres tant d'injustes malheurs
Vous a justement couronnée
De gloire, d'esclat, & d'honneurs
Mais q vous estiez plus heureuse
Lors q vous estiez autrefois
Je ne veux pas dire amoureuse
La rime le veut toutesfois.

§

Je pensois q le pauvre Amour
Qui tousjours vous presta ses charmes
Est banni loin de vostre cour
Luy, son arc, ses traits, & ses armes
Et ce q ie puis profiter
En passant pres de vous ma vie
Si vous avez peu maltraitter
Un qui vous a si bien servie

§

Je pensois car nous autres poëtes
Nous pensons extravagamment
Ce q dans l'humeur où vous estes
Vous feriez si dans ce moment
Vous avisiez en cette place
Venir le Duc de Bukingam
Et le quel seroit en disgrace
De luy ou du Pere Vincent
(demy le Grand)

§

Je pensois q le Cardinal
(Jedis) celuy de la Vallette
Pourroit voir l'esclat sans egal
Dans le quel maintenant vo estes,
J'entens celuy de la beauté,
Car au prix je n'estime guere,
Cela soit dit sans vo desplaire
Tout celuy de la Majesté.

§

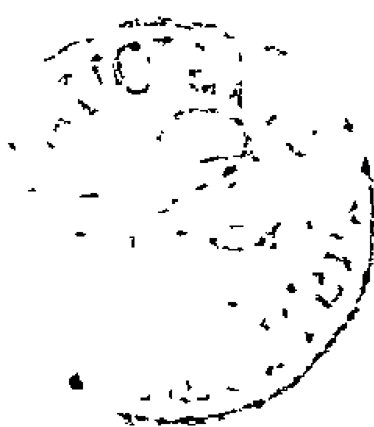
Que tant de charmes & d'appas
Qui naissent par tout sous vos pas
Et vo accompagnent sans cesse
Le feroient pour vo souspirer
Et q Madame la Princesse
Auroit beau se desesperer.

§

Je pensois a la plus aimable
Qui fust trouvée sous les Cieux
A l'ame la plus estimable
Que formerent jamais les Dieux,
A la ravissante merveille
D'une bouche icy sans pareille
La plus belle qu'on vit jamais;
A deux pieds gentils & bienfaits
Où le temple d'Amour se fonde;
A deux incomparables mains
A qui le Ciel & les destins
Ont promis le sceptre du monde;
A cent appas; a cent attraits;
A cent mille charmes secrets;
A deux beaux yeux remplis de flame
Qui rangent tout dessous leurs loix;
Devinez sur cela Madame,
Et dittes a quoy ie pensois

§

Les Grosd'eau dont parle Voiture est le nom qu'on donne aux Marées dans la coste de [illegible] la Rochelle (?) par ce que lors qu'on l'assiegeoit, on apprehendoit q les Grosd'eau ne ruinassent la digue, & qu'on en parloit fort souvent alors, cela mist ce nom en vogue.





Cy gist un petit Argoulet
Qui mourut par les mains rebelle
De trois meschantes Demoiselles
Sur le chemin de Bagnolet.
Mais bien que sa mort soit cruelle
Son destin fut bien glorieux
Puisqu'il mourut devant les yeux
De la Princesse la plus belle
Qui fut jamais dessous les cieux.

Au siecle des vieux palardins
Tous ceux qui nestoient pas bardins
Soit ~~citoyens~~ courtisans, soit citadins,
Femmes de Cour, ou Citadines
Prononçoient tousjours Musardins,
Et Palardins et Palardines.
Mesme l'on dit qu'en ce tems la
Chacun disoit rose musarde;
J'en dirois bien plus que cela,
Mais j'ai bien mon fils je suis malarde,
Et mesme en ce moment voila
Que l'on m'apporte une ~~barbarde~~ salarde.

Le jour que naquit Chastillon
L'on sonna double carillon
Dans tous les clochers de Cythere
Lerela, lere lanlere.

Memoir. de M.r le Duc d'Orleans, p. 8. Voiture fut Controlleur general de la maison de Monsieur, moyennant vint mille escus.
Memoire de ce qui s'est passé en France, depuis 1608 1636. pag 10

Voy la lettre ou il parle de deux Demoiselles qui luy mirent l'eu ardent dans la gorge.

V. l'Hist. de l'Acad. Fr. p. 270.

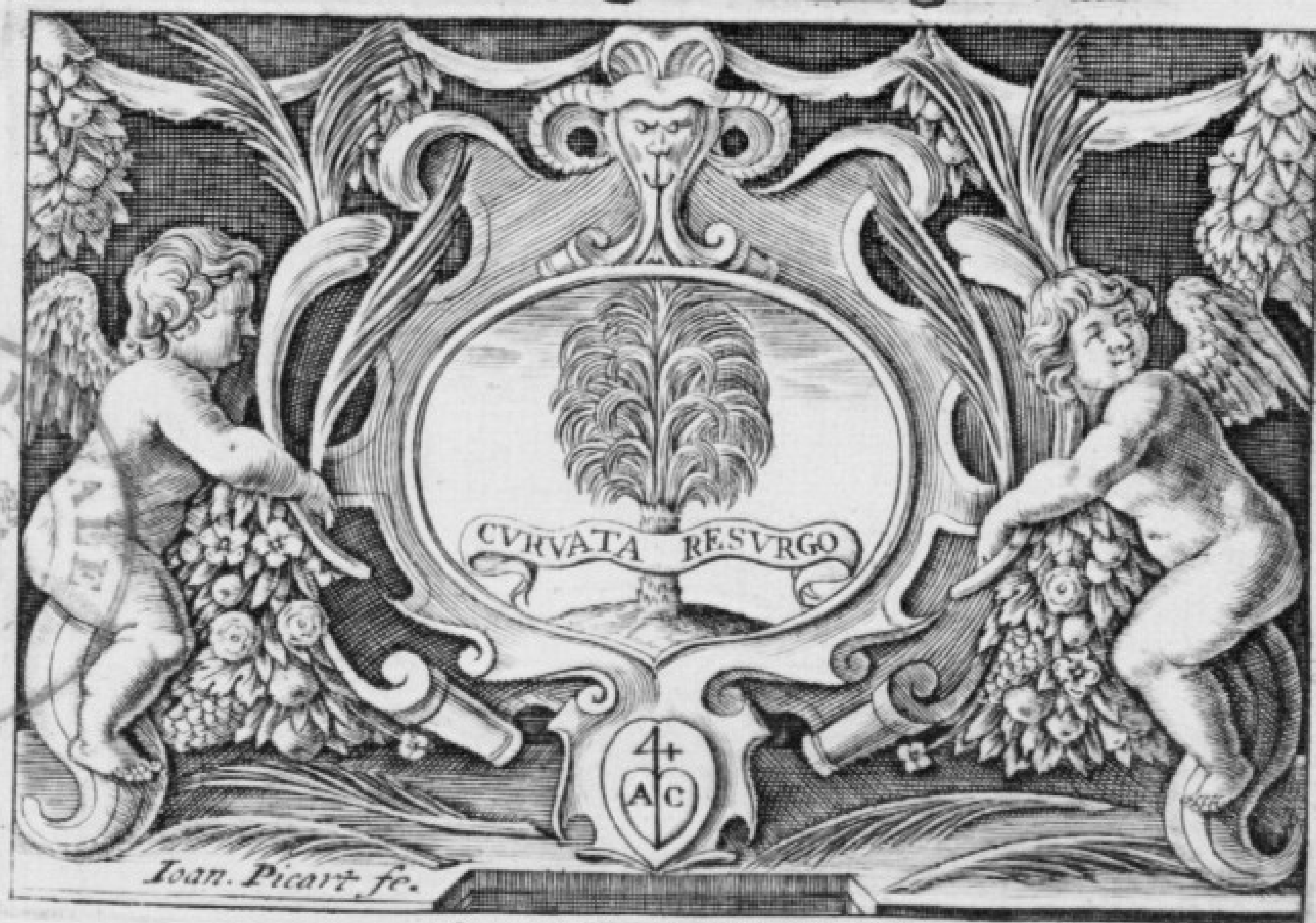
LES OEUVRES DE Mr. DE VOITURE

C. Mellan G. inuen. et sculp.

LES OEVVRES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

SECONDE EDITION.

Reueuë, corrigée, & augmentée.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBÉ, dans la petite Salle du Palais, à la Palme.

M. DC. L.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.



A SON ALTESSE

MONSEIGNEVR

LE PRINCE DE CONDÉ,

Premier Prince du Sang

Premier Pair, & Grand-

Maiſtre de France.



ONSEIGNEVR,

Ce n'eſt pas vn preſent que ie viens faire à Voſtre Alteſſe ; c'eſt vne iuſte

reſtitution de ce qui luy appartient; & la part qu'elle a dans ce Recueil eſt ſi grande, que ſans la deſpoüiller de ſon bien, ie n'aurois pû l'offrir à aucun autre. Mais quoy que par cette conſideration, & par beaucoup d'autres encore, i'aye eſté particulierement obligé de rendre à V.A. ce premier de tous mes hommages; ie la ſupplie tres-humblement de croire, que c'eſt autant par inclination que par deuoir, que ie me ſuis porté à venir reuerer en ſa Perſonne, la Valeur la plus eſclatante de nos iours. C'eſt à cette inclination, MONSEIGNEVR, que ie me ſens le veritable heritier de mon Oncle; & ſans doute que de la proximité de ſon ſang ſi paſſionné pour toute voſtre Maiſon, me vient cette pente naturelle que i'ay à regarder auec autant de reſpect que d'amour, la gloire de vos heroïques Actions. Ie pourrois bien, pour marque de l'admiration auec laquelle ie les

consídere, & de l'estime que i'en fais, entreprendre d'en mettre icy quelqu'vne en son iour par mes paroles. Mais ie tiens qu'il n'appartenoit qu'à l'vnique plume de Voiture de s'en acquitter de bonne grace, non plus qu'au pinceau d'Apelle de faire le portrait d'Alexandre. C'est à la hardiesse de ses traits, & non pas à la foiblesse des miens, qu'il est permis de toucher vne si noble peinture. Et ie ne croiray rien faire contre l'honneur de V. A. si ie n'ose y mettre la main, & si à la teste d'vn Liure qui est riche de ces belles esbauches de vostre Gloire, & des Eloges de vos Triomphes & de vos Trophées, ie n'ay pas l'audace d'encherir sur tant de rares Images de vostre Vertu. Il me suffira donc, MONSEIGNEVR, d'employer ce peu de lignes à vous supplier tres-humblement, de ne point refuser à ces Ouurages vne protection si asseurée que la vostre ; D'agréer le Re-

cueil que i'en ay fait, pour la satisfaction de V. A. & de toute la Cour; De receuoir de bon œil l'offrande que ie luy en viens faire; & de croire que si le Nepueu ne participe en autre chose aux bonnes qualitez d'vn Oncle que vous auez honoré de quelque estime, il le fait pour le moins dans la passion auec laquelle il est,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE ALTESSE,

Le tres-humble, & tres-obeïssant
seruiteur, E. MARTIN
DE PINCHESNE.



AV LECTEVR.

DANS le dessein que i'ay d'honorer la memoire d'vn Oncle que i'estimois infiniment, & dont le souuenir me sera tousiours precieux ; i'ay creu, LECTEVR, *estre obligé, en te faisant part de ses Escrits, de te dire quelque chose de sa personne. Que si i'en parle à son auantage, ie te prie de ne me point tenir suspect pour estre son parent, & de croire au contraire que cette qualité m'oblige d'y apporter plus de retenuë, que n'auroit pû faire en cette occasion le moins passionné de ses Amis. Il n'a pas tenu à moy que ie ne me sois dispensé de luy rendre vn si iuste deuoir; tant par mon peu de capacité, que pour la repugnance que ie trouuois en moy-mesme à publier la vertu d'vn homme de qui i'estois si proche. Mais ie me suis laissé gaigner aux persuasions de ses amis & des miens, qui m'ont fait entendre qu'en me chargeant du soin de faire voir ses Oeuures, ie m'estois engagé*

à celuy de t'entretenir de ſon merite, & de te rendre quelque compte de ſa vie. Ie diray donc de luy, auec moins d'ornement & d'artifice, que de franchiſe & de verité, tout ce qu'vn ſemblable ſujet me peut permettre. Et pour te faire vne peinture de ſon ame qui aille au delà de ce qui t'en peut paroiſtre dans ſes Eſcrits, quelques beautez & quelques agrémens qui s'y rencontrent; i'oſeray bien t'aſſeurer qu'il auoit en luy beaucoup d'autres qualitez, pour le moins auſsi conſiderables, & capables toutes ſeules de le tirer du commun, & de le faire paſſer pour vn des ornemens de ſon ſiecle. Il auoit pluſieurs talens aduantageux dans le commerce du Monde, & entr'autres celuy de reüſsir admirablement en conuerſation familiere, & d'accompagner d'vne grace qui n'eſtoit pas ordinaire tout ce qu'il vouloit faire, ou qu'il vouloit dire. Il auoit la parole agreable, la rencontre heureuſe, la contenance bien compoſée; & quoy qu'il fuſt petit & d'vne complexion delicate, il eſtoit fort bien fait, & extrémement propre ſur ſoy. Encore qu'il ait paſsé la meilleure partie de ſa vie dans les diuertiſſemens de la Cour, il ne laiſſoit pas d'auoir beaucoup d'eſtude & de connoiſſance des bons Autheurs. Il poſſedoit bien

ce qu'on appelle les belles lettres, & ce qui l'a fait valoir dauantage, est qu'il en sçauoit, autant que personne, le droit vsage, & auoit vne grande adresse à s'en seruir. Quand il traitoit de quelque poinct de science, ou qu'il donnoit son iugement de quelque opinion, il le faisoit auec beaucoup de plaisir de ceux qui l'escoutoient, d'autant plus qu'il s'y prenoit tousiours d'vne façon galante, enjoüée, & qui ne sentoit point le chagrin, & la contention de l'Escole. Il entendoit la belle raillerie, & tournoit agreablement en jeu les entretiens les plus serieux. Cette merueilleuse adresse d'esprit l'a fait bien accueillir des premiers Seigneurs de la Cour, & des Princes mesmes. Il auoit vne noble hardiesse à se produire, temperée d'vne douceur & d'vne ciuilité polie, auec laquelle il sçauoit se démesler iudicieusement de la compagnie du grand Monde: Et en cela particulierement il a reüssy, & a esté du pair auec les plus galans hommes de son temps. Il s'est trouué pourueu par la Nature de lettres de faueur, & de ie ne sçay quel caractere qui l'a fait cherir & honorer des plus Grands, au delà de sa condition; & l'on peut dire de luy, que l'on n'a iamais veu de Courtisan de sa sorte le porter si haut qu'il l'a

porté; puiſ-qu'eſtant d'vne naiſſance mediocre, il eſt mort entre les plus grandes connoiſſances & les plus celebres Amitiez de la Cour. Monſieur le Cardinal de la Valette a eſté vn des premiers qui l'ait pouſſé auprés des Princes & des Princeſſes. Il eſtoit déslors Introducteur des Ambaſſadeurs prés ſon Alteſſe Royale; & tant par cette qualité, que pour ſon propre merite, il n'auroit point manqué d'emplois, s'il euſt voulu s'appliquer aux affaires. Mais il eſtoit né pour d'autres choſes, & c'euſt eſté dommage pour la gloire des Muſes, & l'entretien des honneſtes gens de ſon ſiecle, qu'il s'y fuſt adonné tout entier. Il n'a pas laiſſé d'auoir quelques emplois aſſez honorables: Il a eſté long-temps à la Cour d'Eſpagne, par l'ordre & pour les affaires de ſon Maiſtre, Monſeigneur le Duc d'Orleans, où il a entretenu familierement le Comte Duc d'Oliuares, & d'autres Grands d'Eſpagne, qui faiſoient vn particulier eſtat de ſon Eſprit. Comme il auoit touſiours aymé la langue du Païs, & qu'il y auoit fait vn autre voyage, il la poſſedoit ſi bien, qu'il y fit des vers Eſpagnols qui furent pris pour eſtre de Lopé, vn de leurs plus excellens Autheurs. Il a encore eſté enuoyé par le feu Roy vers le Grand Duc, pour la

naiſſance du Roy d'à preſent ; & ces deux voyages acheuerent de le confirmer dans la connoiſſance qu'il auoit deſia des langues Eſpagnole & Italienne, qu'il a tres-bien entenduës. Il auroit pû obtenir aſſez d'autres commiſsions honorables ; mais l'amour qu'il a touſiours eu pour les lettres, ne luy a pas permis de ſe charger de plus grandes occupations pour les affaires, auſquelles il a preferé le repos. Il a touſiours aymé naturellement les gens d'eſprit & de ſçauoir, de quelque qualité qu'ils fuſſent, & en a eſté pareillement aymé. Entre les perſonnes de condition, & employez auiourd'huy dans le Miniſtere de l'Eſtat, Monſieur d'Auaux a ietté le premier fondement de ſa reputation, qui appuyée ſur vn homme d'vn iugement ſi exquis, & d'vne vertu ſi eminente & ſi generalement approuuée, ne pouuoit manquer de ſe ſouſtenir. Depuis Monſieur de Chauigny, n'a pas peu contribué à l'eſtablir, par les marques d'eſtime qu'il luy a données. Meſsieurs les Mareſchaux de Schomberg & de Grammont l'ont honoré d'vne amitié tres-eſtroite. Et pour monter plus haut, feu Monſeigneur le Prince & toute ſa Maiſon, luy a encore fait l'honneur de le voir de bon œil. Monſeigneur le Prince

d'aujourd'huy l'a aymé & escouté souuent auec plaisir, & comme tu verras par ses lettres, luy a donné la liberté de luy escrire souuent auec beaucoup de familiarité. Monseigneur le Prince de Conty commençoit aussi à le gouster bien fort, sans oublier icy l'estime que Monseigneur le Duc d'Orleans son Maistre faisoit de luy, & l'affection qu'il luy a tousiours tesmoignée. Il estoit bien aussi dans l'esprit du Roy, de la Reyne, & de Monseigneur le Cardinal d'à present, duquel il auoit l'honneur d'estre connu de longue-main, & d'auoir receu quelquesfois des marques de bienveüillance. Il a esté singulierement aymé de la plus celebre Maison, où la Vertu ait esté de tout temps reconnuë & honorée, i'entens l'Hostel de Ramboüillet. Outre le Maistre & la Maistresse, tout ce qui y aborde d'honnestes gens de l'vn & de l'autre sexe, le cherissoient & en faisoient grand cas. Entre les sçauans & les hommes de lettres d'vne condition plus conforme à la sienne; Monsieur de Balzac, Monsieur Chapelain, & beaucoup d'autres encore qu'il seroit trop long de nommer, l'ont estimé viuant, & ont encore sa memoire en singuliere recommendation: Et l'on peut dire que de tous ceux qui ont aujourd'huy quelque

reputation d'eſprit, il n'y en a gueres qui n'ayent gouſté & admiré le ſien. I'oſe auancer cette parole en ſa faueur, & ie m'aſſeure que l'Academie entiere, de laquelle il eſtoit, ne m'en deſauouëra pas. Mais ie me trompe ſi le ſuffrage d'aucun homme, pour qualifié qu'il ſoit dans l'ordre de la fortune & de la ſuffiſance, luy eſt plus auantageux que l'approbation de ces femmes illuſtres, qui ont fait de ſon entretien & de ſes eſcrits vn de leurs plus agreables diuertiſſemens. Ce ſexe a le gouſt tres-exquis, pour la delicateſſe de l'eſprit, & il faut prendre ſes meſures bien iuſtes, pour eſtre touſiours leu, ou eſcouté fauorablement au Cercle & au Cabinet. C'eſt en quoy celuy dont ie t'entretiens a eſté vn grand Maiſtre; il a tres-bien pratiqué cet oracle d'vn Ancien, Que c'eſt bien ſouuent vn tour d'adreſſe que d'éuiter de plaire aux Docteurs. Auſſi vouloit-il plaire à d'autres, ie veux dire à la Cour, dont les Dames font la plus belle partie. Ie me contenteray d'en nommer trois qui tireront facilement apres elles la voix & le conſentement des autres; proteſtant qu'en cét endroit ie fais beaucoup moins de reflexion ſur la condition de mes teſmoins que ſur leur merite. Madame la Ducheſſe de

Longueuille doit ſans doute de grands biens de naiſſance & de fortune au ſang de Bourbon & de Montmorency; mais elle n'eſt gueres moins redeuable à ſon Pere & à ſa Mere pour les aduantages de l'eſprit. En effet, il ſemble qu'elle ait herité de l'vn ces lumieres & cette clairuoyance qu'il auoit en toutes ſortes d'affaires, & qu'elle poſſede auec l'autre les rares & precieuſes qualitez qui font touſiours conſiderer Madame la Princeſſe comme la merueille de noſtre ſiecle. Elle y a ioint tant de graces & tant de belles acquiſitions par le commerce des meilleurs liures, que c'eſt à bon tiltre que les Nations eſtrangeres diſent d'elle à l'enuy de la France, tout ce qui ſe peut dire de plus glorieux d'vne perſonne bien faite, & d'vne ame bien raiſonnable. Tout le monde la regarde comme on faiſoit autresfois la ſtatuë de cét excellent Ouurier, qui eſtoit ſi acheuée que les autres Sculpteurs l'appellerent la Regle. Le don qu'elle a d'vn diſcernement parfait; ie ne dis pas entre les bonnes & les mauuaiſes choſes, mais entre le bien & le mieux; cette iuſteſſe de ſa raiſon, ſa force & ſon eſtenduë, qui luy font penetrer les defauts les plus cachez, & les traits les plus delicats des ouurages de l'Eſprit, luy

donnent

donnent droit de prononcer ſouuerainement en telles matieres. Meſdames les Marquiſes de Sablé & de Montauſier ne ſont pas ſi toſt nommées, que noſtre Ame ſe remplit de l'Image de deux perſonnes accomplies en elles-meſmes, & dans toutes les belles connoiſſances. Ie n'entreprens pas leur eloge, mais ie ſçay que des Princes, des Ambaſſadeurs & des Secretaires d'Eſtat, gardent leurs lettres comme le vray modelle des penſées raiſonnables, & de la pureté de noſtre langue. Cette Princeſſe & ces Dames veulent bien que ie die d'elles pour la gloire de noſtre Autheur, qu'elles ont iugé qu'il approchoit de fort prés des perfections qu'elles ſe ſont propoſées, pour former celuy que les Italiens nous deſcriuent ſous le nom de parfait Courtiſan, & que les François appellent vn Galant-homme. Mais il eſt temps que ie t'entretienne de ſes mœurs, qui ont bien eſté auſſi recommandables en luy comme les autres choſes. Il eſtoit parfaitement bon Amy, & c'eſt cette bonne condition de ſon cœur, autant que celles de ſon eſprit, qui luy en a acquis vn ſi grand nombre. Monſieur le Preſident de Maiſons l'a cordialement chery, & luy en a rendu à luy & aux ſiens des teſmoignages pleins de tendreſſe & de generoſité

iuſqu'apres ſa mort. Il n'a iamais contracté amitié auec perſonne qui ſe ſoit dementie, & comme elle eſtoit fondée ſur la vertu de ceux qu'il aymoit, pluſtoſt que ſur leur fortune, elle n'a point ceſſé par leur diſgrace. Il a eu les mœurs auſſi douces comme il auoit l'eſprit; il a eſté ſans animoſité & ſans enuie pour les ouurages & pour la gloire d'autruy; il a iugé des choſes ſainement & ſans paſſion, & n'a iamais meſdit ni pris plaiſir à diminuër la reputation de perſonne. Il a touſiours eu les ſentimens qu'on doit auoir de la Religion; il a eſté charitable enuers les pauures; & ceux qui l'ont connu dés ſa ieuneſſe, l'ont touſiours trouué fort eſloigné de toute ſorte de libertinage. Quoy qu'en autre choſe il ait aymé la raillerie, il n'a iamais rien eſcrit de ſatyrique, & l'on ne voit rien de luy qui ne ſoit à l'aduantage de ceux dont il a parlé. Cette derniere qualité, Lecteur, t'inuite à vſer de ſa reputation, comme il a fait de celle des autres, & à l'eſpargner autant qu'il te ſera poſſible. Ie ne doute point qu'il ne ſe rencontre quelque choſe dans ſes Eſcrits digne de ta cenſure, comme il s'en trouue dans tous les autres, puiſque ceux meſme qui font profeſſion d'eſtre des plus grands Maiſtres, n'en ſont pas

exempts, & que personne n'a encore trouué le secret d'escrire au gré de tout le monde. Mais ie te prie de ne considerer pas tant ses Escrits en détail comme en gros, de n'y peser pas tant les paroles que le bons sens, & d'y remarquer le génie, & l'esprit, que tu y trouueras possible beau par tout. Ie pourrois icy entreprendre de défendre ses Oeuures, mais quel credit leur pourroit donner vne approbation comme la mienne? peut-estre que celle de quantité d'honnestes gens de ses amis feroit vn plus grand effet sur ton esprit: Mais il faut plustost croire qu'elles se soustiendront assez d'elles-mesmes sans autres recommandation, & il est iuste de laisser cela à la discretion de ton iugement. Si plusieurs personnes de condition, dont les noms t'ont esté marquez cy-deuant, & beaucoup d'autres encore, n'en auoient souhaité & mesmes sollicité l'impression, tu ne serois pas auiourd'huy en la peine d'en dire ton sentiment. Ses proches, de leur mouuement propre, ne les auroient iamais donnez au public, soit par la modestie dont ils estoient obligez de seconder la sienne; soit dans la connoissance qu'il n'a iamais rien escrit à cette fin. Et ce n'est pas vne des moins loüables conditions de ses mœurs, de ce

qu'il a fait si peu de vanité d'vne chose, que tu pourras trouuer qu'il sçauoit si bien faire. Mais il est certain que se sont ses Amis plustost que luy-mesme, qui ont publié ses Ouurages, & qu'il n'a iamais rien escrit que pour eux; ce qui n'est que trop éuident par des periodes & des pages mesme toutes entieres de diuers sens, tellement nez dans son sujet, & si estroitement attachez aux circonstances des temps, des lieux, & des personnes, que hors de là ils ne sçauroient estre trouuez bons, ny goustez & estimez selon leur iuste valeur. C'est ce qui m'a obligé de te faire souuent de longs tiltres, qu'il a fallu mettre par necessité, à moins que de te donner ses Escrits, sans leur prester en mesme temps les moyens de se faire entendre. A cela, & à la conduite de tout ce Recueil, m'a seruy beaucoup l'assistance & le conseil de quelques-vns de ses Amis, & entr'autres de Messieurs Chapelain & Conrart, à qui i'ay cette obligation de s'y estre offerts de bonne grace, & d'y auoir mis la main auec beaucoup d'affection pour la memoire de l'Autheur. C'est auec eux particulierement que ie me suis conseillé du choix que ie deuois faire de ses Lettres: Car dans la quantité que i'en ay recouurée, nous auons trouué à propos d'en trier

les plus propres à estre veuës, & de ne les pas produire toutes indifferemment. Quand à ce qui est de l'ordre que ie leur ay donné, ie me suis reglé à peu prés selon le temps auquel i'ay creu qu'elles auoient esté escrites. Que si tu n'y trouues pas tousiours cét ordre bien obserué, comme il seroit à souhaiter, tu t'en prendras à la negligence de l'Autheur plustost qu'à la mienne. Il mettoit fort peu de dattes à ses lettres, principalement celle de l'année, ce qui a esté cause que ie n'ay pû leur donner vne suite sans beaucoup de peine. Tu trouueras au reste comme ie t'auois promis cette seconde Edition beaucoup plus correcte que la premiere, & peut-estre assez pour en estre content; tu la trouueras aussi augmentée de beaucoup de lettres, & de quelques vers encor, qui m'ont esté donnez depuis. Les mots François que tu y verras en lettre Italique plus frequemment qu'en la premiere Edition: ont esté mis ainsi pour faire connoistre que se sont des termes qui demandent vne particuliere explication, laquelle ie n'ay pas voulu entreprendre de te faire de peur de m'y tromper, n'en ayant sçeu auoir tout l'esclaircissement necessaire quelque enqueste que i'en aye faite. Ce sera donc aux Lecteurs à s'en informer de ceux qui ont eu plus de part

dans le ſecret de ſes conuerſations. Il ſuffit que i'aye marqué de la façon que i'ay dit tous ces mots qui portent vn ſens extraordinaire. Ses lettres purement amoureuſes seront icy diſtinguées de celles qui ſont de Galanterie, pour la ſatisfaction de ceux qui ne les ont pas trouuées de la beauté & de la force des autres: Mais comme elles n'ont pas laiſſé de plaire à pluſieurs, & que chacun a ſon gouſt, nous auons trouué à propos en cette ſeconde Edition de les mettre à part, afin qu'elles n'y ſoient que pour ceux qui les voudront voir, ſans interrompre la ſuite de la lecture des autres. De tout ce qu'il a fait quoy qu'il y ait (comme i'ay deſia dit) vne Hiſtoire en forme de nouuelle, ſous le nom d'Alcidalis, auec vn diſcours des affaires d'Eſpagne, & du Gouuernement du Comte Duc d'Oliuarés; comme tous les deux ſont fort deffectueux en beaucoup d'endroits par les fueilles qui y manquent; nous n'auons trouué que ſes lettres & ſes vers qui ſe peuſſent donner au public. Ie ne veux point m'eſtendre à l'auantage des vns, ny des autres; Il ſuffit que ie te die de ſes lettres, que tu n'y trouueras pas vne vniformité de ſtyle laſſante & ennuyeuſe; que tu y verras les inuentions, les figures, & les

paroles mesme extrémement variées; & que tout y est escrit facilement & nettement, auec vn air & vn agrément tout particulier. Il se pourra faire que sa façon d'escrire te semblera vn peu trop familiere, pour quelques personnes de la condition de celles à qui il escriuoit: Mais tu considereras qu'il s'estoit acquis ce priuilege par l'habitude qu'il auoit contractée à traitter de cette sorte auecque les plus Grands, & par la liberté qu'ils luy en donnoient eux-mesmes; ce qui faisoit que l'on ne trouuoit point mauuais de luy ce qui n'auroit peut-estre pas reüssy à tout autre. Il en a toutesfois vsé auec beaucoup de discretion; & dans des matieres si chatoüilleuses & si delicates, il s'est tousiours gouuerné auec beaucoup de iugement. Pour ce qui est de sa Poësie, si elle ne te semble escrite auec tout l'art, & toutes les regles qu'vne seuerité bien exacte le peut requerir, tu y rencontreras en recompense, vn si beau génie, des passions si tendres & si bien touchées, & par tout des graces si naturelles & si naïfues, que tu auoüeras qu'il n'y a point d'art ny d'estude qui les vaille. Ce n'est pas pourtant qu'il en ait manqué en ce qu'il a fait; mais il l'a conduit auec tant d'adresse, qu'il n'y paroist pas, & n'y éclate point

au prix de la beauté du naturel. Il faut encore adiouster à cela, qu'il n'a iamais fait profession de Poësie que pour son diuertissement, & sans regarder sa gloire. Tu luy departiras celle que tu trouueras qu'il a meritée, & sans que pour cét effet ie brigue ta faueur, i'ay assez bonne opinion de tout ce qu'il a fait pour m'en remettre à ta iustice. Si pour le faire valoir dauantage, i'auois à comparer son génie auec quelqu'vn de ceux des Anciens, ne pourroit-on pas dire, pour la Poësie, qu'il auroit quelque rapport auec la douceur de celuy de Catulle? & pour la fine & delicate raillerie de ses lettres, & sa façon de tourner en jeu les choses graues & serieuses, auec l'esprit de Lucien? Mais disons plustost qu'en ce point il n'est comparable qu'à luy-mesme, & que comme auant luy nous n'en auons point veu qu'il n'ait surpassé, il sera malaisé que l'on en voye apres luy qui s'en acquitte d'aussi bonne grace. Il a esté d'ailleurs bien plus retenu que pas vn de ces deux Autheurs. Sur tout, en sa façon d'escrire reluit la naïfue familiarité de Terence, & la pureté & proprieté de termes, auec laquelle il a imité en nostre langue la perfection de la sienne; par où il a assez donné à connoistre le fruit qu'il a fait

en la

en la lecture de ce iudicieux Escriuain, qu'il a chery par dessus les autres. Mais ces iugemens ne sont pas de ma portée, & ie feray mieux de les laisser à de plus sçauans que moy. Cependant, tu ne trouueras pas mauuais, que comme vne matiere qui m'est plus propre, ie donne à vn sexe qu'il a tousiours honoré, le reste de ce discours; & que ie le prie de luy continuër apres sa mort, ses bonnes graces qu'il a sceu gaigner durant sa vie. Car dans la delicatesse du goust des Dames, & l'extréme politesse qu'elles demandent dans les escrits & dans l'entretien, il a tousiours eu le bon-heur de leur plaire, & de reüßir auprés d'elles. Et comme cette belle moitié du Monde, auec la faculté de lire, a encore celle de iuger, außi bien que nous, & est auiourd'huy maistresse de la gloire des hommes, autant comme les hommes mesmes; c'est par elles que i'ay resolu de finir. Souffrez donc, beau Sexe, qu'il a de tout temps singulierement respecté, que ie concluë par la priere que ie vous veux faire de luy conseruer le glorieux auantage de vostre estime, & qu'apres auoir laißé les hommes dans la liberté de leur iugemens, ie brigue la faueur des vostres. Accordez-luy vos suffrages & vos applaudissemens; voyez les

Ouurages qui sont sortis de ses mains, d'aussi bon œil qu'il a veu en vous le plus bel ouurage qui soit sorty des mains de la Nature; prenez courageusement son party contre ceux qui le voudront reprendre; & ne dites iamais rien de luy qu'à son honneur, puis qu'il n'a iamais rien escrit que pour vostre gloire. Auouëz aueque moy que les Amours & les Graces estoient nées aueque luy, & que si elles ne viuoient encore en vous, elles seroient mortes auec luy-mesme. Si i'en dis trop au iugement de quelques-vnes, elles donneront cét excés à la passion que i'ay de l'honorer; & si ie n'en dis pas assez au sentiment de quelques autres, elles le donneront à la proximité du sang, & à la modestie auec laquelle, comme son parent, i'estois obligé de parler de luy.





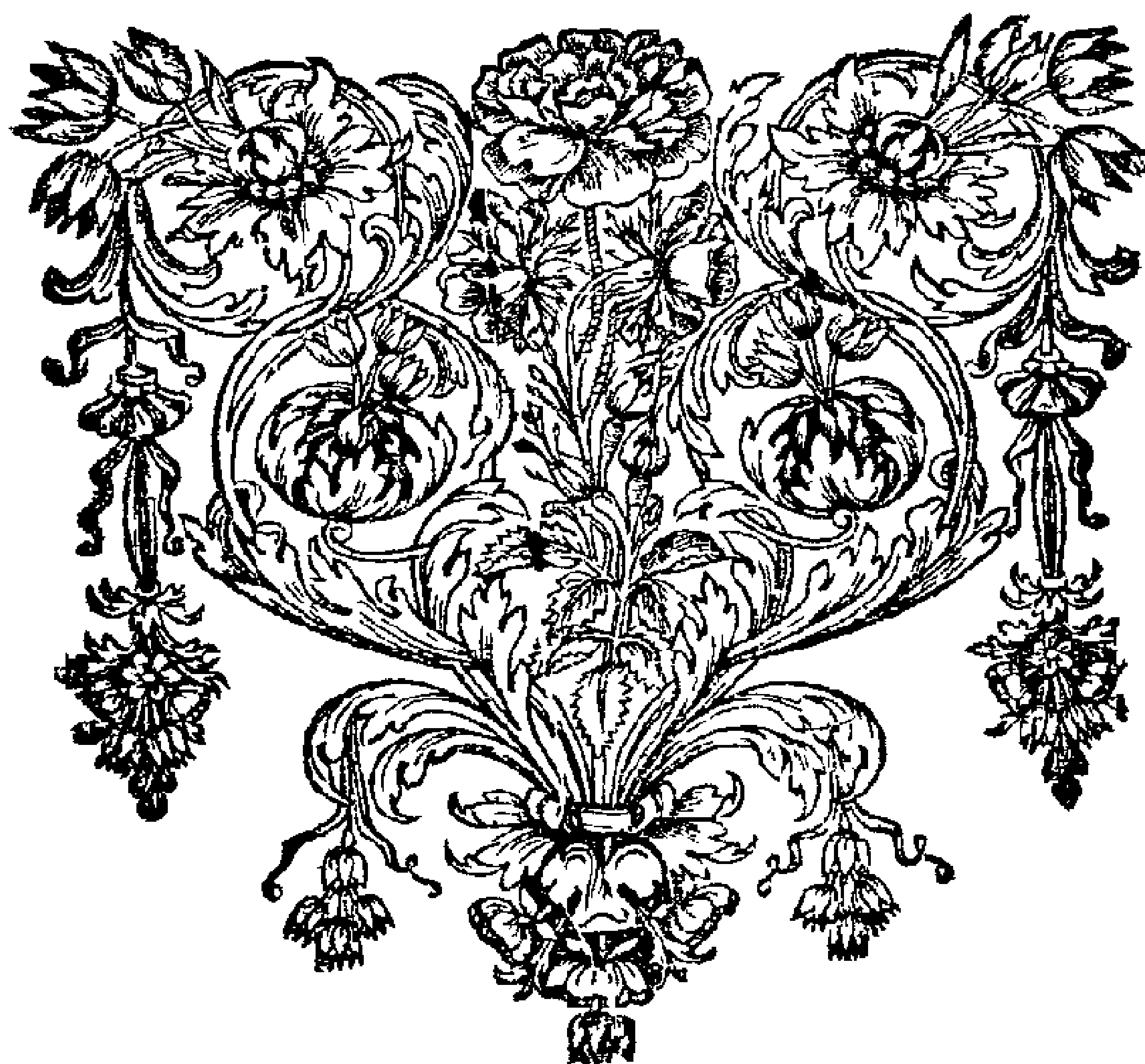
VETTVRII

EPITAPHIVM.



VSCÆ Pierides, Camenæ Iberæ,
Hermes Gallicus & Latina Siren,
Risus, Deliciæ, Dicacitates,
Lusus, Ingenium, Ioci, Lepôres,
Et quicquid fuit Elegantiarum
Quo VETTVRIVS hoc iacent sepulchro.

ÆGID. MENAGIVS.

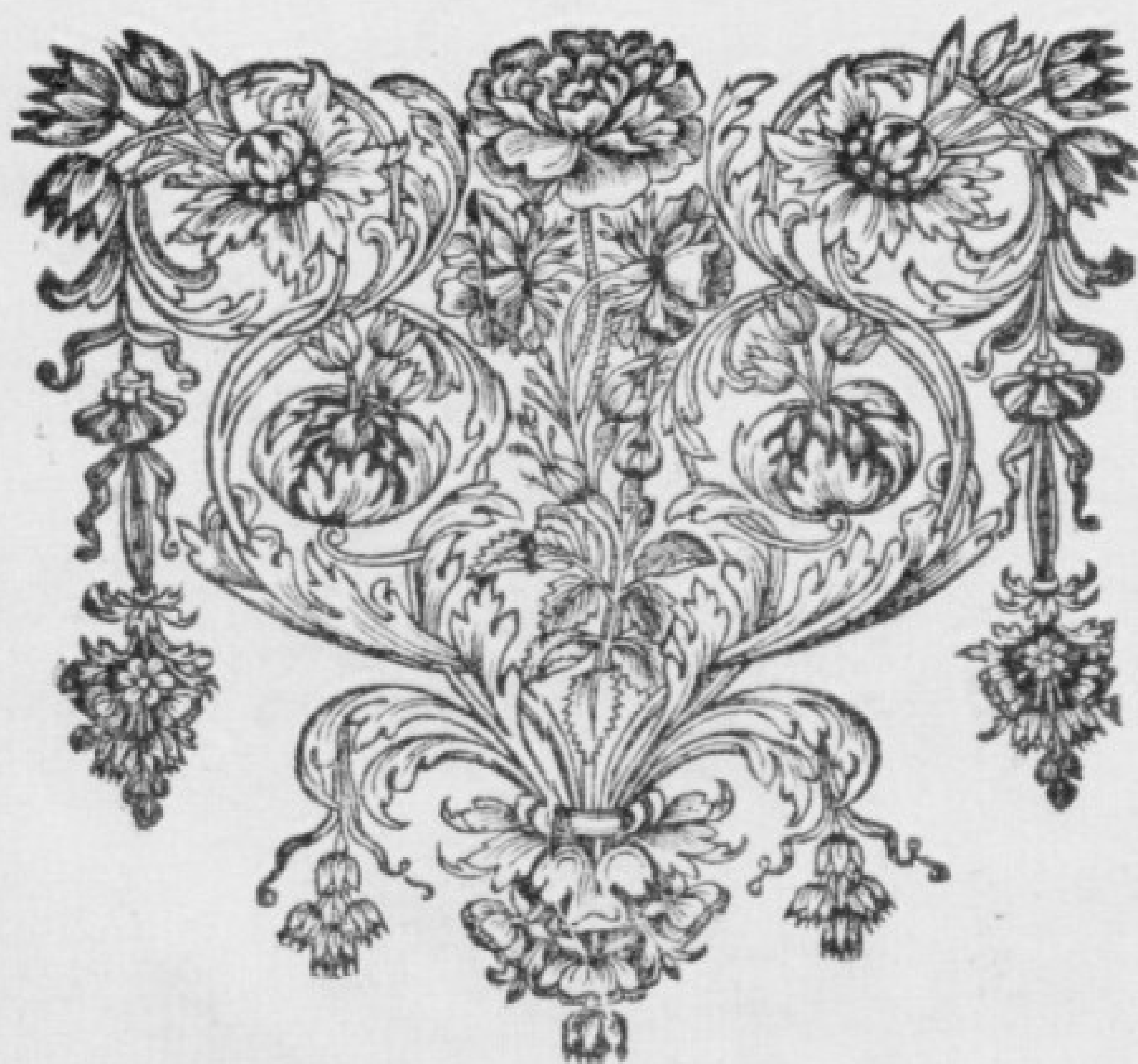


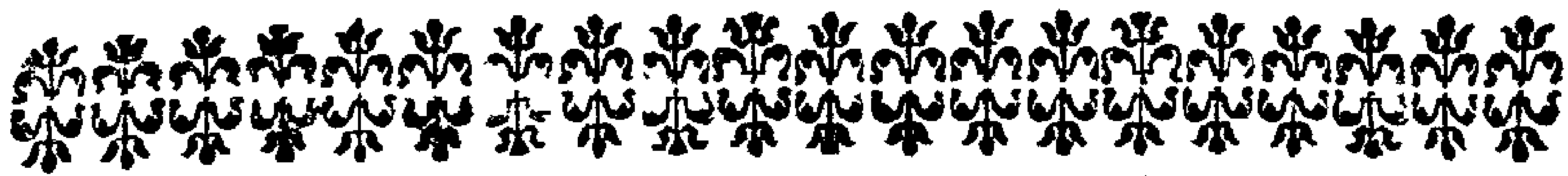


IN OBITVM
VETTVRII.


VM te delicias Pindi, Venerumque Parentem
(Heu fati crimen) cultior Aula gemit.
Ecquis erit qui vos Veneres, Elegantia, Luſus,
Et te dulcis Amor, dixerit eſſe Deos.

MESNARDERIVS.





A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

SONNET.

PRINCE le plus vaillant de tout ce qui respire,
Et qui de nostre Throsne és le bras triomphant;
Qui fais ceder l'Espagne aux armes d'vn Enfant,
Sous qui bien tost le Ciel ordonne qu'elle expire.
Toy qui guides ses pas à marcher à l'Empire,
Qui donnas la Victoire à son Regne naissant;
Et qui ieune aux combats des premiers te poussant,
As fait cent Actions que tout le Monde admire.
Que te reste-t-il plus apres tant de beaux-faits,
Pour rendre tes desirs & nos vœux satisfaits,
Que de trouuer en France vn Heraut de ta Gloire?
Tu l'auois en celuy qui traça ces Escrits,
Si grauant ta Valeur au Temple de Memoire,
Trop tost pour l'acheuer la Parque ne l'eust pris.

DE PINCHESNE.



CONSOLATION
ſur la Mort de l'Autheur.

SONNET.

C'Eſt trop pleurer vn mort, à qui les Deſtineés
Firent vn ſi riant & ſi tranquille cours:
Qui ſceut ſi bien vſer des momens de ſes iours,
Et vit de tant d'honneurs ſes veilles couronnées.

Vne ſuite, en viuant, de Graces enchaiſnées,
De leurs dons plus exquis ornerent ſes Diſcours;
Et l'art à leurs beautez adiouſtant ſon ſecours,
Sur vn parfait modelle accomplit ſes années.

Il eſt vray que la Mort par qui tout eſt détruit,
Trop toſt du noir bandeau de l'eternelle nuit
A voilé ſa belle Ame, & ſillé ſa paupiere.

Mais ſans plus rien deuoir au celeſte flambeau,
Brillant dans ſes Eſcrits de ſa propre lumiere,
Ne va-t-il pas reuiure en dépit du tombeau?

DE PINCHESNE.



Tel fut le Celebre Voiture,
L'Amour de tous les beaux Esprits:
Mais bien mieux qu'en cette peinture,
Tu le verras dans ses escris. D. P.

Champaigne Pin.

Nanteuil Sculpebat 1649.

LETTRES
DE
MONSIEVR
DE
VOITVRE.



LETTRES DE MONSIEUR DE VOITURE.

A MONSIEUR DE BALZAC.

LETTRE I.



ONSIEUR,

S'il eſt vray que i'ay touſiours tenu dans voſtre memoire le rang que vous me dites, vous n'auez pas eu, ce me ſemble, aſſez de ſoin de mon contentement, d'auoir tant tardé à me donner vne ſi bonne nouuelle, & ſouffert ſi long-temps que ie fuſſe le plus heureux homme du monde ſans le ſçauoir. Mais peut-eſtre que vous auez iugé, que cette fortune

estoit tellement au delà de ce que ie deuois esperer, qu'il vous falloit auec loisir chercher des termes pour me la rendre croyable, & qu'il estoit besoin que toute la Rhetorique fust employée, pour me persuader que vous ne m'auiez pas oublié. Et certes, en cela, au moins, estes-vous bien iuste, que ne voulant me donner pour toute l'affection que vous me deuez, que des paroles, vous les auez choisies si riches & si belles, que sans mentir, ie suis en doute si les effets valent beaucoup mieux. Ie croy certainement que toute autre amitié que la mienne, en seroit bien payée. Il me desplaist seulement, que tant d'artifice & d'eloquence ne me puissent desguiser la verité, & qu'en cela ie ressemble à vos Bergeres, qui sont trop grossieres, pour estre trompées par vn habile homme. Mais pardonnez-moy, si ie me défie de cette science, qui peut trouuer des loüanges pour la Fiévre quarte & pour Neron, & que ie connois estre plus puissante en vous, qu'elle ne fut iamais en personne. Toutes ces gentillesses que i'admire dans vostre Lettre, me sont des preuues de vostre bon esprit, plûtost que de vostre bonne volonté. Et de tant de belles choses que vous auez dites à mon auantage, tout ce que i'en puis croire pour me flater, c'est que la Fortune m'ait donné quelque part en vos songes. Encore ie ne sçay si les resueries d'vne ame si releuée que la vostre, ne sont pas trop serieuses, & trop raisonnables pour descendre iusqu'à moy. Et ie m'estimeray trop fauorablement traitté de vous, si vous auez seulement

ſongé que vous m'aymiez. Car de m'imaginer que vous m'ayez gardé quelque place parmy ces grandes penſées, qui ſont occupées à cette heure, à faire les partages de la gloire, & à donner recompenſe à toutes les vertus du monde ; i'ay trop bonne opinion de voſtre eſprit, pour m'en perſuader cette baſſeſſe, & ie ne voudrois pas que vos ennemis euſſent cela à vous reprocher. Ie ſçay bien que la ſeule affection que vous puiſſiez auoir iuſtement, eſt celle que vous-vous deuez. Et ce precepte de ſe connoiſtre ſoy-meſme, qui eſt pour tous les autres vne leçon d'humilité, doit auoir pour voſtre regard vn effet tout contraire, & vous oblige de meſpriſer tout ce qui eſt hors de vous. Auſſi ie vous iure, que ſans pretendre aucune part en voſtre amitié, ie me fuſſe contenté que vous euſſiez voulu conſeruer auec quelque ſoin, celle que ie vous auois voüée, & que vous l'euſſiez miſe ſinon entre les choſes que vous eſtimiez, au moins entre celles que vous ne voulez pas perdre. Mais pour m'auoir icy laiſſé aupres de cette belle Riuale, dont vous me parlez, ſans mentir, vous n'auez pas eſté aſſez jaloux, & vous luy donnez tant d'auantage, que i'ay quelque raiſon de croire que vous-vous eſtes entendu auec elle à me nuire. Et en cela, ce me ſemble, ie me dois plaindre auec plus de raiſon que vous, de ce qu'elle s'eſt enrichie de vos pertes, & que vous luy auez laiſſé gagner ce que ie penſois auoir ſauué de ſa tyrannie, en le mettant entre vos mains. Pour peu de defenſe que vous euſſiez voulu apporter, la meilleure partie

de moy-mesme nous resteroit encore ; & par vostre negligence, vous l'auez renduë en son pouuoir, & vous luy auez permis d'auancer tellement ses conquestes sur moy, que quand ie vous aurois donné tout ce qui me reste, vous n'auriez pas la moitié de ce que vous auez perdu. Ie vous asseure, neantmoins, que d'vn autre costé, vous auez regagné en mon estime la mesme place que l'on vous a ostée en mon affection, & qu'au mesme temps que i'ay commencé à vous aymer moins, i'ay esté contraint de vous honorer dauantage. Ie n'ay rien veu de vous depuis vostre depart, qui ne m'ait semblé au dessus de ce que vous auez iamais fait : & par ces derniers ouurages, vous auez gagné l'honneur d'auoir surmonté celuy qui a passé tous les autres. Cependant, ie trouue estrange, qu'auec tant de raison que vous auez d'estre content, vous ne le puissiez estre, & que tous les Grands-hommes estant satisfaits de vous, il n'y ait que vous seul qui ne le soyez pas. Aujourd'huy toute la France vous escoute, & il n'y a plus personne qui sçache lire, à qui vous soyez indifferent. Tous ceux qui sont jaloux de l'honneur de ce Royaume, ne s'informent pas plus de ce que fait Monsieur le Mareschal de Crequy, que de ce que vous faites ; Et nous auons plus de deux Generaux d'Armée, qui ne font pas tant de bruit auec trente mille hommes, que vous en faites dans vostre solitude. Ne vous estonnez donc point, qu'aueque tant de gloire vous ayez beaucoup d'enuie ; & souffrez doucement que ces mesmes Iuges,

deuant qui Scipion a esté criminel, & qui ont condamné Aristide & Socrate, ne vous donnent pas tout d'vne voix ce que vous meritez. C'est de tout temps que le Peuple a cette coustume de haïr en autruy les mesmes qualitez qu'il y admire, tout ce qui est hors de sa regle l'offense: & il souffriroit plus volontiers vn vice commun, qu'vne vertu extraordinaire. De sorte que si nous auions en vsage cette loy, qui permettoit de bannir les plus puissans en authorité ou en reputation, ie croy que l'enuie publique se deschargeroit sur vostre teste, & que Monsieur le Cardinal de Richelieu ne courroit pas tant de fortune que vous. Mais gardez-vous bien d'appeller vostre malheur, ce qui n'est que le malheur du siecle; & ne vous plaignez plus de l'injustice des hommes, puis que tous ceux qui ont quelque valeur, sont de vostre costé, & que vous auez trouué entre eux vn amy, que peut-estre vous pourrez perdre encore vne fois. Au moins, ie vous asseure que ie feray tout ce qui me sera possible pour vous remettre en estat de le pouuoir faire, puis-qu'aujourd'huy il y a tant de vanité à estre des vostres. I'en ay fait iusqu'icy vne profession si publique, que si d'auenture ie ne me puis empescher que ie ne vous ayme moins que de coustume, ie vous iure que vous serez le seul à qui ie l'oseray dire, & que ie tesmoigneray tousiours à tout le monde, que ie suis autant que iamais,

MONSIEVR, Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE MARQVIS de Ramboüillet, Ambassadeur pour le Roy en Espagne.

LETTRE II.

MONSEIGNEVR,

Ie n'eusse pas creu qu'il pûst arriuer que ie vous donnasse iamais quelque sujet de plainte, ni que l'on deust faire vn iour des Pasquins contre moy dans Madrid. Et sans mentir, i'eusse eu bien de la peine à me consoler de l'vn & de l'autre, si au mesme temps que i'ay reçeu ces nouuelles fascheuses, ie n'eusse appris celles de vostre santé, & de la grande reputation que vous aquerez tous les iours parmy des hommes, qui deuant que de vous auoir veu, ne sçauoient rien admirer qu'eux-mesmes. Mais puis que ie conte toutes vos prosperitez entre les miennes, ie croy qu'il ne m'est pas permis d'estre triste, en vn temps où tout le monde parle si auantageusement de vous : & ie ne me puis empescher que ie ne me resiouïsse toutes les fois que i'entens dire icy, que vous auez appris aux Espagnols à estre humbles, & qu'ils ne vous honorent pas moins que si vous estiez de la Maison des Gusmans, ou de celle des Mendosses. Par là, Monseigneur, vous

pouuez

pouuez iuger que ie n'ay pas l'ame si dure que vous dites; & qu'au moins, i'ay cela de commun auec tous les honnestes gens, que ie prens beaucoup de part à tous les bons succés qui vous arriuent. Il est vray que i'estois resolu de tenir ce sentiment secret, sans vous en rien communiquer. Car dans les grandes affaires que vous traittez maintenant, ie croyois que c'eust esté estre perturbateur du repos public, que de vous diuertir par vne mauuaise lettre, de la moindre de vos pensées: & quelque permission que i'en aurois euë de vous, ie n'aurois pas encore esté assez hardy pour m'en seruir, si ie n'auois vne autre auenture extraordinaire à vous conter. Vous sçaurez donc, Monseigneur, que le Dimanche vingt-vniéme du mois passé enuiron sur les douze heures de la nuict, le Roy & la Reyne sa mere estant assemblez auec toute la Cour, on vid en l'vn des bouts de la grande sale du Louure, où rien n'auoit paru auparauant, éclater tout à coup vne grande clarté, & paroistre en mesme temps entre vne infinité de lumieres, vne troupe de Dames toutes couuertes d'or & de pierreries, & qui sembloient ne faire que descendre du Ciel. Mais particulierement l'vne d'elles estoit aussi aisée à remarquer entre les autres, que si elle eust esté toute seule; & ie croy certainement que les yeux des hommes n'ont iamais rien veu de si beau. C'estoit celle-là mesme, Monseigneur, qui en vne autre rencontre, auoit esté tant admirée sous le nom & les habits de Pyrame, & qui vne autre fois s'apparut dans les roches de Ramboüillet auec l'arc & le

viſage de Diane. Mais ne penſez pas vous imaginer plus de la moitié de ſa beauté, ſi vous ne vous figurez que celle que vous luy auez veuë ; & ſçachez que cette nuit-là les Fées auoient répandu ſur elle ces beautez & ces graces ſecrettes qui mettent de la difference entre les femmes & les deeſſes. Mais lors qu'elle eut pris le maſque, en meſme temps que les autres le prirent, pour commencer le ballet qu'elles vouloient repreſenter ; & qu'ainſi elle eut perdu l'auantage que ſon viſage luy donnoit ſur elles : ſa taille & ſa bonne grace la rendirent auſſi recommandable qu'auparauant ; & en quelque lieu qu'elle tournaſt ſes pas, elle tiroit auec elle les yeux & les cœurs de toute l'aſſemblée. De ſorte qu'abjurant l'erreur où i'eſtois, de croire qu'elle ne danſaſt pas parfaitement bien, i'auouë à cette heure qu'il n'y a qu'elle ſeule qui ſçache bien danſer. Et ce meſme iugement a eſté donné ſi generalement de tout le monde ; que ceux qui ne voudroient pas encore entendre tous les iours ſes loüanges, ſeroient contrains de ſe bannir de la Cour. C'eſt pour vous dire, Monſeigneur, que pendant que vous receuez de grands honneurs où vous eſtes, vous perdez icy de grands contentemens ; & que la fortune, quelque grand employ qu'elle vous donne ailleurs, vous fera touſiours beaucoup de tort toutes les fois qu'elle vous tirera de voſtre maiſon. Car, enfin, apres auoir paſſé les Pyrenées, quand vous paſſeriez encore cette mer qui ſepare l'Europe & l'Afrique ; qu'allant plus auant, vous vouluſſiez voir cette autre partie du mon-

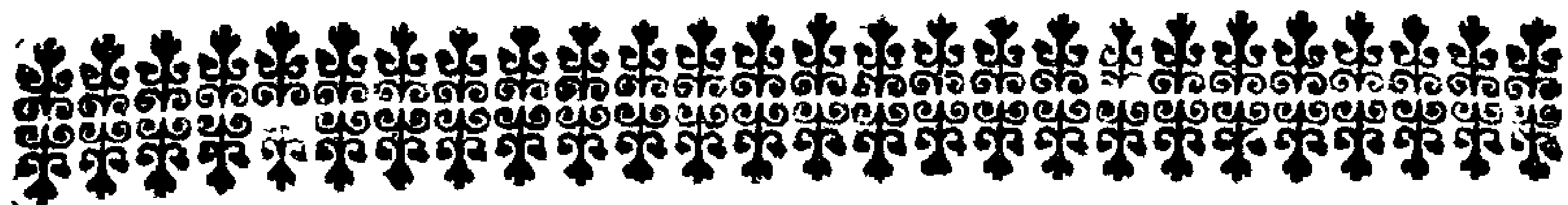
de, qu'il sembloit que la Nature eust exprés esloignée pour mettre en seureté les tresors & les richesses; vous n'y pourriez rien trouuer de si rare que ce que vous auez laissé icy; & en tout le reste de la terre il n'y a rien d'égal à ce que vous auez à Paris. Cela me fait croire que vous n'en serez absent que le moins qu'il vous sera possible; & qu'aussi-tost que les affaires du Roy vous le permettront, vous reuiendrez icy posseder des biens, dont il n'y a que vous seul qui soyez digne. Mais, Monseigneur, ie ne sçay si l'on ne s'est pas trop fié à vne nation qui a desia vsurpé tant de choses sur nous, que de vous auoir mis en son pouuoir: & ie crains que les Espagnols ne vous veüillent non plus rendre que la Valteline. Et certes, cette crainte me donneroit de la peine, si ie ne sçauois bien que ceux du conseil d'Espagne ne sont pas maistres de leurs resolutions, depuis que vous estes en ce païs-là: & que vous y auez desia trop fait de seruiteurs, pour y receuoir quelque violence. Nous deuons donc esperer, qu'aussi-tost que le Soleil qui brûle les hommes & qui tarit les riuieres, commencera à s'eschauffer, vous reuiendrez icy retrouuer le Printemps que vous auez desia passé delà, & y reuoir des violettes, apres auoir veu tõber des roses. Pour moy, ie souhaitte cette saison auec impatience; non pas tant à cause qu'elle nous doit rendre des fleurs & les beaux iours, que pource qu'elle vous doit ramener: & ie vous iure que ie ne la trouuerois pas belle, si elle reuenoit sans vous. Ie pense que vous croirez aisément ce que ie

vous dis ; car ie ſçay bien que vous m'eſtimez aſſez bon, pour deſirer auec paſſion vn bon-heur qui regarde tant de perſonnes. Et de plus, vous ſçauez que ie ſuis particulierement,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.

A Paris ce 8. Mars 1627.



A MONSEIGNEVR LE DVC de Bellegarde, en luy enuoyant l'Amadis.

LETTRE III.

MONSEIGNEVR,

En vne saison où *l'Histoire est si broüillée, i'ay* creu que ie vous pouuois enuoyer des Fables, & qu'en vn lieu où vous ne songez qu'à vous délasser l'esprit, vous pourriez accorder à l'entretien d'Amadis quelques-vnes de ces heures que vous donnez aux Gentils-hommes de vostre Prouince. I'espere que dans la solitude où vous estes, il vous diuertira quelquefois agreablement, en vous racontant ses auentures, qui seront sans doute les plus belles du monde, tant que vous ne voudrez pas qu'on sçache les vostres. Mais quoy que nous lisions de luy, si faut-il auouër que vos fortunes sont aussi merueilleuses que les siennes, & que de tant d'enchantemens qu'il a mis à fin, il n'y en a pas vn que vous n'eussiez pû acheuer, si ce n'est, peut-estre, celuy de l'Arc des loyaux Amans. En effet, Monseigneur, vous auez fait voir à la France vn Roger plus aymable & plus accomply que celuy de Grece, & que celuy de l'Arioste, & sans armes enchantées,

ſans le ſecours d'Alquiſe, ni d'Vrgande: & ſans autres charmes que ceux de voſtre perſonne, vous auez eu dans la guerre & dans l'Amour, les plus heureux ſuccés qui s'y peuuent ſouhaiter. Auſſi, à conſiderer cette courtoiſie ſi exacte, & qui ne s'eſt iamais démentie, cette grace ſi charmante dont vous gagnez les volontez de tous ceux qui vous voyent, & cette grandeur & fermeté d'ame, qui ne vous a iamais permis d'aller contre le deuoir, ni meſme contre la bien-ſeance: il eſt bien difficile de ne ſe pas imaginer, que vous eſtes de la race des Amadis. Et ie croy, ſans mentir, que l'hiſtoire de voſtre vie ſera quelque iour adiouſtée à tant de liures que nous auons d'eux. Vous auez eſté l'ornement & le prix de trois Cours differentes, vous auez ſceu auoir des Roys pour riuaux, ſans les auoir pour ennemis, & poſſeder en meſme temps leur faueur, & celle de leurs maiſtreſſes, & en vn ſiecle, où la diſcretion, la ciuilité, & la vraye galanterie, eſtoient bannies de cette Cour, vous les auez retirées en vous, comme dans vn aſyle, où elles ont eſté admirées de tout le monde, ſans pouuoir eſtre imitées de perſonne. Et certes, vne des principales raiſons qui m'a perſuadé de vous enuoyer ce liure, a eſté de vous faire voir, quel auantage vous auez ſur ceux meſmes qui ont eſté formez à plaiſir, pour eſtre l'exemple des autres: & combien il s'en faut que l'inuention des Italiens & des Eſpagnols ait pû aller auſſi haut que voſtre vertu. Cependant, ie vous ſupplie tres-humblement de croire, qu'entre tant d'affections qu'elle

vous a acquises, elle n'a fait naistre en personne tant d'admiration, ni de veritable passion qu'en moy, & que ie suis plus que ie ne puis dire, & auec toute sorte de respect,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MADAME DE SAINTOT, en luy enuoyant vn Roland Furieux en François, traduit par du Rosset.

LETTRE IV.

MADAME,

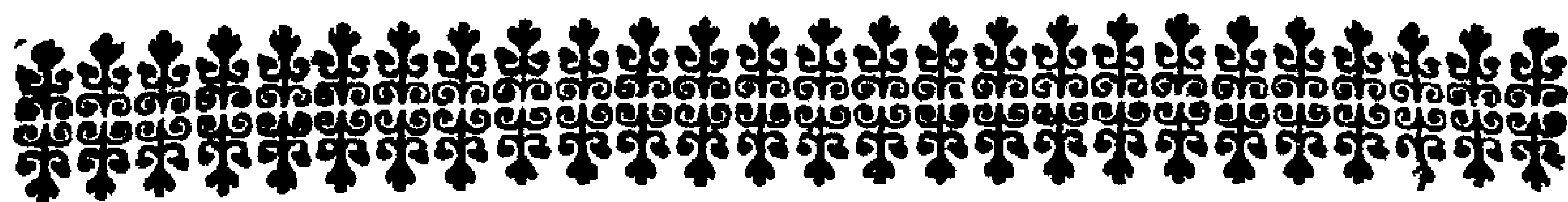
Voicy, sans doute, la plus belle auenture que Roland ait iamais euë; & lors qu'il défendoit seul la Couronne de Charlemagne, & qu'il arrachoit les Sceptres des mains des Rois, il ne faisoit rien de si glorieux pour luy, qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser les vostres. Le tiltre de Furieux, sous lequel il a couru iusques icy toute la Terre, ne doit pas empescher que vous ne luy accordiez cette grace, ni vous faire craindre sa rencontre; car ie suis asseuré qu'il deuiendra sage aupres de vous, & qu'il oubliera Angelique, si tost qu'il vous aura veuë. Au moins, ie sçay par experience, que vous auez desia fait de plus grands miracles que celuy-là, & que d'vn seul mot vous auez sçeu guerir autrefois vne plus dangereuse folie que la sienne. Et certes, elle seroit au delà de tout ce qu'Arioste nous en a jamais dit, s'il ne reconnoissoit l'auantage que vous auez sur cette Dame, & n'auoüoit, que si elle estoit mise auprés de vous, elle auroit

roit recours, auec plus de beſoin que jamais, à la force de ſon Anneau. Cette beauté qui de tous les Cheualiers du monde n'en trouua pas vn armé à l'eſpreuue, qui ne frappa iamais les yeux de perſonne dont elle ne bleſſaſt le cœur, & qui bruſla de ſon amour autant de parties du monde, que le Soleil en eſclaire, ne fut qu'vn portrait mal-tiré des merueilles que nous deuions admirer en vous. Toutes les couleurs, & le fard de la Poëſie ne l'ont ſceu peindre ſi belle que nous vous voyons, & l'imagination meſme des Poëtes n'a pû monter iuſques là. Auſſi, à dire le vray, les Chambres de Cryſtal, & les Palais de Diamant, ſont bien plus aiſez à imaginer, & tous les Enchantemens des Amadis, qui vous ſemblent ſi incroyables, ne le ſont pas tant, à beaucoup prés, que les voſtres. Dés la premiere veuë, arreſter les Ames les plus reſoluës, & les moins nées à la ſeruitude; faire naiſtre en elles vne ſorte d'amour qui connoiſſe la raiſon, & qui ne ſçache ce que c'eſt que du deſir, ni de l'eſperance; combler de plaiſir & de gloire les eſprits, à qui vous oſtez le repos & la liberté; & rendre parfaitement contens de vous, ceux à qui vous ne faites point du tout de bien; ce ſont des effets plus eſtranges & plus eſloignez de la vray-ſemblance, que les Hippogryphes, & les chariots volans, ni que tout ce que nos Romans nous content de plus merueilleux. Ie ferois vn liure plus gros que celuy que ie vous enuoye, ſi ie voulois continuër ce diſcours : mais ce Cheualier qui n'a pas accouſtumé de quitter le premier rang à perſonne, ſe

fasche de me laisser si long-temps aupres de vous, & s'auance pour vous faire ouïr l'histoire de ses Amours. C'est vne faueur que vous m'auez beaucoup de fois refusée; & pourtant ie souffriray sans ialousie, qu'il soit en cela plus heureux que moy, puis-qu'il me promet, en recompense, de vous presenter ce mot de ma part, & de vous le faire lire auant toute autre chose. Il ne falloit pas vn cœur moins hardy que le sien pour cette entreprise, & ie ne sçay encore comme elle luy reüssira. Neantmoins, il est, ce me semble, bien iuste, puisque ie luy donne moyen de vous entretenir de ses passions, qu'il vous raconte quelque chose des miennes, & que parmy tant de fables, il vous die quelques veritez. Ie sçay bien que vous ne les voulez pas tousiours entendre; mais puisque vous n'en pouuez estre touchée, & que cela est trop peu de chose pour vous obliger à quelque ressentiment, il n'y a pas de danger que vous sçachiez, que ie vous estime seule plus que tout le reste du monde, & que ie tirerois moins de vanité de le commander, que de vous obeïr, & d'estre,

MADAME,

Vostre, &c.



A MADAME LA MARQVISE DE RAMBOVILLET,

Sous le nom de Callot excellent Graueur, en luy enuoyant de Nancy vn liure de ses Figures.

LETTRE V.

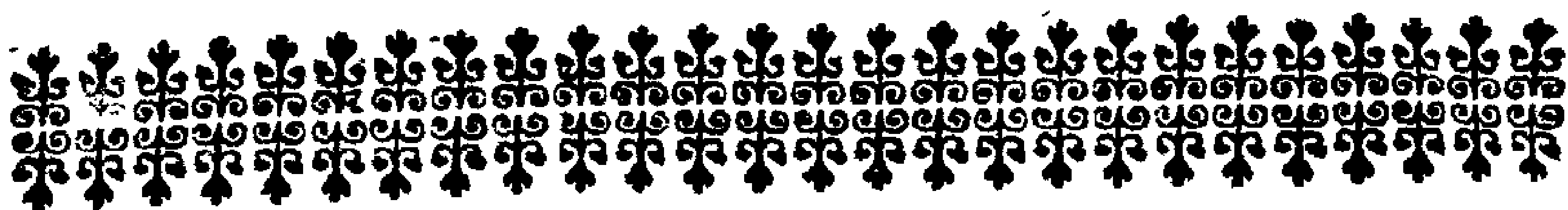
MADAME,

De tant de differentes imaginations que mon esprit a produites, la plus raisonnable que i'aye euë, est celle de vous presenter ce liure; à vous, Madame, qui excellez sur toute autre, en cette partie de l'ame qui fait les Peintres, les Architectes, & les Statuaires, & qui la defendez par vostre exemple, du blasme que l'on luy donne, de ne se trouuer iamais en éminence auec vn parfait iugement. Car outre cette grande lumiere d'esprit, qui vous fait voir d'abord la verité des choses, vous auez vne imagination, qui mieux que toutes celles du monde, en sçait discerner la beauté. Et comme il n'y a personne auiourd'huy, qui ait tant d'interest que les choses parfaites soient estimées; il n'y en a point aussi qui les sçache louër si bien que vous. C'est vous flatter bien modestement, Madame, que de dire que vous les sçauez connoistre, puis

que ie pourrois asseurer, que quand il vous plaist, vous les sçauez faire en perfection. En effet, il est arriué beaucoup de fois, qu'en vous ioüant vous auez fait des desseins que Michel-Ange ne desauouëroit pas. Et de plus, on vous peut vanter d'auoir mis au monde vn ouurage qui passe tout ce que la Grece & l'Italie ont iamais veu de mieux fait, & qui pourroit faire honte à la Minerue de Phidias. Il n'est pas difficile d'entendre que c'est de Mademoiselle vostre Fille que ie veux parler, en laquelle seule on peut dire, Madame, que vous auez fait plusieurs miracles. Mais il faudroit vne main plus hardie que la mienne, pour entreprendre de representer ce qui est en vous & en elle, & ie ne le pourrois pas en vn gros liure, moy qui sçay mettre dans vne feüille de papier des armées toutes entieres, & y faire voir en leur grandeur la Mer & les Montagnes. Ie me contenteray donc de dire auec beaucoup de respect & de verité, que ie suis,

MADAME,

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE VI.

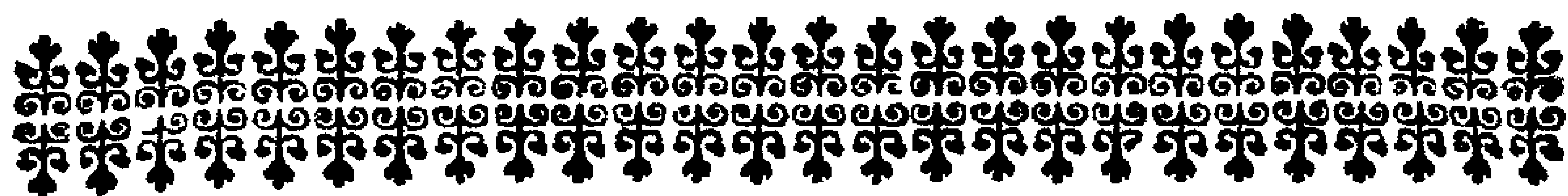
MADAME,

Depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir, i'ay eu des maux qui ne se peuuent dire ; Mais ie n'ay pas laissé, auec tout cela, de me souuenir de ce que vous m'auiez commandé. En passant par Espernay, ie fus voir de vostre part Monsieur le Mareschal Strozzi ; & son tombeau me sembla si magnifique, que voyant en quel estat i'estois, & me trouuant là tout porté, i'eus enuie de me faire enterrer auec luy. Mais on en fit quelque difficulté, pource que l'on trouua que i'auois encore trop de chaleur. Ie me resolus donc de faire porter mon corps jusqu'à Nancy ; où, enfin, Madame, il est arriué si maigre, & si défait, que ie vous asseure que l'on en met en terre beaucoup qui ne le sont pas tant. Depuis huict iours que i'y suis, ie n'ay pû encore me remettre, & plus ie m'y repose plus ie m'en trouue las. Aussi, il y a si grande difference des quinze iours que i'ay eu l'honneur d'estre auecque vous, aux quinze derniers que i'ay passez, que ie m'estonne comme ie la puis souffrir ; & il me semble que Monsieur Margone qui est icy Maistre d'école, & moy, sommes les deux plus pitoyables exemples que

l'on puiſſe voir du changement de la fortune. I'ay des eſtouffemens & des foibleſſes, qui me prennent de iour à autre, ſans que l'on puiſſe icy trouuer de Theriaque, & ie ſuis plus malade que ie ne fus iamais, en vn lieu où il n'y a point de remedes pour moy. De ſorte, Madame, que ie crains fort que Nancy ne me ſoit auſſi funeſte qu'il le fut au Duc de Bourgogne ; & qu'apres auoir eſchappé de grands perils, & reſiſté à de grãds ennemis, auſſi bien que luy, ie ne ſois deſtiné à finir icy mes iours. I'y reſiſteray pourtant, autant qu'il me ſera poſſible; car il eſt vray que i'apprehende de ne plus viure, quand ie ſonge que ie n'aurois plus l'honneur de vous voir. Et apres auoir failly à receuoir la mort par la main d'vne des plus aymables Demoiſelles du monde, & manqué tant de belles occaſions de mourir en voſtre preſence, il me faſcheroit fort de m'eſtre venu faire enterrer à cent lieuës de vous, & de penſer que quelque iour, en reſſuſcitant, i'aurois le déplaiſir de me trouuer encore vne fois en Lorraine. Ie ſuis,

Voſtre, &c.

De Nancy ce 23. Septembre.



A MADEMOISELLE DE Ramboüillet, ſous le nom du Roy de Suede.

LETTRE VII.

MADEMOISELLE,

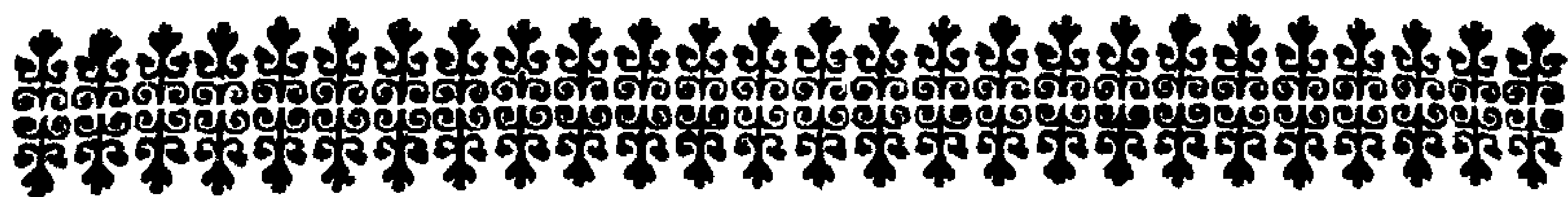
Voicy le Lyon du Nort, & ce Conquerant dont le nom fait tant de bruit dans le monde ; qui vient mettre à vos pieds les trophées de l'Allemagne , & qui apres auoir défait Tilly, & abbatu la fortune d'Eſpagne, & les forces de l'Empire, ſe vient ranger ſous le voſtre. Parmy les cris de joye, & les chants de victoire que i'entens depuis tant de iours, ie n'ay rien oüy de ſi agreable, que le rapport qu'on m'a fait que vous me voulez du bien, & dés l'heure que ie l'ay ſceu, i'ay changé tous mes projets, & arreſté en vous ſeule cette ambition qui embraſſoit toute la terre. Cela n'eſt pas tant auoir retranché mes deſſeins, comme les auoir eſleuez ; car encore la terre a ſes bornes, & le deſir d'en eſtre le Maiſtre, eſt quelquefois tombé en d'autres ames que la mienne. Mais cét eſprit qu'on admire en vous, & qui ne ſe peut meſurer ni comprendre ; ce cœur qui eſt ſi fort au deſſus des Sceptres & des Couronnes, & ces graces qui vous font regner

ſur toutes les volontez, ſont des biens infinis que perſonne que moy n'a iamais oſé pretendre: & ceux qui deſiroient pluſieurs Mondes, ont fait en cela des ſouhaits plus moderez que moy. Que ſi les miens peuuent reüſſir, & ſi la fortune qui me fait vaincre par tout, m'accompagne encore aupres de vous, ie n'enuieray pas à Alexandre toutes ſes conqueſtes, & ie croiray que ceux qui ont commandé à tous les hommes, n'ont pas eu vn Empire de ſi belle eſtenduë que moy. Ie vous en dirois dauantage, Mademoiſelle, mais ie vay à ce moment donner la bataille à l'armée Imperiale, & prendre ſix heures apres Nuremberg. Ie ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre tres-paſſionné ſeruiteur,
GVSTAVE ADOLPHE.

A MA-



A LA MESME.

LETTRE VIII.

MADEMOISELLE,

Tous les moyens que vous m'auiez appris pour ne me pas ennuyer, me ſont inutiles en ce païs, & plus vos conſeils me ſemblent raiſonnables, moins ie trouue de ſujet de me conſoler de ne plus ouïr vne perſonne qui raiſonne ſi parfaitement. Tous ceux que ie vois icy m'aſſeurent que le ſejour en eſt fort agreable, & il n'y a pas vn de la ſuite de Monſieur, qui n'aye vne Alteſſe à entretenir, ou vne Princeſſe pour le moins. Mais quelque galante que ſoit la Cour de Lorraine, ie m'y trouue auſſi ſeul que ie faiſois il y a huict mois dans les voyages de la Beauſſe, & ie me ſouuiens d'auoir veu quelquefois meilleure compagnie dans les ruiſſeaux de Paris, que ie n'en ay encore rencontré dans la chambre de la Ducheſſe. Ie ne ſçay ſi c'eſt vn effect de la rate dont ie ſuis tourmenté depuis quelque temps; mais il me ſemble qu'il n'y a plus dans le monde de perſonnes conuerſables, que celles que i'ay veuës au dernier voyage que i'ay eu l'hõneur de faire auecque vous, & ie m'entretiẽdrois beaucoup plus agreablement auec Monſieur *** que ie ne ferois auec Madame la Ducheſſe de ****. La melan-

colie que i'ay dans le cœur & dans les yeux, me fait paroiſtre tous les viſages comme ſi ie les voyois au trauers de la fumée de l'eau de vie, & ie n'apperçois rien icy qui ne me ſemble effroyable. Ces heures, que Monſieur le Marquis appelle les heures de la digeſtion, me durent depuis le matin iuſqu'au ſoir, & ie ſuis de ſi mauuaiſe compagnie, que Monſieur de Chaudebonne s'en faſche; & ie voy bien, tout de bon, qu'il le trouue mauuais. Mais i'ay fait ma paix auec luy, en luy promettant qu'il m'entendra parler vn de ces iours deux heures de ſuite; & que ie luy conteray vne hiſtoire plus agreable que celle d'Heliodore, & faite par vne perſonne plus belle que Cariclée. Vous iugez bien, Mademoiſelle, que c'eſt celle de Zelide, & d'Alcidalis que ie luy ay promiſe; car il n'y en a point d'autre au monde, de qui cela ſe puiſſe dire. Quelque ſtupide que ie ſois deuenu, ne craignez point qu'en la contant, ie luy faſſe rien perdre de ſa beauté; car dans tous mes maux, ie me ſuis encore conſerué ma memoire toute entiere, & ie croy qu'elle me ſeruira fidelement, quand ce ſera pour vous, puis-que vous y auez autant de part que perſonne, & que ie ſuis, plus que ie ne vous le puis dire,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Bourbon.

LETTRE IX.

MADEMOISELLE,

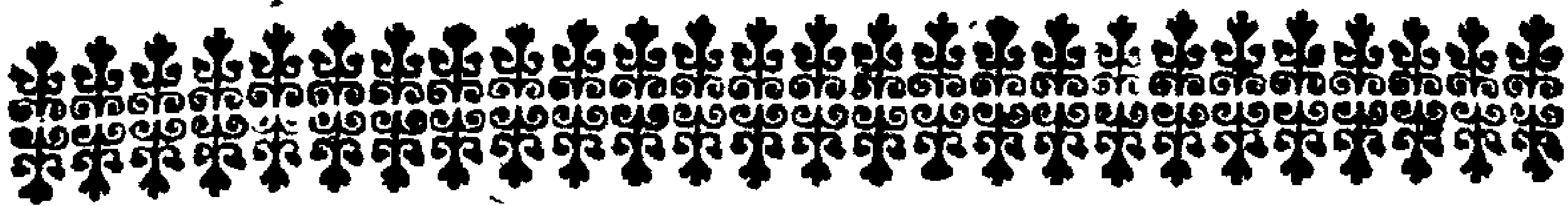
Ie fus berné Vendredy apres disné, pource que ie ne vous auois pas fait rire dans le temps que l'on m'auoit donné pour cela, & Madame de Ramboüillet en donna l'Arrest, à la requeste de Mademoiselle sa fille, & de Mad[lle] Paulet. Elles en auoient remis l'execution au retour de Madame la Princesse, & de vous, mais elles s'auiserent depuis de ne pas differer plus long-temps, & qu'il ne falloit pas remettre des supplices à vne saison qui deuoit estre toute destinée à la ioye. I'eus beau crier & me deffendre, la couuerture fut apportée, & quatre des plus forts hommes du monde furent choisis pour cela. Ce que ie vous puis dire, Mademoiselle, c'est que iamais personne ne fut si haut que moy, & que ie ne croyois pas que la fortune me deust iamais tant esleuer. A tous coups ils me perdoient de veuë, & m'enuoyoient plus haut que les Aigles ne peuuent monter. Ie vis les montagnes abaissées au dessous de moy, ie vis les vents & les nuées cheminer dessous mes pieds, ie descouuris des païs que ie n'auois iamais veus, & des mers que ie n'auois

point imaginées. Il n'y a rien de plus diuertiſſant que de voir tant de choſes à la fois, & de deſcouurir d'vne ſeule veuë la moitié de la Terre. Mais ie vous aſſeure, Mademoiſelle, que l'on ne voit tout cela qu'auec inquietude, lors que l'on eſt en l'air, & que l'on eſt aſſeuré d'aller retomber. Vne des choſes qui m'effrayoit autant, eſtoit que lors que i'eſtois bien haut, & que ie regardois en bas, la couuerture me paroiſſoit ſi petite qu'il me ſembloit impoſſible que ie retombaſſe dedans, & ie vous auouë que cela me donnoit quelque émotion. Mais parmy tant d'objets differens, qui en meſme temps frapperent mes yeux, il y en eut vn, qui pour quelques momens m'oſta de crainte, & me toucha d'vn veritable plaiſir. C'eſt, Mademoiſelle, qu'ayant voulu regarder vers le Piedmont, pour voir ce que l'on y faiſoit, ie vous vis dans Lyon que vous paſſiez la Saone. Au moins, ie vis ſur l'eau vne grande lumiere, & beaucoup de rayons à l'entour du plus beau viſage du monde. Ie ne pûs pas bien diſcerner qui eſtoit auec vous, pource qu'à cette heure-là i'auois la teſte en bas, & ie croy que vous ne me viſtes point, car vous regardiez d'vn autre coſté. Ie vous fis ſigne tant que ie pûs ; mais comme vous commençaſtes à leuer les yeux, ie retombois, & vne des pointes de la montagne de Tarare vous empeſcha de me voir. Dés que ie fus en bas ie leur voulus dire de vos nouuelles, & les aſſeuray que ie vous auois veuë, mais ils ſe prirent à rire, comme ſi i'euſſe dit vne choſe impoſſible, & recommencerent à me faire ſauter mieux

que deuant. Il arriua vn accident estrange, & qui semblera incroyable à ceux qui ne l'ont point veu; vne fois qu'ils m'auoient esleué fort haut, en descendant ie me trouuay dans vn nuage, lequel estant fort espais, & moy extrémement leger, ie fus vn grand espace embarrassé dedans, sans retomber; de sorte qu'ils demeurerent long-temps en bas, tendant la couuerture, & regardant en haut sans se pouuoir imaginer ce que i'estois deuenu. De bonne fortune il ne faisoit point du tout de vent; car s'il y en eust eu, la nuée en cheminant m'eust porté d'vn costé ou d'autre, & ainsi ie fusse tombé à terre; ce qui ne pouuoit arriuer sans que ie me blessasse bien fort. Mais il suruint vn plus dangereux accident; le dernier coup qu'ils me ietterent en l'air, ie me trouuay dans vne troupe de gruës, lesquelles d'abord furent estonnées de me voir si haut; mais quand elles m'eurent approché, elles me prirent pour vn Pygmée, auec lesquels vous sçauez bien, Mademoiselle, qu'elles ont guerre de tout temps, & creurent que ie les estois venu espier iusques dans la moyenne region de l'air. Aussi-tost elles vinrent fondre sur moy à grands coups de bec, & d'vne telle violence que ie creus estre percé de cent coups de poignard; & vne d'elles qui m'auoit pris par la jambe, me poursuiuit si opiniastrément qu'elle ne me laissa point que ie ne fusse dans la couuerture. Cela fit apprehender à ceux qui me tourmentoient de me remettre encore à la mercy de mes ennemis, car elles s'estoient amassées en grand nombre, & se tenoient

ſuſpenduës en l'air, attendant que l'on m'y renuoyaſt. On me reporta donc en mon logis, dans la meſme couuerture, ſi abbatu qu'il n'eſt pas poſsible de l'eſtre plus. Auſsi, à dire le vray, cét exercice eſt vn peu violent pour vn homme auſsi foible que ie ſuis. Vous pouuez iuger, Mademoiſelle, combien cette action eſt tyrannique, & par combien de raiſons vous eſtes obligée de la deſ-approuuer; & ſans mentir, à vous qui eſtes née auec tant de qualitez pour commander, il vous importe extrémement de vous accouſtumer de bonne heure de haïr l'injuſtice, & de prendre ceux qu'on opprime, en voſtre protection. Ie vous ſupplie donc, Mademoiſelle, de declarer premierement cette entrepriſe vn attentat que vous deſ-auouëz, & pour reparation de mon honneur & de mes forces, d'ordonner qu'vn grand pauillon de Gaze me ſera dreſſé dans la chambre bleuë de l'hoſtel de Ramboüillet, où ie ſeray ſeruy & traitté magnifiquement huict iours durant par deux Demoiſelles qui m'ont eſté cauſe de ce malheur; qu'à vn des coins de la chambre on fera à toute heure des confitures; qu'vne d'elles ſoufflera le fourneau, & l'autre ne fera autre choſe que mettre du ſyrop ſur des aſſiettes pour le faire refroidir & me l'apporter de temps en temps. Ainſi, Mademoiſelle, vous ferez vne action de juſtice, & digne d'vne auſſi grande, & auſſi belle Princeſſe que vous eſtes, & ie ſeray obligé d'eſtre auec plus de reſpect & de verité que perſonne du monde,

MADEMOISELLE, Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE CARDINAL de la Valette.

LETTRE XI.

MONSEIGNEVR,

Ie voy bien que les anciens Cardinaux prennent vne grande authorité ſur les derniers receus, puiſque vous ayant eſcrit beaucoup de fois ſans auoir receu vne de vos lettres, vous vous plaignez de ma pareſſe. Cependant, ie voy tant d'honneſtes gens qui m'aſſeurent que vous me faites trop d'honneur de vous ſouuenir de moy, & que ie ſuis obligé de vous eſcrire pour vous en remercier tres-humblement; que ie veux bien ſuiure leur conſeil, & paſſer par deſſus ce qui peut eſtre en cela de mon intereſt. Vous ſçaurez donc, Monſeigneur, que ſix iours apres l'éclipſe, & quinze iours apres ma mort, Madame la Princeſſe, Mademoiſelle de Bourbon, Madame du Vigean, Madame Aubry, Mademoiſelle de Ramboüillet, Mademoiſelle Paulet, & Monſieur de Chaudebonne, & moy, partiſmes de Paris, ſur les ſix heures du ſoir pour aller à la Barre, où Madame du Vigean deuoit donner la collation à Madame la Princeſſe. Nous ne trouuaſmes en chemin aucune choſe digne d'eſtre remarquée, ſi ce n'eſt qu'à Ormeſſon nous viſ-

mes vn grand chien qui vint à la portiere du carrosse me faire feste. (Vous serez, s'il vous plaist, auerty, Monseigneur, que toutes les fois que ie diray nous trouuasmes, nous vismes, nous allasmes, c'est en qualité de Cardinal que ie parle.) De là, nous arriuasmes à la Barre, & entrasmes dans vne salle où l'on ne marchoit que sur des roses, & de la fleur d'orange. Madame la Princesse, apres auoir admiré cette magnificence, voulut aller voir les promenoirs, en attendant l'heure du souper; Le Soleil se couchoit dans vne nuée d'or, & d'azur, & ne donnoit de ses rayons qu'autant qu'il en faut pour faire vne lumiere douce, & agreable; l'air estoit sans vent & sans chaleur, & il sembloit que la terre & le Ciel, à l'enuy de Madame du Vigean, vouloient festoyer la plus belle Princesse du monde. Apres auoir passé vn grand parterre, & de grands iardins tous pleins d'orangers, elle arriua en vn bois où il y auoit plus de cent ans que le iour n'estoit entré qu'à cette heure-là qu'il y entra auec elle. Au bout d'vne allée grande à perte de veuë, nous trouuasmes vne fontaine qui iettoit toute seule plus d'eau que toutes celles de Tiuoli; à l'entour estoient rangez vingt-quatre violons, qui auoient de la peine à surmonter le bruit qu'elle faisoit en tombant. Quand nous-nous en fusmes approchez, nous descouurismes dans vne niche qui estoit dans vne pallissade, vne Diane à l'âge d'onze ou douze ans, & plus belle que les forests de Grece & de Thessalie ne l'auoient iamais veuë: elle portoit son arc & ses fléches dans ses yeux, &

auoit tous les rayons de ſon frere à l'entour d'elle. Dans vne autre niche aupres, eſtoit vne de ſes Nymphes aſſez belle & aſſez gentille pour eſtre de ſa ſuite; ceux qui ne croyent pas les fables, creurent que c'eſtoit Mademoiſelle de Bourbon, & la pucelle Priande, & à la verité elles leur reſſembloient extrémement. Tout le monde eſtoit ſans proférer vne parole, en admiration de tant d'objets qui eſtonnoient en meſme temps les yeux & les oreilles, quand tout à coup la Deeſſe ſauta de ſa niche, & auec vne grace qui ne ſe peut repreſenter, commença vn bal qui dura quelque temps à l'entour de la fontaine. Cela eſt eſtrange, Monſeigneur, qu'au milieu de tant de plaiſirs, qui deuoient remplir entierement, & attacher l'eſprit de ceux qui en iouïſſoient, on ne laiſſa pas de ſe ſouuenir de vous, & que tout le monde dit que quelque choſe manquoit à tant de contentemens, puiſque vous & Madame de Ramboüillet n'y eſtiez pas. Alors ie pris vne harpe, & chantay

Pues quiſo mi ſuerte dura,
Que faltando mi Señor
Tambien faltaſſe mi dama.

Et continuay le reſte ſi mélodieuſement, & ſi triſtement, qu'il n'y eut perſonne en la compagnie à qui les larmes n'en vinſſent aux yeux, & qui ne pleuraſt abondamment : & cela euſt duré trop longtemps, ſi les violons n'euſſent viſtement ſonné vne ſarabande ſi gaye, que tout le monde ſe leua auſſi ioyeux que ſi de rien n'euſt eſté; & ainſi ſautant, dan-

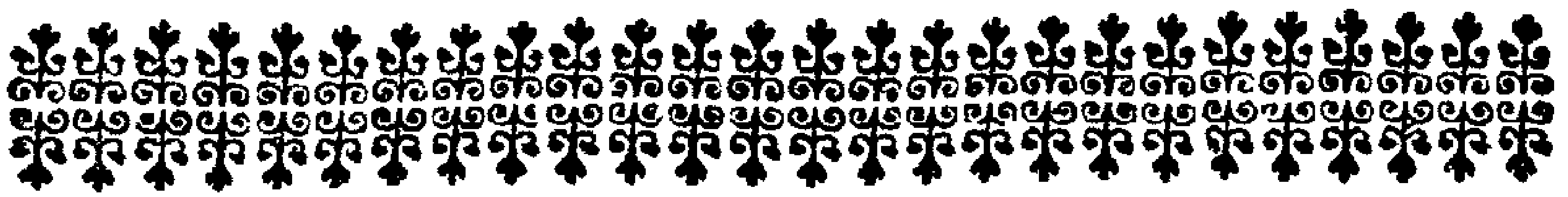
ſant, voltigeant, pirouëttant, capriolant, nous arriuaſmes au logis, où nous trouuaſmes vne table qui ſembloit auoir eſté ſeruie par les Fées. Cecy, Monſeigneur, eſt vn endroit de l'auenture qui ne ſe peut deſcrire, & certes, il n'y a point de couleurs ni de figures en la Rhetorique, qui puiſſent repreſenter ſix potages, qui d'abord ſe preſenterent à nos yeux. Cela y fut particulierement remarquable, que n'y ayant que des Deeſſes à la table, & deux demy-Dieux, à ſçauoir Monſieur de Chaudebonne & moy, tout le monde y mangea, ne plus ne moins que ſi c'euſſent eſté veritablement des perſonnes mortelles. Auſſi, à dire le vray, iamais rien ne fut mieux ſeruy, & entre autres choſes, il y eut douze ſortes de viandes, & de déguiſemens, dont perſonne n'a encore iamais ouy parler, & dont on ne ſçait pas encore le nom. Cette particularité, Monſeigneur, a eſté rapportée par mal-heur à Madame la Mareſchalle de Saint * * *, & quoy qu'on luy aye donné vingt dragmes d'Opium plus que d'ordinaire, elle n'a iamais pû dormir depuis. Au commencement du ſouper, on ne beut point à voſtre ſanté, pource que l'on fut fort diuerty, & à la fin on n'en fit rien nonplus, pource qu'à mon auis, on ne s'en auiſa pas. Souffrez, s'il vous plaiſt, Monſeigneur, que ie ne vous flatte point, & qu'en fidele Hiſtorien, ie raconte nuëment les choſes comme elles ſont; car ie ne voudrois pas que la Poſterité priſt vne choſe pour l'autre, & que d'icy à deux mille ans, on creuſt que

l'on euſt beu à vous, cela n'ayant point eſté. Il eſt vray que ie ſuis obligé de rendre ce témoignage à la verité, que ce ne fut pas manque de ſouuenir, car durant le ſouper on parla fort de vous, & les Dames vous y ſouhaitterent, & quelques-vnes de fort bon-cœur, ou ie ne m'y connois pas. Au ſortir de table, le bruit des Violons fit monter tout le monde en haut, où l'on trouua vne chambre ſi bien eſclairée, qu'il ſembloit que le iour qui n'eſtoit plus deſſus la terre, s'y fuſt retiré tout entier. Là, le bal recommença, en meilleur ordre & plus beau qu'il n'auoit eſté autour de la fontaine; & *la plus magnifique* choſe qui y fuſt, c'eſt, Monſeigneur, que i'y danſay. Mademoiſelle de Bourbon iugea qu'à la verité ie danſois mal, mais que ie tirois bien des armes, pource qu'à la fin de toutes les cadences, il ſembloit que ie me miſſe en garde. Le bal continuoit auec beaucoup de plaiſir, quand tout à coup vn grand bruit que l'on entendit dehors, obligea toutes les Dames à mettre la teſte à la feneſtre, & l'on vit ſortir d'vn grand bois qui eſtoit à trois cens pas de la maiſon, vn tel nombre de feux d'artifices, qu'il ſembloit que toutes les branches & les troncs des arbres ſe conuertiſſent en fuſées, que toutes les eſtoilles du Ciel tombaſſent, & que la Sphere du feu voulût prendre la place de la moyenne region de l'air. Ce ſont, Monſeigneur, trois Hyperboles, leſquelles appréciées & reduites à la iuſte valeur des choſes, valent trois douzaines de fuſées. Apres s'eſtre remis de l'étonnement où

cette ſurpriſe auoit mis vn chacun, on ſe réſolut de partir, & on reprit le chemin de Paris à la luëur de vingt flambeaux. Nous trauerſâmes tout l'Ormeſſonnois, les grandes plaines d'Eſpinay, & paſſaſmes ſans aucune reſiſtance par le milieu de Saint Denis. M'eſtant trouué dans le carroſſe aupres de Madame ***, ie luy dis de voſtre part, Monſeigneur, vn *Miſerere* tout entier, auquel elle reſpondit auec beaucoup de gentilleſſe & de ciuilité. Nous chantaſmes en chemin vne infinité de *Sçauans, de Petits-doits, de Bonſoirs, de Pon-Bretons.* Nous eſtions enuiron vne lieuë par delà Saint Denis, & il eſtoit deux heures apres minuit; le trauail du chemin, le veiller, l'exercice du bal, & de la promenade, m'auoient extrémement appeſanty, quand il arriua vn accident, que ie creus deuoir eſtre cauſe de ma totale deſtruction. Il y a vne petite bourgade entre Paris & Sainct Denis, que l'on nomme la Vilette, au ſortir delà, nous rencontraſmes trois carroſſes, dans leſquels s'en retournoient les Violons que nous auions fait iouër tout le iour. Voicy, Monſeigneur, qui eſt horrible! le Diable alla mettre en l'eſprit de Mademoiſelle ***, de leur faire commander de nous ſuiure, & d'aller donner des ſerenades toute la nuit. Cette propoſition me fit dreſſer les cheueux en la teſte; cependant, tout le monde l'approuua. On fit arreſter les carroſſes, on leur alla dire le commandement; mais de bonne fortune, les bonnes gens auoient laiſſé leurs violons à la Barre; & Dieu les benie. Par là, Monſei-

gneur, vous pouuez iuger que Mademoiselle ***, est vne aussi dangereuse Demoiselle pour la nuit, qu'il y en ait au monde, & que i'auois grande raison chez Madame ***, de dire qu'il falloit faire sortir les violons, & qu'il ne falloit rien pour se rembarquer tant qu'on les voyoit presens. Nous continuasmes nostre chemin assez heureusement, si ce n'est qu'en entrant dans le faux-bourg, nous trouuasmes six grands Plastriers tout-nuds qui passerent deuant le carrosse où nous estions. Enfin, nous arriuasmes à Paris, & ce que ie m'en vay vous dire, est plus épouuantable que tout le reste. Nous vismes qu'vne grande obscurité couuroit toute la ville, & au lieu que nous l'auions laissée, il n'y auoit que sept heures, pleine de bruit, d'hommes, de cheuaux, & de carrosses, nous trouuasmes vn grand silence, & vne effroyable solitude par tout; & les ruës tellement despeuplées, que nous n'y rencontrasmes pas vn homme, & vismes seulement quelques animaux, qui à la lueur des flambeaux, se cachoient. Mais, Monseigneur, ie vous diray le reste de cette auenture vne autrefois;

Qui è'l fin del Canto, e torno ad Orlando,
A dio Signor; à voi mi racommando.



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XI.

MADEMOISELLE,

Il n'y eut jamais de ſi beaux enchantemens que les voſtres, & tous les Magiciens qui ſe ſont ſeruis d'images de cire, n'en ont point fait de ſi eſtranges effets que vous. Celle que vous auez enuoyée, a rempli d'eſtonnement tous ceux qui l'ont veuë; &, ce qui eſt beaucoup plus admirable, & que ie penſe que toute la Magie ne peut faire, elle a donné de l'amour à Madame la Marquiſe de Ramboüillet, & à moy de la ioye, le meſme iour que vous eſtes partie. Ie ne comprens pas comme cela vous eſt pû arriuer. Mais la lettre & le preſent qui vinrent de voſtre part, me firent oublier tous mes maux, & ie reçeus la petite Europe auec autant de contentement, que ſi l'on m'euſt donné celle qui fait vne des trois parties du Monde, & que l'on diuiſe en pluſieurs Royaumes. Auſſi vaut-elle dauantage, puis-qu'elle vous reſſemble, & Madame la Marquiſe, ſous ce pretexte, me l'oſta par force, & iura Stix qu'elle ne ſortiroit point de ſon cabinet. Ainſi Europe a eſté rauie pour la ſeconde fois, & beaucoup plus glorieuſement, ce me ſemble, que lors qu'elle fut enleuée par Iupiter. Il eſt vray, que pour

m'appaiſer, l'on m'a donné deux chiens, qui ont le muſeau ſi long, qu'à mon aduis ils valent bien vne Demoiſelle, & ie ne ſçay s'il y en a vne dans Paris, pour qui ie les vouluſſe donner. Auſſi bien en l'humeur où ie me trouue, ie ne dois plus conuerſer auec les creatures raiſonnables, & dans le deſeſpoir où ie ſuis, ie voudrois eſtre en vn deſert, entre les griffes du plus cruel des Lyons, moy qui diſois que l'on ne deuoit aymer que les chiens. Vous qui les auez rendus galans, faites, s'il vous plaiſt, auſſi qu'ils ſoient reconnoiſſans, & qu'ils ſe ſouuiennent quelques-fois de moy, puis que ie les honore plus que perſonne du monde; & que ie ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MADAME DV VIGEAN, En luy enuoyant vne Elegie qu'il auoit faite, & qu'elle luy auoit demandée plusieurs fois.

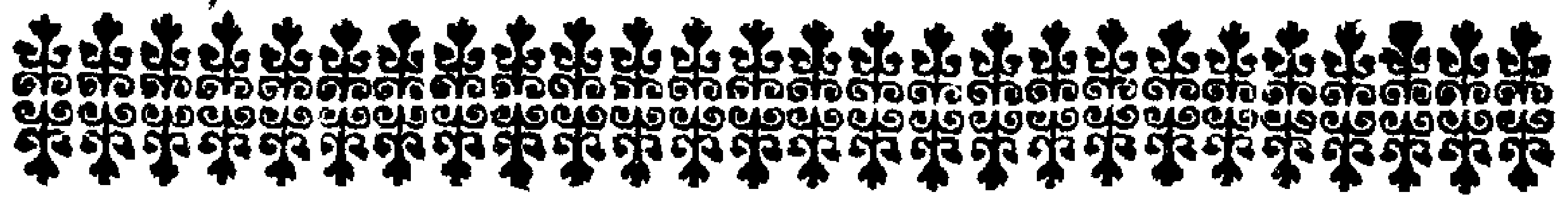
LETTRE XII.

MADAME,

Voila cette Elegie que vous m'auez beaucoup trop demandée, & qui iusqu'icy auoit esté ouïe de quelques-vns; mais qui n'auoit encore esté leuë de personne. Ie voudrois bien qu'il m'en arriuât autant qu'à vous, qui apres auoir caché long-temps la plus belle chose du monde, auez ébloüi, en la monstrant, tous ceux qui l'ont veuë. Mais c'est estre trop amoureux de mes vers, que de leur souhaitter cét auantage, & ie ne voudrois pas qu'ils fussent meilleurs, puis-qu'ils n'ont pas esté faits pour vous. Si vous les trouuez fort mauuais, vous m'en deuez sçauoir d'autant plus de gré, de ce que le connoissant comme vous, ie n'ay pas laissé de vous les enuoyer. Et sans mentir, pour m'obliger à cela, il ne falloit pas auoir moins de puissance sur moy, que celle que vous y auez aquise depuis quelques iours: & sans vostre commandement, Madame, ils n'eussent iamais esté

ailleurs

ailleurs que dans ma memoire. Mais il eſt temps qu'ils en ſortent, pour laiſſer place à quelque objet plus agreable, & ce que Mademoiſelle **** me fit voir l'autre iour, l'occupe tellement à cette heure, que ie ne ſçay s'il y aura plus de lieu pour pas vne autre choſe. Ie voy bien, Madame, que ie vous fais vn poulet, en ne penſant faire qu'vne lettre d'excuſe & de compliment, mais ie voudrois bien que les autres fautes que vous trouuerez icy fuſſent auſſi excuſables que celle-là. Cependant, ie vous iure qu'il y a bien long-temps que ie ne *m'eſtois tant engagé*, & qu'il y a beaucoup de perſonnes à qui ie n'en voudrois pas dire autant, quand bien elles me tiendroient l'eſpée ſur la gorge. Mais puis qu'il n'y peut auoir de ſcandale, vous deuez, ce me ſemble, Madame, receuoir fauorablement ce commencement d'affection, pour voir comme ie ferois ſi ie deuenois amoureux, & ce qui en arriueroit, ſi on me laiſſoit faire.



A MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET,

Sur la mort de son second Frere, qui mourut de peste, & qu'elle assista pendant sa maladie.

LETTRE XIII.

MADEMOISELLE,

N'ayant pas moins d'admiration de vostre courage & de vostre bon naturel, que de ressentiment de vostre douleur, ie suis si fort touché de l'vn & de l'autre, que si i'estois capable de vous donner les loüanges qui vous sont deuës, & la consolation dont vous auez besoin, i'auouë que ie serois bien empesché par où commencer; car quelles obligations peuuent estre esgalement plus pressantes, que de rendre à vne si éminente vertu les honneurs qu'elle merite, & à vne si violente affliction le soulagement qu'elle desire? Mais i'ay tort de des-vnir ces deux choses, puisque vostre charité les a si parfaitement vnies, que l'assistance incomparable que vous auez renduë à feu Monsieur vostre Frere, vous doit estre maintenant vne consolation nompareille, & que Dieu vous donne en cela par justice, ce que les autres luy demandent

par grace; ſa bonté infinie ne pouuant laiſſer ſans reconnoiſſance, vne action ſi extraordinaire de bonté, que celle qui vous a fait meſpriſer voſtre vie pour porter les deuoirs de la meilleure Sœur du monde, au delà de vos obligations, & par vne conſtance admirable, demeurer ferme au milieu d'vn peril qui fait trembler les plus courageux. Cette meſme raiſon ne me peut permettre de douter qu'il ne vous en preſerue, & qu'il ne verſe ſur vous pour récompénſe de voſtre vertu, les benedictions que vous ſouhaite,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Sablé.

LETTRE XIIII.

MADAME,

Pour vous consoler de la mauuaise nouuelle que vous auez déja apprise, ie ne sçay point de meilleur moyen que de vous faire peur pour vous mesme. Sachez donc que moy qui vous escris, ay esté trois iours durant en vne maison, où deux personnes mouroient de la peste. Iamais vous ne fistes mieux que de sortir de Paris, puis-que c'estoit le temps où les honnestes gens deuoient estre affligez. Madame de Ramboüillet a perdu son petit-fils, qui est mort de la peste en trois iours, & elle n'a pas voulu sortir de sa maison tant qu'il a esté en vie. Vous pouuez juger, Madame, que rien ne m'a pû empescher d'estre tousiours parmy eux, puis-que vous n'estiez point icy. Mais i'ay peur que ie ne vous espouuante trop, & que le remede dont ie veux guerir vostre ennuy ne soit plus violent que le mal. Sachez donc que moy qui vous escris ne vous escris point, & que i'ay enuoyé cette lettre à vingt lieuës d'icy, pour estre copiée par vn homme que ie n'ay iamais veu. Ie prens beaucoup de part, Madame, au déplaisir

que vous auez, & ie voy bien que ce malheur ne pouuoit arriuer en vne plus malheureuſe ſaiſon; la moderation que ie connois en voſtre eſprit, & la negligence que vous auez pour toutes les choſes du monde, me font eſperer que vous aurez meilleur marché de cette affliction qu'vne autre, & que la perte de cinquante mille liures de rente qui ſortent de voſtre maiſon, par où vne autre plus intereſſée que vous ſeroit principalement touchée, ne vous affligera que mediocrement. Mais, Madame, ie ne me puis reſoudre de reſpondre par vne lettre de conſolation au plus obligeant poulet du monde; car la derniere partie de voſtre lettre ne ſe peut appeller qu'ainſi. Ie vous ſupplie tres-humblement, Madame, ſoyez bien-aiſe de m'auoir eſcrit auſſi fauorablement que vous auez fait, car dans tous les ennuis que i'ay, i'ay reçeu cette ioye auſſi ſenſiblement que ſi ie n'auois point du tout de deſplaiſir, & ie ne me puis eſtimer malheureux tant que i'auray l'honneur d'eſtre aymé de vous. Ie ſuis ſi heureux & ſi hardy que ie n'en doute point du tout, & mon bon-heur eſt fort grand en cela, que le bien du monde que i'eſtime le plus, eſt celuy que ie croy poſſeder le plus aſſeurément. Vous doutez ſi peu de moy, Madame, que ie ſçay bien que vous receurez de meilleur cœur les aſſeurances que ie vous teſmoigne auoir de voſtre affection, que celles que ie vous pourrois donner de la mienne, & vous qui ſouhaittez mon bien en toutes choſes, ne ſçauriez rien deſirer dauantage pour moy, ſinon que ie

croye que vous m'aymez ; ceux qui ont veu quel changement voſtre abſence a fait en moy, & quelle part de mon eſprit vous auez emportée aueque vous, vous pourront teſmoigner quelque iour que ie me rends en quelque ſorte digne de cét honneur. Mais, Madame, ie ne puis m'empeſcher de vous dire, que Monſieur le Maiſtre qui vit auec quelle tendreſſe ie vous dis Adieu, ſe ſera bien confirmé en l'opinion qu'il auoit ; & qu'il croit bien voir vn iour nos chiffres grauez enſemble ſur les arbres de Bourgon ; au moins ſuis-je bien aiſe de ce qu'il a veu, que voſtre affection eſt bien reconnuë, & qu'elle eſt reciproque. Pour moy, Madame, ie vous dis encore ce dont ie vous aſſeuray en partant, que ie n'eſtimeray ni n'aymeray iamais rien tant au monde que vous, & ie ſeray touſiours auec toute ſorte de reſpect,

MADAME, Voſtre, &c.

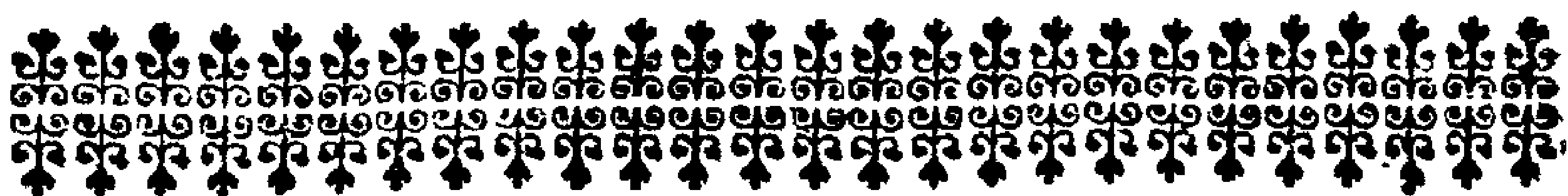
A Mademoiſelle de Chalais.

MADEMOISELLE,

Ie n'aurois pas voulu vous mettre en hazard, non plus que Madame, en vous faiſant lire cette lettre; mais ie croy que les perſonnes qui ont pris de la teinture d'or, ne peuuent prendre de mauuais air. Pour moy, ie prens tous les matins trente grains d'an-

timoine, & ſix yeux de ce poiſſon que vous ſçauez. Auec cela ie puis aller par tout ſans rien craindre. Conſeruez-moy, s'il vous plaiſt, touſiours l'honneur que vous me faites de m'aymer ; car ſi cela vient à me manquer, ie prendray mon antimoine ſans eſtre preparé. Ie ſuis, Mademoiſelle, de tout mon cœur,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE XV.

MADAME,

I'ay reçeu auec voſtre lettre la plus grande ioye que i'aye euë depuis que vous n'eſtes plus icy. Si vous vous ſouuenez auec combien d'amitié & d'eſprit ſont eſcrites toutes celles que vous me faites l'honneur de m'enuoyer, vous n'en douterez pas; & vous n'auriez pas l'opinion que vous auez de ma negligence, ſi la Fortune n'auoit fait perdre la derniere que ie vous ay eſcrite. C'eſt vne perte qui vous doit toucher, puis qu'il y en auoit vne auſſi de Mademoiſelle de Rambouïllet. Elle vous ſupplie de ſçauoir de Madame de Saint Amand, à qui elle s'adreſſoit, ce qu'elle eſt deuenuë, car elle en eſt en peine pour beaucoup de choſes qu'elle vous mandoit. Pour moy, Madame, ie vous aſſeure que ie prens tant de plaiſir à vous eſcrire, que ie n'en trouue gueres dauantage à ne rien faire. Et mes lettres ſe font auec vne ſi veritable affection, que ſi vous le iugez bien, vous les eſtimerez dauantage que celles que vous me redemandez. Celles-là ne partoient que de mon eſprit, celles-cy partent de mon cœur; celles-là m'eſtoient à charge, & celles-cy me ſoulagent extrémement. N'eſt-il pas vray, Madame, que

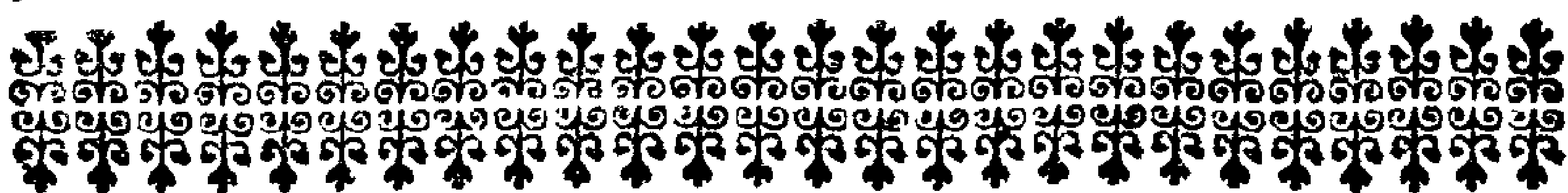
que ie vous aurois fait grand dépit, si i'auois mis encore cinq ou six fois celles-cy & celles-là, & que vous-vous seriez estonnée de la nouueauté de ce stile. Ie l'ay pensé faire pour voir ce que vous diriez, mais ie n'ay plus enuie de rire depuis que vous n'estes plus icy; & i'en serois parti il y a long-temps, si le changement de quelques affaires ne m'y auoit retenu. Ma paresse est née sous la plus heureuse constellation qu'il est possible, elle trouue tousiours quelque pretexte à toutes les choses qu'elle ne veut pas faire, & i'ay remis de huit en huit iours mon partement sans qu'il y ait de ma faute d'estre demeuré iusqu'à cette heure. Ie croy, Madame, que vous ne trouuerez pas cela estrange, vous qui y seriez encore, si le chariot des pestiferez ne vous en eust chassée. Mais ie suis resolu de m'arracher de Paris dans dix ou douze iours, & ie croy que ie n'y auray pas beaucoup de peine. Au moins la plus forte racine qui m'y tenoit fut ostée le iour que vous en partistes; & si quelque chose m'y pouuoit à cette heure retenir, ce seroit Madame & Mademoiselle de Rambouïllet, qui me disent tous les iours que ie m'en dois aller. Ie vous puis asseurer, Madame, sans pecher contre la franchise que ie vous doy, que vous estes aymée de ces deux personnes autant que vous le sçauriez desirer, & ie les entens tous les iours parler de vous auec tant de tendresse, qu'vne des choses que i'ayme à cette heure autant en elles, est l'affection qu'elles vous portent. Ne doutez donc non plus d'elles que de moy, & ne met

tez point leur amitié entre les biens que vous pouuez perdre. Ie ſuis extrémement aiſe de ce que vous auez aſſeuré les autres qui ne ſont pas de cette Nature, & que vous ayez mis l'ordre que vous deſiriez dans vos affaires. Ie vous remercie tres-humblement de ce que parmi les voſtres, vous ne laiſſiez pas d'auoir ſoin des miennes. Dans la negligence que i'ay pour cela, il eſt neceſſaire pour moy que ie ſache ce qu'il faut faire de ſi bonne-part que ie n'y oſe deſobeïr, & que ie reçoiue les auis d'vne perſonne qui commande en conſeillant. Ce qui me mettoit ſi en peine & qui m'auoit retenu, eſt en meilleur eſtat que ie n'auois eſperé,& ie croy que nous y donnerons ordre moyennant quelque argent que nous contribuons pour cela. Mais ie croiray en eſtre ſorti heureuſement, s'il ne m'en couſte que cela; & puis, Madame, ie me ſoucie moins que iamais d'auoir du bien, à cette heure que ie ſuis aſſeuré que vous en aurez. Au pis aller, auec les ſecrets que i'ay dans la Chymie, & dans la Medecine, vous me pourrez bien retirer chez vous; & vous me ferez habiller en Gentil-homme quand vous voudrez que ie vous mene. Vous auez bien iugé que i'aurois beſoin de voſtre faueur aupres de Mademoiſelle d'Atichi, & ie vous ſupplie tres-humblement, Madame, de luy eſcrire pour moy. Ie ne l'ay veuë qu'vne fois depuis voſtre partement. Cela, & ce que Monſieur Nerli luy aura pû dire, luy feront bien croire, comme i'eſpere, que vous luy recommanderez vne perſonne qui ne vous eſt pas indiffe-

rente, & qui vous eſt aſſez fidele pour meriter ce ſoin-là de vous. Si elle le croit ainſi, ie penſe, Madame, qu'elle en iugera mieux que de beaucoup d'autres choſes; Car il eſt vray (& pardonnez moy, Madame, ſi ie ne vous le dis pas auec aſſez de reſpect) que ie n'ayme rien au monde tant que vous, & que ie ſuis de tout mon cœur,

MADAME,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

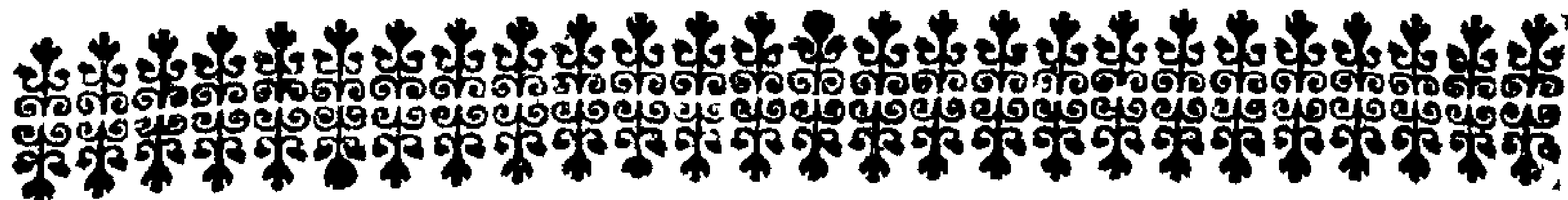
LETTRE XVI.

MADAME,

I'ay admiré voſtre iugement en voyant le commencement de voſtre lettre, car il eſt vray que vous auez veu pluſtoſt que moy vn ſentiment qui eſtoit caché dans mon cœur. Il me ſembloit que i'auois vne extréme haſte de partir: mais quelque plaiſir que i'aye d'auoir de vos nouuelles, i'auouë que quand i'ay veu Robineau, i'ay eu quelque frayeur de penſer que ie n'auois plus de pretexte de demeurer icy, & ie croy que i'euſſe eſté bien aiſe d'attendre encore ſept ou huit iours cette ioye. Cependant, Madame, quelque déplaiſir que ie pûſſe auoir, i'en ſerois aiſément conſolé par le ſoin que vous auez de moy, & ie ſuis extrémement content, de voir que vous auez plus eſcrit de lettres pour moy en vne nuit, que vous n'en auez fait en quatre ans pour Madame Deſloges, & pour Madame d'Aubigni. C'eſt ſans doute la plus grande preuue d'affection que ie pûſſe tirer de vous, principalement en le conſiderant auec la circonſtance que vous m'eſcriuez; & ie ne dois point douter que vous n'employaſſiez toutes choſes à l'auancement de ma fortune, puis que vous y em-

ployez voſtre peine. Ie reconnois cela, Madame, auec ce cœur que vous ſçauez que i'ay, & outre le contentement que ie reçois en cela pour mon regard, i'en ay encore vn extréme de voir que vous eſtes auſſi genereuſe & auſſi bonne amie que ie l'ay touſiours deſiré. Auſſi ie vous iure que ie ſuis ſi ſatisfait en cela de ma fortune, que ie croy que ie la negligeray aux autres choſes, & que ie meſpriſeray l'amitié des Reines toutes les fois que ie ſongeray que i'ay la voſtre. Soyez donc, s'il vous plaiſt, Madame, extrémement ſatisfaite de ce que vous auez fait pour moy, ſans vous ſoucier de ce *qui* en *reüſſira, ni du fruit* que me produiront vos lettres ; & ſi vous les auez eſcrites pour me faire auoir du bien, ou des honneurs, ſoyez aſſeurée qu'elles ont deſia fait l'effet que vous auez deſiré. Ie ne manqueray pas de les donner auec l'ordre que vous me commandez. Vous auez bien fait au reſte d'en excuſer le ſtile, car ſans mentir ce jargon de Marfiſe, de Merlin, & d'Alexis, me ſemble inſupportable. Cependant ie ne laiſſe pas de remarquer parmi tout cela beaucoup d'eſprit, & vne merueilleuſe adreſſe, & ſur tout vne extréme enuie de faire quelque choſe pour moy. Ie trouue extrémement plaiſant ce que vous dittes à Mademoiſelle de Ramboüillet, que ſi l'on n'y prend garde i'iray en Flandre comme i'irois à Vaugirard ; & à mon auis, ce mot-là tout ſeul vaut vne bonne lettre. Il eſt vray, Madame, que ſans le ſoin qu'on a eu de m'en auertir, ie fuſſe allé auec le meſſager de Bruxelles.

Et pour dire le vray, ie fais ce voyage auec tant de regret, que ie ne puis m'imaginer que ie doiue craindre d'estre arresté ; & sans Madame ****, ie souhaiterois de passer le reste de l'hyuer dans vne chambre de la Bastille, pourueu qu'on me la donnast bien chaude. Le *** est tout a fait ruiné, Monsieur de *** estoit depuis quatre mois dans vne estroite amitié auec luy, & auec Monsieur de Bellegarde; vous pouuez iuger, Madame, qu'il n'en sera pas mieux, ni moy aussi. Mademoiselle d'Atichi m'a promis des merueilles, & auec autant d'affection que vous auriez pû faire ; Ie vous asseure que ie n'ay pas merité cela d'elle, & que ie ne sçay si ie le pourray meriter iamais. Soyez en seureté de Madame de Villeroy, & de toute autre chose ; i'ay reçeu tous vos auis, & ie les garderay tous. Madame & Mademoiselle de Ramboüillet vous ayment extrémement, ie vous dis Adieu, Madame, les larmes aux yeux, & ie vous asseure que ie vous ayme autant que vous le meritez, & plus que vous ne sçauriez vous l'imaginer.



A LA MESME.

LETTRE XVII.

MADAME,

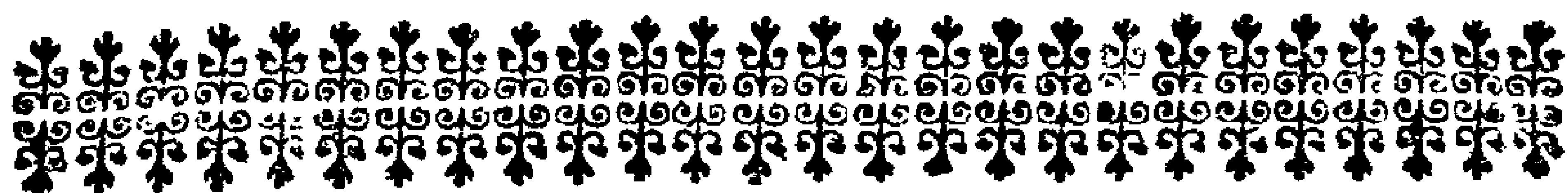
Sans mentir c'eſt vne extréme ingratitude à vous de n'auoir pas pris la peine de me faire reſponſe; & c'eſt eſtre pareſſeuſe à vn point qui ne ſe peut ſouffrir, que de l'eſtre plus que moy. Quelque beau pretexte que i'euſſe d'eſtre ſix mois ſans vous eſcrire; ie n'ay pû laiſſer partir Robineau, ſans vous aſſeurer qu'apres tout cela ie ſuis plus à vous que iamais. Il eſt vray, Madame, que vous ne me ſçauriez perdre, quelque negligence que vous ayez pour moy. Ie voudrois bien quelquesfois, comme Mademoiſelle de Chalais, me pouuoir ſauuer de voſtre ſeruice, & il y a bien icy quelques perſonnes qui ſe reſoudroient à m'enleuer, mais ie n'y puis conſentir; & il me ſemble que ce ſeroit me perdre, que de me ſauuer de la ſorte. Madame de Ramboüillet m'a commandé de vous dire, que ſur le beſoin qu'elle a creu que vous auiez d'vne perſonne habile & adroite pour eſtre en la place de celle que vous auiez perduë, elle vous a enuoyé Mademoiſelle ***, qui de bonne fortune n'auoit pas encor trouué de condition, elle croit que vous la receurez comme vne perſonne qu'elle

vous a choisie, & l'a fait partir il y a deux iours. Ie ne vous aurois pas escrit cette raillerie, si on ne me l'auoit commandé. Car en verité, Madame, i'ay le cœur trop outré du peu de soin que vous auez de moy; deschargez-le de cét ennuy, s'il vous plaist, car ie vous iure qu'il est tout à vous. Ie suis,

MADAME,

Vostre, &c.

A LA



A LA MESME.

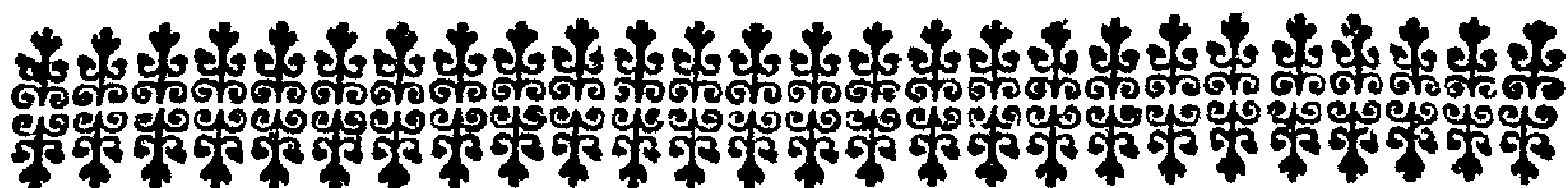
LETTRE XVIII.

MADAME,

Si vous ne vous souciez point de mon plaisir ni de mon repos, au moins ayez soin de ma fortune. Ie suis sur le point de partir sans aucune remise, que iusqu'à ce que i'aye eu de vos *nouuelles ; ie crains* que les lettres que vous m'auiez données ne soient trop vieilles, si vous auez encore conserué quelque intelligence en ce païs-là, ie croy qu'il seroit à desirer pour moy, que vous m'en donnassiez d'autres; où vous prendriez occasion de parler en ma faueur, si vous le trouuez à propos. Mais si vous ne le jugez pas ainsi, au moins sera-t'il bien que vous parliez pour vous, & que par vos lettres vous renouuelliez les asseurances de vostre fidelité & de vostre seruice. Et cela, Madame, sera tousiours quelque sorte de recommandation pour moy. Ie vous supplie tres-humblement de me les enuoyer auec toute la diligence possible, car ie n'attens que cela pour partir. Ie vous dis Adieu, Madame, auec tant d'affection & de tendresse, qu'il seroit encor plus dangereux que Nerli vit celuy-cy que l'autre ; & ie vous iure que i'ay plus de regret de m'esloigner de vous,

que de quitter celles que ie laiſſe icy. Auſſi, Madame, me ſerez-vous touſiours plus conſiderable que tout le reſte du monde; & ſi vous ſçauiez de quelle ſorte cela eſt, vous en ſeriez ſatisfaite, vous qui ne ſçauriez eſtre contente à moins d'auoir les cœurs tous entiers. Ie vous dis cecy auec la meſme fidelité que les dernieres paroles que ie dirois en mourant: Il n'y aura iamais perſonne que i'ayme, que i'honore, ni que i'eſtime tant que vous; & ie ſeray touſiours, Madame, en quelque temps, & en quelque lieu que ce ſoit,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XIX.

MADEMOISELLE,

Ie vous remercie tres-humblement de ce que vous ne vous plaignez point de moy, & ie vous asseure aussi, que vous en auez moins de raison que qui que ce soit au monde. Ie m'estonne de ce que vous dites, que les personnes qui me font l'honneur de m'aymer, me blasment de ma paresse; & qu'elles-mesmes en ont tant, qu'elles me font reprocher cela par vn autre. En l'estat où ie suis, il seroit bien plus raisonnable de m'enuoyer des consolations que des plaintes, & ce ne sont gueres ceux qui sont affligez, qui sont bannis, & qui perdent leurs biens, qui diuertissent les autres. En disant cecy, ne croyez pas, s'il vous plaist, que ie me plaigne de cette rare personne, que son merite & son peu de santé mettent au dessus de toutes sortes de deuoirs. Mais celles qui escriuent de gayeté de cœur, & seulement pour dire des gentillesses, ne sont pas, ce me semble, excusables, de ne m'auoir pas fait cét honneur. Ie vous asseure qu'il n'y eut jamais vne tristesse pareille à la mienne; & si i'osois écrire des Lettres pitoyables, ie dirois des choses qui vous feroient fendre le cœur.

Mais, pour vous dire le vray, ie ſeray bien-aiſe qu'il demeure entier, & ie craindrois que s'il eſtoit vne fois en deux, il ne fuſt partagé en mon abſence. Vous voyez comme ie me ſçay bien ſeruir des jolies choſes que i'entens dire: Mais vous, Mademoiſelle, de qui ie tiens celle-cy, & dont ie n'oublie pas vn bon mot, deux ans apres que ie l'ay oüy dire, ayez ſoin de m'en mander quelques-vns, puiſque i'en ſçay ſi bien profiter, & enuoyez-moy quelques paroles, dont ie me doiue ſouuenir auſſi long-temps que de celles-là. Toutes celles que i'ay veuës iuſques icy de voſtre part, ſont ſi *indifferentes*, qu'elles n'ont rien diminüé de mon ennuy; & ie vous ſupplie tres-humblement de m'en enuoyer qui ayent plus de vertu, vous qui ſçauez donner aux voſtres toute celle qu'il vous plaiſt. Sinon, ie croiray que cette reconciliation ſi precipitée, qui fut faite ſi peu de temps deuant mon depart, fut fauſſe; & qu'il n'y a eu rien de ſincere en vous, que voſtre froideur & voſtre indifference. Vous pouuez iuger, s'il eſt poſſible que ie viue auec cette imagination, & ſi vous n'eſtes pas la plus meſchante perſonne du monde, ſi vous me mettez en ce hazard. Ie vous conjure d'auoir plus de ſoin de moy, car vous y eſtes extrémement obligée; puis-qu'il eſt vray que ie ſuis plus que jamais,

MADEMOISELLE,

Apres auoir écrit cette Lettre, il m'a ſemblé qu'il

y auoit cinq ou ſix dragmes d'Amour, mais il y a ſi long-temps que ie n'en ay parlé, que ie n'ay pû m'en retenir; & puis ie ſuis ſi petit, que vous ſçauez bien qu'il n'y a pas de danger de moy. Au reſte, cét homme dont vous parlez eſt mort il y a long-temps, il ne reſte qu'à l'enterrer; mais on le laiſſe-là par negligence.

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE XX.

MADEMOISELLE,

Ce fut vn grand bon-heur pour moy, de receuoir voſtre Lettre deuant que de partir de Bruxelles, & de receuoir tant de conſolation à la veille d'auoir tant de peine. Depuis ie n'ay eu aucun deſplaiſir, quoy que i'aye eu beaucoup de mal: Car ie ne veux pas qu'il ſoit dit, qu'vn homme dont vous auez ſoin, puiſſe eſtre mal-heureux, & i'aurois honte que la fortune euſt ſur moy plus de pouuoir que vous. I'ay cheminé douze iours ſans m'arreſter, depuis le matin iuſqu'au ſoir: i'ay paſſé par des païs où le bled eſt vne plante rare, & où l'on conſerue les pommes auec autant de ſoin, que les orangers en France. Ie me ſuis trouué en des lieux, où les plus vieilles perſonnes ne ſe ſouuiennent pas d'auoir jamais veu de lict; & pour me rafraiſchir, ie me trouue à cette heure dans vne armée, où les plus robuſtes ſont fatiguez. Cependant, ie vis encore, & ie ne vois icy perſonne qui ſe porte mieux que moy. Ie ne ſçay pas à quoy attribuër vne force ſi extraordinaire, qu'à l'effet de voſtre Lettre: & il me ſemble que ie ſuis comme ces hommes qui font des choſes ſurnaturelles, apres auoir

aualé vn billet. En arriuant, ie me ſuis fait enroller, par la faueur de Monſieur de Chaudebonne, dans vne compagnie de Crauates : & ie vous puis dire ſans vanité, Mademoiſelle, qu'il n'y a perſonne qui y faſſe mieux que moy. Ie n'ay point pourtant encore enleué de femme, ni de fille, pource que ie me ſuis trouué vn peu las du voyage, & que ie n'eſtois pas en tróp bonne conſiſtance ; & tout ce que i'ay pû faire, a eſté de mettre le feu à trois ou quatre maiſons : mais ie me fortifie tous les iours, & ie ſuis plus determiné qu'il n'eſt poſſible de croire. Tout de bon, ie ſuis tout autre que vous ne m'auez veu, & telle perſonne s'eſt ſauuée autresfois de mes mains, qui ne m'eſchaperoit pas à cette heure. Ie croy pourtant, quelque meſchant que ie me faſſe, que vous ne croyez pas que ie le ſois tant, & que vous ne penſez pas que l'on me doiue beaucoup craindre ; & meſmement vous, Mademoiſelle, puis-que vous ſçauez bien que vous auez toute ſorte de pouuoir ſur moy, & que ie ſuis de tout mon cœur,

MADEMOISELLE,

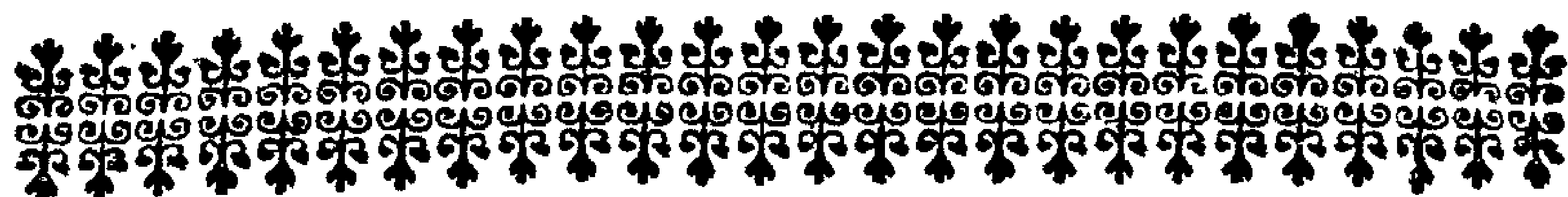
En partant de Bruxelles, i'enuoyay quelques tableaux à celuy qui vous doit donner cette Lettre : Ie le priay de vous les porter, & ie vous ſupplie

tres-humblement, Mademoiſelle, de les donner à la perſonne, à qui vous iugez que ie les enuoye, & de luy dire, que c'eſt vne partie de mon pillage, & que ie luy donne cela en rabattant, ſur ce que ie luy dois de la mourre.

Le 27. Iuin, du Port d'Igoin ſur la Loire, que nous allons paſſer.

Voſtre, &c.

A LA



A LA MESME.

LETTRE XXI.

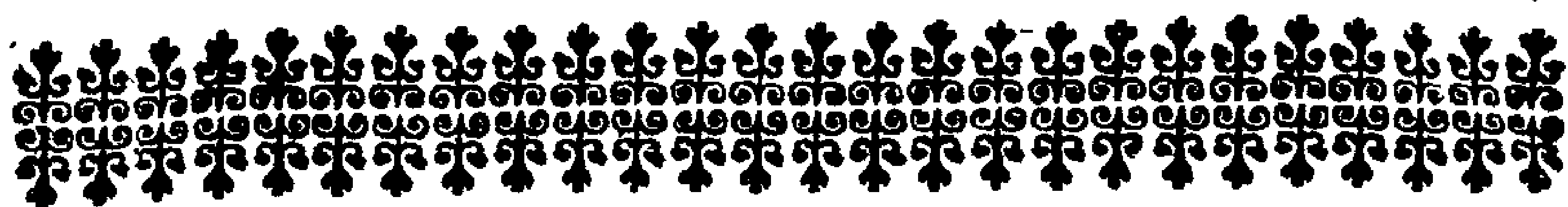
MADEMOISELLE,

Vous auriez plus ſouuent de mes nouuelles, ſi ie pouuois: mais pour l'ordinaire, nous arriuons en des lieux où l'on trouue plus aiſément toute autre choſe, que de l'encre & du papier; & puis il faut eſcrire auec tant de retenuë, qu'eſtourdy comme ie ſuis, ie ne prens jamais la plume que ie ne tremble de peur d'en trop dire, & que ie ne faſſe d'eſtranges efforts pour m'en empeſcher. Meſmes à cette heure, ie meurs d'enuie d'eſcrire des choſes qu'il eſt plus à propos de taire, & que peut-eſtre vous-meſme ne trouueriez-vous pas trop bonnes. Car il me ſouuient que par voſtre derniere vous m'auez défendu de parler d'amour, & il faut que ie vous obeïſſe quelque peine que i'y aye. Et ie ne puis pourtant, Mademoiſelle, que ie ne vous die, que quelque paſſion que i'aye pour la guerre, il y en a quelque autre qui eſt bien plus forte en moy, & que ie connois que nos premieres inclinations ſont touſiours les maiſtreſſes. Nous ne trouuons rien qui nous reſiſte, nous nous approchons tous les iours du païs des melons, des figues, & des muſcats, & nous allons combattre en des lieux,

où nous ne cueillerons point de palmes, qui ne ſoient meſlées de fleurs d'oranges, & de grenades: Mais ie vous aſſeure que ie quitterois volontiers ma part de toutes nos victoires, pour auoir l'honneur d'eſtre à cette heure à vos pieds, & que i'eſtimeray touſiours moins le tiltre de Conquerant, que celuy de

Voſtre, &c.

Ce 10. Iuillet.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

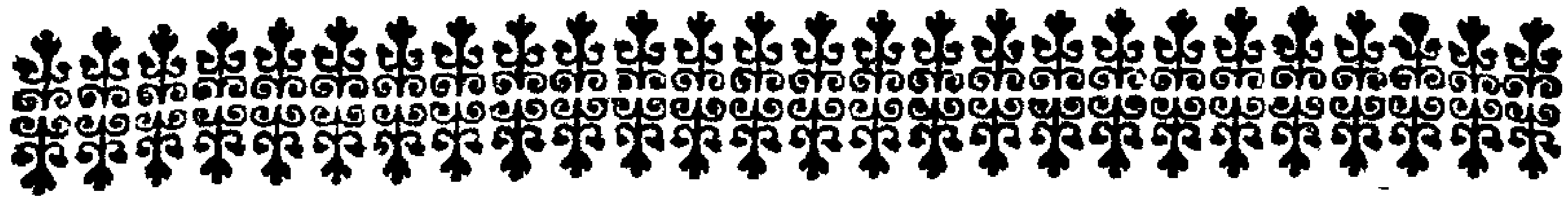
LETTRE XXII.

MADEMOISELLE,

Ie n'ay garde de trouuer rien à redire à vostre prudence, puis qu'elle est iointe auec tant de bonté; & qu'elle ne s'employe *pas moins à pouruoir aux biens* des autres, qu'aux vostres mesmes. I'auouë que ie me fusse estonné d'estre le premier mal-heureux que vous eussiez abandonné, & que vous eussiez fait sur moy l'apprentissage de cette vertu impitoyable qui n'a encore pû compatir auec vostre generosité. Aussi, puisque les actions qui se font auec peril, sont plus estimées que les autres, il ne faut pas tousiours chercher toute sorte de seureté à bien-faire, & vous estes, ce me semble Mademoiselle, particulierement obligée d'auoir soin des miserables, puis qu'auec des paroles seulement vous pouuez changer leur condition. Celles que vous m'auez fait l'honneur de m'enuoyer, ont fait en moy tout l'effet que vous pouuez imaginer, & ie n'ay esté depuis tourmenté de rien que du regret de ne vous pouuoir tesmoigner le ressentiment que i'en ay. Il est vray, Mademoiselle, que lors que vous ne voulez pas estre meschante, vous estes la plus accom-

plie personne du monde; & la bonté qui est si aymable en tous les sujets où elle se trouue, est beaucoup plus estimable en vous, en qui elle est mieux accompagnée qu'elle ne fut iamais en personne. Ie n'eusse pas tant differé à vous remercier tres-humblement de celle qu'il vous a plû auoir pour moy, si i'en eusse troué l'occasion : & ie mets cette lettre entre les mains de la fortune, sans voir comme elle pourra passer au trauers de tant de difficultez & de feux qui nous entourent. Ie croy pourtant qu'elle sera assez heureuse pour ne se point perdre, puisque c'est à vous qu'elle s'adresse, & que vous ne manquerez pas de la receuoir par ce bon-heur que vous dites, que vous auez en toutes les petites choses. I'en aurois icy beaucoup à vous dire qui ne sont pas petites, & que ie voudrois bien que vous sçeussiez. Mais ie croy que vous voulez que ie sois prudent aussi bien que vous, & que ie n'escriue rien qui soit sujet à estre expliqué. Cependant, quoy que nous soyons de party contraire, ie croy que ie puis dire sans crime, qu'il n'y a personne dans le nostre que ie suiuisse si volontiers que vous, & que ie seray toute ma vie auec toute sorte de respect & de veritable estime,

Vostre, &c.



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXIII.

MADEMOISELLE,

I'auois beaucoup plus d'intereſt que vous, que les richeſſes que vous m'auiez enuoyées, ne tombaſſent pas en d'autres mains que les miennes. De tous les biens qui me ſont reſtez, il n'y en a point que i'aymaſſe moins perdre que ceux que vous me faites, & ie me paſſeray de tous les autres, tant que ie iouïray de ceux-là. Si les pierres que vous m'auez données, ne peuuent rompre les miennes, elles m'en feront au moins porter la douleur auec patience; & il me ſemble que ie ne me dois jamais plaindre de ma colique, puis qu'elle m'a procuré ce bon-heur. Ie ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire, que cette generoſité vous a penſé couſter bien cher, & qu'il ne s'en eſt gueres fallu, que ces pierres n'ayent eſté des pierres de ſcandale pour vous. Celuy auec qui ie demeure, ſçait que vous me faites l'honneur de m'eſcrire, depuis que ie luy fis voir le billet où vous luy faiſiez vos baiſe-mains. I'eſtois auec luy lors que vos Lettres me furent renduës, il reconnut ou deuina voſtre eſcriture en voyant le deſſus, & ie ne niay pas que ce n'en fuſt. I'eus la curioſité de voir premierement vn pa-

pier qui me sembloit plus pesant que les autres, & l'ayant ouuert, i'en tiray en sa presence vn bracelet le plus brillant & le plus galant qui fut jamais. Ie ne vous puis dire combien ie fus surpris, de trouuer vne chose que i'attendois si peu de vous, & de voir que i'eusse esté si peu discret en la premiere faueur que vous m'auiez faite. Ie deuins plus rouge que le ruban que vous m'auiez enuoyé, & celuy deuant qui i'estois, prit vn visage aussi seuere, que si c'eust esté Mademoiselle *** qui me l'eust donné. Mais ayant leu vostre Lettre, ie trouuay que ce qui paroissoit vne faueur, estoit vn remede, & que le bracelet n'estoit pas enuoyé à vn galant, mais à vn malade. Quoy que vous disiez, Mademoiselle, il me semble que ie suis extrémement bon : car moy qui donnerois tout ce que i'ay au monde, & que vous eussiez fait pour moy vne galanterie comme celle-là ; i'eus du contentement en ce rencontre, que ce n'en fust pas vne, & fus bien-aise de me trouuer moins heureux, & que vous parussiez moins coulpable. Ainsi pour ce coup, l'Ejade a eu pour vous vn effet que vous n'attendiez pas d'elle, & sa vertu a défendu la vostre qui estoit accusée, & preste, ce me semble, d'estre iugée bien rigoureusement. Apres cela, ie ne la puis tenir que bien precieuse, & venant de si bonne main, i'ay vne grande foy en elle. I'auois besoin de ce remede, en vn païs où il n'y en a point d'autre, & où l'on doit plustost attendre secours des pierres, que des hommes. Que s'il vous souuient d'vne particularité que l'on nous a dite au-

tresfois de ce lieu, vous plaindrez bien dauantage ceux qui ont la colique. Quand vous ne sçaurez pas ce que ie veux dire, ie n'en seray pas fasché: car pour vn homme qui a pû imaginer vn moment que vous l'auiez fauorisé, ce discours n'est pas trop galant. Ie vous diray seulement, Mademoiselle, que vous estes extrémement obligée d'auoir soin de moy. Car outre que vous auez eu le mesme mal, ie vous apprens que pour cette fois le mien vient de la mesme cause, & que les Medecins de Madrid me donnent les mesmes conseils, que nous ont donné autres-fois Monsieur de la Grange, & Monsieur de Lorme. *Dans vos plus* sombres humeurs, vous n'auez jamais esté plus solitaire, plus farouche, ni plus inhumaine, que ie le suis icy. Vous ne sçauriez vous imaginer combien la vie que i'y fais, est differente de la mienne passée, & vous-vous estonnerez quelque iour, quand ie vous diray que i'ay passé huict mois sans parler à vne femme, sans gronder, sans disputer, sans iouër, & ce qui est plus estrange, sans me chauffer vne seule fois. Cela est espouuantable seulement à raconter. I'ay souffert vn hyuer plus perçant que celuy de France, en vn lieu où l'on ne void point de robes de chambre, ni de cheminées, & où l'on ne fait jamais de feu, sinon pour le gain d'vne bataille, ou à la naissance d'vn Prince. Dans cette misere, i'ay souhaité souuent le feu de l'hostel de Ramboüillet, & regreté le temps que ie refusois d'estre le Cyclope d'vne plus aymable personne, que celle qui gouuerne leur Maistre. Il faut estre

bien ſçauant pour entendre cecy. Mais ſi vous deuinez celle dont ie veux parler, ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me permettre de l'aſſeurer icy, que ie l'honore auec plus de paſſion que jamais, & que ie me conſolerois de mon abſence, ſi ie croyois qu'elle euſt fait en elle le meſme effet qu'en moy : Car, ſans mentir, elle a redoublé l'affection que i'ay euë de tout temps de la ſeruir; & m'ayant fait oublier tous les dépits qu'elle m'a faits, ie ne me ſouuiens plus que des excellentes qualitez qui la rendent aymable & admirable. Quelque mine que ie faſſe, il m'eſtoit touſiours reſté ſur le cœur quelque choſe contre elle, & ce n'a eſté qu'en ma derniere maladie que ie luy ay pû pardonner le tour qu'elle me fit vne fois en voſtre preſence, lors qu'elle me penſa tuër auec vne aiguierée d'eau. Mais à cette heure, i'ay changé tous les deſirs de vengeance, en ſouhaits de la voir, de l'honorer, & de la ſeruir; & s'il y a quelque perſonne au monde que i'ayme plus qu'elle, c'en eſt ſeulement vne, qu'elle ayme auſſi plus qu'elle-meſme. Pour celle-là, ie luy garderay touſiours dans mon eſprit, & dans mon eſtime, vn rang tout particulier, elle n'aura jamais dans mon affection, de compagne, ni de pareille, non plus qu'elle n'en a point dans le monde: Et ſi ie ne vous aymois que d'amitié, j'auouë que ie ne vous aymerois pas tant qu'elle. Ne froncez pas le ſourcil pour cela, & ne trouuez pas eſtrange, que ie n'éuite pas dans mes Lettres les choſes qui vous peuuent choquer, puiſque vous n'auez pas cette conſide-

ration

ration pour moy dans les voſtres. Car quel beſoin eſtoit-il de me dire de ces deux perſonnes, qu'elles ont fait des connoiſſances nouuelles, qui leur pourroient faire oublier leurs anciens amis? Et à quel propos mettre cela à la fin de la plus obligeante Lettre du monde? Si mon mal ſe pouuoit guérir, comme la fiéure-quarte, par vne grande appréhenſion, cette malice pouuoit eſtre bonne à quelque choſe; & encore vous ſerois-je peu obligé, quand vous m'auriez guéry de la colique, en me donnant de la jaloûſie. Voyez donc, s'il vous plaiſt, à me mettre en repos là-deſſus: car, ſans mentir, cela a *troublé* le mien, & i'en ay moins bien dormy depuis. I'auois deſia quelque diſpoſition à cette crainte. Non pas que ie doute aucunement de la bonté de ces Dames; mais ie ſonge ſouuent, quelle dangereuſe choſe c'eſt qu'vn grand eſloignement. En vn mot, Mademoiſelle, il n'y a que vous dont ie me doiue aſſeurer: Car pour reſiſter à vne ſi longue abſence, ce n'eſt pas aſſez d'eſtre conſtante, il faut encore eſtre opiniaſtre. *Mais* puiſque vous m'auez fait la faueur de me mettre au nombre de vos amis, ie ſçay bien que mon mal-heur ne vous en fera pas deſdire; & que vous ne voudriez pas que la fortune vint à bout d'vne choſe, qu'autrefois tant de bons Religieux, & tant de gens de bien n'ont pû faire. Que s'il y a quelque autre perſonne qui me faſſe l'honneur de m'aymer, ie iouïs de ce bon-heur auec crainte, & comme d'vn bien que ie puis perdre, & dont le temps m'oſte, peut-eſtre, tous

les iours quelque chose. Vous me dites, que la Maistresse de la vostre ne m'a pas oublié. Ie ne sçay si ie pourray deschiffrer cela. Vostre Maistresse, n'est-ce pas vne Demoiselle qui a les yeux fort esueillez, & le nez vn peu retroussé, fine, fiere, desdaigneuse, glorieuse, & ciuile, bonne, & meschante, qui gronde souuent, & qui neantmoins plaist tousiours, qui est fort honneste fille, & qui a vne mere qui l'estrangle, & que i'aimay vne fois depuis Baignolet iusqu'à Charonne ? Si c'est celle-là, sa Maistresse, sans mentir, merite de l'estre de tout le monde, & i'ay soustenu huict mois durant dans cette Cour, qu'il n'y a rien sous le Ciel de si beau, ni de si bon qu'elle. Tous mes desplaisirs ensemble, ne m'ont pas esté si sensibles que le sien, & i'ay respandu beaucoup de larmes, où elle a eu la plus grande part. Aussi faut-il auouër que cela est estrange, & bien digne de pitié, que sa naissance ait esté si heureuse, & que sa vie le soit si peu, & qu'vne personne ait eu ensemble toutes les graces, & toutes les disgraces du monde. Ie reçois l'honneur qu'elle me fait, auec tout le respect & toute la ioye que ie dois, & ie prie Dieu qu'il la console, comme elle console les autres. Cette bonté deuroit faire beaucoup de honte à cette Dame, sur qui l'on trouua vne fois trois poux. Mais il me semble que vostre Maistresse vous est trop fidele de ne me rien dire, & que sans me donner sujet de jalousie, elle me pouuoit faire quelque compliment. Vous auez grand soin de m'asseurer de l'amitié de vostre seruiteur, si ce n'est le mesme que ie pense,

ie ne trouuerois guere bon que vous-vous en souuinsiez tant : mais celuy-là merite toutes choses, & il n'y a rien que ie luy puisse enuier. Pour Madame de Clermont, quand vous ne m'en diriez aucune chose, ie ne laisserois pas d'estre asseuré qu'elle me fait l'honneur de m'aymer ; connoissant sa charité, comme ie fais, ie ne puis douter de son affection, & c'est assez d'estre du nombre des affligez, pour estre de celuy de ses amis. Dans la ioye que ie reçois de l'honneur que me font tant de rares personnes, i'ay vne extréme tristesse de voir que vous ne me dites rien d'vn homme, dont vous sçauez que le souuenir m'apporteroit vne grande consolation. Ie sçay bien, Mademoiselle, que ce n'est pas vostre faute, & que c'est à dire, que vous n'auez autre chose à m'en faire sçauoir. Il n'y a rien dans mon mal-heur qui me touche dauantage que cela, ni que i'aye tant de peine à souffrir. I'ay peur qu'il ne trouue pas bon que ie parle de luy : mais cette consideration, ni pas vne autre, ne me sçauroit obliger à estre ingrat, ni empescher que ie ne publie par tout où ie me trouueray, qu'il n'y a point d'homme au monde qui merite plus que ses amis l'ayment, & que ses ennemis l'estiment. Si Monsieur le Comte de Guiche est à la Cour, permettez-moy, s'il vous plaist, que ie le supplie tres-humblement de songer quelquesfois à moy, & de donner vn exemple de sa constance, en aymant vne personne si esloignée & si inutile. I'eus l'autre iour du plaisir, en trouuant Mademoiselle de Montausier dans la Gazette : mais il

me ſemble qu'il ſeroit plus raiſonnable que le Damoiſeau y fuſt, & ſelon que ie le connois, ie ne croirois pas que la renommée de Mademoiſelle ſa ſœur deuſt aller plus loin que la ſienne. Ie voudrois bien qu'il ſçeuſt que ie ſuis touſiours ſon tres-humble ſeruiteur, & que ie luy ſouhaite tout le bon-heur, & toutes les belles auentures qu'il merite. I'excepte pourtant vne Demoiſelle, pour qui ie l'ay craint autresfois, & i'aſſeure icy celle-là meſme, qu'elle ſera la plus ingrate du monde, ſi iamais elle m'oublie, pour qui que ce ſoit. Car, ſans mentir, la paſſion que i'ay pour elle, eſt au delà de tout ce qu'elle en ſçauroit penſer. Que ſi apres cela, elle la paye d'vne trahiſon, i'employeray quelque iour le fer & le poiſon pour m'en venger. Vous ne ſçauriez deuiner, Mademoiſelle, celle de qui ie veux parler, & c'eſt vn ſecret trop important pour le confier à perſonne. Ie vous ſupplie ſeulement de faire voir cét endroit à Mademoiſelle du Pin. Mais ie m'accouſtume à faire de longues Lettres, & i'ay peur de vous laſſer: cependant, il me reſte encore mille choſes, & ie me fais vne extréme violence, de me contenter de vous dire que ie ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.

De Madrid.



A LA MESME.

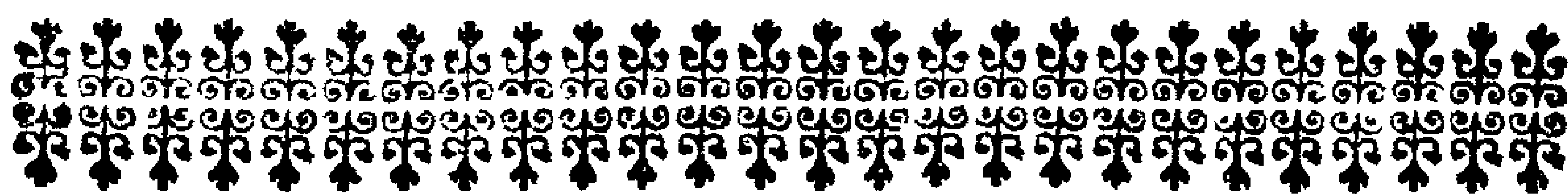
LETTRE XXIV.

MADEMOISELLE,

Vous deuez croire plus que perſonne, que le changement de païs n'en a point apporté en mon eſprit : car ie vous aſſeure qu'il n'y en aura iamais en moy pour ce qui vous regarde. Si vous penſez que i'aye des affections à tout prix, croyez auſſi que ces prix-là ſont iuſtes, & proportionnez à la valeur des perſonnes. Tant que ie ſuiuray cette regle, vous deuez eſtre aſſeurée, que ie n'auray point de paſſion plus violente que celle de vous ſeruir. Si cela eſt ſelon la raiſon, il n'eſt pas moins ſelon mon inclination ; & vous deuez croire, que ie ne m'empeſcheray iamais de vous aymer, vous qui dites tant, que ie ne me ſçaurois contraindre, & que ie ne ſuis point prudent en tout ce qui eſt de mon plaiſir. Ie n'en ay point, ie vous iure, de plus grand qu'à vous honorer, & à m'imaginer ſouuent toutes les bontez, & les beautez que ie connois en vous. Quoy que les preſens que vous me faites, ſoient empoiſonnez, ie les reçois de fort bon cœur, & ie receuray touſiours de meſme tout ce qui me viendra de voſtre part. I'ay eſté bien-aiſe, Mademoiſelle, de trouuer ma iuſtification dans les meſmes pie-

ces, par lesquelles on me pensoit conuaincre. Ces deux arcs de couleur noire, dont il est parlé dans les Stances du Garçon, montrent qu'elles n'estoient pas pour la Demoiselle. Elle merite ce nom-là, aussi bien que Mademoiselle de Neuf-vic, & ie vous asseure que les tabletes sont venuës en ses mains de la mesme sorte. L'affaire de Mademoiselle Mandat est encore plus innocente, & si vous en auez ouuert des Lettres, c'est vne grande meschanceté que de m'en faire tant la guerre. I'ay leu, neantmoins, aueque honte, les Stances que vous m'auez enuoyées, & ie me trouue bien plus coulpable d'auoir fait de mauuais vers, que de mauuaises galanteries. Cela m'a fait voir, que depuis que Monsieur de Chaudebonne m'a réengendré auec Madame, ou Mademoiselle de Ramboüillet, i'ay pris d'eux vn autre esprit, & que i'estois vn sot garçon en ce temps, où Mademoiselle Duplessis dit, que i'estois si ioly. Mais, Mademoiselle, quand on me voudra faire de ces affronts, ie vous supplie de ne vous en point charger. On mande à vostre *Mary*, qu'il ait bien du soin de moy, & qu'il m'enueloppe dans de la soye & dans du cotton ; & on fait en mesme temps tout ce qu'on peut pour me faire mourir. Ie trouue l'aduis de Mademoiselle de Bourbon excellent, de me conseruer dans du succre : mais il en faudroit beaucoup pour adoucir tant d'amertumes, & i'aurois apres cela le goust des petits citrons confits. Auec mille graces tres-humbles, ie ne puis reconnoistre l'extréme honneur qu'elle me fait de se souuenir de moy. Ie

ſouhaite de tout mon cœur que cette Aurore (car ce nom que vous luy donnez luy vient bien) ſoit ſuiuie d'vn auſſi beau iour qu'elle le merite, & que tous ceux de ſa vie ſoient exempts de nüages, & auſſi clairs & ſereins que ſon viſage & ſon eſprit. Ie baiſe tres-humblement les mains, & auec toute la paſſion que ie dois à Madame de Clermont, & à Meſdemoiſelles ſes filles. Ie remercie tres-humblement Monſieur Godeau, des vers qu'il m'a enuoyez, ie les ay trouuez comme le reſte de ſes ouurages, leſquels ie relis tous les iours, & ie n'eſtudie quaſi plus que dans les choſes qu'il a faites.



A LA MESME.

LETTRE XXV.

MADEMOISELLE,

Ie reçeus, il y a vn mois, vne Lettre que vous me faisiez l'honneur de m'escrire, du 20. Ianuier; le dernier ordinaire m'en a apporté vne autre du 26. du mois passé, & i'ay eu auec toutes les deux, beaucoup de papiers qu'il vous a pleu m'enuoyer. Vous pouuez iuger qu'il n'est pas raisonnable, quoy que vous disiez que ie reforme les loüanges que ie vous donne, ni que ie commence à dire moins de bien de vous, lors que i'en reçois le plus. Ie ne pûs pas respondre à la premiere, pource que i'estois malade au temps que le courier partit; & comme les ioyes des miserables ne durent guere, le lendemain que ie l'eus reçeuë ma colique me reprit, à laquelle ie ne songeois plus, & ie payay auec dix-sept iours de douleur, vn iour de contentement. Madame de Clermont me fait vn honneur que ie ne sçaurois meriter, & ie ressens comme ie dois, l'extréme obligation que ie luy ay. Mais ie ne croiray pas qu'elle m'ayme tant qu'elle dit, ni que i'aye beaucoup de part en ses prieres, si ie continuë à auoir si peu de santé, & si peu de fortune. C'en est vne, au reste, pour moy, plus grande que ie ne sçaurois jamais esperer,

esperer, que la Dame que vous sçauez que ie mets tousiours au dessus de toutes les autres, veüille auoir soin de ce qui me regarde. Il n'y a point d'Oracle que ie tienne plus certain que sa préuoyance, & ie reçois ses conseils & ses commandemens, comme s'ils me venoient du Ciel. Quoy que ie ne trouue point dans mon esprit d'assez haute place pour elle, ie la puis asseurer, que ie l'y ay tenuë tousiours presente dans tout ce qui m'est arriué. Elle m'a souuent consolé dans mes plus sensibles desplaisirs, & la partie de mon ame où elle estoit, a esté exempte des troubles & des desordres où mes miseres m'ont mis. Ie la reuere comme la plus noble, la plus belle, & la plus parfaite chose que i'aye jamais veuë. Mais tout le respect & toute la veneration que i'ay pour elle, ne peuuent empescher qu'auec cela ie ne l'ayme tendrement, comme la meilleure personne qui soit au monde. I'aduouë que Mademoiselle sa fille n'est guere moins bonne, s'il est vray, comme vous dites, Mademoiselle, qu'elle se souuienne de moy. Ie voudrois bien payer en quelque sorte cét honneur, mais il me semble que ce n'est pas assez d'vn cœur pour Madame sa mere, & pour elle, & que quand l'vne y a pris sa part, il en reste trop peu pour l'autre. La faueur que me font trois si excellentes personnes, me soulage de toutes mes peines, & m'en donne quand & quand vne nouuelle, de ne pouuoir jamais m'en rendre digne, ni tesmoigner comme ie voudrois, le ressentiment que i'en ay. Puisque cela merite des graces infinies, ie vous supplie

tres-humblement, Mademoiſelle, d'employer les voſtres, & cette eloquence qui vous eſt ſi naturelle, pour les remercier ; & aſſiſtez-moy en ce beſoin, vous qui m'eſtes touſiours ſi ſecourable. Quand ie ſonge que vous & elles me faites l'honneur de vous reſſouuenir de moy, ie m'eſtonne qu'eſtant ſi heureux en cela, ie ſois ſi mal-heureux d'ailleurs, & qu'il puiſſe arriuer tant de mal à vn homme qui a tant d'Anges tutelaires. Ie n'ay encore pû reſoudre lequel eſt le plus grand, du bon-heur d'en eſtre aymé, ou du mal-heur d'en eſtre abſent, & ie trouue qu'il n'y a perſonne que l'on puiſſê tant enuier que moy, ni que l'on doiue tant plaindre. I'ay encore plus de raiſon de dire cecy, ſi ie ne me trompe point en liſant voſtre Lettre ; & s'il eſt vray que la Dame, dont vous défendez tant la generoſité, ſans que l'on l'accuſe, m'ait fait l'honneur de m'eſcrire, ie reçois doucement toutes les reprimendes que vous me faites ſur ce ſujet. Ie vous ſupplie pourtant de croire que mon deſſein n'a pas eſté de me plaindre particulierement d'elle; mais n'ayant reçeu des recommandations que de deux ou trois perſonnes, ie me plaignois en general de toutes les autres, de qui ie n'auois pas oüy vn mot depuis que ie ſuis icy. Il eſt vray qu'elle auroit, ce me ſemble, plus de tort que pas vne, elle qui a la plus grande memoire du monde, d'en manquer ſeulement pour ſes amis, & ſa penſée ayant paſſé beaucoup de fois les Pyrenées pour Alcidalis; & pour imaginer en Eſpagne des perſonnes qui n'y furent jamais, i'aurois ſujet de m'eſtonner qu'elle ne

iongeaſt pas à celles qui y ſont, & qui ſont à elle. Que ſi elle m'a fait l'honneur que vous dites, elle a beaucoup paſſé mon eſperance, & fait bien dauantage pour moy que ie n'euſſe oſé demander. Mais cela ayant eſté, c'eſt vne perte à laquelle ie ne me puis reſoudre. Ie ſçay, Mademoiſelle, que ſans que ie vous en die rien, vous imaginerez bien auec quel regret ie la ſouffre. Mais vous qui prenez la peine de m'enuoyer les Lettres de Balzac, & la copie de toutes les belles choſes, vous ne deuriez pas, ce me ſemble, oublier celle-là. I'ay veu auec beaucoup de plaiſir ce qu'on luy a enuoyé *ſur la mort du Roy de Suede*, & ie ſuis bien-aiſe de voir que les beaux eſprits luy rendent touſiours l'hommage & la reconnoiſſance qu'ils luy doiuent. Le Sonnet m'a ſemblé fort beau, & la Lettre fort galante. I'y ay remarqué que celuy qui l'a faite, deuoit bien connoiſtre l'humeur de la perſonne à qui il eſcriuoit, puis qu'ayant perdu vn Amant, il ne luy en dit pas vn mot de conſolation. De bonne fortune pour nous, elle eſt plus tendre pour ſes Amis, & puis-qu'elle ſe ſouuient de celuy qui eſt le moindre des ſiens, & qui meſme ne ſçauroit iamais meriter ce nom, tous les autres ſont en ſeureté. Pour moy, quoy que i'aye oüy dire quelquesfois à cét homme que vous dites qui eſt ſi ſeuere, & pour qui ie n'oſe rien mettre icy, i'ay creu qu'il eſtoit impoſſible qu'vne perſonne, qui fait naiſtre de l'amitié en tous ceux qui la voyent, n'en euſt point en elle, & qu'ayant reçeu tant d'excellentes qualitez de Madame ſa mere, elle n'euſt

point vne des plus belles, d'estre la meilleure amie du monde. Vous voyez, Mademoiselle, comme ie me sçay corriger des fautes dont vous me reprenez. I'ay creu les auoir réparées par ce que ie viens de dire, & auoir satisfait aux reproches que vous me faisiez de vous louër à son prejudice. I'ay mieux aymé me desdire de ce que i'auois pensé d'elle, que de ce que i'auois dit de vous, & il m'a esté plus aisé d'augmenter ses loüanges, que de retrancher les vostres. I'ay reçeu vostre Iudith de fort bon cœur; ie dis de fort bon cœur, pource qu'elle le merite, & aussi pour l'amour de vous. Car ie pense que vous aymez particulierement cette histoire, & que vous estes bien-aise de voir vne action de sang, & de meurtre, approuuée dans l'Escriture. Ie n'ay pû m'empescher en la lisant, de m'imaginer que ie vous voyois tenant vne espée dans vne main, & la teste de Monsieur de St B. * * * dans l'autre. Vous me dites que celuy qui l'a faite, est le mesme qui a traduit les Epistres de S. Paul. Vous ne songez pas, Mademoiselle, qu'vne personne qui a eu tant de maladies, & de desplaisirs, doit auoir perdu la memoire de beaucoup de choses, principalement occupant tout ce qui luy reste en des sujets où elle est si bien employée. Vous m'auez mis en vne pareille peine dans vne autre Lettre, en me disant que vostre seruiteur me fait ses recommandations; quel moyen de deuiner cela? D'abord ie me suis imaginé que c'estoit vn Cardinal, & puis vn Docteur en Theologie; apres i'ay pensé que ce pourroit estre vn

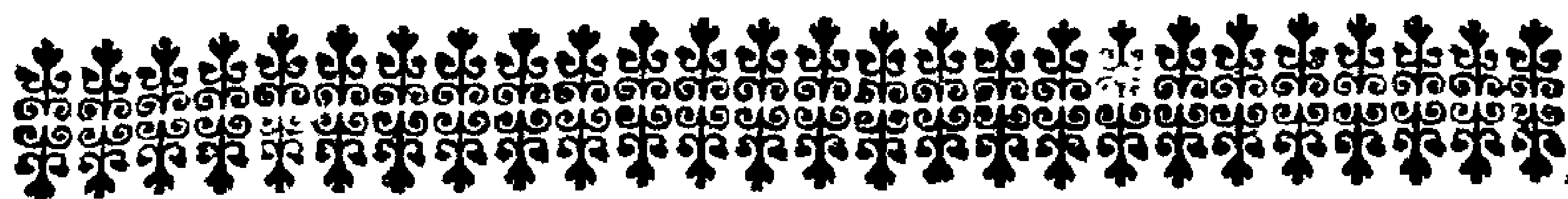
Marchand de la ruë Aubry-Boucher, ou vn Commandeur de Malthe, vn Conſeiller de la Cour, vn Poëte, ou vn Preuoſt de la Ville, & il n'y a pas vne condition de gens, où ie n'aye trouué quelque ſujet de douter. Que ſi d'auenture c'eſt vn ieune Gentilhomme fort blond, & fort blanc, & qui a extrémement de l'eſprit, rien ne me pouuoit arriuer qui me donnaſt plus de contentement, que le teſmoignage qu'il me rend de ſe ſouuenir de moy, & ie taſcheray toute ma vie à meriter ſon affection par mes tres-humbles ſeruices. Dans quelque pauureté que ie ſois, ie voudrois qu'il m'euſt couſté mille eſcus, & pouuoir iouër vne partie à la paume aueque luy, cela n'euſt pas eſté impoſſible, ſi on m'euſt laiſſé la liberté de ſuiure mon aduis: car i'auois reſolu aſſeurément de retourner par Paris, & vous m'euſſiez pû voir vn de ces iours de la religion de Monſieur d'Aumont; mais ie me ſouſmets, & i'obeïs, quoy qu'auec aſſez de peine. Ie ne puis dire aſſeurément quand ie partiray d'icy, ſi dans vn mois, dans deux, ou dans trois. I'y ay dit à vn homme l'obligation qu'il vous auoit de voſtre ſouuenir. Il vous remercie tres-humblement, & m'a donné charge de vous dire, qu'il eſt voſtre tres-humble ſeruiteur. Nous tenons noſtre meſnage enſemble, & viuons dans la plus grande amitié qu'il eſt poſſible. I'en demande pardon à la Dame que vous ſçauez, & ie luy laiſſe à iuger, elle qui s'entend à l'aduenir, ce que cela me promet, & ſi ie ne pourray pas eſtre quelque iour en bonne ſubſiſtance, auſſi bien

queluy. Voicy, Mademoiſelle, vne grande Lettre, à laquelle vous n'auez que la moindre part, & où ie n'ay rien dit de ce qui me touche le plus. Voila ce que c'eſt de ne point reſpondre aux galanteries que ie vous eſcris, & de m'enuoyer des lettres, où vous ne me parlez que de vos amies, & ne me dites quaſi rien de vous. Quelque deſſein pourtant que i'euſſe de m'en venger, ie ne puis m'empeſcher de declarer icy, que ie redis pour vous ſeule, toutes les paroles d'eſtime & d'affection que i'ay dites pour chacune d'elles, & que ie ſuis tout d'vne autre ſorte,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.

De Madrid.



A MONSIEVR DE Chaude-bonne.

LETTRE XXVI.

MONSIEVR,

Ie vous eſcriuis il y a dix ou douze iours, & vous remerciois de deux Lettres qu'enfin i'ay receuës de vous ; ſi vous ſçauiez le contentement qu'elles m'ont apporté, vous auriez regret de ne m'en auoir pas eſcrit dauantage, & de ne m'auoir pas donné cette conſolation en vn temps où i'en auois tant de beſoin. Madrid, qui eſt le plus agreable lieu du monde pour les ſains & les deſbauchez, eſt le plus ennuyeux pour les gens de bien, & pour les malades ; & lors que le Careſme empeſche les Comedies, ie ne ſçache pas qu'il y ait vn ſeul plaiſir dont on puiſſe iouïr en conſcience. L'ennuy & la ſolitude où ie m'y ſuis trouué, ont fait au moins en moy vn bon effet, car ils m'ont reconcilié auec les liures que i'auois quittez depuis quelque temps ; & ne trouuant point icy d'autres plaiſirs, i'ay eſté contraint de gouſter celuy de la lecture. Preparez-vous donc, Monſieur, à me voir quaſi auſſi Philoſophe que vous, & imaginez-vous combien doit auoir profité vn homme qui durant ſept mois n'a fait autre choſe que d'eſtudier ou d'eſtre malade.

Que s'il est vray qu'vne des principales fins de la Philosophie, est le mespris de la vie, il n'y a point de si bon Maistre que la colique, & Socrate ni Platon ne persuadent pas si puissamment. Elle m'a donné depuis peu vne leçon de dixsept iours, dont il me souuiendra long-temps, & m'a fait considerer beaucoup de fois combien nous sommes foibles, puis-qu'il ne faut que trois grains de sable pour nous abbattre. Que si elle me fait estre de quelque Secte, ce ne sera pas de celle qui maintient, que la douleur n'est point mal, & que le Sage est tousiours heureux. Mais quoy qui m'arriue, Monsieur, ie ne sçaurois estre ni l'vn ni l'autre, sans estre auprés de vous, & rien ne me peut tant ayder pour tous les deux, que vostre exemple, & vostre presence. Ie ne sçaurois pourtant dire quand ie sortiray d'icy, & attendant de l'argent & des hommes qui viennent par la mer, i'ay peur d'y demeurer plus que ie ne voudrois, car ce sont deux choses qui ne viennent pas tousiours à point-nommé. Ie vous supplie donc tres-humblement, de ne m'y pas oublier si long-temps que vous auez fait, & de me tesmoigner, en me faisant l'honneur de m'escrire, que vous reconnoissez la vraye affection auec laquelle ie suis,

MONSIEVR,

Vostre, &c.

A MA-



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXVII.

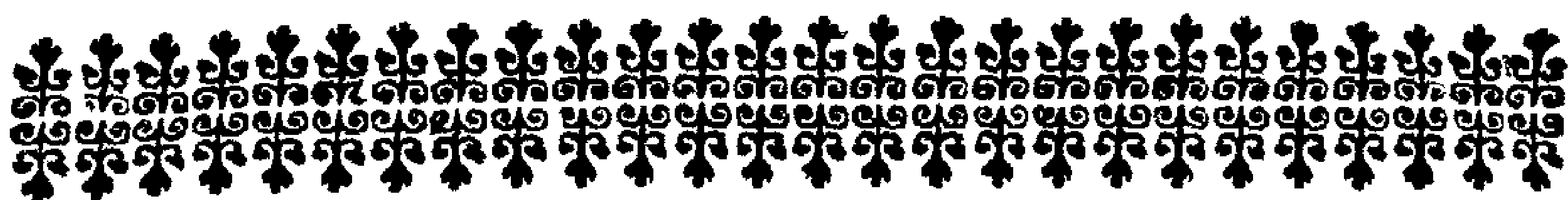
MADEMOISELLE,

Puiſque la faueur que vous m'auez faite de m'écrire, ne pouuoit receuoir de prix, & qu'il n'eſtoit pas en moy de la meriter, vous ne la deuiez pas diſcontinuër, quoy que i'aye teſmoigné de manquer à la reconnoiſtre. L'eſtat où i'eſtois il y a deux mois, me contraignit de laiſſer partir l'ordinaire ſans vous eſcrire, & ſi cela a eſté cauſe, comme il y a apparence, que celuy-cy ne m'ait point apporté de vos lettres, ie vous aſſeure que c'eſt le plus grand mal que ma colique m'ait jamais fait. Puis-qu'elles me ſont ſi neceſſaires, ne refuſez pas, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, de me donner ſecours, & vous qui eſtes ſi charitable pour ceux qui ſont en affliction, teſmoignez de l'eſtre pour vne perſonne qui en a de tant de ſortes. Vous y eſtes dauantage obligée, puiſque la plus grande des miennes, & à laquelle ie ſçay moins reſiſter, eſt de me voir eſloigné de vous. Que ſi auec ce regret, i'en ay quelque autre ſenſible, c'eſt pour des perſonnes que vous n'aymez pas moins que vous-meſme. Ie vous ſupplie tres-humblement de leur dire ſouuent, que la paſſion que i'ay pour elles, ne ſe peut dire, &

conſeruez-moy touſiours quelque place dans leur eſprit, vous qui y en auez vne ſi grande, afin qu'au moins nous puiſſions eſtre là enſemble, ſi nous ne le pouuons ailleurs. Pour vous, Mademoiſelle, ie vous ſupplie encore vne fois de ne me point abandonner ; l'honneur de receuoir de vos lettres, eſt vn bien que ie n'euſſe pû eſperer, mais dont ie ne me ſçaurois plus paſſer, à cette heure que i'y ſuis accouſtumé. Ne me l'oſtez donc pas, apres me l'auoir donné ſi genereuſement, & n'allez pas en cela contre deux vertus qui vous ſont ſi naturelles, la liberalité, & la conſtance; n'eſtant pas en mon pouuoir de payer cette obligation, au moins ie feray des ſouhaits pour cela, & ne demanderay jamais rien de ſi bon cœur à la fortune, que de vous pouuoir teſmoigner que ie ſuis beaucoup plus que ie ne le dis,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

MADEMOISELLE,

Rien ne peut eſtre dans vos Lettres plus agreable qu'elles-meſmes : I'ay trouué dés le commencement de la voſtre, ce que vous ne me vouliez faire eſperer qu'à la fin, & vous m'auez donné le contentement que vous me promettiez d'*ailleurs. Il eſt à croire que* vous n'auez pas leu ce qui y eſtoit adiouſté d'vne autre main, & que vous qui ne m'enuoyez que de l'or, & des pierreries, ou des paroles qui valent mieux que cela, n'auriez pas voulu m'enuoyer des injures. I'aduouë pourtant, que ie merite en quelque ſorte celle que l'on m'a eſcrite, & que ie ne ſuis guere galant, puiſque ie n'ay pas la hardieſſe de l'eſtre auec vous. C'eſt vne honte extréme, que ie vous aye eſcrit tant de longues Lettres, ſans qu'il y ait rien eu de ce ſtile, dont vne de vos amies dit, qu'il luy ſemble que c'eſt toute Poëſie ; & qu'eſtant eſloigné de vous de tant de lieuës, ie n'oſe encore vous rien dire de ce que ie penſe. Mais ie ne veux plus me deshonorer pour l'amour de vous, & ſi vous ne me faites faire des ſatisfactions de ce reproche, ie ſuis reſolu de vous eſcrire des Lettres toutes pures d'amour, pleines de

feux, de fléches, & de cœurs navrez, & ie feray tant de galanteries, que l'on ſe repentira de m'auoir offenſé. Dés cette heure meſme, i'ay toutes les peines du monde de m'en empeſcher, & ie ne trouue point d'autre moyen pour me retenir, que de ſonger à cette excellente perſonne, dont i'ay appris à préuoir en chaque choſe, tous les inconueniens qu'il y a à craindre, & dont le ſeul reſſouuenir m'oblige à eſtre reſpectueux & prudent. Vous, Mademoiſelle, qui ſçauez tout ce qui ſe paſſe en mon eſprit, ie vous ſupplie tres-humblement de luy dire de quelle ſorte elle y eſt, & auec quel reſſentiment & quelle veritable affection ie paye l'honneur qu'elle me fait. Vous pouuez, ce me ſemble, eſtant auſſi bonne que vous eſtes, obliger de la meſme ſorte Madame de Clermont, à continuër de m'aymer, & de prier Dieu pour moy. Ie feray de mon coſté tout ce qui me ſera poſſible pour me rendre digne des graces qu'elle me peut obtenir ; & il eſt difficile qu'vn homme que vous preſchez, & pour qui elle prie, ne ſe conuertiſſe point. Mais qu'elle ſçache, s'il vous plaiſt, que ie demande encore plus ſon affection que ſes prieres ; & quoy que ie croye qu'elle me peut rendre ſainct, conſtant, & heureux, ie ne deſire pas tant tout cela, que d'eſtre aymé d'elle. I'ay leu auec des ſentimens de ioye qui ne ſe peuuent exprimer, ce que vous me dites de la diuine perſonne deuant qui ie fis vne fois mon Epitaphe. Ie la puis aſſeurer, que lors que i'auois deux eſuentails dans la gorge, & que i'eſtois entre les mains de mes plus gran

des ennemies, ie n'estois pas plus à plaindre que ie le suis, & qu'il est plus à souhaiter de mourir en sa presence, que de viure loin d'elle. Apres l'extréme honneur qu'elle me fait, il ne me resteroit plus rien à desirer pour ma gloire, si ce n'est que i'eusse esté si heureux, que la Demoiselle que l'on voulut enleuer vne fois à Lima, se fust souuenuë de moy. Mais le Ciel veut que Madame sa mere soit tousiours au monde sans pareille, & que si d'auenture il y a quelque chose d'aussi beau qu'elle, il n'y ait au moins rien d'aussi bon. Il me semble que celle pour qui ie fis vne fois rire les Driades, Madame de C. *** *(ie croy qu'il n'y* auroit pas danger de mettre son nom tout du long) ne deuroit pas estre si animée contre les rebelles, qu'elle ne me fist l'honneur de se souuenir quelquesfois de moy. S'il est vray ce que l'on dit, que nous l'ayons voulu enleuer, ç'aura esté de la mesme sorte que les Grecs rauirent l'Image de Pallas du pouuoir de leurs ennemis, & sur la creance que l'on a eu, que le bonheur & la victoire se trouueroient tousiours du party où elle seroit. Mais enfin, ie n'ay rien sçeu de ce dessein; Elle sçait que si i'en ay eu pour elle, ç'a esté par la bonne voye, & elle se peut souuenir que ma recherche a esté tousiours pleine de respect & d'honneur. Tout de bon, quelque passion que i'aye pour nos affaires, ie ne puis m'empescher d'en auoir pour elle. Toutes les fois que ie la considere, i'arreste mes souhaits, & i'ay de la peine à estre assez affectionné à mon party. I'ay esté plus genereux à la louër, qu'elle

ne l'eſt à ſe ſouuenir de moy. Il n'y a pas huict iours que ie l'ay ſçeu icy repreſenter ſi ſemblable à elle-meſme, que ie la fis aymer, ou au moins eſtimer extrémement, à vn homme qui ne doit pas vouloir du bien à tous ſes parens. Ie ſuis tres-humble ſeruiteur de voſtre ſeruiteur, & ie l'aſſeure qu'il n'a pas plus de paſſion pour vous, que i'en ay pour luy. Vous me dites, Mademoiſelle, qu'il y en a vn des voſtres qui ne ſe ſoucie plus de perſonne que de moy, & que cela merite bien que ie m'en tienne extrémement obligé: Mais cela meritoit bien auſſi que vous me fiſſiez entendre plus clairement quel il eſt. Pleuſt à Dieu que ce fuſt celuy que ie voudrois! ie ſerois conſolé de toutes choſes. Vous deuinerez bien pour qui ie fais ce ſouhait. Ie ne ſçay s'il y a du hazard à luy parler de moy: Mais ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, que cela ne vous arreſte pas. Quelque mine qu'il faſſe, il ne le faut pas tant craindre, il eſt meilleur que l'on ne penſe: au moins ie connois cela de luy, qu'il luy eſt impoſſible de n'aymer pas ceux qui l'ayment. I'ay eu enuie beaucoup de fois, de luy enuoyer demy-douzaine d'Eſpagnoles, des plus belles, & des plus brillantes. Ne vous ſcandaliſez pas, Mademoiſelle, ce ſont des lames; & ſi en paſſant par Grenade, ie puis trouuer quelque iolie Sarazine, ie ne manqueray pas de la luy faire tenir. Ie croy que ie prendray ce chemin en partant d'icy, & pour ſuiure les conſeils, ou pluſtoſt les commandemens que i'ay reçeus, ie me deſtourneray de deux cens lieuës, & en

feray cinq cens de mer. Le peril & l'incommodité qu'il y a, ne me fasche pas tant, que le regret de ne pas passer par la France. Quoy que ie me sois engagé il y a long-temps à le promettre, i'auray vne peine extréme à le tenir, & jamais resolution ne m'a tant cousté à prendre. Si on m'eust laissé en ma liberté, i'eusse pris le grand chemin, auec la mesme franchise & la mesme seureté que tousiours, & ie fusse allé d'icy droit au Bourg la Reine. Au moins i'eusse eu le plaisir de passer encore vne nuict à Paris, & i'auois resolu de vous donner en passant de la *Rauergade*, & de la *Raoussette ; mais ie vous dis fort fort, ma foy.* Ie pense qu'en me dissuadant ce dessein, & en ayant peur pour moy, on a eû peur de moy aussi, & que l'on s'est imaginé que l'on le sçauroit au Bureau d'Adresse, & que ie me fourrerois estourdiment parmy tout le monde. Mais i'auois resolu d'en vser plus discretement. Ie me fusse contenté de donner des serenades à trois ou quatre personnes, faire cinq ou six hurlades, & puis passer ; mais il faut obeïr, & croire que ce que l'on nous commande est le meilleur. On me doit sçauoir gré pourtant de cette sousmission, laquelle, ce me semble, est tout à la fois obeïssance & sacrifice. Au moins, on ne me doit plus reprocher que ie sois obstiné, puisque ie ne l'ay pas esté en cette occasion. Cela, & prendre tant de plaisir à escrire, que ie ne puisse plus acheuer mes Lettres, sont deux notables changemens en moy. Pardonnez-moy l'vn pour l'amour de l'au-

tre, & souuenez-vous quelquesfois, ie vous supplie, que ie suis de tout mon cœur,

MADEMOISELLE,

Vostre, &c.

De Madrid.

Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me permettre de respondre deux ou trois mots, le plus doucement que ie pourray, à la personne qui m'a attaqué dans vostre lettre. I'ay cherché long-temps dans mon esprit, qui pouuoit estre ce petit homme, de qui on me dit de si grandes choses, & que l'on met si fort au dessus & au dessous de moy. Ce ne peut pas estre Monsieur du Vigean, car ie ne suis que de deux doigts plus grand que luy, & il n'est que dix fois plus galant que moy. Apres y auoir bien pensé, il m'a semblé que cela sent extrémement sa fable, & qu'il n'est pas possible qu'il y ait au monde vn homme si petit, ni si galant. Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de m'en faire sçauoir la verité.

A MA-



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE XXIX.

MADEMOISELLE,

Si vostre autre Lettre estoit de la sorte de celle que i'ay reçeuë, ce n'a pas esté pour moy vn si grand malheur de la perdre; & il eust esté à souhaiter qu'encore à cette seconde fois, i'eusse sçeu seulement, sans en voir autre chose, que vous m'auiez fait l'honneur de m'escrire. Ayant leu ce que vous me mandez, que vous auiez eu de la peine à hazarder vos complimens, i'en attendois quelques-vns, & en suite de cela ie n'en ay point trouué d'autres, sinon que vous me faites souuenir que ie suis petit, & que vous m'asseurez que ie ne suis gueres galant. Si vous n'auiez, Mademoiselle, que ceux-là à me faire, il n'estoit point besoin de les mettre sous la protection de la plus vaillante fille de France; encore qu'ils eussent esté trouuez, on ne vous eust pas accusée par là de fauoriser les rebelles, & de la façon que vostre lettre estoit escrite, vous ne deuiez rien craindre, sinon qu'elle me fust renduë. Apres auoir eu tant d'enuie d'en auoir vne des vostres, qu'il est vray que i'employois tous mes desirs en cela, lors qu'il me restoit tant d'autres choses à souhaiter:

vous prenez la peine d'eſcrire cinq ou ſix lignes, où vous-vous plaignez de ce que la fortune oſe s'attaquer aux choſes qui ſortent de vos mains. Et pour ce qui eſt de moy; *Il y a icy vn homme plus petit que vous d'vne coudée, & ie vous iure mille fois plus galant.* Voila vne belle lettre de conſolation, apres auoir eſté tant attenduë, & des paroles bien choiſies pour me faire oublier tant de ſortes d'afflictions ! Ie penſe, Mademoiſelle, vous l'auoir dit quelquesfois, vous eſtes beaucoup plus propre à eſcrire vn cartel qu'vne lettre. Il ne vous reſte plus, apres cela, que d'adjouſter, que vous ſouſtiendrez en la Cour de Trebizonde, ce que vous venez d'eſcrire, & ſigner Alaſtraxerée. Eſt-il poſſible qu'ayant tant de merueilleuſes qualitez, & tant de pouuoir ſur moy, vous ne vous ſeruiez de l'vn, ni de l'autre, que pour me faire du mal, & que vous ſoyez de ces Fées qui ne ſe plaiſent qu'à nuire, & à gaſter le bien que font les autres ? Apres que Mademoiſelle Paulet m'a eſcrit vne belle & obligeante lettre ; que Madame la Marquiſe m'aſſeure par elle de l'honneur de ſon amitié ; que Madame de Clermont me promet des prieres ; & que meſme la plus rare & la plus parfaite perſonne du monde m'honore de ſon ſouuenir ; vous venez la derniere troubler la ioye de tout cela, & défaire ce qu'elles ont fait en ma faueur. Cela eſt eſtrange, que les Pyrenées, qui ſeruent de bornes à deux grands Royaumes, ne me puiſſent défendre de vous. Sans que mes mal-heurs vous puiſſent adoucir, vous venez me perſecuter au bout

du monde, & me tourmenter mesme plus que ma mauuaise fortune. En vn temps où mes meilleurs amis n'oseroient auoir commerce aueque moy, & auquel c'est se mettre en peril que de m'escrire ; vous passez par dessus toutes sortes de considerations, pour me dire que vous ne me trouuez gueres galant, & qu'il y a vn Nain qui vous plaist mille fois plus que moy. Il me semble, Mademoiselle, que i'aurois sujet de gronder de cela, & de faire toutes ces plaintes : Mais pour ne pas confirmer ce que vous dites de moy, & ne pas montrer que ie suis peu galant, de ne pas bien receuoir tout ce qui vient d'vne si bonne part ; ie vous diray, Mademoiselle, que

Ie croyois que mes maux ne pouuoient receuoir de soulagement, & ils ont esté appaisez dés que i'ay leu ce que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire. Ce n'est pas que i'eusse mal-iugé de leur grandeur ; mais c'est que rien ne vous est impossible, & que vous pouuez donner remede aux choses qui n'en ont point. Ie m'estonne pourtant, qu'en ne disant que du mal de moy, vous ayez pû me faire tant de bien ; & que, sans m'arrester à ce que vous me mandez, i'aye esté content en voyant seulement vostre caractere. Ceux de la magie ne font pas des effets plus merueilleux ; & cela fait voir, que vous sçauez, aussi bien qu'elle, donner aux paroles vne vertu secrette, & vne autre force que celle qu'elles ont d'elles-mesmes. Qu'en me reprochant quelques defauts, vous m'ayez osté tous

mes desplaisirs, & que i'aye eu du contentement à lire que vous en estimiez vn autre plus que moy, c'est vne merueille que ie ne puis comprendre! Mais il y a long-temps, Mademoiselle, que ie ne cherche plus de cause naturelle en la pluspart de ce qui est de vous. Ie sçay qu'vne personne qui est pleine de miracles, en peut bien faire quelques-vns : mais quelques grands que soient les vostres, le plus estrange que vous ayez iamais fait, est d'auoir donné de la ioye à vne personne qui est en l'estat où ie suis, & d'auoir rendu heureux vn homme qui est tout-ensemble, pauure, banny, & malade. En cela, vous faites voir que la Fortune, qui a le monde sous ses pieds, est dessous les vostres, & que vous pouuez donner grace à ceux qu'elle condamne à estre mal-heureux. Aussi, pourueu que ie vous aye fauorable, il ne m'importe que les estoilles me soient contraires ; & quoy qu'elles soient toutes conjurées à ma ruine, si vous me voulez défendre, ie croiray que la meilleure partie du Ciel est pour moy. N'abandonnez pas, s'il vous plaist, Mademoiselle, vne personne qui a tant de confiance en vous. Il suffit, pour me rendre heureux, que vous vouliez que ie le sois; & si dans vostre cœur seulement vous me desirez du bien, ie sentiray dés icy des effets de vos pensées & de vos souhaits. Vous estes obligée d'en faire quelques-vns pour moy, car ie vous iure que tous les miens sont pour vous, & que les plus passionnez que ie fais, c'est que vous ayez tout ce que vostre beauté & vostre vertu meritent. Il est vray que mon interest se ren-

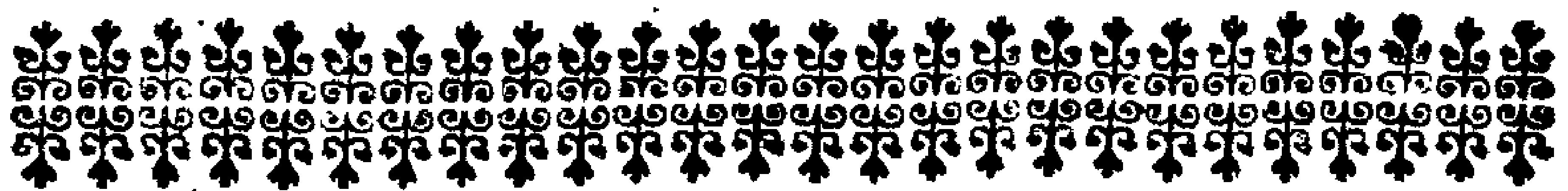
contre auſſi là dedans : car ſi cela eſtoit, il n'y auroit plus de party different, ni de diuiſion dans le monde, tous les hommes n'auroient qu'vne volonté, & toute la terre vous obeïroit.

C'eſt pour vous apprendre, Mademoiſelle, à regarder vne autre fois comme vous parlez, & que ie ne ſuis pas ſi peu galant que vous dites. Que ſi vous voulez que ie vous croye, faites faire à voſtre petit homme vne lettre mille fois plus galante que celle-cy. Mais quand il auroit cét aduantage ſur moy, il m'en reſteroit vn autre que ie n'eſtime pas moins ; c'eſt qu'aſſeurément ie ſuis mille fois plus que luy, & plus que tout autre,



MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXX.

MADEMOISELLE,

S'il ne m'eſt pas bien ſeant d'auoir quelque contentement en ne vous voyant pas, ce m'eſt au moins quelque excuſe, de ce que ie n'en ay pas vn que vous ne me donniez. C'eſt vous qui faites icy toutes mes ioyes, & quoy que i'aye eſté voir depuis peu l'Eſcurial, & l'Aranjuez, & que ie me ſois trouué à des feſtes de taureaux & de cañas, ie n'aurois rien veu d'agreable en Eſpagne, ſi ie n'y auois reçeu de vos Lettres. Vos ſoins m'oſtent la plus grande partie des miens; & i'oublie que ie ſois mal-heureux, quand ie ſonge que vous ne m'auez pas oublié. Cette obligation eſt ſi grande, que ie doute qu'vn autre que moy y pûſt ſatisfaire. Mais s'il vous plaiſt d'y ſonger, vous trouuerez qu'il y a long-temps que i'ay payé tout cela par aduance; & dés le moment que i'ay eu l'honneur de vous connoiſtre, il ne s'eſt point paſſé de iour que ie n'aye merité tout le bien que vous me ſçauriez jamais faire. Ie ſçay bien, Mademoiſelle, que vous n'attribuërez pas cecy à vanité, mais à vne eſtime extréme de la paſſion auec laquelle ie vous honore, & à vne créance que i'ay, qu'vne affection parfaite vaut mieux que toutes choſes.

Celle que i'ay à vous seruir est à vn si haut poinct, qu'il n'y a plus que la vostre qui la puisse récompenser; & quand vous m'auriez donné cent fois la vie, & auec elle tous les biens du monde, vous me deurez toûjours beaucoup de reste, tant que vous ne m'aymerez pas. Et certes, en cela au moins, estes-vous bien iuste, que ne me pouuant donner ce qui m'est deû, vous taschez à me contenter d'ailleurs, & à couurir vne injustice auec beaucoup de ciuilité. Mais toutes les belles paroles ne valent pas vn peu de volonté; & s'il y en auoit quelques-vnes qui pûssent estre de ce prix-là, ce seroient sans doute les vostres, & vous n'auriez pas besoin d'employer celles des autres pour cela. Ie suis surpris toutes les fois qu'en receuant de vous vn gros paquet, ie trouue qu'il n'y a qu'vne petite lettre, & que ce qui est de vostre main, ne fait que la moindre partie de ce qui vient de vostre part. Comme il me souuient que ie n'ay quasi jamais eu l'honneur de vous voir chez vous, qu'il n'y ait eu cinq ou six personnes dans vostre chambre, vous auez trouué moyen d'en mettre autant dans vos Lettres, & de ne me plus escrire qu'en public. Ne croyez pas pourtant m'obliger par là à vous parler auec moins de hardiesse; Ie prendray pour confidens ceux qu'il semble que vous me vouliez donner pour iuges, & i'aymerois mieux leur declarer mon secret, que de vous le cacher. Mais pour parler serieusement (car ie sçay bien, Mademoiselle, que vous ne voudriez pas que i'eusse dit ainsi tout ce que vous venez de lire) au lieu de me plaindre de ce-

la, i'ay à vous en rendre mille graces tres-humbles, & à vous remercier de l'extréme honneur que vous me faites receuoir de tant d'honnestes personnes, & que ie ne pourrois jamais meriter sans vous. Ie vous aduouë que ie ne puis souhaiter de plus grand contentement, que de voir de vos Lettres : mais ie suis bien-aise qu'en cela vous passiez mes souhaits, & que vous me fassiez plus de bien que ie n'en sçaurois desirer. Si ie ne me trompe, i'ay reconnu dans vostre derniere, quelques lignes de la meilleure main du monde, & ie les ay reçeuës auec la mesme veneration que l'on recueilloit les *feüilles* où la *Sybille* escriuoit ses oracles. I'estime plus ces quatre vers, que toutes les œuures de Malherbe; & moy qui en ay veu autresfois d'amour, & qui estoient à ma loüange, ie vous asseure que ie n'ay jamais leu de Poësie qui m'ait esté si agreable. Ie ne sçay de quelle sorte est l'affection que i'ay pour cette personne, mais ie n'entens ni ne voy rien de sa part, qui ne me touche iusqu'au fonds de l'ame, & ie ne puis comprendre comment il arriue, que l'estime & le respect fassent en moy les mesmes effets qu'vne passion bien violente. Quoy que vous ne me disiez rien de Madame de Clermont, ie suis asseuré qu'elle ne peut m'auoir oublié, & ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me faire la faueur de luy dire, que pour me rendre digne de son affection, ie tasche tous les iours à deuenir meilleur. Les sermons que vous me faites, & les liures que vous m'enuoyez, ne me seruent pas peu à cela. Ie vous remercie du

Pseau-

Pſeaume ; mais pourquoy m'enuoyer en l'eſtat où ie ſuis,des choſes ſi triſtes ? & quelle meilleure Paraphraſe peut-on voir du *Miſerere*, que moy-meſme ? I'ay eu en fin les Epiſtres de S. Paul. Les deux liures, dont vous m'auez enuoyé l'vn au mois de Decembre, & l'autre depuis ſix ſemaines, me ſont arriuez en vn meſme iour ; & à ce que ie puis iuger, cette perſonne que vous m'auez fait ſi petit, eſt vn des plus grands hommes de France. La Preface, entre autres choſes, m'a ſemblé parfaitement belle, & i'ay eu vn extréme plaiſir à la lire. I'en dirois dauantage, mais ie ne puis rien admirer pour cette heure, que Mademoiſelle de Ramboüillet. Ie vous l'auouëray franchement, Mademoiſelle, ſoit que ce ſoit ſtupidité ou preſomption ; j'auois veu ſans jalouſie, toutes les belles choſes que iuſques icy vous auiez eu ſoin de me faire voir : Mais quand i'eus acheué de lire la Reſponſe de l'Infante fortune à Meſſire Lac, ie fus en peine qui la pouuoit auoir faite, & eus, ſans mentir, vn extréme dépit de ce que c'eſtoit vn autre que moy. Ie cherchay long-temps parmy les perſonnes plus galantes, qui en ſeroit l'autheur, ſans jamais pouuoir m'en imaginer pas vne : Mais quand i'eus trouué dans voſtre Lettre, qui c'eſtoit (car ie la garde touſiours pour la derniere) ie vous confeſſe que i'eus vne des grandes ioyes que i'aye euë il y a long-temps. I'eus vn extréme ſoulagement, & fus conſolé de ſçauoir, que cette gloire eſtoit deuë à vne perſonne que i'honorois déja tant, & à qui i'ay donné vne ſi grande partie de mon

eſprit, que ie puis douter ſi c'eſt du ſien, ou du mien, qu'elle s'eſt ſeruie à faire vne ſi iolie Lettre. Tout de bon, il ſemble qu'elle ait celuy de tout le monde, à voir comme elle eſt née à toute choſe, & outre que perſonne n'en a tant qu'elle, il n'y en a point qui ait tant de differens luſtres, ni qui ſoit ſi beau à toutes ſortes de iours, comme le ſien. Peut-eſtre qu'elle le trouuera mauuais, mais ie ne puis m'empeſcher de vous dire, que i'ay penſé demeurer dans cette meſme incredulité, où ie fus vne fois pour vn autre miracle de ſon eſprit; & ie ne pouuois croire qu'il fuſt poſſible, qu'elle euſt rencontré à eſcrire ſi bien de cette ſorte, n'ayant jamais leu de cette maniere de liures. Mais c'eſt par foy qu'il la faut connoiſtre, & non pas par raiſon; & comme elle compoſe des hiſtoires, où toutes les paſſions ſont repreſentées, ſans que jamais elle en ait eſprouué pas vne; qu'elle fait la deſcription de l'Italie & de l'Eſpagne, ſans en auoir veu la carte de ſa vie; & qu'elle connoiſt toute la terre, n'ayant iamais eſté que iuſqu'à Chartres; de la meſme ſorte, ſans auoir veu de vieux Romans, elle parle le langage de Lancelot du Lac, mieux que n'euſt ſçeu faire la Reyne Geniéure; & ie croy qu'elle parleroit Arabe, ſi elle l'auoit entrepris. Il faut aduouër que c'eſt vne perſonne bien difficile à comprendre, & que ſi Madame de Ramboüillet eſt la plus parfaite choſe du monde, Mademoiſelle ſa fille eſt la plus admirable. Entendez touſiours, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, les loüanges que ie donne, auec la reſtriction que ie dois mettre, vous

connoiſſant, comme ie fais. C'a eſté, au reſte, vn grand bon-heur pour moy, de n'auoir veu ce teſmoignage de ſon eſprit, qu'en vn temps où i'en ay vn autre de ſa ciuilité : Car ce m'euſt eſté vne extréme peine, de ne pas aymer vne perſonne qu'il m'eſt force de tant eſtimer. Les cinq ou ſix lignes qu'elle m'a fait l'honneur de m'eſcrire, ont eſté reçeuës de moy auec tout le reſpect, l'affection, & la ioye qu'elle peut penſer, & ont effacé le reſſentiment que i'auois de l'autre Lettre. C'eſt vn des aduantages que les meſchantes perſonnes ont ſur celles qui ne le ſont pas, que toutes les bontez qu'elles font ſont beaucoup mieux reçeuës, & qu'il ſemble que la rareté donne encore quelque prix à l'action. Quoy que ie ſçache qu'elle ne m'ait fait cette faueur, que pour me faire mieux ſentir vn dépit dans quelque temps, ie ne puis pas m'empeſcher de m'y laiſſer attraper, & ie l'ayme, pour cette heure, autant que ſi c'eſtoit la meilleure perſonne du monde. Pour ce qui eſt des reproches qu'elle reſerue à me faire quelque iour, cette menace ne me fait pas moins deſirer d'auoir l'honneur de la voir, & ie me ſçauray défendre de ſorte, qu'elle connoiſtra que i'ay merité dans les choſes meſmes où elle croit que i'aye failly. Parmy vne infinité de choſes qui m'ont donné beaucoup de contentement dans voſtre Lettre, i'y ay veu auec vne ioye tres-particuliere, ce que vous me mandez; que lors que vous m'eſcriuiſtes, vn honneſte homme ſe faſchoit de ſe retirer à vne heure apres minuict ſans m'auoir veu. Il y a long-temps que

ie desirois ardamment vn tesmoignage de l'honneur de son souuenir. Ie ne craindray point de vous dire, qu'il n'y a point d'homme au monde que ie respecte tant que luy : Mais ie n'oserois vous auouër combien ie l'ayme, de peur que l'interest de vostre *Mary*, ne vous le fasse trouuer mauuais, & que vous ne me reprochiez de regler mal mes affections. Vous qui tenez pour regle certaine, que toutes les personnes de cette sorte ne peuuent aymer, vous deuez pourtant faire quelque exception pour luy ; & comme ie vous ay oüy dire beaucoup de fois, qu'il auoit plus de generosité que les autres, vous pourrez croire qu'il a aussi plus d'amitié. Mais quand cela ne seroit point, & qu'il m'auroit entierement oublié, il est vray qu'il ne seroit pas en ma puissance de retrancher rien de la passion que i'ay pour luy. Ie ne puis non plus resister à cette inclination, qu'à celle que i'ay pour vous ; & vous ne deuriez pas trouuer estrange, que i'aymasse vn ingrat, vous qui sçauez qu'il y a si long-temps que i'ayme vne ingrate. Sans mentir, au temps mesme où ie croyois qu'il ne se souuenoit point du tout de moy, ie n'ay passé pas vne belle nuict dans le Prade, que ie ne l'y aye souhaité. Les *gros-d'eau* seroient aussi beaux à faire dans Madrid que dans Paris, & si ie le tenois icy, ie le menerois chanter deuant des portes qui s'ouurent plus aisément que la vostre, & où nous serions mieux reçeus que nous ne l'estions chez-vous. Il y a en ce lieu certains animaux que ceux du païs nomment *Morenites*, qui ont la forme du corps fort agrea-

ble, & la peau extrémement douce; ſouples, eſueillées & plaiſantes, fort aiſées à appriuoiſer, & naturellement amies des hommes. La fraiſcheur de la nuict, dont elles ayment à iouïr, fait qu'en ce temps on en trouue communément dans les ruës, & ſelon qu'il eſt curieux de cette ſorte de choſes, ie ſçay qu'il ſeroit bien-aiſe d'en voir. Ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, vous qui me procurez toutes ſortes de biens, d'employer tout le credit que vous auez auprés de luy, pour faire qu'il me faſſe l'honneur de ſe ſouuenir de moy; & ſi vous pouuez faire qu'il m'ayme, ie vous donne reſpit de ſix mois pour ce que vous me deuez. Ie ne ſçay ſi voſtre *Seruiteur* m'a fait l'honneur de m'eſcrire quelque choſe, ie ſuis touſiours le ſien tres-humble, auec autant de paſſion que jamais, & il n'y a pas trois iours que ie m'enfermay dans vne chambre, & qu'en ſouuenance de luy, ie chantay vne demie-heure, *Pere Chambaut*. Il y a au bas de voſtre Lettre trois eſcritures differentes, que ie n'ay pû reconnoiſtre, & que ie croy que ie n'ay jamais connuës. I'auois reſolu d'y faire reſpondre par trois Eſpagnols de mes amis : mais ie n'en ay pas eu le loiſir, eſtant à la veille de mon partement. I'eſpere ſortir d'icy dans trois ou quatre iours, pour commencer la promenade, dont ie vous auois eſcrit, & aller voir le Portugal & l'Andalouſie. Quelques-vns m'en vouloient diſſuader, pour les chaleurs qu'il y aura en ce temps : Mais afin de me deſniaiſer, ie ſuis reſolu de voir vn peu le monde, & pour me remettre d'vn hyuer que i'ay eſté

i y ſans me chauffer, ie m'en vay chercher les iours caniculaires en Afrique, & paſſer l'eſté en vn païs, où les hyrondelles paſſent l'hyuer. Les perils que i'ay à courre en ce voyage, ne m'eſtonnent point, & peut-eſtre que i'en trouuerois de plus grands aupres de vous. Il me faſche ſeulement que ſi i'y meurs, Mademoiſelle de Ramboüillet aura du plaiſir à dire, qu'il y auoit deſia trois ans qu'elle m'auoit predit que ie mourrois dans quatre. Mais, Mademoiſelle, vne perſonne qui eſt dans vos prieres, doit eſperer vn meilleur ſuccés que cela. Ie ne ſçay pas ſi i'ay encore beaucoup de temps à viure, mais il me ſemble qu'il me reſte beaucoup d'années à vous aymer, & mon affection eſtant ſi grande, & ſi parfaite, ie m'imagine qu'il n'eſt pas poſſible que ie ceſſe ſi-toſt d'eſtre,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE XXXI.

MADEMOISELLE,

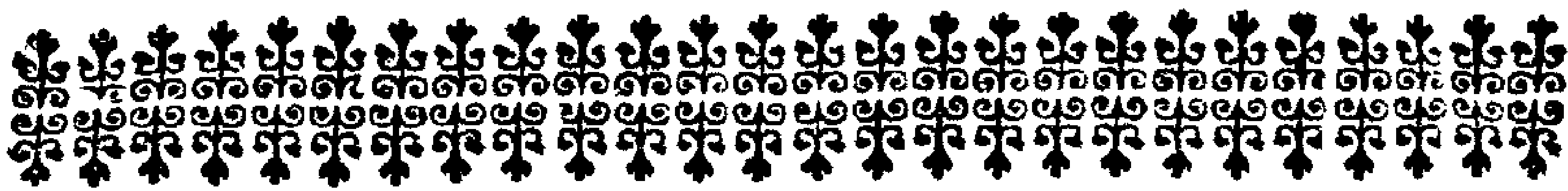
Il ne manque à vos fortunes que d'auoir esté criminelle d'Estat, & voicy que ie vous en fais naistre vne belle occasion. La fortune qui n'a pas accoustumé d'en perdre pas vne de vous mettre en *jeu*, ne manquera pas peut-estre à se seruir de celle-cy. Ie voy bien que ie vous mets en quelque peril en vous escriuant, sans que cette consideration m'en puisse empescher. Par là vous pouuez iuger qu'il n'y a rien que ie ne hazardasse pour vous faire souuenir de moy, puisque ie vous hazarde vous-mesme, vous que ie tiens chere & precieuse entre toutes les choses du monde. Ie vous dis cecy, Mademoiselle, en vn temps où ie ne voudrois pas mentir, mesme dans vn compliment. Car, afin que vous le sçachiez, i'ay sçeu extrémement profiter de la maladie que l'on vous aura dit que i'ay euë. Elle m'a fait prendre de si bonnes resolutions, que si ie ne les auois pas, ie les voudrois acheter de toute ma santé. Ie voy bien que vous-vous rirez de cecy, vous qui connoissez ma foiblesse, & que vous ne croirez pas que ie garde de simples resolutions, moy qui ay rompu tant de vœux. Il est vray pourtant

que i'ay veu iuſqu'icy toutes les Eſpagnoles, comme ſi c'eſtoit encore les Flamandes de Bruxelles, & que i'eſpere d'eſtre homme de bien, au lieu du monde, où il y a de plus grandes tentations, & où le diable ſe met ſous de plus agreables formes. Dans cette grande reformation, il ne me reſte qu'vn ſcrupule, c'eſt qu'il me ſemble que ie penſe trop ſouuent en vous, & que ie deſire auec trop d'impatience d'auoir l'honneur de vous reuoir. En moderant toutes mes affections, ie n'ay pû encore reduire celle que ie vous porte, au poinct où il nous eſt permis d'aymer noſtre prochain, c'eſt à dire, autant que nous-meſmes; & ie crains que vous n'ayez plus de part en mon ame, qu'il ne faudroit en donner à vne creature. Voyez, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, quel remede il y a à cela, ou pluſtoſt, quelle excuſe il y a pour le défendre: Car de remede, ie croy qu'il n'y en a point, & qu'il eſt impoſſible que ie ne ſois pas touſiours auec toute ſorte de paſſion,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.

A LA



A LA MESME.

LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

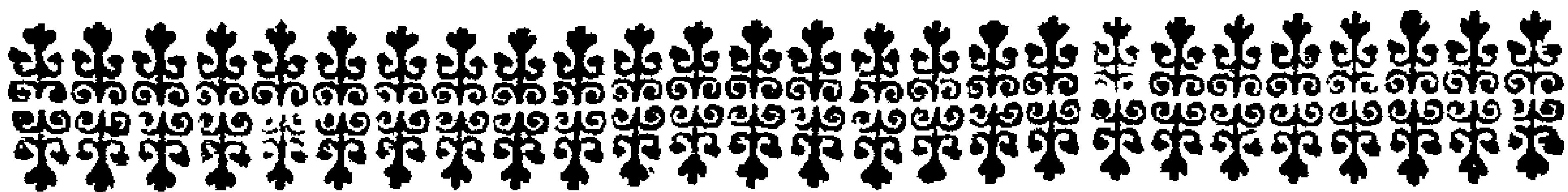
A vn ſi grand mal-heur que le mien, il ne falloit pas vne moindre conſolation que celle que vous m'auez donnée, & i'ay receu voſtre lettre comme vne grace que le Ciel m'enuoyoit apres ma condamnation. Ie ne ſçaurois pas appeller d'vn autre nom que celuy-là, la nouuelle qui m'a contraint de reuenir icy; & ie vous aſſeure qu'il y a beaucoup d'arreſts de mort qui ſont moins rigoureux. Mais au milieu de tous mes maux, il me ſieroit mal de me plaindre, puis que i'ay l'honneur d'eſtre dans voſtre ſouuenir; & l'on ſe peut, ce me ſemble, paſſer des faueurs de la fortune, quand on eſt ſi heureux que d'auoir des voſtres. Ce ſera donc par cette raiſon que ie me conſoleray de demeurer icy, & non par celle que vous me dites; Qu'il vaut mieux eſtre exilé en païs eſtranger, que d'eſtre captif en ſa patrie. Vous ne voyez que la moitié de mon mal-heur, ſi vous ne conſiderez que ie ſuis l'vn & l'autre tout-enſemble; & ſi vous y ſongez bien, vous trouuerez que deux choſes qui ſemblent incompatibles ſe rencontrent en moy, d'eſtre banny

& prisonnier en mesme temps. Vous aurez de la peine, Mademoiselle, à entendre cét Enigme, si vous ne vous souuenez que i'ay accoustumé de parler vn peu d'amour en toutes mes lettres. Que si, comme vous dites, ie dois auoir icy quelque liberté que ie n'aurois pas en France, ie vous supplie tres-humblement que ce soit celle-là ; & trouuez bon que ie vous asseure, qu'il y a beaucoup de passion dans l'affection que i'ay de vous seruir. Ie serois trop ingrat, si pour vne personne qui fait des choses si extraordinaires pour moy, ie n'auois qu'vne amitié ordinaire, & tout au moins ie dois estre amoureux de vostre generosité. L'on m'a mandé l'obligation que i'auois à vn Gentilhomme, & à vne Dame, à qui i'en ay desia beaucoup d'autres, & le soin qu'ils ont d'enuoyer quelquesfois sçauoir de mes nouuelles. Pour tous les autres, ils sont demeurez dans vn si profond silence, qu'il y a six mois que ie ne les ay pas seulement oüy nommer. Ie ne sçay si c'est oubly, ou prudence ; & pour dire le vray, ie ne voy gueres de chose en cela. Encore me semble-t-il estre plus excusable, de ne rien dire à vne personne dont on ne se souuient point, que de s'en souuenir, & ne luy en donner aucun tesmoignage. Ie vous laisse à iuger, Mademoiselle, quel lustre cela donne à ce que vous auez fait pour moy, & combien ie vous suis obligé, de m'auoir escrit vne grande lettre, en vn temps où les autres ne m'oseroient pas faire vne recommandation. Aussi ie vous iure,

que si ie ne puis reconnoiſtre cette bonté comme ie voudrois, ie la loüe, au moins, & l'eſtime comme elle merite, & que ie ſuis autant qu'il m'eſt poſſible,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MONSIEVR DE Puy-Laurens.

LETTRE XXXIII.

MONSIEVR,

I'ay receu la Lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'écrire, auec plus de ioye, que ie n'en esperois iamais auoir icy; & moy, à qui il reste tant d'autres choses à desirer, qui suis esloigné de tant de chemin du lieu où ie me souhaitte, qui me vois icy languissant, & qui n'en puis sortir sans de grandes difficultez; i'ay esté en repos de tout, quand i'ay veu que vous auiez soin de moy. Que si, comme vous dites, i'ay quelque part dans vostre amitié, ie trouue que ce bon-heur me doit tenir lieu de tous les autres, & que ceux à qui vous auez donné des biens & des honneurs, n'ont pas esté si bien partagez que moy. C'est, ie vous asseure, Monsieur, la seule consolation que i'aye receuë en ce païs, auquel le peu de santé que i'ay tousiours euë, ne m'a pas permis d'estre capable d'aucun diuertissement, & où ie n'ay point veu de femmes, que sur le Prade ou sur le Theatre. Ainsi, sans me faire de violence, ie pourray demeurer d'accord auec vous de ce que vous dites au prejudice des Dames de Madrid, en faueur de celles de Bruxelles; &

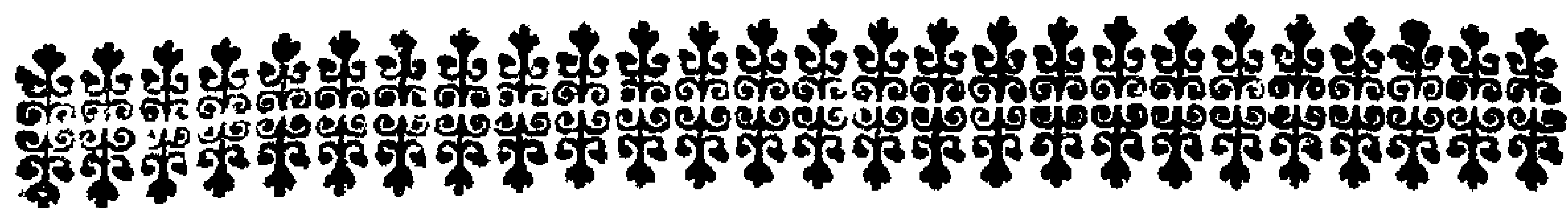
deuant que leur presence ou la vostre semble m'y obliger, ie souscris dés cette heure, à tout ce que vous sçauriez penser à leur auantage ; l'innocence, la ieunesse & la beauté, pour lesquelles vous dites que vous les estimez, sont des qualitez que l'on n'a iamais icy veuës ensemble, & qui ne sont pas mesmes si communes où vous estes, qu'elles ne me laissent lieu de deuiner le sujet pour qui vous prenez ce party auec tant de passion. Que si d'auenture c'est la mesme personne que i'imagine, i'irois, Monsieur, contre mon inclination & mon iugement, si ie n'estois pas de vostre auis, & ie vous auouë que quand Xarife, Daraxe, & Galiane reuiendroient encore au monde, l'Espagne n'auroit rien qu'elle luy pûst opposer. Les artifices dont elles vsent deçà, & les illusions auec lesquelles elles se font paroistre ce qu'elles ne sont pas, ne sçauroient representer rien de si beau ; & le blanc mesme d'icy, n'est pas si blanc qu'elle. Les plus parfaites beautez qui y soient, ne se peuuent non plus comparer à la sienne, que la bronze, & l'ebene, à l'or & à l'yuoire, & entre les beaux visages d'icy, & le sien, il y a la mesme difference, qu'entre vne belle nuit & vn beau iour. De sorte, Monsieur, que moy, qui ay dit beaucoup de fois qu'il n'y auoit que les Dames Espagnolles, qui meritassent d'estre aymées ; ie confesse qu'vne seule de la Cour où vous estes, suffit pour les vaincre toutes, & que l'vnique auantage qu'elles ayent sur celles de delà, c'est qu'elles sçauent estre plus amoureuses : encore ie doute que cecy soit bien vrai-

uerſellement vray, & ſi la meſme fortune que vous auez par tout ailleurs, vous accompagne en Flandre, vous aurez appris à quelques-vnes à ne leur ceder pas meſme en cela. Mais ce diſcours ſe doit reſeruer à la confidence que vous me promettez, quand ie ſeray aupres de vous, l'eſperance de laquelle redouble l'impatience que i'auois de mon retour. Ie vous ſupplie donc tres-humblement, Monſieur, de vous ſouuenir de cette promeſſe, & prenez garde, s'il vous plaiſt, que la multitude de vos auentures ne vous en faſſe oublier pas vne circonſtance. Pour moy, au lieu que tous ceux qui vous approchent, ſongent à leur fortune, & vous demandent des charges, ou des penſions; ie ne deſireray iamais aucune choſe de vous auec tant d'affection, que l'honneur de voſtre entretien, & ie ne crois pas que vous me puiſſiez rien donner qui vaille dauantage. Ie ſçay que c'eſt vn bien dont vous eſtes moins liberal que de tous les autres, & qu'il y a bien peu de perſonnes à qui vous en faſſiez part volontiers, mais la paſſion que i'ay pour toutes les voſtres, me doit faire eſtre de ce nombre, & l'extréme fidelité auec laquelle je ſeray en toutes occaſions,

MONSIEVR,

De Madrid. Ce 13.
Mars, 1633.

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE XXXIV.

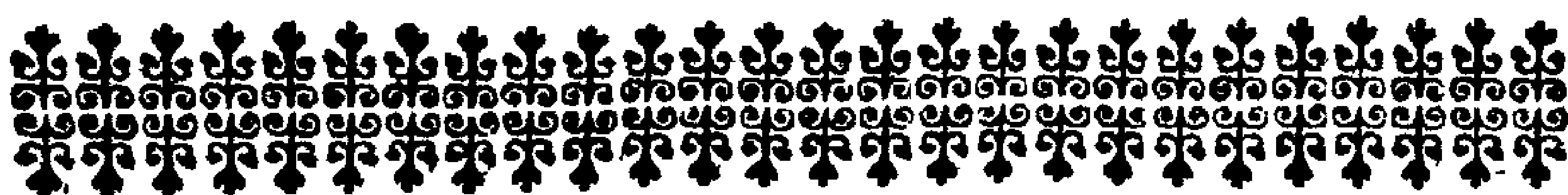
MONSIEVR,

En cinq ou ſix lignes vous auez compris tout ce que ie pouuois ouïr de plus agreable au monde, & en me promettant la preſence de mon Maiſtre, voſtre conuerſation & voſtre amitié, vous auez touché tous mes ſouhaits. Me propoſant cette eſperance, il n'y a point de difficultez que ie ne trouue ſupportables, la mer me ſemblera aiſée à paſſer pour aller iouïr de tant de biens, & tous les plus honneſtes gens de la terre s'embarquerent autres-fois pour vn moindre prix que celuy-là. Mais il faut rompre premierement les enchantemens de Madrid, & ſurmonter le deſtin de cette Cour, qui veut que chacun y ſoit arreſté dix ou douze mois apres le dernier iour qu'il penſoit y eſtre. Cela, Monſieur, eſt ſi vray, qu'ayant fait cét hyuer vn effort pour en échapper deuant ce terme, la force du charme me ramena de quarante lieuës loin, & ie m'y trouue auiourd'huy auſſi pris que iamais. I'attens pourtant quelques effets de ce que vous dites que vous auez eſcrit en ma faueur, & ſi cette auenture doit eſtre acheuée par vn des plus honneſtes hommes du monde, i'eſpere que ie vous deuray ma deliurance. Ie ſçay,

Monſieur, que ce ne ſera pas la plus belle que vous ayez miſe à fin ; mais ce ſera, ie vous aſſeure, vne des plus difficiles & des plus iuſtes. Car ſans mentir, vous auez quelque intereſt, d'auoir ſoin d'vne perſonne qui vous honore ſi veritablement que ie fais, & tenant le lieu où vous eſtes, il n'y a rien que vous ne trouuiez plus aiſément, que des affections auſſi pures que la mienne. Ceux qui occupent des places comme la voſtre, ſont d'ordinaire traittez comme des Dieux ; pluſieurs les craignent, tous leur ſacrifient ; mais il y en a peu qui les aiment, & ils trouuent plus aiſément des adorateurs, que des amis. Pour moy, Monſieur, ie vous ay touſiours conſideré vous-meſme, ſeparé de tout ce qui n'en eſt pas ; Ie voy des choſes en vous, plus grandes & plus éclatantes que voſtre fortune, & des qualitez auec leſquelles vous ne ſçauriez iamais eſtre vn homme ordinaire. Vous iugerez que ie dis cecy auec beaucoup de connoiſſance, ſi vous-vous ſouuenez de l'entretien que i'eus l'honneur d'auoir auec vous dans cette prairie de Chirac, où m'ayant ouuert voſtre cœur, i'y vis tant de reſolution, de force, & de generoſité, que vous acheuaſtes de gagner le mien. Ie connus alors que vous auiez de ſi ſaines opinions de tout ce qui a accouſtumé de tromper les hommes, que les choſes qu'ils conſideroient le plus en vous eſtoient celles que vous eſtimiez le moins, & que perſonne ne iuge d'vn tiers auec moins de paſſion, que vous iugiez de vous-meſme. Ie vous auouë, Monſieur, qu'en ce temps-là, vous voyant tous les iours marcher
ſur

ſur des precipices, auec vne contenance gaye & aſſeurée, & ne iugeant pas que la conſtance pûſt aller iuſques-là : ie trouuois quelque ſujet de croire que vous ne les apperceuiez pas tous. Mais vous m'appriſtes qu'il n'y auoit rien en voſtre perſonne, ni à l'entour, que vous ne connuſſiez auec vne clarté merueilleuſe; & que voyant à deux pas de vous la priſon & la mort, & tant d'autres accidens qui vous menaçoient; & d'autre coſté les honneurs, la gloire, & les plus hautes récompenſes, vous regardiez tout cela ſans agitation, & voyez des raiſons de ne pas trop enuier les vns, & de ne point craindre les autres. Ie fus eſtonné qu'vn homme nourry toute ſa vie entre les bras de la fortune, ſçeut tous les ſecrets de la Philoſophie, & que vous euſſiez appris la Sageſſe en vn lieu, où tous les autres la perdent. Dés ce moment, Monſieur, ie vous mis au nombre de trois ou quatre perſonnes que i'ayme, & que i'honore ſur tout le reſte du monde, & adiouſtay beaucoup de reſpect & d'eſtime à la paſſion que i'auois touſiours euë pour vous. I'en formay vne autre affection beaucoup plus grande. C'eſt celle-là que i'ay encore, & que ie conſerueray toute ma vie, en vn ſi haut point, qu'il eſt vray que vous deuez la reconnoiſtre, & teſmoigner que ce vous eſt quelque contentement, que ie ſois, autant que ie le ſuis,

De Madrid. Ce 8. Iuin 1633. Voſtre, &c.



A MONSIEVR DV FARGIS.

LETTRE XXXV.

MONSIEVR,

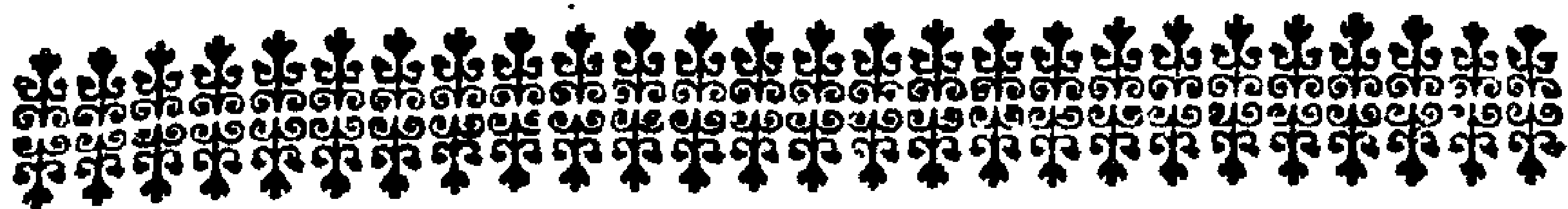
A ce que ie vois, vous estes aussi liberal de loüanges comme de toute autre chose, & ne me pouuant secourir autrement dans la necessité où ie suis, vous m'enuoyez au moins les plus belles paroles du monde. Ie ne les sçaurois mieux employer qu'en vous les rendant à vous mesme, & si ie ne me sers de celles-là, i'auouë que ie n'en trouue point pour reconnoistre l'honneur que vous me faites. Aussi, Monsieur, ie crois que vous me les auez escrites, préuoyant le besoin que i'en aurois, & en me donnant tant de sujet de vous louër, vous auez eu soin de me donner aussi dequoy le pouuoir faire. Cette faueur m'oblige à receuoir patiemment les reproches que vous me faites, & cõme ie reçois de vous des hõneurs qui ne me sont pas deus, il est raisonnable que i'en souffre des plaintes que ie n'ay pas meritées. Sans cela, ie vous demanderois raison de ce que vous m'accusez de l'extréme enuie de sortir de ce lieu, & pourquoy vous appellez hayne, ce que vous pourriez attribuër à affection? Ie connois aussi bien que personne les delices d'Espagne; mais ie pense, Monsieur, que vous croyez qu'il

n'y en a point de si grandes pour moy, que d'estre aupres de mes amis, & si Paris mesme a pû me desplaire par l'absence de mon Maistre, vous ne deuez pas trouuer estrange, que ie me sois ennuyé à Madrid, & que ie n'aye point eu de plaisir en vn lieu où ie n'ay pû auoir de santé. Mais quand cette passion seroit aussi iniuste que vous dites, vous ne deuriez pas me reprocher vne iniustice que ie fais pour l'amour de vous, ni trouuer mauuais que i'aye vne trop grande passion de vous voir. Si ie rencontre au lieu où vous estes, les mesmes incommoditez que ie fais icy, elles ne me sembleront pas les mesmes quand ie les porteray en vostre compagnie; & ie m'estonne que vous me dites cela dans vostre lettre, où vous me mandez qu'il y a delà des personnes auec qui ce que l'on esprouue de plus amer dans la vie, vous sembleroit doux. Ie vous asseure, Mõsieur, que ie suis capable aussi de cette sorte de consolation, & quoy que vous vouliez dire, ie ne puis craindre, où vous serez, le chagrin ni la necessité; quand ie songe que dans les montagnes d'Auuergne, nous auons tousiours trouué auecque vous la gayeté & la bonne chere. Il y a des tresors en vostre personne, dont ie sçauray iouïr en dépit de la mauuaise fortune, & auec lesquels ie ne sçaurois iamais estre pauure, ni triste. Voilà ce qui me donne tant d'impatience de me voir hors de ce lieu, & si tous mes amis ne me le défendoient, ie prendrois au sortir d'icy le plus court chemin pour vous aller trouuer, & i'eusse moy-mesme destaché en passant les tableaux que vous dites

que l'on a mis de vous ſur la frontiere. Ie crois, Monſieur, que vous n'auez pas l'imagination ſi tendre, qu'il vous faille conſoler de cela; & vous, à qui la mort meſme, de tant prés que vous l'ayez veuë, n'a iamais pû faire peur, il eſt à croire que vous n'aurez pas eſté touché de ſa peinture. Ce ne ſera pas ſur celle-là, que la poſterité iugera de vous. La fortune qui n'eſt pas touſiours iniuſte, en fera voir quelques autres plus à voſtre auantage, & pour ces tableaux, elle vous donnera quelque iour des ſtatuës. Tous les changemens qu'elle a faits en voſtre vie, me ſemblent comme ces pieces de talc que l'on applique ſur les portraits, qui laiſſent voir touſiours le meſme viſage, & ne changent que ce qui eſt alentour de la perſonne. Elle ſe iouë ainſi auec les grands-hommes, elle ſe plaiſt de les voir ſous diuerſes formes, & en moins de rien, elle met ſous vn dais ceux qu'elle a fait voir ſur vn eſchaffaut. Ie ſouhaite, Monſieur, que ie trouue ce changement à mon arriuée, & pour ce qui eſt de moy, ie deſire ſeulement d'auoir bien-toſt l'honneur de vous voir, & que toutes mes fortunes ſoient tellement jointes aux voſtres, que ie ne ſois iamais heureux ni mal-heureux qu'auec vous. Ie ſuis,

MONSIEVR,

De Madrid. Ce 8. Iuin 1633. Voſtre tres-humble, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Ramboüillet.

LETTRE XXXVI.

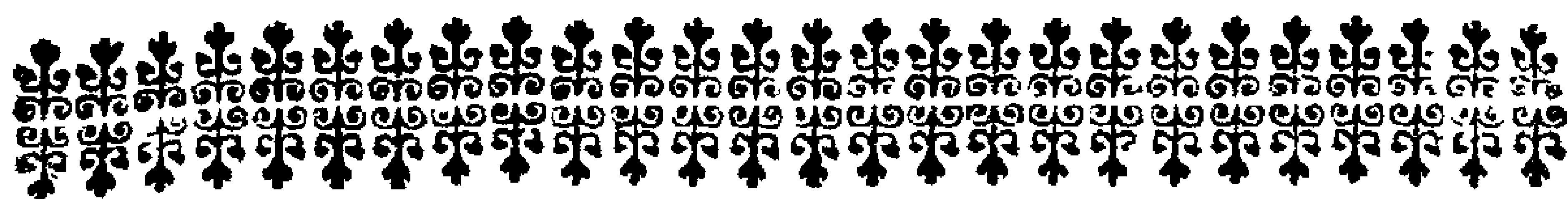
MADAME,

Quand mes liberalitez feroient, comme vous di-tes, plus grandes que celles d'Alexandre, elles feroient trop bien recompenſées par les remercimens qu'il vous a plû m'en eſcrire. Luy-meſme, quelque déme-ſurée que fuſt ſon ambition, il l'auroit bornée à vne ſi rare faueur. Il euſt plus eſtimé cet honneur que le diadeſme des Perſes, & il n'euſt pas enuié à Achille les loüanges d'Homere, s'il euſt pû auoir les voſtres. Auſ-ſi, Madame, dans la gloire où ie me trouue, ſi ie por-te enuie à la ſienne, ce n'eſt pas tant à celle qu'il s'eſt acquiſe, qu'à celle que vous luy auez donnée, & il n'a point reçeu d'honneurs que ie ne tienne au deſſous des miens, ſi ce n'eſt celuy que vous luy faites en le nom-mant voſtre Galant. Sa vanité ni ſes flatteurs, ne luy ont iamais rien fait accroire de ſi auantageux, & la qualité de fils de Iuppiter Ammon n'eſtoit pas ſi glo-rieuſe que celle-là. Que ſi rien me conſole dans la ia-louſie que i'en ay, c'eſt, Madame, que vous connoiſ-ſant comme ie fais, ie ſçay que ſi vous luy faites cette faueur, ce n'eſt pas tant pource qu'il eſt le plus grand

de tous les hommes, que pource qu'il y a deux mille ans qu'il n'est plus. Quoy que ce soit, on peut voir en cela la grandeur de sa fortune, laquelle ne le pouuant encore abandonner tant d'années apres sa mort, adjouste à ses conquestes vne personne qui les releue plus que la femme, & les filles de Darius, & luy a fait gagner vn esprit beaucoup plus grand que le monde qu'il a dompté. Ie deurois craindre, par vostre exemple, d'escrire d'vn stile trop esleué; mais en peut-on prendre vn trop haut, en parlant de vous, & d'Alexandre ? Ie vous supplie tres-humblement de croire, Madame, que i'ay pour vous la mesme passion que vous auez pour luy, & que l'admiration de vos vertus me fera tousiours estre

v. les Rem. de la Lang. Fr. p. 547.

Vostre, &c.



A MONSIEVR DE Chaude-bonne.

LETTRE XXXVII.

MONSIEVR,

En me loüant de mon eloquence, vous deuriez auoir soin de ma modestie, & craindre de me faire perdre vne bonne qualité que i'ay, en m'en voulant donner vne que ie n'ay pas. I'ay receu pourtant vos loüanges auec beaucoup de joye, non pas que ie croye de moy ce que vous m'en dites: mais pource que ce m'est vne grande marque de vostre amitié, & qu'il faut que vous m'aymiez beaucoup, puis qu'en ma faueur, vous-vous estes trompé en vne chose, de laquelle d'ailleurs vous estes si bon iuge. Ainsi, Monsieur, ie trouue qu'il est plus à mon auantage, de croire que ie ne suis pas digne de l'honneur que vous me faites. Et ce qui me donne bonne opinion de vostre amitié, me rend plus glorieux que ce qui me la donneroit de moy-mesme. Aussi bien quand ie serois aussi eloquent que vous dites, ie n'en voudrois pas tirer de plus grand fruit, que de gagner en vostre ame, la place que ie connois par là que i'y ay desia, & de vous persuader de m'aymer autant que vous faites. Que si, apres cela, ie desirois encore quelque chose, ce seroit-

de remercier auec les plus belles paroles du monde les Dames que vous dites qui me font l'honneur de se souuenir de moy. Mais particulierement, i'employerois pour l'vne d'elles, toutes les fleurs & toutes les graces de la Rhetorique, & luy escrirois dés cette heure vne lettre d'amour, si galante, qu'elle seroit disposée de m'escouter à mon retour. Puis qu'elles sont trois, il me semble que pas vne ne se doit offencer de cela. Elles seroient bien rigoureuses, si elles vouloient m'oster la liberté des souhaits, & m'empescher de faire des chasteaux en Espagne, puis-que c'est le seûl contentement que i'y aye. Ie commence d'auoir plus d'esperance de mon retour, que ie n'en auois eu iusqu'icy. Le plaisir que i'auray d'en sortir, me recompensera de l'ennuy que i'ay eu d'y demeurer, & ie iouïs desia par auance, de la ioye que ie receuray en vous voyant. Ainsi, Monsieur, toutes choses sont meslées; le bien & le mal se rencontrent par tout; & quand l'vn n'est pas au commencement, il ne manque pas de se trouuer à la fin. Ie suis encore incertain du chemin que ie prendray; Ie croy pourtant que i'iray m'embarquer à Lisbonne. Si on eust laissé cela à mon choix, ie fusse passé par la France, quelque danger qu'il y pûst auoir. Ce n'est pas que i'ayme fort à m'affermir l'ame, ni à prendre, comme vous, vn chemin périlleux, quand i'en puis tenir vn autre; mais le plus court me semble aisément le plus seur. Et puis, pour vous dire le vray, ie ne sçaurois m'imaginer que ie sois destiné à estre pendu. Neantmoins, on me commande d'aller par
ailleurs:

ailleurs : & les perſonnes à qui vous auez donné toute ſorte de pouuoir ſur moy, & qui en deuroient auoir ſur tout le monde, me l'ordonnent ſi expreſſément, qu'il ne m'eſt pas permis ſeulement de le mettre en deliberation. Cependant, en me deffendant de me hazarder, elles me font mettre à la mercy de la mer & des Pyrates. Ie vous puis dire pourtant, que ie n'ay peur, ni de l'vn ni de l'autre, & ie crains dauantage les bonaces qui me peuuent retarder le bon-heur de vous voir; ie me paſſeray de tous les autres, pourueu que ie puiſſe auoir bien-toſt celuy-là, & le moyen de vous teſmoigner quelque iour, en vous ſeruant, que vous auez rendu vn autre homme auſſi genereux que vous, & que ie ſuis autant que ie dois,

MONSIEVR,

Pour ne point mettre icy cette longue ſuitte de noms que vous dites eſtre ennuyeuſe, ie ne fais des baiſe-mains à perſonne. Mais ie ne puis m'empeſcher de vous ſupplier tres-humblement, Monſieur, de donner ordre, que ſi Madame la Comteſſe de Moret, & Monſieur ſon mary, & Monſieur ſon frere, m'ont oublié, au moins ils me reconnoiſſent à mon retour. Ie ne puis comprendre par quel mal-heur ie n'ay rien oüy dire de leur part, leur ayant eſcrit deux lettres. Ie ſuis pourtant aſſeuré qu'ils ne peuuent manquer de bonté pour moy, eux qui en ont pour tout le monde.

De Madrid. Ce 8. Iuin, 1633. Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XXXVIII.

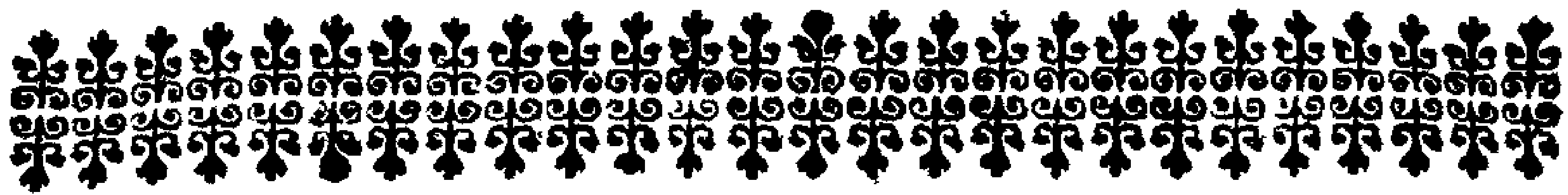
MADEMOISELLE,

I'aurois à cette heure dequoy vous escrire vn beau poulet, & ie pourrois dire sans mentir, que ie passe les iours sans lumiere, & les nuicts sans fermer les yeux. Au moins, i'ay tousiours vescu de cette sorte depuis que ie suis party de Madrid. En dix nuicts, i'ay fait dix iournées, & ie suis arriué à Grenade sans auoir veu le Soleil, si ce n'est aux heures qu'il se couche & qu'il se leue. Il est icy si dangereux, que les yeux que Bordier a quelques-fois comparez à luy, ne le sont pas dauantage. Aussi bien qu'eux, il brûle tout ce qu'il void, & n'est gueres moins à craindre que le feu du Ciel. Ie m'en suis sauué dans les tenebres, & mettant tousiours toute la terre entre luy & moy. Ie me repose à cette heure à l'ombre d'vne montagne de neige, dont cette Ville est couuerte. Il y a trois iours que ie vis dans la *Sierra Morena*, le lieu où Cardenio & Dom-Quichote se rencontrerent; & le mesme iour ie souppay dans la *Venta*, où s'acheuerent les auentures de Dorotée. Ce matin i'ay veu *el Alhambra*, la place de *Viuarambla* & le *Zacatin*; & la ruë où ie suis logé se nomme *la calle de Abenamar, Abenamar, Abenamar Moro de la More-*

ria. I'ay beaucoup de plaiſir à voir les choſes que i'a-uois imaginées ; mais i'en ay bien dauantage à imaginer celles que i'ay autresfois veuës. Quelques excellens que ſoient les objets qui ſe preſentent à mes yeux, mes penſées m'en font touſiours voir de plus beaux, & ie ne donnerois pas les images que ie garde dans ma memoire, pour tout ce que ie voy de plus réel & de plus précieux. Hier, en conſiderant les allées & les fontaines de *Generaliſe*, & ſouhaitant d'y voir *Galiane*, *Zaïde*, & *Daraxe*, en l'eſtat qu'elles y auoient eſté autresfois ; j'y deſiray encore dauantage vne autre perſonne ; auſſi, à la verité, eſt-elle mille fois plus galante & plus aimable, & *Xariſe* miſe aupres d'elle, perdroit ſon nom & ſa beauté. Auec ces enſeignes, ie penſe que ie donneray aſſez à entendre qui elle eſt. Mais cela eſt cruel, Mademoiſelle, qu'il m'en faille parler auec tant d'artifice & de précaution, & que i'aye peine à me réſoudre de dire que c'eſt vous. Vous deuez pourtant me permettre d'eſtre galant à cette heure, que ie me trouue à la ſource de la galanterie, & au lieu d'où elle s'eſt eſpanduë par le monde. Au ſortir d'icy, je me rendray, Dieu aidant, dans quatre iours à Gibraltar, de là i'ay reſolu de paſſer à Ceuta, & d'aller voir *le lieu de voſtre naiſſance, & vos parens qui regnent dans les deſerts de ce païs-là.* Comme ie leur diray de vos nouuelles, ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, d'en dire des miennes aux perſonnes que vous ſçauez, que i'honore & que i'ayme le plus, & de me faire la faueur d'aſſeurer particulie-

rement trois d'entre elles, que quelque loin que me jette ma fortune, la meilleure partie de moy-mesme sera tousiours au lieu où elles seront. Pour ce qui est de vous, vous ne sçauriez douter de la passion que i'ay à vous honorer, & vous sçauez bien que ie ne suis que trop,

Vostre, &c.



A MONSIEVR DE Chaude-bonne.

LETTRE XXXIX.

MONSIEVR,

Ie vous eſcris à la veuë de la terre de Barbarie, & il n'y a entre elle & moy, qu'vn canal qui n'a au plus que trois lieuës de largeur, quoy que ce ſoit l'Ocean, & la mer Mediteranée tout-enſemble. Vous ſerez eſtonné de voir ſi loin vn homme qui prend ſi peu de plaiſir à courre, & qui auoit tant de haſte de ſe raprocher de vous. Mais l'auis que l'on m'a donné, que cette ſaiſon n'eſtoit guere propre à la nauigation pour les grands calmes qu'il y a, & que difficilement ie trouuerois *embarcacion* deuant le mois de Septembre, m'a fait naiſtre l'enuie & le loiſir de faire cette promenade, & i'ay mieux aymé ſouffrir le trauail du chemin, que l'oiſiueté de Madrid. De ſorte qu'apres auoir veu à Grenade tout ce qui y reſte de la magnificence des Roys Mores, *el Alhambra*, *le Zacatin*, & cette celebre place de *Viuarambla*, où i'auois imaginé autrefois tant de tournois & de combats ; je ſuis venu iuſqu'à la pointe de Gibraltar, d'où, auſſi-toſt que l'on m'aura equipé vne fregate, i'eſpere paſſer le Deſtroit, & voir Ceuta, & au retour de là, prendre le chemin de

Calis, San-Lucar, & Seuille, & me rendre à Lisbonne. Iusques icy, Monsieur, ie ne me suis point repenty de cette entreprise, laquelle en cette saison a semblé temeraire à tout le monde. L'Andalousie m'a reconcilié auec tout le reste de l'Espagne, & l'ayant passée en tant d'autres endroits, ie serois bien fasché de ne l'auoir point veuë en celuy seul par où elle peut paroistre belle. Vous ne trouuerez pas estrange que ie louë vn païs, où il ne fait iamais froid, & où naissent les cannes de Succre. Mais ie vous asseure qu'il y a icy tel melon, que l'on pourroit venir manger de quatre cens lieuës; & cette terre, pour laquelle tout vn peuple erra si long-temps dans les deserts, ne pouuoit estre, à mon auis, gueres plus delicieuse que celle-cy. I'y suis seruy par des esclaues qui pourroient estre mes maistresses, & sans peril, i'y puis par tout cueillir des palmes. Cet arbre, pour qui toute l'ancienne Grece a combattu, & qui ne se trouue en France, que dans nos Poëtes, n'est pas icy plus rare que les oliuiers, & il n'y a pas vn habitant de cette coste, qui n'en ait plus que tous les Cesars. On y voit tout d'vne veuë les montagnes chargées de neiges, & les campagnes couuertes de fruits. On y a de la glace en Aoust, & des raisins en Ianuier: l'hyuer & l'esté y sont tousiours meslez ensemble, & quand la vieillesse de l'année blanchit de la terre par tout ailleurs, elle est icy tousiours verte de lauriers, d'orangers, & de myrthes. Ie vous auouë, Monsieur, que ie tasche à vous la faire sembler la plus belle qu'il me sera possible, & vous ayant exa-

geré autrefois le mal que i'ay rencontré en Espagne, si ie ne m'en veux pas desdire, ie croy au moins estre obligé de vous descrire auantageusement ce que i'y trouue de bon. Cependant, il y a dequoy s'estonner qu'vn homme aussi libertin que moy, se haste de quitter tout cela pour aller trouuer vn Maistre. Mais, à la verité, le nostre est tel, qu'il n'y a point de delices que l'on doiue preferer à l'honneur & au contentement de le seruir. Et la liberté, qui est estimée la plus aymable chose du monde, ne l'est pas tant que son Altesse. Vous sçauez que ie n'ay gueres d'inclination à la flaterie, & vne des plus remarquables singularitez qui soient en Monseigneur, est de ne la pouuoir souffrir. Mais il faut auouër qu'outre les hautes vertus que la grandeur de sa naissance luy donne, son affabilité & sa bonté, la beauté & la viuacité de son esprit, le plaisir auec lequel il escoute les bonnes choses, & la grace dont il les dit luy-mesme; sont des qualitez, qui à peine se trouuent nulle part au point qu'elles paroissent en luy, & si ce n'est que pour voir quelque chose de rare que ie cours le monde, ie n'ay que faire de passer plus loin, & ie feray mieux de me ranger aupres de sa personne. Ie considere icy tout ce que ie voy auec plus de curiosité que ie n'en ay de moy-mesme, pour satisfaire quelque iour à celle de son Altesse; Et ie sçay que quand i'auray eu l'honneur de l'en entretenir vne fois, il le sçaura toute sa vie mieux que moy. La prodigieuse memoire de ce Prince, est vne des considerations qui m'a autant consolé durant cét esloignement,

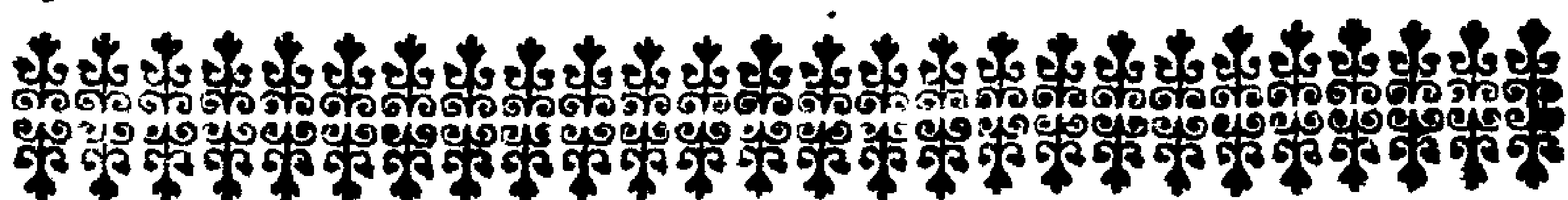
car ie ſuis aſſeuré que i'y ſuis encore, puis que i'ay eu l'honneur d'y eſtre autrefois; & ie ne ſeray pas ſi malheureux que d'eſtre la ſeule choſe qui en ſoit iamais ſortie. Son Alteſſe, qui n'a iamais oublié vn Tribun, ni vn Edile, ni meſme vn ſoldat legionnaire, qui ait eſté vne fois nommé dans l'hiſtoire, n'oubliera pas, que ie croy, vn de ſes ſeruiteurs; & tout le Globe de la terre eſtant en ſon imagination mieux que dans nulle carte du monde, quelque loin que i'aille, ie ne dois pas craindre pour cela de ſortir de l'honneur de ſon ſouuenir. Ie vous ſupplie pourtant tres-humblement, Monſieur, vous qui auec tant de bonté me procurez toutes ſortes d'honneurs & d'auantages, de me faire la faueur de trouuer occaſion de teſmoigner à Monſeigneur, l'extréme deſir que i'ay d'auoir l'honneur de me voir à ſes pieds, & les vœux que ie fais tous les iours pour vne ſanté ſi importante à tout le monde que la ſienne. Si apres cela ie deſire encore quelque choſe de vous, c'eſt ſeulement que vous preniez garde, s'il vous plaiſt, que le temps ne m'oſte rien de la part que ſi liberalement vous m'auez donnée en voſtre affection. Mais voyez où me porte l'excés de la mienne, qu'elle me fait douter du plus conſtant & du plus genereux de tous les hommes; Vous qui ſçauez, Monſieur, qu'en tous ceux qui ayment beaucoup, il y a touſiours quelques mouuemens qui ne ſont pas de la raiſon; pardonnez-moy, s'il vous plaiſt, cette crainte, & conſiderez que ie ſuis excuſable, eſtant auec tant de paſſion,

MON-

MONSIEVR,

Ie voudrois bien que Madame la Comteſſe de Barlemont, & Madame la Princeſſe de Barbançon, ſceuſſent que ie me ſouuiens extrémement d'elles, à vn des bouts de l'Europe, & que ie vay paſſer la mer, pour voir ſi l'Afrique que l'on dit produire touſiours quelque choſe de rare, a rien qui le ſoit tant qu'elles.

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE PAVLET.

LETTRE XL.

MADEMOISELLE,

Enfin, ie ſuis ſorty de l'Europe, & i'ay paſſé ce deſtroit qui luy ſert de bornes; mais la mer qui eſt entre vous & moy, ne peut rien eſteindre de la paſſion que i'ay pour vous, & quoy que tous les eſclaues de la Chreſtienté ſe trouuẽt libres en abordant cette coſte, ie ne ſuis pas moins à vous pour cela. Ne vous eſtonnez pas de m'ouïr dire des galanteries ſi ouuertement, l'air de ce païs m'a deſia dõné ie ne ſçay quoy de felon, qui fait que ie vous crains moins, & quand ie traitteray deſormais auec vous, faites eſtat que c'eſt de Turc à More. Il ne vous doit pas pourtant deſplaire que l'on vous parle d'amour de ſi loin, & quand ce ne ſeroit que par curioſité vous deuez eſtre bien aiſe de voir des poulets de Barbarie; il manquoit à vos auentures d'auoir vn Amant au delà de l'Ocean, & comme vous en auez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde. Ie grauay hier vos chiffres ſur vne montagne qui n'eſt guere plus baſſe que les eſtoilles, & de laquelle on deſcouure ſept Royaumes; & i'enuoye demain des cartels aux Mores de Marroc & de Fez, où ie m'offre

à souftenir, que l'Afrique n'a iamais rien produit de plus rare, ni de plus cruel que vous. Apres cela, Mademoiselle, ie n'auray plus rien à faire icy, que d'aller voir *vos parens*, à qui ie veux parler de ce mariage, qui a fait autrefois tant de bruit, & tascher d'auoir leur consentement, afin que personne ne s'y oppose plus. A ce que i'entens, ce sont gens peu accostables, i'auray de la peine à les trouuer; on m'a dit qu'ils doiuent estre au fonds de la Lybie, & que les lions de cette coste sont moins nobles, & moins grands. On en vend icy de ieunes qui sont extrémement gentis; i'ay resolu de vous en enuoyer vne demy-douzaine, au lieu de gands d'Espagne, car ie sçay que vous les estimerez dauantage, & ils sont à meilleur marché. Tout de bon, on en donne icy pour trois escus qui sont les plus iolis du monde; en se ioüant, ils emportent vn bras ou vne main à vne personne, & apres vous, ie n'ay iamais rien veu de plus agreable. Disposez, s'il vous plaist, Madame Anne à s'accommoder auec eux, & à leur donner la place de Dorinde. Ie vous les enuoiray par le premier vaisseau qui partira, & pleust à Dieu que ie pûsse aller auec eux me mettre à vos pieds! Ce sera là, Mademoiselle, qu'ils auront sujet d'estre les plus fiers animaux de la terre, & de s'estimer les Roys de tous les autres. Mais vne des plus grandes marques que ie pûsse donner que l'air d'Afrique m'a inspiré quelque felonnie, c'est que i'ay escrit desia trois pages, & que i'ay pensé acheuer cette lettre sans parler de Me D. R. Ie vous asseure pourtant, qu'en

quelque part que ie sois, elle est tousiours dans mon cœur, & dans mon souuenir, & mesme à ce moment *Benche di tanta lontananza, li fò humilißima riuerenza*, & suis son tres-humble & tres-obeïssant seruiteur, *Branbano.* Tant que ie seray hors de la Chrestienté, ie n'oserois rien dire à Mr de C. pour Mlle de R. Ie crois qu'elle ne me voudra pas plus de mal pour cela; i'espere luy payer quelque iour le plaisir que i'ay eu d'ouïr les auentures d'Alcidalis, en luy racontant les miennes. Ie luy feray entendre des choses estranges & incroyables, & pour ses fables, ie luy rendray des histoires. Vostre *Seruiteur* a tousiours dans mon esprit la place que son merite, & l'affection qu'il me fait l'honneur d'auoir pour moy, luy doiuent donner. Il y a vn de vos amis, Mademoiselle, que i'ayme auec tant de passion, que i'en oublie mon deuoir, & qu'il ne me souuient pas de dire combien ie le respecte, & ie l'honore. L'extréme enuie que i'ay d'estre dans son souuenir, m'a pensé obliger à faire vne folie, car sans considerer toutes les raisons qui me deuoient arrester, il ne s'en est guere fallu, que ie ne luy aye escrit, & i'auois resolu de commencer ainsi.

Monseigneur, ie ne sçaurois m'empescher de vous escrire, quand ce ne seroit que pour datter ma lettre de Ceuta. Apres auoir veu les Palais des Rois de Grenade, & la demeure des Abencerrages, i'ay voulu voir le païs de Rodomont, & d'Agramant, & connoistre la terre, d'où sortirent tous ces grands hommes,

Che furo al tempo che passaro i Mori.

D'Africa il Mar en Francia nocquer tanto.

Ie crois, Mademoiselle, que ce commencement luy euſt donné enuie de voir le reſte que i'euſſe continué de cette ſorte.

Si vos inclinations ne ſont changées, ie ſçay, Monſeigneur, que vous ne deſaprouuerez pas cette curioſité, & que dans la felicité où vous eſtes, il y aura quelques heures, où vous enuierez la condition d'vn banny, & d'vn miſerable. Au cas que i'obtienne vn paſſeport que i'eſpere de Tetuan, & que les Alarbes qui courent cette campagne ne rompent pas mon deſſein; i'auray le plaiſir de voir dans quelques iours, vne ville toute pleine de Turbans, vn peuple qui ne iure que par Ala, & des Africaines qui n'ont rien de barbare que le nom, & leſquelles, malgré le Soleil qui les bruſle, ſont plus belles & plus brillantes que luy. C'eſt vn païs, Monſeigneur, où il n'y a point de ſottes, de froides, ni de cruelles; elles ſont toutes amoureuſes, pleines de feu & d'eſprit, & (ce que quelqu'vn y eſtimera dauantage) elles ne vont iamais à confeſſe. Par le contentement que i'auray de voir toutes ces choſes, vous pouuez iuger, Monſeigneur, que ce n'eſt pas toûjours la fortune qui rend les hommes heureux, & qu'il n'y en a point de ſi mauuaiſe, qui n'aye quelques bons endroits, pourueu que l'on les ſçache trouuer. Tandis que voſtre bon-heur vous occupe, & qu'il vous donne au moins les ſoins de vous en ſeruir, & de le bien employer, ie iouïs du loiſir, & de la liberté, où mon mal-heur me laiſſe. Il me ſemble qu'en m'oſtant

la France, on m'a donné le reste de la terre, & ie ne me dois non-plus plaindre du destin qui m'en a chassé, que les lethargiques de ceux qui les pincent,& qui les frapét pour les resueiller. Au lieu que ie passois ma vie entre dix ou douze personnes, en cinq ou six ruës, & deux ou trois maisons; changeát maintenant de lieu à toute heure, ie vois des montagnes, des deserts, & des precipices, des fleurs, & des fruits, que ie n'auois iamais oüy nommer, des peuples differens, & des riuieres, & des mers qui m'estoient inconnuës. Ie change tous les iours de Villes, toutes les semaines de Royaumes: ie passe en vn moment d'Europe en Afrique, & i'irois plus aisément à la source du Nil, que ie n'eusse esté autresfois à celle de Rongis. Si en cet estat de vie, Monseigneur, ie ne gouste pas les delices dont vous iouïssez, dans l'entretien des seules aymables personnes du monde, au moins n'ay-je pas aussi ces heures de chagrin, & d'accablement qui empoisonnent iusques à l'ame, & qui peuuent tuër en vne heure le plus fort homme du monde. Dans l'innocence où ie vis, ie prie Dieu tous les iours qu'il vous en garde, & qu'il conserue long-temps en vostre personne, la plus pure generosité de nostre siecle, & tant d'autres belles qualitez qu'il vous a données. Si apres cela, ie fais quelques souhaits particuliers pour moy, c'est qu'à la fin de tant d'erreurs ie puisse auoir l'honneur de vous en entretenir, & vous tesmoigner, Monseigneur, que ie ressens, comme ie dois, les solides obligations que i'ay d'estre.

Mais, Mademoiſelle, pour vn homme qui vouloit vous eſcrire vn poulet, il me ſemble que ie mets icy beaucoup de choſes qui n'y peuuent entrer. Voila ce que c'eſt que de n'y eſtre pas accouſtumé, & de m'auoir tenu ſi long-temps en contrainte; ſi vous m'euſſiez permis dés le commencement de vous en enuoyer, i'en ſçaurois faire à cette heure de fort iolis, & ie ne finirois pas niaiſement comme ie fais, en diſant que ie ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant Seruiteur,
VOITVRE L'AFRICAIN.

Ce 7. d'Aouſt 1633.



A LA MESME.

En luy enuoyant plusieurs Lyons de cire rouge.

LETTRE XLI.

MADEMOISELLE,

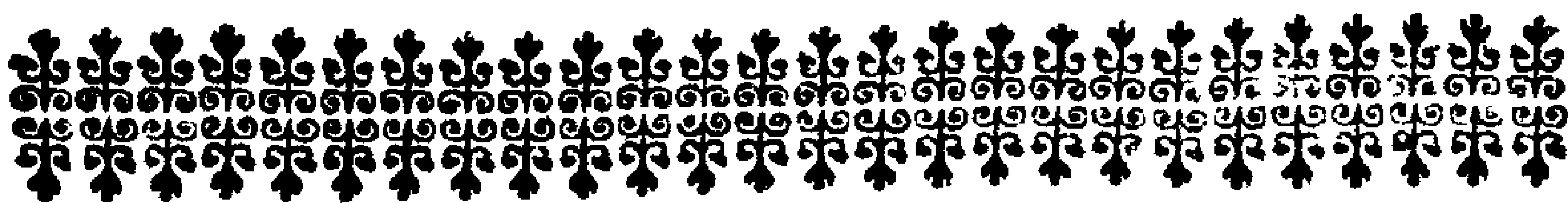
Ce Lyon ayant esté contraint, pour quelques raisons d'Estat, de sortir de Libye auec toute sa famille, & quelques-vns de ses Amis; i'ay creu qu'il n'y auoit point de lieu au monde où il se pûst retirer si dignement qu'aupres de vous, & que son mal-heur luy sera heureux en quelque sorte, s'il luy donne occasion de cõnoistre vne si rare personne. Il vient en droite ligne d'vn Lyon illustre, qui commandoit il y a trois cens ans sur la Montagne de Caucase, & de l'vn des petits-fils duquel on tient ici qu'estoit descendu vostre bisayeul, celuy qui le premier des Lyons d'Afrique passa en Europe. L'honneur qu'il a de vous appartenir, me fait esperer que vous le receurez auec plus de douceur & de pitié que vous n'auez coustume d'en auoir; & ie croy que vous ne trouuerez pas indigne de vous, d'estre le refuge des Lyons affligez. Cela augmentera vostre reputation dans toute la Barbarie, où vous estes desia estimée plus que tout ce qui est delà la mer, & où il ne se passe iour que ie n'entende loüer quelqu'vne de vos actions. Si vous leur voulez apprendre l'inuention

l'inuention de se cacher sous vne forme humaine, vous leur ferez vne faueur signalée; car par ce moyen ils pourroient faire beaucoup plus de mal, & plus impunément. Mais si c'est vn secret que vous vouliez reseruer pour vous seule, vous leur ferez tousiours assez de bien, de leur donner place aupres de vous, & de les assister de vos conseils. Ie vous asseure, Mademoiselle, qu'ils sont estimez les plus cruels & les plus sauuages de tout le païs, & i'espere que vous en aurez toute sorte de contentement. Il y a auec eux quelques Lyonceaux, qui pour leur *ieunesse, n'ont encore pû estrangler que des enfans & des moutons : Mais ie* croy qu'auec le temps, ils seront gens de bien, & qu'ils pourront atteindre à la vertu de leurs peres. Au moins sçay-je bien qu'ils ne verront rien aupres de vous, qui leur puisse radoucir ou rabaisser le cœur, & qu'ils y seront aussi bien nourris, que s'ils estoient dans leur [la] plus sombre forest d'Afrique. Sur cette esperance, & l'asseurance que i'ay que vous ne sçauriez manquer à tout ce qui est de la generosité, ie vous remercie desia du bon accüeil que vous leur ferez, & vous asseure que ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur,

LEONARD, Gouuerneur des Lyons du Roy de Marroc.



A LA MESME.

LETTRE XLII.

MADEMOISELLE,

Depuis que ie suis party de Madrid, i'ay fait, deuant que de venir icy, deux cens cinquante lieuës d'Espagne, qui n'en valent gueres moins que cinq cens de France : ce n'est pas mal aller pour vn homme qui auoit les jambes si roides, & à qui on reprochoit qu'il ne pouuoit marcher. I'ay iugé tout ce chemin bien employé, lors qu'en arriuant en ce lieu, i'y ay trouué les lettres qu'il vous a pleu me faire tenir, du troisiesme de Iuillet. Et quoy que i'aye rencontré à Seuille toute la despoüille de la flotte des Indes, & que l'on m'y ait fait voir six millions d'or dans vne seule chambre, ie puis dire que ie n'ay point veu de si grands tresors, que celuy que vous m'auez enuoyé. Vous pouuez imaginer le contentement que i'ay eu de receuoir tant de tesmoignages d'affection de tout ce qu'il y a d'aymables personnes au monde. Et certes, cette ioye auroit esté plus grande, que ne l'eust pû supporter vn homme qui est si peu accoustumé d'en auoir, si elle n'eust esté temperée par la nouuelle que vous me donnez de vostre indisposition. La colique n'auoit pû iusqu'icy venir à bout de ma patience,

mais elle a trouué moyen de la vaincre en me prenant par là,& la douleur me touche en la plus ſenſible partie de moy-meſme, quand elle vous attaque. I'ay vne extréme triſteſſe de voir que mon ame ſoit diuiſée en deux corps ſi foibles que le voſtre& le mien,& qu'il faille que ie ſois touſiours malade de mes maux ou des voſtres. Enfin, Mademoiſelle, ie voy bien qu'il me faudra chercher des remedes plus ſolides que celuy de l'Ejade; Nous ſerons contraints de nous ſouſmettre à l'auis des Medecins, & nous deuons pluſtoſt nous reſoudre à perdre vne vertu, *que deux vertueux*. La Charité qui eſt la premiere de toutes, nous oblige à auoir pitié de nous-meſmes, & puis que la douleur & la maladie, ſont des effets du peché, & vne des maledictions qu'il a cauſées, nous deuons faire tout ce qui nous ſera poſſible pour les fuïr, & pour auoir ſoin de noſtre ſanté. Vous auez encore plus d'intereſt que moy de ſuiure ce conſeil; car la mienne eſt à cette heure en meilleur eſtat qu'elle n'auoit accouſtumé, & le trauail & l'agitation du chemin, m'ont mis au moins hors d'apprehenſion pour quelque temps. Si vous voulez vſer de ce regime, ie vous attendray en Angleterre, & ie vous meneray par tout, par la couſtume du Royaume de Logres. I'eſtois ſorty de Madrid, contre l'opinion de tout le monde, auec ce peu de prudence que vous ſçauez que les Philoſophes de la Secte de voſtre *Mary* ont en tout ce qui eſt de leur plaiſir; & en vne ſaiſon où les Eſpagnols oſent à peine ſortir de leur logis, i'auois entrepris de trauerſer la

plus grande partie de l'Eſpagne, & de venir paſſer le mois d'Aouſt, au lieu le plus chaud de l'Europe. Cependant, ie ſuis venu à bout, Dieu-mercy, de mon deſſein, & à cette heure que ie ſuis en Portugal, ie me moque de ceux qui diſoient que i'allois mourir en Andalouſie. Sans mentir, Mademoiſelle, ce ne vous eſt pas peu de gloire d'auoir pû allumer le cœur d'vn homme auſſi froid que ie ſuis. Le Soleil qui feñd icy la terre, & qui bruſle les rochers, n'a pû à grand'peine que m'échauffer: & ie n'ay point eu d'incommodité en ce voyage, qu'vne nuit que ie ne m'eſtois pas aſſez couuert. Trois hommes qui eſtoient partis auec moy, ont eſté contraints de demeurer en chemin. La chaleur, la laſſitude, ni la peine qu'il y a de voyager en ce païs, n'ont pû m'arreſter, & quoy que iaye trouué beaucoup de lits plus mal-garnis que ceux de Villeroy, & beaucoup de chambres plus mauuaiſes que celles de Panfou, & que ie n'aye point dormy (choſe de conſideration) depuis trois mois; ie ſuis icy arriué plus fort & plus ſain que iamais. Ne penſez donc pas que ie ſois encore cette foible creature que vous auez veuë autrefois. Ie ſuis tout autre que vous ne ſçauriez vous imaginer. Ie ſuis creu de ſix grands doigts dans ce voyage; i'ay le teint extrémement bruſlé, le viſage plus long que ie ne l'auois, les dents de deuant fort ſerrées, les yeux noirs, la barbe noire, & ſelon que ie me figure qu'eſt fait le Baron de Villeneuue, ie luy reſſemble plus à cette heure qu'à Monſieur de Seriſay. Cette mine entre douce & niaiſe eſt paſſée en vne au-

tre toute contraire, & il ne m'eſt plus rien reſté qui ne ſoit changé; ſinon que i'ay encore les ſourcils joints, qui eſt la marque d'vn fort méchant homme: I'eſpere que dans trois ou quatre iours i'eſprouueray ſi ie ſçauray auſſi bien reſiſter au trauail de la mer, qu'aux autres, & dés qu'vn vaiſſeau Anglois qui a deſia les deux tiers de ſa charge, l'aura toute entiere, nous partirons, Dieu aidant, au premier vent. Il faut auouër, Mademoiſelle, que ma fortune a quelque choſe de bien bizarre; moy, qui autrefois n'ay pû me reſoudre d'aller iuſqu'au Pont aux Dames, en la meilleure compagnie du monde, i'ay eſté à cette heure plus loin qu'Hercule, & il y a plus d'vn mois que i'ay paſſé ſes colonnes: & au lieu que ie ne pouuois ſouffrir vn petit vent dans le cabinet de Madame de Ramboüillet, ie m'en vay à cette heure en deffier trente-deux au milieu de l'Ocean & de l'Hyuer. Ce n'eſt pas là pourtant le plus grand peril, trente vaiſſeaux de Barbarie qui courent cette coſte, donnent dauantage de peur à tous ceux qui partent d'icy, & ſe font plus craindre que la tempeſte. Ie voudrois bien ſçauoir s'il y a quelque Aſtrologue qui euſt pû dire en me voyant il y a deux ans, dans la ruë ſaint Denis auec ma rotonde, que ie courrois bien-toſt fortune de ramer dans les galeres d'Alger, ou d'eſtre mangé par les poiſſons de la mer Atlantique. Mais au cas que ie ſois deſtiné à eſtre pris par les Pirates, ie ſouhaite, au moins, que ie tombe entre les mains d'vn celebre Corſaire, que i'ay oüy nommer autrefois à Mademoiſelle de Ramboüillet,

& dont le nom ſeul me fait auoir de l'inclination pour luy. v.p. 182. Si Mademoiſelle de Ramboüillet le peut deuiner en quatre, & le dire apres ſans rire, ie luy donneray vn petit peigne, dont on me fit hier preſent, qui auoit eſté fait pour la Reyne de la Chine. Ie n'ay pourtant pas trop de peur de payer ma rançon, & d'eſtre reduit à racheter ma liberté; car le Capitaine du nauire m'a aſſeuré que ie pouuois dormir en repos pour ce qui eſt de cela, & m'a iuré qu'en tout cas, il mettroit le feu aux poudres. Voyez le bon expedient, & s'il ne me vaudroit pas mieux embarquer auec vn Anabatiſte. Mais ce qui eſt remarquable, & qui s'eſt plaiſamment rencontré; c'eſt (& par ma foy ie ne ments pas) que ie m'en vay dans vn vaiſſeau qui ne porte que moy, & huit cens caiſſes de ſuccre, de ſorte que ſi ie viens à bon port, i'arriueray confit, & ſi d'auenture ie fais naufrage auec cela, ce me ſera au moins quelque conſolation, de ce que ie mourray en eau douce. Iugez ſi ie pouuois rencontrer vne *embarcacion* qui me fuſt plus conuenable. Apres cela, il me ſemble que ce voyage ne me peut eſtre qu'heureux. I'eſpere que les Zephirs qui ſont du nombre des Eſprits doux, me ſeront fauorables, & que deuant que cette lettre ſoit en France, ie pourray eſtre en Angleterre. Ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de me faire la faueur de témoigner à la premiere des deux perſonnes dont ie vous parlois à cette heure, qu'encore que ie change de tant de lieux, elle garde touſiours celuy qu'elle a accouſtumé d'auoir en ma memoire. Tous

les objets qui se presentent à moy, me font souuenir d'elle, & toutes les fois que ie voy vn magnifique bastiment, vn païs agreable, & vne belle ville, ou quelque rare ouurage de l'art ou de la nature : ie la souhaite, & ie desirerois sçauoir le iugement qu'elle en feroit. Celuy qu'elle a fait depuis peu en ma faueur, me rend plus satisfait de moy-mesme, que ie ne le fus de ma vie: & le prix qu'elle m'a donné venant d'vne si bonne part, me semble estre hors de prix. Il ne me pouuoit rien arriuer tant à mon auantage, que de receuoir cet honneur d'vne personne, qui en peut estre si bon iuge, & de qui on peut dire auec verité, qu'il n'y a iamais eu vne Dame qui ait si bien entendu la galanterie, ni si mal entendu les galants. Ie trouue seulement à desirer qu'en me faisant cette grace, on me l'eust signifiée en d'autres termes, qu'en disant qu'elle donnoit, *el precio de mas galan al Re Chiqutto*. C'estoit, ce me semble, assez de dire, *Chico*; mais du stile de la Demoiselle qui l'a escrit, ie m'estonne encore qu'elle n'a mis *Chiquitico*, toutesfois cela peut auoir esté fait à bon dessein, & dans vne si grande gloire que celle que ie receuois, il estoit à propos de me faire souuenir de ma petitesse. Ie fais ce qu'il m'est possible pour défendre sa bonté ; car i'auouë, qu'à ce coup ie serois trop méconnoissant, si ie me plaignois d'elle, apres l'honneur qu'elle m'a fait de m'escrire. Lors mesme qu'elle me reproche que ie suis petit, elle m'esleue par dessus tous les autres ; & auec vne feüille de papier, elle me rend le plus grand homme de France. Celle que i'ay receuë

d'elle, eſt ſi excellente, & ſi pleine de gentilleſſe, qu'apres cela, ie ne ſçay ſi i'aurois aſſez de temps ni de hardieſſe pour luy eſcrire. Ie ne me trouue iamais ſi glorieux que quand ie reçois de ſes lettres, ni ſi humble que lors que i'y veux reſpondre, & que ie conſidere combien mon eſprit eſt bas au deſſous du ſien. Ie voudrois bien, Mademoiſelle, dire icy quelque choſe de cette perſonne qui ſera touſiours loüée, & ne le ſera iamais aſſez; & ie ſouhaiterois qu'il y euſt des paroles auſſi belles & auſſi bonnes qu'elle, pour en parler comme ie deſirerois: mais il n'y a point de langage au monde pour cela, & c'eſt tout ce que peut faire le dernier effort de la penſée, que de conceuoir quelque choſe digne d'elle. Ie remercie Madame de Clermont, de ce que les extrémes chaleurs d'Andalouſie ne m'ont point fait malade, & de ce que i'ay eu le temps fauorable les deux fois que i'ay paſſé le Deſtroit. Ie la ſupplie de me continuër ſes faueurs, & de croire que ie ne ſçaurois iamais oublier de ſi ſolides obligations. I'acheueray de connoiſtre d'icy en Angleterre, à quel point eſt l'affection qu'elle me fait l'honneur d'auoir pour moy. On dit qu'il y a en Noruegue, des perſonnes qui vendent le vent, mais ie croy qu'elle le peut donner, & ſi ie ne l'ay touſiours en pouppe, ie me plaindray d'elle. Auec ſa permiſſion, ie baiſe tres-humblement les mains à Mademoiſelle *Atalante*, & quoy que ſa legereté ſoit vne des premieres choſes que i'aye loüées en elle, ie la ſupplie de n'en point auoir pour moy. Ie luy rends mille graces, & à

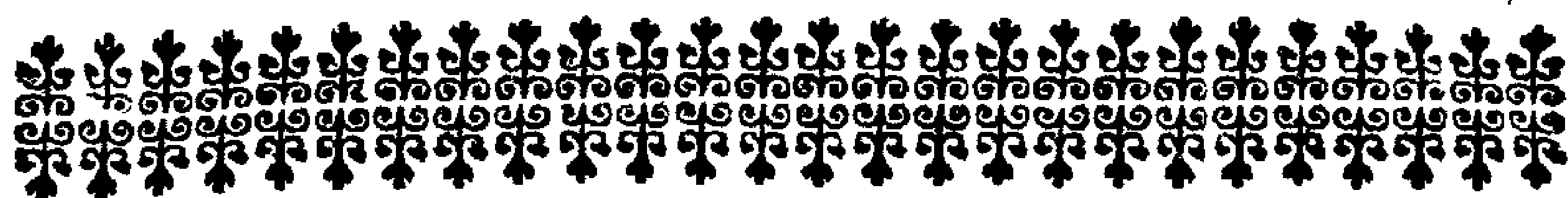
Mademoiſelle

Mademoiſelle ſa ſœur, de l'honneur qu'elles me font de ſe ſouuenir de moy. Mais, Mademoiſelle, voicy la cinquieſme page que ie vous eſcris, ſans vous eſcrire, & quand vous lirez tant de choſes que ie mets pour les autres, ſans parler de vous, il me ſemblè que l'on vous pourroit demander, *Et vous, pourquoy ne mangez-vous point de gaſteau?* Vous ſçauez que c'eſt voſtre faute plus que la mienne. Si vous en voulez manger, il ne faut que le dire, tout ſera pour vous, ie vous iure, & vous aurez les parts de tous les autres; Ie ne puis pourtant m'empeſcher de vous dire icy l'extréme ioye que l'on m'a donnée en me mandant que i'eſtois tout entier dans le cœur de cet homme que vous ſçauez qui eſt ſi fort ſelon le mien. Ie ſçay bien que ce n'eſt pas vn lieu de repos; ie croy qu'il n'y a point d'endroit dans l'Afrique, ſi chaud, ni de Golphe en la mer qui ſoit plus agité. Mais cela ne m'empeſche pas que ie ne me réjouïſſe infiniment d'y eſtre, & que ie ne me tienne tres-heureux d'auoir vne ſi grande place dans le meilleur cœur de France. Si, du reſte, il n'y a que des pieds & des mains, ie croy, au moins que ce ſont de belles mains & de beaux pieds; & il y en aura quelques-vns que ie baiſerois de bon cœur. Mais puis qu'il luy a pleu me faire vn ſi grand honneur, ie le ſupplie tres-humblement, que pour acheuer cette bonté, il vous permette d'y entrer plus auant que les autres, & qu'au moins il vous y laiſſe mettre la moitié du corps, car ſans mentir, Mademoiſelle, ie ne puis eſtre bien entier en vn lieu où vous n'eſtes pas. S'il a encore la bon-

ne inclination qu'il auoit à bien faire, ie ſçay qu'il m'accordera bien volontiers cette faueur, & qu'il ſera bien-aiſe de nous mettre là à part tous deux enſemble. I'ay extrémement beſoin d'vne occaſion comme celle-là; & de vous pouuoir entretenir en particulier pour vous dire, ſans que tant de perſonnes l'entendent, ce que ie ſens pour vous, de quelle ſorte ie vous ayme, & ie vous honore, combien voſtre abſence m'eſt inſupportable, & voſtre memoire m'eſt douce, & auec quelle paſſion ie ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MONSIEVR DE Chaude-bonne.

LETTRE XLIII.

MONSIEVR,

Ie croyois que ie ne pourrois iamais ſortir de ce païs, & il ſembloit que mon mal-heur euſt bouché les ports de San-Lucar & de Liſbonne. I'eſtois ſorty de Madrid, ſur l'auis qu'on m'auoit donné, qu'vn vaiſſeau Anglois deuoit partir de Seuille dans ſix ſemaines; & pour ne pas attendre, & arriuer iuſtement en ce temps-là, i'auois pris le tour par Gibraltar, & par Grenade. Cependant, il y en a ſix autres que celles-là ſont paſſées, & ie ne croy pas qu'il parte encore d'vn mois. L'impatience d'eſtre ſi long-temps en vn lieu m'auoit fait venir de là, croyant y deuoir retourner ſeulement pour voir celuy-cy. Et quoy que l'on m'euſt eſcrit qu'il n'y auoit point d'*embarcacion*, ie m'eſtois reſolu de faire ſix vingts lieuës, & de paſſer deux fois la Sierra Morena, pour me diuertir. Mais le bonheur a voulu, que tandis que i'eſtois en chemin, il eſt arriué vn nauire Anglois, dans lequel, Dieu aidant, ie m'embarqueray. Il y a trois ſemaines que ie l'attens, dans deux iours il ſera acheué de charger, & partira au premier vent. La fortune diſpoſe bien bizarre-

ment de moy ; & apres m'auoir fait voyager en Espagne au mois d'Aoust, elle me fera nauiger en Nouembre. Le vaisseau est de vingt-cinq pieces, fort bon & bien armé, ie pense que nous aurons besoin de tout, car il y a beaucoup de Turcs à la coste ; & en ce temps-cy ie croy que ie ne seray pas si mal-heureux, que ie ne voye quelque tempeste que i'aye quelque iour à vous décrire. Cette *embarcacion* est sans doute vne des meilleures que ie pouuois esperer; Le voyage est beaucoup plus aysé d'icy que de Seuille, & ie ne voudrois pour rien y estre demeuré, & ne m'estre pas resolu de venir voir le Portugal. Ie vous asseure, Monsieur, que Dom Manuël, & la Señora Osoria ont icy de beau bien, & que s'ils y pouuoient r'entrer, ils y seroient mieux accommodez qu'à Bruxelles. Lisbonne est, à mon gré, vne des plus belles villes du monde, & qui merite autant d'estre veuë. Ce sont trois montagnes couuertes de maisons & de iardins, qui se mirent toutes dans vne riuiere large de trois lieuës, & la ville qui se voit sous le Tage, ne paroist pas moins belle, que celle qui est sur le bord. Ie ne laisse pas pourtant d'y estre auec quelque ennuy, car ie n'ay receu pas vne lettre depuis que i'y suis; & ie ne sçay rien d'aucune chose. On ne connoist quasi point icy d'autre France, que l'Antarctique. La plus part de ceux que i'y vois, sont des hommes de l'autre monde, & on y sçait plus souuent des nouuelles du Cap vert, & du Bresil, que de Paris ou de Flandres. De sorte qu'encore que ce me doiue estre quelque contentement d'estre au païs de la Mar-

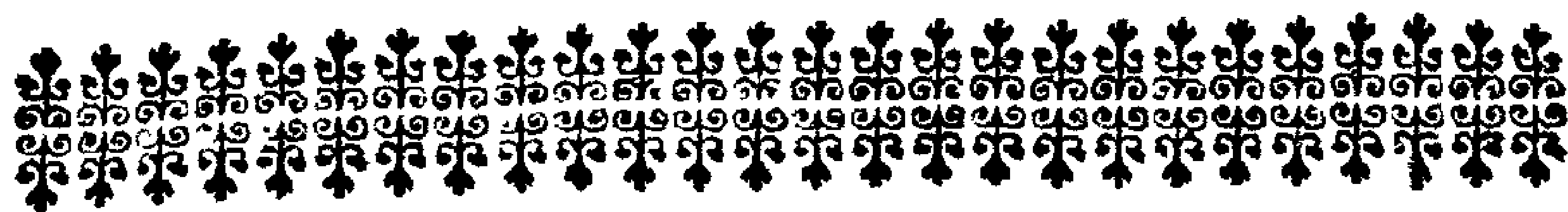
melade, & que i'aye icy vne maiſtreſſe qui eſt encore plus douce qu'elle, tout cela ne me touche point, & ie fais des vœux pour en ſortir, comme ſi i'eſtois en Noruegue. C'eſt vne eſtrange choſe, Monſieur, que des auentures d'Eſpagne : I'y ay eſté touſiours auſſi chaſte qu'vne Demoiſelle que ie croy que vous voyez tous les ſoirs, & auec toute ma ſeuerité, ie ne laiſſeray pas de vous pouuoir monſtrer quelque iour des poulets en Caſtillan, en Portugais, & en Andaluz; Et ſi vne More qui demeure deuant mes feneſtres ſçauoit écrire, ie vous en pourrois faire voir encore en Guinois : mais i'eſpere que le vent emportera bien-toſt toutes ces affections, & me mettra en lieu où i'en ay de plus ſolides, & de mieux fondées. Vous qui faites tout ſeul vne grande partie de toutes les miennes, vous pouuez vous imaginer auec quelle impatience ie deſire ce bon-heur. Ie vous puis au moins aſſeurer, que ie ne laiſſeray iamais de maiſtreſſe auec tant de plaiſir, que quand ie vous iray reuoir; & moy qui m'eſtois deffendu toute ma vie des triſteſſes, des langueurs, & des inquietudes de l'Amour, ie trouue à cette heure tout cela dans l'amitié. Ie penſe, Monſieur, que vous me croirez, & que vous-vous perſuaderez ayſément qu'vn homme auquel vous auez fait tant de biens, & à qui vous en auez enſeigné encore dauantage, ne peut manquer d'en auoir le reſſentiment qu'il doit. La fermeté & la reconnoiſſance ſont deux vertus que vous m'auez appriſes, que ie ne ſçaurois mieux employer qu'en vous; & quand, auec tou-

te ſorte de generoſité, ie vous aurois payé au double tout ce que ie vous dois, apres cela ie ne ſerois pas encore quitte, & ie vous deurois cette generoſité-là meſme, puiſque ce ſeroit aupres de vous que ie l'aurois acquiſe. Auſſi n'eſt-ce pas mon intention de m'aquitter enuers vne perſonne à qui ie prens tant de plaiſir d'eſtre redeuable; & outre que mon inclination & ma raiſon me donnent à vous, ie ſuis bien-aiſe d'auoir encore des obligations infinies d'eſtre touſiours,

MONSIEVR,

A Lisbonne le 22. Octobre, 1633.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR ***

LETTRE XLIV.

MONSIEVR,

Pour vous monſtrer que ie trouue voſtre excuſe fort bonne, c'eſt que ie m'en veux ſeruir ; elle me ſera beaucoup plus neceſſaire qu'à vous, & vous ne deuez pas trouuer eſtrange que ie l'allegue en mon beſoin, moy qui ay touſiours moins d'eſprit, & qui ay à cette heure moins de temps. Vous le croirez ayſément quand vous ſçaurez que l'on m'a dit aujourd'huy, que nous partirons dans cinq iours ; de ſorte qu'il me faut acheter vn lit, des matelats, des couuertures, vn petit troupeau de moutons, vingt beſtes à cornes, cinquante poules, & quelques *chats de voliere*, (car le Capitaine ne veut pas nourrir les paſſagers) outre cela, il faut que i'eſcriue à Seuille, à Madrid, en Flandres, en France, à mes Amis, à des Marchands, à des Miniſtres, à mes Amies & à des Maiſtreſſes : & ce qui eſt le plus embarraſſant, il me faut tous les iours reſpondre à vn poulet Portugais, que, par ma foy, ie ne puis lire ni entendre. Iugez ſi iamais perſonne a eu tant d'affaires, & ſi ie puis eſperer de vous enuoyer vne lettre qui puiſſe payer la voſtre, moy, qui dans tout mon loiſir ne le pourrois pas. Elle m'a apporté toute la conſola-

tion que vous pouuez imaginer qu'en doit receuoir vn homme de bon goust, & de bonne amitié, & a fait, ce me semble, en moy vn effet merueilleux, m'ayant empesché d'estre triste de n'auoir point eu de nouuelles de mon Pere, & de mes Amis de France. Ie m'estonne qu'il ne me soit point venu de lettres par l'Ordinaire. Quoy que ie vous die de partir dans cinq iours, ne laissez pas, ie vous supplie, de m'escrire toûjours, car comme vous sçauez, les iours de ce païs-cy ne sont pas de vingt-quatre heures, & ceux d'Espagne ne durent guere moins que ceux de Noruegue. Ie voudrois bien que l'enuie de venir icy eust pris au Paladin (car ie ne le sçaurois appeller plus magnifiquemẽt, & il faut auoüer que personne ne peut estre si ingenieux que vous à luy trouuer de beaux tiltres) & certainement il ne sçauroit touuer de meilleure occasion. Outre que les vaisseaux de San-Lucar sont plus loin de quatre-vingts lieuës ; ie crois qu'ils partiront pour le moins quinze iours plus tard, & puis il faut qu'il triomphe de plusieurs Nations, & qu'apres auoir bruslé tant de Castillanes, il fasse fondre quelques Portugaises. Certes, si i'estois assez sage pour n'aymer personne de ceux que ie ne vois point, ie n'aurois guere eu de meilleur temps en ma vie, que celuy que i'ay passé depuis trois mois, esloigné de toutes sortes d'embarras & d'affaires, & n'entendant de nouuelles que celles que de temps en temps il vous plaisoit de m'apprendre. Le vray secret pour auoir de la santé, & de la gayeté, est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose,

reposé, les voyages donnent cela. Pour l'ordinaire, il nous arriue tout au rebours, lors que nous pensons nous reposer, nous-nous trauaillons le plus. Le trot de la plus méchante mule, ne lasse pas tant que d'attendre Carnero sur les bancs de la Secretairerie, & la moindre mauuaise affaire, tourmente dauantage que le plus mauuais temps, ou le plus mauuais chemin. Croyez donc que i'approuue extrémement le dessein que vous faites de vous desabuser de la fortune, & de la quitter comme vne dangereuse maistresse ; ses caresses & ses mespris sont esgalement à craindre, d'vne façon ou d'autre, elle tuë tous ses Amans ; & ceux qui estiment ses faueurs pour de veritables biens, sont beaucoup plus trompez que ceux qui prennent *vn chat pour vn pigeon.* Si ie n'eusse finy par cette boufonnerie, il me semble que i'estois trop sérieux pour vn homme qui l'a si peu accoustumé, & qui a tant de haste. Quand vous voudrez faire cette retraite, ie vous accompagneray, & nous irons en quelque lieu, où nous appellerons chaque beste comme il nous plaira ; aussi bien qu'Adam nous donnerons de nouueaux noms aux choses, & quand nous irons au contraire de tous les autres hommes, & que nous nommerons mal ce qu'ils nomment bien, peut-estre que nous rencontrerons. Mais iusqu'à ce que cela arriue, & tant que ie demeureray dans le monde, ie vous supplie de me conseruer auec toute sorte de soin, l'amitié de ces Messieurs. Il n'y a pas vne recommandation de celles de Monsieur le Comte de Maure, que ie n'estime

vn million ; contez les maraucdis de la flotte, & considerez quelle richesse vous m'auez enuoyée. Si Monsieur le Comte Stufe, auoit auec vous la fortune qu'il a auec moy, il y a long-temps qu'il vous auroit ruiné, car ie ne me puis deffendre de luy, & il m'a gagné iusqu'à l'ame. Il est vray que vous auez interest en cette perte, & que cela est gagner vostre bien, estant obligé d'estre tout à vous, & plus que personne,

MONSIEVR,

A Lisbonne le 15. Octobre, 1633.

Vostre, &c.



A MONSIEVR ***

LETTRE XLV.

MONSIEVR,

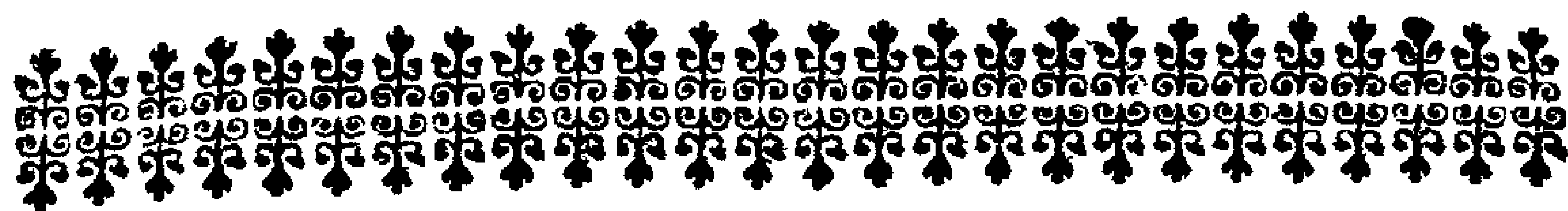
Ie ne ſçay pas bien certainement qui vous eſtes, mais ie ſuis aſſeuré que la lettre que i'ay receuë ne peut eſtre que d'vn extrémement honneſte homme; & ie dois attendre quelque iour de grands ſecours de vous, s'il eſt vray ce que vous dites que vous me ſçaurez mieux ſeruir que vous ne ſçauez eſcrire. Que ſi vous eſtes celuy que i'imagine, ce bien ne me pouuoit venir d'aucune part, dont il me fuſt plus cher, & i'ay vne extréme ioye de voir tant de bonté en vne perſonne, en qui i'auois deſia remarqué toutes les autres excellentes qualitez. Comme en cela vous m'auez fait plus d'honneur que ie n'en pouuois attendre, ie vous aſſeure, Monſieur, que ie le reconnois mieux que vous ne ſçauriez penſer, & que ie ne ſuis pas moins genereux à reſſentir cette faueur, que vous l'auez eſté à me la faire. Ie penſe que vous auez aſſez bonne opinion de moy pour le croire, & vous, qui en vous laiſſant ſeulement connoiſtre, gagnez le cœur de tous ceux qui vous voyent, vous ne ſçauriez douter que vous ne ſoyez extrémement aymé de ceux que vous y obligez ſi particulierement. Mais ie vous puis iurer,

Monſieur, qu'entre tant d'affections que vous auez acquiſes, il n'y en a pas vne qui ſoit accompagnée de tant de reſpect & d'eſtime, que la mienne, & que ie ſuis, comme ie dois, plus que perſonne,

MONSIEVR,

A Lisbonne, le 22. Octobre, 1633.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Montausier, qui fut tué depuis en la Valteline.

LETTRE XLVI.

MONSIEVR,

I'ay leu vostre lettre auec tout le contentement & la satisfaction que l'on doit receuoir cét honneur d'vn des plus paresseux, & des plus honnestes hommes du monde. Il me semble qu'il n'y a plus rien que ie ne doiue attendre de vostre amitié, puis-que pour l'amour de moy vous auez pû prendre vn peu de peine, & vous ne me sçauriez faire voir de meilleure preuue des paroles que vous me donnez, que de les auoir escrites. Il me desplaist seulement de penser qu'auec toute cette tendresse que vous me tesmoignez, il y a quelque occasion pour laquelle vous voudriez que ie fusse pendu. A dire le vray, Monsieur, il me semble que c'est quelque deffaut, dans l'affection que vous me portez, & ie crois que sans estre trop pointilleux ie le pourrois trouuer mauuais. Toutefois i'en cours tant de risque d'ailleurs, & ie desire aussi auec tant de passion que vous ayez tout ce que vous meritez, que s'il ne tenoit qu'à cela, que vous eussiez vn Royaume,

ſans mentir ie crois que i'y conſentirois auſſi bien que vous. Ie pardonnerois plus ayſément cét outrage à la fortune que celuy qu'elle vous fait de ne vous pas accorder ce qui vous eſt deu, & de vous refuſer vn tiltre qu'elle a donné à Monſieur du Bellay. Mais puiſ-que la choſe ne dépend point de là, & que ie pourrois auoir cent couronnes de Martyr, ſans que cela vous en donnaſt vne de Souuerain, il en faut chercher par vn autre chemin, & ſans qu'il en couſte la vie à pas vn de vos amis, ne deuoir cét honneur qu'à vous-meſme. Ie vous aſſeure qu'en courant tant de differens Royaumes, ie ſonge touſiours à vous, & ie taſche à former quelque deſſein que vous puiſſiez vn iour executer. Il y a quelque temps que i'en vis ſept tout d'vne veuë, dont il y en auoit quatre en Afrique, que ie vous ſouhaitay, & leſquels c'eſt dommage que vous laiſſiez entre les mains des Mores. Que ſi le ſejour de Barbarie ne vous plaiſt pas, l'on a eu icy auis que l'iſle de Madere eſt ſur le point de ſe reuolter, & qu'elle ſe veut donner au premier qui la voudra défendre de la domination d'Eſpagne. Imaginez-vous, ie vous ſupplie, le plaiſir d'auoir vn Royaume de Succre, & ſi nous ne pourrions pas viure là auec toute ſorte de douceur. Quelques grands que puiſſent eſtrê les charmes & les engagemens de Paris, ſelon que ie vous connois, ie ſçay qu'ils ne vous arreſteront pas en vne occaſion comme celle-là, & que ſi quelque choſe vous peut retenir, ce ſera ſeulement l'incommodité du chemin, & la peine de vous leuer matin. Mais,

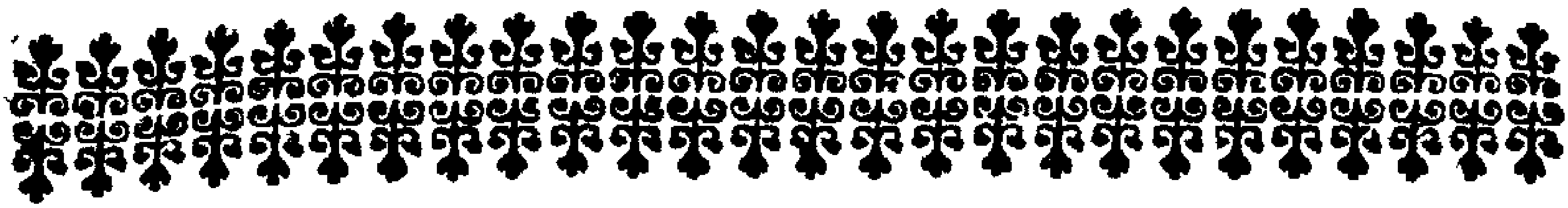
Monſieur, les Conquerans ne peuuent pas touſiours dormir iuſques à onze heures ; les couronnes ne s'acquierent pas ſans trauail, meſmes celles qui ne ſont que de lauriers ou de myrtes, s'achetent bien cherement, & la Gloire veut que ſes amans ſouffrent pour elle. Ie vous auouë que ie me ſuis eſtonné que la Renommée ne m'aye point appris de vos nouuelles deuant que vous me fiſſiez l'honneur de m'en mander, & il me ſemble que ie ſuis plus loin que ie n'auois iamais creu pouuoir aller, quand ie ſonge que ie ſuis en vn païs où l'on ne vous connoiſt point. Ne ſouffrez pas qu'vne reputation ſi iuſte que la voſtre ſoit ſi limitée, ni qu'elle demeure aux pieds des Pirenées, par deſſus leſquels tant d'autres ont paſſé; venez vous-meſme luy ouurir paſſage, & ſi la Gazette ne dit rien de vous, faites que l'hiſtoire en parle. Pour ce qui eſt de ce que l'on vous a voulu faire trouuer mauuais, que ie vous euſſe donné la qualité de Damoiſel : ie vous aſſeure, Monſieur, qu'il n'y euſt eu guere de raiſon de vous en offenſer. Ie vous feray voir qu'Amadis de Gaule ſous le tiltre de Damoiſel de la mer, mit à fin ſes plus belles auentures, & qu'Amadis de Grece, lors qu'il eſtoit appellé le Damoiſel de l'ardente eſpée, occit vn grand lion, & deliura le Roy Magadan ; mais ce ſont des artifices de la Demoiſelle que vous connoiſſez, laquelle ayant iuré ma ruine, eſt faſchée de voir que ie ſuis en la protection d'vn des plus braues hommes du monde. Il luy ſera pourtant difficile de m'oſter la voſtre, car ie vous iure, Monſieur (& cecy ie le

dis plus ſerieuſement que tout le reſte) que ie taſcheray touſiours par toutes ſortes de deuoirs & de tres-humbles ſeruices, à meriter l'honneur de voſtre affection. Il me ſemble que ce ſeroit manquer d'eſprit, de generoſité, & de vertu, que de ne pas aymer parfaitement vne perſonne, en qui toutes ces choſes ſe trouuent en vn ſi haut point, & moy qui eſtime auec paſſion ces qualitez, quelque part où ie les trouue, ie n'ay garde que ie ne les cheriſſe tres-particulierement en vous, où elles ſont iointes à tant d'autres graces, & accompagnées de tant de ciuilité. Croyez donc, ie vous ſupplie, que comme ie vous ſçay mieux connoiſtre que perſonne, ie vous ſçauray auſſi touſiours mieux honorer, & que tant que ie vaudray quelque choſe ie ne puis manquer d'eſtre,

MONSIEVR,

A Lisbonne le 22. Octobre, 1633. Voſtre, &c.

A MON-



A MONSIEVR LE MARQVIS de Pisany.

LETTRE XLVII.

MONSIEVR,

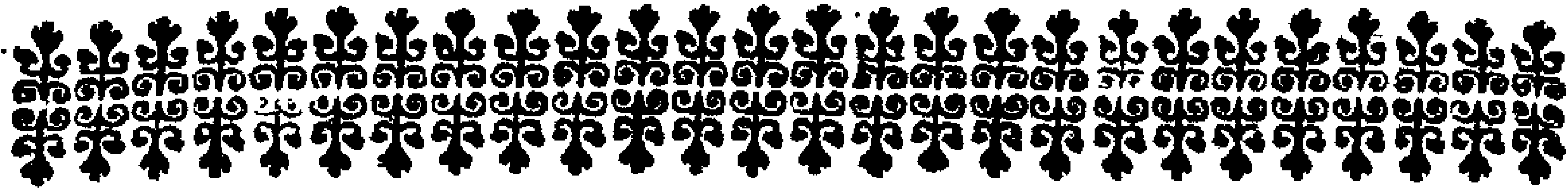
Si i'estime en quelque chose les deux lettres que vous auez loüées, c'est pour m'auoir procuré l'honneur d'en receuoir vne des vostres; en la voyant i'ay confirmé le iugement que i'auois fait de vous il y a long-temps que vous nous pourriez quelque iour donner de la ialousie, à Mademoiselle vostre sœur & à moy, & nous oster la gloire de bien écrire, à laquelle, sans vous, nous pourrions pretendre. Mais puisqu'il vous reste tant d'autres chemins d'en acquerir, permettez, s'il vous plaist, que nous ayons celle-là, & ne vous mettez pas en l'esprit vne chose si difficile que de vouloir imiter en tout Monsieur vostre pere; lequel non content de l'estime d'estre vn des plus braues hommes de France, a voulu encore auoir celle d'écrire, & de parler mieux que personne. Si vous voulez, Monsieur, vous pouuez, sans doute, esperer d'y arriuer aussi bien que luy; Mais outre que cela vous coustera de la peine, vous perdrez vne belle occasion de nous obliger, & de nous donner vne extréme preuue de vostre affection, en laissant pour nostre

conſideration vne loüange à laquelle vous pourriez prendre vne ſi grande part. Il y en a d'autres plus ſolides & plus dignes de vous auſquelles vous deuez aſpirer. Si, toutesfois, il vous ſemble qu'il n'y en ait point de ſi petite qu'vn honneſte homme doiue mépriſer, & que c'eſt la ſeule choſe dont il ne doit point eſtre liberal; i'auouë que ie n'ay rien à dire contre vn ſi iuſte ſentiment. Selon l'affection que ie ſçay que Mademoiſelle voſtre Sœur a pour vous, ie ſuis aſſeuré qu'elle vous pardonnera ayſément le tort que vous luy pourrez faire en cela. De moy ie ſouffriray volontiers d'eſtre vaincu, puis-que ce ſera de vous; pour la gloire que vous m'oſterez, ie prendray part à la voſtre, ou ie me contenteray de celle d'eſtre,

observ. sur la Lang. Franc. p. 194.

MONSIEVR,

A Lisbonne le 22. Octobre, 1633. Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Rambouillet.

LETTRE XLVIII.

MADEMOISELLE,

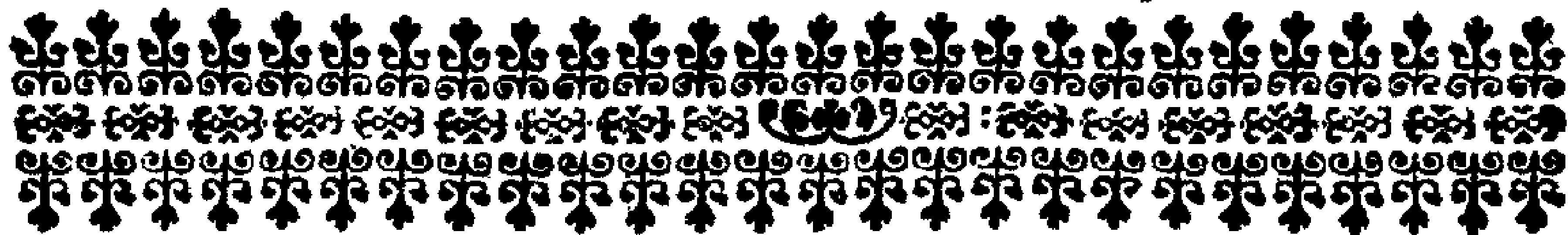
C'est dommage que vous ne prenez plaisir plus souuent à faire du bien, puis-que lors que vous l'entreprenez, personne ne le sçait accompagner de tant de graces que vous. I'ay receu comme ie deuois les intentions que vous auez euës de me faire des complimens, & vous ne m'auez pas seulement consolé de ma mauuaise fortune, mais vous m'auez fait douter si ie la deuois appeller ainsi; & en me disant que la bonté que vous auez pour moy, ne durera pas plus longtemps que mon mal-heur, vous m'auez mis au point de desirer qu'il ne finisse iamais. Voyez, Mademoiselle, si vous n'estes pas vne grande enchanteresse; deux choses qui sont si opposées, que vostre presence, & vostre absence, & dont l'vne est sans doute vn des plus grands biens, & l'autre vn des plus grands maux du monde, en proferant seulement trois paroles, vous les auez tellement changées, que ie ne connois plus laquelle est la bonne ou la mauuaise, & qu'en verité ie ne sçay pas bien celle qui est le plus à

ſouhaiter pour moy. Toutefois, puiſ-que i'ay à eſtre tourmenté d'vne façon ou de l'autre, i'aymerois mieux encore l'eſtre aupres de vous, & quelque méchante que vous puiſſiez eſtre, il me ſemble que vous ne me ſçauriez faire de plus grand mal, qu'eſt celuy de ne vous point voir. Ie vous auouë, Mademoiſelle, que ie vous crains au delà de ce que vous ſçauriez imaginer, & plus que toutes les choſes du monde. Mais (ſi le reſpect que ie vous dois me permet de parler ainſi) ie vous ayme encore plus que ie ne vous crains. Quoy que vous me faſſiez peur quelquefois, ie prens plaiſir à vous voir ſous toutes les formes où vous-vous mettez, & quand vous viendriez à vous changer vne fois la ſemaine en dragon, auſſi bien qu'vne de celles dont ie ſoupçonne que vous eſtes; en cet eſtat i'aymerois encore vos griffes & vos eſcailles. Selon les prodiges que ie vois en voſtre perſonne, ie crois que ce changement pourra quelque iour arriuer en vous, & ce que vous me dites que trois fois le mois vous n'eſtes plus conuerſable, me ſemble eſtre deſia quelque diſpoſition à cela: Auſſi bien que Monſieur de C. i'ay en l'eſprit que vous finirez quelque iour par quelque choſe d'extraordinaire, & i'eſpere qu'enfin le temps nous apprendra ce que nous deuons croire de vous. Cependant, quoy que vous ſoyez, il faut auouër que vous eſtes vne aymable creature; & tant que vous paroiſtrez ſous la forme de Demoiſelle, il n'y en aura point au monde de ſi accomplie ni de ſi eſtimable que vous, ni d'homme qui ſoit tant que moy.

Mademoiſelle, ie vous ſupplie tres-humblement de faire que voſtre Nain ſe contente de receuoir icy vn compliment, au lieu d'vne reſponce au défy qu'il m'a enuoyé. Ie ne veux rien auoir à demeſler auec ceux qui vous appartiennent ; & pour l'amour de ſa maiſtreſſe & de luy-meſme, ie l'eſtime extrémement & deſire ſon amitié.

A Lisbonne ce 22. Octobre 1633.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR GOVRDON, A LONDRES.

LETTRE XLIX.

MONSIEVR,

I'ay eu plus de loiſir que ie n'en voulois, de vous enuoyer ce que vous m'auez demandé en partant. Et tant s'en faut que les vents ayent emporté ma promeſſe, qu'ils m'ont donné lieu de la tenir. Il y a deſia huit iours qu'ils m'arreſtent icy, où ie ſerois demeuré auec beaucoup d'ennuy, ſi ie n'auois apporté de Londres des penſées pour plus de temps que cela. Ie vous aſſeure que vous y auez eu part, & que les meilleures que i'aye euës, ont eſté employées en vous, ou aux choſes que i'ay veuës par voſtre moyen. Vous-vous douterez bien que par cecy, ie n'entẽs pas parler de la Tour, ni des Lions que vous m'auez fait montrer. En vne ſeule perſonne vous m'auez fait voir plus de Treſors, qu'il n'y en a là, & quãd & quand plus de Lions & de Leopars. Il ne vous ſera pas mal-aiſé apres cela, de iuger que c'eſt de Madame la Cõteſſe de Carlile que ie parle. Car il n'y en a point d'autre de qui on puiſſe dire tout ce bien, & tout ce mal. Quelque danger qu'il y ait à ſe ſouuenir d'elle, ie n'ay pû iuſques icy

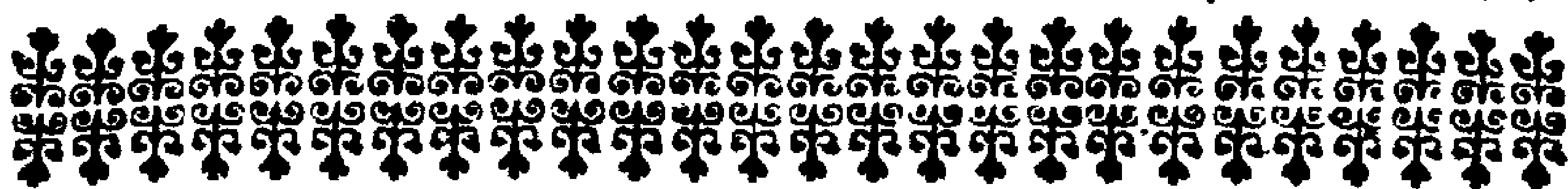
m'en empeſcher; & ſans mentir, ie ne donnerois pas le tableau qui m'eſt reſté d'elle dans l'eſprit, pour tout ce que i'ay veu de plus beau dans le monde. Il faut auouër que c'eſt vne perſonne toute pleine d'enchantemens; & il n'y en auroit pas vne ſous le Ciel ſi digne d'affection, ſi elle connoiſſoit ce que c'eſt, & ſi elle auoit l'ame ſenſitiue, comme elle a la raiſonnable. Mais auec l'humeur dont nous la connoiſſons, l'on ne peut rien dire d'elle, ſinon que c'eſt la plus aymable de toutes les choſes qui ne ſont pas bonnes, & le plus agreable poiſon que la Nature ait iamais fait. La crainte que i'ay de ſon eſprit, m'a penſé deſtourner de vous enuoyer ces vers, car ie ſçay qu'elle connoiſt en toutes choſes ce qu'il y a de bon & de mauuais; & toute la bonté qui deuroit eſtre dans ſa volonté, eſt dans ſon iugement. Mais il ne m'importe gueres qu'elle les condamne. Ie ne voudrois pas qu'ils fuſſent meilleurs, puiſ-que ie les ay faits deuant que d'auoir eu l'honneur de la connoiſtre; & ie ſerois bien marry d'auoir iuſqu'à cette heure loüé ou blâmé perſonne parfaitement; car ie reſerue l'vn & l'autre pour elle. Pour ce qui eſt de vous, Monſieur, ie ne vous fais point d'excuſes, s'ils ne ſont pas bons; au contraire, ie prétens que vous m'en eſtes plus obligé, & que vous ne me deuez pas ſçauoir peu de gré, d'auoir pû me reſoudre à vous en enuoyer de mauuais. De quelque ſorte qu'ils ſoiēt, ie vous puis aſſeurer que ce sōt les ſeuls que i'aye iamais eſcrits deux fois. Si vous ſçauiez à quel point ie ſuis pareſſeux, vous iugeriez que l'o-

beïſſance que ie vous ay renduë en cela n'eſt pas vne petite preuue du pouuoir que vous auez ſur moy, & de la paſſion auec laquelle ie veux eſtre,

MONSIEVR,

A Douures, le 4. Decembre, 1633. Voſtre, &c.

A MA-



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE L.

MADEMOISELLE,

Quelque menaçante que soit vostre lettre, ie n'ay pas laissé d'en considerer la beauté, & d'admirer que vous puissiez ioindre ensemble auec tant d'artifice, le beau & l'effroyable. Comme on voit l'or & l'asur sur la peau des serpents, vous émaillez auec les plus viues couleurs de l'Eloquence, des paroles venimeuses; & ie ne puis m'empescher en les lisant, que les mesmes choses qui m'épouuantent ne me plaisent. Vous commencez bien-tost à tenir ce que vous m'auez dit, que vous ne me seriez bonne qu'aussi long-temps que la fortune me seroit mauuaise. A cette heure qu'il semble qu'elle me veüille donner vn peu de repos, vous me le venez troubler; & me montrez que pour estre échappé de la Mer & des Pirates, ie ne suis pas encore en seureté, & que vous estes plus à craindre que tout cela. Ie ne croyois pas pourtant, Mademoiselle, que pour auoir refusé vne querelle auec vostre Nain, i'en deusse auoir auecque vous; ni que ie fusse obligé de respondre à vn deffy, pour auoir fait response à des complimens. Si toutesfois il vous sem-

ble que i'aye manqué en cela, vous deuiez appeller respect & crainte, ce que vous appellez mespris; & croire que cette mesme creature, qui a osté l'espée à Monsieur de M*** pouuoit bien m'auoir fait tomber la plume des mains. Quand mesme il auroit quelque raison de se plaindre, vous n'en auiez pas pour cela de prendre sa protection contre moy, & si vous me voulez du mal pour l'amour de luy, ie pourray dire que vous m'auez querellé pour le plus petit sujet du monde. Mais si vous auez resolu de me persecuter, toutes mes excuses ne vous en empescheront point; & ie m'estonne seulement que vous en ayez voulu chercher quelque pretexte. Il ne me seruira de rien d'estre venu de si loin au trauers de tant de perils. Alger sera tousiours pour moy par tout où vous serez; & quoy que ie sois à Bruxelles, ie ne fus iamais plus prés de la captiuité, ni du naufrage. Ne croyez pas pourtant, Mademoiselle, que les flames de ces animaux, dont vous me menacez, soit ce qui me face peur. Il y a long-temps que ie me sçay garentir de cette sorte de maux, & quoy que vous puissiez dire, ie crains bien plus de mourir par vos mains, que par vos yeux. Entre tous les endroits de vostre lettre, qui me semble admirable en toutes choses, i'ay particulierement remarqué l'exclamation que vous faites en parlant du plaisir que ce vous eust esté, que les Pirates m'eussent pris. C'est sans mentir vne grande bonté à vous, de souhaiter que i'eusse esté deux ou trois ans aux galeres du Turc. afin qu'il y eust plus de diuersité dans mes

voyages. La belle curiosité de desirer d'auoir pû apprendre de moy de quelle sorte i'eusse pensé les Chameaux de Barbarie, & auec quelle constance i'eusse souffert les coups de latte! De la sorte que vous en parlez, ie croy aussi que vous auriez esté bien-aise que i'eusse esté empalé vne demy-heure, pour sçauoir comme cela se fait, & comment l'on s'en trouue. Mais ce qui est considerable, c'est que ces souhaits, vous les faites apres auoir, ce dites-vous, repris la forme de Demoiselle, & vous estre de beaucoup adoucie, & renduë plus humaine. Ie ne trouue guere plus iuste que tout cela la querelle que vous me voulez faire pour Alcidalis. Iugez-vous, Mademoiselle, que me trouuant embarqué dans les mesmes mers, & dans les mesmes perils que luy, ie pûsse oublier les maux que ie sentois, pour conter ceux qu'il auoit passez; & estant accablé de mes infortunes, m'amuser à escrire les siennes? Ie n'ay pas laissé pourtant, au milieu de tous mes desplaisirs, i'ay escrit plus de cent feüilles de son histoire, & i'ay eu soin de sa vie, en vn temps où ie vous iure que ie n'en auois point de la mienne. Ne iugez pas pourtant par là, Mademoiselle, de celuy que i'ay de plaire à mes Amies. Quand ie vous aurois rendu tous les seruices imaginables, ces apparences ne vous feroient voir que la moindre part de la passion que i'ay pour ce qui est du vostre. Si vous la voulez connoistre, considerez-en la cause, plustost que les effets. Mais vostre imagination, quelque merueilleuse qu'elle soit, est trop petite pour cela, & s'il y a

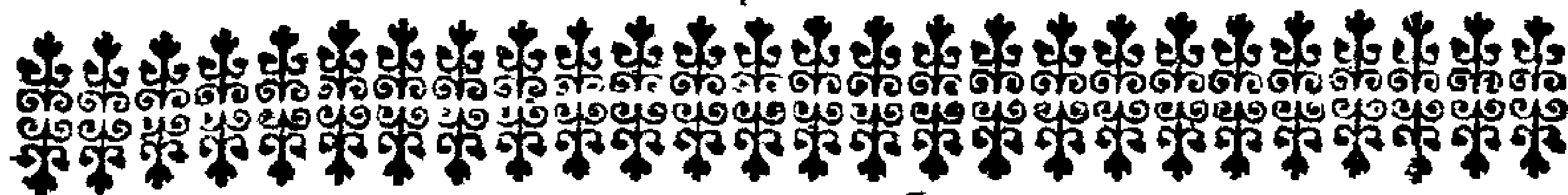
quelque chose dans le monde de plus grand que vostre esprit, & qu'il ne puisse comprendre, c'est le respect, l'affection, & l'estime qu'il a fait naistre dans le mien. N'estant guere moins sensible à reconnoistre les obligations que i'ay aux autres excellentes personnes; vous croirez bien que la lettre qui m'est venuë auec la vostre, m'aura apporté vne ioye infinie, aussi-bien qu'vn honneur extréme. Vous sçauez mieux que personne, l'inclination que i'ay tousiours euë à réuérer le merite de celuy qui l'a escrite, & il vous peut souuenir que du temps des guerres Ciuiles qui ont esté entre vous deux, i'ay quelquefois quitté vostre party pour prendre le sien. Mais cette derniere bonté a encore trouué de nouueau quelque chose à gagner dans mon cœur, & depuis que ie l'ay receuë, (pardonnez-moy s'il vous plaist) il y a eu quelques momens où ie l'ay aymé plus que personne du monde. Mais afin que vous ne croyez pas, Mademoiselle, que c'est vous qui me procurez toutes les faueurs qui me viennent de luy, ie vous donne auis qu'en vne autre occasion il m'a fait depuis peu du bien, sans que vous-vous en soyez meslée. Quoy que ce ne soit pas de ceux que ie prens plus de plaisir à receuoir, & que cela m'ait donné vn nouueau sujet de ressentir ma mauuaise fortune, ie tiens à grand honneur de luy auoir des obligations que i'aurois honte d'auoir à tout autre, & ie suis bien-aise de receuoir toutes sortes de preuues de sa generosité. Il vous iurera, quand vous luy en parlerez, qu'il ne sçait ce que vous luy

voulez dire, & il me ſemble que ie le voy; mais vous connoiſſez ſon humeur & ſon eſprit qui n'oublia iamais vn bien-fait à faire, & ne s'en peut ſouuenir quand il eſt fait. Puiſque l'honneur que vous me faites de m'aymer eſt la premiere conſideration qui m'a donné quelque part en ſes bonnes graces, ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle, de m'ayder à luy rendre celles que ie luy dois, & à le payer au moins de la ſorte que ie puis à cette heure. Ie baiſe mille fois les pieds de l'incomparable perſonne qui a voulu eſcrire de ſa main le deſſus de la lettre que vous m'auez enuoyée, & auec quatre ou cinq paroles, mettre hors de prix, vn preſent qui eſtoit deſia tres-precieux. Vous auez bien raiſon de l'appeller la plus belle & la meilleure du monde, puis que de ſi loin, elle ſçait releuer ceux qui ſont abbattus. Ie ſouhaite que celle qui la ſçait ſi bien conduire, ait quelque iour tout le bonheur qui eſt deu à tant de bontez, de beautez & de vertus enſemble, quoy que ie voye que ce ſouhait va bien loin. On dit que l'Aſtre que i'appellois autrefois l'eſtoille du iour, eſt plus grand & plus admirable que iamais, & qu'il eſclaire & bruſle toute la France. Quoy que ſes rayons n'arriuent pas iuſqu'aux tenebres où nous ſommes, ſa reputation y eſt venuë, & à ce que i'entens, le Soleil n'eſt pas ſi beau que luy. Ie ſuis bien aiſe que l'intelligence qui l'anime, n'ait rien perdu de ſa force ni de ſa lumiere, & qu'il n'y ait que l'eſprit de Mademoiſelle de Bourbon, qui puiſſe faire douter ſi ſa beauté eſt la plus parfaite choſe du

monde. La ſorte dont i'ay veu dans vne de vos lettres, qu'elle me plaint ; m'a ſemblé admirablement iolie : à la verité tant de trauerſes que i'ay euës, luy doiuent faire pitié, à elle qui connoiſt ſi bien ma foibleſſe, & qui ſçait que depuis le maillot, ie n'ay pas eu iuſqu'à cette heure vn iour de repos. Le mien a eſté troublé par le diſcours qui s'adreſſe au bas de voſtre lettre *au Roy Chiquito*. Dans l'Enfer d'Anaſtarax, i'ay trouué le mien ; & i'y ay erré trois iours & trois nuits, ſans y voir goutte. I'en ay vn extréme regret : car ſur toutes les choſes du monde, ie deſirerois auoir le peigne, *del Rey de Georgia*, & il y a plus de deux ans que i'en ay enuie. Ne croyez pas non plus, s'il vous plaiſt, auoir gagné celuy que i'auois propoſé : on n'a pas comme V. p. 150. cela les peignes de la Reyne de la Chine ; il faut premierement, s'il vous plaiſt, que vous m'eſcriuiez le nom du Pirate, & que vous diſiez ſincerement ſi vous l'auez nommé ſans rire, car en cela conſiſte la plus grande difficulté. Mais puiſque vous-vous meſlez de deuiner, imaginez-vous s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, tout ce que i'adiouſterois icy, ſi i'oſois faire cette lettre plus longue. Deuinez combien de fois ie vous ayme plus que ie ne faiſois il y a deux ans, & penſez auec quelle paſſion ie ſuis,

MADEMOISELLE,

A Bruxelles, le 6. Ianuier, 1634. Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR le Cardinal de la Valette.

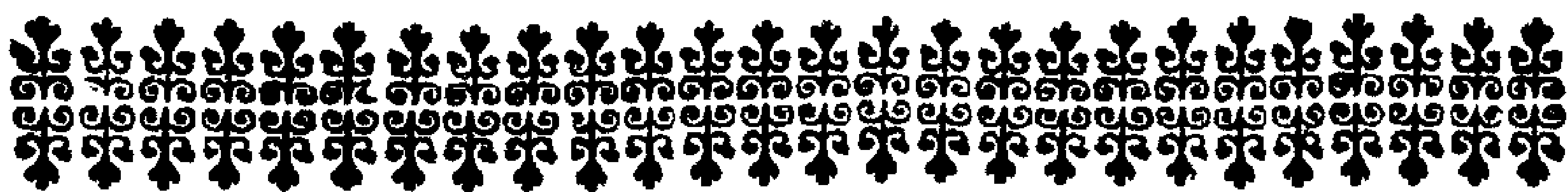
LETTRE LI.

MONSEIGNEVR,

Ie m'imagine que vous auez crû lors que vous auez escrit la lettre dont vous auez voulu m'honorer, que le cas qu'il m'a plû de tout temps faire de vous, vous auoit acquis quelque approbation dans le monde. Qu'en toutes sortes de rencontres, ie vous auois donné vne infinité de preuues de l'honneur de mon amitié; & qu'en suite de cela, ie vous auois presté deux mille escus dans vne occasion bien pressante, & en vn temps, où d'ailleurs tout vostre credit vous manquoit. Au moins, de la façon que vous me remerciez, & que vous parlez de vous & de moy, i'ay raison de m'imaginer qu'en resuant vous auez pris l'vn pour l'autre, & que, sans y penser, vous-vous estes mis en ma place. Autrement, Monseigneur, vous n'auriez point escrit de la sorte que vous faites, si ce n'est, peut-estre, que n'estimant pas qu'il y ait de plus grand bien au monde que d'en faire aux autres, vous croyez que ceux-là vous obligent, qui vous donnent occasion de les obliger, & pensez auoir receu les plaisirs que vous auez faits. Certes, si cela est ainsi, i'auouë qu'il

n'y a point d'homme à qui vous ayez tant d'obligation qu'à moy, & que ie merite tous les remercimens que vous me faites, puiſque ie vous ay donné plus de moyens que perſonne d'exercer voſtre generoſité, & de faire des actions de bonté, qui valent mieux, ſans doute, que tout le bien que vous m'auez fait, & que tout celuy qui vous reſte. Dans le grand nombre de ceux que i'ay receus de vous, & entre tāt de graces qu'il vous a plû me départir; ie vous aſſeure, Monſeigneur, qu'il n'y en a point que i'eſtime tant que la lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'eſcrire. Que ſi parmy tant de choſes que i'y ay remarquées auecque ioye, il y a quelque endroit ſur lequel ie me ſois arreſté auec plus de plaiſir: trouuez bon, s'il vous plaiſt, que ie vous die que ç'a eſté celuy où il me ſemble que vous parlez de ces deux perſonnes qui font auiourd'huy la plus precieuſe partie du monde, & auſquelles ſi l'on ne compare l'vne à l'autre, il n'y a rien ſous le Ciel que l'on puiſſe comparer. En verité, lors qu'il m'arriue de penſer que ie ſuis dans leur ſouuenir, pour ce moment toutes mes peines ſe ſuſpendent; toutes les fois que ie me repreſente le viſage de l'vne ou de l'autre, il m'eſt auis que celuy de ma fortune ſe change, & cette imagination chaſſe de mon eſprit les tenebres qui le couurent, & le remplit de lumiere. Mais ce qui eſt vn plus grand bon-heur, c'eſt qu'eſtant ſi loin de meriter iamais l'honneur de leurs bonnes graces, ie ne laiſſe pas de penſer que i'y ay quelque part; & ie ſuis ſi heureux que de croire ce que vous m'en dites.
Ie

Ie connois bien quelqu'vn, Monſeigneur, qui ne ſeroit pas ſi aiſé à perſuader, s'il eſtoit en ma place, & qui, apres deux ans d'eſloignement, ne viuroit pas auec tant de tranquillité, ny dans vne ſi grande confiance. Dans la ſatisfaction que cette croyance me doit donner, iugez, s'il vous plaiſt, ſi ie ſuis fort à plaindre, & s'il n'y en a pas beaucoup de ceux que le monde appelle heureux, qui ne le ſont pas tant que moy. Sans cela, certes, ie ne me pourrois pas défendre de l'ennuy qui ſe preſente icy de tous coſtez, ni reſiſter au chagrin de Monſieur de C***, qu'il me faut tous les iours combattre, & qui eſt, ſans mentir, beaucoup au deſſus de tout ce qu'on s'en imagine. Outre qu'il s'eſt mis en fantaiſie de ſe laiſſer croiſtre vne barbe qui luy vient deſia iuſques à la ceinture; il a pris vn ton de voix beaucoup plus ſeuere que iamais, & qui a à peu prés le ſon du Cor d'Aſtolfe : à moins que de traitter de l'immortalité de l'ame, ou du ſouuerain bien, & d'agiter quelqu'vne des plus importantes queſtions de la Morale, on ne luy ſçauroit plus faire ouurir la bouche. Si Democrite reuenoit, quelque Philoſophe qu'il fuſt, il ne le pourroit pas ſouffrir, pource qu'il aymoit à rire; il a entrepris de reformer la doctrine de Zenon comme trop douce, & il veut faire des Stoïques Recolets. De ſorte, Monſeigneur, que vous ne deſirez rien d'auantageux pour les Peuples à qui vous le ſouhaitez pour Gouuerneur. **
****



A MONSIEVR GODEAV, depuis Euesque de Grasse.

LETTRE LII.

MONSIEVR,

Vous me deuiez donner loisir de r'apprendre nostre Langue, deuant que de m'obliger à vous escrire, & il n'est gueres à propos, qu'apres auoir esté si long-temps estranger, & ne faisant que sortir encore de la Barbarie, ie fasse voir de mes lettres à vn des plus éloquens hommes de France. Cette consideration m'auoit fait taire iusqu'à cette heure : Mais si ie me suis gardé de faire response à vos deffis, ie ne me puis pas empescher de respondre à vos ciuilitez ; & malgré toutes mes fuites, vous auez trouué vn autre moyen de me vaincre. En l'estat où ie suis, il vous sera plus auantageux de m'auoir surmonté de cette sorte que si vous m'auiez gagné par force. Ce vous eust esté peu de gloire de mener à outrance vn homme desia outré, & à qui la fortune a donné tant de coups, que les moindres le peuuent abbattre. Dans les tenebres où elle nous a iettez, il n'y a point d'art de se deffendre, ni d'escrime dont on se puisse seruir ; il en arriueroit peut-estre autrement, & tout au contraire de ce que

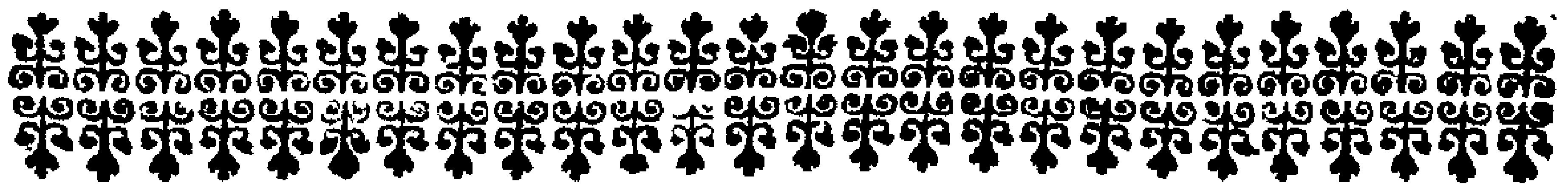
vous dites, si vous m'auiez mis deuant les yeux le Soleil dont vous me parlez;& quelque humble que vous me voyez à cette heure, ie pourrois estre assez hardy pour vous combattre, si sa lumiere estoit partagée entre nous deux. C'est plus de l'auoir de vostre costé, que si le reste du Ciel estoit pour vous. Toutes les beautez qui brillent dans tout ce que vous faites, ne viennent que de la sienne, & ce sont ses rayons qui vous font produire tant de fleurs. Sans mentir rien ne m'a iamais semblé si agreable que celles qui naissent de vostre esprit. I'en ay veu quelques-vnes sur les derniers bords de l'Ocean,& en des lieux où la Nature ne sçauroit produire vn brin d'herbe. I'en ay receu des bouquets qui m'ont fait trouuer dans les deserts toutes les delices de l'Italie & de la Grece; Quoy qu'elles fussent venuës de quatre cens lieuës,le temps ni le chemin ne leur auoit rien fait perdre de leur éclat; aussi sont-elles de celles que l'on nomme immortelles, & si differentes de tout ce qui se forme de la terre, que c'est auec beaucoup de iustice que vous les auez offertes au Ciel,& il n'y a que les autels qui en doiuent estre parez. Croyez, Monsieur, que ie vous dis mon sentiment comme il est; lors que ma curiosité m'auoit fait passer, comme vous dites, les bornes de l'ancien Monde,pour rencontrer quelque chose de rare; ie n'ay rien veu qui le fust tant que vos ouurages. L'Afrique ne m'a rien fait voir de plus nouueau, ni de plus extraordinaire: En les lisant à l'ombre de ses palmes, ie vous les ay toutes souhaitées,& en mesme temps que ie me

conſiderois auoir eſté plus auant qu'Hercule, ie me ſuis veu bien-loin derriere vous. Tout cela qui pouuoit faire naiſtre de l'enuie dans vn autre eſprit, combla le mien d'eſtime & d'affection, vous y priſtes la place que vous me demandez à cette heure, & acheuaſtes deſlors ce que vous croyez encore auoir à commencer. Auec ces connoiſſances que i'ay de vous, il eſt difficile que ie m'en forme vne image comme celle que vous m'en voulez donner, ni que ie me figure que vous ſoyez cette petite creature que vous dites. Ie ne puis comprendre que le Ciel ait pû mettre tant de choſes dans vn ſi petit eſpace. Quand i'en laiſſe faire mon imagination, elle vous donne pour le moins ſept ou huit coudées, & vous repreſente de la taille de ces hommes qui furent engendrez par les Anges. Ie ſeray pourtant bien-aiſe qu'il ſoit comme vous voulez que ie le croye; entre les biens que ie penſe tirer de vous, i'eſpere que vous mettrez noſtre taille en honneur, ce ſera elle deſormais qui ſera eſtimée la riche, & vous nous releuerez par deſſus ceux qui ſe croyent plus hauts que nous. Comme c'eſt dans les plus petits vaſes que l'on enferme les eſſences les plus exquiſes; il ſemble que la Nature ſe plaiſe à mettre dans les plus petits corps, les ames les plus précieuſes, & que ſelon qu'elles ſont plus ou moins celeſtes, elle y meſle plus ou moins de terre. Elle enchaſſe les eſprits les plus brillans de la meſme ſorte que les Orfevres mettent en œuure les plus belles pierres, leſquels n'y employent que le moins d'or qu'il ſe peut, & que ce qu'il

en faut pour les lier. Vous destromperez les hommes de cette erreur grossiere, d'estimer dauantage ceux qui pesent le plus; & ma petitesse qui m'a esté reprochée tant de fois par Mademoiselle de Ramboüillet, me tiendra lieu de recommandation aupres d'elle. Ie trouue, au reste, bien iuste l'affection que vous dites qu'elle a pour vous, & qu'ont auec elle cinq ou six des plus aymables personnes du monde. Mais ie m'estonne que vous vouliez me persuader par là de vous donner la mienne, & que vous la pensiez gagner auec les mesmes raisons qui vous la pourroient faire perdre; il faut que vous ayez vne extréme confiance en ma bonté de croire que ie puisse aymer vn homme qui iouït de tout mon bien, & qui a obtenu ma confiscation. Ie suis pourtant si iuste que cela ne m'en empeschera point, & ie croy aussi que vous l'estes tant de vostre costé, que ie ne desespere pas de me pouuoir accorder de cela auecque vous; ils peuuent bien vous auoir donné ma place, sans que pour cela vous m'en mettiez dehors, & celle que i'auois dans leur esprit n'estoit pas grande, si nous n'y pouuons pas bien tenir tous deux. Pour ce qui est de moy, ie feray tout ce qui me sera possible, pour ne vous y estre pas incommode, & ie m'y rangeray de sorte, que i'y demeureray sans vous choquer. Puis qu'vn si puissant interest n'est pas capable de me separer des vostres, vous deuez croire qu'il n'y aura iamais rien qui le puisse faire, & que ie suis à toutes sortes d'espreuues,

MONSIEVR, Vostre, &c.

A Bruxelles ce 3. Fevrier, 1634.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE LIII.

MADEMOISELLE,

CAR eſtant d'vne ſi grande conſideration dans noſtre Langue, i'approuue extrémement le reſſentiment que vous auez du tort qu'on luy veut faire; & ie ne puis bien eſperer de l'Academie dont vous me parlez, voyant qu'elle ſe veut eſtablir par vne ſi grande violence. En vn temps où la Fortune iouë des tragedies par tous les endroits de l'Europe, je ne voy rien ſi digne de pitié que quand ie voy que l'on eſt preſt de chaſſer & faire le procez à vn mot qui a ſi vtilement ſeruy cette Monarchie, & qui dans toutes les broüilleries du Royaume, s'eſt touſiours monſtré bon François. Pour moy, ie ne puis comprendre quelles raiſons ils pourront alleguer contre vne diction qui marche touſiours à la teſte de la Raiſon, & qui n'a point d'autre charge que de l'introduire. Ie ne ſçay pour quel intereſt ils taſchent d'oſter à *Car* ce qui luy appartient, pour le donner à *Pour-ce-que*, ni pourquoy ils veulent dire auec trois mots ce qu'ils peuuent dire auec trois lettres? Ce qui eſt le plus à craindre, Mademoiſelle, c'eſt qu'apres cette iniuſtice, on en entre-

prendra d'autres; on ne fera point de difficulté d'attaquer *Mais*, & ie ne sçay si *Si*, demeurera en seureté. De sorte qu'apres nous auoir osté toutes les paroles qui lient les autres, les beaux esprits nous voudront reduire au langage des Anges; ou si cela ne se peut, ils nous obligeront au moins à ne parler que par signes. Certes, i'auouë qu'il est vray ce que vous dites qu'on ne peut mieux connoistre par aucun autre exemple, l'incertitude des choses humaines. Qui m'eust dit il y a quelques années que i'eusse deu viure plus longtemps que *Car*, i'eusse creu qu'il m'eust promis vne vie plus longue que celle des Patriarches. Cependant il se trouue qu'apres auoir vescu onze cens ans plein de force & de credit, apres auoir esté employé dans les plus importans Traittez, & assisté tousiours honorablement dans le Conseil de nos Roys; il tombe tout d'vn coup en disgrace, & est menacé d'vne fin violente. Ie n'attens plus que l'heure d'entendre en l'air des voix lamentables qui diront le grand *Car* est mort, & le trespas du grand *Cam* ni du grand *Pan*, ne sembleroit pas si important ni si estrange. Ie sçay que si l'on consulte là-dessus vn des plus beaux esprits de nostre siecle, & que i'ayme extrémement, il dira qu'il faut condamner cette nouueauté, qu'il faut vser du *Car* de nos peres, aussi bien que de leur terre & de leur Soleil; & que l'on ne doit point chasser vn mot qui a esté dans la bouche de Charlemagne, & de Saint Louïs. Mais c'est vous principalement, Mademoiselle, qui estes obligée d'en prẽdre la protection, puis-

que la plus grande force & la plus parfaite beauté de noſtre Langue, eſt en la voſtre, vous y deuez auoir vne ſouueraine puiſſance, & faire viure ou mourir les paroles comme il vous plaiſt. Auſſi crois-je que vous auez deſia ſauué celle-cy du hazard qu'elle couroit, & qu'en l'enfermant dans voſtre lettre, vous l'auez miſe comme dans vne aſyle, & dans vn lieu de gloire, où le temps ni l'enuie ne la ſçauroient toucher. Parmy tout cela, ie confeſſe que i'ay eſté eſtonné de voir combien vos bontez ſont bizarres, & que ie trouue eſtrange, que vous, *Mademoiſelle*, qui laiſſeriez perir cent hommes ſans en auoir pitié, ne puiſſiez voir mourir vne Syllabe. Si vous euſſiez eu autant de ſoin de moy, que vous en auez de *Car*, i'euſſe eſté bienheureux malgré ma mauuaiſe fortune; la pauureté, l'exil, & la douleur, ne m'auroient qu'à peine touché. Et ſi vous ne m'euſſiez pû oſter ces maux, vous m'en euſſiez au moins oſté le ſentiment. Lors que i'eſperois receuoir quelque conſolation dans voſtre lettre, i'ay trouué qu'elle eſtoit plus pour *Car* que pour moy, & que ſon banniſſement vous mettoit plus en peine que le noſtre. I'auouë, Mademoiſelle, qu'il eſt iuſte de le deffendre, mais vous deuiez auoir ſoin de moy auſſi bien que de luy; afin que l'on ne vous reproche pas que vous abandonnez vos amis pour vn mot. Vous ne reſpondez rien à tout ce que ie vous auois eſcrit; vous ne parlez point des choſes qui me regardent. En trois ou quatre pages, à peine vous ſouuient-il vne fois de moy, & la raiſon en eſt *Car*. Conſiderez-

moy

moy dauantage vne autre-fois, s'il vous plaist; & quand vous entreprendrez la deffense des affligez, souuenez-vous que ie suis du nombre. Ie me seruiray tousiours de luy-mesme pour vous obliger à m'accorder cette grace; & ie vous asseure que vous me la deuez, *Car* ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre, &c



A LA MESME.

LETTRE LIV.

MADEMOISELLE,

Quand ie vous aurois presenté autant de perles que les Poëtes en ont fait pleurer à l'Aurore, & qu'au lieu que ie ne vous ay donné qu'vn peu de terre, ie vous l'aurois donnée toute entiere, vous n'auriez pû me faire vn plus magnifique remerciment. La vigne du grand Mogor seroit payée de la moindre de vos paroles, & toutes les pierreries dont elle est chargée n'ont pas tant d'éclat, ni de si belles lumieres, que les choses que vous écriuez. Voila, Mademoiselle, vn commencement fort brillant : & ceux qui, à quelque prix que ce soit, veulent écrire de beaux mots, seroient bien-aises de commencer par là ce qu'ils appellent vne belle lettre. Mais le Courrier ne m'en donne pas le loisir, & de plus, apres auoir bien leu celle de Madame vostre mere, & les vostres, ie suis resolu de ne m'en plus mesler. Sans mentir, il ne se peut rien voir de plus galant, ni de plus beau que celle que i'ay receuë d'elle ; & cela est merueilleux qu'vne personne qui n'écrit qu'en quatre ans vne fois, le fasse de sorte, quand elle l'entreprend, qu'il semble qu'elle y ait tousiours estudié, & que durant tout ce temps, elle

n'ait pensé à autre chose. Ie deurois estre tantost accoustumé aux miracles de vostre maison; mais i'auouë que ie ne puis pas m'empescher de m'en estonner. I'admire de vous particulierement, Mademoiselle, que sçachant si bien danser, vous sçachiez si bien écrire; & que vous emportiez le prix en mesme temps de trois choses, qui ne marchent gueres ensemble, estant comme vous estes, la meilleure danseuse, la meilleure dormeuse, & la plus eloquente fille du monde. Au reste, vous m'auez fait vn extréme plaisir, de mettre Monsieur Maighne de la partie des Matassins; cette pensée m'a plû autant qu'aucune des vostres, & ie vous donne ma parole, que nous ne les danserons point qu'il n'en soit. Aussi bien à dire le vray, Monsieur de Chaudebonne est fort chagrin à cette heure pour bien battre les sonnettes, & ie croy que i'aurois peine moy-mesme à bien danser en vostre absence, estant comme ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LV.

MADEMOISELLE,

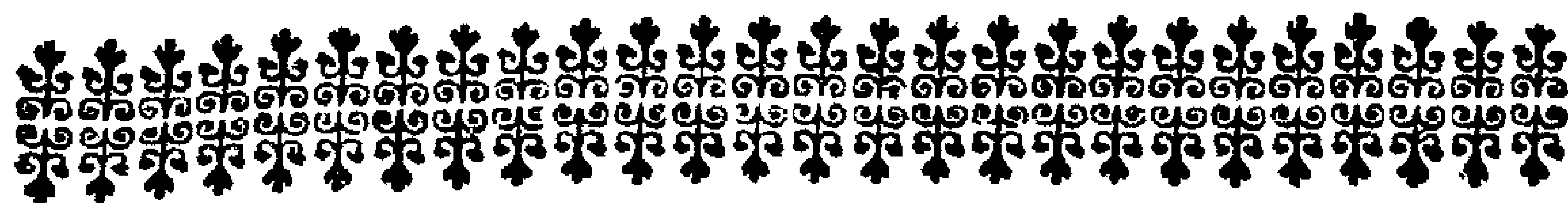
A cette heûre que vos lettres ſont plus admirables qu'elles ne furent iamais, i'auouë que i'aurois beaucoup de peine à m'en paſſer. Ayant perdu l'eſperance depuis que i'ay veu vos dernieres, d'en écrire iamais de bonnes, ie ſerois au moins bien aiſe d'en receuoir: Et il eſt iuſte que vous me rendiez par là l'honneur que vous me faites perdre d'ailleurs. La haute opinion que i'ay il y a ſi long-temps de voſtre eſprit, m'auoit preparé à en voir, ſans eſtre ſurpris, toutes ſortes de merueilles;& il me ſembloit qu'il ne pouuoit plus rien faire qui me pûſt eſtonner, ſi ce n'eſt qu'il vint à produire des choſes ordinaires ou mediocres. Mais certes ie confeſſe qu'il eſt arriué à vn point de perfection que ie n'auois pas conceuë, & que ie n'ay rien pû imaginer de tout ce que vous nous faites voir. Ie vous aſſeure, Mademoiſelle, que ie vous parle ſans flaterie, & mon dépit n'eſt pas encore ſi bien paſſé, que ie ſois en humeur de vous flater. Vous-vous eſtes hauſſée autant au deſſus de vous-meſme, que vous auiez accouſtumé d'eſtre au deſſus de toutes les autres, & la moindre lettre que vous écriuez à cette heure, vaut mieux

que Zelide & Alcidalis, oüy mesme quand on mettroit auec eux leurs deux Royaumes. Dans le fort de ma colere, ie n'ay point fait de plaintes contre vous qui ne fussent accompagnées de loüanges; & vne des causes qui m'obligent à cette heure à me reconcilier, c'est la crainte que si ie vous tesmoigne de la haine, on ne croye qu'elle vienne d'enuie, plustost que d'vn iuste ressentiment. Cependant vous sçauez en vostre cœur, si i'en ay du sujet, & sans en parler dauantage, c'est là que ie demande que vous m'en fassiez raison: aussi bien apres auoir esté muet si long-temps, ie ne veux pas rompre mon silence par des cris. Ie vous supplieray seulement de penser quel ie dois auoir esté, ayant perdu en mesme temps l'esperance de retourner en France, & la consolation de vostre souuenir & de vos lettres. Vn seul de ces malheurs pouuoit m'accabler: Mais cela est estrange, ie m'en suis sauué, pource qu'ils sont venus ensemble, & chacun d'eux m'a aydé à supporter l'autre. Quãd apres ce témoignage de vostre mauuaise volonté, ie me suis imaginé de combien de maux la fortune me tiroit, en m'empeschant de tomber en vos mains; Il m'a semblé qu'au prix de cela, vn exil perpetuel estoit bien supportable, & qu'au moins ie ne mourrois pas ici d'vne mort si cruelle. Cependant, Mademoiselle, cette consolation n'est pas si bonne que ie n'en aye besoin encore de quelque autre, car ie vous jure que Monsieur de **** mesme n'est pas si triste que ie le suis, & ces sombres & noires melancolies, où vous m'auez veu quelquefois, n'e-

ſtoient que l'ombre de celles où ie ſuis maintenant. Diſſipez-les, ie vous ſupplie, & trouuez, ſi vous pouuez, des paroles pour conjurer ces nüages. Mais qui doute que vous ne le puiſſiez, & qui ne ſçait que pour voſtre eſprit il n'y a point d'impoſſible; c'eſt à luy à qui ie me recommande, & puis-que les choſes les moins imaginables & les plus extraordinaires luy ſont ayſées, qu'il faſſe que ie ſois capable d'auoir quelque ſorte de ioye ici; & que ie viue iuſqu'à ce que ie vous puiſſe dire combien ie ſuis au delà de ce que vous le croyez,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LVI.

MADEMOISELLE,

Ie ne m'estonne pas que vous ayez ry tout vostre saoul, en m'écriuant l'estrãge bruit qui court de moy, que ie n'ay ni bonté ni amitié; car sans mentir il ne s'est iamais rien dit de si ridicule, & vous auez eu raison de receuoir cela de la mesme sorte, que si l'on vous disoit que Monsieur de Chaudebonne vole sur les grands chemins, ou qu'il a espousé la fille du Gentilhomme de Monsieur des ****. Pour moy i'admire qu'vne si fausse opinion & vne calomnie si mal fondée, ait peu s'estendre si loin, & infecter trois Prouinces; & qui que ce soit qui luy ait donné cours, il faut que vous m'auoüiez que ce doit estre la plus meschante, & la plus dangereuse personne du monde. I'en feray vne exacte perquisition, & si i'en puis descouurir quelque chose, ie vous iure que ie m'en sçauray venger, quand bien elle seroit aussi aymable & aussi redoutable que vous. Certes, Madame vostre mere fait vne action digne de son ordinaire bonté, de ne vouloir pas souffrir que l'on profere vne si grande meschanceté sur ses terres, mais qu'elle empesche seulement qu'on ne la die dans sa chambre, & dans son cabinet; car ie con-

nois des perſonnes aſſez hardies & determinées pour cela. La pauure Mademoiſelle de Chalais, que vous expoſez comme vn mouton à ma colere, n'a point de part à ce crime; ce n'eſt que par ſimplicité qu'elle a failli, & ie me plaindrois dauantage de ſa Maiſtreſſe, ſi ie pouuois me prendre à d'autres qu'aux autheurs de cette impoſture. Ie trouue eſtrange, ſans mentir, qu'elle qui ſçait ce que c'eſt que des charmes de la pareſſe, & la douceur qu'il y a à ne rien faire, m'appelle ingrat, de ce que ie la laiſſe en repos, & que ie ne luy eſcris point des lettres qu'elle voudroit de bon cœur n'auoir pas receuës toutes les fois qu'il y faudroit reſpondre. Quoy que ie ne me mette pas en peine d'en rien témoigner, elle a touſiours la place qu'elle doit auoir dans mon eſprit, ſans qu'elle luy couſte rien à garder; elle eſt comme elle ſe demande au fond de mon cœur, au lieu le plus retiré, en repos & ſans bruit. En verité ie l'honore & l'ayme auſſi parfaitement qu'elle le merite, & toutes les fois que ie lis quelque choſe de ioli, que ie mange quelque choſe de bon, ou que ie fais vne digeſtion loüable, ie me ſouuiens d'elle, & ie luy en ſouhaite autant. Mais à propos, Mademoiſelle, vous nous en mandaſtes vne nouuelle il y a quelque temps, à laquelle ie ne reſpondis point, pource que ie grondois alors, & qui apres ce que vous m'auez eſcrit du bruit qui court de moy, m'a ſemblé auſſi eſtrange que choſe que i'aye iamais oüy dire. Quoy que ie connoiſſe auſſi bien que perſonne du monde, toutes les graces de Madame la Marquiſe de ***, ie ne me puis

aſſez

aſſez eſtonner, qu'en vn temps où elle ne ſe ſoucio d'homme viuant que de ſon Medecin & de ſon cuiſinier, veſtuë de cette ratine que nous luy auons veuë, & coiffée de trois ſeruiettes, elle ait pû gagner vn cœur auſſi difficile à prendre, que ie m'imagine que doit eſtre celuy du Marquis de la***, & enuoyer vn Amant ſouſpirer pour elle dans les deſerts de la Thebaïde. Le Damoiſel dont vous me parlez, auroit bien fait d'y aller apres luy, ou, s'il ne veut pas faire vn ſi grand voyage, au moins il ſe deuoit rendre Hermite au mont Valerien. Tout de bon, au lieu de faire les demandes que vous me propoſez de ſa part, il feroit fort bien de ſe taire, & de ne parler de ſept ans. Toutesfois, Mademoiſelle, i'y reſpondray, puiſ-que vous le voulez. La premiere, pourquoy eſtant veſtu de bleu, il paroiſt touſiours veſtu de vert, eſt vne des plus arduës queſtions que i'aye iamais oüy faire en quelque ſcience que ce ſoit: & pour moy, ie ne voy pas d'où cela peut venir, ſi ce n'eſt que le Damoiſel qui auoit accouſtumé il y a quelques années, de ne ſe leuer qu'à vne heure, & n'eſtre habillé qu'à trois, ſoit deuenu à preſent vn peu plus pareſſeux, & ne ſe laiſſe plus voir qu'aux flambeaux. Quoy qu'il en ſoit, ie ſuis d'auis, qu'à tout hazard il s'habille de vert, pour voir s'il ne paroiſtra pas habillé de bleu. Pour la ſeconde, de ſçauoir lequel il doit choiſir, de prendre la Mote, ou de me deliurer d'entre les mains des Sarrazins; Ie trouue, ſans conſiderer mon intereſt, que cette derniere entrepriſe, outre qu'elle eſt plus iuſte, eſt beau-

coup plus difficile, & par consequent plus glorieuse. Il y a vingt-cinq mille hommes de pied, & six mille cheuaux qui ont charge de me garder auec autant de soin que Gueldres & Anuers; cela pourtant ne le doit point estonner. Hector le Brun deffit vne fois luy seul trente-cinq mille hommes en Northomberland, & ie pense qu'il n'estoit pas si vaillant que luy. Qu'il ne craigne pas, au reste, que les lauriers luy manquent icy; les plus beaux qui se voyent dans l'Europe, se cueillent en ce païs. De mon mon costé, ie luy promets de fournir le soin de les ageâcer, & l'art d'en faire des couronnes; mais outre les Sarrazins, il aura encore quelques Sarrazines à combattre; car il y en a qui ne souffriront pas aysément que l'on m'enleue d'icy: & ce bruit que vous dites qui court de moy dans trois Prouinces, n'est pas encore arriué en pas vne des dix-sept. L'on ne me tient pas si méchant icy, qu'on fait au lieu où vous estes, & l'on croit que quand mesme ie ne sçaurois pas assez aymer, ie ne laisserois pas d'estre assez aymable. Mais, Mademoiselle, i'auouë que cela ne me console point; & ie suis bien mal-heureux, si dans ce nombre de personnes que ie reuere particulierement en France, il n'y en a quelqu'vne qui ait assez bonne opinion de moy, pour croire que i'ay le cœur fait comme il le faut auoir; que ie sçay constamment honorer ce qui le merite, & aymer infiniment ce qui est infiniment aymable. Ie ne sçay pas pour vostre particulier, ce que vous en pensez; mais ie vous asseure qu'il n'y a personne qui ayt moins de sujet d'en

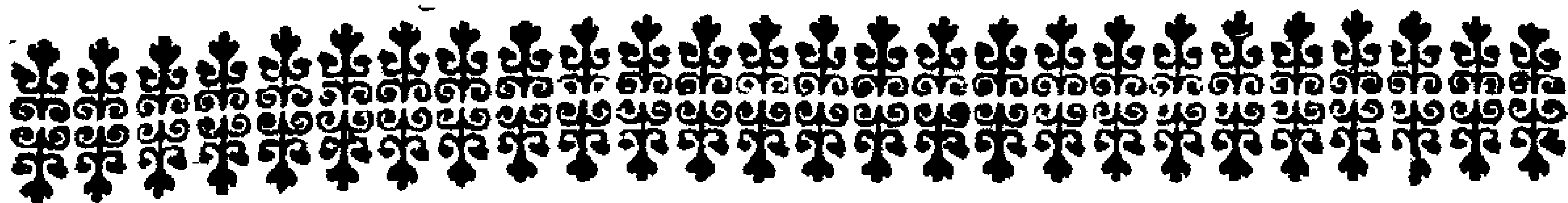
douter, & que ie ſuis auſſi parfaitement que ie le dois, & que vous le ſçauriez vouloir,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.

Madame voſtre Mere ſera touſiours la meilleure & la plus galante perſonne du monde; elle ne me pouuoit rien promettre qui me fiſt ſi aiſe que la *danſe baladoire* que vous dites qu'elle veut inſtituer à mon retour. Mais c'eſt *feſte baladoire* qu'il faut dire, vous corrompez le texte; cela m'a fait reſſouuenir du temps paſſé, & conſiderer combien il eſtoit different de celuy-cy. Alors eſtant couché ſur la paille, ie croyois eſtre ſur trois matelats, & à cette heure i'aurois douze matelats qu'il me ſembleroit eſtre couché ſur des eſpines. Voyla, Mademoiſelle, l'eſtat où ſe trouue le plus aiſe galant de Bruxelles. Mais celuy qui m'a nommé ainſi en vous eſcriuant, ne connoiſt pas tous mes maux, & ne conçoit pas quel regret i'ay touſiours dans le cœur d'eſtre eſloigné de tout ce que i'ayme. Vous ſçauez de quelle ſorte cecy ſe doit entendre, & quel rang tiennent en cela ces deux adorables perſonnes, au rang deſquelles perſonne ne doit eſtre. Tous ceux qui viennent ici de France, parlent d'elles auec admiration, & content des miracles de leur bonté & de leur beauté. Ie vous ſupplie tres-humblement,

Mademoiſelle, d'employer voſtre credit pour me conſeruer quelque place dans l'honneur de leur ſouuenir. Cét homme à qui vous ſçauez que i'ay tant d'obligations, en adiouſte touſiours de nouuelles aux anciennes, & me fit l'autre iour l'honneur de ſe ſouuenir de moy dans vne lettre à Monſieur le Comte de Brion. Ie reconnois cela, comme i'y ſuis obligé; & quand i'aurois auſſi peu de bonté & d'amitié que l'on dit, ie ne manqueray iamais d'auoir tout le reſſentiment que ie dois auoir des biens & des honneurs qu'il luy a pleu me faire; mais i'ay peur qu'il ne deuienne trop ſerieux, empeſchez cela ie vous ſupplie.



A LA MESME.

LETTRE LVII.

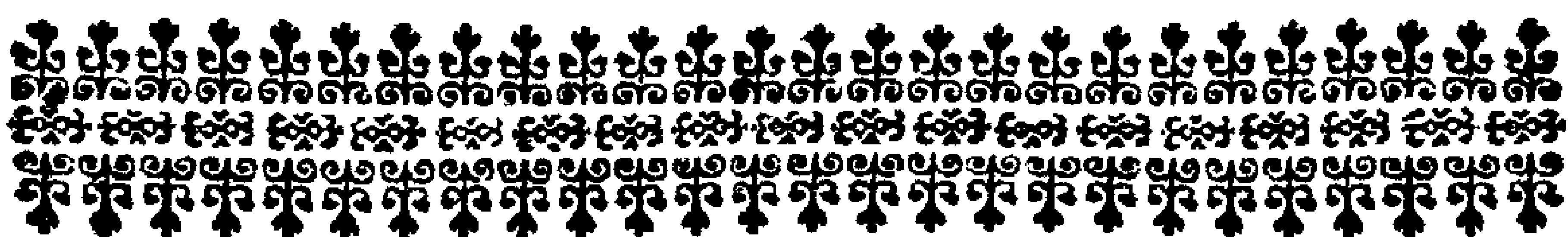
MADEMOISELLE,

Quoy que vous m'asseuriez que l'Isle de France n'a point esté des trois Prouinces rebelles, ie soupçonne quelques Insulaires, & il y en a quelqu'vne que ie voudrois bien tenir pour en faire la iustice qu'elle merite. Quand elles n'auroient point fait d'autre faute, que d'auoir incliné aisément, comme vous dites, à croire du mal de moy, ie les trouuerois encore assez coupables, & ie serois bien fasché d'auoir autant failly contre pas vne d'elles. I'ay eu peine à entendre ce que vous dites *de la Corneille*, & *du fils du Roy d'Angleterre*; mais si ie l'entẽs bien, c'est vne des plus grãdes malices du monde ; vous n'auez iamais rien fait contre moy qui m'aye fait tant de dépit, & ie ne l'oublieray iamais que ie ne m'en sois vengé. Mais à quel point est montée la persecution, & que ne dois-je pas attendre, puis-que Madame vostre Mere mesme, semble s'estre declarée contre moy ? I'ay esté extrémement estonné, quand i'ay reconnu son escriture, & que i'ay veu qu'elle se mocquoit de moy, & de ma loyale amie. Ie ne crois pas pourtant qu'elle ait fait cela de sa volonté, & il faut que vous luy ayez fait escrire le poignard sur la gorge.

Tout cela, Mademoiſelle, m'auoit mis en vne extréme colere, mais la douceur que vous m'auez enuoyée, m'a r'appaiſé. I'ay trouué dans la lettre de Monſieur de Chaudebonne, le ſuccre que vous penſiez auoir mis dans la mienne, & ie l'ay gouſté auec tout le plaiſir que ie deuois. Ie vous auouë que nous n'en auons pas de ſi bon chez-nous; enuoyez-m'en ſouuent, ie vous en ſupplie, i'en feray vn fort bon ſuc, & contre la maxime de Medecine, que toutes les choſes douces, ſe tournent en bile, cela appaiſera la mienne qui eſt fort émuë. Auſſi, à dire le vray, c'eſt vne extréme meſchanceté de ſe mocquer d'vne pauure enfant qui n'a appris le François que pour l'amour de moy, & qui a eu au moins l'eſprit de me choiſir entre tous ceux qui ſont icy. Cependant, ie vous puis reſpondre qu'elle eſcrira bien-toſt d'vne autre ſorte, & que dans trois mois elle ſera en eſtat de ſe reuencher. Du temps que Madame de *** diſoit *gauſſer*, & *pitoable*, & qu'elle croyoit qu'il ne falloit pas dire *triſte*, elle n'eſcriuoit guere mieux que cela; & neantmoins, auiourd'huy on parle de ſon eſprit par tout, & on fait voir iuſques icy des copies de ſes lettres. Mais pour ſatisfaire à la queſtion à laquelle vous me cõjurez de reſpondre en verité & en ſincerité de conſcience; ie vous dis, Mademoiſelle, qu'en verité & en ſincerité, ie ne crois pas qu'il y ait eu vne perſõne qui ait crû que ç'ait eſté pour ma gloire que i'ay enuoyé le poulet que vous aués veu; & i'aymerois encore mieux auoir fait vne lettre de cette ſorte, qu'vn iugement comme celuy-là. Mais ie ne

deurois plus donner si hardimẽt mon auis de rien, sans sçauoir de qui ie parle; apres auoir esté attrappé comme ie l'ay esté, en ce que i'ay dit de ceux qui ont memoire de ce qu'ils ont fait au berceau. Ie confesse que ie croyois que l'on s'en voulust moquer, & que mesme on le deust faire : mais puis-que c'est vous & M. le C. de la V. qui l'auez dit, ie m'en desdis volontiers, & ie n'ay garde d'offenser des personnes qui se souuiennent de si loin. ********





A LA MESME.

LETTRE LVIII.

MADEMOISELLE,

Si vous n'estiez la plus aymable personne du monde, vous seriez la plus haïssable, & vous auez vne fierté qui seroit insupportable en tout-autre qu'en vous. Vous demandez la paix de la façon que les autres la donnent, & pour terminer vne querelle, vous employez des paroles auec lesquelles on pourroit commencer vne guerre. *Ie ne sçay pas comme ie me suis tant abaissée; ne grondez plus, escriuez-moy toutes les semaines;* Voyla, certes, vne parfaite humilité & vne belle maniere d'exercer les vertus Chrestiennes. Vous m'ordonnez au reste de ne me plus despiter, que de vingt-cinq ans, en vingt-cinq ans, comme si vos graces ne se donnoient que lors que celles du Ciel sont ouuertes, & qu'il fallust vn Iubilé pour absoudre ceux qui se faschent contre vous. Voicy, Mademoiselle, où i'en estois, quand i'ay receu vostre seconde lettre, qui m'a fort adoucy, en m'apprenant que vous ne desireriez pas que ie fusse pendu sans que vous y fussiez. Veritablement c'est vne grande marque de bonne

bonne volonté, & vne preuue qu'il vous reste encore quelque tendresse pour moy, de ce que vous ne voudriez pas que cét accident m'arriuast sans que vous eussiez le plaisir de le voir. Apres auoir tant imploré le secours de vostre esprit, afin qu'il trouuast des paroles qui me rendissent moins mal-heureux, il n'en pouuoit pas trouuer de meilleures. En effet, rien ne me peut tant consoler de demeurer à Bruxelles, que de sçauoir que l'on me veut faire pendre à Paris, & ce lieu que ie tenois pour vne prison auparauant, ie le considere à cette heure comme vn asyle contre vos persecutions. I'ay grande peine à croire ce que vous me dites de Madame de * * * *, ni qu'elle ait pris vostre party contre moy. Si cela est, la fortune a esté plus iuste que vous & qu'elle, d'auoir empesché ses lettres de tomber entre mes mains. C'est, sans mentir, grand dommage, si vous auez gasté vne si bonne personne, & i'auray plus de regret que vous ayez corrompu son innocence, que de voir que vous auez condamné la mienne. Quoy qu'il en soit, ie vous asseure que vous ne sçauriez, ni l'vne ni l'autre, auoir pris des resolutions contre moy, qui ne soient iniustes, & dont ie ne vous fasse quelque iour desdire toutes deux. Cecy, Mademoiselle, n'est pas dit par orgueil, mais par cette fierté que les gens de bien ont accoustumé d'auoir, & que produit la bonne conscience. Que si i'auois la moindre doute d'auoir failly & de meriter vos menaces, ie n'aurois pas ces bons

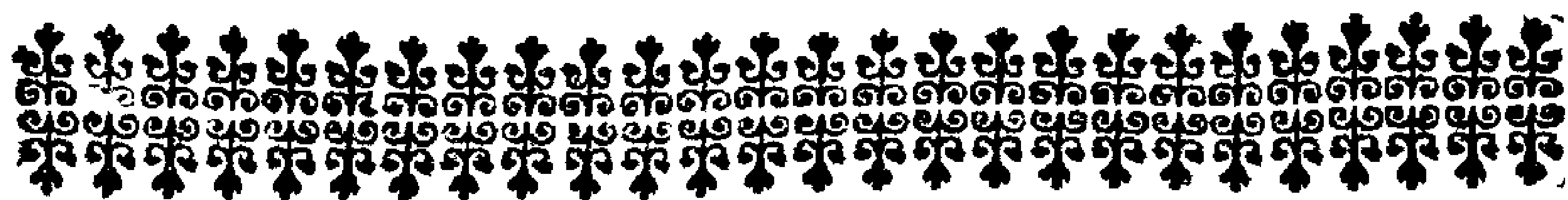
interualles, dont vous voyez que ie iouïs quelquefois; & au lieu que ie gueris les autres du mal de rate, i'en mourrois moy-mesme. Si i'ay osté ce mal à Madame vostre mere, ie souffriray plus volontiers tous ceux qui me restent. En verité, l'asseurance que i'ay d'estre dans l'honneur de son souuenir, & le regret que ie sens de ne la point voir, font la plus grande moitié de mes biens & de mes maux; & ie ne m'estonne pas qu'elle souhaite de me voir plus que personne, car ie crois qu'il n'y aura point d'homme au monde si plaisant que moy, si iamais ie me vois aupres d'elle. Ce Philosophe de nos amis, duquel vous-vous estes ressouuenuë si à propos, qu'il fait quelquefois les petits yeux, a roüillé les yeux en la teste, quand ie luy ay leu cet endroit de vostre lettre. Aussi, à dire le vray, l'ame de Zenon auroit esté esbranlée en vne pareille rencontre, & celle de Monsieur Migon contristée & affligée. La Philosophie qui a des remedes contre tous les autres mal-heurs, n'a point de raison, pour adoucir la moindre perte que l'on peut faire dans l'esprit de Me de Rambouïllet. Quelque ennemie des passiõs que soit cette sciẽce, elle ne sçauroit desapprouuer que l'on n'en ait pour vne si rare personne, ni trouuer estrange que l'on fasse pour son sujet, tout ce qu'elle ordonne de faire pour la vertu. Ie ne sçay, Mademoiselle, si elle pourroit enseigner plus aisément, à ne vous aymer pas; mais quelle apparence y a t-il qu'elle me puisse iamais apprendre cela, puis-que

c'est Monsieur de Chaudebonne qui me la monstre : Aussi ie vous iure que ie ne l'espere pas, & que ie suis bien resolu, quelque mal qui m'en puisse arriuer, d'estre tousiours,

MADEMOISELLE.

A Bruxelles, ce dernier Iuin, 1634.

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LIX.

MADEMOISELLE,

Ie ſuis extrémement marri que vous ne me puiſſiez donner de meilleurs ſignes de Paix, & que voſtre eſprit ne vous manque que pour me faire du bien. Le connoiſſant comme ie fais, capable de toutes choſes, ie dois penſer que le deffaut eſt pluſtoſt en voſtre volonté, & tant qu'elle ne me ſera pas plus fauorable i'auray ſujet de croire que vous n'eſtes pas auſſi bonne que vous dites. Ie crains que le teſmoignage que Monſieur voſtre Frere rend de voſtre iuſtice, ne ſoit pluſtoſt vne preuue de voſtre tyrannie; laquelle s'eſtant accreuë ne laiſſe pas la liberté de s'en plaindre. Peut-eſtre que s'il eſtoit auſſi loin de vous que moy, il en parleroit comme ie fais, & que i'en parlerois comme luy, ſi i'eſtois en ſa place. Cependant, Mademoiſelle, que ce ſoit tréue ou paix que vous me donniez, ie ne refuſe pas d'en ioüir. I'ay deſia executé vne des conditions auſquelles vous me l'accordez, M. D. m'ayant fait offrir vn autre moyen de luy eſcrire, je n'ay pû ne m'en point ſeruir, quoy que i'euſſe bien deſiré que ma lettre euſt paſſé par vos mains, car i'eſperois qu'elle en ſortiroit meilleure;

& i'auois resolu de vous supplier tres-humblement de la corriger. Il n'y a que quatre iours qu'elle est enuoyée, & Monsieur Frotté qui est icy, s'en est chargé apres l'auoir sollicitée plus d'vne fois. Pour Alcidalis, ie ne le quitteray point iusqu'à ce que ie l'aye mis en Affrique, i'espere que ce sera bien-tost, & nous voyons desia terre. Mais, Mademoiselle, ie ne sçaurois le rendre heureux, que premierement ie ne le deuienne moy-mesme. Ie ne puis luy faire voir Zelide, deuant que ie voye Monsieur Mandat : & il faut vn autre esprit que celuy que i'ay à cette heure pour escrire sa ioye & sa bonne fortune. Sans mentir, apres son histoire, celle que vous me racontez de Marthe, m'a donné autant de plaisir qu'aucune que i'aye iamais oüye; Mais ce n'en est que le commencement, sa fortune n'en demeurera pas là; & ie ne voudrois pas iurer que nous ne la vissions aussi quelque iour Reyne de Mauritanie. Toutesfois auec cela ie ne desespere pas qu'elle ne puisse estre penduë, mais ce ne sera pas si-tost. Ie suis extrémement aise de ce qu'elle vous a procuré aupres de Madame de Sauoye, & de ce qu'il vous vient des honneurs de tous les costez du monde. I'eusse bien pû aussi vous faire auoir vne moustache du Roy de Marroc, & vne poignée de la barbe & deux dents machelieres du Roy de Fez. Mais depuis la mort de celuy de Suede, i'auois crû que vous ne vouliez plus mettre vostre amitié en cette sorte de gens; & puis ie suis plus retenu à cette heure, car il me souuient que vous m'auez reproché beaucoup de

fois que ie vous engage tousiours auec des Amans, dont vous ne voulez pas. Si ie suis consideré pour vous, Mademoiselle, ie ne le suis pas moins pour ce qui est de moy ; quelque belle occasion que la fortune me presente, ie me garderay bien de me laisser attraper, & ie viuray plus long-temps que ie ne pensois, si la prophetie de la Sage enchanteresse est veritable. Ie la supplie tres-humblement de croire qu'elle ne peut prendre ce tiltre auec personne, si iustement qu'auecque moy : Sans mentir tout ce qu'elle fait m'enchante, & i'ay passé vn iour entier à lire les quatre lignes qu'elle m'a escrites. Ie suiuray son conseil, & ie me garderay de Gradafilée, comme de Scille & de Caribde. Permettez-moy, s'il vous plaist, de remercier tres-humblement Monseigneur le Cardinal de la Valette, de l'honneur qu'il m'a fait de se souuenir de moy dans vne lettre qu'il a escrite à Monsieur le Comte de Brion, & de tesmoigner ici la peine où ie suis du mal de Mademoiselle Paulet. Sa fievre que vous dites ne deuoir durer que vingt-quatre heures, sera de plusieurs iours pour moy, & ie n'en sortiray point que ie n'en aye eu d'autres nouuelles. M. d'A. ne me pardonneroit point cette liberté que vous me pardonnerez, si elle voyoit que ie ne me corrige point pour ses auis, & que ie ne m'empesche pas de parler encore d'autres personnes que de vous dans vos lettres. Elle perdroit esperance de faire iamais rien de bon de moy, & iugeroit auec plus de raison que iamais que ie ne suis pas assez galant : mais quoy qu'elle vous

mette au deſſus de toutes les choſes du monde, ſi elle ſçauoit de quelle ſorte vous eſtes dans mon eſprit, ie vous aſſeure, Mademoiſelle, qu'elle trouueroit que ie ſuis aſſez,

Le 3. de Mars. Voſtre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Sourdeac, à Londres.

LETTRE LX.

MONSIEVR,

Quoy que ma mauuaise fortune me doiue auoir endurcy à toutes sortes de déplaisirs, ie ne me puis accoustumer à celuy de ne receuoir plus de vos nouuelles : & il me semble que la perte de vos lettres, est vn mal-heur qu'vn honneste homme ne doit pas souffrir constamment. I'attens auec impatience, il y a beaucoup de iours, que vous me fassiez l'honneur de faire responce à la derniere que ie vous ay escrite, & que ie mis entre les mains de Madame vostre femme. Mais enfin ma patience s'est acheuée, & ie ne puis differer plus long-temps à vous supplier tres-humblement de me tirer de peine, & de m'aprendre par vne des vostres, quel accident m'a iusques icy retardé ce bonheur. Vous voyez, Monsieur, quelle asseurance i'ay en vos paroles, & quelle extréme confiance ie prens en vostre bonté, puis-que i'ose vous demander si hardiment vne faueur que ie ne sçaurois iamais meriter, si vous ne me l'auiez promise, & que ie vous presse de me payer exactement comme vne dette bien acquise, ce qui n'est qu'vne grace, & vne pure liberali-

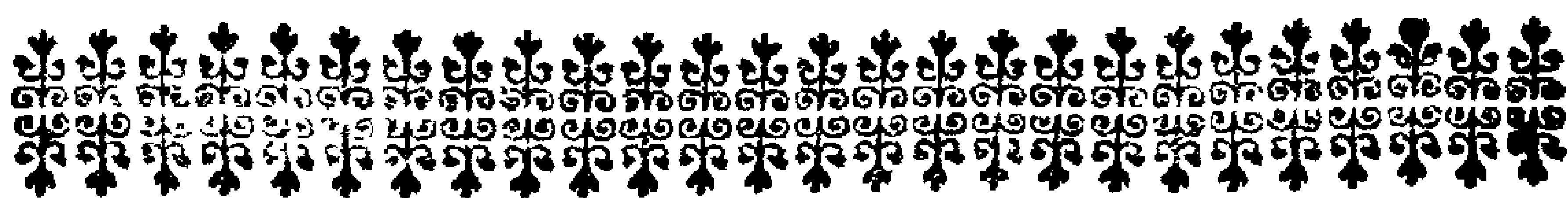
té.

té. Puis-que vous auez tousiours tesmoigné d'auoir tant d'inclination à cette vertu, ie crois que vous serez bien-aise de voir qu'en despit de la fortune, vous la pouuez encore exercer, & qu'il est en vostre pouuoir de faire du bien à vne personne qui vous en demande. Au moins, ie vous asseure qu'il sera bien employé, & bien reconnu, & que vous ne sçauriez en rien mieux tesmoigner vostre bonté, qu'en me faisant l'honneur de m'asseurer que vous m'aymez, & que vous voulez bien que ie me die par tout,

MONSIEVR,

A Bruxelles, le 25. d'Aoust 1634.

Vostre, &c.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE LXI.

MADEMOISELLE,

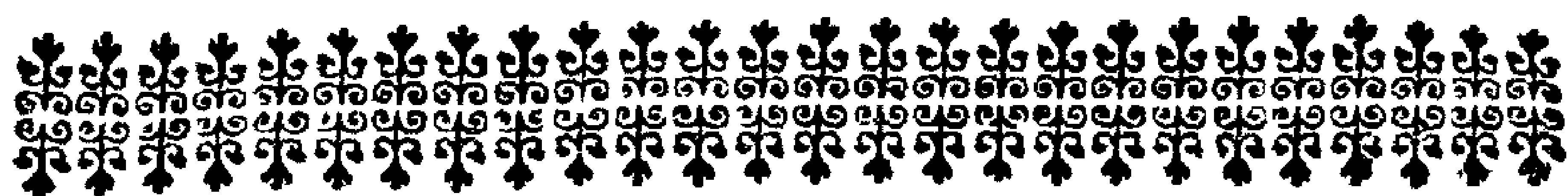
I'ay leu à toutes les heures du iour la Lettre que vous m'auez escrite à minuit, & quoy que ie n'aye pas accoustumé de trouuer fort agreables les biens que l'on me fait à ces heures-là, i'ay receu celuy-cy auec plus de contentement que ie ne le puis dire. Apres l'auoir bien considerée, ie n'ay pas trouué qu'elle fust d'vne personne endormie, & i'ay confirmé le iugement que i'auois fait de vous autre-fois, que ce temps-là est celuy où vostre esprit est le plus esueillé, & le plus clair, & qu'il reprend de nouuelles forces. En cherchant la cause de cela, ie ne veux pas, Mademoiselle, soupçonner de vous, rien de mauuais, ni remarquer que cela est assez estrange que l'heure des Lutins soit la vostre ; i'ayme mieux croire que c'est qu'il ne peut y auoir de nuit dans vostre esprit, & qu'estant comme il est, vne source de clarté, les tenebres qui apesantissent les autres, ne luy peuuent nuire ; lors qu'elles couurent toute autre chose, on le voit briller auec plus d'éclat, & l'ombre de la terre ne peut monter iusqu'aux Astres, ni iusqu'à luy. Quand

i'en parlerois auec des termes beaucoup plus magnifiques, ie vous ſupplie tres-humblement, de croire que ie ne dirois pas encore de luy autant de bien que i'en ay receu. Le choix qu'il vous a fait faire de trois ou quatre paroles, auec leſquelles voſtre derniere Lettre m'a ſemblé plus obligeante que les autres, a produit en moy des contentemens ineſperez, & m'a donné vne ioye que ie fais ſcrupule d'auoir, & dont ie ne deurois eſtre capable qu'en voſtre preſence. Mais voyez, s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, iuſques où s'eſtend voſtre pouuoir; au moment que vous euſtes eſcrit que vous ſouhaitiez la fin de nos mal-heurs, les Elbenes partirent pour y chercher du remede, le Ciel commença à ſe deſbroüiller, & nous fit voir de plus belles apparences que iamais. Puiſ-que cela eſt ainſi, & que c'eſt en vous quaſi la meſme choſe de deſirer du bien, & d'en faire, continuëz, ie vous ſupplie tres-humblement à auoir de bons deſirs pour nous. Ie m'imagine que cela ſuffira à faire naiſtre quelque heureux effet; voſtre bonne fortune vaincra la malignité de la noſtre, & vous pourrez contribuër plus que perſonne à cet accommodement auquel tant de gens trauaillent. Mais s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, que ce ſoit bien-toſt; car en verité ie meurs d'enuie de voir les merueilles qui ſont à Paris. Ie ne crois pas que ce ſoit la Demoiſelle dont vous parlez à Monſieur de Chaudebonne qui monſtre les plus rares, quand le Singe à qui on a appris à iouër de la guiterre ſçauroit encor châter auec cela. Ie ſçay où il y a des choſes plus

extraordinaires, & où ie pouray voir de plus beaux miracles; i'eſpere auſſi que de mon coſté ie vous en feray voir vn merueilleux dans le changement de mon humeur, qui ſera, ie vous promets, ſinon auſſi belle, au moins auſſi eſgale que la voſtre. Ne craignez donc point, Mademoiſelle, qu'vn chagrin que vous diſſipez de ſi loin puiſſe arriuer iuſques à vous, & n'ayez point de regret de perdre mes Lettres en me retrouuant moy-meſme; je vous feray auouër que ie vaux mieux qu'elles, & vous verrez que ie n'ay pas eſcrit mes meilleures penſées. Enfin, ie vous aſſeure que hors vne grande quantité de cheueux blancs qui me ſont venus, il n'eſt point arriué en moy de changement qui ne ſoit en mieux; encore i'eſpere que ceux-là tomberont auec les ſoins qui les ont fait naiſtre, & ie deuiendray, ſans doute, tout autre que ie ne ſuis, quand ie vous pourray dire moy-meſme auec quelle paſſion ie vous honore, & combien ie ſuis,

MADEMOISELLE,

A Bruxelles, le 15. Octobre, 1634. Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LXII.

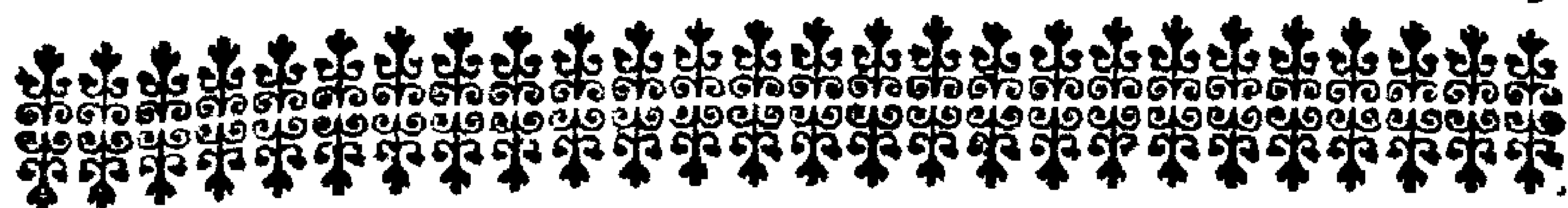
MADEMOISELLE,

Ie ne ſçay pas qui ſont les Abencerrages que vous me preferez, mais ie m'imagine qu'ils ne ſont point nez dans Grenade, non plus que moy. Peut-eſtre que le ſeul auantage qu'ils ont ſur moy, eſt d'eſtre aupres de vous; & que tout mon crime eſt d'en eſtre eſloigné. Certes vous auez ſujet de croire que ie ſuis coupable d'vne grande faute, puiſ-que le Ciel me donne vn ſi grand chaſtiment, & ie ne m'eſtonne pas que vous me condamniez là-deſſus, ni que vous n'entendiez pas les raiſons d'vn homme qui ſe deffend de ſi loin. Toutes les Demoiſelles, tant les Mores que les Chreſtiennes, ont accouſtumé d'en vſer ainſi. Ie voudrois ſeulement, qu'en m'oſtant voſtre amitié, vous ne vouluſſiez pas encore me deshonnorer, & que vous ne vous miſſiez pas en peine de m'accuſer pour vous deffendre. Vous pourriez auec plus de douceur, ſuiure l'exemple de Madame****, & de Mademoiſelle ****, dont la premiere ſans alleguer aucune cauſe, rompit d'abord tout cõmerce auecque moy, iugeant qu'auſſi-bien auec le temps, il en faudroit touſiours venir-là. Et l'autre m'a laiſſé depuis peu honneſte-

ment, & ſans bruit; & ſe taiſant de pure laſſitude, ne parle plus de moy, ni en bien ni en mal. Que ſi pourtant, Mademoiſelle, vous auez encore ce reſte de iuſtice dans l'eſprit de croire qu'il faille quelque prétexte pour abandonner ſes amis, ie m'eſtonne que vous n'en auez trouué vn meilleur que celuy que vous prenez, vous qui inuentez ſi heureuſement, & qui auez touſiours donné tant de vray-ſemblance à vos Fables. Il me ſemble, au reſte, Mademoiſelle, que vous ne iugez pas aſſez fauorablement des lettres que vous auez veuës de moy, ſi vous croyez que Mõſieur Mandat ait eu les plus belles. Ie fais vn autre iugement des voſtres, & ſans rien ſçauoir des autres que vous auez eſcrites, ie iurerois que vous n'en fiſtes iamais de meilleures. Il faut vne bonté comme la mienne pour en parler de la ſorte, & il n'y a que moy qui peut loüer les Satyres que l'on fait contre luy. Sans mentir, vn homme qui ſouffre ſi doucement le mal, merite que l'on luy faſſe du bien, & vous deuez auoir regret de traitter auec tant de rigueur, vne perſonne qui le ſouffre auec tant de patience, & qui eſt ſi conſtamment,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LXIII.

MADEMOISELLE,

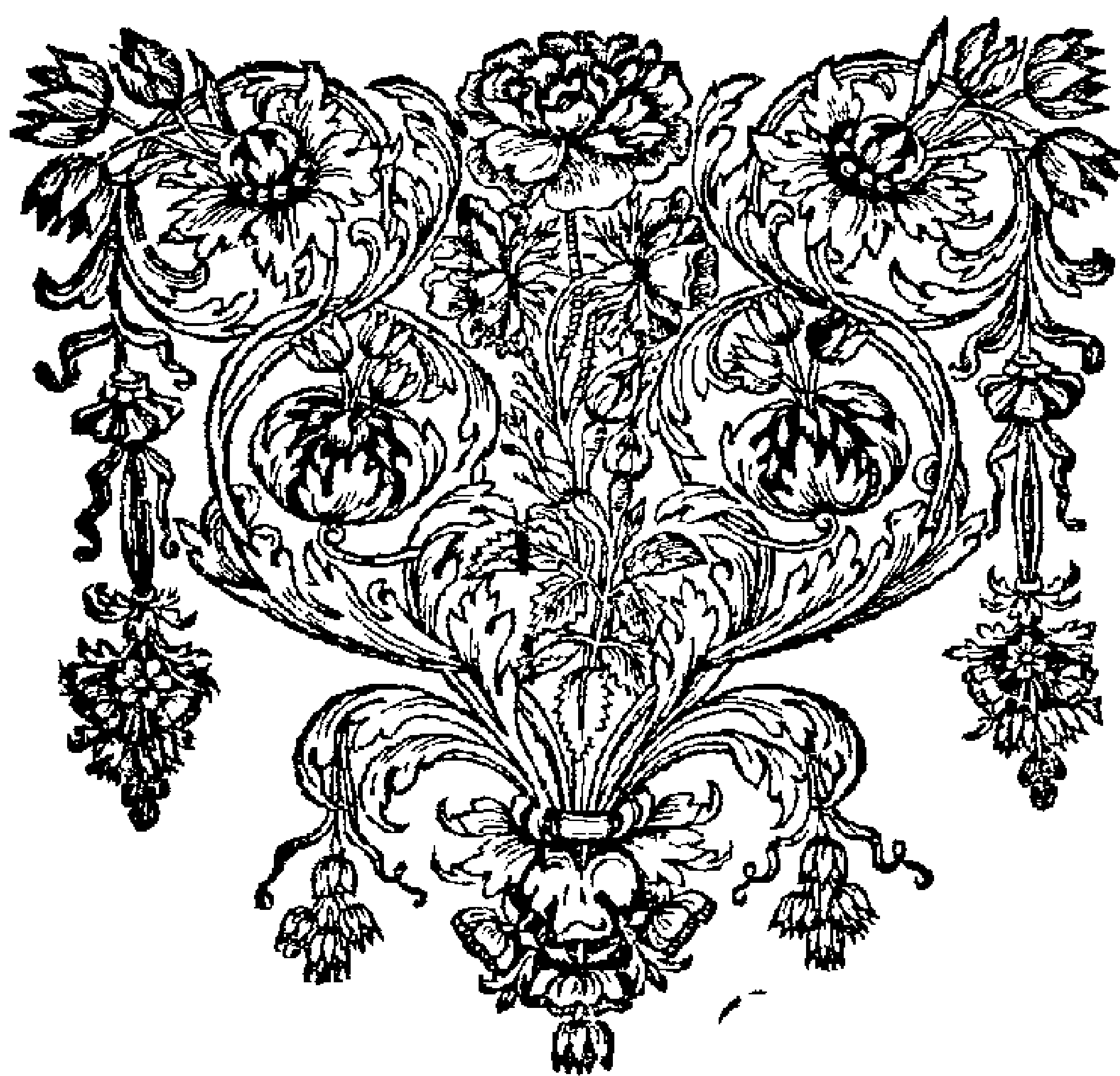
I'aurois effacé cette lettre apres auoir receu la vostre, si i'adioustois assez de foy à ce que vous me mandez : mais ie suis si accoustumé à ne receuoir de vous que du mal, que ie n'en puis plus attendre autre chose, & la paix mesme m'est suspecte, quand vous me la presentez. Ie voudrois bien qu'il y eust quelque signe de reconciliation entre vous & moy, comme il y en a entre le Ciel & les hommes ; & que vous eussiez vn moyen de m'asseurer autant de vos promesses que vous me faites craindre vos menaces. Ie tiens pourtant à bon augure, de ce que Mademoiselle **** qui m'auoit abandonné ces iours passez, a recommencé à m'escrire ; il me semble qu'elle est vostre Iris, & que c'est comme vn Arc en Ciel qui paroist apres l'orage. Elle ne s'est point montrée lors que le Ciel estoit courroucé contre moy, & qu'il tonnoit & esclairoit. A la verité, dans vn temps si orageux, il n'y auoit rien qui me pûst secourir, & ie m'estois abandonné moy-mesme. Apres cela, Mademoiselle, vous pouuez iuger auec quelle ioye i'ay ouuert les yeux aux rayons que vous me faites voir parmy tant de tene-

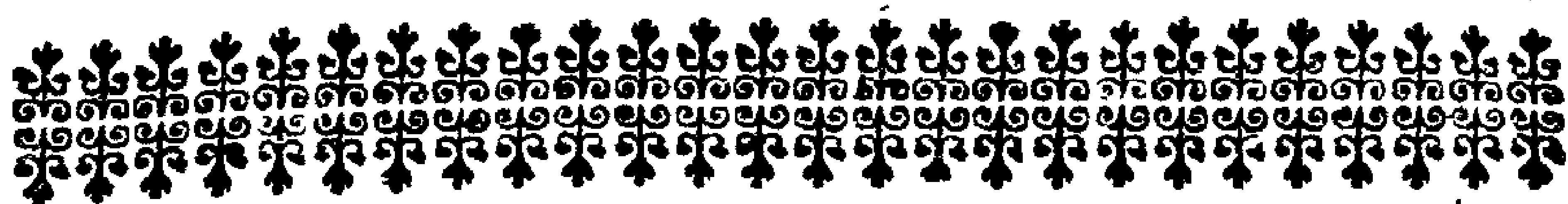
bres ; mais i'auouë que ie ne me puis encore r'asseurer. Ie sçay que souuent vous-vous accommodez pour auoir le plaisir de rompre encore vne fois. Ie crains que le iour que vous me montrez, ne soit vn faux iour, & que cette lumiere ne soit que celle d'vn esclair, & que la luëur du coup qui me frappera peut-estre bien-tost. S'il en est autrement, & si c'est vne vraye paix que vous me voulez donner, ie la reçois, ie vous asseure, auec le cœur que vous pourriez desirer, & auec toutes les conditions que vous y sçauriez mettre. Mais, Mademoiselle, ie voudrois bien apres cela, que vous voulussiez reconnoistre mon innocence, & auouër que vous ne m'auez point soupçonné des crimes dont vous auez fait semblant de m'accuser. Iusqu'à ce que cela soit, & que vous m'ayez bien remis, ie ne puis pas respondre à ce que l'on me demande du Chocolate, ni parler des Comedies, lors-que ie n'ay que des Tragedies en l'esprit. Ie n'ay pû pourtant m'empescher de rire, quand i'ay leu ce que vous dites, que Monsieur de R*** *fiert & frappe ainsi que Monseigneur Amadis.* Quelque haut que soit montée vostre Eloquence, ie n'en ay pas tant d'estonnement, car ie l'auois tousiours préueuë. Ie m'estonne bien plus de ce que vous estes deuenuë extrémement plaisante, & cela me surprend dauantage. Quoy que vous me disiez de Madame de S*** ie ne puis rien appréhender de sa fidelité. Ce sont de grandes recommandations pour son Amant d'estre beau, ieune, & Gascon; Mais auec tout cela, vous verrez qu'elle sera assez

niaise

niaiſe pour ne me point quitter pour luy. Il y a dix ans que ie ſçay moy-meſme, comme elle traitte les beaux & les ieunes; & pour Gaſcon, c'eſt vne qualité que vous ne mettriez point entre celles qui ſe peuuent faire aymer d'elle, s'il vous ſouuenoit que ie vous ay conté autrefois qu'elle m'auoit dit de quelqu'vn, qu'il eſtoit Gaſcon, ou Picard. Ie ne m'eſtonne point qu'il y ait *épris* en ſon anagramme, mais i'y trouue auſſi *prisé*, & cela eſt plus faſcheux. Au pis aller, Mademoiſelle, ie puis icy auoir quand ie voudray vne maiſtreſſe, belle comme l'Infante Briane, amoureuſe comme Mademoiſelle Arlande, & forte & membruë, comme Madame Gradafilée. Tout de bon, vne des plus puiſſantes filles qui ſoit dans toutes les dixſept Prouinces, a enuie de faire amitié auecque moy. Mais Monſieur de Chaudebonne, ne me conſeille pas de m'y hazarder. Cependant, ie fais cette lettre trop longue, où ie penſois ne vous dire qu'vn mot, & Mademoiſelle d'A.*** ne la trouueroit gueres galante puiſque i'y parle de tant d'autres perſonnes que de vous. Mais Mademoiſelle, que vous ſeriez bonne, ſi vous me vouliez faire vne iolie lettre pour elle! Si vous me refuſez cette grace, au moins accordez-moy l'autre que ie vous demande, de me faire entendre de quelle ſorte ie ſuis auecque vous, & ſi vous auez prolongé les quatre ans que vous m'auiez donnez à viure. Vous en ordonnerez comme il vous plaira; mais ſans mentir, vous deuez eſtre plus humaine pour moy, car ie ſuis infiniment, Voſtre, &c.

Ce pauure Diable se portera bien , & est tantost guery. Ie remercie tres-humblement la sage Enchanteresse qui m'a fait entendre *l'auenture d'Anastarax* ; ie ne croy pas qu'il y ait iamais rien eu de si horrible, que doit estre son Enfer, & ie m'imagine d'y voir Cerbere, les trois Furies, & toutes leurs couleuures en vne seule personne : Mais quel personnage ioüe la pauure * * * parmy tous ces damnez ?





A LA MESME.

LETTRE LXIV.

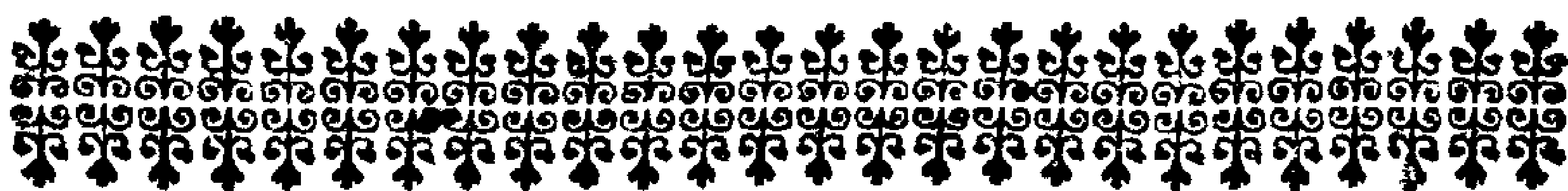
MADEMOISELLE,

Ayant de ſi grandes obligations à Madame de C.*** i'aurois grand'honte de n'auoir point parlé d'elle ; mais dans vne lettre où ie n'ay rien dit de Madame voſtre Mere, il me ſemble qu'il m'eſt permis d'y oublier tout le monde. Ie croy que c'eſt elle qui a mis les quatre lignes Eſpagnoles *du Roy Chiquito*. Ie ne connois pas aſſeurément ſon eſcriture : mais ie reconnois l'air dont elle a accouſtumé d'écrire qui eſt ſi galant, & qui luy eſt ſi particulier,que l'on n'y peut eſtre trompé, & que perſonne ne le ſçauroit imiter. Pour ce qui eſt de vous, Mademoiſelle, ie vous dis icy tout bas, & d'vn ſtile moins releué que le commencement de cette lettre, & ainſi plus croyable; que toutes celles que ie voy à cette heure de vous m'eſtonnent. Elles ſont beaucoup meilleures que celles pour leſquelles ie vous admirois tant autresfois, & que ie croyois les plus belles du monde; & quoy que ie ne ſois guere enuieux, i'aurois beaucoup de dépit qu'il y euſt vn homme en France qui ſceuſt eſcrire auſſi bien que vous. Il n'a pas plû à Mademoiſelle Paulet, me faire l'honneur de m'écrire. Ie voy bien que ces grandes

lettres que ie luy escriuois d'Espagne, l'ont lassée. Ie me corrigeray facilement de cela, & il me sera bien plus aisé de m'empescher de luy escrire trop, que de l'aymer trop. Le seul homme dont ie n'ay iamais parlé, m'a semblé le seul, dont ie ne deuois iamais parler, & qu'il estoit plus necessaire de luy donner des preuues de ma discrétion, que de mon affection. Parlant si souuent de tous ceux qui sont à l'entour de luy, i'ay crû qu'il iugeroit bien que ce n'estoit pas oubly, que le laisser seul sans luy rien dire ; & qu'il ne sçauroit croire de moy que ie peusse oublier vne personne que ie dois respecter & seruir sur toutes celles du monde, pour tant de differentes raisons. Mais ie ne sçay pas pourquoy il dit que nous aurons beaucoup de disputes sur l'Espagnol, si ce n'est qu'ayant tousiours eu l'auantage sur moy en toutes celles que nous auons euës ensemble par le passé, & sçachant quel plaisir c'est que de disputer & de vaincre ; il me veüille préparer ce contentement pour mon retour, en m'attaquant sur vn sujet où ie ne puis auoir que toute sorte d'auantage. Ie croy, Mademoiselle, que vous me pardonnerez tout ce que i'ay adjousté dans cette lettre, puis-que c'est pour des personnes que vous n'aymez pas moins que vous mesme. Permettez-moy, s'il vous plaist de dire encore à Monsieur vostre frere, que ie l'ayme autant, que quand ie luy dis adieu, & que ie suis son tres-humble & tres-obeïssant seruiteur. Encore vne fois, Mademoiselle, ie vous baise tres-humblement les mains de l'honneur que vous m'auez fait de m'écrire.

Ie n'ay pas eu tant de ioye de me trouuer icy, que d'y trouuer vôtre lettre; mais s'il vous plaist auoir encore vne fois cette bonté pour moy, i'aymerois mieux qu'elles fussent vn peu moins eloquentes, & qu'elles fussent plus amiables. Tout de bon, vous me faites peur, & quand ie voy vostre esprit si haut, il me semble qu'il n'est pas possible que i'y puisse iamais atteindre, ny que i'y aye place. Parmy tant de belles paroles qu'il y en ait quelques-vnes de bonnes. R'asseurez moy de ma crainte; car sans mentir, i'en ay besoin, & ie merite en quelque sorte que vous ayez vn peu de soin de moy.





A MONSEIGNEVR LE DVC de Bellegarde.

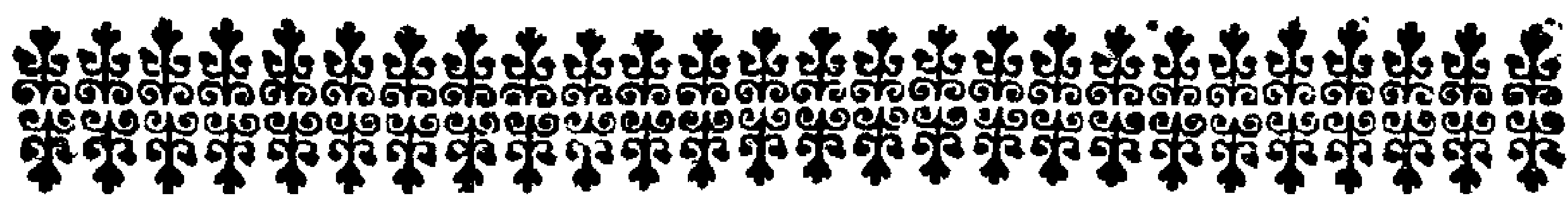
LETTRE LXV.

MONSEIGNEVR,

C'est Monsieur de Chaudebonne qui me fait prendre la hardiesse de vous escrire, & dans l'ennuy dont il me voit icy accablé, il m'a voulu donner cette consolation. Il est vray, Monseigneur, qu'entre les plus grands sujets d'affliction que i'ay receus en ce païs, ie mets le desplaisir de ne vous y auoir point trouué. Ie m'estois preparé à cet exil, sur l'esperance de le passer aupres de vous, & ie croyois que ie trouuerois tousiours la France en quelque part où vous seriez. Mais c'eust esté vn trop grand soulagement pour vn homme qui estoit destiné à estre mal-heureux, & la fortune n'a pas accoustumé de faire tant de grace à ceux qu'elle persecute. Cependant, Monseigneur, ie prens à bon augure, de ce qu'elle nous r'aproche du lieu où vous estes, & ie croiray qu'elle veut se reconcilier auec nous, si elle nous rend le bon-heur de vostre presence. Car pour dire le vray, Monseigneur, ie ne puis penser qu'elle vous ait entierement abandonné, & c'est assez qu'elle soit femme, pour croire qu'elle ne vous peut haïr, & qu'elle reuiendra bien-tost à vous. Au moins,

à ſon defaut, àurez-vous touſiours cette extréme ſageſſe, & cette grandeur de courage qui vous ont accompagné par tout; & dont vous auez depuis quelque temps donné de ſi bonnes preuues, que ie doute ſi ces années de mal-heurs ne vous ont pas eſté plus auantageuſes que les autres. Ie continuerois icy, Monſeigneur, bien volontiers ce diſcours, mais ie crains de n'vſer pas aſſez diſcrettement de la liberté que l'on m'a donnée. ***





A MONSEIGNEVR le Cardinal de la Valette.

LETTRE LXVI.

MONSEIGNEVR,

Dites la verité, combien y a t-il que vous n'auez ſongé ſi les quatre derniers liures de l'Eneide, ſont de Virgile ou non, & ſi le Phormion eſt de Terence ? Ie ne vous interrogerois pas ſi librement ; mais vous ſçauez que dans les triõphes, les ſoldats ont accouſtumé de railler auec leurs Empereurs, & que la ioye de la victoire donne des libertez, que ſans cela l'on n'oſeroit iamais prendre. Auouëz-nous donc franchement, combien il y a que vous n'auez penſé à la petite Erminie, aux vers de Catulle, & à ceux de Monſieur Godeau. Si eſt-ce, Monſeigneur, que quand vous auriez oublié tout le reſte, vous deuez vous ſouuenir touſiours de ſon *Benedicite*, car perſonne n'eut iamais plus de raiſon de le dire que vous,& ne fuſt tant obligé de rendre graces au Dieu des armées. A dire le vray, la conduite, & la fortune auec laquelle vous auez ſauué la noſtre, eſt vn des plus grands miracles qui ſe ſoient iamais veus dans la guerre ; & toutes les circonſtances en ſont ſi eſtranges, que ie les mettrois au chapitre des *menteries claires*, ſi nous n'en auions tant de teſmoins,

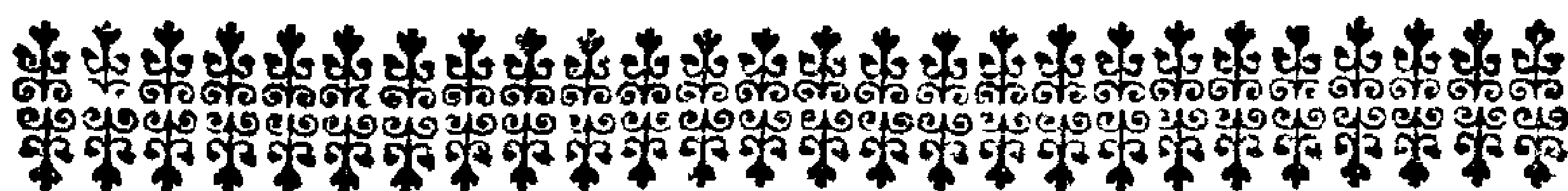
&

& si ie ne sçauois qu'il n'y a point de merueille que l'on ne doiue croire de vous. La ioye que cela a donnée icy à tout ce que vous aymez, n'est pas vne chose qui se puisse representer. Mais vous pouuez vous imaginer, Monseigneur, que les personnes qui estoient autrefois rauies de vous ouïr chanter, ou de vous voir faire des vers, doiuent estre infiniment contentes, à cette heure qu'elles entẽdent dire que vous faites leuer des Sieges, que vous prenez des villes, que vous battés des armées, & que la principale esperance du bon succés de nos affaires, est fondée en vostre personne. Ie vous asseure que cela est escouté en ce lieu auec tous les sentimens que vous sçauriez desirer, & que sans que vous y pensiez, vos armes font icy des conquestes qui sont plus à desirer que toutes celles que vous pourriez faire delà le Rhin. Quelque ambitieux que vous puissiez estre, cela vous doit donner enuie de reuenir, car en verité, Monseigneur, ce n'est pas vne bataille qui est auiourd'huy la plus belle chose du monde à gagner, & vous m'auouërez vous-mesme qu'il y a telle rose de soulier, qui vaut mieux que neuf Cornettes Imperiales. Ie suis,

MONSEIGNEVR,

A Paris le 12. Octobre, 1635.

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE LXVII.

MONSEIGNEVR,

I'ay fait voir à Monsieur de Sainct H.*** à Monsieur de S. R.*** & à Monsieur de S. Q.*** l'endroit de vostre lettre, où vous parlez des domestiques de Monsieur: ie vous respons qu'ils ne l'ont trouué nullement bien, & ie sçais que Monsieur des Ouches, à qui ie n'en ay pas encore voulu parler, ne le trouueroit guere meilleur. De sorte que si ie me voulois preparer contre les menaces que vous me faites, vous pouuez iuger que ie ne manquerois pas d'amis, & que si ie vous escris à cette heure, ce n'est pas tant par crainte que par vne veritable affection, & vne inclination naturelle que i'ay à vous obeïr. Outre ceux que ie viens de nommer, il y a encore icy d'autres personnes plus braues, & auec qui il seroit plus dãgereux d'auoir querelle, qui n'approuuent pas que ie me trauaille pour vous donner du plaisir, & qui ne trouuent pas raisonnable que vous en puissiez receuoir quelqu'vn en ne les voyant pas. A la verité, Monseigneur, puisque vostre absence trauerse toutes leurs ioyes, il seroit

assez iuste que vous n'en souhaitassiez point d'autre que celle de les reuoir, & qu'en attendant celle-là, vous ne fussiez point capable d'aucun diuertissement. Ie suis tesmoin que tous ceux que l'on reçoit icy en cette saison, ne les empeschent pas de se souuenir de vous, & de souhaitter continuëllement vostre retour. Le froid & les neiges des montagnes d'Alsace les transissent, & les font trembler tous les iours dans les plus grandes assemblées; & la crainte des embusches des Crauates, leur donne l'alarme à toute heure au milieu de Paris. Mais ce qui est le plus estrange, & qui peut-estre ne vous semblera pas croyable, i'ay vû M. de B. *** & M. de R. *** estre tristes pour l'amour de vous dans le bal, & soûpirer en entendant des Violons. Ie ne sçay pas, Monseigneur, ce que vous iugerez de là, ni quel auantage vous en tirerez : Mais pour moy ie suis asseuré que quoy qu'elles puissent faire pour vous à l'auenir, elles ne vous pourroient iamais donner vne plus grande preuue de leur affection. L'autre iour que ie monstrois la derniere lettre que vous m'auez fait l'honneur de m'escrire, comme i'estois à l'endroit où vous me mandiez que vous estiez prest de partir, au lieu de dire en Alsace, ie leus en Thrace. *Bras de fer*, qui n'a pas accoustumé, comme vous sçauez, de s'émouuoir de rien, deuint pasle comme mon collet, & dit d'vne voix estonnée; En Thrace, Monsieur! & vne autre personne qui estoit proche, & qui sçait vn peu mieux la Carte, ne laissa pas d'estre vn peu esmeuë.

Ie voudrois bien, Monſeigneur, vous entretenir de voſtre *Eſpouſe*, mais ie n'en ſçaurois parler, car on n'en peut dire que des choſes incroyables, & il n'y a plus rien en elle que l'on puiſſe deſcrire. Ce que vous y auez veu d'aymable, d'admirable, & de charmant, a touſiours augmenté d'heure en heure, & on deſcouure tous les iours en elle de nouueaux threſors de beauté, de generoſité, & d'eſprit. Au reſte, ie vous puis iurer, qu'elle a eu en voſtre abſence toute la conduite que vous ſçauriez ſouhaiter. Ie ſçay qu'il court vn certain bruit, qui ſans doute vous aura donné quelque ſoupçon d'elle, car vous autres Afriquains ie vous connois; & il eſt vray qu'il y a vn Galant de bonne maiſon, & qui peut auoir vn iour beaucoup de bien, qui la voit aſſez volontiers: Mais ie vous aſſeure que parmy cela, elle a tous les ſentimens que doit auoir vne femme tres-ſage & tres-prudente, & que vous luy auriez inſpirez vous-meſme. Sans mentir, Monſeigneur, ſi vous ne vous eſtes bien endurcy le cœur parmy les Suedois, le ſouuenir de toutes ces perſonnes vous doit dõner vne extréme enuie de reuenir; & quelques charmes qu'aye la gloire, vous ne deuez pas trouuer qu'elle en aye tant qu'elles. Haſtez donc voſtre retour le plus qu'il vous ſera poſſible, & faites, qu'au moins pour quelque tẽps, voſtre ambition ſe tourne de leur coſté: auſſi bien quand la fortune vous meneroit victorieux iuſques dedans Prague, ie ne m'imagine pas qu'elle vous puiſſe eſtre veritablement fauorable, en vous

esloignant d'icy. Il n'y a point de conquestes delà le Rhin, ni delà le Danube, qui vous deust pleinement satisfaire, & toute l'Allemagne ne vaut pas vn faux-bourg de deça. Ie suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE LXVIII.

MONSEIGNEVR,

Il vous ſemble qu'il n'y a qu'à eſcrire, & vous en parlez bien à voſtre ayſe, vous qui n'auez rien à faire qu'à commander à douze mille hommes, & à reſiſter à trente mille autres: Mais ſi vous auiez à voir & à conſiderer trois ou quatre perſonnes qui ſont icy, vous trouueriez que l'on a bien d'autres choſes à penſer. Si vous eſtiez en ma place, ie ſuis aſſeuré qu'il ne vous reſteroit pas plus de loiſir qu'à moy; ie meurs d'enuie que vous y ſoyez, pour voir comment vous-vous en pourriez démêler auecque cette conduitte, dont on vous louë tant, & cette merueilleuſe prudence qui vous a deſia tiré de tant d'autres perils. Car ie vous auertis, Monſeigneur, qu'au retour de la guerre qui vous occupe maintenant, vous aurez à en faire icy vne plus dangereuſe, vous y trouuerez des ennemis beaucoup plus braues & plus fiers que les Allemands; & vous, qui par voſtre adreſſe venez de ſauuer tant de millions d'ames, vous aurez bien de la peine à eſchapper vous-meſme. Il n'y a point de retraite à faire deuant eux, & c'eſt aſſez de les voir pour eſtre défait. Il y a, entre les autres, vn certain *Bras de fer*, qui eſt

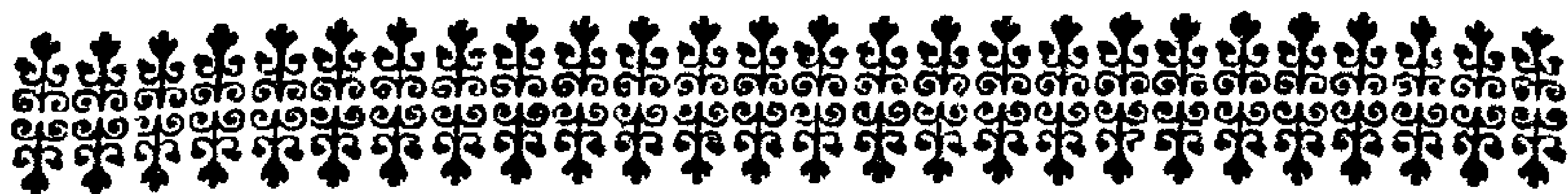
la plus redoutable creature que le Soleil voye auiourd'huy. Il n'y a point d'armet qui puisse resister à ses coups, il brise tout ce qu'il touche, & toutes les cruautez des Croates ne sont point comparables aux siennes. Ie sçay, Monseigneur, que vous connoissez ceux dont ie vous parle, & que desia en quelques occasions vous-vous estes rencontré auec eux; Mais ne vous imaginez pas de les trouuer comme vous les auez laissez. Leurs forces sont augmentées depuis quelque temps, & leur puissance est venuë à vn point qu'il n'y a plus rien qui leur resiste: il ne se passe iour qu'ils ne fassent des prises iusques dans les portes de Paris; ils prennent, ils tuënt, ils saccagent tout ce qu'ils rencontrent, & tandis que vous vous amusez à défendre la frontiere, ils mettent en feu le cœur du Royaume. Que ce que ie vous dis pourtant ne vous fasse pas apprehender de reuenir; & n'ayant pas eu de peur en tant de rencontres, où tout autre que vous en auroit eu, ne commencez pas à craindre en celles-cy; car encore qu'ils ne prennent personne à mercy, ie crois qu'il y aura quartier pour vous, & que si vous tombez entre leurs mains, ils vous traiteront auec toute la douceur que l'on doit auoir pour vn prisonnier de vostre merite. Selon que ie puis iuger, ils esperent de vous monstrer en cet estat; & il me semble qu'ils ne pourroient pas auoir tant de ioye de vos victoires cõme ie voy qu'ils en ont, s'ils ne croyoient qu'elles doiuent honorer les leurs: Mais ils seront rauis de voir à leurs pieds le dompteur de Galas, & de

faire connoiſtre que celuy qui a eſté le bouclier de toute la France n'aura pû ſe mettre à couuert de leurs coups. Auſſi connois-je en eux vne incroyable impatience pour voſtre retour, & ie ſuis aſſeuré qu'il n'y a point d'hommes en France qu'ils deſirent tant de tenir que vous. Ie vous donne cet aduis, Monſeigneur, afin que là deſſus vous preniez vos meſures pour vous défendre, ou qu'au moins, vous ne cheriſſiez pas ſi fort le tiltre de Victorieux, que vous ne vous reſoluiez de le perdre icy. Pour moy, quoy qu'il vous puiſſe arriuer, ie vous auouëray que ie ſouhaite fort que vous y ſoyez: Car ie n'auray point de ioye iuſqu'à ce que i'aye l'honneur de vous voir, & de vous dire au coin de voſtre feu, les ſoins, les inquietudes & les alarmes que vous auez données à toutes les perſonnes qui vous ayment. Ie ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.

AV



AV MESME.

LETTRE LXIX.

MONSEIGNEVR,

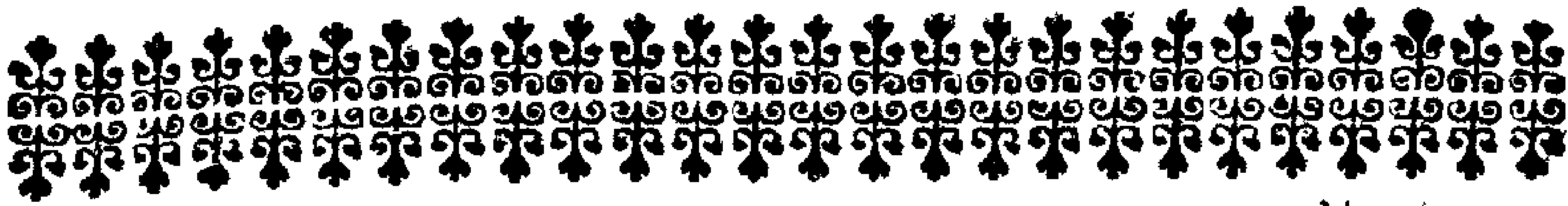
Encore faut-il que vous ayez quelque mortification dans vos triomphes;& qu'ayant à toute heure le plaisir dentretenir des gens de guerre tout vostre saoul, vous preniez, pour vn moment, en patience l'entretien d'vn homme de lettres. Nous ne sçaurions souffrir à Paris, que vous soyez si ayse à Mets, & ne pouuant pas empescher vos ioyes, nous voulons au moins les interrompre. Ie n'aurois pourtant pas esté si hardy que de l'entreprendre, s'il ne m'auoit esté commandé par vne Dame, à qui rien ne se peut refuser, & à laquelle ceux mesmes à qui se sousmettent les armées & leurs Generaux, ne feroient pas de difficulté d'obeïr. Il est vray, Monseigneur, que toutes les fois que ie m'imagine de vous voir auec huit ou dix Mestres de Camp à l'entour de vous, i'ay pitié de Terence, de Virgile & de moy ; ie plains extremement ceux qui desirent icy que vous-vous souueniez souuent d'eux. Et ie suis asseuré qu'il n'y a point de si petit bastion en vostre place qui ne vous soit plus considerable, & que vous n'aymiez beaucoup plus que moy. Toutefois, ie n'osois pas en murmurer?Ie cõsiderois qu'il y auoit quel-

ques perſonnes qui auoient plus de droit de s'en plaindre, & ie ne voulois pas auoir de different auec vn homme que l'on dit qui peut diſpoſer de toutes les trouppes du Mareſchal de la Force. Mais à cette heure que l'on m'a donné la hardieſſe de parler, & qu'il y a icy des perſonnes qui m'auouëront de tout ce que i'écriray; ie ne craindray point de vous dire, que c'eſt vne choſe extrememẽt pitoyable, que voſtre affection qui eſtoit il y a peu de temps partagée entre les plus aymables perſonnes du monde, ſoit maintenant comme donnée au pillage aux gens-darmes. Ie ne ſuis pas bien maiſtre de moy, & tout mon eſprit ſe renuerſe; quand ie ſonge que la place qu'auoit en voſtre cœur la plus adorable creature qui fût iamais, eſt peut-eſtre à cette heure tenuë par le Colonnel Ebron; que Madame de C***, & Mademoiſelle de Ramboüillet, ont quitté la leur à vn Ayde de Camp, ou à vn Sergent Major; & que vous aurez donné la mienne à quelque miſerable Anſpeſſade. Cette penſée, Monſeigneur, nous met tous icy dans vne triſteſſe qui ne ſe peut exprimer; il n'y a qu'vnè perſonne qui eſt plus conſtante que les autres, & qui aſſeure que l'on ne doit pas croire de vous vne ſi grande iniuſtice. Celle dont ie vous parle, eſt vne Demoiſelle de ***, blonde, blanche & graſſe, plus gaye & plus belle que les plus beaux iours de cette ſaiſon, & telle qu'à peine en trouueriez-vous trois en tout le païs Meſſin, ſi bien faites qu'elle. Elle a des yeux dans leſquels il ſemble que toute la lumiere du monde ſoit renfermée, vn teint qui obſcur-

cit toutes choſes, vne bouche que toutes celles du monde ne ſçauroient aſſez louër; pleine de traits & de charmes, & qui ne s'ouure & ne ſe ferme iamais qu'auecque eſprit,& auec iugement. Selon que ie la viens de dépeindre, vous iugerez bien que c'eſt vne beauté fort differente de celle de la Reyne Epicharis; Mais ſi elle n'eſt pas ſi Egyptienne qu'elle, elle ne laiſſe pas d'eſtre pour le moins auſſi voleuſe. Dés ſa premiere enfance, elle vola la blancheur à la neige & à l'yuoire; & aux perles l'éclat & la netteté; elle prit la beauté & la lumiere des aſtres, & encore il ne ſe paſſe guere de iours qu'elle ne dérobe quelque rayon au Soleil, & qu'elle ne s'en pare à la veuë de tout le monde. Dernierement, en vne aſſemblée qui ſe fit au Louure, elle oſta la grace & le luſtre à toutes les Dames, & aux diamans qui les couuroient; elle n'épargna pas meſme les pierreries de la Couronne ſur la teſte de la Reyne, & elle en ſçeut enleuer ce qui y eſtoit de plus brillant & de plus beau. Cependant, quoy que tout le monde connoiſſe ſa violence, perſonne ne s'y oppoſe, elle fait auec impunité ce qui luy plaiſt, & bien qu'il ſe trouue à Paris des gens qui prennent les Ducs & Pairs dés le lendemain de leurs nopces, il n'y a pas d'hommes aſſez hardis pour entreprendre de l'arreſter. Mais quoy qu'elle ſoit cruelle pour tout le monde, elle me ſemble aſſez douce pour ce qui vous regarde: elle m'a commandé de vous dire qu'elle n'a point les défiances que les autres ont de vous, & qu'en reconnoiſſance de cela, elle vous prie de luy renuoyer ſix arcs triomphaux

du reste de vostre entrée; quatre douzaines d'exclamations publiques, & les œuures poëtiques du Landgraue de Hesse. Ie vous conseille de faire exactement tout ce qu'elle desire, & d'éuiter, sur toutes choses, de vous mettre mal auec elle ; car si elle entreprend de vous faire du mal, vostre cõpagnie de Gendarmes, & celle de vos Cheuaux-legers, ne vous empescheront pas d'estre pris. Mets n'est pas vne assez bonne place pour vous défendre contre son pouuoir. Mais, Monseigneur, ie ne considere pas que ie vous entretiens trop long-temps parmy tant d'affaires que vous auez, & si ie fais ma lettre plus longue, ie crains que vous remetiez à la lire quand la paix sera faite. Ie serois pourtant bien fasché que vous n'en vissiez pas la fin, puis-que ce qui m'importe le plus, est que vous n'y leussiez pas les protestations tres-serieuses que ie vous faits, que de tant de personnes qui ont reçeu de vos bien-faits, il n'y en a point qui soit auec plus de zele, & de respect que moy.

Vostre, &c.



A MADEMOISELLE DE Rambouïllet, en luy enuoyant douze galans de ruban d'Angleterre, pour vne Discretion qu'il auoit perduë contre elle.

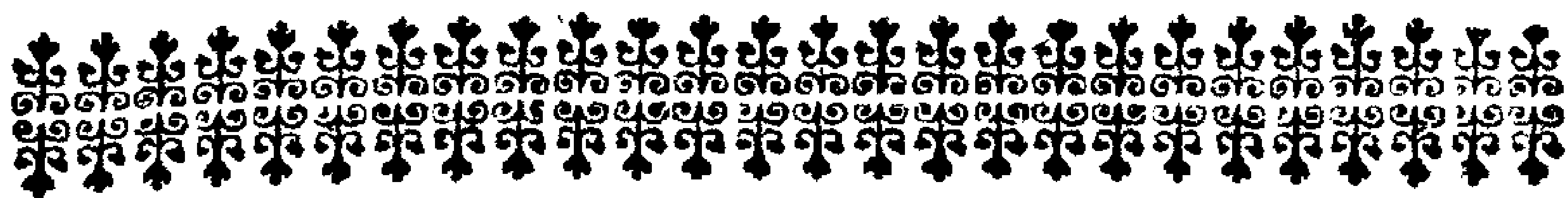
LETTRE LXX.

MADEMOISELLE,

Puis-que la discretion est vne des principales parties d'vn Galant, ie croy qu'en vous en enuoyant douze ie vous paye bien liberalement ce que ie vous dois. Ne craignez pas d'en prendre vn si grand nombre, vous qui iusques icy n'en auez voulu receuoir pas vn; car ie vous asseure que vous pouuez vous fier en ceux-cy, & qu'ils se sçauront taire des faueurs que vous leur ferez. Quelque gloire qu'il y ait à receuoir des vostres, ce n'est pas peu de chose d'en auoir tant trouué de cette humeur, en vn temps, où ils sont tous si pleins de vanité: aussi a t-il falu les aller querir bien-loin, & les faire venir de delà la mer. Vous sçauez bien, Mademoiselle, que ce ne sont pas les premiers de ce païs-là, qui ont esté bien receus en France. Mais voicy, sans doute, les plus heureux de tous ceux qui en sont venus, & si vous les receuez, ils ne

doiuent pas enuier ceux qui ont ſeruy les Princeſſes & les Reynes. Car, ſans mentir, Mademoiſelle, il n'y a rien ſur la Terre au deſſus de vous, & quiconque auroit part en voſtre eſprit, ſe pourroit vanter d'eſtre en la plus haute place du monde. Ie parle beaucoup pour vn homme qui paye vne diſcretion: Mais conſiderez, s'il vous plaiſt, que ce n'eſt pas trop qu'vn poulet pour douze galans; & que ceux pour qui i'eſcris, au moins ceux de leur païs, ont vne ſi eſtrange façon de ſe faire entendre, qu'il ſemble qu'ils parlent d'amour quand ils ne font que des complimens. Ne trouuez pas eſtrange qu'eſtant leur ſecretaire i'aye en quelque ſorte imité leur ſtile, & ſoyez aſſeurée que ſi ie n'euſſe eu à parler que pour moy, ie me fuſſe contenté de dire que ie ſuis, Mademoiſelle, auec toute ſorte de reſpect,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LXXI.

MADEMOISELLE,

Ie ne croyois pas qu'il puſt iamais arriuer que ie fuſſe plus affligé pour auoir receu vne de vos Lettres, ni que vous me peuſſiez donner de ſi mauuaiſes nouuelles que vous ne m'en ſçeuſſiez conſoler en meſme temps. Il me ſembloit que mon mal-heur eſtoit en vn poinct qu'il ne pouuoit plus croiſtre, & que puiſ-que vous auiez pû quelquefois me faire endurer patiemment l'abſence de Madame voſtre Mere, & la voſtre, il n'y auoit point de mal que vous ne puſſiez m'apprendre à ſouffrir. Mais pardonnez-moy ſi ie vous dis, que i'ay trouué le cõtraire de tout cela dans l'affliction que i'ay euë de la mort de Madame Aubry, laquelle, ſans mentir, a eſté aſſez grande pour acheuer de m'accabler, & a penſé cõſommer les reſtes de ma patience. Vous pouuez iuger, Mademoiſelle, quelle extréme douleur ce me doit eſtre d'auoir perdu vne Amie ſi bonne, ſi eſtimable, & ſi parfaite que celle-là, & qui m'ayant touſiours donné tant de teſmoignages de bonne volonté, m'en a encore voulu rendre dans les dernieres heures de ſa vie. Mais quand ie ne conſidererois point mes intereſts, ie ne me pourrois em-

pescher de regretter infiniment vne personne de qui vous estiez infiniment aymée, & laquelle, entre beaucoup de dons particuliers, auoit celuy de vous sçauoir connoistre autant que cela est possible, & de vous estimer sur toutes les choses du monde. I'auouë pourtant, que si ie puis receuoir quelque soulagement dans ce desplaisir, c'est de considerer la constance qu'elle a tesmoignée, & auec quelle force elle a souffert vne chose dont le seul nom l'auoit tousiours fait trembler. Ce m'est vne extréme consolation d'apprendre qu'elle a eu à sa mort les seules bonnes qualitez qui luy auoient manqué durant sa vie, & qu'elle a sçeu trouuer si à propos de la resolution & du courage. Certes, quand i'y songe bien, ie fais conscience de la regretter, & il me semble que c'est l'aymer d'vne affection trop interessée, que d'estre triste de ce qu'elle nous a quittez pour estre mieux, & qu'elle est allée trouuer en l'autre monde le repos qu'elle n'a iamais eu en celuy-cy. Ie reçois de tout mon cœur les exhortations que vous me faites là-dessus, d'estudier souuent vne leçon si vtile, & si necessaire, & de me préparer à en faire autant quelque iour. Ie sçay profiter de vos remonstrances, & ce ne sera pas la premiere fois qu'elles m'auront fait deuenir homme de bien. Le mal-heur qui nous a tant pressez iusques à cette heure ne nous prépare pas peu à cela: Il n'y a rien qui exhorte tant à sçauoir bien mourir, que de n'auoir point de plaisir à viure. Mais si les esperances que la fortune nous monstre, doiuent reüssir; si apres tant de

de mal-heureuſes années, nous deuons auoir quelques beaux iours, ſouffrez, ie vous ſupplie, Mademoiſelle, que i'aye de plus gayes penſées que celles de la mort; & s'il eſt vray que nous deuions bién-toſt vous reuoir, permettez-moy de ne haïr pas encore la vie. Lors que vous dites que vous iugez que ie ſuis deſtiné à de grandes choſes, vous me donnez de ſi bons augures de la mienne, & des auentures qui me doiuent arriuer, que ie ſeray bien-aiſe qu'elle ne s'acheue pas encore ſi-toſt. Pour moy, ie vous puis aſſeurer que ſi le Deſtin me promet quelque choſe de bon, ie ne luy manqueray pas de mon coſté. Ie feray tout ce qui me ſera poſſible pour cooperer auec luy, & pour taſcher à me rendre digne de vos propheties. Cependant, ie vous ſupplie tres-humblement de croire que de toutes les faueurs que ie puis demander à la fortune, celles que ie deſire plus paſſionnément, c'eſt qu'elle faſſe pour vous ce qu'elle doit, & que pour moy, elle me donne le moyen de vous faire connoiſtre la paſſion auec laquelle ie ſuis,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.

Mademoiſelle, permettez-moy, s'il vous plaiſt, de remercier icy Madame voſtre Mere de l'honneur qu'elle me fait de ſe ſouuenir de moy; en me faiſant dire qu'elle m'admire, en ſe taiſant elle me veut apprendre comme il faut que ie la reuere.



A MADAME ***

LETTRE LXXII.

MADAME,

Il me ſemble que ie vous dois pour le moins vne lettre pour vn Breuet, & quelques belles paroles que i'y puiſſe mettre, elles ne ſeront pas ſi riches que celles du parchemin que vous me venez de faire obtenir, puis qu'il y en a pour dix mille eſcus. Monſieur de Puy-Laurens me l'a fait expedier auec tout le ſoin & l'affection qui ſe pouuoit deſirer. Ie me doutois bien que luy qui a fait en ſa vie tant de choſes pour les Dames, ne manqueroit pas de ſeruir en ce rencontre-là, la plus parfaite de toutes; & que la plus belle bouche du monde n'auroit pas eſté ouuerte inutilement en ma faueur. Ce bon-heur m'eſtant arriué, ie m'imagine qu'il n'y en a point qui me puiſſe manquer, & il me ſemble que le moindre bien qui me puiſſe échoir eſt d'eſtre riche, puiſ-que vous deſirez que ie ſois heureux. Cependant, quoy que ie n'aye pas accouſtumé d'eſtre fort ſenſible aux choſes qui regardent mon eſtabliſſement, j'auoüe que i'ay receu celle-cy auec vne extréme joye, & ie me ſerois trouué moy-meſme trop intereſſé en cette occaſion, ſi ie ne connoiſſois

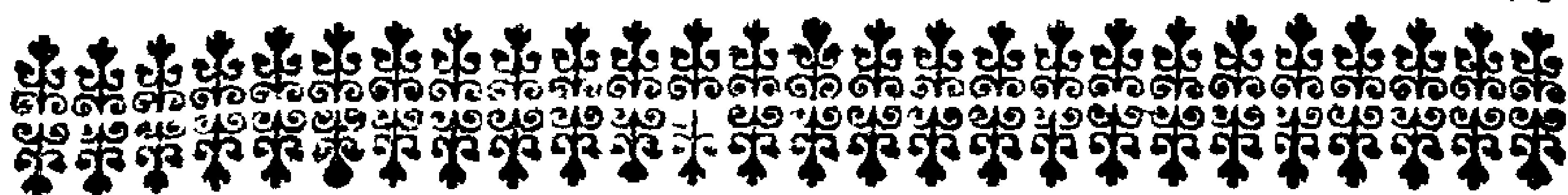
que ce que ie considere dauantage en ce bien-fait, est, de ce que c'est vous qui me l'auez procuré. Aussi, à dire le vray, ceux qui mettent les richesses entre les choses indifferentes, ne mettroient pas vostre bienveillance en ce rang-là, & pour moy, ie pense que ie ne dois pas tenir entre les biens de la fortune, vn bien que la Vertu m'a fait auoir. Ie crois, Madame, que sans mal parler, ie vous puis appeller ainsi, & si ie ne suis pas mal informé de tous vos succés, vous pouuez prẽdre ce nom-là à meilleur tiltre que celuy que vous portez. Au moins est-il vray, qu'elle ne s'est iamais montrée au monde si aymable qu'elle le paroist en vous, & ceux qui l'ont connuë autrefois, & qui disoient qu'elle donneroit de l'amour à tous les hommes, si elle se laissoit voir nuë, l'auroient trouuée plus charmante estant reuestuë de vostre personne. Et certes, quand ie considere les merueilles qui s'y rencontrent, & tant de sortes de graces dont le Ciel vous a remplie, il me semble que celle dont ie vous remercie à cette heure, est la moindre que vous m'ayez faite. Ie trouue que la place que vous me laissez prendre quelquefois dans vostre cabinet, vaut mieux que celle que vous me venez de faire accorder, & que vous ne me sçauriez iamais faire de bien, qui vaille celuy de vous voir & de vous entretenir. Toutefois, Madame, il pourroit estre que le dernier que vous m'auez procuré est plus estimable qu'il ne paroist, & comme on ne sçait pas encore à qui vous m'auez donné, & que cela est dans l'aduenir; possible que la grace que

vous m'auez faite se trouuera plus grande que vous ne l'auez imaginée; car peut-estre que vous m'auez donné à vne Maistresse qui meritera de l'estre de tout le monde; qui aura l'ame grande, belle & liberale, le cœur noble & genereux, la personne accomplie, toute pleine d'agrémens & de charmes; & qui aura pour tous les hommes ces attraits secrets, que chacun d'eux trouue en celle qu'il ayme. Peut-estre qu'elle aura vn esprit au dessus de tout ce qui se peut imaginer, plein de feu & de lumiere, beau & pur comme celuy des Anges; qu'elle sera instruite de plusieurs belles connoissances; qu'elle aura l'intelligence de trois ou quatre langues; qu'elle entẽdra la situation de toute la terre, comme celle du petit Luxembourg; qu'elle sçaura les mouuemens des Cieux, le nom & la place de tous les Astres; & qu'apres tout cela, elle n'en connoistra pas vn parmy eux si beau, si clair ni si brillant qu'elle. Permettez-moy, s'il vous plaist, Madame, de souhaiter qu'il en arriue de la sorte, & trouuez bon que ie fasse des vœux pour cela, puisque i'en sçay faire de plus vtiles que vous pour le bien de la France: aussi i'espere que les miens seront accomplis, & que quelques autres ne le seront pas. N'entreprenez pas, ie vous supplie, de me faire iamais desirer autrement; car ie suis,

MADAME,

A Blois ce 5. Ianuier.

Vostre, &c.



A LA MESME.

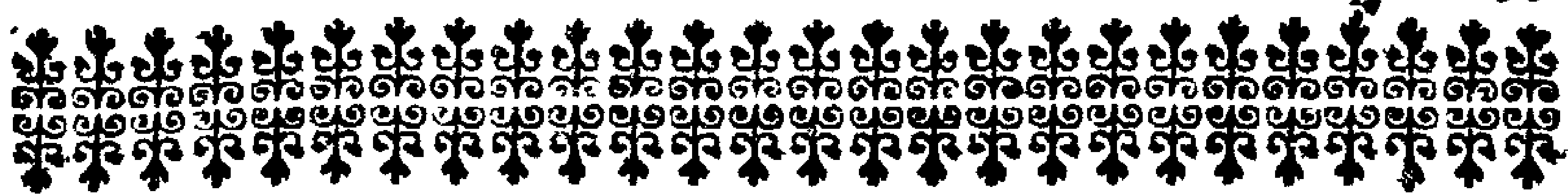
LETTRE LXXIII.

MADAME,

Puiſ-que c'eſt à bon deſſein que ie vous recherche, ie croy qu'il n'y a point de galanterie que ie ne puiſſe faire, & qu'apres auoir fait des vers pour vous, ie puis bien vous enuoyer des bouquets. C'eſt vn preſent que les Dieux veulent bien receuoir des hommes, & puis que les fleurs ſont le plus pur & le plus bel ouurage de la terre, ie penſe qu'il n'y a perſonne à qui elles doiuent eſtre offertes à meilleur tiltre qu'à vous; au moins ſçay-je bien que vous les deuez aymer de cela, qu'il n'y en a pas vne qui n'accompagne ſa beauté de quelque vertu, & qu'elles ne veulent pas eſtre touchées, non pas meſme des Princes ni des Roys. Mais quoy qu'elles ſoient filles du Soleil & de l'Aurore, & qu'elles diſputent de l'éclat auec les perles & les diamans, ie ſuis aſſeuré qu'elles perdront leur luſtre auſſi-toſt qu'elles vous auront approchée, & que vous ferez voir que les beautez de la terre ne ſont point comparables aux celeſtes. Ie croy, Madame, que vous ſouffrirez ſans ſcrupule que i'appelle ainſi la voſtre, & que vous qui r'apportez toutes choſes au Ciel, ne voudrez pas luy oſter l'honneur d'auoir fait tout ſeul vne ſi rare per-

ſonne. Et certes, ce ſeroit donner trop d'auantage aux choſes d'icy bas, que de vous mettre de leur nombre, & puis que l'on nous commande de les meſpriſer, il y a grande apparence de croire que vous n'en eſtes pas, vous, Madame, qui eſtes l'objet de l'eſtime & de l'affection de tous ceux qui vous voyent, & qui n'auez iamais ietté les yeux ſur pas vne ame raiſonnable que vous n'ayez gagnée. Ie voy bien quelle conſequence vous pouuez tirer delà, ſi vous tenez la mienne capable de raiſon; Mais, Madame, ie vous ſupplie tres-humblement de croire, que le plus grand effect que vous ayez cauſé en elle, eſt celuy de l'admiration, & que ie ſuis, quoy que le Faune veüille dire, auec toute ſorte de reſpect,

Voſtre, &c.



A MONSIEVR ***

Apres que la ville de Corbie eut esté reprise sur les Espagnols par l'armée du Roy.

LETTRE LXXIV.

MONSIEVR,

Ie vous auoüe que i'ayme à me venger, & qu'apres auoir souffert durant deux mois, que vous-vous soyez moqué de la bonne esperance que i'auois de nos affaires, vous en auoir ouï condamner la conduitte par les euenemens, & vous auoir veu triompher des victoires de nos ennemis, ie suis bien-aise de vous mander que nous auons repris Corbie. Cette nouuelle vous estonnera, sans doute, aussi-bien que toute l'Europe, & vous trouuerez étrange, que ces gens que vous tenez si sages, & qui ont particulierement cet auantage sur nous, de bien garder ce qu'ils ont gagné, ayent laissé reprendre vne place, sur laquelle on pouuoit iuger que tomberoit tout l'effort de cette guerre, & qui estant conseruée ou estant reprise, deuoit dőner pour cette année, le prix & l'honneur des armes, à l'vn ou à l'autre party. Cependant, nous en sommes les maistres, ceux que l'on auoit iettez dedans, ont esté bien-aises que le Roy leur ait permis d'en sortir ; & ont

quitté auecque ioye ces baſtions qu'ils auoient eſleuez, & ſous leſquels il ſembloit qu'ils ſe vouluſſent enterrer. Conſiderez donc, ie vous prie, quelle a eſté la fin de cette expedition qui a tant fait de bruit. Il y auoit trois ans que nos ennemis meditoient ce deſſein, & qu'ils nous menaçoient de cet orage. L'Eſpagne & l'Allemagne auoient fait pour cela leurs derniers efforts; L'Empereur y auoit enuoyé ſes meilleurs Chefs, & ſa meilleure Caualerie; L'Armée de Flandres auoit donné toutes ſes meilleures troupes. Il ſe forme de cela vne armée de vingt-cinq mille cheuaux, de quinze mille hommes de pied, & de quarante canons. Cette nuée, groſſe de foudres & d'eſclairs, vient fondre ſur la Picardie, qu'elle trouue à deſcouuert, toutes nos armes eſtant occupées ailleurs. Ils prennent d'abord la Capelle & le Caſtelet; Ils attaquent & prennent Corbie en neuf jours. Les voila maiſtres de la riuiere, ils la paſſent, ils rauagent tout ce qui eſt entre la Somme & l'Oiſe, & tant que perſonne ne leur reſiſte, ils tiennent courageuſement la campagne, ils tuënt nos païſans, & bruſlent nos villages. Mais ſur le premier bruit qui leur vient que Monſieur s'auance auecque vne armée, & que le Roy le ſuit de prés; ils ſe retirent, ils ſe retranchent derriere Corbie, & quand ils apprennent que l'on ne s'arreſte point, & que l'on marche à eux teſte baiſſée, nos Conquerans abandonnent leurs retranchemens. Ces Peuples ſi braues & ſi belliqueux, & que vous dites qui ſont nez pour commander à tous les autres, fuyent

deuant

deuant vne armée qu'ils diſoient eſtre compoſée de nos cochers & de nos laquais ; & ces gens ſi determinez qui deuoient percer la France iuſques aux Pyrenées, qui menaçoient de piller Paris, & d'y venir reprendre iuſques dans Noſtre Dame, les Drappeaux de la bataille d'Auein, nous permettent de faire la circonuallation d'vne place qui leur eſt ſi importante, nous donnent le loiſir d'y faire des Forts ; & en ſuitte de cela nous la laiſſent attaquer & prendre par force à leur veuë. Voila où ſe ſont terminées les brauades de Picolomini, qui nous enuoyoit dire par ſes trompettes, tantoſt qu'il ſouhaittoit que nous euſſions de la poudre, tantoſt qu'il nous vint de la Caualerie : & quand nous auons eu l'vn & l'autre, il s'eſt bien gardé de nous attendre. De ſorte, Monſieur, que hors la Capelle & le Caſtelet, qui ſont de nulle conſideration, tout le fruit qu'a produit cette grande & victorieuſe armée, a eſté de prendre Corbie pour la rendre, & pour la remettre entre les mains du Roy auec vne contreſcarpe, trois baſtions, & trois demy-lunes qu'elle n'auoit point. S'ils auoient pris encore dix autres de nos places auec vn pareil ſuccés, noſtre frontiere en ſeroit en meilleur eſtat, & ils l'auroient mieux fortifiée que ceux qui iuſques icy en ont eu la commiſſion. Vous ſemble t-il que la repriſe d'Amiens, ait eſté en rien plus importante ou plus glorieuſe que celle-cy ? Alors la puiſſance du Royaume n'eſtoit point diuertie ailleurs, toutes nos forces furent iointes enſemble pour cet effet, & toute la France ſe trou-

ua deuant vne place. Icy, au contraire, il nous a fallu reprendre celle-cy dans le fort d'vne infinité d'autres affaires qui nous pressoient de tous costez, en vn temps où il sembloit que cét Estat fust épuisé de toutes choses, & en vne saison, en laquelle outre les hommes, nous auions encore le Ciel à combattre. Et au lieu que deuant Amiens les Espagnols n'eurent vne armée que cinq mois apres le siege pour nous le faire leuer, ils en auoient vne de quarante mille hommes à Corbie deuant que celuy-cy fust commencé. Ie m'asseure que si cét euenement ne vous fait pas deuenir bon François, au moins il vous mettra en colere contre les Espagnols, & que vous aurez dépit de vous estre affectionné à des gens qui ont si peu de vigueur, & qui se sçauent si mal seruir de leur auantage. Cependant, ceux qui en haine de celuy qui gouuerne, haïssent leur propre païs, & qui pour perdre vn homme seul, voudroient que la France se perdist; se moquoient de tous les preparatifs que nous faisions pour remedier à cette surprise. Quand les troupes que nous auions icy leuées prirent la route de Picardie, ils disoient que c'estoit des victimes, que l'on alloit immoler à nos ennemis: que cette armée se fondroit aux premieres pluyes, & que ces soldats qui n'estoient point aguerris, fuïroient au premier aspect des troupes Espagnoles. Puis, quand ces troupes dont on nous menaçoit se furent retirées, & que l'on prit dessein de blocquer Corbie, on condamna encore cette resolution. On disoit qu'il estoit infaillible que les

Espagnols l'auroient pourueuë de toutes les choses necessaires, ayant eu deux mois de loisir pour cela, & que nous consommerions deuant cette place, beaucoup de millions d'or,& beaucoup de milliers d'hommes pour l'auoir peut-estre dans trois ans. Mais quand on se resolut de l'attaquer par force,bien auant dans le mois de Nouembre, alors il n'y eut personne qui ne criast. Les mieux intentionnez auoüoient qu'il y auoit de l'aueuglement; & les autres disoient, qu'on auoit peur que nos soldats ne mourussent pas assez-tost de misere & de faim, & que l'on les vouloit faire noyer dans leurs propres tranchées. Pour moy, quoy que ie sceusse les incommoditez qui suiuent necessairement les Sieges qui se font en cette saison, i'arrestay mon iugement. Ie pensay que ceux qui auoient presidé à ce conseil, auoient veu les mesmes choses que ie voyois, & qu'ils en voyoient encore d'autres que ie ne voyois pas; qu'ils ne se seroient pas engagez legerement au siege d'vne place, sur laquelle toute la Chrestienté auoit les yeux, & dés que ie fus asseuré qu'elle estoit attaquée, ie ne doutay quasi plus qu'elle ne deust estre prise. Car, pour en parler sainement, nous auons veu quelquefois Monsieur le Cardinal se tromper dans les choses qu'il a fait faire par les autres; mais nous ne l'auons iamais veu encore manquer dans les entreprises qu'il a voulu executer luy-mesme & qu'il a soustenuës de sa presence. Ie creus donc qu'il surmonteroit toutes sortes de difficultez, & que celuy qui auoit pris la Rochelle, malgré l'Ocean, prendroit

encore bien Corbie, en dépit des pluyes & de l'Hyuer. Mais puis qu'il vient à propos de parler de luy, & qu'il y a trois mois que ie ne l'ay osé faire; permettez-le moy à cette heure, & trouuez bon que dans l'abbatement où vous met cette nouuelle, ie prenne mon temps de dire ce que ie pense.

Ie ne suis pas de ceux qui ayant dessein, comme vous dites, de conuertir des Eloges en breuets, font des miracles de toutes les actions de Monsieur le Cardinal; portent ses loüanges au delà de ce que peuuent & doiuent aller celles des hommes, & à force de vouloir trop faire croire de bien de luy, n'en disent que des choses incroyables. Mais aussi n'ay-je pas cette basse malignité, de haïr vn homme à cause qu'il est au dessus des autres; & ie ne me laisse pas, non plus, emporter aux affections ni aux haines publiques, que ie sçay estre quasi tousiours fort iniustes. Ie le considere auec vn iugement que la passion ne fait pancher ny d'vn costé ny d'autre, & ie le voy des mesmes yeux dont la Posterité le verra. Mais lors que dans deux cens ans, ceux qui viendront apres nous, liront en nostre histoire, que le Cardinal de Richelieu a démoly la Rochelle, abbatu l'Heresie, & que par vn seul Traitté, comme par vn coup de rets, il a pris trente ou quarente de ses villes pour vne fois: Lors qu'ils apprendront que du temps de son Ministere, les Anglois ont esté battus & chassez, Pignerol conquis, Cazal secouru, toute la Lorraine iointe à cette Couronne, la plus grande partie de l'Alsace mise sous no-

ſtre pouuoir, les Eſpagnols deffaits à Veillane & à Auein; & qu'ils verront que tant qu'il a preſidé à nos affaires, la France n'a pas vn voiſin ſur lequel elle n'ait gagné des places, ou des batailles. S'ils ont quelque goute de ſang François dans les veines, & quelque amour pour la gloire de leur païs, pourront-ils lire ces choſes ſans s'affectionner à luy, & à voſtre aduis l'aimeront-ils, ou l'eſtimeront-ils moins, à cauſe que de ſon temps les rentes ſur l'Hoſtel de Ville ſe ſeront payées vn peu plus tard, ou que l'on aura mis quelques nouueaux Officiers dans la Chambre des Comptes? Toutes les grandes choſes couſtent beaucoup, les grands efforts abbatent, & les puiſſans remedes affoibliſſent; mais ſi l'on doit regarder les Eſtats comme immortels, & y conſiderer les commoditez à venir comme preſentes: contons combien cét homme que l'on dit qui a ruïné la France, luy a eſpargné de millions, par la ſeule priſe de la Rochelle, laquelle, d'icy à deux mille ans, dans toutes les minoritez des Roys, dans tous les mécontentemens des Grands, & toutes les occaſions de reuoltes, n'euſt pas manqué de ſe rebeller, & nous euſt obligez à vne éternelle deſpenſe. Ce Royaume n'auoit que deux ſortes d'ennemis qu'il deuſt craindre, les Huguenots & les Eſpagnols. Monſieur le Cardinal en entrant dans les affaires, ſe mit en l'eſprit de ruiner tous les deux. Pouuoit-il former de plus glorieux ni de plus vtiles deſſeins. Il eſt venu à bout de l'vn, & il n'a pas acheué l'autre: mais s'il euſt manqué au premier, ceux qui crient à

cette heure, que ç'a esté vne resolution temeraire, hors de temps, & au dessus de nos forces, que de vouloir attaquer & abbatre celles d'Espagne, & que l'experience l'a bien montré, n'auroient-ils pas condamné de mesme le dessein de perdre les Huguenots, n'auroient-ils pas dit, qu'il ne falloit pas recommencer vne entreprise où trois de nos Roys auoient manqué, & à laquelle le feu Roy n'auoit osé penser? Et n'eussent-ils pas conclu, aussi faussement qu'ils font encore en cette autre affaire, que la chose n'estoit pas faisable, à cause qu'elle n'auroit pas esté faite? Mais iugeons, ie vous supplie, s'il a tenu à luy ou à la Fortune, qu'il ne soit venu à bout de ce dessein. Considerons quel chemin il a pris pour cela, & quels ressors il a fait iouër. Voyons s'il s'en est fallu beaucoup qu'il n'ait renuersé ce grand arbre de la Maison d'Austriche, & s'il n'a pas esbranlé iusques aux racines, ce tronc qui de deux branches couure le Septentrion & le Couchant, & qui donne de l'ombrage au reste de la Terre. Il fut chercher iusques sous le Pole ce Heros qui sembloit estre destiné à y mettre le fer & à l'abbattre. Il fut l'esprit meslé à ce foudre, qui a remply l'Allemagne de feux & d'éclairs, & dont le bruit a esté entendu par tout le monde. Mais quand cet orage fut dissipé, & que la fortune en eut destourné le coup, s'arresta t-il pour cela? & ne mit-il pas encore vne fois l'Empire en plus grand hazard qu'il n'auoit esté par les pertes de la bataille de Leipsic, & de celle de Lutzen? Son adresse & ses pratiques nous firent auoir tout d'vn coup vne

armée de quarante mille hommes, dans le cœur de l'Allemagne, auec vn Chef qui auoit toutes les qualitez qu'il faut pour faire vn changement dans vn Estat. Que si le Roy de Suëde s'est ietté dans le peril, plus auant que ne deuoit vn homme de ses desseins & de sa condition, & si le Duc de Fridlandt, pour trop differer son entreprise, l'a laissé descouurir; pouuoit-il charmer la bale qui a tué celuy-là au milieu de sa victoire, ou rendre celuy-cy impenetrable aux coups de pertuisane? Que si en suitte de tout cela, pour acheuer de perdre toutes choses, les Chefs qui commandoient l'armée de nos Alliez deuant Norlinghen, donnerent la bataille à contre-temps; estoit-il au pouuoir de Mõsieur le Cardinal, estant à deux-cens lieuës de là, de changer ce conseil, & d'arrester la precipitation de ceux, qui pour vn Empire (car c'estoit le prix de cette victoire) ne voulurent pas attendre trois iours. Vous voyez donc que pour sauuer la Maison d'Austriche, & pour destourner ses desseins, que l'on dit à cette heure auoir esté si temeraires, il a fallu que la Fortune ait fait depuis trois miracles, c'est à dire trois grands éuenemens, qui, vray-semblablement, ne deuoient pas arriuer; la mort du Roy de Suëde, celle du Duc de Fridlandt, & la perte de la bataille de Norlinghen. Vous me direz qu'il ne se peut pas plaindre de la fortune pour l'auoir trauersé en cela, puisqu'elle l'a seruy si fidellement dans toutes les autres choses; que c'est elle qui luy a fait prendre des places sans qu'il en eust iamais assiegé auparauant, qui luy a

fait commander heureusement des armées, sans aucune experience; qui l'a mené tousiours comme par la main, & sauué d'entre les precipices où il estoit ietté, & enfin, qui l'a fait souuent paroistre hardy, sage, & preuoyant. Voyons-le donc dans la mauuaise fortune, & examinons s'il y a eu moins de hardiesse, de sagesse & de preuoyance. Nos affaires n'alloient pas trop bien en Italie, & comme c'est le destin de la France de gagner des batailles, & de perdre des armées, la nostre estoit fort dépérie depuis la derniere victoire qu'elle auoit emportée sur les Espagnols. Nous n'auions gueres plus de bon-heur deuant Dole, où la longueur du siege nous en faisoit attendre vne mauuaise issuë; quand on sceut que les Ennemis estoient entrez en Picardie, qu'ils auoient pris d'abord la Capelle, le Castelet & Corbie, & que ces trois places, qui les deuoient arrester plusieurs mois, les auoient à peine arrestez huit iours. Tout est en feu iusques sur les bords de la riuiere d'Oise; nous pouuons voir de nos faux-bourgs la fumée des villages qu'ils nous bruslent; Tout le monde prend l'allarme, & la Capitale ville du Royaume est en effroy. Sur cela, on a aduis de Bourgogne, que le Siege de Dole estoit leué; & de Xaintonge, qu'il y a quinze mille païsans reuoltez, qui tiennent la campagne, & que l'on craint que le Poitou & la Guyenne ne suiuent cét exemple. Les mauuaises nouuelles viennent en foule, le Ciel est couuert de tous costez, l'orage nous bat de toutes parts; & il ne nous luit pas de quelque endroit que ce

soit,

ſoit vn rayon de bonne fortune. Dans ces tenebres, Monſieur le Cardinal a t-il veu moins clair, a t-il perdu la Tramontane durant cette tempeſte, n'a t-il pas touſiours tenu le gouuernail d'vne main, & la bouſſole de l'autre, s'eſt-il ietté dedans l'eſquif pour ſe ſauuer; Et ſi le grand vaiſſeau qu'il conduiſoit, auoit à ſe perdre, n'a t-il pas teſmoigné qu'il y vouloit mourir deuant tous les autres? Eſt-ce la Fortune qui l'a tiré de ce Labirinthe, ou ſi ç'a eſté ſa prudence, ſa conſtance, & ſa magnanimité? Nos ennemis ſont à quinze lieuës de Paris, & les ſiens ſont dedans. Il y a tous les iours auis que l'on y fait des pratiques pour le perdre. La France & l'Eſpagne, par maniere de dire, ſont coniurées contre luy ſeul. Quelle contenance a tenu, parmy tout cela, cét homme que l'on diſoit qui s'eſtonneroit au moindre mauuais ſuccés, & qui auoit fait fortifier le Havre, pour s'y ietter à la premiere mauuaiſe fortune? Il n'a pas fait vne démarche en arriere pour cela, il a ſongé aux perils de l'Eſtat, & non pas aux ſiens; & tout le changement que l'on a veu en luy, durant ce temps-là, eſt, qu'au lieu qu'il n'auoit accouſtumé de ſortir qu'accompagné de deux-cens Gardes, il ſe promena tous les iours ſuiuy ſeulement de cinq ou ſix Gentils-hommes. Il faut auouër qu'vne aduerſité ſouſtenuë de ſi bonne grace, & auec tant de force, vaut mieux que beaucoup de proſperitez & de victoires; il ne me ſembla pas ſi grand, ni ſi victorieux, le iour qu'il entra dans la Rochelle, qu'il me le parut

alors, & les voyages qu'il fit de sa maison à l'Arcenal, me semblent plus glorieux pour luy, que ceux qu'il a faits delà les monts, & desquels il est reuenu, aueque Pignerol & Suze. Ouurez-donc les yeux, ie vous supplie, à tant de lumiere, ne haïssez pas plus long-temps vn homme qui est si heureux à se venger de ses ennemis, & cessez de vouloir du mal à celuy qui le sçait tourner à sa gloire, & qui le porte si courageusement. Quittez vostre party deuant qu'il vous quitte; aussi bien vne grande partie de ceux qui haïssoient Monsieur le Cardinal, se sont conuertis par le dernier miracle qu'il vient de faire. Et si la guerre peut finir, comme il y a apparence de l'esperer, il trouuera moien de gagner bien-tost tous les autres. Estant si sage qu'il est, il a connu, apres tant d'experiences, ce qui est de meilleur; & il tournera ses desseins à rendre cét Estat le plus florisant de tous, apres l'auoir rendu le plus redoutable. Il s'auisera d'vne sorte d'ambition qui est plus belle que toutes les autres, & qui ne tombe dans l'esprit de personne; de se faire le meilleur & le plus aymé d'vn Royaume, & non pas le plus grand & le plus craint. Il connoist que les plus nobles, & les plus anciennes conquestes, sont celles des cœurs & des affections, que les lauriers sont des plantes infertiles, qui ne donnent au plus que de l'ombre, & qui ne valent pas les moissons, & les fruits dont la Paix est couronnée. Il voit qu'il n'y a pas tant de sujet de loüange à estendre de cent lieuës les bornes d'vn Royaume,

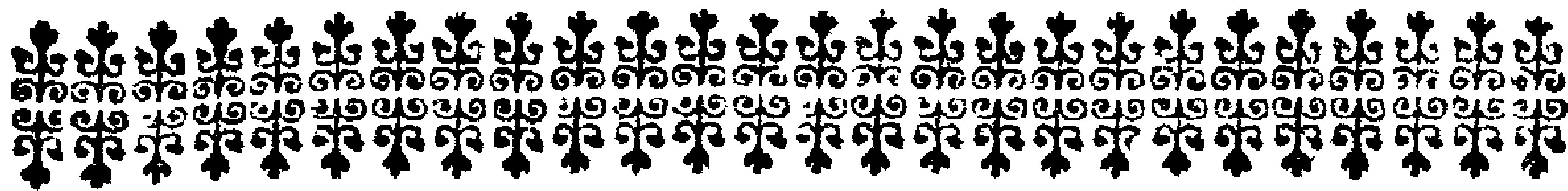
qu'à diminuer vn sol de la taille; & qu'il y a moins de grandeur, & de veritable gloire à défaire cent mil hommes, qu'à en mettre vingt millions à leur aise & en seureté. Aussi ce grand esprit qui n'a esté occupé iusqu'à present, qu'à songer aux moyens de fournir aux frais de la guerre, à leuer de l'argent & des hommes, à prendre des Villes, & à gaigner des batailles, ne s'occupera desormais qu'à restablir le repos, la richesse & l'abondance. Cette mesme teste qui nous a enfanté Pallas armée, nous la rendra auecque son oliue, paisible, douce & sçauante, & suiuie de tous les Arts qui marchent d'ordinaire auec elle. Il ne se fera plus de nouueaux Edits, que pour regler le luxe, & pour restablir le commerce. Ces grands vaisseaux qui auoient esté faits pour porter nos armes au delà du Destroit, ne seruiront qu'à conduire nos marchandises, & à tenir la mer libre, & nous n'aurons plus la guerre qu'auecque les Corsaires. Alors les ennemis de Monsieur le Cardinal ne sçauront plus que dire contre luy, comme ils n'ont sceu que faire iusqu'à cette heure. Alors les Bourgeois de Paris seront ses Gardes, & il connoistra combien il est plus doux d'entendre ses loüanges dans la bouche du peuple, que dans celle des Poëtes. Preuenez ce temps-là, ie vous conjure, & n'attendez pas à estre de ses amis, iusques à ce que vous y soyez contraint. Que si vous voulez demeurer dans vostre opinion, ie n'entreprens pas de vous l'arracher par force; mais aussi ne soyez pas si in-

iuſte, que de trouuer mauuais que i'aye défendu la mienne; & ie vous promets que ie liray volontiers tout ce que vous m'eſcrirez quand les Eſpagnols auront repris Corbie. Ie ſuis,

MONSIEVR,

De Paris ce 24. Decembre, 1636.

Voſtre, &c.



A MADAME ***

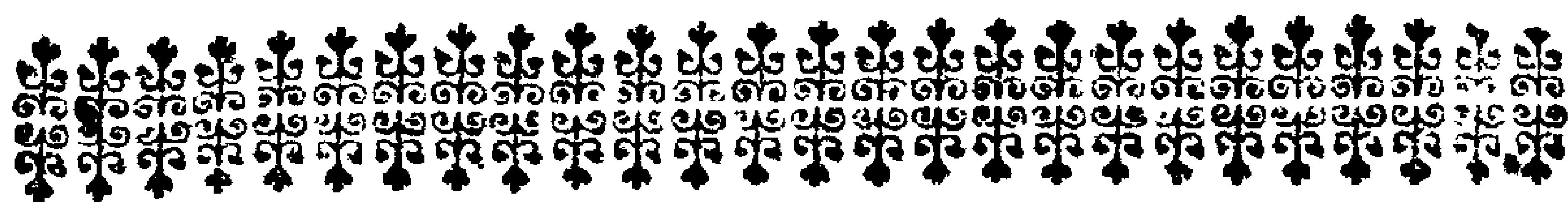
LETTRE LXXV.

MADAME,

Puis-que le iour d'hyer m'a plus duré que les trois derniers mois que i'ay esté sans vous voir, & qu'il n'y a icy personne qui prenne mes lettres ; trouuez bon que ie vous escriue, & que ie vous die que ie ne fus iamais si amoureux. Trois ou quatre choses de celles que vous distes l'autre iour, me sont tellement demeurées dans l'esprit que ie n'ay pû depuis apprendre pas vne de celles que l'on m'a dites. De plus ce que vous m'accordastes du bout des levres, & que vous fistes pour m'obliger, est tout prest de me perdre, & ie trouue par experience que vous m'empoisonnastes, lors que vous pensiez me secourir. Cela fait vn bien plus beau feu que ces bois aromatiques que vous auiez preparé pour moy, & il faut croire que la flamme en est bien agreable, puis qu'elle me plaist, lors mesme qu'elle me deuore. Aussi ie ne vous demande pas de secours en l'estat où ie suis, ie ne voudrois pas des remedes qui la pourroient esteindre ; & ie me passeray bien de ceux qui la pourroient soulager. Ce dont ie vous supplie seulement, c'est que ie brusle en vostre presence, & puis-que i'ay à estre consommé, que cela consume

m'arriue chez vous afin qu'au moins les cendres vous en demeurent; Celles d'vn Amant ſi reſpectueux, ſi raiſonnable, & ſi peu intereſſé, meritent bien d'eſtre gardées, & vous ne deuez pas refuſer cette faueur à vn homme qui prend tant de plaiſir à mourir pour vous.

Madame, quand i'ay pris la plume, ie penſois vous demander ſeulement, ſi vous iriez demain à la Comedie des petites Saintot: mais ie n'ay pû m'empeſcher de vous eſcrire cecy, qui reſſemble, à mon auis bien-fort à vn Poulet, quoy que vous n'ayez pas accouſtumé d'en receuoir de pas vn de vos quarante trois Amans. Ie vous ſupplie de lire celuy-cy de bon cœur. Si vous pouuez vous empeſcher demain de ſortir, vous m'obligerez infiniment. Mais au cas que vous ne vous puiſſiez deffendre d'aller à la Comedie, au moins plaignez-moy, & en voyant toutes les morts qui y ſeront, ſouuenez-vous de celles que ie ſouffriray au meſme temps pour vous.



A MADAME de Saintot.

LETTRE LXXVI.

MADAME,

En ne penſant faire qu'vne petite galanterie, vous auez eſcrit la plus galãte lettre du monde. Tout grand Iuriſconſulte que ie ſois, ie me trouue bien empeſché à y reſpondre, & ie vous aduouë que vous en ſçauez plus que moy. Ie m'eſtois deſia bien aperçeu que vous auiez touſiours ce meſme eſprit que i'ay toute ma vie admiré, & que de toutes choſes vous n'auiez rien oublié que moy. Mais il eſt vray, que ie ne me fuſſe pas imaginé que vous euſſiez appris à eſcrire, depuis que ie ne vous vois plus, & que ie dûſſe iamais rien voir de vous qui fût plus beau, & qui me touchât dauantage que ce que i'en ay veu autrefois. Apres cela ne doutez pas que ie ne faſſe tout ce qui me ſera poſſible pour faire differer le procés dont vous me parlez, & quoy que vous m'en ayez autrefois fait vn bien bruſquement, ie vous aſſeure que ie ne taſcheray pas à m'en venger en cette occaſion. Mais n'eſtes-vous pas vne méchante femme d'eſtre venuë troubler mon repos ? I'eſtois dans le plus doux ſommeil du monde, & ie ne ſçay pas s'il m'arriuera de ma vie de ſi bien dor-

mir. Ie suis au desespoir de ce que vous ne viendrez pas aujourd'huy à l'Academie; car vous pouuez iuger pour qui i'y estois allé. I'employeray tout mon credit pour faire que l'on aille en corps vous supplier d'y venir. Mais si vous vouliez que i'y monstrasse vostre lettre, cela suffiroit pour vous y faire desirer de tout le monde. Adieu, ie vous iure que ie suis à vous, &c.



BILLET



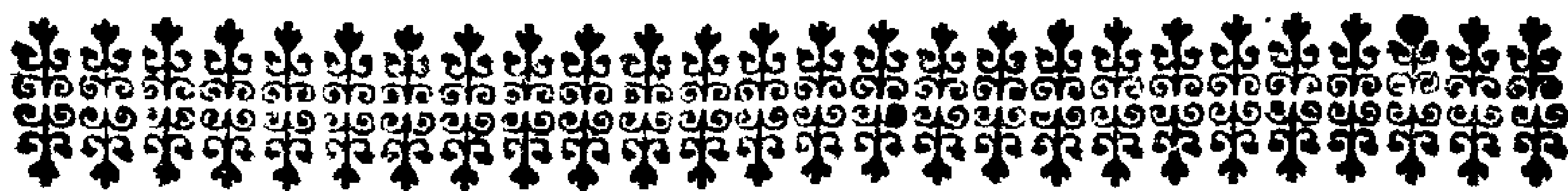
BILLET DE MADAME DE Saintot, à Monsieur de Voiture.

IE vous ay promis pour Galant à deux belles Dames de mes amies. Ie m'asseure que vous ne trouuerez pas cette entreprise-là trop grande, & ie sçay bien que vous desgagerez ma parole, aussi tost que vous les aurez veuës.

Responce de Monsieur de Voiture.

LETTRE LXXVII.

FAites-moy voir le plustost que vous pourrez ce que i'ayme, car, sans mentir, i'en meurs d'impatience; & puis-que vous m'auez obligé d'aymer, faites aussi que ie sois aymé. I'ay pensé toute la nuict aux deux personnes que vous sçauez: I'escris ce Poulet à l'vne d'elles; donnez-le, ie vous supplie, à celle des deux que vous croirez que i'ayme le mieux. En reconnoissance des bons offices que vous me rendrez, ie vous asseure que vous disposerez tousiours de mes affections, & que ie n'aymeray iamais personne autant que vous, que lors que ie croiray que vous le voudrez tout de bon.



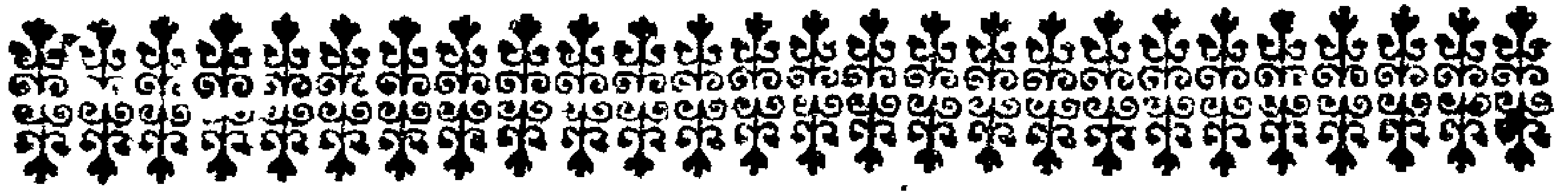
A VNE MAISTRESSE inconnuë.

LETTRE LXXVIII.

IL n'y eut jamais vne inclination si extraordinaire, ni si estrange, que celle que i'ay pour vous. Ie ne sçay du tout qui vous estes, & de ma vie, que ie sçache, ie ne vous ay seulement oüy nommer: cependant, ie vous asseure que ie vous ayme, & qu'il y a desia vn iour que vous me faites souffrir. Sans auoir iamais veu vostre visage, ie le trouue beau, & vostre esprit me semble agreable, quoy que ie n'en aye iamais rien oüy dire. Toutes vos actions me rauissent, & ie m'imagine en vous ie ne sçay quoy, qui me fait aymer passionnément, ie ne sçay qui. Quelquesfois ie me figure que vous estes blonde, & d'autresfois que vous estes brune; tantost grande, & tantost petite, auec vn nez aquilin, & auec vn nez retroussé. Sous toutes ces formes, où ie vous mets, vous me paroissez tousiours la plus aymable chose du monde: & sans sçauoir quelle sorte de beauté vous auez, ie iurerois que c'est la plus aymable de toutes. Si vous me connoissez aussi peu, & que vous m'aymiez autant, i'en rends graces à l'Amour & aux estoilles. Mais afin que vous ne soyez pas trompée, & qu'en cas que vous-vous m'ima-

giniez vn grand homme blond, vous ne ſoyez pas ſurpriſe en me voyant; ie vous veux dire à peu prés comme ie ſuis. Ma taille eſt deux ou trois doigts au deſſous de la mediocre; i'ay la teſte aſſez belle, auec beaucoup de cheueux gris, les yeux doux mais vn peu eſgarez, & le viſage aſſez niais. En recompenſe, vne de vos amies vous dira que ie ſuis le meilleur garçon du monde, & que pour aymer en cinq ou ſix lieux à la fois, il n'y a perſonne qui le faſſe ſi fidelement que moy. Si vous pouuez vous accommoder de tout cela, ie vous l'offriray à la premiere veuë; en attendant ie penſeray en vous, ſans ſçauoir en qui ie penſe: & quand on me demandera pour qui ie ſouſpire, n'ayez peur que ie le declare, & ſoyez aſſeurée que ie ne diray iamais rien de vous.





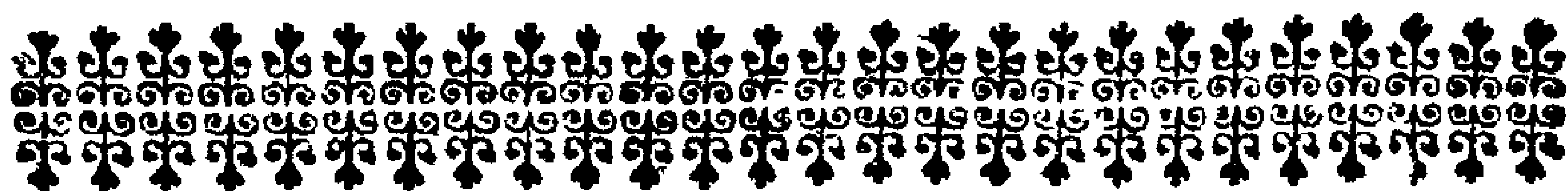
A MADAME DE SAINTOT.

LETTRE LXXIX.

IE ſuis au deſeſpoir de ne pouuoir me promener aueceque vous : Mais Madame la Princeſſe, & Madame de la Trimoüille, me commanderent hier d'aller à Ruël auec elles. Puiſque vous-vous promenez tous les iours, faites-moy demain, ou apres demain, l'honneur que vous m'offrez à cette heure; en recompenſe ie vous laiſſeray diſpoſer de moy comme il vous plaira. Vous n'en ſçauriez pas vſer plus librement que vous faites, de me dõner de la ſorte à qui il vous plaiſt. Il faut que vous gardiez quelque choſe d'excellent pour vous, puiſ-que vous faites de ces preſens à vos amies: Mais ſi elles ſont belles, comme vous dites, laiſſez-moy ſeul à l'vne d'elles, & ne me mettez point en deux. Si ie m'y pouuois mettre, ie le ferois à cette heure pour aller à Ruël, & pour aller aueeque vous, & ie vous aſſeure que vous auriez la meilleure part. L'auis que vous m'auez donné, fera que ie m'ennuyeray auec Madame ***, Madame ***, & Mademoiſelle de ***. Faites, s'il vous plaiſt, des complimens bien paſſionnez pour moy, aux Dames à qui vous m'auez donné. Ie voudrois que Madame *** en fuſt vne : car ſans mentir, ie la trouuay l'autre iour bien à

mon gré. Mais voyez, ie vous prie, ſe pouuoir que vous auez ſur moy. Quoy que ie ne les connoiſſe point, ie ſens deſia quelque inclination pour elles: & bien que ie n'aye jamais aymé deux perſonnes à la fois, ie voy bien que ie feray tout ce que vous voudrez.





A MONSIEVR ARNAVD, ſous le nom du ſage Icas.

LETTRE LXXX.

MONSIEVR,

Quand ie ne ſçaurois pas que vous eſtes vn grand Magicien, & que vous auez la ſcience de commander aux Eſprits, le pouuoir que vous auez ſur le mien, & les charmes que ie trouue dans ce que vous m'auez eſcrit, m'auroient fait iuger qu'il y a en vous quelque choſe de ſurnaturel. Auec vos caracteres i'ay veu dans vn petit morceau de papier des Temples & des Deeſſes, & vous m'auez fait voir dans voſtre lettre comme dans vn miroir enchanté, toutes les perſonnes que i'ayme. Sur tout, i'ay remarqué auec beaucoup de plaiſir, le tableau où vous repreſentez parmy des ombres la plus belle lumiere de noſtre ſiecle, & me monſtrez le ſoin qu'a eu de moy vne persõne qui n'a point aujourd'huy de pareille, & à qui vous n'en cognoiſſez pas vous-meſme, quoy que vous ſçachiez le paſſé & l'auenir. Mais vous, Monſieur, qui pouuez découurir les choſes plus cachées, & qui n'auez qu'à dire; Parlez Demons; iettez vn ſort, ie vous ſupplie, pour ſçauoir ce que c'eſt que cette creature, & faites moy la faueur de me dire ce que vous en aurez appris. C'eſt,

ſans mentir, vne curioſité digne d'eſtre ſçeuë, & ie vous promets que ie ne reueleray pas le ſecret; car en cela, comme en toute autre choſe, ie ſuiuray touſiours vos commandemens, & vous témoigneray que ie ſuis,

Voſtre, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Ramboüillet.

LETTRE LXXXI.

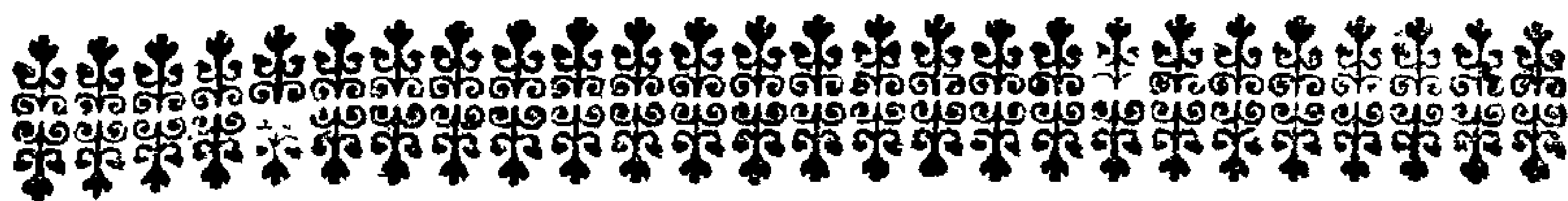
MADAME,

Sans alleguer l'histoire saincte ni prophane, tout ce que vous escriuez est tousiours excellent. Ie recueille les moindres billets qui échappent de vos mains, comme les feüilles de la Sybille, & i'y estudie cette haute eloquence que tout le monde cherche, & qui seroit necessaire pour parler dignement de vous. Que s'il est vray, comme vous dites, que cela me soit arriué, & s'il est possible que ie vous aye bien loüée, ie me puis vanter d'auoir fait la plus difficile chose du monde, & celle, quand & quand, que ie desire le plus. Car ie vous asseure, Madame, que ie n'ay point d'enuie plus passionnée, que de faire voir au monde les deux plus grands exemples qui furent iamais, d'vne vertu accomplie, & d'vne affection parfaite, en donnant à connoistre combien vous estes estimable, & combien ie suis,

MADAME,

Vostre, &c.

A MON-



A MONSEIGNEVR le Cardinal de la Valette.

LETTRE LXXXII.

MONSEIGNEVR,

Ie voyois beaucoup de raiſons de ne pas eſperer ſi-toſt de vos lettres, & ie iugeois bien qu'vne perſonne qui faiſoit tant de choſes, n'en pouuoit pas beaucoup eſcrire. Ie me contentois d'entendre icy toutes les ſemaines crier voſtre nom & vos victoires, & de pouuoir apprendre de vos nouuelles en les achettant. Mais il eſt vray qu'il eſtoit temps que vous me fiſſiez l'honneur que i'ay receu de vous, & l'inſolence de quelques gens commençoit à m'eſtre inſupportable, qui diſoient tout haut, que le temps de leurs propheties eſtoit arriué, & que ie me verrois bien-toſt auec eux comme vne perſonne priuée. Il y en a meſme qui ont pris cette occaſion de tenter ma fidelité. Vous ne ſçauriez croire, Monſeigneur, quels auantages l'on m'a offerts, pour me faire promettre de quitter voſtre party cet hyuer, & de preſter mes griffes contre vous deux fois la ſemaine. Cependant, quoy que ces offres m'ayent eſté preſentées par la plus charmante bouche du monde, i'y ay reſiſté auec toute la conſtance que ie ſuis obligé d'auoir pour vn homme à qui

ie dois toutes choſes ; & que ie trouue d'ailleurs ſi à mon gré, que quand il m'auroit touſiours haï, ie ne me pourrois iamais empeſcher de le reſpecter, & de le ſeruir. De ſorte qu'encore que i'aye à Paris ces attachemens que ne manquent iamais d'y auoir ceux qui ne ſongent pas à commander des armées, & qui ne ſont pas capables de ces hautes paſſions qui tiennent à cette heure vn peu plus de la moitié de voſtre ame : ie ſuis preſt d'en partir toutes les fois que vous me l'ordonnerez, & ie quitteray pour vous aller trouuer vne perſonne ieune, gaye, & brune. Ie n'attens pour cela, que d'en auoir vne honneſte occaſion, & ſi les ennemis, comme ie le croy, ne vous oſent attendre que derriere leurs murailles, & vous obligent à vn ſiege, ie ne manqueray pas de me rendre aupres de vous : auſſi-bien, pour dire le vray, i'ayme mieux eſtre aſſiegeant qu'aſſiegé, & les Eſpagnols ſont ſi prés de Paris, que quand ie n'en ſortirois pas pour l'amour de vous, ie le pourrois faire pour l'amour de moy. On rompt tous les ponts d'alentour, on eſt preſt à toute heure de tendre icy les chaiſnes, & lors que nous portons la terreur iuſques ſur les bords du Rhin, nous ne ſommes pas bien aſſeurez ſur ceux de la Seine. Dans le deſplaiſir que me donne ce deſordre, ie vous auouë, Monſeigneur, que ie reçois quelque conſolation, de voir qu'en vn temps, où nos affaires vont mal de tous coſtez, elles proſperent du voſtre ; & que tandis que noſtre armée de Picardie ſe retire dans les villes, que celle que nous auons en Bour-

gogne languit dans les tranchées, & que nous ne faisons guere mieux en Italie; vous arrestiez Galas dans ses retranchemens, vous preniez des places à sa veuë, & que vous soyez le seul conquerant, & le seul victorieux. En effet sans faire passer les choses pour autres qu'elles ne sont, les seuls progrés que nous auons faits cette année nous sont venus par vostre moyen;

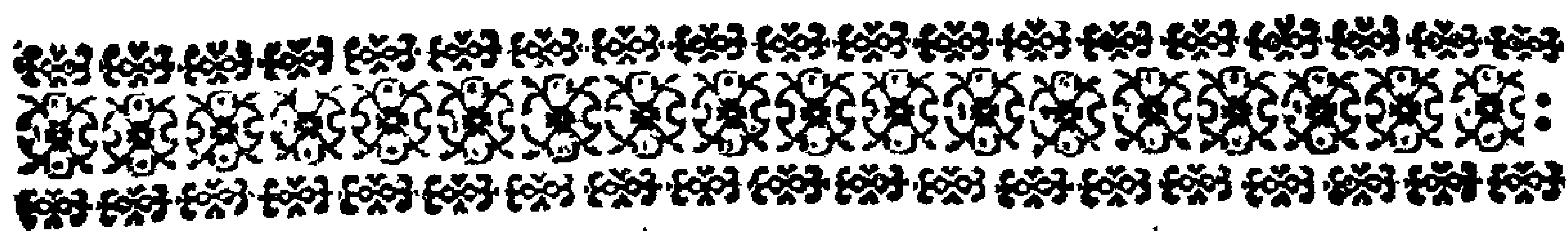
Te copias, te consilium, & tuos
Præbente Diuos.

Ie vous supplie donc tres-humblement, Monseigneur, de me commander d'aller prendre part à vos prosperitez, & d'aller voir nostre bonne fortune au seul lieu où elle est maintenant. Aussi bien, sans faire le vaillant, les exploits de Monsieur de Simpleserre ne me laissent point dormir, & i'ay attaché au pommeau de mon espée, trois lettres de la petite Flamende, que ie veux mettre dans le corps d'vn Allemand, *Sed quid ago? cùm mihi sit incertum tranquillo-ne sis animo, an vt in bello, in aliquâ majusculâ curâ negotio-ve versere, labor longiùs. Cùm igitur mihi erit exploratum te libenter esse risurum, scribam ad te pluribus.* Ie n'ay pas craint de mettre encore celuy-cy, puis-qu'il est de Ciceron, & ie mettray dans mes lettres le plus de latin qu'il me sera possible, puis-que vous me dites que vous n'en lisez plus que là; car, en verité, ce seroit dommage, que vous oubliassiez le vostre. Au pis aller, si vous l'oubliez, ie m'offre de vous le rapprendre cet hyuer, ie vous monstreray les plus beaux passages de Virgile, d'Horace & de Terence: Ie vous expliqueray les plus

difficiles, & ie vous feray connoiſtre les graces ſecrettes, & les beautez les plus cachées de ces autheurs-là. En vn mot, ie vous rendray tout ce que vous m'auez preſté, &c.

MONSEIGNEVR,

Depuis cette lettre eſcrite, il eſt venu vn Courrier, qui a donné l'auis que vous eſtiez dans Colmar: Ie vous aſſeure que cette nouuelle a plus réjoüy la Cour, que tous les bals qui s'y donnent, & que tous les balets qui s'y preparent; particulierement ſept ou huit perſonnes en ont eu vne ioye & vne ſatisfaction infinie. A la verité, on ſe peut conſoler de l'abſence de ſes amis quand ils font les choſes que vous faites, & il n'y a perſonne de ceux qui vous ayment le mieux qui pût deſirer que vous euſſiez eſté icy pluſtoſt. Sans mentir, Monſeigneur, cela eſt bien glorieux de ſecourir les Alliez du Roy, en dépit de l'hiuer, & des ennemis & que vous, qui ne participez point aux réjouïſſances publiques, vous ſoyez le ſeul qui les iuſtifiez, & qui nous donnez ſujet d'en faire.



AV MESME.

LETTRE LXXXIII.

MONSEIGNEVR,

Ie ne ſçay pas pourquoy vous-vous plaignez de moy, ſi ce n'eſt qu'à cette heure que vous auez les armes à la main, vous voulez quereller tout le monde, & que préuoyant que les Eſpagnols ne dureront guere deuant vous, vous cherchez deſia des matieres de nouueaux differens. Il eſt difficile d'eſtre equitable & conquerant en meſme tẽps, & ie vois bien que la vaillance & la juſtice ſont deux vertus qui ne marchent guere enſemble. Il n'y a pas beaucoup de iours que ie vous eſcriuis vne lettre ſi longue, que ie crûs que vous n'auriez pas le loiſir de la lire, & ie ne me ſens pas coupable d'auoir laiſſé paſſer vne occaſion de faire mon deuoir. Quand ie ne conſidererois pas, Monſeigneur, les infinies obligations que ie vous ay, & que ie ne me ſoucierois point de donner quelque ſatisfaction de moy, au plus honneſte homme que i'aye connu de ma vie, touſiours ne laiſſerois-ie pas de vous eſcrire; & ie me garderois bien de donner aucun ſujet de mécontentement à vn homme, qui eſt auiourd'huy le plus redoutable de France. Mais ſous ombre que vous auez à cette heure vne infinité d'affaires, que vous fai-

tes le meſtier de trauailleur, de ſoldat, & de General tout enſemble; que vous ſoignez à fortifier vn Camp, & à prendre vne ville ; à mettre l'ordre & la iuſtice dans vne armée, & à rendre diſciplinable vne nation qui ne l'auoit encore iamais eſté; il vous ſemble que tous les autres ont du loiſir, & qu'il n'y a que vous qui trauaille. Cependant, ie vous aſſeure que quand ie n'aurois icy autre affaire, qu'à eſcouter ceux qui diſent de vos nouuelles, & à en dire à ceux qui en demandent, ie ne ſerois guere moins occupé que vous, & il ne me reſteroit que fort peu de temps à vous eſcrire. Telle perſonne qui ſe contentoit les autres années de parler deux ou trois heures de vous, en parle maintenant ſix heures ſans ſe laſſer. Ceux qui ayment le gouuernement, & ceux qui le haïſſent, s'informent eſgalement de ce que vous faites; & il n'y a plus perſonne à qui vous ſoyez indifferent, que ceux à qui la France l'eſt auſſi. Comme i'écriuois cecy, Monſeigneur, i'ay appris que la compoſition de Landrecis eſtoit faite, & que Dimanche prochain vous ſeriez dedans. Ie louë Dieu, & me reſiouïs auec vous, de ce que vous auez appris aux eſtrangers, qu'il n'eſt pas impoſſible que nous prenions de leurs places, & de ce que vous auez rompu le charme qui nous en auoit empeſchez depuis tant d'années. Louuain, Valence, & Dole, auoient perſuadé à nos ennemis, que nous ne gagnerions iamais rien ſur eux, & que le plus que nous pouuions faire, eſtoit de reprendre ce que l'on nous auoit oſté. Il ſembloit que les plus meſchantes

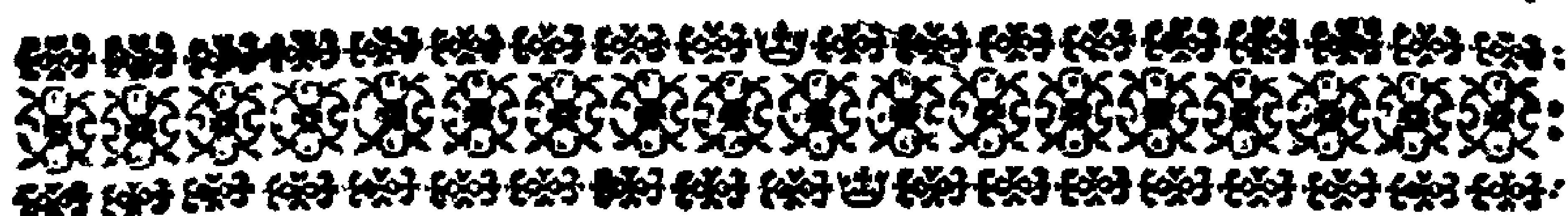
villes deuenoient imprenables dés que nous les attaquions, nos armées, qui faisoient assez bien dans toutes les autres rencontres, se ruinoient, & perdoient courage, dés que l'on les employoit à vn siege, & quelque grande & victorieuse que fust vostre fortune, il n'y auoit point de si petit fossé, ni de si foible rampart qui ne l'arrestast. Enfin, Monseigneur, vous auez changé ce mauuais destin, vous auez monstré à ceux qui vous renuoyoient à Dole, qu'ils vous prenoyent pour vn autre. Vous auez fait ouïr vostre canon, pour ainsi dire, iusques dans Bruxelles, & ce bruit a fait reculer le Cardinal Infant iusques à Gand, au lieu de le faire auancer au secours d'vne place, que vous luy alliez prendre. Mais ce que ie trouue en cet exploit de plus considerable, c'est l'ordre, la diligence, & la certitude, auec laquelle il s'est fait. Le iour que vous ouuristes vos tranchées, on peut dire que Landrecis estoit à nous, & quand Picolomini & toutes ces gens qui nous effrayerent tant l'an passé, y fussent venus auec toutes les forces de l'Empire, ils n'eussent pas pû vous l'oster des mains. Nous n'auions pas accoustumé de nous prendre de la sorte à attaquer des places, & l'on peut dire que le premier siege que vous auez fait, a esté le premier siege regulier que l'on aye veu en France. ***

M.*** m'a fort pressé d'aller auec luy, & ie m'en suis excusé sur des affaires tres-importantes, que ie luy ay fait entendre que i'ay icy. Ces affaires tres-importantes, c'est vn siege que i'ay commencé d'vne place

assez iolie, & fort bien située. I'en ay fait la circonuallation à la mode de Hollande, & à la vostre ; & Picolomini ne me sçauroit empescher de la prendre. Les choses estant si auancées, il me desplairoit extrémement de leuer le siege, car entre nous autres Conquerans, cela est fascheux.

Ce 3. Iuillet, 1637.

A MON-



A MONSIEVR LE MARQVIS de Pisany.

LETTRE LXXXIV.

MONSIEVR,

Ie me resiouïs de ce que vous estes deuenu le plus fort homme du monde, & que le trauail, les veilles, les maladies, le plomb, ni le fer des Espagnols ne vous peuuent faire de mal; ie ne croyois pas qu'vn homme nourri de tisane & d'eau d'orge, pût auoir la peau si dure, ni qu'il y eut des caracteres qui pussent faire cét effect. Par quelque voye que cela arriue, & ie sçay bien qu'elle ne peut estre naturelle, ie ne m'en sçaurois formaliser, car i'ayme encore mieux que vous soyez sorcier, que de vous voir en l'estat du pauure Attichy, ou de Grinuille, quelque bien embaumé que vous pussiez estre. A vous en parler franchement, pour quelque cause que l'on meure, il me semble qu'il y a tousiours quelque chose de bas à estre mort, & cela n'est point de *nostre Corps*. Empeschez-vous-en donc, Monsieur, le plus que vous pourrez, & hastez-vous, ie vous supplie, de reuenir, car ie ne me sçaurois plus passer de vous voir: & c'est en cela principalement que ie connois que vous vsez de charmes, que moy qui me passe assez aisément des absens, ie vous desire

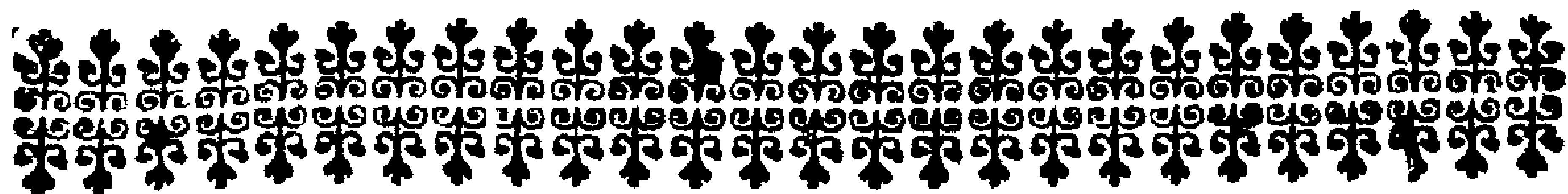
Oo

continuellement, & ie vous trouue à dire en toutes rencontres. Au moins, les occasions où ie vous souhaite sont aussi agreables, & moins perilleuses que celles où vous-vous trouuez tous les iours. Mettez-vous donc, si vous me croyez, vn bon cheual entre les jambes, & soyez aussi ayse de reuenir à Paris, que vous le fustes d'en sortir. Aussi-tost que ie sçauray que vous y serez, ie vous promets que ie quitteray Blois, Tours & Richelieu, Monsieur, Madame de Combalet, & Mademoiselle vostre sœur, pour vous aller voir, & pour vous dire de tout mon cœur, que ie suis,

MONSIEVR,

De Richelieu le 7. Octobre, 1637.

Vostre, &c.



A MADEMOISELLE DE Ramboüillet, auec cette inſcription.

A L'INFANTE FORTVNE au Palais des Periſques.

LETTRE LXXXV.

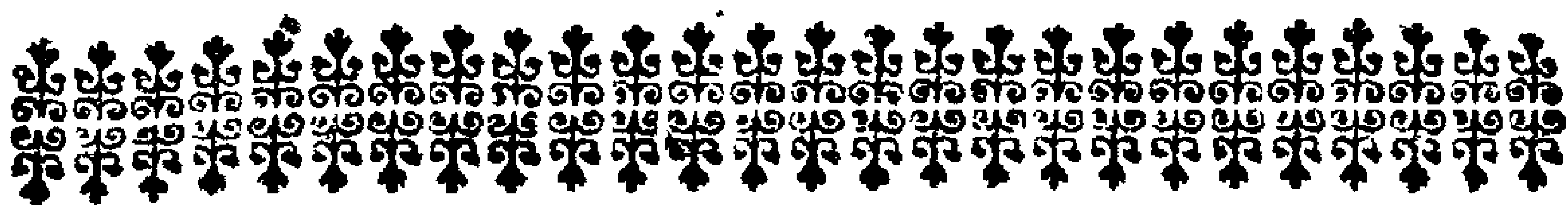
MADEMOISELLE,

Nous ſommes venus en ce lieu ſans trouuer aucune auenture qui ſoit digne de vous eſtre mandée, & l'autheur qui écrira noſtre hiſtoire, n'aura rien à dire iuſqu'icy ſinon que nous arriuaſmes le cinquieſme iour à Saumur. Il eſt vray qu'hyer au paſſer d'vne riuiere, nous aperceumes venir droit à nous quatre grands Taureaux qui parurent enchantez à ceux auec qui ie cheminois ; mais pour moy ie croy aſſeurément qu'ils ne l'eſtoient pas, parce qu'ils nous laiſſerent paſſer ſans détourbier, & qu'ils ne iettoient point de feu par les nazeaux. Le iour precedent nous vouluſmes oſter la bourſe, & le cheual à vn paſſant par la couſtume du Royaume de Logres, toutesfois nous n'en fiſmes rien ; car à ce que nous iugeaſmes, il creut que c'eſtoit luy faire outrage, & le trouua auſſi mauuais que ſi c'euſt eſté le voler. Enfin vous ne ſçauriez

croire combien la cheualerie est rauilie maintenant, nous auons passé plus de dix ponts qui n'estoient gardez de personne, & par tout où nous auons hebergé nos hostes n'ont point fait difficulté de prendre de l'argent de nous. Messire Lac & moy en auons beaucoup de regret. Nous ne faisons que dire par les chemins, ha! ha! Amours, & nous faisons tout ce qui nous est possible pour r'amener le siecle d'Vterpandragon; Mais le reste du monde y est fort peu disposé, & ie ne vous puis dire combien les auentures sont rares. Les deux meilleures que i'aye euës, c'est que i'ay retrouué depuis deux iours la lettre de l'Infante determinée, & que i'en ay ouuert vne autre qui me semble la plus belle que i'aye en ma vie iamais leuë: c'est à mon iugement le plus parfait ouurage que la fortune aye iamais produit, & puis que vous disposez d'elle en toutes choses, nous aurons sujet de nous plaindre de vous, si nous ne sommes pas quelque iour heureux; car sans mentir, ie croy que cela est en vos mains, & que vous n'auez seulement qu'à le vouloir. Nous auons resolu d'estre vos Cheualiers en toute cette guerre, & d'y faire tant d'armes, que nous pourrons donner de la jalousie à Dom Falanges d'Astre. En attendant cela nous ne laisserons pas de vous enuoyer les Geans que nous surmonterons par les chemins. Et c'est par ceux-là que ie veux vous faire entendre combien ie suis,

MADEMOISELLE,

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LXXXVI.

MADEMOISELLE,

I'ay tant fait par mes iournées, que ie ſuis arriué en vn païs où l'on ne parle point de guerre, d'Eſpagnols, ni d'Allemans; d'Edits, de ſubſides ni d'emprunts ſur le peuple, & où l'on ne s'entretient que d'amour, de Balets, & de Comedies. Cela vous fera imaginer qu'il faut que ie ſois allé bien-loin; vous croirez que ie ſuis au delà de Popocampeche, ou que la fortune m'a conduit en l'Iſle inuiſible d'Alcidiane. Cependant, le lieu où cela ſe trouue n'eſt pas tout à fait ſi éloigné de vous; c'eſt vne ville aſſiſe ſur les bors de Loire, à l'endroit où le Cher ſe décharge dans cette riuiere: les habitans y parlent François Tourangeau, & ſont à peu prés de la ſtature, & du teint des hommes de France. Mais pour vous parler ſerieuſement, ie vous aſſeure, Mademoiſelle, que depuis la ruine des Mores de Grenade, il ne s'eſt point fait de galanteries, ni de magnificences pareilles à celles qui ſe voyent icy; & Tours, que l'on appelloit le jardin de la France, ſe doit à cette heure nommer le Paradis de la Terre. Il ne ſe paſſe point de iours, qu'il n'y ait Bals, Muſiques, & feſtins; toutes ſortes de delices y abondent,

les Citrons doux y viennent de tous costez, & les poires de bon Chrestien n'en sont point parties. Les chemins, depuis Paris iusques icy, sont tous couuerts de Violons, de Musiciens, & de Baladins, de toiles d'argent, de broderies & de machines, qui viennent en foule se rendre en cette ville. Hier sur les sept heures du soir, il y arriua aux flambeaux six chariots chargez d'Amours, de Ris, d'attraits, de charmes & d'agrémens, qui s'estoient ioints de tous les costez de la Terre, pour se trouuer en cette assemblée. On dit mesmes qu'il en est venu du fond de la Noruege, imaginez vous, par le temps qu'il a fait: de sorte qu'il y a icy beaucoup de gens qui croyent qu'il n'en est resté pas vn seul en tout le monde, & qu'ils sont tous en ce lieu. Ie crois pourtant, Mademoiselle, que ceux que vous auez accoustumé d'auoir, vous sont demeurez, car dans vn si grand nombre qu'il y en a icy, ie n'en ay reconnu pas vn des vostres, & ie n'en ay point veu de cette maniere. Cette arriuée a fait de merueilleux effets par toute la ville: l'air s'en est rendu plus serein & plus doux, tous les hommes sont deuenus amoureux, toutes les femmes sont deuenuës belles; & Madame la Presidente, que vous vistes à Richelieu, est à cette heure vne des plus iolies femmes de France. Mais Mademoiselle, ce qui est de bien estrange, & que vous aurez peut-estre peine à croire, c'est qu'au milieu de tant de delices ie m'ennuye tout du long du iour, & que depuis le matin iusques au soir, ie ne sçay que dire ni que faire de tant d'Amours. Il ne m'en est

écheu pas vn, & de tant de belles, il n'y en a vne seule que ie pretende; de sorte que tandis que les galans qui sont icy, sont rauis de leur fortune, & font des vœux pour y demeurer eternellement, ie souhaitte dans mon cœur d'estre aupres de vostre feu, auec Mademoiselle d'Inton, & de vous voir, au moins au trauers des vitres, auec Madame vostre mere. Ie ne sçay pas si ce sont les deux grains qu'elle me donna en partant, qui font cét effet, ou si c'est quelqu'autre chose: mais ie n'ay de ma vie souhaitté auec tant de passion, d'auoir l'honneur de vous voir toutes deux; & il me semble qu'il n'y a point de bien au monde, qui puisse estre agreable sans celuy-là. Ie vous supplie tres-humblement, Mademoiselle, de me le souhaitter; & de croire qu'entre tous ceux qui le desirent il n'y a personne qui soit tant que moy,

A Tours le 8. Ianuier 1638.

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE LXXXVII.

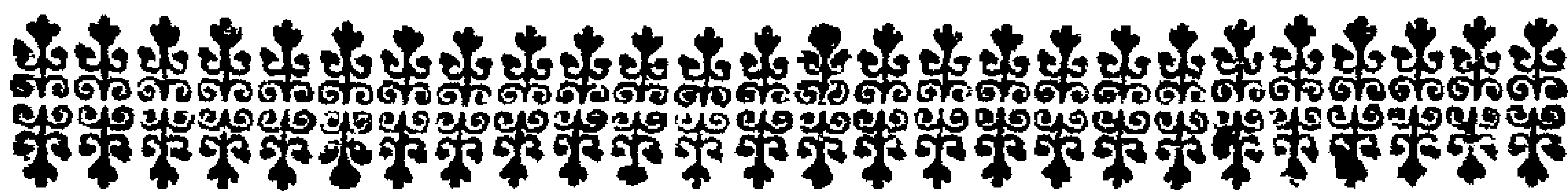
MADEMOISELLE,

Vous ne sçauriez voir à cette heure de moy que des lettres ennuyeuses, & neantmoins ie ne me puis empescher de vous escrire. Mais pardonnez-moy, si ie tasche à me desennuyer, & considerez que ie n'en puis auoir d'autre moyen que celuy-là; car en l'humeur où ie suis, que ie me peusse diuertir auec Mademoiselle des Coudreaux; & auec Mademoiselle Chesneau, ie ne croy pas que vous-vous l'imaginiez, ni que vous croyez qu'il y ait rien ici qui me puisse empescher vn moment d'estre le plus triste homme du monde. Parmy beaucoup de sortes de desplaisirs que i'ay, la peine où ie suis de vostre santé me tourmente extrémement, ce dernier mal-heur m'a rendu tellement timide, qu'au lieu que ie ne craignois rien, i'apprehende à cette heure toutes choses, il me semble que ie ne dois iamais reuoir tout ce que ie perds de veuë. D'autant plus qu'vne personne m'est chere, il me semble qu'il y a plus d'apparence que ie la dois perdre. Cela estant, Mademoiselle, iugez s'il vous plaist, combien ie dois craindre pour vous, & si ie ne dois pas penser que si la fortune me veut faire quelque chose de

de pis, que ce qu'elle vient de faire, ce n'est peut-estre qu'à vous qu'elle se doit attaquer. I'ay vne extreme impatience de me voir bien-tost hors de ces craintes, & hors d'ici, & de trouuer auprés de vous quelque sorte de ioye aprés tant d'ennuis, ou du moins quelque repos aprés tant d'inquietudes. Ie suis,

A Tours ce 26.

Vostre, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Sablé.

LETTRE LXXXVIII.

MADAME,

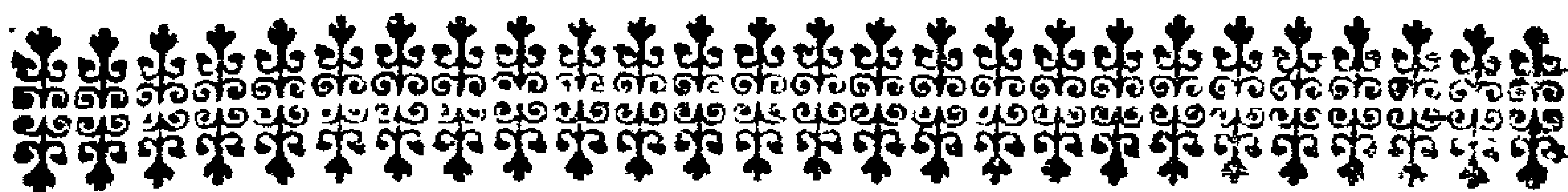
Ie voudrois bien n'auoir pas veu si tost les lettres que vous auez enuoyées à Mademoiselle de Rambouïllet & à ***. Car i'esperois en vous escriuant le premier & en m'embarquant de ma franche volonté dans ce commerce, vous donner vne preuue de mon affection aussi asseurée que celle que i'ay receuë de vous. Mais ce que vous auez escrit de moy est si obligeant que i'auouë que ie ne puis pretendre aucun merite à y répondre, & que le plus paresseux homme du monde, estant en ma place en feroit autant que moy. Sans mentir, Madame, il faut que ceux qui taschent à vous décrier du costé de la tendresse auouënt que si vous n'estes la plus aymante personne du monde, vous estes au moins la plus obligeante. La vraye amitié ne sçauroit auoir plus de douceur qu'il y en a dans vos paroles; & toutes les apparences d'affection sont si belles en vous qu'il n'y a point d'honneste homme, qui ne s'en pût contenter. Ie suis neantmoins en quelque façon obligé de croire qu'il y a quelque charme en cela, pour moy, & quoy que ie sçache que vous

auez pour contrefaire les amitiez, le ſecret que Monſieur de **** a pour les rubis, & que quand il vous plaiſt, vous ſçauez donner à vn peu de paſte, l'éclat d'vne pierre precieuſe, ie ſuis tout perſuadé, que celle que vous m'auez donnée eſt tres-fine, & qu'il n'y a rien de plus vray ny de plus ferme. Pour ce qui eſt de moy, ie puis dire auec verité, que ie vous ay touſiours honorée & aymée ſur toutes les perſonnes du Monde, mais iamais à comparaiſon de ce que ie fais à cette heure; & ie n'oſerois mettre ici tous les ſentimens que i'ay pour vous, de peur que ſi cette lettre venoit à eſtre perduë, on ne la priſt pour vne lettre d'Amour. Ie ne croy pas que cette paſſion aye rien de plus ſenſible ni de plus tendre que ce que ie ſens tous les iours pour vous. Ie ne ſçaurois pas contrefaire les agitations des Amans, ni tirer la langue à l'Iſacaron. Mais il eſt vray que depuis que ie vous ay quittée i'ay des melancolies qui me tirent hors de moy-meſme, & qui eſtonnent tout le Monde, & il y a quelques heures au iour où le Pere Tranquille, & le petit Ieſuite, ne feroient point difficulté de m'exorciſer, car ſi i'ay eu quelque ſorte de plaiſir, ç'a eſté de parler de vous à mille perſonnes. On ſçauoit que i'auois eſté chez vous & à Loudun, de ſorte que tout le monde a eu la curioſité de me voir, & on m'a interrogé comme vn homme qui venoit du Ciel & de l'Enfer. I'ay dit, Madame, que vous eſtiez auſſi belle que vous l'eſtiez il y a quatre ans. Mais quand i'ay voulu dire que vous auiez plus d'eſprit, on a creu que ie contois

des choſes incroyables, & en cét endroit-là, i'ay perdu toute creance. Auſſi eſt-il vray qu'il ſe fait des miracles en vous, qui ne ſe firent iamais en perſonne, & il n'y a iamais eu que vous au monde qui ſoit ſortie plus belle de la petite verole, & qui ſoit deuenuë plus habile à la campagne. Mademoiſelle de Ramboüillet a eſté rauie de voſtre lettre, ie l'ay trouuée vne des meilleures que vous ayez iamais faites, & i'ay eſté bien aiſe de voir ſi bien eſcrire des choſes qui me ſont ſi auantageuſes. Quelque aſſeurance que i'euſſe de voſtre affection, i'ay eu grand plaiſir à voir celles que vous en donnez aux autres, & i'auouë que cette vanité de femme que vous dites que i'ay, en a eſté touchée. Adieu, Madame, aprés cinq pages de papier, ie vous quitte à regret, comme eſtant,

Madame, mandez-moy s'il vous plaiſt, ſi vous-vous eſtes apperceuë, que ce *comme eſtant* dont i'ay fini ma lettre, eſt vne de ces fins dont nous auions parlé.

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR le Cardinal de la Valette.

LETTRE XIXC.

MONSEIGNEVR,

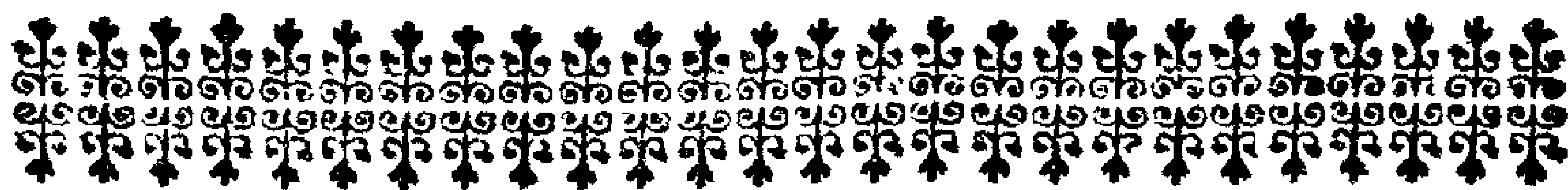
Estes-vous encore fâché de ce que vous n'auez pas deuiné que ceux de Verceil manquoient de poudre, ou de ce que n'en ayant pas, ils n'ont pû se défendre, ou de ce qu'auec huit ou neuf mille hommes, vous n'en auez pas forcé vingt mille dans de fort bons retranchements ? Sans mentir, vous ne vous seruez guere vtilement de vostre raison, si ce déplaisir vous a duré iusques à cette heure; auiez vous donc esperé de faire l'impossible, que vous n'estes pas satisfait d'auoir fait tout ce qui s'est pû ? Pardonnez-moy, Monseigneur, si ie vous le dis; mais en verité il n'est pas bien-seant à vn homme sage d'auoir tant de regret pour vne chose où il n'a point failly, & c'est, ce me semble, en quelque sorte ne faire pas assez de cas de son deuoir, que de n'estre pas content quand on le fait. Vous estes accouru auec vne poignée de gens au secours d'vne place, qui estoit assiegée par vne grande armée; vous auez trouué la circonuallation acheuée, & tous les retranchements en tel estat que chacun iugeoit que vous ne pourriez pas seulement en-

uoyer vn homme dans la Ville, pour y dire de vos nouuelles, & contre l'auis & l'esperance de tout le monde, vous y en auez fait entrer dix-huit cens. Se peut-il rien faire de plus resolu, de mieux entrepris, & de si bien executé que cela? C'est vous qui auez trauaillé iusques-là; la fortune a fait le reste, & si elle l'a mal-fait, pourquoy vous en tourmentez-vous tant? Ne vous accoustumez pas, ie vous supplie, à estre en communauté auec elle, & aussi bien dans les bons succés, que dans ceux qui ne le seront pas, distinguez tousiours ce qui est d'elle, & ce qui sera de vous. Il arriuera delà que vous ne vous esleuerez, & que vous ne vous r'abaisserez iamais trop. Si vous voulez vous répondre des éuenemens, & si vous ne pouuez estre satisfait que lors que tout ce qui se pourroit souhaiter vous arriue, vous faites, sans mentir, la guerre à de fâcheuses conditions, & vous voulez que la Fortune fasse autant pour vous qu'elle faisoit pour Alexandre, & vn peu plus qu'elle n'a fait pour Cesar. Encore estes-vous ingrat enuers la vostre, si vous-vous pleignez d'elle pour cette derniere occasion, & il y a de l'injustice à réputer comme vn grãd malheur d'auoir manqué à auoir vne grande prosperité. Cependant, vous parlez comme si vous auiez perdu par vostre faute dix batailles, & cent villes, & il semble que vous soyez au desespoir, pour auoir veu perdre vne place, que dés le commencement tout le monde a iugé que l'on ne pourroit sauuer. Croyez-moy, l'on ne repare iamais rien en perissant, & pour ce qui vous regarde,

vous n'auez rien à reparer. La priſe de Verceil a fait tort aux affaires du Roy, mais point du tout à voſtre reputation. Si le ſecours que vous y auiez ietté n'a pas eſté heureux, il ne merite pas moins de loüange pour cela, & dans toutes vos années de proſperité, vous n'auez rien fait de ſi beau, de ſi hardy, ni de ſi extraordinaire. Prenez donc, s'il vous plaiſt, des reſolutions plus moderées que celles que vous témoignez d'auoir, & n'eſtant pas en eſtat de faire peur à vos ennemis, n'en faites point à vos amis. Vous qui m'auez appris tout ce que ie ſçay, vous ſçauez bien que la prudence eſt vne vertu generale, qui ſe meſle auec toutes les autres, & que là où elle n'eſt pas, la valeur perd ſon nom & ſa nature.

I'iray demain, ou apres demain, faire vos complimens à la perſonne dont vous me parlez; La derniere fois que ie la vis, elle me parla extrémement de vous, & me iura que pour voſtre conſideration elle ne s'eſtoit pas réjouïe de la priſe de Verceil: pource qu'encore que tout le monde ſçeût qu'il n'y auoit pas de voſtre faute, elle cognoiſſoit bien que cela vous affligeroit, & qu'elle vous aymoit trop pour auoir quelque ioye d'vne choſe qui vous donnoit du déplaiſir. En verité, elle vous ayme extrémement, ce me ſemble, & quelque autre qu'elle vous ayme encore plus qu'extrémement.

A Paris, le 7. Aouſt, 1638.



A MONSIEVR COSTART.

LETTRE XC.

MONSIEVR,

I'auray pour ce coup cette *imperatoriam breuitatem*, dont vous me parlez, car il faut que ie parte presentement pour aller à Sainct Germain, & cela sera cause que ie ne vous diray qu'vn mot. Ie ne seray pas pour cela ἀφρονος, selon vostre Theophraste : dans les festins que nous faisons ensemble, ou plustost que vous me faites, ie ne dois parler que pour dire graces,

Tantum laudare paratus.

De vous dire au vray quels peuples ont introduit la Polygamie, ie vous iure ma foy que ie n'en sçais rien, & ie ne m'en mets pas en peine.

Tros, Rutulus-ve fuat, nullo discrimine habebo.

En tout cas ie vous en croiray bien plustost qu'Herodote, qui dit qu'aux Indes, il y a des fourmis, moindres, certes, que chiens, mais plus grandes que renards : car voyla le texte, au moins du mien. Mais ie ne sçay si l'Herodote que i'ay, est semblable au vostre.

A propos, vous m'auez esté mettre en scrupule de Theocrite, & i'en estois si en repos que rien plus. Mais pour reuenir à l'autre dont nous parlions, dites-moy ce qu'il veut dire, quand il dit que Venus enuoya la

maladie

maladie des femmes aux Scythes, qui auoient violé ſon Temple d'Aſcalon.

Voſtre vers d'Athenée, que le vin eſt le grand cheual des Poëtes, eſt fort plaiſant : Mais dites la verité, n'auez vous pas taſché d'en faire vn vers Alexandrin ? Ce μέγας auec ἵππος me plaiſt, & reuient heureuſement à cette phraſe françoiſe, monter ſur ſes grands cheuaux, comme vous l'auez ingenieuſement remarqué. Mais ce grand cheual iette ſouuent ſon homme par terre, & on peut dire de luy, qu'il mord & qu'il ruë.

Pour l'*Edentulum* de Plaute, ie ne crois pas, non plus que vous, qu'il veüille dire qu'il ne mordiſt point, car ce ſeroit vn defaut, mais que c'eſt vne façon de parler boufonne, pour dire qu'il eſtoit bien vieux, qui eſtoit vne perfection.

Que voulez-vous que ie face à Vlpian qui appelle les Chreſtiens impoſteurs *idem Trebatio & Papiniano videbatur*. Nous perdrions noſtre cauſe dans le Digeſte; mais le Code nous eſt plus fauorable.

Le mot de Pline me ſemble beau, *rerum natura nuſquam, &c.* Quand ie vis l'Elephant, ie dis qu'il ſembloit que ce fuſt vne figure qui n'eſtoit qu'ébauchée par la Nature, & qu'il y auoit plus de façon en vne mouche.

A propos, ie crois que ie m'en vais faire vn aſſez grand voyage, le Roy m'a donné celuy de Florence, pour aller porter la nouuelle au grand Duc, de l'accouchement de la Reyne. Cela me doit eſtre en quelque

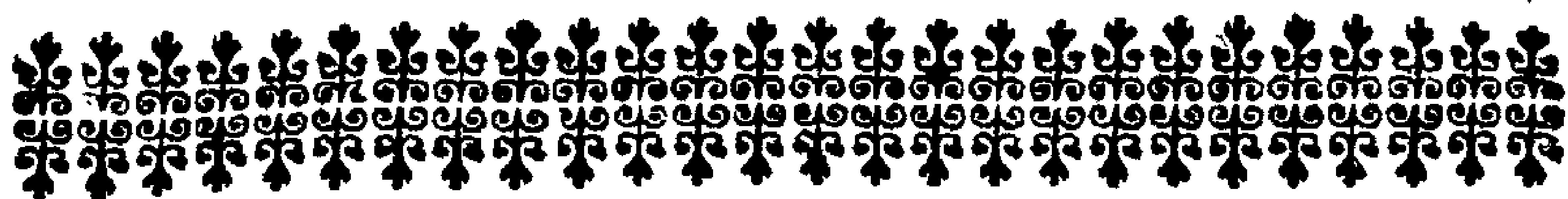
ſorte auantageux & meſme agreable : mais ie ſuis faſché que cela m'oſtera quelque temps le moyen de voir de vos lettres, & de vous voir vous meſme, car ie crois que vous ſerez à Paris deuant que ie ſois de retour. Ie ne ſçay ſi ie ſeray encore icy quand vous me ferez réponſe à cette lettre; mais ne laiſſez pas pourtant de m'écrire, car il peut arriuer mille choſes qui retarderont, ou qui empeſcheront mon partement. En tout cas, ie vous dis adieu, & ie vous prie de croire que ie vous ayme de tout mon cœur; & que ie n'ay iamais eu de bon-heur au monde que i'eſtime tant, ni qui me donne tant de ioye que voſtre amitié.

Au reſte, oſtez ie vous ſupplie, ces Monſieur que vous ſemez çà & là dans vos lettres, *ad populum phaleras*, ou bien ie vous en mettray à chaque ligne, & vous diray,

Vis te Sexte coli, volebam amare,
Sed ſi te colo Sexte, non amabo.

C'eſt à dire, i'en ſeray moins,

A Paris le 25. d'Aouſt, 1639. Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE XCI.

Malè est Cornifici tuo Catullo,
Malè est me-herculè & laboriosè.

TOut de bon, Monſieur, ie n'ay eu de ma vie l'eſprit ſi agité qu'à cette heure; Cependant, vous m'écriuez des folies, & vous eſtes auſſi gay & auſſi enjoüé que ſi nous eſtions encore tous deux dans le Cours, & que nous n'euſſions ni l'vn ni l'autre aucune cauſe d'ennuy. Au lieu de me parler du ſuiet de mon déplaiſir, & de me dire ce que vous en iugez (car il y a lieu d'exercer ſes conjectures là deſſus, auſſi bien que ſur le plus obſcur paſſage de Tacite) vous m'alleguez Lampridius, & Athenée, *quam ineptè*, & en vn temps où ie diſpute en moy-meſme, ſçauoir ſi Madame de *** m'ayme, ou ſi elle ne m'ayme pas, & que cela eſt deuenu vne choſe problematique, vous me venez entretenir de Pharaon. Lors que nous reuenions enſemble d'Arcueil, ſi ie vous euſſe eſté diſcourir des Roys d'Egypte, ſongez le grand plaiſir que ie vous euſſe fait, & la belle attention que vous m'euſſiez donnée. Neantmoins, ie vous auouë que ie n'ay point eſté faſché de lire tout ce que vous m'ecriuez. Ce que vous me mandez que .... m'a fait rire.

Tityosque vultu
Risit inuito.

Voſtre *patruiſſime* m'a ſemblé fort plaiſant auſſi. Plaute a ſouuent de meſchantes bouffonneries ; mais, ſans mentir, il dit auſſi quelquefois de bons mots : & voilà comme i'accorde Horace & Ciceron, dont l'vn dit qu'il eſt meſchant boûffon, & l'autre qu'il eſt *paſſim refertus vrbanis dictis.* L'autre iour i'y liſois d'vn vieillard, qui ayant ſurpris quelqu'vn aupres du lieu où il auoit caché ſon threſor, le foüilla, luy fit monſtrer la main droite, & puis la main gauche, & n'y trouuant rien, dit *cedo tertiam.* Cela repreſente plaiſamment vn vieillard ſoupçonneux, qui s'imagine qu'vn homme a vne troiſieſme main pour le voler. Ie ne vous puis dire l'extréme plaiſir que vous me faites de m'écrire de la ſorte que vous m'écriuez. I'eſtudie mieux dans vos lettres que dans tous les liures du monde, & i'y trouue de plus belles choſes.

Pour ces Meſſieurs de *Quintus Metellus Celer*, ie ne les connois point : vous me mandez qu'ils furent pris pour Indiens, pour moy ie croy qu'ils furent pris pour dupes. Au reſte, vous parlez des vents comme feroit Chriſtofle Colomb ; vous auez bien la mine d'auoir pris tout cela mot à mot dans vn liure ; car ie iurerois que vous n'auez iamais ſceu qu'à cette heure ce que c'eſt qu'vn rhomb de vent, & pour ce qui eſt du deſtroit de Vegas, ie ne voudrois pas aſſeurer que vous le connuſſiez fort.

A ce que ie voy φιλεῖν ſignifie *bacciare & amare,*

c'eſt que baiſer & aymer, *conuertuntur*. Mais ie m'aſſeure que*** deſmentoit ce paſſage d'Ariſtenete.

Voſtre Paſteur, ſes moutons, & Hercule, m'ont bien plû, & l'aſne meſme eſt ioly comme vous le faites parler. Dites-moy ſi c'eſt dans les Fables d'Eſope que vous l'auez trouué. L'application de l'apologue, me ſemble dangereuſe, & allez-vous-en vn peu preſcher cela à Ruël. Mais reuenons à nos moutons, il eſt vray qu'Hercule en mangeoit volontiers, & grande quantité; les Argonautes en allant à Colchos, le laiſſerent dans vne iſle: on en rend pluſieurs raiſons, toutes aſſez belles, les vns diſent que c'eſt qu'il rompoit toutes les rames en ramant, les autres qu'il peſoit trop, quelques-vns, que les Argonautes eurent peur qu'il remportaſt ſeul toute la gloire, & d'autres que ce fut pource qu'il mangeoit trop. Il me ſouuient d'auoir leu dans vn Poëte Grec (c'eſt à dire Grec & Latin) qu'il remüoit les oreilles en mangeant, & pource que cela m'a ſemblé plaiſant, i'en ay retenu les vers que voicy,

Illum ſi edentem videris, ſtrepunt genæ,
Intus ſonat guttur, ſonat maxilla, dens
Stridet caninus, ſibilant nares, mouet
Aures, ſolent armenta ſicut haud minus.

Ie ſuis faſché que ie ne pris garde à vous, quand vous mangiez ce biſcuit de canelle à Gentilly, car ſans doute les oreilles vous alloient.

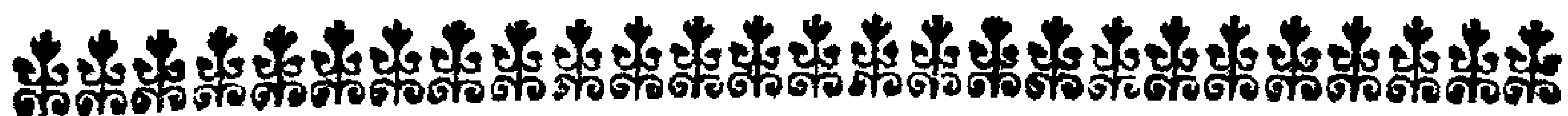
Ie trouue, au reſte, voſtre verſion du Grec en vers

François fort heureuſe : mais dites le vray, combien de fois auez-vous inuoqué Apollon pour cela ?

Le mot d'Achilles Tatius, que la queuë du Paon eſt vne prairie de plumes, eſt ioly : mais peut-eſtre vn peu trop hardy, & il me ſemble que Tertullien a mieux rencontré, qui dit, apres auoir dit beaucoup de choſes de la robbe du Paon, *nunquam ipſa ſemper alia, etſi ſemper ipſa quando alia, toties denique mutanda, quoties mouenda.*

Ie conſens que l'on chaſtre Vlpian, puiſque vous le voulez, & meſme Papinian; Auſſi bien n'engendrent-ils que des procés. Mais ſi vous m'en croyez, on pardonnera à Trebatius, à cauſe du mot que vous m'auez appris de luy, *conſultus à quodam, an nux pinea pomum eſſet, reſpondit, ſi in Vatinium miſſurus es, pomum erit.* Adieu, Monſieur, ie ſuis en verité,

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE XCII.

MONSIEVR,

Lors que i'auois des moutons à acheter, & à escrire des poulets en Castillan & en Portugais, ie n'auois gueres plus d'affaires que i'en ay à cette heure. Il faut que ie prenne congé du Roy, & de Monsieur; que ie sollicite Monsieur de Bulion pour vne ordonnance, & que ie me face payer à l'Espargne: Que ie die adieu à tous mes amis, & que tout cela soit fait dans trois iours. Cependant, ie laisse tout cela, pour prendre le loisir de vous escrire, car il me semble qu'il n'y a rien qui me soit si important, & que ce voyage ne me pourroit estre heureux, si ie le commençois si mal que de partir sans vous dire adieu. Ie ne sçay pas si cette *embarquacion* me sera heureuse: mais iamais ie ne sortis de France si volontiers, & ie prens plaisir à aller défier sur la mer Mediterranée ces 32. vents, que vous sçauez que ie défiay autrefois sur l'Ocean. A propos, vous en mettez trente cinq, vous qui faites tant le grand marinier, auec vostre *Rhomb*, & vostre *Détroit de Vegas*.

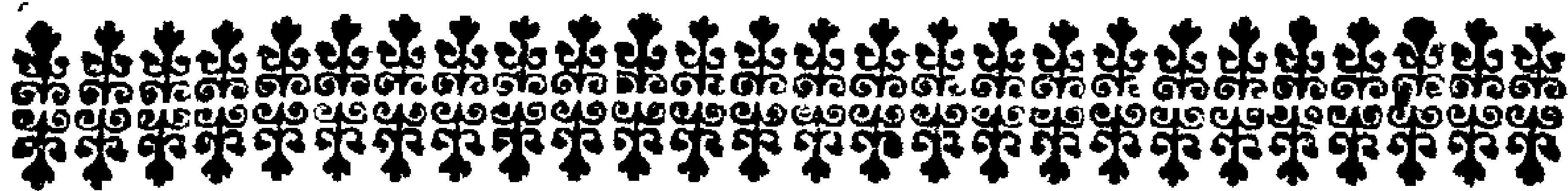
Heu quianam tanti turbarunt æthera venti.

Ceux qui ont fait le tour du monde n'en connoissent que trente deux; les trois de surplus sont de vostre

teste; ie ne croyois pas qu'il y en eust tant. Mais celuy qui me semble le plus insuportable en vous, est le vent Grec, & la suffisance que vous prenez pour sçauoir mieux que moy où il faut mettre vn graue, ou vn circonflexe. Il a bien esté dit, Tu n'adiousteras ni osteras vn iota; mais il n'est pas parlé des accens. Et cependant, pource que i'en ay oublié vn, vous soufflez comme si vous auiez gagné vne grande victoire: *ô ventum horribilem!* Lors que vous accommodastes si mal la pauure Philomele, qu'apres Terée personne ne l'a iamais traitée si mal que vous, ie n'en fis pas tant de bruit; & cela vous estoit moins pardonnable qu'à moy.

Mais mon Dieu que vous m'auez dit à propos vostre *Duriter*.................... & tout le reste de ce passage! Sans mentir, il faut que ie vous ayme bien pour lire sans enuie tout ce que vous m'écriuez, & pour prendre tant de plaisir à connoistre que vous auez plus d'esprit que moy. Pour vous dire le vray, ce que ie regrette le plus en partant d'icy, c'est que ie n'auray plus de vos nouuelles. Il me semble que les figues, les raisins, & les melons d'Italie, & le present que me fera le grand Duc, ne me pourroient dédommager de la perte que ie fais de vos lettres. Mais ie croy que vous aymez mieux que ie vous louë de vostre poësie, que de vostre prose. Car Aristote dit, que sur tout ouurier le Poëte est amoureux de son ouurage. En verité, vos œuures poëtiques sont admirables! & ie veux mourir si vous ne faites des vers comme Ciceron.

A MA-



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE XCIII.

MADEMOISELLE,

Ie ne puis pas dire absolument que ie sois arriué à Turin, car il n'y est arriué que la moitié de moy-mesme. Vous croyez que ie veux dire que l'autre est demeurée aupres de vous; ce n'est pas cela, c'est que de cent & quatre liures que ie pesois en partant de Paris, ie n'en pese plus que cinquante deux. Il ne se peut rien voir de si maigre & de si décharné que ie suis, & selon que ie suis changé, ie crois que Monsieur le Marquis de Pisany & moy ne nous reconnoistrons plus quand nous-nous verrons. La fiévre me fit arrester vn iour à Roane; ie croyois tout de bon estre attrapé, & que ie serois long-temps malade. Ce qui me faisoit le plus de dépit, c'est que ie m'imaginois que vous ne croiriez pas que ce fut de regret de vous auoir quitée, & que vous penseriez plustost que ce seroit pour auoir couru la poste. En effet, cela n'estoit pas hors de la vray-semblance, & ce qui sembloit confirmer cette opinion, c'est qu'il est vray que les trois derniers cheuaux que i'auois montez, m'auoient mis en vn pitoyable estat cét endroit que vous sçauez

que Brunel monſtroit à Marphiſe; & ce qui eſtoit plus à craindre, i'auois vne ſi grande chaleur, que quand i'euſſe eſté fait Gouuerneur de Monſieur le Daufin, ie n'euſſe pas eſté plus propre que ie le fus les quatre premiers iours. I'en parlay à vn fort honneſte homme de Roane, que l'on m'a dit qui eſt Apoticaire, lequel me donna quelque choſe qui me ſoulagea fort. Ie vous ſuplie de le dire à Madame la Ducheſſe. Depuis, ie n'ay eu aucun mal que celuy de ne vous point voir; mais à celuy-là, il n'y a point de remede, & le ſel Mercurial n'y fait rien. Ie ſuis dés hier apres diſner icy; ie n'ay encore pû voir Madame, pource qu'hier l'on croyoit que Monſieur de Sauoye allaſt mourir, auiourd'huy ie la verray; demain ie partiray pour aller à l'armée, & i'eſpere qu'apres demain à midy ie verray Mõſieur le Cardinal de la Valette, & Mõſieur voſtre frere. Permettez-moy s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, d'eſtre bien ayſe en cette occaſion, & ne trouuez pas mauuais que ie ſois ſenſible à cette ioye en voſtre abſence. Quand ie dis en voſtre abſence, i'y comprens auſſi celle de Madame la Princeſſe, de Mademoiſelle de Bourbon, de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, de Madame la Marquiſe de Sablé, de Madame du Vigean, & de Madame voſtre Mere que ie deuois nommer la premiere, quoy qu'il y ait des Princeſſes & des Ducheſſes parmy cela. Vous ne ſçauriez croire combien ie ſuis en peine de la maladie de Madame de Liancourt; ſi elle ſe porte mieux, & *ſi ſa*...... eſt guerie, ie vous ſupplie tres-humblement, Mademoiſelle,

de me faire l'honneur de me le faire sçauoir à Rome, car cela sera cause que i'y feray vn voyage, & que i'y verray toutes choses auec plus de repos & de plaisir. Mais que ce m'en seroit vn grand, si ie vous pouuois dire icy combien ie suis,

MADEMOISELLE,

A Turin le dernier Septembre 1638.

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE XCIV.

MADEMOISELLE,

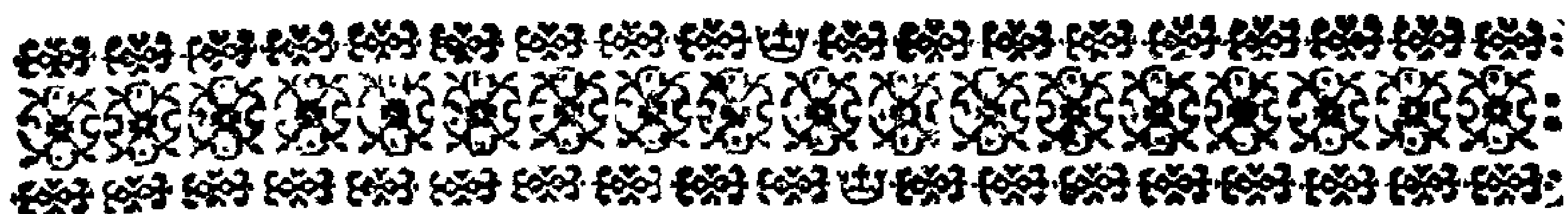
Ie voudrois que vous m'euſſiez pû voir auiourd'huy dans vn miroir, en l'eſtat où i'eſtois ; vous m'euſſiez veu dans les plus effroyables montagnes du monde, au milieu de douze ou quinze hommes les plus horribles que l'on puiſſe voir, dont le plus innocent en a tué quinze ou vingt autres : qui ſont tous noirs comme des Diables, des cheueux qui leur viennent iuſques à la moitié du corps, chacun deux ou trois balafres ſur le viſage, vne grande harquebuſe ſur l'eſpaule, & deux piſtolets & deux poignards à la ceinture. Ce ſont les Bandis qui viuent dans les montagnes des confins de Piedmont & de Genes ; vous euſſiez eu peur ſans doute, Mademoiſelle, de me voir entre ces Meſſieurs-là, & vous euſſiez creu qu'ils m'alloient couper la gorge. De peur d'en eſtre volé, ie m'en eſtois fait accompagner, i'auois eſcrit dés le ſoir à leur Capitaine, de me venir accompagner, & de ſe trouuer en mon chemin, ce qu'il a fait, & i'en ay eſté quite pour trois piſtoles. Mais ſur tout, ie voudrois que vous euſſiez veu la mine de mon neueu, & de mon valet, qui croyoient que ie les auois menez

à la boucherie. Au ſortir de leurs mains, ie ſuis paſſé par deux lieux où il y auoit garniſon Eſpagnole, & là, ſans doute, i'ay couru plus de danger: on m'a interrogé, i'ay dit que i'eſtois Sauoyard, & pour paſſer pour cela, i'ay parlé le plus qu'il m'a eſté poſſible comme M. de V***. Sur mon mauuais accent, ils m'ont laiſſé paſſer. Regardez ſi ie feray iamais de beaux diſcours qui me vallent tant, & s'il n'euſt pas eſté bien-mal à propos qu'en cette occaſion, ſous ombre que ie ſuis de l'Academie, ie me fuſſe allé piquer de parler bon François. Au ſortir de là, ie ſuis arriué à Sauonne, où i'ay trouué la mer vn peu plus eſmuë qu'il ne falloit pour le petit vaiſſeau que i'auois pris; & neantmoins, ie ſuis, Dieu mercy, arriué icy à bon port. Voyez s'il vous plaiſt, Mademoiſelle, combien de perils i'ay courus en vn iour. Enfin ie ſuis eſchapé des Bandis, des Eſpagnols, & de la Mer; tout cela ne m'a point fait de mal, & vous m'en faites, & c'eſt par vous que ie cours le plus grand danger que ie courray en ce voyage. Vous croyez que ie me mocque, mais ie veux mourir ſi ie puis plus reſiſter au déplaiſir de ne point voir Madame voſtre Mere & vous. Ie vous auouë franchement qu'au commencement i'eſtois en doute, & que ie ne ſçauois ſi c'eſtoit vous, ou les cheuaux de poſte qui me tourmentiez; mais il y-a ſix iours que ie ne cours plus, & ie ne ſuis pas moins fatigué. Cela me fait voir que mon mal eſt d'eſtre eſloigné de vous, & que ma plus grande laſſitude eſt que ie ſuis las de ne vous point voir; & cela eſt ſi vray, que ſi ie n'auois

Monſieur de Vaugelas

point d'autres affaires que celles de Florence, ie croy que ie m'en retournerois d'icy ; & que ie n'aurois pas le courage de passer outre, si ie n'auois à solliciter vostre procés à Rome. Sçachez-moy gré, s'il vous plaist, de cela ; car ie vous asseure qu'il en est encore plus que ie n'en dis, & que ie suis autant que ie dois,

Vostre, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Ramboüillet.

LETTRE XCV.

MADAME,

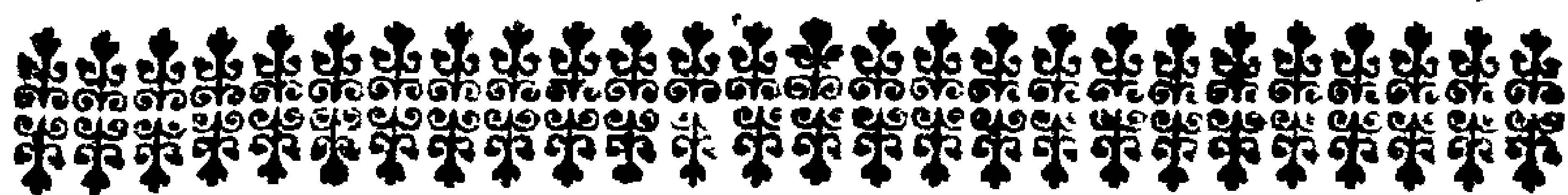
I'ay veu pour l'amour de vous le Valentin, auec plus d'attention que ie n'ay iamais fait aucune chose, & puis que vous desirez que ie vous en fasse la description, ie le feray le plus exactement qu'il me sera possible. Mais vous cõsidererez, s'il vous plaist, que quand ie me seray acquité de cette commission, & de l'autre que vous m'auez donnée à Rome, i'auray fait pour vous les deux choses du monde qui me sont les plus difficiles, de parler de bastiment & de parler d'affaires. Le Valentin, Madame, puis que Valentin y a, est vne maison qui est à vn quart de lieuë de Turin, située dans vne prairie & sur le bord du Po. En arriuant, on trouue d'abord; ie veux mourir si ie sçay ce qu'on trouue d'abord: ie croy que c'est vn Perron; non non, c'est vn Portique; ie me trompe c'est vn Perron: Par ma foy, ie ne sçay si c'est vn Portique ou vn Perron. Il n'y a pas vne heure que ie sçauois tout cela admirablement, & ma memoire m'a manqué. A mon

retour, ie m'en informeray mieux, & ie ne manqueray pas de vous en faire le rapport plus ponctuëllement. Ie suis,

Vostre, &c.

De Genes, le 7. Octobre 1638.

A MON-



A MONSIEVR COSTART.

LETTRE XCVI.

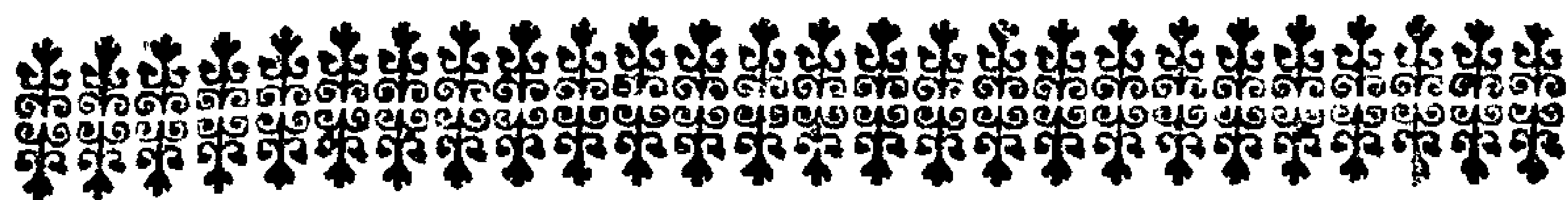
MONSIEVR,

I'estois hier logé dans vn des plus beaux Palais du monde, i'auois pour mon appartement vne grande sale, deux antichambres, & vne chambre tapissée de tapisseries releuées d'or, & i'estois seruy par vingt ou trente Officiers; & aujourd'huy ie suis dans vne des plus méchantes Hostelleries où i'aye iamais esté de ma vie, & ie n'ay plus qu'vn valet pour me seruir. Pour me consoler d'vn si grand changement de fortune, & faire que ie sois aujourd'huy aussi heureux que i'estois hier, i'ay demandé de l'encre & du papier, & ie me suis mis à vous escrire. Que ie meure si parmy les honneurs que i'ay receus dans le personnage que ie viens de iouër, & les diuertissemens que l'on m'a fait auoir, i'ay eu tant de plaisir que i'en ay à cette heure! Outre la ioye que i'ay de vous entretenir, ie suis bien-ayse encore de vous faire voir que ce n'estoit pas le grand profit que ie faisois de changer mes lettres auec les vostres, qui me faisoit entretenir ce commerce: puisqu'à cette heure que ie ne puis auoir de réponse, ie ne laisse pas de prendre plaisir à vous escrire & à vous asseurer de la passion que i'ay de vous seruir.

Elle eſt, ie vous iure, auſſi grande que vous le meritez, & que le merite l'affection que vous auez pour moy. I'eſpere partir de Rome dans trois ſemaines, & ſi ie trouue vn vaiſſeau, ie m'embarqueray pour Marſeille. Vous qui connoiſſez ſi bien les vens, ſi vous auez quelque authorité ſur eux, ie vous ſupplie de les enfermer tous en ce temps-là *præter Iapyga.* Mais celuy-là, il n'y a pas de danger qu'il ſoit vn peu fort; i'ayme mieux auoir la mer vn peu groſſe, & aller plus viſte, car i'ay haſte de retourner à Paris, & de vous y reuoir. Ie ſuis,

Voſtre, &c.

De Rome, le 15. Nouembre 1638.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet,

LETTRE XCVII.

MADEMOISELLE,

I'en demande pardon à Madame vostre mere; mais iamais ie ne me suis tant ennuyé qu'à Rome. Il ne se passe point de iour que ie n'y voye quelque chose de merueilleux, des chef-d'œuures des plus grands ouuriers qui ayent esté, des jardins où tout le Printemps se trouue à cette heure, des bastimens qui n'en ont point de pareils au monde, & des ruines encore plus belles que ces bastimens. Mais tout ce que ie vous dis là n'empesche pas que ie n'y sois triste, & qu'au mesme temps que ie voy toutes ces choses ie ne souhaitte d'en sortir. Les plus excellens ouurages de peinture, de sculpture & de *prouature*, d'Apelle, de Praxitelle, & de *Papardelle*, ne sont point à mon goust. Ie m'estonnerois de cela, si ie n'en connoissois la cause, & si ie ne sçauois qu'vne personne qui est accoustumée à vous voir ne sçauroit plus iamais estre bien aise en ne vous voyant pas. Pour vous dire le vray, Mademoiselle, il m'en arriue de vous comme de la santé. Ie ne connois iamais si bien vostre prix que lors que ie vous ay perduë, & quoy qu'en presence ie ne



garde pas tousiours vn fort bon regime pour me bien tenir aueques vous, dés que ie ne vous ay plus, ie vous souhaitte auec mille vœux. Ie reconnois que vous estes la plus précieuse chose du monde, & ie trouue par experience que toutes les delices de la terre sont ameres & desagreables sans vous. I'eus plus de plaisir il y a quelque temps à voir aueque vous deux ou trois allées de Ruël, que ie n'en ay eu à voir toutes les Vignes de Rome, & que ie n'en aurois à voir le Capitole, quand il seroit en l'estat où il a esté autresfois, & que mesme Iupiter Capitolin s'y trouueroit en personne. Mais afin que vous sachiez que ce n'est pas raillerie & que ie suis tout de bon, aussi mal que ie le dis; il y a huit iours que me promenant le matin auec le Cheualier de Iars, ie fusse tombé de mon haut s'il ne m'eut reçeu entre ses bras, & le lendemain au soir ie m'éuanouïs encore vne fois dans la chambre de Madame la Mareschale d'Estrée. Les Medecins disent que ce sont des vapeurs melancoliques, & que ces accidens ne sont pas à méprisér. Pour moy voyant que cela m'auoit repris deux iours de suitte, & que i'estois menacé de quelque chose de pis, ie n'ay esté ni fou ni estourdi; i'ay pris de l'Antimoine que Monsieur Nerli m'a donné. En effet cela m'a fait du bien, i'en porteray quatre prises aueque moy, que ie veux faire prendre à Madame la Duchesse d'Aiguillon, car il n'y a point de ripopés qui fassent de si bons effets, & il se faut seruir de cela en attendant que celuy qui me l'a donné aye trouué la recepte de l'Or pota-

ble, qu'il ſçaura faire à ce qu'il dit au plus tard dans vn an. I'eſpere partir d'ici d'aujourd'huy en huit iours. Vous-vous eſtonnerez, Mademoiſelle, que ie demeure ſi long-temps en vn lieu où ie dis qu'il m'ennuye ſi fort, i'y ay eſté arreſté iuſqu'à cette heure par des cauſes que ie vous diray, & deſquelles ie n'ay pû me deffaire. Mais ie vous aſſeure encore vne fois que de ma vie ie n'ay eu tant d'ennuy, ni tant d'enuie de vous voir. Ie vous ſupplie tres-humblement de me faire l'honneur de me croire, & d'eſtre aſſeurée que ie ſuis beaucoup plus que ie ne le puis dire ici,

MADEMOISELLE,

De Rome le 25 Nouembre, 1638.

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR l'Euesque de Lisieux.

LETTRE XCVIII.

MONSEIGNEVR,

I'eusse bien voulu vous porter la lettre qui est auec celle-cy, & vous aller remercier moy-mesme de la faueur que vous m'auez faite, de me recommander à celuy qui vous l'enuoye. Aussi-bien n'estant pas deuenu plus homme de bien à Rome, ie voudrois voir si ie ne profiterois pas dauantage à Lisieux, & si vous ne m'apprendriez pas comme il faut que ie gagne les pardons que i'ay receus du Pape. Ie croy que ce voyage-là me seroit plus vtile que celuy que ie viens de faire; car il est vray, Monseigneur, que ie ne vous voy iamais, que ie n'en sois meilleur pour quelques iours, & toutes les fois que ie vous approche, ie sens que mon bon Ange reprend de nouuelles forces, & qu'il me conduit auec plus d'asseurance. Il y a long-temps que i'ay dans l'esprit, que si Dieu veut iamais ma conuersion, il ne se seruira point d'autres moyens que de vos discours, & de vos exemples pour me faire cette grace: & que s'il m'enuoye vne voix du Ciel pour me r'appeller, il me la fera entendre par vostre bouche. Desia il me semble que la volonté que i'ay de vous ser-

uir, me sanctifie en quelque sorte, & que ie ne sçaurois estre tout à fait profane, ayant tant de respect & d'affection pour vne personne si sainte. Au moins estes-vous cause que i'ay quelque passion raisonnable, parmy tant d'autres qui ne le sont pas, & que dans le déreglement où ie suis, il y a vne partie de mon cœur qui est saine. Quoy que i'aye accoustumé de l'employer bien mal, & que i'en sois fort mauuais ménager : ie pense auoir mis à couuert pour tousiours ce que vous y auez, & ie ne sçaurois plus perdre ni engager la placeque ie vous y ay donnée. Elle est assez grande, Monseigneur, pour sauuer quelque iour tout le reste, & ie ne desespere pas, qu'il ne soit bien-tost tout à vous. De temps en temps vous y acquerez quelque chose, & il ne s'en faut plus gueres que vous n'y ayez autant de pouuoir que tout le reste du monde. Acheuez, ie vous supplie, de le gagner tout entier, & resioüissez-vous de cette acquisition, comme d'vne conqueste que vous auez faite dans vn païs infidele, & duquel vous estes destiné à chasser les Idoles. I'ay quelque esperance que cela arriuera, & sçachant les témoignages que vous auez rendus en ma faueur; & connoissant d'ailleurs que vous ne sçauriez vous tromper, ie prens pour vne Prophetie tout le bien que vous auez dit de moy, & ie croy que ie seray tel à l'aduenir, que vous auez asseuré au Cardinal Barberin que i'estois dés à cette heure. Ie ne puis assez bien vous exprimer le bon accueil qu'il m'a fait à vostre recommendation, & l'affection qu'il témoigne

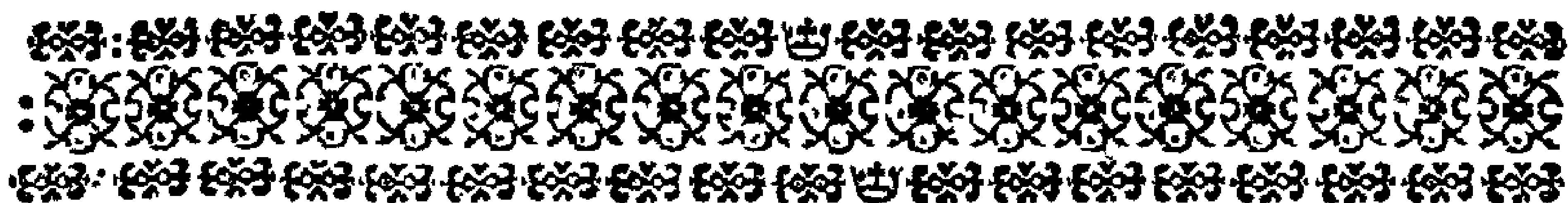
auoir pour tout ce qui vous regarde. L'Italie, Monseigneur, ne vous connoist gueres moins que la France, & sans mentir, ie n'ay rien veu à Rome qui m'ait tant edifié que l'estime & la passion que l'on y a pour vous. Mais sur tous les autres, le Cardinal Barberin m'a semblé estre parfaitement vostre amy; & auoir pour vostre vertu, cette affection, & ce respect que vous iettez dans l'ame de tous ceux qui vous pratiquent. Il m'a commandé de vous faire entendre quelques particularitez de sa part, que ie reserue à vous dire, lors que i'auray l'honneur de vous voir, & de vous pouuoir asseurer moy-mesme que ie suis plus que personne,

MONSEIGNEVR,

A Paris ce 15. Ianuier, 1639.

Vostre, &c.

A MON-



A MONSIEVR DE LYONNE à Rome.

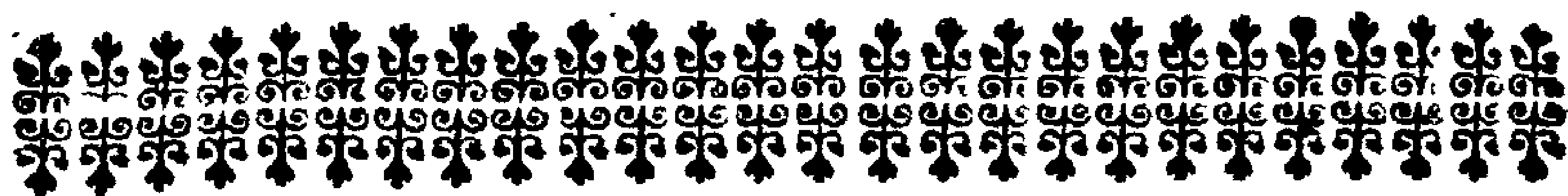
LETTRE XCIX.

MONSIEVR,

Quoy que vous m'ayez donné les plus mauuaises heures que i'aye euës en tout mon voyage, & que personne ne m'ait si mal traité à Rome que vous, ie vous asseure que ie n'y ay point veu d'homme que ie desirasse tant de reuoir, ni que ie seruisse si volontiers. Il arriue peu souuent qu'en ruinant vne personne on acquiere son amitié : Mais vous auez eu cette fortune-là auecque moy, & vostre Genie est en toutes choses si puissant dessus le mien, que ie n'ay pû me défendre de vous d'vne façon ni de l'autre, & qu'en me gagnant mon argent, vous auez encore gagné mon cœur, & vous estes rendu maistre de ma volonté. Que si i'ay esté si heureux que de trouuer quelque place dans la vostre, ce gain-là me dépique de toutes mes pertes, & ie pense auoir plus profité que vous dans le commerce que nous auons eu ensemble. Quoy que i'aye achetté bien cher vostre connoissance, ie ne crois pas l'auoir payée à beaucoup prés ce qu'elle vaut; & i'en donnerois bien volontiers encore autant, pour

trouuer dans Paris vn autre homme comme vous. Cela estant ainsi, Monsieur, vous deuez estre asseuré que ie feray tousiours tout ce qui pourra me conseruer vn honneur que i'estime tant, & que ie ne perdray pas legerement vn amy qui m'a tant cousté. I'ay fait tout ce que vous auez desiré dans l'affaire dont vous m'auez écrit, & ie vous obeïray de la mesme sorte dans toutes les choses que vous me commanderez: Car ie suis de tout mon cœur, & auec toute l'affection que ie dois,

A Paris le 7. Febvrier, 1639. Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR le Cardinal de la Valette.

LETTRE C.

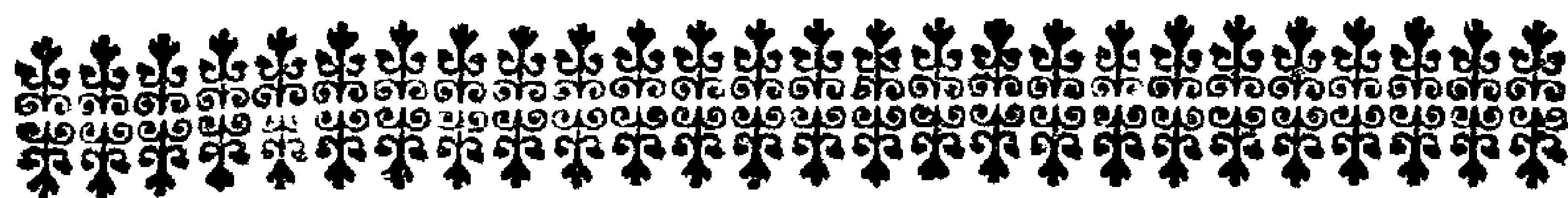
MONSEIGNEVR,

Si vous-vous ſouuenez de la paſſion que vous m'auez veuë autrefois pour Renaut & pour Roger, vous ne douterez pas de celle que i'ay à cette heure pour ce qui vous regarde, puiſ-que vous faites en pourpoint, tout ce que ceux-là faiſoient auec des armes enchantées. Quãd vous auriez eſté Feé, vous ne vous ſeriez pas ietté dans le peril plus hardiment que vous auez fait, & vous auez porté la valeur, iuſques aux dernieres bornes où elle peut aller, & au plus haut point, où la puiſſent mettre ceux qui n'õt point d'autre vertu que celle-là. Ie vous auouë, Mõſeigneur, que ſi la guerre auoit eſté acheuée par ce dernier exploit, dõt vous auez eſté la principale cauſe, & qu'il ne vous reſtaſt plus rien à faire, qu'à venir triompher, ie receurois vne extréme ioye de tout ce que i'entens dire icy de vous, & ie me mettrois à eſcrire voſtre hiſtoire auec beaucoup de repos & de plaiſir. Mais quand ie ſonge qu'il y aura d'autres occaſions où vous pourrez courre la meſme fortune, & que ie ne ſuis pas aſſeuré de ce qui arriuera à la fin du liure, ie ne ſçaurois iouïr qu'auec inquie-

tude de la gloire que tout le monde vous donne, & la crainte de l'auenir ne me laiſſe pas bien ſentir le contentement des choſes preſentes. Ie laiſſe donc à ceux qui n'ont pas tant d'affection que i'en ay, & à qui vous n'eſtes pas ſi neceſſaire qu'à moy, la charge de vous donner des loüanges. Pour moy, tout ce que ie puis faire à cette heure, c'eſt de vous ſupplier tres-humblement, Monſeigneur, de meſnager mieux la plus illuſtre perſonne de noſtre ſiecle, & ne donner pas tant à la vaillance, que vous en violiez la iuſtice. Celle-cy veut que vous ne hazardiez pas ſi librement le bien de tant de monde, & que vous conſeruiez auec plus de ſoin, vne vie où tous les honneſtes gens ont intereſt, & qui importe plus à la France que tout le païs que vous defendez. Ie ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR ***

LETTRE CI.

MONSEIGNEVR,

Quand vous feriez forty de Paris pour vne occasion qui vous euft efté agreable, & qui euft importé à vos plaifirs, ou à voftre gloire, ie crois que ie n'euffe pas laiffé d'en eftre marry, & de m'oppofer en cela à vos interefts ; mais voftre éloignement ayant eu vne caufe fi mal-heureufe, & fi étrange que celle qu'il a, ie puis dire qu'il ne pouuoit rien arriuer qui m'affligeaft dauantage, & que la Fortune ne pouuoit rien faire qui me paruft plus injufte, ni plus difficile à fouffrir. Puifque cela a icy troublé les plaifirs de tout le monde, & que ce defaftre a efté fenfible à tant de gens qui vous font moins obligez que moy, ie penfe, Monfeigneur, que vous me faites bien l'honneur de ne douter pas que ie n'en aye tout le reffentiment que ie dois, & qu'il n'eftoit pas befoin que ie vous l'écriuiffe pour vous le faire croire. Neantmoins, i'ay creu qu'il eftoit de mon deuoir de vous en rendre ce témoignage ; & il m'a femblé que ie receurois quelque foulagement de vous affeurer, qu'il n'y a perfonne au monde qui prenne plus de part à vos plaifirs, ni qui foit plus veritablement que moy, Voftre, &c.



A MONSIEVR ***

LETTRE CII.

MONSIEVR,

Il eût mieux vallu danſer vne courante moins, & m'enuoyer vne lettre, & vous euſſiez mieux fait d'employer vne de vos boutades à m'écrire. On nous a dit icy qu'en vn meſme bal vous l'auez recommencée trente fois; c'eſt beaucoup danſé pour vn grand Mareſchal de Camp, & pour vn homme qui veut témoigner d'auoir quelque ſentiment pour ce qu'il a laiſſé à Paris. Si vous continuëz de la ſorte, i'abandonne icy le ſoin de vos affaires, & ie trouue que les Dames de Lorraine ſeront plus obligées de vous enuoyer des fruits, que celles de la Cour. Ie ne ſçay pas, Monſieur, comme vous l'entendez, ni quel auantage vous voyez à cela; mais pour moy, il me ſemble que ce n'eſt pas danſer en cadence que de danſer à Mets, & ie iurerois qu'il n'y a pas là vingt perſonnes plus belles & plus aymables que trois ou quatre qui parlent icy quelquefois de vous, & qui ne trouuent pas bon, que vous-vous puiſſiez ſi fort réjouïr en leur abſence; que ſi vous eſtes deuenu ſi grand danſeur, & que vous ne vous en puiſſiez tenir, elles vous prient, au moins, de ne plus tant danſer la boutade, & de choiſir quelque

danſe plus graue, comme les branles, ou la pauane. I'ay creu, Monſieur, que i'eſtois obligé à vous donner cet aduis, vous en ferez ce qu'il vous plaira, & pour moy, ie ſeray touſiours,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE CIII.

MADEMOISELLE,

La nouuelle de la leuée du siege à Thurin a esté pour moy la plus agreable que i'aye receuë de ma vie. I'ay eu pourtant quelque déplaisir, de ce que cela m'ostoit vne occasion de donner à Monsieur le Cardinal de la Valette vne preuue de la veritable affection que i'ay pour luy: Car i'auois resolu d'entrer dans la ville, & de luy porter du rafraichissement en luy disant de vos nouuelles. Monsieur le Comte de Guiche, à qui ie m'en estois vanté, m'auoit dit, que d'ordinaire l'on pendoit ceux que l'on surprenoit dans ce dessein, mais cela ne m'estonnoit pas, & ayant eu de Madame de la Trimouïlle des raisons pour me consoler, au cas que ie fusse roüé en Italie; ie ne me souciois pas trop d'y estre pendu. Mais cela eust esté plaisant que Monsieur le Cardinal de la Valette se promenant sur la muraille m'eut reconnu sur l'échelle. Tout de bon, ie vous asseure que quand on ne vous voit pas, on se feroit pendre pour vn double, & on se sent sur l'estomac vne si

grande

grande pesanteur, qu'il vaudroit peut-estre mieux estre estranglé tout d'vn coup. Vous ne sçauez ce que c'est que de mal, Mademoiselle, vous qui n'auez iamais esté sans vous, & qui n'auez pas esprouué la douleur qu'il y a de se separer de la plus aymable personne du monde. Mais si vous voulez, ie vous diray comme cela se fait; Le premier iour on est tout endormi, le second tout assoupi, le troisiesme tout estourdi, & puis quand on commence à se reconnoistre, & que le sentiment est reuenu, on soûpire à dire d'où venez-vous; & souspir deça, & souspir delà, & vous en aurez, c'est la plus pitoyable chose du monde. Ne craignez point que ceci soit veu, les courriers vont à cette heure en seureté. Mais au cas que ce paquet fut surpris, ie declare au Prince Thomas, & au Marquis de Leganez, & à tous ceux qui ces presentes lettres verront qu'il ne faut pas prendre garde à moy, que c'est par raillerie ce que i'en dis, & que i'ay accoustumé d'écrire comme cela d'vne façon extrauagante. Ils en croyront ce qu'il leur plaira. Il est pourtant vray, Mademoiselle, que ie suis au delà de tout ce qui se peut dire,

A Grenoble. Vostre, &c.



A MADAME la Princesse.

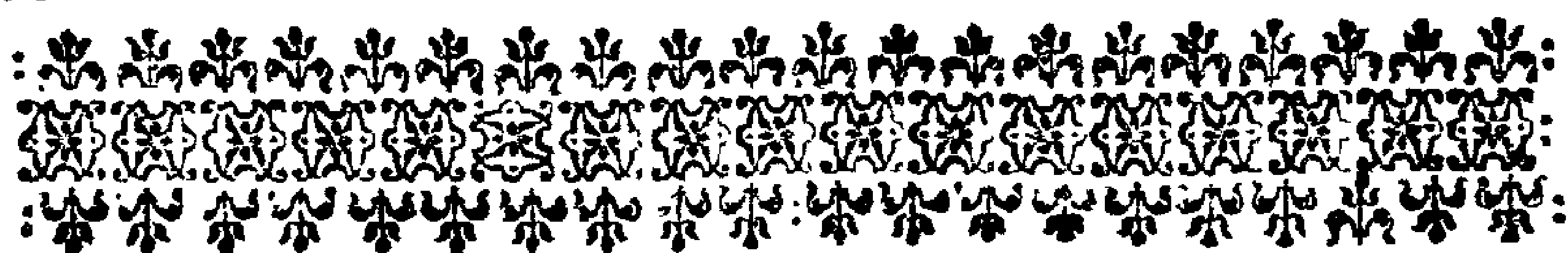
LETTRE CIV.

MADAME,

A moins que d'estre cloüé à Paris, rien n'eust pû m'empescher d'aller aujourd'huy à Poissy, car quelque chose que i'aye dit d'vne autre Princesse, il n'y en a point au monde que ie voye si volontiers que vous. Mais comme vous sçauez, Madame, qu'vn clou chasse l'autre, il a fallu que la passion que i'ay pour vous, ait cedé à vne nouuelle, qui m'est suruenuë ; & qui, si elle n'est plus forte, est pour le moins à cette heure plus pressante. Ie ne sçay pas si vous entendrez cecy qui semble n'estre dit qu'en Enigme ; mais ie vous asseure que i'ay vne raison fondamentale de ne bouger d'icy, sur laquelle ie n'ose appuyer, & qu'il n'est pas à propos de vous expliquer dauantage. I'ay deliberé long-temps en moy-mesme si ie deuois aller, & il y a eu vn grand combat entre mon cœur, & vne autre partie que ie ne nomme pas : mais enfin, Madame, ie vous auouë que celle qui raisonnablemẽt doit estre dessous, a eu le dessus, & que i'ay mis deuant toutes choses, ce qui naturellement doit estre derriere. Ie vous iure pourtant qu'en l'assiette où ie suis, ie ne pou-

uois pas faire autrement, & que vous qui estes la plus considerée personne du monde, & qui faites tout auec ordre, n'en eussiez pas fait moins que moy, si vous eussiez esté en ma place. Ie prie Dieu, Madame, que vous ne vous y voyez iamais, car en l'estat où ie me trouue, il n'y en a point de bonne pour moy, & ie suis par tout comme sur des épines. Ie ne puis aller à pied, ie suis fort mal à cheual, le carosse m'est trop rude, & les chaises mesmes de Monsieur de Souscarriere me sont incommodes; ie suis,

A Paris le 5. Aoust, 1639.



A MONSIEVR Chapelain.

LETTRE CV.

MONSIEVR,

Ie feray ce que vous desirez ; si c'est pour l'amour de vous, ou pour l'amour de Monsieur de Balzac, ie ne sçaurois vous le dire , & ie ne démeslerois pas cela, quand i'y songerois iusqu'à demain. Vous auez tous deux vne si égale authorité sur moy, que si en mesme temps l'vn me commandoit de manger, & l'autre de boire, ie mourrois de faim & de soif, au moins selon les Philosophes , car ie ne trouuerois iamais de raison de me déterminer plustost à l'vn qu'à l'autre. Mais de bonne fortune, vous-vous entendez si bien ensemble, que vous ne me ferez iamais de commandemens contraires, & vous estes tellement d'accord, que toutes les fois que ie feray ce que l'on me commandera, j'obeïray à tous les deux. Ie suis fasché de vostre clou, & ie vous en plains : mais à ce que ie puis iuger, ce n'est rien au prix de celuy que i'ay ; le mien, *est latus clauus*,

Cum lato purpura clauo.

Et ſi vous en auiez vn pareil ſur le nez, vous l'auriez ſur tout le viſage : Il me fait encore grand mal. Cela me diſpenſe de vous aller voir; car, afin que vous le ſçachiez, il y a *jus lati claui*. Ie ſuis,

MONSIEVR,

Le 10. d'Aouſt 1639. Voſtre, &c.



A MADAME ***

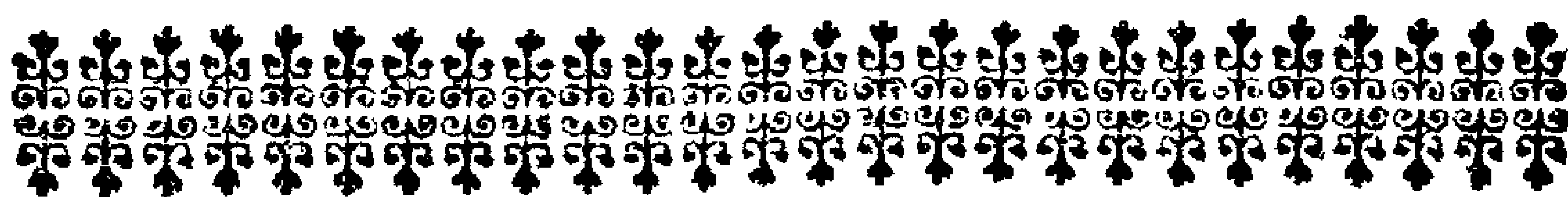
LETTRE CVI.

MADAME,

La lettre que vous desirez de voir, ne vaut pas vne ligne de celle auec laquelle vous l'auez demandée. Mais vous, qui fistes tant hier de la deuote, ne faites vous point de scrupule d'écrire de ces choses-là la semaine Sainčte, & n'en voyez-vous pas la consequence & l'effet qu'elles peuuent faire? I'auois mis ma conscience en repos, & pour cela i'auois resolu de ne vous reuoir iamais: mais vostre lettre m'a remis en desordre, & auec vos perles & vos quatre mille francs, ie me suis laissé regagner aussi bien que l'autre. Ie ne croyois pas que vous deussiez iamais vous seruir de ces moyens-là pour regagner vn amant, ni que cette sorte de chose pût auoir du pouuoir sur moy; & sans mentir, c'est la premiere fois que ie me suis laissé éblouir aux richesses, & que l'argent m'a tenté. Aussi, à dire le vray, les perles ne furent iamais si bien mises en œuure qu'elles le sont dans vostre lettre, & vos quatre mille francs, de la sorte que vous les employez, en valent plus de trois cens mille. Vous estes vne personne incomprehensible, & ie ne puis m'estonner assez, que sans auoir leu Herodote, & sans vous seruir des

Saturnales, vous puiſſiez eſcrire de ſi iolies lettres. Pour moy, Madame, ie commence à m'imaginer que vous nous auez trompez; ie crois que vous ſçauez la ſource du Nil, & celles d'où vous tirez toutes les choſes que vous dites eſt beaucoup plus cachée & plus inconnuë. Enfin, quoy que die voſtre Portier, ce n'eſt pas Madame la Marquiſe de Sablé qui eſt la plus charmante perſonne du monde; il y a plus de charmes dans vn coin de vos yeux, qu'il n'y en a en tout le reſte de la terre, & toutes les paroles de la magie ne ſont pas tant d'effet que celles que vous eſcriuez.





A MADAME ***

LETTRE CVII.

MADAME,

Quelqu'vne des Fées, à qui vous dites que vous abandonnez vos Lettres apres les auoir escrites, a touché à celle que vous m'auez enuoyée. Encore faut-il que ce soit vne des plus sçauantes de leur troupe, & qui ait autant demeuré à la Cour, que dans les bois. Ie ne croy pas qu'il y en ayt beaucoup entre elles qui en sçeussent faire autant, & ie pense que la mesme qui vous inspire quand vous parlez, vous a pour cette fois aydé à écrire. Outre les gentillesses que i'y ay remarquées, & les beautez visibles qui y sont, il y a encore quelque chose qui fait que le cœur est touché autant que l'esprit, & vne vertu secrete qui produit des effets extraordinaires. Aussi-tost que i'ay eu acheué de la lire, ie me suis trouué guéry de tous mes maux; & comme s'il n'y eust plus eu d'absence au monde, point de desirs, ni de craintes, mon ame a esté dans vne parfaite tranquillité. Cela, Madame, me semble n'auoir pû se faire que par Féerie, & vous aymer comme ie fais, & estre content sans vous voir, n'est pas vne chose qui puisse arriuer naturellement. Quoy qu'il en soit, ie vous suis obligé de m'auoir mis en l'estat où ie me

trouue;

trouue; & puis-que la raiſon ne me pouuoit conſoler, vous auez bien fait d'y employer les charmes. Ie crains ſeulement qu'ils ne durent pas aſſez, ie me défie d'vne ioye que ie ſens, & dont ie ne voy pas la cauſe; & i'ay peur qu'il n'arriue de moy, comme de ces corps que l'on éuoque du tombeau, & qui n'eſtant animez que par Magie, n'agiſſent que pour peu de temps, & tombent tout à coup, dés que l'enchantement eſt finy. Ne souffrez pas que cela ſoit de la ſorte; & puiſque vos paroles me r'animent, & que vos Lettres ſont des caracteres auec leſquels ie ne ſçaurois mourir, ayez ſoin de les renouueller touſiours, & faites-moy au moins ſubſiſter par artifice, juſqu'à ce que ie vous retrouue, & que voſtre preſence me redonne vne veritable vie. Il faut croire que la deſcription que vous me faites de vos auentures eſt bien agreable, puis-qu'elle m'a fait prendre plaiſir à tant d'incommoditez que vous auez euës. Ie vous ſupplie continuez à me rendre compte de toutes vos fortunes; & comme vous me dites celles que vous auez euës dans les bois, mandez-moy celles que vous aurez lors que vous coucherez à la ville. Au reſte, vous auez bien pris l'occaſion de faire paroiſtre que vous ſçauez la***



A MADAME LA MARQVISE de Sablé.

LETTRE CVIII.

MADAME,

Quelques galantes que ſoient les Lettres de Monſieur de la Meſnardiere, nous n'auons pû nous contenter Mademoiſelle de Chalais & moy, de ne receuoir que cela à ce voyage, meſmement ne nous ayant appris autre choſe, ſinon que vous eſtiez fort enrumée. Mais cela eſt eſtrange que moy qui vous ay tant fait la guerre d'eſtre trop craintiue en ce qui eſt de voſtre ſanté, ay pris à cette heure cette meſme humeur pour ce qui vous regarde; & qu'vn rume que vous auez me tourmente plus qu'vne fiévre continuë que j'aurois. Il eſt vray que i'y ay maintenant aſſez d'intereſt pour m'en mettre en peine, puiſ-que delà dépend voſtre voyage, & de voſtre voyage toute ma ioye. Car ie vous aſſeure, Madame, que ie ſuis reſolu à n'en auoir aucune ſi vous ne venez pas, & que ie dois eſtre le plus heureux ou le plus mal-heureux homme du monde cét hyuer, ſelon la reſolution que vous prendrez. Ie vous puis dire auſſi que vous aurez voſtre part du contentement que vous nous donnerez, & que vous ſerez ici indubitablement plus di-

uertie & plus gaye, & par consequent plus saine. Mais en attendant que vous veniez que vous seriez bonne si vous vouliez enuoyer deuant Mademoiselle *** & Mademoiselle ***. afin qu'au moins durant ce temps-là, i'aye quelqu'vn à qui parler de vous, & auec qui ie puisse tromper mon impatience.

***

***

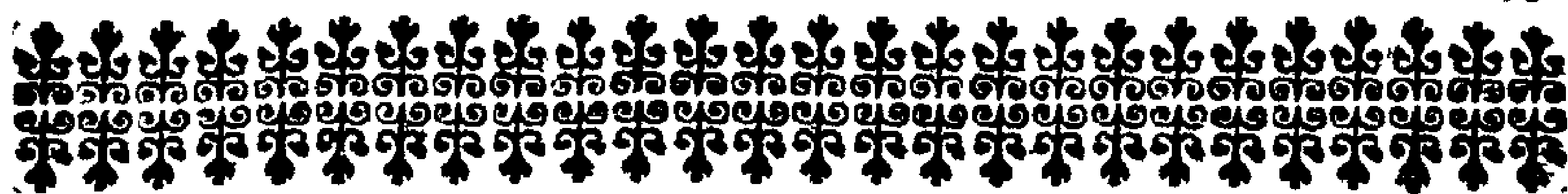
***

***

Cela est bien hardy, Madame, d'effacer quatre lignes tout de suitte en écriuant à vne Marquise. Mais vous sçauez mieux que personne combien il importe que cela soit permis, & de quelle vtilité est dans la societé humaine la liberté des effaceures. Ie n'escris point à *** car ie suis dépité, de ce qu'elle ne m'a point écrit ce dernier voyage. I'enuoye vne *bourriche* de Galans, que ie vous supplie tres-humblement de faire mettre entre les mains de sa confidente, elle en vsera comme elle verra plus à propos & les gardera pour elle, si elle iuge qu'elle ne les puisse presenter à *** sans donner du soupçon à sa mere. Ie la prie pourtant de choisir les plus beaux, & de vous les presenter de sa part, ie dirois de la mienne si i'osois, & si ie ne sçauois bien que vous ne prenez gueres de plaisir quand on vous donne. Ie leur enuoye aussi des images, pource qu'il m'est souuenu que ie leur en auois promis. Ie ne vous mande rien de vostre amie, la pauure fille comme ie croy est en vn déplorable estat. Son ma-

ry ne part iamais vn moment d'aupres d'elle, il l'e-ſtouffe à toute heure, & ſa mere ne l'eſtouffe pas moins; en fin iamais perſonne ne fut ſi peu mariée, & ne le fut tant. Madame venez viſtement voir cela. Ie ſuis,

Voſtre, &c.



A MADAME ***

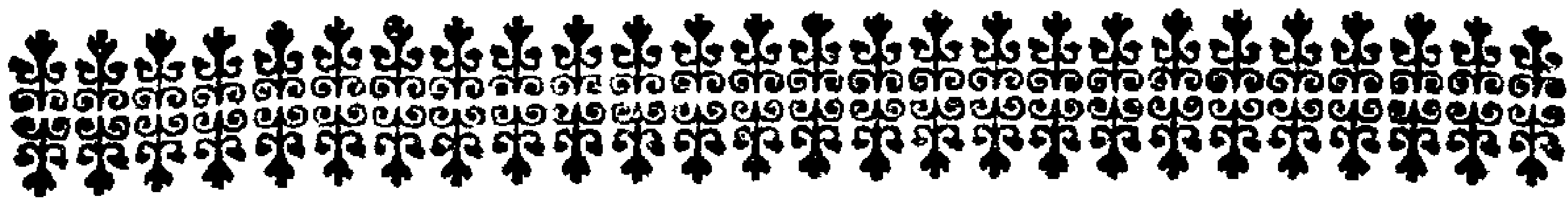
LETTRE CIX.

MADAME,

Quoy que ie n'espere pas me pouuoir iamais acquiter des obligations où me mettent vos ciuilitez, ie serois bien marry de vous estre moins obligé, & bien que ie me trouue indigne de tous les honneurs que vous me faites, ils ne laissent pas de me donner vne extreme ioye. Quand ie ne sçaurois rien de vous que vostre condition & vostre naissance, tousiours tiendrois-je à grand honneur d'auoir receu de vos lettres, & de me voir honnoré de vos commandemens. Mais la fortune ayant fait, ie ne sçay par quelles rencontres, qu'estant fort éloigné de vous, i'ay l'honneur de vous connoistre aussi particulierement que ceux qui en sont le plus prés, ie vous auouë, Madame, que i'ay vn contentement qui ne se peut exprimer, & que ie sens mesme quelque vanité d'auoir receu tant de graces d'vne personne que ie tiens, il y a desia quelque temps, la plus accomplie de son siecle, & en laquelle ie sçais que se trouuent toutes les qualitez qui peuuent donner de l'affection, & de l'estime. Si i'estois si peu du monde, que ie n'eusse

ry ne part iamais vn moment d'aupres d'elle, il l'e-
ſtouffe à toute heure, & ſa mere ne l'eſtouffe pas
moins; en fin iamais perſonne ne fut ſi peu mariée,
& ne le fut tant. Madame venez viſtement voir
cela. Ie ſuis,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE CX.

MADEMOISELLE,

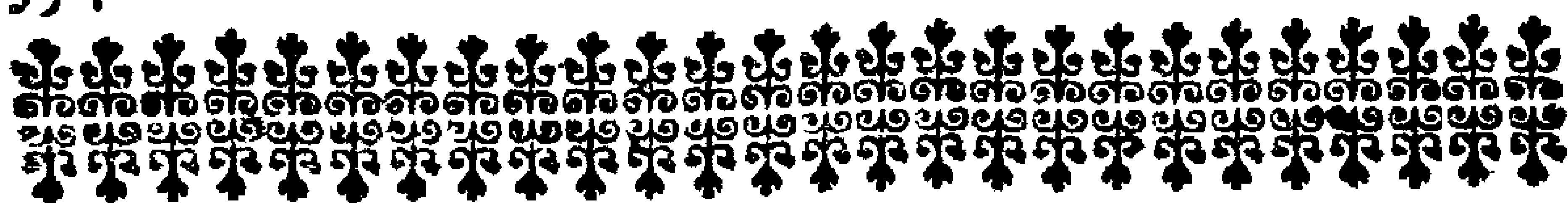
Perſonne n'eſt encore mort de voſtre abſence, horſmis moy ; & ie ne crains point de vous le dire ainſi cruëment, pource que ie crois que vous ne vous en ſoucierez gueres. Neantmoins, ſi vous en voulez parler franchement, à cette heure que cela ne tire plus à conſequence, i'eſtois vn aſſez ioly garçon, & hors que ie diſputois quelquefois volontiers, & que i'eſtois auſſi opiniaſtre que vous, ie n'auois pas de grands defauts. Vous ſçaurez donc, Mademoiſelle, que depuis Mécredy dernier, qui fut le iour de voſtre partement, ie ne mange plus, ie ne parle plus, & ie ne vois plus ; & enfin il n'y manque rien, ſinon que ie ne ſuis pas enterré. Ie ne l'ay pas voulu eſtre ſi-toſt, pource premierement que i'ay eu touſiours auerſion à cela ; & puis, ie ſuis bien-ayſe que le bruit de ma mort ne coure pas ſi-toſt, & ie fais la meilleure mine que ie puis afin que l'on ne s'en doute pas : car ſi on s'auiſe que cela m'eſt arriué iuſtement ſur le point que vous eſtes partie, l'on ne s'empeſchera iamais de nous mettre enſemble dans les couplets de *L'année eſt bonne*,

qui courent maintenant par tout. En verité, si i'estois encore dans le monde, vne des choses qui m'y feroit autant de dépit, seroit le peu de discretion qu'ont certaines gés à faire courre toutes sortes de choses. Les viuans ne font rien, à mon aduis, de plus impertinẽt que cela, & n'est pas jusques à nous autres morts à qui cela ne déplaise. Ie vous supplie, au reste, Mademoiselle, de ne point rire en lisant cecy: car sans mentir, c'est fort mal-fait de se moquer des trépassez, & si vous estiez en ma place, vous ne seriez pas bien-ayse qu'on en vsast de la sorte. Ie vous conjure donc de me plaindre, & puisque vous ne pouuez plus faire autre chose pour moy, d'auoir soin de mon ame: car ie vous asseure qu'elle souffre extrémement. Lors qu'elle se separa de moy, elle s'en alla sur le grand chemin de Chartres, & de là droit à la Mothe, & mesme à l'heure que vous lisez cecy, ie vous donne auis qu'elle est aupres de vous, & elle ira cette nuit en vostre chambre, faire cinq ou six grands cris, si cela ne vous tourne point à importunité. Ie crois que vous y aurez du plaisir, car elle fait vn bruit de Diable, & se tourmente, & fait vne tempeste si estrange, qu'il vous semblera que le logis sera prest à se renuerser. I'auois dessein de vous enuoyer le corps par le Messager, aussibien que celuy de la Mareschale de Feruaque, mais il est en vn si pitoyable estat, qu'il eust esté en pieces deuant que d'estre aupres de vous; & puis i'ay eu peur que par le chaud, il ne se gastast. Vous me ferez vn extréme honneur, s'il vous plaist de dire aux deux
belles

belles Princeſſes aupres de qui vous eſtes, que ie les ſupplie tres-humblement de ſe ſouuenir, que tant que i'ay veſcu i'ay eu vne affection ſans pareille pour leur ſeruice tres-humble, & que cette paſſion me dure encore apres ma mort; car en l'eſtat où ie ſuis, ie vous iure que ie les reſpecte & les honnore autant que i'aye iamais fait. Ie n'oſerois dire qu'il n'y a point de mort qui ſoit tant leur ſeruiteur que moy; mais i'aſſeureray bien, qu'il n'y a point de viuant qui ſoit plus à elles que i'y ſuis, ni qui ſoit plus que moy,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



A MONSIEVR CHAPELAIN.

LETTRE CXI.

MONSIEVR,

Quand ce ne seroit que pour vostre honneur, & sans dessein de m'en faire, vous me deuriez souuent escrire; car vostre esprit qui est tousiours admirable, ne reüssit, ce me semble, iamais si bien que dans les lettres que ie reçois de vous; si vous en vouliez faire vne pour chacun de vos iuges, comme celle que l'on me vient de donner, il ne vous faudroit point d'autre recommandation, & ils connoistroient au moins que dans ce procez il s'agit de rendre iustice au plus honneste homme du monde. Ie feray ce que vous m'ordonnez, auec toute la passion que ie vous dois, & ne craignez point que ie l'oublie; ma volonté ne se fie pas en ma memoire des choses de cette importance-là, & elle me representera à toute heure que i'ay cela à faire, iusques à ce qu'il soit fait. Quelque affaire que ie puisse auoir, ie mets la vostre au premier rang dans mon agenda, *sed tu inter acta refer, & pro certò habe, me in hac re, & in omnibus omne officium, studium, curam, & diligentiam tibi semper præstiturum.* Ie suis,

Ie vous ſupplie tres-humblement de rendre graces pour moy à Monſieur de la Mote, mais auec vne eloquence digne de vous & de luy,

MONSIEVR,

Le 3. Auril, 1640.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Montausier.

LETTRE CXII.

MONSIEVR,

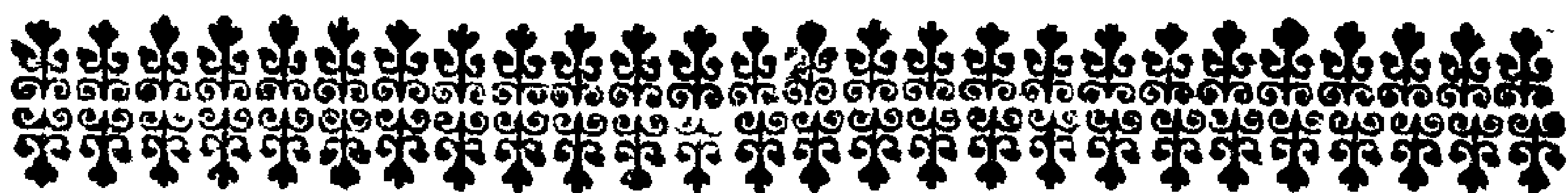
Puisque vous estes destiné à ranger ceux de nostre famille en leur deuoir, il est raisonnable que vous m'y mettiez comme les autres, & que vous me rendiez plus honneste homme que ie n'estois, aussi bien que mes neueux. Sans mentir, c'est ne l'auoir guere esté que d'auoir differé iusqu'à cette heure à vous remercier des biens que vous leur auez faits & à moy. Mais enfin, Monsieur, sans me mettre en prison, & sans me faire ieusner, vous m'auez contraint, aussi bien que l'autre, à faire ce que ie dois, & vous-vous estes tellement opiniastré à m'obliger, quoy que ie m'en montrasse indigne, que quelque negligent que ie sois, il est impossible que ie me défende de vous témoigner le ressentiment que i'en ay, & de vous rendre les tres-humbles graces qui vous en sont deuës. Ie pense que vous me pardonnerez ma faute, puisque ie la reconnois auec tant de franchise. Et en verité, Monsieur, dans la reputation que vous auez d'estre cruel, il vous importe de faire vne action signalée de clemen-

ce comme celle-là, & de pardonner à vn homme aussi coupable que ie le suis. Ie vous le demande au nom de Mademoiselle de Ramboüillet, & s'il est permis d'adjouster quelque chose apres cela, ie vous en conjure par l'extreme passion auec laquelle ie suis,

MONSIEVR,

A Paris le 19. Iuin, 1640.

Vostre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Pisany.

LETTRE CXIII.

MONSIEVR,

Vous m'auiez asseuré que ie n'aurois pas esté en ce lieu trois semaines, que i'y passerois bien le temps, & il y en a plus de six que i'y suis, sans que ie voye l'effet de vostre prediction. Ie vous supplie tres-humblement de me tenir vostre parole, en me donnant le contentement que vous m'auez promis, & de m'en enuoyer de là où vous estes, puisque ie n'en puis trouuer icy. Ie vous y ay si bien seruy à mon abord, que vous estes obligé de ne me pas refuser ce secours : car il faut que vous sçachiez que ie vous y ay ressuscité dans l'opinion de tout le monde, & que vous n'auiez point icy de parens, ni d'amis, qui ne vous creussent mort dés l'Automne passé. S'il vous semble, Monsieur, que ce seruice soit important, & qu'il merite d'estre reconnû, il ne tiendra qu'à vous que vous n'en faciez autant pour moy, & que vous ne me rendiez la vie, dont ie puis dire que ie ne jouïs pas icy. Il ne faut pour faire ce miracle, qu'vne de vos lettres, & vne asseurance que i'ay tousiours l'honneur d'estre aymé de vous. Si l'affection que vous me témoigna-

ſtes à mon départ n'eſt pas tout à fait perduë, vous ne me refuſerez pas cette grace, meſmement ayant à voſtre beſoin vn ſi bon Secretaire, que celuy dont vous auez accouſtumé de vous ſeruir. I'ay ſceu que vous m'auez fait l'honneur de boire à ma ſanté; mais en l'eſtat où elle eſt, il faut de plus forts remedes que celuy-là pour la remettre, & il n'y a gueres que de vous que i'en puiſſe attendre: mais ſelon que vous aymez tout ce qui vous appartient, & qu'il me ſouuient de vous auoir veu proteger autrefois vos ſubjets, ie croy que vous ne m'abandonnerez point, moy qui ſuis le voſtre autant que ſi i'eſtois né dans voſtre Bourg des Eſſars, & qui fais profeſſion d'eſtre tres-particulierement,

MONSIEVR,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE CXIV.

MADEMOISELLE,

Il faut auouër que ie ſuis de bonne amitié : i'ay regret de ne vous point voir, comme ſi i'y perdois quelque grande choſe, & ie m'imagine que ie ne paſſe pas ſi bien le temps icy que lors que i'auois l'honneur d'eſtre aupres de vous. Amiens en voſtre abſence me ſemble moins aymable que Paris ; & pouuant tous les iours voir des Dames qui parlent picard admirablement, ie ne m'en tiens pas plus heureux pour cela. La conuerſation de Monſieur le Duc de C ***, de Monſieur de T ***, & de Monſieur de N *** que ie rencontre icy par tout, n'a rien de charmant pour moy. Il m'arriue meſme quelquefois de m'ennuyer d'eſtre trois heures de ſuite dans la chambre du Roy, & ie ne prens pas plaiſir de m'entretenir auec Monſieur Libero, Monſieur Compiegne, & vingt autres honneſtes hommes que ie ne connois point, qui m'aſſeurent que i'ay vn bel eſprit, & qu'ils ont veu de mes œuures. I'ay veu auiourd'huy ſa Maieſté iouër au Hoc toute l'apreſdinée, & ie n'en ſuis pas plus gay ; & allant reglement trois fois la ſemaine à la chaſſe du Renard,

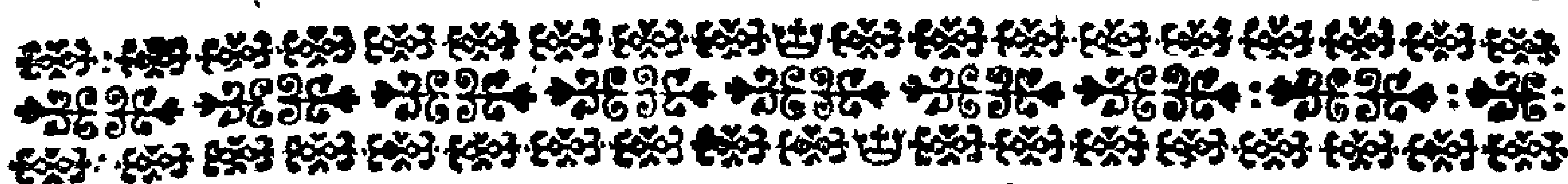
Renard, ie n'y ay pas vne extreme ioye, quoy qu'il y ait tousiours cent chiens, & cent cors qui font vn bruit épouuantable, & qui vous entre terriblement dans les oreilles. Enfin, Mademoiselle, les plaisirs du plus grand Prince du monde ne me diuertissent pas, & quand ie ne vous vois point les delices de la Cour n'ont rien qui me touche. Vous estes, sans mentir, ingrate, si vous ne me rendez la pareille : Mais, défiant comme ie suis, i'ay peur que vous ne preniez quelquefois plaisir auec Madame la Princesse, & Mademoiselle de Bourbon ; & peut-estre que depuis que vous estes à Grosbois, vous n'auez pas souhaité cinq ou six fois d'estre à Amiens. Si cela est, au moins, pour me recompenser d'ailleurs ; faites, s'il vous plaist, que leurs Altesses me fassent l'honneur de se souuenir quelquefois de moy, & que ie ne sois pas moins consideré d'elles, pour estre en vn lieu où ie vois deux fois tous les iours le Roy & Monsieur le Cardinal. Ie vous asseure pourtant, Mademoiselle, que ie n'en sçais pas plus de nouuelles pour cela, & c'est la cause que ie ne vous en mande point. Monsieur Fabert arriua icy hier au matin, & en partit à vne heure aprés midy, auec ordre à nos Generaux de ce qu'ils ont à faire. Il m'a dit que Monsieur Arnaut a fait rage des pieds de derriere en vn combat qu'il y a eu prés de Lille, & Monsieur le Mareschal de Brezé l'a escrit au Roy, à ce que m'a dit Monsieur de Chauigny. Le bruit court icy que nos armées reuiennent, & que nous ne reuien-

drons pas si tost ; soyez-en faschée ie vous supplie, & faites-moy l'honneur de croire que ie suis de tout mon cœur, & autant que ie dois,

MADEMOISELLE,

A Amiens le 10. Septembre 1640.

Vostre, &c.



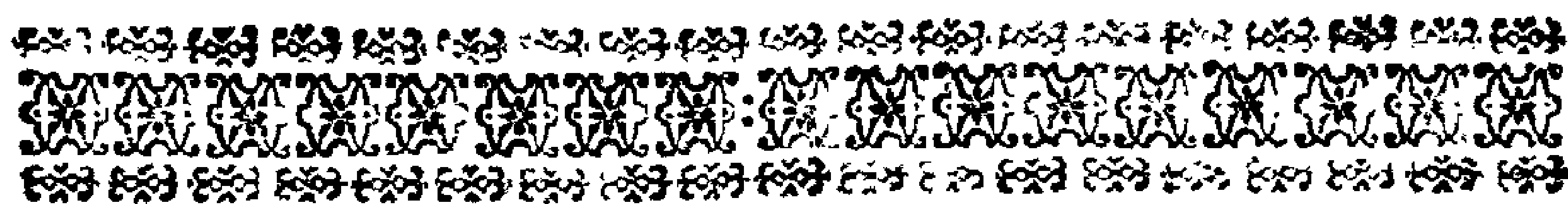
A MONSEIGNEVR le Cardinal Mazarin.

LETTRE CXV.

MONSEIGNEVR,

I'ay appris par vne lettre de M. de V. la grace qu'il a plû à voſtre Eminence de me faire, & auec quelle bonté, & quels témoignages de bien-veillance elle m'a fait acccorder .... Puis que ie connois par là, Monſeigneur, que dans les plus importantes affaires, V. E. ne laiſſe pas de ſe ſouuenir de ſes moindres ſeruiteurs, & qu'en faiſant les plus grandes choſes, elle ne neglige pas les plus petites; ie croy qu'elle n'aura pas deſagreable la hardieſſe que ie prens, de luy rendre les tres-humbles graces que ie luy dois, & qu'elle daignera prendre la peine de lire la proteſtation que ie luy fais icy. Qu'outre le reſpect & la veneration que nous deuons tous à vne perſonne, qui a acquis & acquiert tous les iours tant de gloire à cét Eſtat, i'auray toûjours vne paſſion tres-particuliere de teſmoigner par toutes les actions de ma vie, que ie ſuis,

Voſtre, &c.



A MADAME LA DVCHESSE de Sauoye.

LETTRE CXVI.

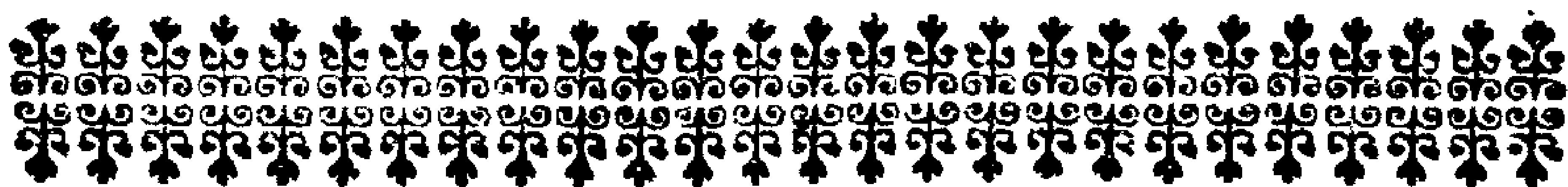
MADAME,

Apres tant de lettres de consolation qu'il y a eu sujet d'écrire à vostre Altesse Royale, ie n'ay garde de perdre l'occasion de luy en escrire vne de resiouïssance. Elle est si peu accoustumée d'en receuoir de cette sorte-là, que ie pense qu'elle sera bien-ayse d'en voir: Et quand il n'y auroit point d'autre raison, la nouueauté toute seule les luy doit rendre agreables. Il y a long-temps, Madame, que i'attendois ce que ie voy qui va commencer à cette heure, & que i'auois iugé que le mal-heur de la plus parfaite & de la plus aymable Princesse qui fut iamais, estoit vn trop grand desordre dans le monde, pour croire qu'il pûst durer. Quelque malignité & quelque enuie que la fortune semblast auoir contre elle, & quelque fatalité qui parust contre le bien de ses affaires; ie m'imaginois toûjours que tant de bonté, de generosité, de constance, & de diuines qualitez qu'il y a en V. A. R. ne pourroient estre long-temps mal-heureuses, & qu'en fin, le Ciel ne manqueroit pas de faire quelque miracle pour vne personne en qui il en auoit tant mis. Il

y a beaucoup de raiſon d'eſperer, Madame, que celuy de la priſe de Turin ſera ſuiuy de beaucoup d'autres, & que ce grand ſuccés qui vient d'arriuer dans vos Eſtats, eſt vne criſe qui y va changer toutes choſes, & les remettre en l'eſtat où naturellement elles doiuent eſtre. Mais ce qui vous doit donner plus de ioye dans ce bon-heur, c'eſt qu'il eſt vray que la part que vous y auez, redouble icy la ioye de tout le monde, & que V. A. R. eſt ſi aymée, que tout ce qu'il y a d'honneſtes gens à la Cour, ſe reſiouïſſent autant pour l'intereſt qu'elle a dans cette proſperité, que pour le bien qui en reuient à la France, & pour la gloire que les armes du Roy y ont acquiſe. Ie croy, Madame, que V. A. R. eſt perſuadée que dans cette reſiouïſſance publique, i'en ay eu vne bien particuliere, & que perſonne n'en a eſté touché plus ſenſiblement que moy; au moins ſi elle me fait l'honneur de ſe ſouuenir de l'extréme paſſion que i'ay pour tout ce qui la regarde, & de l'inclination & de l'obligation auec laquelle ie ſuis, de V. A. R.

A Paris ce 4. Octobre 1640.

Le tres-humble, &c.



A MADEMOISELLE Seruant, l'vne des filles de son Altesse Royale.

LETTRE CXVII.

MADEMOISELLE,

Vous que i'ay tousiours trouuée si eloquente, aydez-moy, ie vous supplie, à rendre les remercimens que ie dois à la plus belle & à la plus genereuse Princesse du Monde. Ie suis, sans mentir, comblé de ses bontez, & i'auouë qu'il n'y a rien sous le Ciel de si charmant, ni de si aymable, que la Maistresse que vous seruez : i'ay pensé dire que nous seruons, & en verité, il n'y a rien que ie ne donnasse volontiers pour pouuoir parler ainsi. Dés la premiere fois que ie l'ouïs, ie iugeay d'abord, que de tous les esprits du Monde, il n'y en auoit pas vn si grand que le sien : mais le soin qu'il luy a pleu auoir de moy, m'estonne sur toutes choses ; & ie ne puis assez admirer, qu'en mesme temps qu'elle a de si grandes pensées, elle en aye aussi de si petites, & qu'vn esprit qui est d'ordinaire si haut, puisse descendre si bas. Au reste, les pastilles que l'on m'a données ce matin, ont fait en moy vn effet merueilleux ; & si ce n'est qu'elles ayent touché la main de son A. R. ie ne vois pas d'où peut venir ce miracle.

Pour auoir baiſé ſeulemẽt le papier où elles eſtoient, ie me trouue beaucoup mieux ; ce me ſera toute ma vie vn contrepoiſon contre toutes ſortes de maux, & hors vn, ie n'en ſçache point dont vn ſi agreable remede ne me puiſſe guerir. De peur que vous cherchiez trop curieuſement celuy que i'entens, il vaut mieux que ie m'explique, & que ie vous die que c'eſt le regret de ne la voir pas aſſez, & d'eſtre deſtiné à viure loin de la ſeule perſonne qui merite d'eſtre ſeruie. Si vous le voulez bien conſiderer, ce mal là eſt plus grand que tous les autres, & il eſt bien difficile d'eſtre honneſte homme, & de n'en pas mourir.





A MONSIEVR LE COMTE de Guiche.

LETTRE CXVIII.

MONSIEVR,

Quoy que l'on devroit estre accoustumé à vous voir faire des actions glorieuses, & qu'il y ait plus de quinze ans que vous faites parler de vous d'vne mesme sorte, ie ne me puis empescher que ie ne sois touché, toutes les fois que i'entens que vous auez rendu quelque nouueau témoignage de vostre valeur, & vostre reputation m'estant aussi chere qu'elle me l'est, i'ay vne extréme ioye, de voir que de temps en temps elle se renouuelle, & qu'elle s'augmente tous les iours. Ceux qui desirent le plus ardemmẽt d'auoir de l'honneur, se satisferoient de celuy que vous auez gagné dans ces dernieres années, & seroient contens de l'estime, en laquelle vous estes dans l'esprit de tout le monde. Mais à ce que ie voy, Monsieur, il n'y a point pour vous de bornes en cela, comme si vous estiez jaloux de la gloire que vous auez acquise, & de ce que vous auez fait par le passé, il semble que tous les ans vous-vous efforciez de vous surpasser vous mesme, & de faire quelque chose de plus, que tout ce que vous auiez fait iusques-là. Pour moy, quelque passion que i'aye

i'aye pour vos actiõs passées, ie seray bien ayse qu'elles soient effacées par celles que vous auez à faire, & que vos exploits de Flãdre obscurcissent tout ce que vous auez fait en France, en Allemagne, & en Italie. Mais i'aprehende que l'ardeur de la gloire ne vous emporte plus loin qu'il ne faudroit, & ce que vous auez fait dans le dernier combat, où Monsieur le Mareschal de la Melleraye a battu les ennemis, me donne beaucoup de sujet de me resiouïr, & en mesme temps beaucoup de sujet de craindre. Les preuues que vous y auez données de vostre conduite, & de vostre courage, sont icy admirées de tout le monde: & sans mentir, Monsieur, mesme dans les Romans, on ne voit rien de plus beau, ni de plus digne d'estre loüé. Mais permettez-moy de vous dire, qu'à cette heure que l'inuention des armes enchantées est perduë, & que la coustume n'est plus, que les Heros soient invulnerables, il n'est pas permis de faire ces actions-là beaucoup de fois en sa vie, & la fortune, qui vous en a tiré pour ce coup, est vn mauuais garend pour l'aduenir. Songez donc, s'il vous plaist, que la vaillance a ses bornes, aussi bien que les autres vertus, & que comme toutes les autres, elle doit estre accompagnée de la prudence. Celle-cy, à parler sainement, ne peut souffrir que d'vn Mareschal de Camp, & du Mestre de Camp du Regiment des Gardes, vous en fassiez vn volontaire, & vn enfant perdu; que vous exposiez si fort à toutes sortes de rencontres vne personne si vtile que la vostre, & que vous fassiez si grand marché

d'vne chose de si grand prix. Ie ne sçay, Monsieur, si vous trouuez bon que ie vous parle de la sorte; mais, au moins, vous ne pourrez pas dire que ie me mesle d'vne chose où ie n'ay point d'interest, & vous trouuerez que personne n'y en a plus que moy, s'il vous plaist de vous souuenir de la passion, auec laquelle i'ay tousiours esté,

MONSIEVR,

A Paris le 6. Octobre, 1640.

Vostre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Pisany.

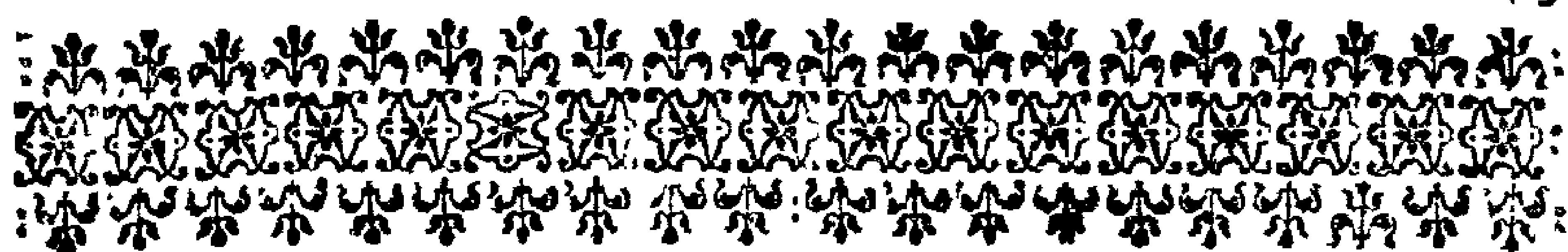
LETTRE CXIX.

MONSIEVR,

Quand ie serois si ingrat que de vous pouuoir oublier, vous faites tant de bruit à cette heure qu'il seroit difficile que ie ne me souvinsse pas de vous, & que ie n'employasse pas tous mes soins à me conseruer les bonnes graces d'vne personne de qui i'entens dire par tout tant de bien. I'ay eu vne extréme ioye d'apprendre combien vous-vous estes acquis d'honneur à la derniere occasion qui s'est passée deuant Arras, & quoy que ie connoisse, il y a long-temps, les qualitez de vostre cœur & de vostre esprit, & que i'aye tousiours eu l'opinion de vous que tous les autres en ont à cette heure, ie vous auouëray ma foiblesse; il me semble que l'estime generale en laquelle vous estes, me donne vn peu plus d'ardeur à vous honorer, & ie me sens touché de quelque vanité d'auoir de la passion pour vn homme qui a l'approbation & les loüanges de tout le monde. Sans mentir, Monsieur, le contentement que i'en ay, seroit parfait, s'il n'estoit troublé de la crainte que i'ay de vous perdre. Mais ie sçay combien la vaillance est vne vertu dangereuse:

i'apprens par tout que vous n'estes pas meilleur mesnager de vostre personne, que vous l'estes de toute autre chose. Cela, Monsieur, me tient dans des alarmes continuëlles, & le destin que i'ay de perdre les meilleurs & les plus estimables de mes amis, fait que i'apprehende encore pour vous dauantage. Cependant, parmy cela, i'ay quelque secrette confiance en vostre bonne fortune; Le cœur me dit qu'elle a encore beaucoup de chemin & beaucoup de choses à faire, & que l'amitié que vous me faites l'honneur d'auoir pour moy, me sera plus heureuse que n'ont esté quelques autres. Ie le souhaite pour vous, & pour moy, de toute mon ame, & que ie sois assez heureux pour vous pouuoir tesmoigner quelque iour combien ie suis, & auec quelle passion,

Vostre, &c.



A MONSIEVR DE Serisantes, Resident pour le Roy, prés la Reyne de Suede.

LETTRE CXX.

MONSIEVR,

Vostre petite Ode m'a semblé vn grand ouurage, & me fait iuger que quoy que vous disiez de vos débauches, vous estes quelquefois sobre à Stocolm. Les fruits de la Grece & de l'Italie, ne sont pas plus beaux que ceux que vous produisez sous le Nord; & i'admire que les Muses vous ayent pû suiure iusques-là. Vous pouuez vous vanter que vous les auez menées plus loin que ne fit Ouide, & que iamais personne ne leur a fait voir plus de païs que vous. Que si c'est le vin qui vous donne ces entousiasmes, ie vous conseille de vous hazarder tousiours à boire de la sorte,

Dulce periculum est,
O Lenæe, sequi Deum
Cingentem viridi tempora pampino.

Et vous pouuez dire,

Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem.

Ie ne vous sçaurois dire, Monsieur, combien i'ay eu

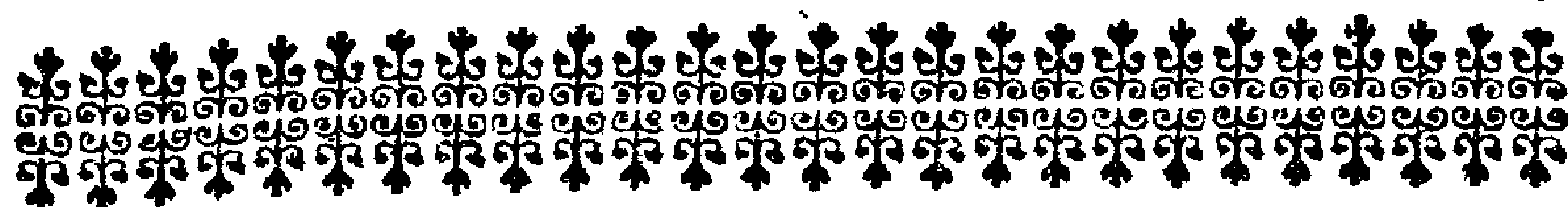
de plaisir de voir l'huile de Iasmin, les gans de Frangipane, & les rubans d'Angleterre dans des vers latins. Sans mentir, depuis le commencement iusqu'à la fin, tout y est merueilleusement agreable,

insigne recens, adhuc
Indictum ore alio.

Mais à moy qui n'entens guere bien le latin, expliquez-moy, ie vous supplie, ce que veut dire ce *mentis & acerbus dolor.* Ie vous iure que cela me met en peine. Ie ne veux pas prendre plus de part dans vos secrets, qu'il ne vous plaist de m'y en donner ; mais trouuez bon que i'en prenne dans vos interests, puisque ie suis de tout mon cœur,

A Paris le 15. Decembre 1640.

Vostre, &c.



A MONSIEVR DE MAISON-blanche, à Conſtantinople.

LETTRE CXXI.

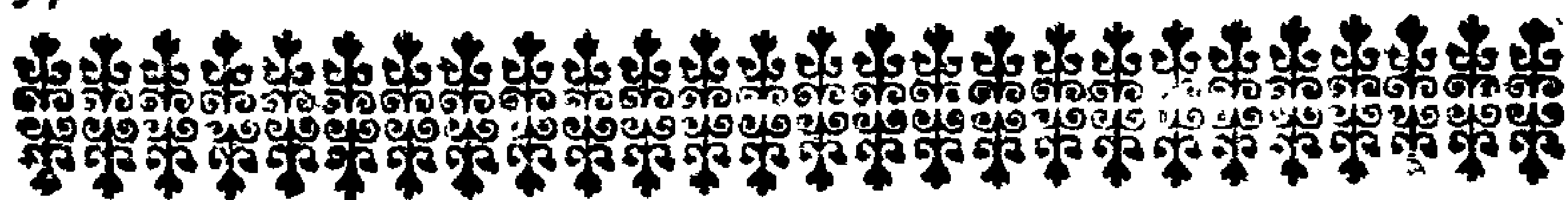
MONSIEVR,

Sans mentir, vous auriez tort de vous faire Turc, car ie vous aſſeure que vous auez beaucoup d'amis dans la Chreſtienté, & voſtre reputation y eſt ſi grande, que ſi i'eſtois en voſtre place, i'aymerois mieux en venir iouïr, que de commander à quarante-mille Ianiſſaires, eſpouſer la fille du Grand Seigneur, & eſtre eſtranglé à quelque temps de là. Ie ne ſçay pas comme ſont faites vos beautez d'Aſie, mais ie vous aſſeure que cinq ou ſix des plus belles perſonnes de l'Europe ſont deuenuës amoureuſes de vous; & pourueu que vous ne vous ſoyez rien fait couper, au lieu que vous trouuez là des filles qui vous prient de les acheter, vous-vous vendrez icy auſſi cheremẽt qu'il vous plaira. Tout de bon, vos lettres n'ont iamais fait tant de bruit à Londres, qu'elles en font à Paris: tout le monde en parle, chacun les deſire, & ſi le Grand Seigneur ſçauoit combien vous eſtes conſiderable parmy les Chreſtiens, il vous mettroit pour toute voſtre vie dans vne des tours de la Mer noire. Madame la Princeſſe me demandoit l'autre iour, s'il eſtoit donc vray

que vous eussiez tant d'esprit que l'on disoit : il n'y auoit que quatre iours, que Mademoiselle de Bourbon m'auoit fait la mesme question, & il n'y a personne qui ne s'estonne du bruit qui se fait à cette heure de vous dans le monde. Car, pour vous dire le vray, vostre physionomie ne fait pas iuger tout ce qu'il y a de bon en vous, & c'est vne merueille que sur vostre mine, on vous ait pris vne fois pour vn Ingenieur. On ne iugeroit iamais à vostre nez ce que vous valez, & pour vous estimer autant que vous le meritez, il faut vous auoir pratiqué autant que i'ay fait, ou ne vous auoir iamais veu, & ne vous connoistre que par vos lettres. En verité, elles sont extremement agreables, & ie ne le suis iamais tant à tous ceux qui m'ayment, que quand ie leur en porte quelqu'vne : particulierement Monsieur & Madame de Ramboüillet, Mademoiselle leur fille, & Monsieur le Marquis de Pisany en sont rauis, & ont pris de là vne estime & vne affection tres-particuliere pour vous. Songez donc à entretenir ce que vous auez icy acquis, en m'écriuant le plus souuent & le plus agreablement que vous pourrez : il ne faut point faire d'effort pour cela, le lieu où vous estes vous fournira d'icy à dix ans dequoy dire tousiours des choses nouuelles. Ie voudrois bien qu'il me fust aussi aysé de vous bien entretenir, & qu'en vous descriuant nos habillemens, nos façons de faire, de viure, de manger, les accoustremens & les beautez de nos femmes, ie peusse faire des lettres que vous prissiez plaisir de lire. Mais hors les ceremonies
de

de nostre Religion, ie crois que vous n'auez encore rien oublié de ce qui se fait icy; de sorte, Monsieur, qu'il ne me reste rien à vous dire, sinon que ie vous honore parfaitement, & que ie vous ayme de tout mon cœur; & vous sçauez cela aussi bien que moy. Car de vous raconter de quelle sorte nous auons secouru Cazal, & comment nous auons pris Arras & Turin, quel plaisir cela vous donneroit-il, vous qui estes accoustumé à vos armées de trois cens mille hommes, & qui auez encore assez fraische dans l'esprit vostre prise de Babylone? Ie vous diray seulement vne chose qui vous doit estonner; Monsieur le Prince d'Orange est battu à cette heure tous les ans cinq ou six fois, & Monsieur le Comte d'Harcourt fait des choses que le Roy de Suëde luy enuieroit s'il estoit au monde. Adieu, Monsieur, quoy qu'il en arriue, aymez-moy tousiours, & faites-moy l'honneur de croire que ie suis autant que ie dois, & auec toute sorte de passion,

Vostre, &c.



A MONSIEVR DE CHAVIGNY.

LETTRE CXXII.

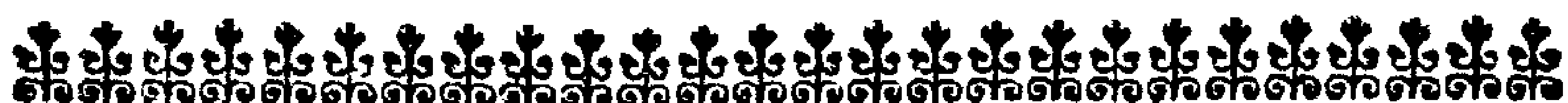
MONSIEVR,

Voyez iusqu'où va le bruit de ma faueur, & du credit que i'ay auprés de vous. Monsieur Esprit qui va à la Cour auec vne lettre de recommandation pour vous de M. ***, a creu auoir besoin que ie le vous recommandasse; & moy qui suis vain, i'ay mieux aymé me resoudre de l'entreprendre, que de luy dire que ie ne l'osois faire. C'est en verité, Monsieur, vn des plus aymables hommes du monde, qui a l'ame & l'esprit faits comme vous les aymez, fort bon, fort sage, fort sçauant, grand Theologien & grand Philosophe. Il n'est pas pourtant de ceux qui mesprisent les richesses; & pource qu'il est asseuré qu'il en sçaura bien vser, il ne sera pas fasché d'obtenir vne Abbaïe, pour laquelle Madame d'Aiguillon escrit pour luy à Monsieur le Cardinal. Cela dépendra de son Eminence: Mais il dépendra de vous de luy faire vn bon accueil; & c'est tout ce qu'il en desire. Apres les choses que ie vous viens de dire de luy, ie pense qu'il est bien inutile d'adjouster la tres-humble supplication que ie vous fais icy en sa faueur, & ie n'en vse ainsi qu'à cause qu'il le desire, & que i'ay accoustumé de faire tout ce qu'il

veut. Mais, Monsieur, vous ayant parlé de ses interests, ie croy que les regles de l'amitié ne me deffendent pas de songer aux miens, & de vous supplier tres-humblement de me faire l'honneur de m'aymer tousiours, & de croire que ie suis,

A Paris le 5. Iuin 1641.

Vostre, &c.



A MONSIEVR LE COMTE de Guiche.

LETTRE CXXIII.

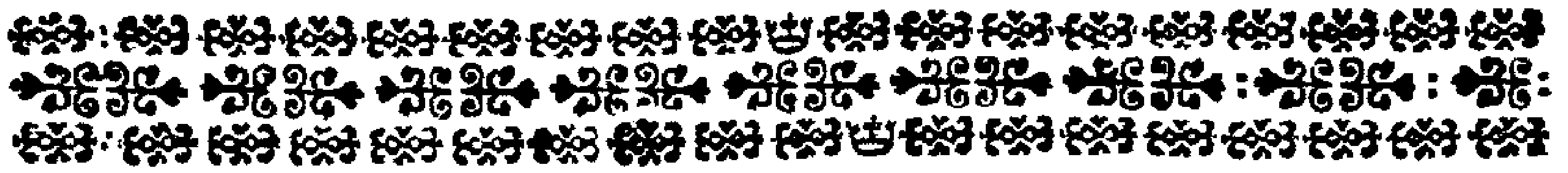
MONSIEVR,

Apres auoir fait vn grand ſiege & deux petits, & auoir eſté quinze iours en Flandres ſans équipage, n'eſt-il pas vray que c'eſt vn grand raffraichiſſement que d'aller aſſieger Bapaume, & de recommẽcer tout de nouueau au mois de Septembre, comme ſi l'on n'auoit rien fait. Il me ſemble que les Cheualiers du temps paſſé, en auoient beaucoup meilleur marché que ceux d'à cette heure, car ils en eſtoient quittes pour rompre quatre ou cinq lances par ſemaine, & pour faire de fois à d'autres vn combat. Le reſte du temps ils cheminoient en liberté, par de belles foreſts, & de belles prairies, le plus ſouuent auec vne Demoiſelle ou deux: & depuis le Roy Perion de Gaule, iuſqu'au dernier de la race des Amadis, ie ne me ſouuiens pas d'en auoir veu pas vn, empeſché à faire vne circonuallation, ou à ordonner vne tranchée. Sans mentir, Monſieur, la Fortune eſt vne grande trompeuſe ! bien ſouuent en donnant aux hommes des charges & des honneurs, elle leur fait de mauuais preſens ; & pour l'ordinaire, elle nous vend bien cherement les choſes qu'il ſemble qu'elle

nous donne. Car, enfin, ſans conſiderer le hazard du fer & du plomb (ce qui ne vaut pas la peine d'en parler) & ſuppoſant que vous combattiez touſiours ſous des armes enchantées, vous ne ſçauriez empeſcher que la guerre ne vous retranche vne grande partie de vos plus beaux iours: elle vous oſte ſix mois de cette année, & à vous, qu'elle a laiſſé viure, elle vous a oſté depuis quinze ans, prés de la moitié de voſtre vie. Et cependant, Monſieur, il faut auouër, que ceux qui la font auec tant de gloire que vous, y doiuent trouuer de grands charmes, & ſans mentir, ce conſentement de tout vn Peuple auec tous les honneſtes gens, à mettre vn homme au deſſus de tous les autres, eſt vne choſe ſi douce, qu'il n'y a point d'ame bien faite qui ne s'en laiſſe toucher, ni de trauail que cela ne rende ſupportable. Pour moy, Monſieur (car auſſi bien que vous, ie pretens auoir ma part des incommoditez de la guerre) ie vous auouë que voſtre reputation m'a conſolé de voſtre abſence, & quelque plaiſir qu'il y ait de vous ouïr parler, ie ne le prefere pas à celuy d'ouïr parler de vous. Ie ſouhaite pourtant que vous veniez bien-toſt iouïr icy de la gloire que vous auez acquiſe, & qu'apres tant de courſes que vous auez faites, vous ayez le plaiſir d'aller tout cét hyuer, quelque temps qu'il faſſe, deux ou trois fois la ſemaine de Paris à Ruël, & de Ruël à Paris. Alors, ie vous diray à loiſir, les alarmes où i'ay eſté pour l'amour de vous, & l'affection auec laquelle ie ſuis,

Voſtre, &c.

A Paris le 15 Octobre 1641.



AV MESME.

Sur ſa promotion à la charge de Mareſchal de France.

Cette Lettre fut eſcrite huict iours apres la precedente.

LETTRE CXXIV.

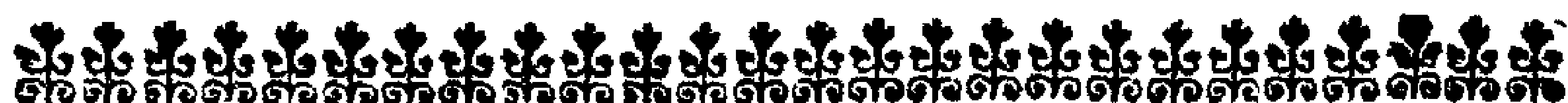
MONSEIGNEVR,

Ie me deſdis de tout ce que ie vous auois dit contre la guerre, & puiſ-qu'elle eſt cauſe de l'honneur que vous venez de receuoir, ie ne luy ſçaurois plus vouloir de mal. Il y a long-temps que ie iugeois que tant de valeur & de ſeruices en vn homme de voſtre condition, & vne perſonne ſi agreable à tout le monde, ne pouuoient n'eſtre pas bien-toſt recompenſez. Mais comme il y a touſiours vne grande difference entre les choſes qui ont à eſtre, & celles qui ſont en effet, ie n'ay pas laiſſé de receuoir vne extreme ioye d'apprendre que l'on auoit fait pour vous, ce que l'on ne pouuoit pas manquer de faire, & cette nouuelle m'a autant touché, & m'a eſté auſſi agreable que ſi ie ne l'euſſe pas attenduë. Il eſt certain, Monſeigneur, que la principale recompenſe de vos actions, eſt la re-

putation qu'elles vous ont acquise : mais ce ne vous doit pas estre pourtant vn mediocre contentement de vous voir monté, à l'âge où vous estes, au dernier degré où la fortune de la guerre peut conduire les hommes. Et si vous songez au trauers de combien de perils vous y estes arriué, quels hazards il vous a fallu passer, & combien vous auez veu tomber de braues gens, qui couroient dans le mesme chemin que vous; vous sçaurez quelque gré à la fortune de vous auoir laissé viure iusques-là, & de ne s'estre pas opposée à vostre vertu. Parmy tant de sujets que i'ay de me réjouïr de vostre bon-heur, i'ay vne satisfaction particuliere que vous ne sçauriez auoir, & qui, en verité, passe dans mon esprit toutes les autres : de connoistre par les iugemens libres & non suspects de tout le monde, que vostre gloire est sans enuie, & de voir qu'il n'y a personne qui ne soit aussi aise de vostre prosperité, que s'il y auoit quelque part. Cette ioye publique de vostre bonne fortune, m'est vn augure qu'elle sera suiuie de toutes les autres qu'elle peut produire, & i'espere que vous adjousterez bien-tost à l'honneur que le Roy vous a fait, des honneurs qu'il n'y a que vous qui vous puissiez faire, & qui à parler sainement sont plus solides & plus veritables. Ie pense que vous croirez bien que ie le souhaite de bon cœur, puisque vous sçauez combien par mille raisons ie suis obligé d'estre auec toute sorte de respect & de passion,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CXXV.

MONSIEVR,

Toute vostre lettre m'a extremement plû : mais ie n'ay pû lire, sans ialousie, les contentemens que vous auez eus sur les bords de la riuiere de Charente ; & moy, qui en toute autre occasion me resiouïs de vos auantages plus que des miens propres, & qui ne vous enuie pas vostre reputation, vostre science, ni vostre esprit ; ie vous porte enuie d'auoir esté huit iours auec Monsieur de Balzac. Ie sçay que vous aurez bien sçeu profiter de ce bon-heur là, car sur tous les hommes que ie connois, vous estes celuy qui sçauez le mieux iouïr d'vne bonne fortune,

& Deorum
Muneribus sapienter vti.

Vous prendrez ce *sapienter* comme il vous plaira, en sa propre signification, ou en la metaphorique ; car si on fait de beaux discours à Balzac, on fait aussi de bons disnez, & ie ne doute pas que vous n'ayez sçeu gouster admirablement l'vn & l'autre. Monsieur de Balzac n'est pas moins elegant dans ses festins que dans ses liures. Il est *Magister dicendi & cœnandi.* Il a vn certain art de faire bonne chere, qui n'est gueres moins à estimer que sa Rhetorique : & entre

autres

autres choses, il a inuenté vne sorte de potage, que i'estime plus que le Panegyrique de Pline, & que la plus longue harangue d'Isocrate. Tout cela a esté merueilleusement bien employé en vous, car ce n'est pas assez de dire que vous estes *sapiens*, vous estes *sapienti-potens*, comme dit Ennius. Ie ne dis pas que vous ne le soyez aussi de l'autre, *nec enim sequitur, & cui cor sapiat, ei non sapiat palatus.* C'est Ciceron au moins, qui dit cela, afin que vous ne croyez pas que ce *palatus* soit de moy. Sans mentir, vostre goutte vous est venuë là comme à souhait, & ie ne sçay si vostre santé vous rendra iamais vn si grand seruice; ce tour-là tout seul merite que vous vous reconciliez auec elle, ou qu'au moins, vous ne l'appelliez plus vne fluxion, & que vous ne feigniez pas de la nommer par son nom. Mais auouëz-le, n'auez-vous pas fait comme ce Cœlius, *sanas liniendo, obligandoque plantas, incedensque gradu laborioso.* Car pour vous dire le vray, vne goutte qui vous prend si à propos, & qui vous arreste huit iours à manger des figues & des melons, m'est vn peu suspecte. Au reste, ie ne trouue nullement bon, que vous ayez fait vne si grande amitié auec le maistre du logis, & qu'il vous ayme tant qu'il le témoigne par toutes les lettres qu'il escrit icy. C'est tout ce que i'ay pû faire que de ceder à Monsieur Chapelain, & de souffrir d'estre nommé le second,

Non iam prima peto Mnestæus, neque vincere certo,
Quanquam O!

Mais ie ne souffriray iamais d'estre le troisiesme.

Voyez-vous, Monſieur, ce *Quanquam*, O! eſt dit dans mon eſprit auec plus d'indignation & d'amertume, qu'il n'eſt dans Virgile. Prenez-y donc garde, & vous, & luy, & l'autre, & vous conduiſez bien delicatement. Car, enfin, ie ne ſçay ſi ie pourray ſouffrir tout cela, & ſi ie ne perdray pas patience. Tout de bon, il n'y a rien dont ie fuſſe ſi ialoux, que de l'amitié de Monſieur de Balzac; ſans mentir il eſt vn des deux hommes du monde, auec qui i'aymerois le mieux paſſer le reſte de ma vie; Vous iugez bien qui eſt l'autre. Sans parler de ſon eſprit, qui eſt au deſſus de tout ce qu'on en peut dire; il n'y a pas ſous le Ciel vn meilleur amy, vn meilleur homme, plus ſociable, plus agreable, ni plus genereux; *Vir* (car ie le diray mieux, ce me ſemble en latin) *facillimis, jucundiſſimis, ſuauiſſimis moribus, ſummæ integritatis, humanitatis, fidei, liberaliſſimus, eruditiſſimus, vrbaniſſimus, in omni genere officij ornatiſſimus.* L'amitié que nous conſeruons enſemble, ſans nous en rien eſcrire, & l'aſſeurance que nous auons l'vn de l'autre, eſt vne choſe rare & ſinguliere; mais, ſur tout, de tres-bon exemple dans le monde, & ſur laquelle beaucoup d'honneſtes gens, qui ſe tuent d'eſcrire de mauuaiſes lettres, deuroient apprendre à ſe tenir en repos, & à y laiſſer les autres.

Ce que vous dites de baſtir autour de Balzac, comme autour de Chilly, m'a ſemblé fort bon, & ſeroit, en verité, bien à propos : mais nous autres beaux eſprits, nous ne ſommes pas grands edificateurs, & nous nous fondons ſur ces vers d'Horace,

Ædificare casas, plaustello adjungere mures,
Si quem delectet barbatum insania verset.

Au moins Monsieur de Gombaut, Monsieur de l'Estoille & moy, auons resolu de ne point bastir que quand le temps reuiendra, que les pierres se mettent d'elles-mesmes les vnes sur les autres, au son de la lyre. Ie ne sçay si c'est qu'Apollon se soit desgousté de ce mestier-là, depuis qu'il fut mal payé des murailles de Troye; mais il me semble que ses fauoris ne s'y adonnent point, & que leur genie les porte à d'autres choses qu'à faire de grands bastimens. Ie vous remercie donc de vostre costau; & ie serois bien fou de faire bastir en vn lieu où i'ay desia vne si belle maison toute faite. Ie me suis imaginé que ce passage, *Nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere, &c.* estoit du ieune Pline, & i'ay trouué plaisant que vous ne me l'osiez plus nommer. Mais, à vostre aduis, n'eust-il pas mieux dit, *Nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ facere?* car, premierement, il y a plus d'opposition entre *loqui* & *facere*, qu'entre *loqui* & *pingere*; ce qui donne quelque grace. Et puis, c'est quelque chose de plus grand de dire, *Nulli facilius est loqui, quàm rerum naturæ facere: Il n'est si aysé à personne de dire, qu'à la nature de faire*, que si l'on disoit, *Il n'est si aysé à personne de dire, qu'à la nature de peindre.* Ne m'auouërez-vous pas que cela est d'vn petit esprit, de refuser vn mot qui se presente, & qui est le meilleur, pour en aller chercher auec soin vn moins bon & plus esloigné? Il est de ces eloquens dont Quintilien

dit, *Illis ſordent omnia quæ natura dictauit.* Et en vn autre endroit, *Quid quod nihil jam proprium placet, dum parum creditur diſertum quod & alius dixiſſet.* Il a penſé bien rafiner auec ſon *pingere*, & n'a rien fait qui vaille. En vous eſcriuant cecy, ie me ſuis auiſé que ie ſerois bien attrapé, ſi ce paſſage eſtoit du vieux Pline. Mais ſi cela eſt, à ſon dam, ie ne m'en deſdiray point, pourquoy parle-t-il comme ſon neueu? *Non ſapit patruum* en cet endroit-là, luy qui à l'eſgard de l'autre a acouſtumé d'eſtre *patruus patruiſſimus*, comme dit Plaute, ou Terence. Lequel eſt-ce des deux? Ie croy que c'eſt le premier.

Dites-moy, ie vous ſupplie, qui eſt le roſier qui a porté les roſes que vous m'auez enuoyées. Sans mentir, ni *Pæſtum*, ni l'Egypte, ni la Grece, ni l'Italie, n'en ont iamais produit de ſi belles. Ce pourroit bien eſtre vous, *Tu cinnamomum, tu roſa.* (Vous auez la mine de croire que cela eſt du Cantique des Cantiques, & c'eſt de Plaute) I'ay de la peine à m'imaginer que ces vers ſoient d'vn moderne; mais s'ils en ſont, ie ſerois bien faſché que ce fuſt vn autre que vous, ou Monſieur de Balzac qui les euſt faits. Qui que ce ſoit il en doit eſtre bien glorieux, & ces roſes, en verité, valent beaucoup de lauriers. Mais dites-moy, ie vous prie, de qui elles ſont, *Dic mi anime, mea roſa, mea voluptas.* Auec vos roſes, vous m'auez enuoyé des eſpines en me propoſant les deux paſſages que vous me donnez à expliquer. Premierement, pour celuy de Saluſte, il faut conſiderer que la chaſſe eſtoit vn exer-

cice loüable parmy les Scythes, les Numides, les Grecs mesmes, & particulierement les Lacedemoniens; Mais ie ne me souuiens pas d'auoir guere vû de marques, que parmy les Romains ce fut l'exercice des honnestes gens. Pour l'agriculture, il faut distinguer les temps. Dans la vieille Rome, les hommes Consulaires, & ceux qui auoient esté Dictateurs; du maniment de la Republique retournoient à la charruë; & c'estoit le mestier des Papiriens, des Manliens, & des Deciens. Mais ils le quitterent lors qu'ils eurent gousté les delices de l'Asie & de la Grece; & vous pouuez bien iuger que des gens qui se faisoient pincer le poil des bras & des cuisses, qui se frisoient, & qui se parfumoient, estoient bien esloignez de piquer des bœufs. Il me semble que c'est dans la vie des Gracches que i'ay leu qu'vne des causes qui poussa l'vn d'eux à mettre en auant la loy Agraria; fut, qu'ayant voyagé par l'Italie, il n'auoit trouué par les champs que des esclaues qui labouroient les terres, au lieu qu'autrefois c'estoient des Citoyens Romains. Or puisque cela estoit ainsi dés ce temps-là, nous pouuons iuger que du temps de Saluste, il estoit encore plus ordinaire que les serfs fussent employez au labourage: de sorte que la chasse & l'agriculture, qui sont *quæstuosæ artes*, il les appelle *seruilia officia; quia aut à seruis exercebantur, aut exerceri poterant.*

Pour l'autre, ie pense que quand Ausone dit, *arguetur rectius Seneca quàm prædicabitur, non erudiisse indolem Neronis, sed armasse sæuitiam;* il ne veut pas dire,

que Seneque ait iamais incité Neron à eſtre cruel; mais qu'au lieu de le louër d'auoir appris à ſon diſciple aſſez de Philoſophie pour le rendre clement, on le reprendra de luy auoir appris aſſez de ſubtilité & de Rhetorique pour défendre ſa cruauté; de ſorte qu'*armare* en cét endroit, ne s'entend pas des armes offenſiues, mais deffenſiues. Et de fait, ie penſe que Tacite dit, que quand cet honneſte homme-là eut tué ſa mere (c'eſtoit vne terrible Cycogne) Seneque l'ayda à eſcrire au Senat ſur ce ſujet, & à trouuer des pretextes pour pallier l'horrible action qu'il auoit faite. Ce paſſage m'a fait lire la harangue d'Auſone toute entiere: Sans cela ie ne me fuſſe iamais aduiſé d'y mettre le nez; Et tant que ie ſçache tous les bons autheurs par cœur, ie ne lirois pas vne ligne de ces autres-là. Mon Dieu! quel jargon ils ont, de quelle ſorte ils eſcriuent, & qu'vn homme, qui eſt accouſtumé à Ciceron, eſt eſtonné quand il ſe trouue parmy ces gens-là!

De toutes les lettres que i'ay receuës de vous, il n'y en a point qui m'ait ſemblé ſi belle, ni ſi agreable, que la derniere; mais l'endroit qui m'y a plû dauantage, c'eſt celuy où vous me parlez de Monſieur l'Abbé de Lauardin. Les honneſtetez qu'il veut bien que vous me diſiez de ſa part, me font croire ou qu'il eſt extrémement ciuil, ou qu'il a aſſez bonne opinion de moy; & lequel que ce ſoit des deux, ie m'en reſiouïs extrémement, ou pour ſon intereſt, ou pour le mien. Ie vous ſupplie, Monſieur, de me faire la grace de luy dire de ma part, que ie reçois l'honneur qu'il me fait,

auec tout le respect & toute la reconnoissance qui est deuë à vne personne de sa condition, & de son merite; mais que ie ne me contente pas de receuoir des ciuilitez de luy, que ie pretens à bien dauantage, & que i'ay fait vn grand dessein de gaigner quelque iour l'honneur de son amitié.

Ie ne fus pas plus estonné quand i'entendis les Religieuses de Loudun parler latin, que ie l'ay esté de vous voir dire tant d'Italien. En verité, vous l'alleguez comme si vous l'entendiez! Mais i'espere que ie seray vengé à vous l'entendre prononcer; car, pour l'ordinaire l'Italien appris en Poitou, n'a pas l'accent extrémement Romain, & quelque chose que vous y puissiez faire *sapiet Poitauinitatem.*

Vostre *quod mirere*, dans le passage de Tacite, parlant du ieu des Allemans, est bien remarqué, & bien entendu. Mais il faut sçauoir ce que S. Ambroise dit là dessus (ie ne sçay par quel hazard ie sçay ce que dit S. Ambroise) *ferunt Hunnos*, ce dit-il, *cùm sine legibus viuant, aleæ solius legibus obedire, in procinctu ludere; tesseras simul & arma portare, in victoria sua captiuos fieri.*

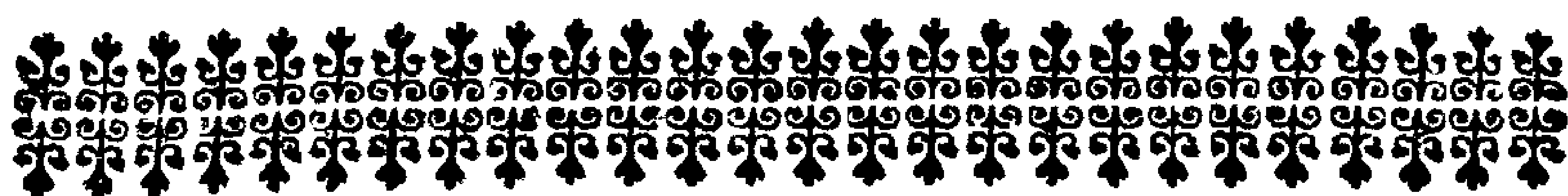
Au reste i'approuue vostre *ballissmos*, & mesme la medaille de Vigenere. Mais croiriez-vous que *Cordonniers*, vienne de ce qu'ils donnent des cors? ie le fis l'autre iour croire à vn bien honneste homme.

I'oublierois bien plustost mille Maistresses, que ie n'oublierois Monsieur de Chiues, & Monsieur Girard, *par nobile fratrum*; & ie vous oublierois quasi aussi-tost, vous-mesme. Si vous auez quelque com-

merce auec eux, ie vous ſupplie de me faire la faueur de les aſſeurer que ie ſuis touſiours leur tres-humble ſeruiteur, auec autant de paſſion que iamais, & que ie les ſupplie de ne vous pas aymer mieux que moy, & de ne me pas faire l'infidelité que m'a faite Monſieur de Balzac, en me quittant pour de nouueaux venus. Adieu, Monſieur, & ſoyez touſiours aſſeuré, s'il vous plaiſt, que ie n'aymeray, & n'eſtimeray iamais rien plus que vous. Ie ſuis de tout mon cœur,

Voſtre, &c.

AV



AV MESME.

LETTRE CXXVI.

MONSIEVR,

Ie voulois rompre, pour quelque temps, le commerce que i'ay aueque vous, & en vne saison où l'on doit faire penitence, ie faisois scrupule de me trouuer à ces grands festins que vous me faites : mais apres auoir beaucoup souffert, i'ay connu que ie ne m'en pouuois passer. I'ay demandé dispense de receuoir de vos lettres, & l'on me l'a donnée. Pous vous, vous pouuez sans scrupule receuoir ce que ie vous enuoye; à peine ay-je dequoy vous faire vne legere collation. Au lieu de ces *mullos trilibres* que vous me presentez, ie n'ay que des *Tiberinos catillones* qui ne font que lécher les bords du Tybre, & se nourrissent du limon du païs Latin.

Postquam exaustum est nostrum mare.

Encore n'en auray-ie pas pour ce coup pour faire vn plat, & ie ne vous seruiray que des legumes.

Impunè te pascent oliuæ,

Te cycoræa, leuésque maluæ.

Il faut que vous-vous accommodiez à cela, ie ne puis pas faire dauantage, ie n'ay pas ces grands parcs, ni ces païs que vous auez à chasser, *hortulus hîc &c. vnde*

epulum poſſis ſolis dare Pythagoreis. Il vous ſouuient bien de ce *Cecilius Atreus cucurbitarum*, ie ſeray contraint de faire ainſi; car, pour vous dire le vray, mon fonds eſt eſpuiſé. Et

Mihi omne penu ex fundis amicorum hic affertur.

Vous autres Piſcinaires (Ciceron appelle ainſi ie ne ſçay quels riches de ſon temps eſcriuant à Atticus) *Quantùm Piſcinarij mihi inuideant aliàs ad te ſcribam.* A vous autres, diſ-je, il vous eſt bien ayſé de traitter vos amis, vous n'auez pas beſoin pour cela de faire les efforts que nous faiſons.

Nec ſeta longo quærit in mari prædam,

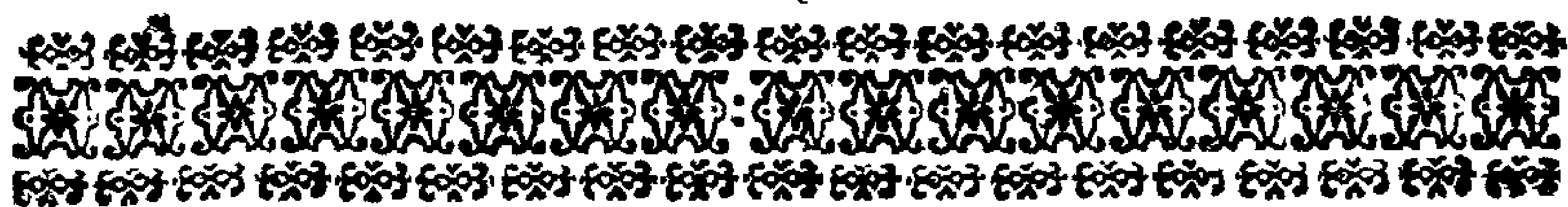
Vous auez toûjours des reſeruoirs tout pleins.

Piſcina rhombum paſcit, & lupos vernas.

Vous n'auez qu'à ſiffler.

Natat ad magiſtrum delicata murena.

On ne vous ſçauroit iamais ſurprendre, vous *cui eſt varius penus*, ou *varia*, ſi vous voulez, ou *varium*, ou *penum*, ou *penu*. (Ce drole là eſt plaiſant, il eſt de tous les genres, il ſe fourre preſque dans toutes les declinaiſons, & eſt indeclinable quand il luy plaiſt.) Moy qui ſuis de ceux, *quibus ſunt verba ſine penu & pecunia*, ne trouuez pas étrange que ie me trouue étonné, ******.



AV MESME.

LETTRE CXXVII.

MONSIEVR,

Voilà ce que c'est de faire de si grands festins à vos amis, cela est cause que l'on ne vous les peut rendre; Encore pour me mettre plus en peine, vous m'amenez Monsieur de Balzac, le plus friand & le plus delicat homme du monde, *quâ munditiâ, quâ elegantiâ hominem*? Ie m'estois accoustumé à vous, & peut-estre aussi l'estiez-vous à ma table; mais elle ne peut pas receuoir vn suruenant comme cela,

ingentem non sustinet vmbram.

Sans mentir, en vous voyant tous deux, vous m'auez fait souuenir de Iupiter & de Mercure, quand ils furent embarasser le pauure Philemon (& cela soit dit pourtant sans vous offenser ni l'vn ni l'autre, car toutes comparaisons sont odieuses) & en effet, ce bonhomme n'auoit pas plus raison d'estre empesché que moy. C'est, en verité, vne cruauté à vous, de m'auoir engagé à cela, & vne cruauté de Neron, *Indicebat familiaribus cœnas quorum vni mellita quadragies H S. constiterunt; alteri pluris aliquantò rosaria.* Pour vous dire le vray, c'est ce qui m'a retenu si long-temps. I'ay dit beaucoup de fois à moy-mesme,

nunquam-ne reponam?

Mais voſtre conſideration & la ſienne me retenoient

Cupio enim magnificè accipere ſummos viros,
Vt mihi rem eſſe reantur.

Enfin, apres auoir bien cherché, ſans rien trouuer, il m'a ſemblé que l'on me pouuoit dire comme à cét autre, *Nunquid adoleſcens, melius dicere vis quàm potes?* Et encore,

Quid mulum cupias cùm ſit tibi gobio tantum
In loculis?

Ie me ſuis donc reſolu à faire ce que ie pourray, & contentez-vous-en, s'il vous plaiſt,

rebuſque veni non aſper egenis.

Il faut que vous-vous accommodiez à ma diſette; ie ne puis pas dauantage, ie n'ay pas ces grands parcs ni ces païs que vous auez à chaſſer, ni ces vaſtes mers où vous peſchez tout ce que vous dites,

Hortulus hic puteuſque breuis; ne teſte mouendus.

I'ay honte, ie vous l'auouë, de vous découurir ma pauureté, & pour eſtre pauure, ie ne laiſſe pas d'eſtre ambitieux,

hîc viuimus ambitioſa
Paupertate.

Ie voudrois de bon cœur,

Ad Palatinas acipenſera mittere menſas, ou vous faire vn ſoupper comme celuy auquel *duo millia lectiſſimorum piſcium, ſeptem auium appoſita traduntur.* Mais dites-moy, ie vous ſupplie, mangez-vous force acipen-

ſers vous autres en Poitou ? I'en ay enuoyé demander icy, mais on ne les connoiſt point aux halles. Il eſtoit pourtant autrefois fort eſtimé à Rome ; *Huic tantus olim habebatur honos* (ce dit Macrobe ; penſiez-vous que j'euſſe leû Macrobe ?) *vt à coronatis miniſtris, & cum tibiis in conuiuium ſoleret ferri.* C'eſtoit là vn beau priuilege pour vn poiſſon. C. Duilius en auoit à peu prés vn pareil, *Caium Duilium, qui primus Pœnos claſſe deuicerat, redeuntem à cœna ſenem ſæpè videbam puer ; delectabatur cereo funali & tibicine, quæ ſibi nullo exemplo priuatus ſumpſerat ; tantum licentiæ dabat gloria.* Ce n'eſt pas moy, non, qui le voyois comme cela, c'eſt Caton le Cenſeur ; & Ciceron qui nous fait ce conte là, rendoit auſſi, comme ie crois, grand honneur à ce poiſſon, & en mangeoit volontiers ; car il ſe ſouuient de luy en ſes Tuſculanes, & le nomme ſur tous les autres, comme vn bon morceau, *Si quem igitur tuorum afflictum mœrore videris, huic acipenſerem potiùs quàm aliquem Socraticum libellum dabis* ? Cependant, on n'en dit plus pas vn mot. Iugez par là ce que c'eſt que de la gloire des choſes humaines, & quel cas on en doit faire apres cela,

I demens & ſæuas curre per Alpes,
Vt pueris placeas, & declamatio fias.

Quoy qu'il en ſoit (ce quoy qu'il en ſoit vient vn peu de loin, car il ſe rapporte à ce que ie diſois que ie n'auois rien à vous donner) ie vous traiteray de ce que i'ay, & ie diray comme cet autre, *vide audaciam, etiam Hircio cœnam dedi ſine pauone ;* Il dit en vn autre en-

droit à quelqu'vn qui se vantoit qu'il luy feroit aussi mauuaise chere que ie vous la feray, *si perseueras me ad matris tuæ cœnam vocare, feram id quoque; volo enim videre animum, qui mihi audeat ista quæ scribis, apponere, aut etiam polypum, Miniani Iouis similem; crede mihi, non audebis: ante meum aduentum, fama ad te de mea lautitia veniet, eam extimesces.* Mandez-moy, ie vous supplie au vray quelle beste c'est que ce *polypus Miniani Iouis*. Sans mentir, ie ne sçais plus rien depuis que ie ne reçois plus de vos lettres; Pour la promulside, cela n'est pas trop mal iusqu'icy, mais vous ne vous en contenterez pas, *non enim vir es qui soleas promulside confici, integram famem ad ouum affers.* Venons donc au reste.

Pour ce qui est de ce que vous-vous plaignez de ceux qui ne font pas les Graces assez grandes, ie pense qu'ils n'ont pas trop de tort, & la raison est que les veritables graces, & qui touchent le plus, consistent principalement en de petites choses, en certaines actions, certains mouuemens du corps & du visage, dans lesquels sans estre quasi apperceuës, elles font leur effet,

Componit furtim, subsequiturque decor.

Ce *furtim* veut dire, ce me semble, cela, & ce que les Espagnols appellent *el no se que*, elles sont si petites, que mesme on ne sçait ce que c'est. Et ne vous mettez-pas, non plus, en peine de leurs maris: De quoy vous auisez-vous de vouloir rompre des mariages, qu'il y a si long-temps qui sont faits? Les Dieux, comme vous disiez sur vn autre suiet, en font bien d'au-

tres. Le monde eſt plein de ces mariages-là. N'ont-ils pas marié la Peine au Plaiſir, le Trauail à la Gloire, le Ciel à la Terre, & Mademoiſelle *** à Monſieur ſon mary.

Sic viſum Veneri cui placet impares
Formas atque animos ſub iuga ahenea,
Sæuo mittere cum ioco.

Ie ne ſçay ſi ie vous auois dit qu'il y a long-temps que nous ne nous eſcriuions plus, & que l'on m'auoit dit qu'elle ſe plaignoit fort de moy. Elle eſt en cette ville, & ie l'ay eſté voir; Noſtre entreueuë a eſté à peu prés comme celle de Didon & d'Enée quand ils ſe rencontrerent aux Enfers. I'ay fait tout ce que i'ay pû pour l'appaiſer, ie luy ay dit *verus mihi nuntius ergo*, &, *per ſidera iuro*, &, *nec credere quiui.*

Illa ſolo fixos oculos auerſa tenere,
Nec magis incœpto vultum ſermone moueri,
Quàm ſi dura ſilex, aut ſtet Marpeſia cautes.

Le ſommeil, au reſte, n'eſt pas vn ſi mauuais mary que vous dites, & cette Grace, ie ne ſçay comme elle s'appelle, ne pouuoit pas eſtre mieux, pour eſtre en repos & à ſon aiſe. Il eſt doux comme vn mouton, c'eſt le plus paiſible de tous les Dieux,

placidiſſime Somne Deorum,
Pax animi, quem cura fugit.

& hors qu'il n'y auoit point de portes à ſon logis, c'eſtoit vn fort bon party. Voyez vn peu dans Lucien la deſcription de ſa ville, & comme il eſtoit accommodé. Quand il ne ſçauroit autre choſe, que de racom-

moder le teint, remettre les yeux battus, & embellir les Dames, penſez-vous que ce ne ſoit pas aſſez pour eſtre bien auec elles; C'eſt vn grand diſtillateur de pauots, & de mandragores, & il ſçait faire des fards, qui valent mieux, ſans comparaiſon, que tout le blanc & tout le rouge d'Eſpagne, *no vſaua afeytes Dorinda, y aſſi deſpertò con los que el ſueño le auia dado.* Apprenez vn peu l'Eſpagnol, quand ce ne ſeroit que pour ne nous rompre plus tant la teſte auec voſtre Italien. Il n'eſt pas non plus ſi peſant que vous penſez.

Tum leuis æthereis delapſus ſomnus ab aſtris,

& n'euſt pas fait tant d'enfans, s'il euſt eſté ſi foible,

Tum pater è populo natorum mille ſuorum.

Et quãd meſme il ſeroit auſſi froid que vous le croyez, penſez-vous que ce ſoit vn petit ſecours que tous ces ſonges qu'il manie à baguette, & dont il diſpoſe comme il luy plaiſt? Ne vous ſouuient-il plus de celuy de Fleur-d'eſpine?

Se ſon ſogni queſti,
Ch'io dorma ſempre, e mai non mi deſti.

Et cet autre.

Proh Venus & tenera volucer cum matre Cupido
Gaudia quanta tuli, quàm me manifeſta libido
Contigit.

Contez-vous cela pour rien, & ne croyez-vous pas qu'vne honneſte femme s'en pourroit contenter? Quant à ce que vous dites, que les Graces ne doiuent iamais dormir, allez vn peu voir nos Dames le lendemain d'vn bal, quand elles ont veillé, & dites-moy

apres

apres voſtre auis là deſſus. Pour voſtre *ſomno mollior herba* , & voſtre *morbida* , *Domine Magiſter noſter* ; Ie crois que vous n'auez entendu, ni le Latin ni l'Italien, car l'vn veut dire propre pour dormir deſſus, & *morbido*, ne ſignifie autre choſe que poly, doux, *lene*, doüillet proprement.

Voſtre Empereur de Lampridius, me ſemble homme de fort bon gouſt, & ſi Heliogabale auoit fait vne vingtaine d'ordonnances comme cela, ie le mettrois à coſté de Tite, & de Trajan. Ie m'eſtonne que vous ayez oublié cet autre de Tibere, *Aſellio Sabino H S. ducenta donauit pro dialogo, in quo boleti, & ficedulæ, & oſtreæ, & turdi certamen induxerat*, C'eſtoient des Empereurs celà ? I'ay regret, ſans mentir, que ce Dialogue ſe ſoit perdu, & n'euſſiez-vous pas eſté bien-ayſe auſſi de voir diſcourir vne huiſtre auec vn champignon ? Cét Aſellius deuoit eſtre vn galant homme, & ie luy euſſe donné de bon cœur vn chappeau de caſtor.

Vous auez merueilleuſement bien taillé, & admirablement mis en œuure ces pierres que ie vous auois enuoyées toutes brutes : elles ſont deuenuës des pierres precieuſes entre vos mains, & vous en auez fait vn des meilleurs plats de voſtre feſtin, *feciſti vt lapides illi panes fierent*. Sans auoir l'eſtomach de Saturne, ni les dents de la Lune, i'en ay tres-bien mangé, & auec grand plaiſir. C'eſt cette viande là, *quam nemo coquus hactenus in ius vocauerat* : mais vous faites des ſauſſes, auec leſquelles on mangeroit des cailloux. Ie ne croyois pas que de ſi graues Autheurs euſſent rappor-

té cette hiſtoire. Ie ne fais pas de doute, aprés cela, que les pierres n'ayent oüi autrefois le ſon de la lyre, & de fait encore aujourd'huy nous croyons que les murailles ont des oreilles.

Ie vous auouë que ie fais plus de cas d'Auſone que ie n'en faiſois, vous me l'auez fait voir en ſon luſtre, en me le monſtrant dans ſa Poëſie : C'eſtoit, ſans mentir, vn fort honneſte homme, & ie crois que ſa harangue euſt eſté fort bonne s'il l'euſt traduite en vers. Ceux que vous m'auez fait voir de luy, me ſemblent merueilleuſement beaux. Ie connois des hommes comme cela qui vont fort mal à pied, & qui font des merueilles à cheual ; mais ie voudrois bien que ces gens-là ne fiſſent que ce qu'ils ſçauent faire, & que Ciceron n'euſt iamais eſcrit de vers, ni Auſone de proſe.

Si vous me demandez (pour parler à cette heure de cet autre feſtin, dont vous m'auiez fait part)

Vt Naſidieni iuuit me cœna beati.

C'eſt à dire, comme ie me trouue de la bonne chere de Monſieur de Balzac ? ie vous répondray, *vt nunquam in vita fuerit meliùs.* L'Apollon de Luculle, ni l'Apollon meſme de Delphes, ne pourroient rien faire de ſi magnifique; il n'y a point de ſi petit mets qui ne vaille mieux que le Dodecathée d'Auguſte, (vous ſçauez bien

Cum primum iſtorum conduxit menſa choragum,
Sexque Deos vidit Mallia, ſexque Deas.)

qui ne merite des loüanges admirables. C'eſt d'vn

festin comme cela que l'on peut dire,

I lauri di Permesso, & di Parnaso
Andorno à coronar la Gelatina,

Cét homme, sans mentir, est admirable en tout ce qu'il fait. Ie vois de temps en temps des vers de luy, qui sont, sans doute, beaucoup au dessus de ce que ie croyois que nostre siecle pût produire, & qui donneroient de la ialousie, ie ne dis pas à Lucain, ni à Claudian, mais à Lucrece & à Virgile. Mais demandez-luy, ie vous prie, sur quoy il se fonde de croire que i'aye tiré de ses entrailles, l'explication du passage d'Ausone, & pourquoy il me tient de ceux, *qui plus ex iecore alieno sapiunt quàm ex suo.*
Il pense donc que ie ne sçay rien que par reminiscence des choses que mon ame a apprises autrefois dans sa conuersation. Son plat de vent, aussi bien que vostre plat de pierres, m'a pleu extrémement, & ç'auroit esté vne excellente viande en l'Isle de Ruac. (Ie ne sçay, Monsieur, si vous le sçauez.) C'estoit vne Isle où les habitans ne viuoient que de vent, & on n'y donnoit aux malades que des vens coulis. Sans mentir, vous estes de merueilleux ouuriers, vous assaisonnez les choses de sorte qu'il n'y a rien que l'on ne mangeast quand vous l'auez apresté, & que vous ne fissiez aualer auec plaisir. Vous sçauez donner

Cuerpo a los vientos y a las piedras alma.

C'est vn vers de Louys de Gongora que vous ne connoissez-pas. I'ay esté bien-ayse d'apprendre l'alliance que les Atheniens auoient auec Borée, & de sçauoir

qu'il y ait eu vn Noruegien qui ait esté Citoyen d'Athenes : Celuy-là, ce me semble, se pouuoit dire Citoyen du Monde auec autant de droit, que cét autre des leurs qui s'en vantoit. Les Atheniens, au reste, auoient là pris vn Bourgeois bien turbulent. Ie ne croyois pas, ie vous l'auouë, que la mer fust vne larme semblable à celle de cét autre qui mangeoit des pierres encore mieux que moy. Il la ietta, sans doute, lors qu'il fut chassé & garroté par son fils. Ne vous semble-t-il pas (au moins si cela est vray) que l'on peut dire de Saturne, aussi bien que du cheual du pauure Pallas,

guttis humectat grandibus ora.

A la verité, on luy fit de mauuais tours, mais bien a pris pour le genre humain, que comme il estoit fort melancolique, il n'estoit pas grand pleureur, car s'il eust ietté seulement trois larmes, où en serions-nous? *omnia pontus erant*, on peut dire en cette occasion qu'il pleura amerement : mais dites-moy, ie vous prie, si vous le sçauez, pleura-t-il la mer & les poissons?

immania Cete,
Tritonesque citos, Phorcique exercitus omnes.

I'auois oublié à vous parler de vostre passage de Seneque. *Valde me torsit illa podagra, adeoque impliciti mihi videntur hi pedes, vt ad illos vtrosque dextros explicandos nullum dextrum pedem habeam*, si ce n'est qu'il voulust dire que la goutte tourne quelquefois en dedans le pied gauche qui doit estre en dehors, & qu'ainsi estant tourné du mesme costé que le pied droit, il

v. Epist. Cl. Sarravii p. 298-301.

dit *vtrosque dextros* : Mais aussi ne pourroit-elle pas tourner le droit du costé du gauche, & ce seroit *vtrosque sinistros*. Sans mentir, cela est bien difficile: si vous y voyez quelque chose de mieux,

Si quid dextro pede concipis,

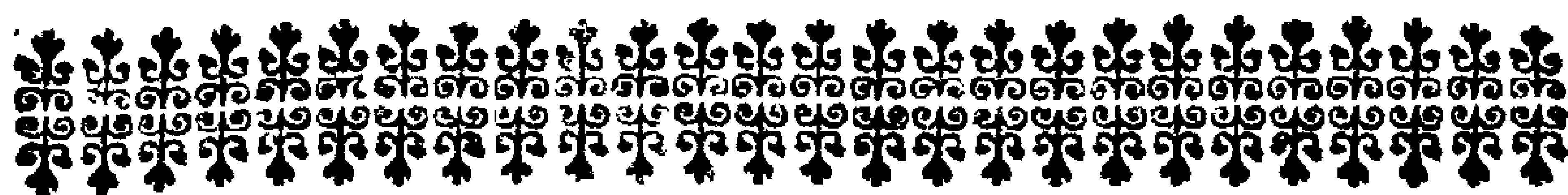
dites le moy.

I'ay appris vostre maladie auec beaucoup d'alarme, quoy que ie ne l'aye sceuë qu'apres qu'elle estoit passée; & i'ay esté estonné d'apprendre le peril où i'ay esté sans en rien sçauoir. Ie vous prie, mon cher Monsieur, de croire qu'il n'y a rien au monde qui me soit plus cher que vous, ni que i'ayme & que i'estime dauantage. Ie n'ay, que ie meure point de ioye si sensible, que lors que ie pense (& ie le pense souuent) que la fortune nous donnera moyen quelque iour de passer le resté de nostre vie l'vn auec l'autre, & de vous auoir *in seriis iocisque amicum omnium horarum*. Ie vous iure qu'il n'y a rien que ie souhaite tant, & que ie suis & seray toûjours à vous auec autant de passion que lors que ie vous voyois tous les matins. Ie vous fais cette protestation à la veille d'vn voyage de six mois où ie m'en vay, car ie parts auec le Roy pour aller en Catalogne. Ne m'escriuez-donc pas, s'il vous plaist, que lors que vous sçaurez qu'il sera retourné. I'aurois plus d'impatience de retourner, si ie croyois vous retrouuer icy cét Esté. Ie vous exhorte à faire tout ce que vous pourrez pour cela. *Qui benè latuit, benè vixit*, n'est pas vn precepte qui vous regarde, laissez-là,

Panaque, Syluanumque ſenem, Nymphaſque ſorores.
Vous-vous deuez au public, & il faut que les hommes comme vous ſoient connus de tout le monde, *omnis autem peregrinatio*, comme vous ſçauez, *eſt obſcura.* Haſtez-donc voſtre retour, ie vous en conjure encore vne fois, & dés que voſtre terme ſera expiré, reuenez icy me reuoir, ou M. ***, ou quelque *** & prenez-garde, *ne quid temporis addatur ad hanc prouincialem moleſtiam.* Ie vous enuoye vn liure de Mademoiſelle de Gournay, qu'elle m'a donné pour vous le faire tenir. Adieu, Monſieur, aymez-moy touſiours, ie vous en ſupplie, ſouuenez-vous ſouuent de moy, & ſoyez aſſeuré que ie ſeray toute ma vie de tout mon cœur,

Voſtre *infœlix Theſeus*, m'a ſemblé merueilleuſement heureux, & Hercule, ſans mentir, ne le tira pas des Enfers plus heureuſement ni plus glorieuſement que vous.

A Paris le 24. Ianuier, 1642. Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE CXXVIII.

MADEMOISELLE,

Sans mon fourgon i'eusse eu, sans mentir, vn extréme regret de n'auoir plus l'honneur de vous voir, & ie croy que i'eusse pensé en vous de meilleur cœur que ie ne fis de ma vie ; car pour vous dire le vray, ie m'y sentois extrémement dispoſé, & ie n'ay iamais eu plus de déplaisir de me separer de vous. Mais vous ne sçauriez croire, Mademoiselle, combien les fourgons sont vne chose diuertissante, & quel excellent remede c'est contre vne grande passion ; tantost il s'y estropie vn cheual, tantost il se rompt vne roüe, tantost ils demeurent toute vne nuit embourbez au milieu d'vn chemin ; & c'est, ie vous iure, tout ce que l'on peut faire auec eux, que de songer deux ou trois fois le iour en la meilleure de ses amies. A cette heure que nous irons plus doucement, & que nous allons nous embarquer sur le Rosne, ie feray mieux mon deuoir de penser en vous, & ie suis trompé si ie n'arriue à Auignon le plus passionné homme du monde. Pour vous, Mademoiselle, qui ne faites de voyage que de chez vous au faux-bourg sainct Germain, & qui n'allez

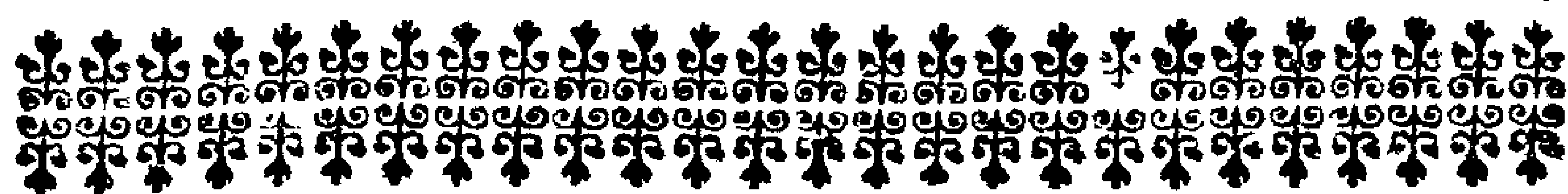
pas par de ſi mauuais chemins que nous ; vous n'eſtes pas, ſans mentir, excuſable, ſi vous ne me faites l'honneur de vous ſouuenir quelquefois de moy : au moins ſçay-je bien que vous y eſtes plus obligée que iamais, & ſi ie ne ſonge pas ſouuét en vous, c'eſt de ſi bõ cœur quand cela m'arriue, & auec de tels ſentimens, que ie ſuis aſſeuré que vous en ſeriez ſatisfaite. Et puis, que ſçait-on ſi ie n'y ſonge pas ſouuét, & ſi ie ne le dis pas de la ſorte, pour n'oſer dire ce qui en eſt? Dans ce doute, ie vous ſupplie, Mademoiſelle, d'en croire ce que vous en dira Monſieur Arnaud, car ie luy ay laiſſé charge de vous expliquer mes intentions, & luy qui fait profeſſion de faire des *oriſpianes*, qu'il vous die, s'il luy plaiſt, combien ie ſuis, & de quelle ſorte,

La reſolution qu'auoit priſe Monſieur le Cardinal d'aller ſur le Rhoſne, a eſté changée, ſur ce qu'il vit auant-hier, comme il ſe promenoit ſur le port, vn batteau chargé de ſoldats, qui courut tres-grand hazard de ſe perdre, & il y en eut meſme quelques-vns qui ſe ietterent dans l'eau & ſe noyerent; & ſon Eminence ne ſe veut pas noyer, pource que cela nuiroit aux deſſeins qu'il a ſur le Rouſſillon.

MADEMOISELLE,

A Lyon le 23. Feurier, 1642. Voſtre, &c.

A LA



A LA MESME.

LETTRE CXXIX.

MADEMOISELLE,

Ie voudrois que vous m'eussiez veu l'autre iour, de quelle sorte ie fus depuis Vienne iusques à Valence. Le iour ne commençoit qu'à poindre, & le Soleil à rayonner sur le sommet des montagnes, quand nous nous mismes sur le Rhosne. Il faisoit vne de ces belles iournées qu'Apollon prend quelquefois pour luy seruir de pannache, & que l'on ne voit iamais à Paris, que dans le plus beau temps de l'esté. Ceux auec qui i'estois, consideroient tantost les montagnes de Daufiné, qui paroissoient à la main gauche, à dix ou douze lieuës de nous, toutes chargées de neiges; tantost les collines du Rhosne, que l'on voyoit couuertes de vignes, & des vallons à perte de veuë, tous pleins d'arbres fleuris. Pour moy, dans cette réjouïssance de tout le monde, ie montay seul sur la cabane qui couuroit nostre bateau, & tãdis que les autres admiroient ce qui estoit à l'entour de nous, ie me mis à penser à ce que i'auois quitté. I'auois le coude du bras droit appuyé sur la couuerture de la barque, la teste vn peu panchée, & soustenuë sur la main du mesme bras, & l'autre negligemment estendu, dans la main duquel

ie tenois vn liure qui m'auoit ſeruy de pretexte à ma retraite. Ie regardois fixement la riuiere que ie ne voyois pas. Il me tomboit de moment en moment de groſſes larmes des yeux, ie faiſois des ſoûpirs, auec chacun deſquels il ſembloit que ſortiſt vne partie de mon ame, & de temps en temps, ie diſois des paroles confuſes & mal formées, que les aſſiſtans ne peurent pas bien ouïr, & que ie vous diray quand vous voudrez. Cecy, que ie vous raconte, euſt paru dauantage, & euſt receu plus d'ornemens, ſi ie vous l'euſſe eſcrit en vers, car ie vous iure que les Nymphes des eaux furent touchées de ma douleur, que le Dieu du fleuue en fut eſmû; mais tout cela ne ſe peut pas dire en proſe. Tant y a que ie demeuray ſept heures de cette ſorte ſans remuër ni pied ni patte. Ie voudrois, Mademoiſelle, que vous m'euſſiez veu ainſi, deuant Dieu, cela vous euſt donné deuotion, & le maiſtre de noſtre batteau dit qu'il auoit mené en ſa vie plus de dix mille hommes depuis Lyon iuſques à Beaucaire; mais qu'il n'en auoit iamais veu vn qui paruſt auoir l'eſprit ſi égaré. Apres cette belle deſcription que ie viens de faire, il me vient de tomber dans l'eſprit, que vous-vous imaginerez que tout cela eſt faux, & que ce que i'en ay dit, n'eſtoit que pour trouuer moyen de remplir vne lettre. Quand cela ſeroit, Mademoiſelle, ie ſerois en verité excuſable, car pour vous parler franchement, on eſt ſouuent bien empeſché à trouuer que dire: & ie ne puis pas comprendre, que ſans quelques inuentions comme cela, des perſonnes

qui n'ont ni amour ni affaires enſemble, ſe puiſſent eſcrire ſouuent; neantmoins, pour vous dire naïuement ce qui en eſt, tout ce que ie vous ay dit de ma réuerie, de mes ſouſpirs, & de ma triſteſſe, eſt vray. Pour ce qui eſt du reſſentimēt qu'en eurent les Nymphes & le Dieu du Rhoſne, ie n'en ſuis pas aſſeuré. Ie paſſay toute vne matinée ſans quitter mes penſées vn moment. Dans cét eſpace de temps ie ſongeay, ie vous l'auouë, trois ou quatre fois en Mademoiſelle***; le reſte ie l'employay à penſer en Madame voſtre mere, & en vous. Ie vous auois bien promis que ſi nous allions ſur l'eau, ie m'acquiterois de ce que ie vous dois; ie l'ay ſi bien fait, que ſi cela m'arriue encore vne fois de la ſorte, ie ſeray fou, au premier Soleil de Languedoc qui me donnera ſur la teſte. Il eſt deſia ſi chaud en Auignon, qu'à peine le pouuons-nous ſouffrir. Le Printemps eſt icy arriué quand & quand nous, nous y trouuons par tout des puces, & des violettes: ie vous les ſouhaite toutes de bon cœur; car ie ſeray bien ayſe, Mademoiſelle, que vous ne dormiez pas trop en mon abſence, & ie vous deſire tout ce que ie vois de beau, & ſuis.

C'eſtoit, ie vous aſſeure, vne belle choſe à regarder, que de voir hier au ſoir les ruës d'Auignon pleines de chandelles, de lanternes, de flambeaux par toutes les feneſtres, pour voir Monſieur le Cardinal qui y arriua à ſept heures du ſoir: il y faiſoit clair comme en plain iour, & ſi le Pape arriuoit icy, on ne le

pourroit pas mieux receuoir. On luy donnoit par tout mille benedictions, & à cause que c'est terre Papale, ils en sont liberaux en ce païs-cy. Les Iuifs d'Auignon se portent bien : Monsieur le Vice-Legat gros & gras, Monsieur le Comte d'Alais vn peu plus que luy.

MADEMOISELLE,

A Auignon le Lundy gras 1642.

Vostre, &c.



A MONSIEVR LE PRESIDENT de Maisons.

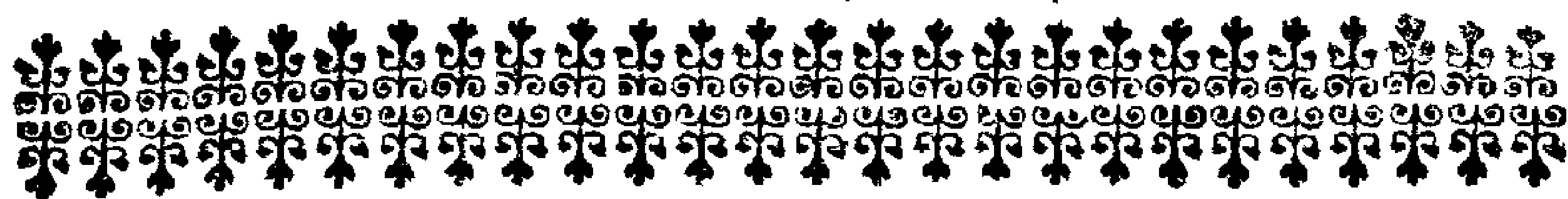
LETTRE CXXX.

MONSIEVR,

C'est vne trop grande bonté à vous, de prendre la peine de m'escrire, & de me traitter aussi ciuilement que si ie ne vous auois pas les infinies obligations que ie vous ay. Ie vous supplie tres-humblement, & tres-serieusement, de ne vous en plus donner la peine. La plusspart du temps, vous n'auez rien à me mander; pour moy, outre que mon deuoir m'oblige à vous escrire, les nouuelles qu'il y a icy de temps en temps, me fournissēt dequoy le pouuoir faire. Ie vous auouë, pourtant, Monsieur, que i'ay eu vn extreme plaisir à lire la derniere lettre qu'il vous a plû de m'escrire, & toutes les fois que vous aurez à me dire d'aussi agreables nouuelles, ie ne refuse pas que vous me fassiez l'honneur de me les faire sçauoir. Ie suis rauy de la grande amitié que ie vois que vous auez faite depuis mon depart auec Mademoiselle de Ramboüillet; ie ne le connois pas plus par vos lettres que par les siennes; elle ne m'escrit iamais sans me parler de vous, & auec toute l'affection & toute l'estime qui vous est deuë. Ce m'est, sans mentir, Monsieur, vne extré-

me conſolation de ce que vous & Madame de Ramboüillet, me plaignez de la folie que i'ay faite, & ce me ſera vne raiſon pour n'en plus faire à l'auenir, outre que i'en ay fait de nouueau vne proteſtation ſolennelle entre les mains de Monſieur de Chauigny. I'ay auſſi beaucoup de ioye, que vous ayez eu le credit de tenir quinze iours M.*** &, ce qui eſt dauantage, de faire deffenſes aux autres d'y aller; il me déplaiſt ſeulement de ce que vous n'en diſpoſez que quand elle ſe veut reformer, & qu'elle eſt en eſtat de penitence. Ie vous exhorte, neantmoins, à ne vous point rendre, car le temps, la fortune, & l'adreſſe d'vn honneſte homme, peuuent changer beaucoup de choſes. Apres auoir parlé de ces choſes-là, il me ſemble, Monſieur que vous n'aurez pas grand plaiſir, que ie vous entretienne des nouuelles de deça: Auſſi pour ne vous pas ennuyer, ie vous les diray le plus ſuccinctement que ie pourray * * * * * * * * * * * * *

A Narbonne, le 10. May 1642. Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CXXXI.

MONSIEVR,

C'est vn excés de vostre bonté de me remercier de quelque chose, moy qui ne sçaurois iamais assez faire pour vous, & qui vous en deurois encore de reste quand i'aurois cent fois hazardé ma vie pour vostre tres-humble seruice. De cette bonté, Monsieur, & de l'offre qu'il vous plaist me faire, ie vous rends mille graces tres-humbles, & i'ay vne extréme joye de voir que dans les plus grandes, & les plus petites choses, vous ne cessez de me donner des tesmoignages de l'amitié que vous me faites l'honneur d'auoir pour moy. Quoy que i'aye ioüé fort étourdiment, ie ne me suis pas pourtant si fort emporté, que ie ne me sois reserué assez d'argent pour me tirer d'icy, & suis seulement bien fasché de vous auoir mis en main vne si mauuaise assignation, & de vous auoir donné vn creancier qui n'est guere meilleur que moy. Au reste, Monsieur, ie ne vous puis dire l'extréme ioye que i'ay de voir la grande amitié que vous auez faite auec tout l'hostel de Ramboüillet: Mademoiselle de Ramboüillet ne m'écrit iamais sans me dire quelque chose de vous, par où elle marque l'extréme cas qu'elle en fait,

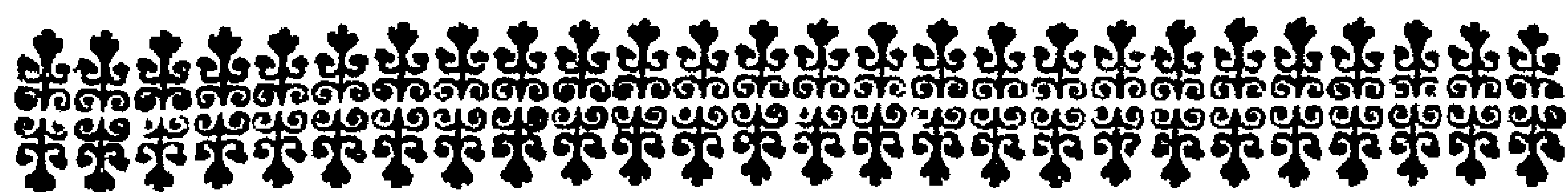
& afin que vous cognoissiez mieux les sentiments qu'a pour vous Mōsieur le Marquis de Pisany, ie vous enuoye vn morceau de la derniere lettre qu'il m'a écrite. Pour Monsieur de Chauigny, vous estes sans mentir obligé de l'aymer de tout vostre cœur; à toutes les occasions qui s'en presentent, il parle de vous auec toute l'estime, & toute l'affection imaginable: il se vante de vostre amitié à tous ses amis, & la promet à ceux qui luy sont les plus chers, & qu'il veut obliger le plus. Il me dit l'autre iour que vous luy auiez escrit vne lettre la plus iolie, & la plus obligeante du monde, mais pource qu'il estoit en compagnie, il n'eut pas le temps de me la monstrer: il partit il y a trois iours pour aller à l'armée, & assister à la ceremonie de l'ordre que le Roy donna hier au Prince de Mourgues, & reuient demain; Pour ce qui est du retour du Roy, on n'en sçait rien. I'auray en cela, Monsieur, tout le soin que ie dois auoir des choses que vous me commandez. On commence à r'alentir l'esperance que l'on auoit d'auoir Perpignan si-tost, on dit à cette heure vers le quinziesme du mois qui vient. Monsieur de Turene m'a dit qu'il gageroit bien deux cens pistolles que l'on l'aura dans tout le mois de iuin. Toutes les fois que Monsieur de Chauigny va à l'armée, il loge chez Monsieur des Noyers, c'est à cette heure la plus grande amitié du monde, mais vraye & sincere tout de bon. Ie suis,

MONSIEVR,

A Narbonne le 22. May, 1642.

Vostre, &c.

A MON-



A MONSIEVR CHAPELAIN.

LETTRE CXXXII.

MONSIEVR,

Quelque hardy que ie ſois, ie n'oſerois retourner à Paris ſans vous faire réponſe, & i'ay honte, ſans mentir, d'auoir tant tardé à vous rendre ce deuoir: mais ie vous l'auouëray franchement, préuoyant que i'aurois encore à vous écrire, pour vous faire ſçauoir le iugement que l'on auroit fait des vers que vous auez enuoyez, i'ay differé tant que i'ay pû, en deſſein de ménager vne lettre. Si vous eſtes iuſte, vous ne deuez pas trouuer étrange que l'on aye peur en eſcriuant à vn Docteur comme vous eſtes; & certes, quand il me vient en la penſée que c'eſt au plus iudicieux homme de noſtre Siecle, à l'Ouurier de la Couronne Imperiale, au Metamorphoſeur de la Lionne, au Pere de la Pucelle, que i'eſcris, les cheueux me dreſſent en la teſte ſi fort, qu'il ſemble d'vn heriſſon; mais d'ailleurs, quand ie penſe que cette lettre s'adreſſe au plus indulgent de tous les hommes, à l'excuſeur de toutes les fautes, au louëur de tous les ouurages, à vne colombe, à vn agneau, à vn mouton, mes cheueux s'applatiſſent tout à coup plat cõme d'vne poule moüillée, & ie ne vous crains non plus que rien. Ie vous diray donc nuë-

Madrigal

ment,& franchement, Monſieur, comme à vn mouton que vous eſtes, que les vers de Monſieur de Balzac n'ont pas encore eſté veus de Monſieur le Cardinal.

O Cœlum, ô Terras, ô Maria Neptuni!

vous écrierez-vous. Eſt ce là l'eſtat que l'on fait des enfans de Iupiter ? & comme on traitte le premier homme du monde; *frange miſer calamos vigilataque prælia dele*. Vous auez raiſon de dire tout cela; mais vous ne ſçauriez croire combien on a eu d'autres choſes à penſer durant tout ce voyage, & ſi Apollon, que bien cognoiſſez, fuſt venu luy-meſme à Narbonne, ie dis auec tous ſes rayons, il n'y euſt eſté receu qu'en qualité de Chirurgien. I'en ay parlé cent fois à Monſieur de Chauigny, qui m'a touſiours répondu que pour l'amour de Monſieur de Balzac, il falloit reſeruer cela au temps où l'eſprit de ſon E. fuſt plus tranquille, & plus en état de bien gouſter cette ſorte de choſes. Il m'a donné charge, au reſte, de vous prier de ſa part de faire de grands remercimens à noſtre amy, pour les epigrammes qu'il a faites pour luy, deſquelles il eſt merueilleuſement ſatisfait; à dire le vray elles ſont les plus belles du monde. Pour ce qui eſt des vers pour Monſieur le Cardinal, ils ſont entierement de Virgile, auec vn peu plus d'enthouſiaſme qu'il n'a accouſtumé d'en auoir; & pour moy, quand i'aurois les deux bras rompus, ie prendrois plaiſir à les entendre; s'il y a de la honte que celuy pour qui ils ont eſté faits, ne les ayt pas encore veus, la plus grande partie en retombe ſur Monſieur de la Victoire, qui en eſtoit

principalement chargé. Pour moy, i'ay eu en cela tout le soin & toute l'affection que ie deuois auoir, & sans mettre en consideration le poids de vostre recommandation, & la passion que i'ay à seruir Monsieur de Balzac, i'aurois, ie vous iure, sollicité aussi ardemment pour vn homme du fond de la Suede, qui auroit fait ce que vous auez enuoyé icy. Toute la faute que i'ay faite est de ne vous auoir pas écrit plustost; mais vous m'en auez bien pardonné d'autres, & m'en pardonnerez encore, puisque ie suis,

MONSIEVR,

A Auignon le 12. Iuin 1642.

Vostre, &c.



A MADEMOISELLE DE de Ramboüillet.

LETTRE CXXXIII.

MADEMOISELLE,

Il faut auouër que ie vous aimerois estrangement, si ie ne vous voyois iamais; pour auoir esté seulement deux mois sans estre aupres de vous, mon affection en est augmentée de moitié, & s'accroist tellement de iour en iour, que si ie ne vous reuoy bien-tost, ie sens bien qu'elle passera toute sorte de bornes. A dire vray, outre la satisfaction que i'ay d'auoir esté quelque temps sans disputer auecque vous, & d'auoir passé vn Caresme sans que nous ayons eu querelle sur les laits d'amande; Ie vous auouë, Mademoiselle que vos lettres contribuënt encore beaucoup à faire que ie iuge de vous plus fauorablement, & que ie vous trouue plus aymable. Les deux que vous m'auez fait l'honneur de m'écrire, m'ont estonné de nouueau, comme si ie n'auois iamais connu vostre esprit, & quoy que l'on ait (à parler franchement) quelque dépit de lire des choses que l'on ne pourroit écrire, i'en ay receu ie vous asseure, vn extréme plaisir: elles m'ont cõsolé de tous mes déplaisirs; elles m'ont presque guery de tous mes maux, & m'ont donné vne ioye que ie

ne pouuois auoir icy, que par enchãtement ou par miracle. Il y a tant de l'vn & de l'autre en tout ce que vous escriuez, que ie ne m'estõne pas, Mademoiselle, qu'elles ayent fait cet effet en moy; Ie m'estonne seulement de ce qu'elles m'ont donné vne extreme impatience d'auoir l'honneur de vous reuoir, puis qu'il est certain qu'il n'y a point d'homme qui eût le goust des bonnes choses, & qui vous connust aussi méchante que ie vous connois, qui ne desirast volontiers estre toûjours à deux cens lieuës de vous pour receuoir de vos lettres. Vous deuriez encore plus souhaitter que ie me contentasse de cét honneur, & que ie ne me r'approchasse pas de vous; car sans doute en estant éloigné, ie vous sers beaucoup mieux, & vous dois estre sans cõparaison plus agreable. Et certes, quand ie songe à tous les seruices que ie vous ay rendus depuis que ie suis hors de Paris; à tout ce que ie dis de vostre part à M. de Roussillon; aux asseurances que ie donnay de vostre affection à Monsieur le Comte d'Alaix, aux protestations que ie fis à Madame sa femme, qu'elle estoit vne des personnes du monde que vous honoriez, & que vous aymiez le plus; aux merueilles que ie dis pour vous à Madame de saint Simon, & aux paroles auec lesquelles i'asseuray Messieurs les Deputez de Marseille, de la bonne volonté que vous auiez toûjours euë pour eux & pour leur ville; Il me semble que ie ne vay par le monde que pour vous y acquerir des seruiteurs, pour y entretenir vos amitiez, & pour estendre vostre reputation. Encore hier. Monsieur le

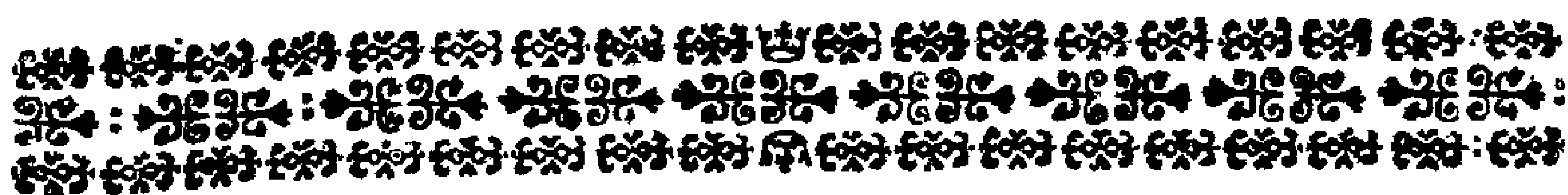
President F. que ie trouuay dans la chambre du Roy, me vint parler de vostre bel esprit : ie luy dis qu'il estoit vn des hommes du monde qui estoit autant à vostre gré, & qu'il y auoit long-temps que ie connoissois que vous auiez vne inclination particuliere pour luy. Il est beau, & le creut : & ie vous asseure, Mademoiselle, & Monsieur de Chauaroche aussi, que si vous plaidez iamais à la Cour de Parlement de Grenoble, le premier President sera pour vous. I'ay eu vn extreme plaisir à voir tout ce que vous me mandez des maistresses de M^r. le Marquis de S^t. M. Sans mentir i'en ay vne extreme ioye, & pour estre entierement honneste homme, il luy manquoit d'auoir fait vne fois cette sorte de vie-là. A dire le vray, pour mettre quelque chose dans son esprit qui pût tenir la place de la personne qui y estoit, il falloit qu'il y en mist sept à la fois ; & encore, il aura de la peine à trouuer en sept autres, toutes les choses qu'il aymoit en vne seule. Cependant, ie trouue estrange, pour vous parler franchement, & ne comprens pas comme il se peut faire qu'vn homme ayme ainsi sept personnes à la fois ; car pour moy, ie n'en ay iamais aymé que six, lors que i'en ay aymé le plus, & il faut estre bien infame pour en aymer sept. Mais, Mademoiselle, selon que ie voy qu'il est deuenu coquet, & que ie suis deuenu chagrin, ie croy pour moy que nos deux ames se changerent quand il m'embrassa la derniere fois, lors que ie luy dis Adieu. Car depuis ce temps-là, i'ay eu vne perpetuelle inquietude, i'ay tousiours souhaité

d'eſtre hors des lieux où i'eſtois, meſme il me ſemble que i'ay mieux aymé Mademoiſelle du Vigean que de couſtume. Ie ne ſçay ſi cela vient, ou de l'hõneur qu'elle m'a fait de ſe ſouuenir de moy, ou bien de ce qu'il faut qu'vne affection ſi bien fondée s'augmẽte & s'accroiſſe à toute heure; mais ie voudrois qu'au lieu qu'il a aymé iuſqu'icy la plus douce perſonne du monde, il ſe fut adreſſé à cette autre que vous ſçauez, qui veut, quand vne fois on s'eſt déclaré eſtre dans ſon ſeruice, que l'on y demeure, & que l'on y meure; pour voir ce qui en fût arriué. Et il ſeroit expedient, ſans mentir, pour le bien de tout le monde, que l'on vît vne fois vn infidelle puny. Ie l'appelle infidelle, quoy qu'il n'ait fait que ce qu'on deſiroit de luy; mais il ne deuoit pas le pouuoir faire, & pour ſon honneur & pour l'affection que ie luy porte, ie voudrois qu'il en fût mort. Mais nous verrons quelque iour ces galans-là terriblement châtiez en l'autre monde. Pour moy, qui ay eſté pecheur comme les autres, ie me ſuis admirablement conuerty, & ie puis dire que i'ay mis mon ame en repos de ce coſté là. Mais, Mademoiſelle, qu'eſt-ce que vous me contez du mariage de Mademoiſelle de V. * * * * & du Comte de G. * * *; & où eſt-ce que la Fortune a eſté chercher ces deux perſonnes pour les ioindre enſemble? Ie me réjouïs de celuy de Mademoiſelle de C. & du Comte de F. il y a vne de nos amies qui ſera bien *flaniere* à ces nopces-là, & ie ſuis bien fâché de n'y eſtre pas. Toutes les nouuelles ſont

que ceux de Colioure capitulent; vous verrez par la lettre que ie vous enuoye , que ie n'ay pas oublié de faire rendre à Madame de Lesdiguieres celle que vous luy écriuiez. Il y a, Mademoiselle, quatre heures que j'écris; n'est-il pas temps, à vostre aduis, que ie vous die, que ie suis,

Vostre, &c.

A MON-



A MONSIEVR ESPRIT.

LETTRE CXXXIV.

MONSIEVR,

On peut dire de vostre lettre, aussi bien que du chariot du Soleil (eussiez-vous pensé que le chariot du Soleil & vostre lettre eussent rien de commun ensemble?)

Materiam superabat opus.

Ie n'eusse pas creu, pour vous dire le vray, qu'il pust arriuer que Madame la Comtesse de T.*** me donnast tant de plaisir, que M. la V. D. me deust estre si agreable, ni que l'on pust rien faire de si bon de Madame de C***; cependant, de la façon dont vous les auez mises, i'ay pris vn extréme plaisir de les voir toutes, & vous auez si bien embausmé ces corps, que les plus sains, & les plus ieunes ne m'auroient pû plaire dauantage. Cela fait voir, Monsieur, qu'vn grand ouurier fait des merueilles en toutes sortes de matieres; & celle-cy, qui apres la matiere premiere, estoit la plus nuë, & la plus pauure de toutes, a receu de vous vne forme si excellente, que vous en auez fait vn parfait composé. Il n'appartient qu'à vous de faire Mercure de tout bois; celuy-cy, dont tout autre que vous n'auroit pû faire que des cendres, a esté si bien

arrangé, & employé auec tant d'industrie, que le cedre, le calambou, & le Palo d'Aquila, ne sont rien au prix. Vous auez, entre vous autres hyrondelles, vne proprieté merueilleuse de faire auec vn peu de terre & de paille (car vous sçauez

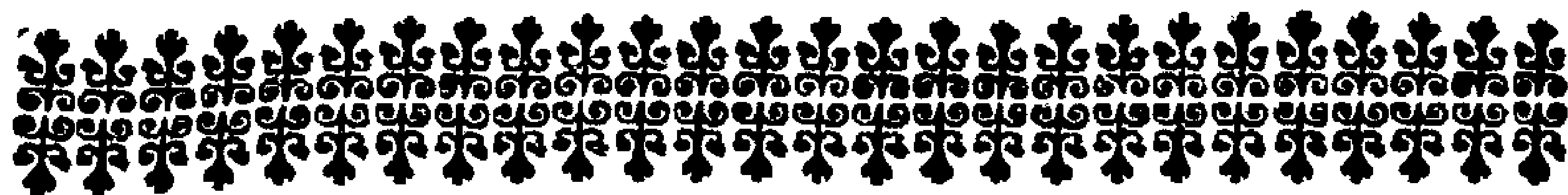
Et mirè luteum garrula fingit opus)

des ouurages qui sont aussi admirables que les plus beaux effects de la plus parfaite architecture. Il n'y a, sans mentir, si beau gratte-cu, qui ne deuienne rose entre vos mains.

Quidquid calcaueris hic rosa fiet,

Et vne hyrondelle comme vous peut faire le printemps. Aussi, ie vous honore, ie vous iure, comme si vous estiez vn Aigle, ou tout au moins vne Austruche, & suis

A Nismes le 17. Iuin 1642. Vostre, &c.



A MONSIEVR COSTART,

LETTRE CXXXV.

MONSIEVR,

Voyez ſi ie ne procede pas de bonne foy auecque vous, puiſqu'vn ſi beau pretexte que celuy d'vn ſi grand voyage, & qui ſe fait auec tant de diligence (car en ſix iours, nous auons eſté de Paris à Grenoble en carroſſe) ne m'empeſche pas de vous faire reſponſe. Ie receus voſtre derniere lettre vn quart-d'heure deuant que de partir; Ie prens part à vos proſperitez, comme ſi c'eſtoient les miennes, & tandis que ie ſuis mal-heureux dans toutes les choſes que ie deſire, ie me tiens heureux de voſtre heur. En effet, ie ne puis pas dire que la fortune me ſoit tout à fait ennemie, puis-qu'elle vous eſt fauorable, & ie luy pardonne tout le mal qu'elle me fait, en reconnoiſſance du bien que vous en receuez. Vous ſerez eſtonné de ce que vous allez entendre; &, ſans mentir, i'ay honte de vous le dire. M*** m'eſt plus cruelle que iamais, plus fiere qu'elle ne l'eſtoit dans ſes lettres, & ce qui eſt pitoyable & honteux tout enſemble, cette reſiſtance me picque, & ie ſuis plus amoureux d'elle que vous ne me l'auez iamais veu.

O indignum facinus, nunc ego &

Illam ſceleſtam eſſe & me miſerum ſentio ;
Et tædet, & amore ardeo, & prudens, ſciens,
Viuus, videnſque pereo, nec quid agam ſcio.

C'eſt vne des raiſons qui m'a fait entreprẽdre ce voyage, *vt defatiger*; mais i'ay peur qu'il m'arriuera comme à celuy-là. Vous qui eſtes plus ſage, & qui la connoiſſez mieux, donnez-moy quelque conſeil là-deſſus, & dites-moy ſi vous iugez qu'elle demeurera opiniaſtre dans la reſolution qu'elle ſemble auoir priſe. Mais parlez-m'en franchement, & en vne rencontre comme celle-là, ne vous ſeruez point de voſtre complaiſance ordinaire, ce me ſera, peut-eſtre, vn remede de croire qu'il n'y en a point; Vous eſtes plus obligé que perſonne, de me tirer de ce mal, car outre que vous me deuez plus aymer que perſonne ne m'ayme, c'eſt vous qui, en quelque ſorte, m'auez cauſé tous les déplaiſirs que i'ay à cette heure, & qui me la fiſtes voir la premiere fois,

te cum tuâ
Monſtratione magnus perdat Iupiter.

Ce n'eſt pas tout de bon que ie le dis, m'ais c'eſt qu'il m'a ſemblé qu'il eſtoit aſſez à propos. Ie ne vois pas plus clair que vous dans le mot ſur lequel vous me conſultez, quoy que i'y aye ſongé en chemin. A la verité, ce n'a pas eſté beaucoup, car ie ne ſçaurois penſer bien fort qu'en elle. Adieu, oſtez-luy viſtement mon cœur, afin que vous l'ayez tout entier, ou faites, au moins, qu'elle le poſſede auec iuſtice. Ie ſuis,

MONSIEVR,

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CXXXVI.

DOMINE,

Sans mentir auec tout voſtre latin, vous eſtes vn grand niais, & vous faites bien voir que les plus grands Clercs ne ſont pas les plus fins. Ie fus admirablement bien auec M*** dés le premier demy-quart d'heure que ie la vis; A peine nous euſmes-nous fait chacun deux ou trois reproches, que nous-nous embraſſaſmes de meilleur cœur que iamais. L'Amour eſternua plus de deux cens fois ce iour-là, tantoſt à droit, & tantoſt à gauche, & en a eſté enrumé plus de trois ſemaines; elle m'en donna *mille, deinde centum, deinde mille altera, deinde ſecunda centum*; Voyez donc où vous en eſtes d'auoir allegué ſi mal à propos ces deux Epigrammes; car, pour vous dire le vray, ie trouue qu'elle a le nez fort bien fait, & ie ſuis de l'auis de ſa Prouince; *Sic meos amores?* Il ne ſe faut pas laiſſer attraper comme cela à ce que les Amants diſent dans leur colere, & quoy que Phædria die en entrant ſur le theatre *meretricum contumelias*, à vne ſcene de là, il donneroit ſur les aureilles à quiconque luy diroit que Thais ne fut pas vne fort honneſte femme. Ne vous ſouuenoit il plus de voſtre *Publius Mimus Amantium*

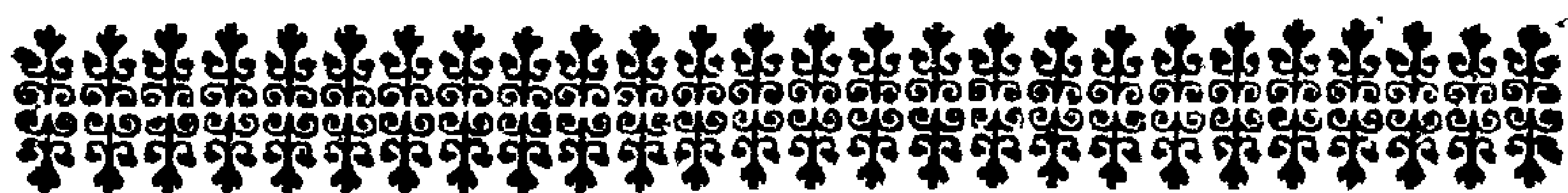
iræ, & de l'autre, qui mettant les choſes en leur ordre, dit, *iniuriæ*, *ſuſpectiones*, *inimicitiæ*, *induciæ*, *bellum*, & puis à la fin *pax rurſum*. Selon que nous vous connoiſſons niais, & la croyance que ie ſçay que vous auez de cét eſprit fier & reſolu, nous iugeaſmes que vous y ſeriez attrapé, & que vous eſcririez vne lettre qui nous donneroit du plaiſir, mais afin que vous luy en ſçachiez gré, & que vous ayez regret de luy auoir voulu arracher le cœur; Ie vous aſſeure que i'eus de la peine à la faire reſoudre à vous faire cette trahiſon. C'eſt cela qui a eſté cauſe que vous n'auez pas eu plus ſouuent de ſes lettres, & elle s'en eſt empeſchée pour ne vous pas mentir plus d'vne fois. Mais il faut auoüer que ſi vous manquez de iugement, en recompenſe vous auez bien de l'eſprit, voſtre lettre m'a pleu admirablement. Il y a des apliquations les plus heureuſes du monde, & pour mieux dire les plus ingenieuſes, particulierement ce *di boni*, & ce *fundi calamitas*, mais *quod me capere oportuerat, hæc intercipit*, de quel endroit l'entendez-vous; par voſtre explication de *hèm alterum*. Ie ne l'approuue pas, car Gnaton eſtant vrayſemblablemẽt plus vieux que Thraſon, ou du moins de meſme âge, quelle apparence, qu'il vouluſt dire qu'il ſemblaſt que Thraſon eut fait l'autre; *haud ita iuſſi*; ceſt vn equiuoque ſur *rectè iocularium in malum, viſu dignum*. Ie verray Monſieur de ***, puiſque vous me le commandez, car cela me le rend bien plus conſiderable que d'eſtre Eueſque. Le mot de Monſieur Poquet me ſemble admirable; ie vous ay touſiours

bien dit qu'il auoit plus d'eſprit que vous. Sans mentir, ie crois que c'eſt luy qui vous fait vos lettres ; ie voudrois bien qu'il vouluſt faire mes reſponſes. Mais, dites-moy d'où eſt cet Hemiſtiche, ie ne l'ay iamais leu, & il ne me ſemble pas qu'il puiſſe iamais auoir eſté dit, que pour le bled des baſtions de la Rochelle. Ie ſuis,

MONSIEVR,

A Paris le 4. d'Aouſt.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Roquelaure.

LETTRE CXXXVII.

MONSIEVR,

Ie ne ſçay ce que me vaudra l'honneur de voſtre amitié, mais elle me couſte deſia bien cher; il ne ſe paſſe point de campagne que ie ne voye, pour l'amour de vous, beaucoup de mauuais iours, & que les hazards que vous courez ne me mettent en vne extréme peine; cependant, i'ay beaucoup de ioye de voir que par vne fortune aſſez bizarre, vous trouuez touſiours moyen d'acquerir de la gloire dãs des armées qui ſont battuës, & que dans des occaſions qui ſont malheureuſes preſque pour tous les autres, vous ne laiſſez pas de vous ſignaler. En effet, Monſieur, vous ne ſçauriez pas, ce me ſemble, vous plaindre auec iuſtice de la fortune, car ſi elle ne ſe met dans voſtre party, au moins elle vous met touſiours dans celuy duquel elle eſt, & à la fin de tous les combats, il ſe trouue que vous eſtes du coſté des victorieux. Pour moy, qui ſuis moins ialoux de voſtre liberté que de voſtre gloire, ie vous auouë que ie ne me puis affliger de voſtre priſon, & apres ce qui eſt arriué, ie vous ayme bien mieux

mieux parmy les Eſpagnols, que ſi vous eſtiez parmy les noſtres. Ie ſouhaite, Monſieur, que vous receuiez d'eux tout le bon traittement que vous meritez, & ie ne doute pas que cela n'arriue, car outre ce qu'on doit à voſtre condition, il y a des qualitez en voſtre perſonne qui gagnent en trois iours le cœur de ceux qui vous approchent, & ie ne fais pas de difficulté que les ennemis qui vous ont pris ne ſoient vos amis à cette heure. I'irois volontiers, s'il m'eſtoit permis, vous tenir compagnie auec eux, car il n'y a rien, ſans mentir, Monſieur, que ie ne fiſſe de bon cœur, pour vous faire voir combien ie ſuis recognoiſſant de l'honneur que vous me faites par tout, en publiant que vous m'aymez, & Paris, ni la Cour, ne me ſçauroient donner plus de plaiſir, que i'en aurois d'eſtre aupres de vous, & de vous teſmoigner que ie ſuis auec vne extréme paſſion

Voſtre, &c.



A MONSIEVR LE MARQVIS de S. Maigrin.

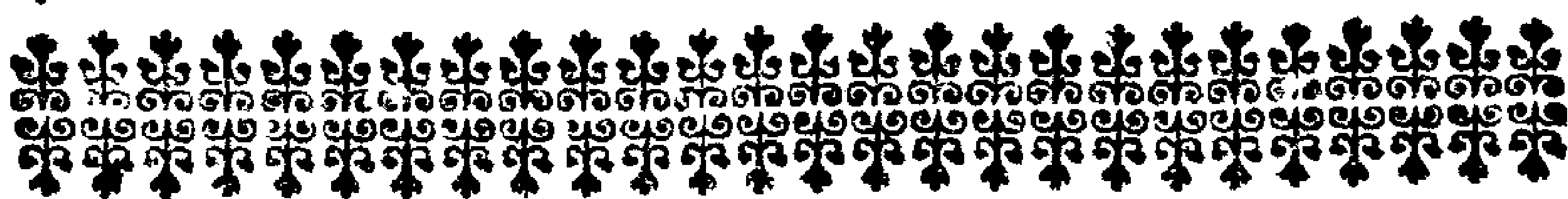
LETTRE CXXXVIII.

MONSIEVR,

I'ay esté trois iours entiers en doute si vous estiez mort; vous pouuez vous imaginer auec quel déplaisir. Dans cette alarme où i'estois, i'ay receu, comme vne bonne nouuelle, celle qui m'a appris que vous estiez prisonnier; & ie n'ay pû m'affliger de la perte de vostre liberté, apres auoir esté si en peine de vostre vie. Aussibien, Monsieur, si vostre destinée eust esté entre mes mains, ie vous auouë que ie ne vous en eusse pas donné vne autre que celle que vous auez euë; & comme i'apprehendois estrangement d'apprendre que vous fussiez demeuré entre les morts, ie n'eusse pas esté bien-aise non plus que vous fussiez entierement eschappé. La fortune a trouué le milieu que ie desirois, & ie crois que ie me rencontre en cela dans vos sentimens; & estant aussi braue, & aussi chagrin que vous estes, ie m'imagine que vous n'eussiez pas joüy auec beaucoup de ioye d'vne liberté que vous eussiez conseruée en vous retirant. Si vous voulez, Monsieur, lors que ie seray à Paris, m'enuoyer demander par vn tambour, comme vn de vos domesti-

ques, ie ne dénieray pas d'estre à vous, & ie vous iray trouuer de tout mon cœur; ie meurs d'enuie aussi bien d'apprendre toutes vos auentures, & ie pense que vous auriez le loisir à cette heure de me les conter. Ie souhaite auec vne extréme passion que vous en ayez tousiours de bonnes, & si ayant à regretter six ou sept Maistresses, vous auez quelque temps de reste, pour songer à moy, ie vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de vous souuenir quelquefois que ie suis

Vostre, &c.



A MONSIEVR DE CHAVIGNY.

LETTRE CXXXIX.

MONSIEVR,

Ie vous iure que c'est par pure force d'amitié que ie vous escris, & pour ne pouuoir m'empescher de vous dire, que ie languis icy d'y estre si long-temps sans vous. Apres auoir tant souhaité de sortir d'Italie, ie m'ennuie à Paris, plus que ie ne faisois à Turin, & ayant vn bel appartement dans l'Hostel de Crequy, il m'arriue souuent de souhaiter la chambre de la Graue & celle de la Noualaise, & quelquefois mesme mon lict de la Souchiere. Ce iour que le vent & la pluye me firent le nez d'vne si plaisante sorte, i'eus plus de plaisir que ie n'en ay icy dans les plus belles iournées ; & pour vous faire tout comprendre en vn mot, ie consentirois d'entretenir quatre heures tous les soirs M. ***. pour auoir l'honneur de vous voir vne demy-heure tous les iours. Tout de bon, Monsieur, il me semble que ie suis tombé dans vne creuasse, d'où il faudroit quarante deux brasses de cordes pour me tirer ; il n'y a que vous qui m'en puissiez oster, & iusqu'à ce que vous soyez de retour i'y demeureray tousiours criant & heurlant horriblement. Il ne se passe, sans mentir, point de iour que ie n'adjouste quelque

chose à l'affection que i'ay pour vous ; & soit que i'aye eu plus de loisir de me reconnoistre, & de considerer les obligations que ie vous ay, ou qu'estant meslé auec les autres hommes, ie connoisse mieux l'extreme difference qu'il y a de vous à eux, ie vous ayme beaucoup dauantage que ie ne faisois dans le voyage, lors que ie vous aymois desia plus que moy-mesme. Pardonnez-moy, Monsieur, si ie vous dis cecy auec des termes si libres, & ne trouuez pas estrange, que parlant auec beaucoup de passion, ie parle vn peu inconsidérément : auec toute cette liberté, ie vous asseure que i'ay pour vous dans l'ame tout le respect que ie suis obligé d'auoir, & que vous honorant aussi veritablement que vous le meritez, ie suis plus que ie ne le puis dire, & autant que ie le dois,

Vostre, &c.



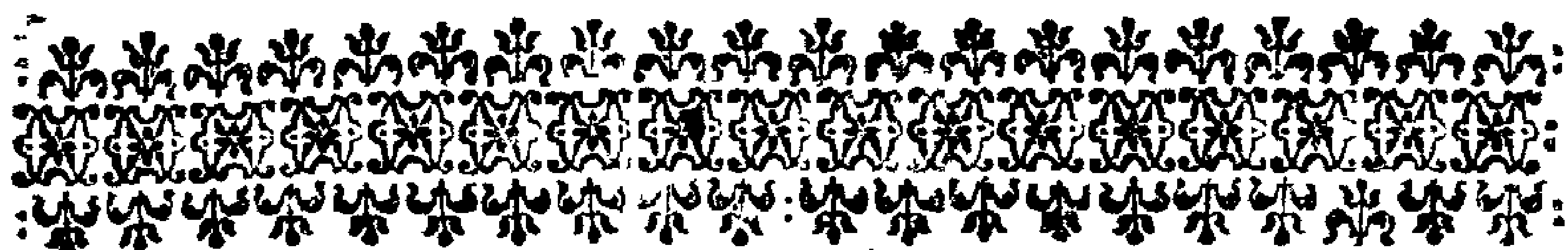
A MONSIEVR LE PRESIDENT de Maiſons.

LETTRE CXL.

MONSIEVR,

Madame de Marſilly s'eſt imaginée que i'auois quelque credit aupres de vous, & moy qui ſuis vain, ie ne luy ay pas voulu dire le contraire. C'eſt vne perſonne qui eſt aymée & eſtimée de toute la Cour, & qui diſpoſe de tout le Parlement. Si elle a bon ſuccés d'vne affaire, dont elle vous a choiſy pour Iuge, & qu'elle croye que i'y aye contribué quelque choſe, vous ne ſçauriez croire l'honneur que cela me fera dans le monde, & combien i'en feray plus agreable à tous les honneſtes gens. Ie ne vous propoſe que mes intereſts pour vous gagner; car ie ſçay bien, Monſieur, que vous ne pouuez eſtre touché des voſtres, ſans cela ie vous prometrois ſon amitié. C'eſt vn bien par lequel les plus ſeueres Iuges ſe pourroient laiſſer corrompre, & dont vn auſſi honneſte homme que vous doit eſtre tenté: vous le pouuez acquerir iuſtement, car elle ne demande de vous que la Iuſtice. Vous m'en ferez vne que vous me deuez, ſi vous me faites l'hõneur de m'aymer touſiours autant que vous auez fait autresfois, & ſi vous croyez que ie ſuis,

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE DVC d'Anguien, sur le succez de la bataille Rocroy, M. DC. XLIII.

LETTRE CXLI.

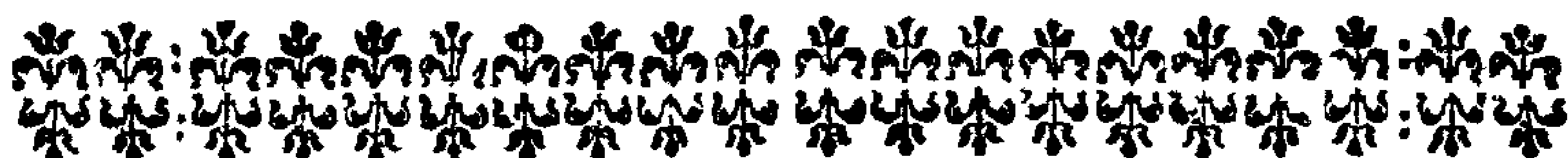
MONSEIGNEVR,

A cette heure que ie suis loin de VOSTRE ALTESSE, & qu'elle ne me peut pas faire de charge, ie suis resolu de luy dire tout ce que ie pense d'elle il y a long-temps, & que ie n'auois osé luy declarer pour ne pas tomber dans les inconueniens où i'auois veu ceux qui auoient pris auecque vous de pareilles libertez. Mais, Monseigneur, vous en faites trop pour le pouuoir souffrir en silence, & vous seriez injuste si vous pensiez faire les actions que vous faites sans qu'il en fût autre chose, ni que l'on prit la liberté de vous en parler. Si vous sçauiez de quelle sorte tout le monde est déchaisné dans Paris à discourir de vous, ie suis asseuré que vous en auriez honte, & que vous seriez estonné de voir, auec combien peu de respect, & peu de crainte de vous déplaire, tout le monde s'entretient de ce que vous auez fait. A dire la verité, Monseigneur, ie ne sçay à quoy vous auez pensé, & ç'a esté, sans mentir, trop de hardiesse, & vne extréme vio-

lence à vous, d'auoir à voſtre âge, choqué deux ou trois vieux Capitaines que vous deuiez reſpecter, quand ce n'eût eſté que pour leur ancienneté; fait tuër le pauure Comte de Fontaine qui eſtoit vn des meilleurs hommes de Flandres, & à qui le Prince d'Orange n'auoit iamais oſé toucher; pris ſeize pieces de canon, qui appartenoient à vn Prince qui eſt oncle du Roy, & frere de la Reyne, auec qui vous n'auiez iamais eu de differend; & mis en déſordre les meilleures trouppes des Eſpagnols, qui vous auoient laiſſé paſſer auec tant de bonté. Ie ne ſçay pas ce qu'en dit le Pere Muſnier, mais tout cela eſt contre les bonnes mœurs, & il y a, ce me ſemble, grande matiere de confeſſion. I'auois bien ouï dire que vous eſtiez opiniaſtre comme vn diable, & qu'il ne faiſoit pas bon vous rien diſputer; mais i'auouë que ie n'euſſe pas creû que vous-vous fuſſiez emporté à ce point-là, & ſi vous continuëz, vous-vous rendrez inſuportable à toute l'Europe, & l'Empereur ni le Roy d'Eſpagne ne pourront durer auecques vous. Cependant, Monſeigneur, laiſſant la conſcience à part, & politiquement parlant, ie me reſiouïs auec V. A. de ce que i'entends dire qu'elle a gagné la plus belle victoire, & de la plus grande importance que nous ayons veuë de noſtre ſiecle, & de ce que ſans eſtre *Important*, elle ſçait faire des actions qui le ſoient ſi fort. La France que vous venez de mettre à couuert de tous les orages qu'elle craignoit, s'eſtonne qu'à l'entrée de voſtre vie vous ayez fait vne action dont Ceſar eût voulu couronner tou-

tes

tes les siennes, & qui redonne aux Roys vos Ancestres autant de lustre que vous en auez reçeu d'eux. Vous verifiez bien, Monseigneur, ce qui a esté dit autrefois, que la vertu vient aux Cesars deuant le temps; car vous qui èstes vn vray Cesar en esprit & en science, Cesar en diligence, en vigilance, en courage Cesar, *& per omnes casus Cæsar*, vous auez trompé le iugement, & passé l'esperance des hommes; vous auez fait voir que l'experience n'est necessaire qu'aux ames ordinaires, que la Vertu des Heros vient par d'autres chemins, qu'elle ne monte pas par degrez, & que les ouurages du Ciel sont en leur perfection dés leurs commencemens. Apres cela, vous pouuez vous imaginer comme vous serez bien receu & caressé des Seigneurs de la Cour: Et quelle ioye les Dames ont euë d'apprendre que celuy qu'elles ont veu triompher dans les Bals, fasse la mesme chose dans les Armées, & que la plus belle teste de France soit aussi la meilleure & la plus ferme? Il n'y a pas jusqu'à Monsieur de Beaumont qui ne parle en vostre faueur; tous ceux qui estoient reuoltez contre vous, & qui se plaignoient que vous-vous moquiez tousiours, auouënt que pour cette fois-cy, vous ne vous estes pas moqué, & voyant le grand nombre d'ennemis que vous auez défaits, il n'y a plus personne qui n'apprehende d'estre des vostres. Trouuez bon, ô Cesar! que ie vous parle auec cette liberté, receuez les loüanges qui vous sont deuës, & souffrez que l'on rende à Cesar ce qui appartient à Cesar.



A MONSIEVR LE MARQVIS de Montausier, prisonnier en Allemagne.

LETTRE CXLII.

MONSIEVR,

Vous ne seriez pas fasché d'estre pris, si vous sçauiez combien vous estes plaint. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris, que d'y estre regretté comme vous estes, & les plaintes que font pour vous tant d'honnestes gens, valent mieux que la plus belle liberté du monde. Si vous ne pouuez à cette heure demeurer d'accord de cela (car en l'estat où vous estes, vous auez bien la mine de ne pouuoir entendre raison) ie vous le feray comprendre icy quelque iour, & auouër que vous ne deuez pas mettre entre vos malheurs, vn accident qui vous a fait receuoir des témoignages de l'affection de tout ce qu'il y a d'aymables personnes en France. Dans ce sentiment general de tout le monde, il n'est pas ce me semble à propos, Monsieur, que ie vous die à cette heure les miens; car quelle apparence y a-t-il que vous me deussiez considerer parmy des Princesses, des Princes, des Ministres, des Dames; & parmy des Demoiselles qui valent mieux que les Dames, les Ministres, les Princes & les

Princeſſes ? Quand vous aurez ſongé aſſez lõg-temps à toutes ces perſonnes, ie vous ſupplieray tres-humblement de croire, qu'il n'y a qui que ce ſoit au monde, qui prenne plus de part à toutes vos bonnes & mauuaiſes fortunes que moy, ni qui ſoit auec plus de paſſion,

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CXLIII.

MONSIEVR,

Quoy que ie sois tres-asseuré de vostre amitié, & que la franchise auec laquelle vous auez accoustumé de proceder en toutes choses, ne laisse pas lieu de douter de vostre affection à ceux à qui vous l'auez promise : ie ne laisse pas, neantmoins, d'auoir vne extreme ioye toutes les fois que vous me dites que vous m'aymez, & ie ne sçaurois receuoir trop d'asseurances d'vne chose qui m'est si auantageuse & si agreable. Le plaisir que i'ay eu à lire vostre lettre, est vn des plus grands que i'aye receus depuis que ie suis hors de Paris ; & hors les remercimens que vous m'y faites, ie n'y ay rien veu qui ne m'ait touché sensiblement le cœur. Sans mentir, Monsieur, ie reçois de iour en iour de nouuelles satisfactions de m'estre enfin laissé vaincre à vos bien-faits, & d'auoir quitté la dureté de cœur qui m'a trop long-temps separé de vous. Quoy que ie face quelque scrupule de tourner ma pensée vers ce temps-là, ie vous auouë pourtant que ie prens quelque plaisir de m'en souuenir, pour auoir plus de ioye, en le comparant à celuy-cy : & (si ce n'est pas trop dire) il y a mesme des fois que ie ne voudrois pas qu'il

fut arriué autrement. Car outre que l'on jouït auec plus de contentemẽt d'vn bien que l'on croyoit auoir perdu, & que les amitiez, qui apres auoir esté interrompuës viennent à se renouër, ont quelque ardeur que les constantes & les vieilles amitiez n'ont pas: Cette mauuaise intelligence m'a donné occasion de receuoir vn signalé tesmoignage de vostre bonté, en me faisant voir auec quelle douceur & quelle affection vous m'auez reçeu dés que ie me suis r'approché de vous. Au moins, Monsieur, ie sçay certainement que i'en tireray ce bon effect, qu'ayant veu vne fois quelle faute i'auois faite de mal ménager l'honneur de vos bonnes graces, & connu par experience, combien difficilement ie m'en puis passer, ie ne seray plus capable, à l'aduenir, de faillir de la sorte, & que rien ne me sçauroit iamais empescher d'estre tousiours,

MONSIEVR,

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANGUIEN, lors qu'il fit passer le Rhin aux troupes qui deuoient ioindre celles de Monsieur le Mareschal de Guebriant, M. DC. XLIII.

Pour l'intelligence de cette lettre, il faut sçauoir, qu'auant que Monsieur le Duc partist de Paris, estant en vne compagnie de Dames, auec lesquelles il viuoit tres-familierement, il se mit à jouër auec elles à de petis jeux, & particulierement à celuy des Poissons, où il estoit le Brochet. Ce qui donna sujet à l'Autheur, qui estoit aussi du ieu sous le nom de la Carpe, de luy escrire cette raillerie ingenieuse.

LETTRE CXLIV.

HE bon iour, mon compere le Brochet, bon iour mon compere le Brochet. Ie m'estois tousiours biē douté que les eaux du Rhin ne vous arresteroient pas, & connoissant vostre force, & combien vous aymez à nager en grande eau, i'auois bien creu que celles-là ne vous feroient point de peur, & que vous les passeriez aussi glorieusement que vous auez acheué tant d'autres auentures; Ie me réjouïs pourtant de ce que cela s'est fait plus heureusement encore que nous ne l'auions esperé, & que, sans que vous ni les vostres y ayent perdu vne seule écaille, le seul bruit de vostre nom ait dissipé tout ce qui se deuoit opposer à vous.

Quoy que vous ayez esté excellent, iusques icy, à toutes les sausses où l'on vous a mis, il faut auouër que la sausse d'Allemagne vous donne vn grand goust, & que les lauriers qui y entrent, vous releuent merueilleusement. Les gens de l'Empereur qui vous pensoient frire, & vous manger auec vn grain de sel, en sont venus à bout comme i'ay le dos, & il y a du plaisir de voir que ceux qui se vantoient de défendre les bords du Rhin, ne sont pas à cette heure asseurez de ceux du Danube. Teste d'vn poisson comme vous y allez! il n'y a point d'eau si trouble, si creuse, ni si rapide, où vous ne vous iettiez à corps perdu. En verité, mon Compere, vous faites bien mentir le prouerbe qui dit, Ieune chair & vieux poisson; car n'estant qu'vn ieune Brochet comme vous estes, vous auez vne fermeté que les plus vieux Esturgeons n'ont pas, & vous acheuez des choses qu'ils n'oseroient auoir commencées. Aussi vous ne sçauriez vous imaginer iusques où s'estend vostre reputation, il n'y a point d'estangs, de fontaines, de ruisseaux, de riuieres, ni de mers,, où vos victoires ne soient celebrées; point d'eau dormante où l'on ne songe à vous, point d'eau bruyante où il ne soit bruit de vous, vostre nom penetre iusques au centre des mers, & vole sur la surface des eaux; & l'Ocean qui borne le monde, ne borne pas vostre gloire. L'autre iour que mon compere le Turbot, & mon compere le Grenaut, auec quelques autres poissons d'eau douce, souppions ensemble chez mon compere l'Eperlan, on nous presenta, au se-

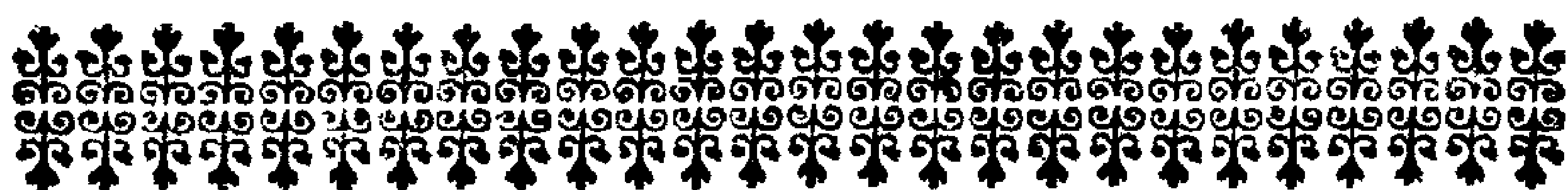
cond, vn vieux Saumon qui auoit fait deux fois le tour du monde, qui venoit fraiſchement des Indes Occidentales, & auoit eſté pris comme eſpion en France, en ſuiuant vn batteau de ſel. Il nous dit, qu'il n'y auoit point d'abyſmes ſi profonds ſous les eaux, où vous ne fuſſiez connû & redouté, & que les Baleines de la mer Atlantique, ſuoient à groſſe goutte, & eſtoient toutes en eau dés qu'elles vous entendoient ſeulement nommer. Il nous en euſt dit dauantage, mais il eſtoit au cour-boüillon, & cela eſtoit cauſe qu'il ne parloit qu'auec beaucoup de difficulté. Pareilles choſes, à peu prés, nous furent dites par vne troupe de harangs frais, qui venoient de vers les parties de Noruege. Ceux-là nous aſſeurerent que la mer de ces païs-là s'eſtoit glacée cette année deux mois pluſtoſt que de couſtume, par la peur que l'on y auoit euë, ſur les nouuelles que quelques Macreuſes y auoient apportées que vous dreſſiez vos pas vers le Nord, & nous dirent, que les gros poiſſons, leſquels, comme vous ſçauez, mangent les petits, auoient peur que vous fiſſiez d'eux, comme ils font des autres; que la pluſpart d'entre eux s'eſtoient retirez iuſques ſous l'Ourſe, iugeans que vous n'iriez pas là; que les forts & les foibles, ſont en allarme, & en trouble, & particulierement certaines anguilles de mer qui crient deſia comme ſi vous les eſcorchiez, & font vn bruit qui fait retentir tout le riuage. A dire le vray, mon Compere, vous eſtes vn terrible Brochet, & n'en déplaiſe aux Hippotames, aux Loups marins, ni aux

comme s'il y auoit des Hippo-tames dans l'Ocean.

Daufins

Daufins mesmes, les plus grands & les plus considerables hostes de l'Ocean, ne sont que de pauures Cancres au prix de vous, & si vous continuëz comme vous auez commencé, vous auallerez la mer & les poissons. Cependant vostre gloire se trouuant à vn point qu'il est asseuré qu'elle ne peut aller plus loin, ni plus haut; il est, ce me semble, bien à propos, qu'apres tant de fatigues, vous veniez vous rafraichir dans l'eau de la Seine; & vous recréer ioyeusement auec beaucoup de iolies Tanches, de belles Perches, & d'honnestes Truittes, qui vous attendent icy auec impatience. Quelque grande pourtant que soit la passion qu'elles ont de vous voir, elle n'esgale pas la mienne, ni le desir que i'ay de vous pouuoir témoigner combien ie suis,

Vostre tres-humble, & tres-obeissante seruante, & commere, LA CARPE.



A MONSIEVR LE MARQVIS DE Pisany, qui auoit perdu au jeu tout son argent & son équipage, au Siege de Thionuille.

LETTRE CXLV.

MONSIEVR,

A ce que i'ay appris, on auroit grand tort, si on vous reprochoit que vous auez gardé le mulet au camp de Thionuille; au Diable le mulet que vous y auez gardé. On m'a dit aussi, que considerant que plusieurs armées se sont autrefois perduës par leur bagage, vous-vous estes défait de tout le vostre: & qu'ayant leu souuent dans les Histoires Romaines, (voila ce que c'est que de tant lire) que les plus grands exploits que leur Caualerie ait faits autrefois, elle les a faits ayant mis pied à terre, & s'estant démontée volontairement dans le fort des combats les plus douteux; Vous-vous estes resolu d'éloigner tous vos cheuaux, & que vous auez si bien fait, qu'il ne vous en est demeuré pas vn seul.

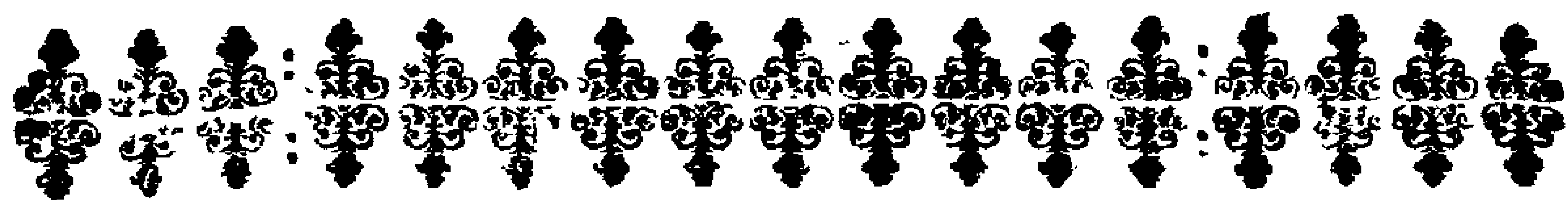
Il s'en va de son pied l'Eminent personnage.

Peut-estre que vous en receurez quelque incommodité: mais aussi, cela est, sans mentir, bien honnora-

ble, qu'auſſi bien que Bias (Bias, vous le connoiſſez tant!) vous puiſſiez dire que vous auez auec vous, tout ce qui eſt à vous. Non pas, à dire le vray, vne quantité de hardes inutiles, ni vn grand accompagnement de cheuaux, ny vne extréme abondance d'or & d'argent monnoyé : mais probité, generoſité, magnanimité, fermeté dans les perils, opiniaſtreté dans les diſputes, mépris des langues eſtrangeres, ignorance des faux dez, & vne tranquillité inouïe dans la perte des biens faux & periſſables. Qualitez, Monſieur, qui vous ſont propres & eſſencielles, & leſquelles ni le Temps ni la Fortune ne ſçauroient ſeparer de vous. Or, comme ainſi ſoit qu'Euripide, qui eſtoit, comme vous ſçauez ou comme vous ne ſçauez pas, vn des plus graues Autheurs de la Grece; écriue en l'vne de ſes Tragedies, que l'argent fut vn des maux qui ſortit de la boiſte de Pandore, & peut-eſtre le plus pernicieux : I'admire, comme vne qualité diuine, en vous, l'incompatibilité que vous auez auec luy ; & il me ſemble que c'eſt vne excellente marque d'vne ame grande & extraordinaire, de ne pouuoir durer auec le corrupteur de la raiſon, l'empoiſonneur des ames, & l'autheur de tant de deſordres, d'injuſtices, & de violences. Mais ie voudrois, Monſieur, que voſtre vertu ne fuſt pas tout à fait à vn ſi haut point; que vous-vous puſſiez accommoder en quelque ſorte auec ceſt ennemy du genre humain, & que vous fiſſiez quelque paix auecque luy, comme nous en faiſons auecque le Grand Turc, pour des conſiderations politi-

ques, & pour la raiſon du commerce. Conſiderant donc qu'il eſt tres-difficile de ſe paſſer de luy, & m'imaginant que comme ie ioüay pour vous à Narbonne, vous auez, peut-eſtre joüé pour moy à Thionuille, & que c'eſt en mon nom que vous auez maſſé les mulets; Ie vous enuoye cent piſtolles ſur eſtant-moins de la perte que vous pouuez auoir faite pour moy, & afin qu'il n'en arriue pas de celles cy comme des autres, ie vous ſupplie de n'en pas ſoüiller vos mains, & de les mettre entre celles de François, pour la conſolation duquel ie les enuoye principalement.





A MONSEIGNEVR D'AVAVX, Surintendant des Finances, & Plenipotentiaire pour la Paix.

LETTRE CXLVI.

MONSEIGNEVR,

Vous seriez rauy d'estre party d'icy, si vous sçauiez combien vous y estes regretté. Il y a, sans mentir, moins de plaisir d'estre à Paris, que d'y estre desiré comme vous estes; & quand vous l'aymeriez autant que vous auez fait autrefois, les plaintes que tant d'honnestes gens y font pour vous, deuroient faire que vous fussiez bien-ayse de n'y estre pas. Quand ie iette les yeux sur vostre vie, Monseigneur, il me semble que cet homme du temps passé, que son bonheur fit surnommer *Preneur de villes*, ne meritoit pas ce tiltre auec plus de raison que vous le meritez : car s'il est vray qu'il n'y a pas de meilleur moyen de s'en faire maistre, que de prendre le cœur des Citoyens, il n'y eut iamais au monde vn Poliorcetes comme vous; & l'on peut mettre Hambourg, Coppenhagen, Stocolm, Paris, Venise, & Rome au nombre de vos conquestes. Vous ne sçauriez croire le déplaisir qu'a icy causé vostre esloignement. Pour moy, Monseigneur, ie vous iure que i'en suis au desespoir, & que

rien ne m'en peut consoler. A dire le vray, en quelle autre personne sçaurois-je rencontrer tant d'esprit, tant de sçauoir, & tant de vertu? où pourrois-je trouuer au monde des entretiens si doux, des conuersations si vtiles, & des potages si bien conditionnez? Depuis que vous estes hors d'icy, ie n'ay point trouué de viande qui ne fust trop salée, ni d'homme qui ne le fust trop peu. *Omnia aut insulsa, aut salsa nimis.* Il n'y a plus rien à mon goust, *nec conuiuium vllum, nec conuiua vllus placet.* De ce sel d'Attique, dont i'ay mangé plus d'vn minot auecque vous, & qui comme dit Quintilien, *Quandam facit audiendi sitim*, il n'y en a pas vn grain dans Paris,

Non est in tanto corpore mica salis.

Sans mentir, Monseigneur, ce fut vn grand mal-heur pour moy, lors que ie vous rencontray icy plus habile, plus sçauant & plus honneste homme que iamais; & en puissance & en volonté de me faire du bien & de l'honneur. I'achette maintenant bien cher les quatre mille liures de rente que vous m'auez donnez: & si vous estes long-temps dehors, vostre absence me fera plus de mal, que vostre presence ne m'a fait de bien.

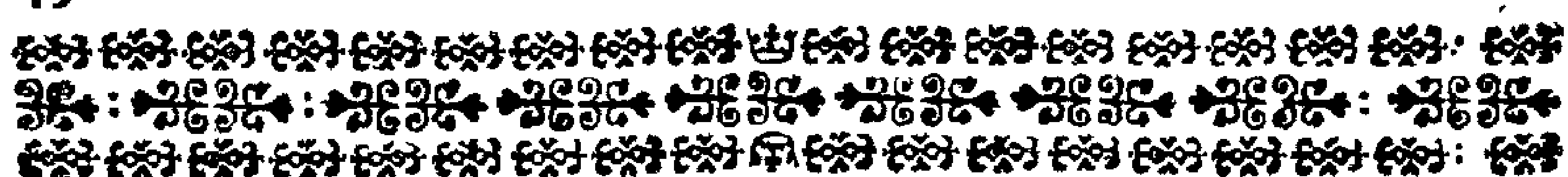
Vah quenquam-ne hominem in animo instituere, aut parare quod sit charius, quàm ipse est sibi.

Mais i'abuse vn peu trop de vostre bonté, de vous entretenir si long-temps. Il faut pourtant que ie vous die, deuant que de finir, que la Reyne receut admirablement bien vostre cabinet, & le trouua comme il est; & me commanda de vous en remercier de sa part.

Les quatre ou cinq iours d'apres, pas vne Princeſſe ni Ducheſſe ne fut chez elle, à qui elle ne le fiſt voir. Particulierement, elle le montra à Madame la Princeſſe, à qui elle dit mille biens de vous. Il eſt bien iuſte, Monſeigneur, que ie vous die, à vous qui auez commencé ma fortune, & qui m'auez mis en bon-heur, qu'il a plû à la Reyne me donner la penſion de mille eſcus qu'elle m'auoit promiſe dés que vous eſtiez icy, & qu'elle l'a fait mettre ſur l'Abbaïe de Conches, dont elle a admis la reſignation, que l'Abbé en a faite en faueur d'vn des enfans de Monſieur de Maiſons. Ie ſuis,

MONSEIGNEVR,

De Paris le 13. Decembre 1643. Voſtre, &c.



A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CXLVII.

MONSIEVR,

Ce n'est pas que ie trouue mauuais que vous soyez aussi paresseux que moy; mais pource que vous ne l'auez pas accoustumé, & qu'il y a long-temps que ie n'ay receu de vos lettres, i'ay peur que vous n'ayez pas eu la derniere que ie vous ay escrite, dans laquelle ie vous répondois à tous vos mots de Poitou, & vous disois mon auis sur les passages de Saluste & d'Ausone. Si vous voulez doresnauant autant de temps pour faire vos responses que i'ay accoustumé d'en prendre, ie n'ay rien à dire contre cela; neantmoins, il me semble qu'il n'est pas iuste qu'il y ait vne mesme regle pour vous & pour moy, & nous ne sommes,

Nec cantare pares, nec respondere parati.

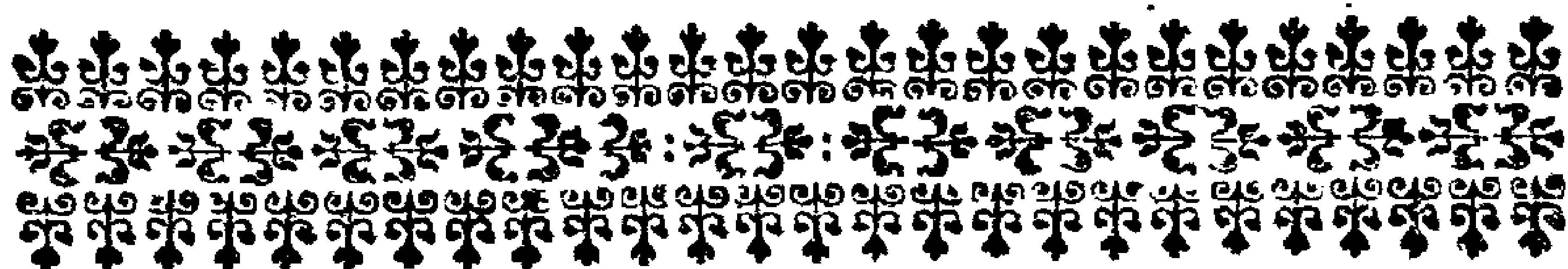
L'autre iour ie dis à Monsieur de Chauigny le passage de Terence, *hem alterum*, & que vous me l'auiez proposé, & l'explication que vous y donniez, & que pour moy ie n'y en trouuois pas. Le lendemain il me dit qu'il croyoit qu'il y falloit mettre vn interrogant, *ex homine hunc natum dicas?* croiriez-vous que celuy-là soit né d'vn homme, ne prendriez-vous pas ce brutal-là pour vne beste? Pour moy, cela ne me déplaist

pas,

pas, & ie doute ſeulement ſi vn homme qui parle tout ſeul peut vſer d'interrogant, comme s'il parloit à vne troiſieſme perſonne. Mandez-moy, s'il vous plaiſt, voſtre aduis là-deſſus, car ie luy ay dit que ie vous eſcrirois le ſien, & nous attendons voſtre réponſe. Conſultez auſſi Monſieur de Balzac ſur cela; ie monſtreray à Monſieur de Chauigny voſtre réponſe, & la ſienne, ſi vous me l'enuoyez. Ie luy dis l'autre iour les Vers que Monſieur de Balzac a faits pour Monſieur Guyet, il les trouua admirablement beaux, & me parla de luy auec vne eſtime tres-haute, & vne affection extréme, me loüant ſon eſprit, ſon humeur, ſes ouurages, ſes potages (car il dit auſſi qu'il en a mangé) comme i'ay accouſtumé de les loüer moy-meſme, & d'auſſi bon cœur. C'eſt, en verité, vn homme de tres-rare eſprit, & qui ayme paſſionnément tous ceux qui en ont: & peut-eſtre qu'il témoignera à noſtre amy qu'il ſe ſouuient de luy, lors qu'il s'y attend le moins. Adieu, Monſieur, ie ſuis,

A Paris ce 22. Nouembre.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR DE Chaueroche.

LETTRE CXLVIII.

MONSIEVR,

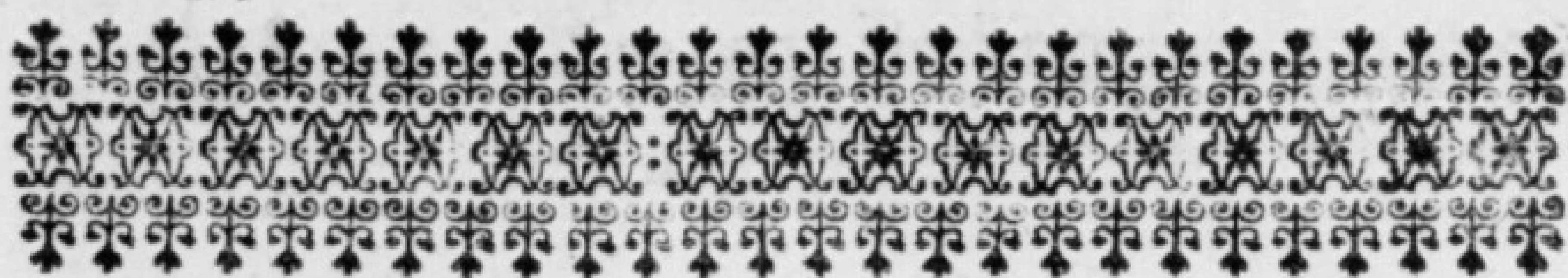
Sçachant combien vous aymez les procés, & combien vous m'aymez aussi, ie crois que ie vous feray vne priere qui ne vous sera pas desagreable, en vous supliant de tout mon cœur de vouloir prendre la peine de vous instruire de l'affaire de ma sœur, de l'ayder de vostre conseil, & de l'assister de vostre credit ; Ie vous l'adresse comme à vn des hommes du monde en qui ie me confie le plus, & qui la peut le mieux conseiller en cette occasion. Ie crois que Mademoiselle de Ramboüillet ne vous refusera pas de solliciter pour vous & pour elle (car ie fais desia vostre affaire de la sienne) & si vous la prenez à cœur, comme ie l'espere, ie ne doute pas qu'elle n'en ait toute l'issuë qu'elle peut desirer. En récompense, ie vous promets que de ma vie ie ne vous appelleray *Pourceau*, & que ie vous donneray la premiere Chapelle qui sera à ma nomination. Car de vous dire que cette obligation augmentera la passion que i'ay de vous seruir, ce seroit vous

trompet, puis qu'il eſt vray qu'il y a deſia long-temps que ie ſuis autant qu'il ſe peut,

Encore vne fois, Monſieur, ie vous ſupplie tres-humblement de faire rage.

MONSIEVR,

Voſtre, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Vardes.

LETTRE CXLIX.

~~MADAME,~~

~~Le long-temps.~~

~~MADAME,~~

~~Si ie ne sçauois iusqu'où s'estend vostre bonté.~~

~~MADAME,~~

~~Si l'extréme repentir que.~~

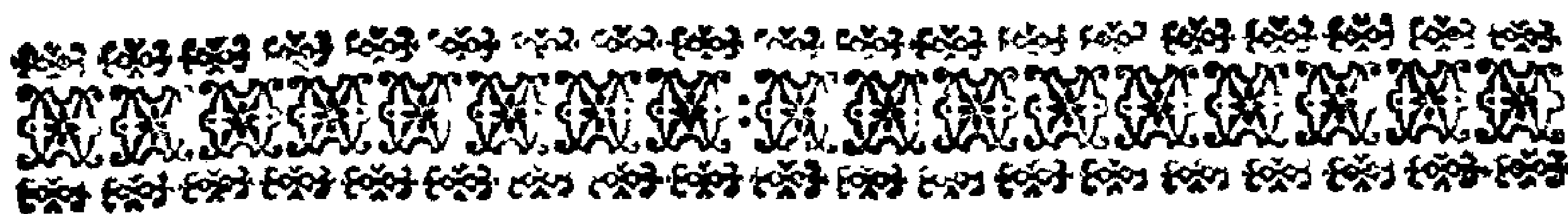
MADAME,

En verité l'on est bien empesché, comme vous pouuez voir icy, & l'on ne sçait par où commencer à se remettre à son deuoir, quand on a failly si long-temps, & mesmement contre vne personne à qui on a de si estroites obligations que ie vous en ay, & à laquelle on doit tant de respect, de soin & d'affection. Il y a beaucoup de mois que ie trauaille pour trouuer vne excuse à ma faute, & que ie tasche à

vous faire vne belle lettre, dans laquelle ie vous proue par vingt ou trente raisons que ie n'ay point failly. Mais ie vous auouë, que ie n'en ay encore pû trouuer pas vne : Ie crois mesme que toute l'eloquence & tous les esprits de nostre Academie n'en pourroient venir à bout, & c'est tout ce que pourroit faire le vostre, & celuy de Monsieur le Marquis ensemble. Aussi, Madame, c'est à vous deux que ie m'addresse, pour vous supplier de me mander franchement ce que peut dire vn homme qui est en ma place. Ma foy, ie croy que vous y seriez empeschez, aussi bien que moy. Mais si vous n'auez pas assez d'inuention pour couurir ma faute, ayez au moins assez de bonté pour me la pardonner. Vous ne sçauriez l'vn & l'autre mieux verifier par aucune autre chose ce que ie dis icy de vous tous les iours, qu'il n'y a point sous le Ciel deux autres personnes, si bonnes, si sociables, si genereuses. Ie vous supplie, pourtant, de croire, qu'il y a fort long-temps que le repentir de mon crime me presse, & que ie ne cherche que les moyens d'en sortir. De sorte qu'à le bien prendre, ie ne suis veritablement coupable que du premier mois ; car tout le reste du temps, c'est la honte qui m'a retenu, & la confusion où doit estre tout homme d'honneur, d'auoir si vilainement failly. Que si tout cecy ne vous adoucit point, ie sçay, Madame, vn autre moyen de vous satisfaire, c'est que dans trois iours ie m'iray mettre entre vos mains, pieds & poings liez, afin que vous me le faciez comparoir aussi cherement que ie l'ay deseruy, & que vous don-

niez en moy vn exemple, qui fasse à l'aduenir trembler tous les ingrats; car enfin, Madame, ie ne veux pas viure plus long-temps dans vostre mauuaise grace, & il n'y a point de peril, où ie ne me iette, pour vous monstrer que ie suis,

Vostre, &c.



A MADAME LA MARQVISE de Ramboüillet.

LETTRE CL.

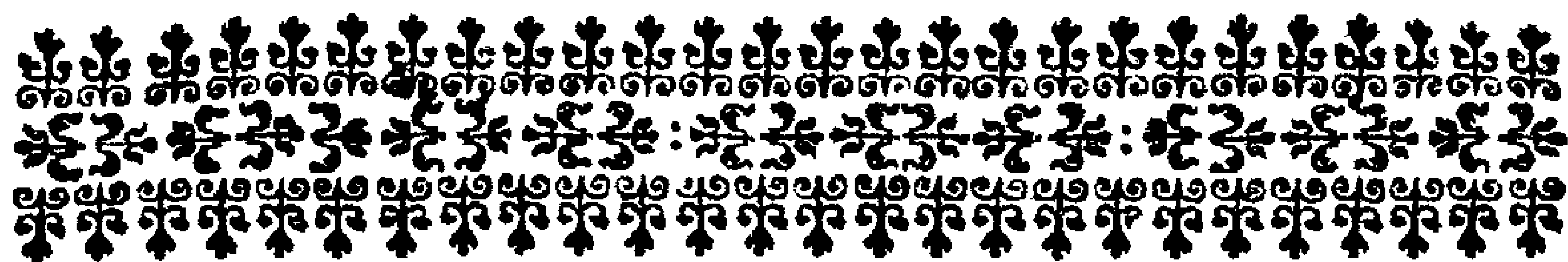
MADAME,

I'auois raiſon de m'opiniaſtrer à mon chemin de Valenton; cet autre ſi droit par lequel on m'aſſeuroit que ie ne me pourrois perdre quand ie le voudrois, ie m'y perdis hier trois fois en ne le voulant pas. Comme ie fus aux murailles de Breuane, au lieu de prendre à droit ie pris à gauche, & ie m'en allay droit comme vn ionc à vn village qui eſtoit à deux grandes lieuës hors de mon chemin. Ie ne ſçaurois pas dire comme cela ſe fit ; mais i'auois eſtrangement dans l'imagination Mademoiſelle d'Angennes, & Mademoiſelle de ſainct Megrin, & ie les voyois comme deux Ardens qui marchoient touſiours deuant moy; & qui m'éclairoient en me perdant. Ie vous ſuplie pourtant, Madame, de ne leur en point faire de reprimendes: car i'aurois peur qu'elles ne me fiſſent pis vne autre fois, & mon deſſein eſt de n'auoir rien à démêler auec cette ſorte de perſonnes là, & de ſouffrir toutes choſes, plûtoſt que d'eſtre mal auec elles. Tant y-a que ie ſuis icy arriué auſſi ſeurement que ſi i'euſſe eu voſtre laquais auec moy. Ie n'ay point trouué de

loups en chemin ni aucun des hazards que vous craigniez pour moy ; & ie n'ay couru de fortune que par les personnes que i'ay laissées aupres de vous. Ie vous asseure, Madame, que ce iour-cy ne se passera pas, sans que ie souhaite beaucoup de fois de voir le cheual Griffon & vous, & d'estre de la promenad que vous ferez. Ie suis.

Vostre, &c.

A MA-



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

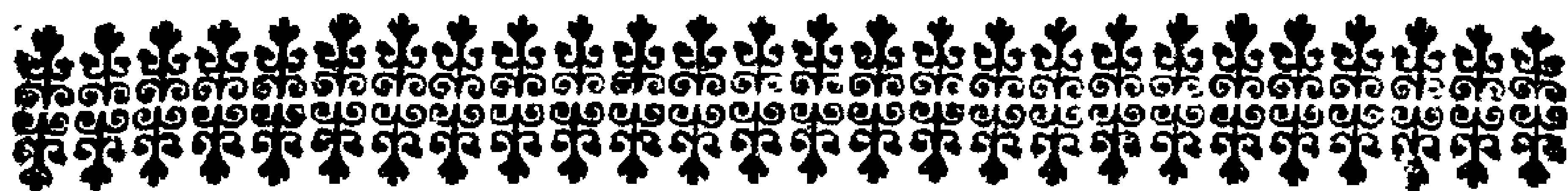
LETTRE CLI.

MADEMOISELLE,

Sans mentir on n'est iamais en repos quand on ayme quelque chose autant que ie vous ayme ; i'auois tousiours fort aprehendé vostre voyage, mais ie croyois qu'il ne m'en arriueroit point d'autre mal que le plus grand ennuy du monde, & comme i'estois desia assez affligé de n'auoir pas l'honneur de vous voir, la nouuelle qui nous est icy venuë de Merlou, m'a mis en vne bien plus grande peine. Quand cét accident ne feroit point d'autre mal que d'auoir separé vne si belle compagnie, c'en seroit desia vn assez grand, & duquel i'aurois assez de peine à me consoler. Il me semble qu'il y a long-temps que la petite verolle n'a rien fait de si insolent que cela, & que comme elle n'a osé faire de mal au visage de Madame, elle ne deuoit pas non plus toucher à ses plaisirs ni à ses diuertissemens. Ie me consolois des ennuis que i'auois icy, par les ioyes que ie sçauois que vous auiez de delà, & ie n'osois estre tout à fait triste, en vn temps où l'on me disoit que vous dansiez tous les iours. A cette heure,

il ne me reſte pas vne penſée qui me puiſſe plaire, & ie vous aſſeure que Meſdemoiſelles du Vigean ne ſe ſont iamais tant ennuyées dans leur grenier, ni ailleurs, que ie m'ennuye dans Paris. Mais voyez, ie vous ſupplie, Mademoiſelle, iuſques où me porte mon deſeſpoir, ie me reſous de m'en aller à cheual en trois iours à Blois, & cela c'eſt preſque comme ſi ie m'allois ietter la teſte la premiere dans la riuiere. Ie ne ſçay ſi i'en reuiendray; en tout cas, faites-moy touſiours l'honneur de m'aymer, mort ou vif, & ſouuenez-vous que ie fus, ou que ie ſuis,

Voſtre, &c.



A LA MESME.

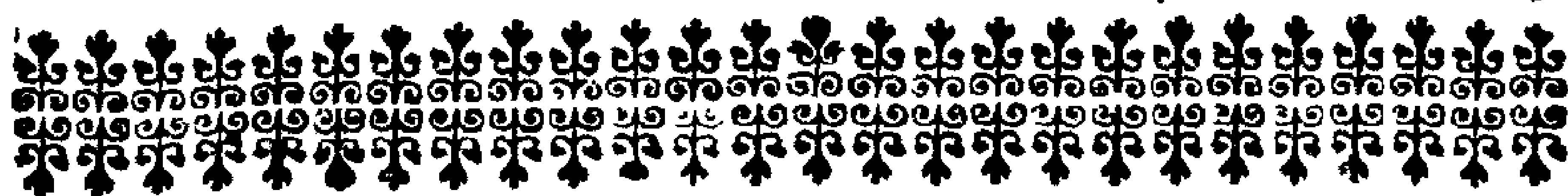
LETTRE CLII.

MADEMOISELLE,

Vous estes admirable de vous plaindre de la solitude, apres auoir emmené auecque vous tout ce qu'il y auoit de plus beau & de meilleur dans Paris; & de vouloir que nous vous consolions quand vous nous auez osté toute sorte de consolation. Si i'estois aupres de la belle Princesse auec qui vous estes, ie vous enuoyerois les lettres que vous me demandez, & de ses moindres paroles, ou de ses plus petites actions ie dissiperois les plus grandes melancolies. Si vous-vous diuertissez auec elle aussi mal que vous dites, il faut que l'accident qui est arriué à Melou, l'ait renduë toute vne autre personne qu'elle n'estoit, & qu'elle soit bien plus changée de la petite verole de Madame sa belle-sœur, qu'elle ne l'a esté de la sienne. Cepēdant, Mademoiselle, ie vous donne auis que toutes les maisons de Paris sont à cette heure des maisons des champs, aussi bien que la vostre; & en verité, il y en a beaucoup où il n'y a pas si bonne compagnie. Toutesfois, si vne personne qui s'ennuye auec Mademoiselle de Bourbon, se peut diuertir de sçauoir des nouuelles de M. de la G. ie vous en diray tant que vous voudrez, car il n'y a plus

quaſi qu'elle que ie connoiſſe icy, & ie vous rempliray deux grandes feüilles de papier des bonnes choſes que ie luy ay ouï dire. C'eſt, ſans mentir, vne iolie Dame, & en verité vne des plus charmantes & des plus agreables qui ſoit à cette-heure icy. Iugez, Mademoiſelle, ſi ie puis eſtre fort diuertiſſant, en vn temps où ie ſuis ſi mal diuerty, & ſi vous ne deuez pas trouuer bon que ie m'en aille à Blois, le plus viſte que ie pourray, & que ie ne vous die autre choſe, ſinon que ie ſuis,

Voſtre, &c.



A M. de B. M. de B. & M. C.

LETTRE CLIII.

MADAME, & MESDEMOISELLES,

Sans mentir, vous eſtes bien cruelles d'eſtre venuës troubler mon repos ſi à contre-temps, & il faut que vous ſoyez bien deſtinées à me tourmenter, puiſque les graces meſmes que vous me voulez faire, me nuiſent, & qu'il ne me vient iamais de bien de vous, qu'afin que i'en aye apres plus de mal. Il n'y a pas fort longtemps que i'euſſe donné toutes choſes pour receuoir vne lettre comme celle que l'on me vient d'apporter, & elle eſt venuë en vne ſaiſon, qu'il n'y a rien que ie ne donnaſſe pour ne l'auoir point receuë. I'ay regret, Madame, d'eſtre contraint de reſpondre ainſi à l'honneur qu'il vous a pleu de me faire: mais les Demoiſelles qui ſont auecque vous, ſont ſi preſomptuëuſes, que ie ſçay que ſi ie mets icy des douceurs, elles les prendront toutes pour elles; & la compagnie à laquelle vous-vous eſtes iointe, m'oblige à vous parler plus rudement que ie ne voudrois. Trouuez donc bon, s'il vous plaiſt, & elles auſſi, que ie vous die, que les mécontentemens que vous me laiſſaſtes en partant, auoient fait vn ſi bon effet dans mon eſprit, que, ſans mentir, vous n'y eſtiez plus; au moins

vous n'y faisiez plus les desordres que vous auiez accoustumé d'y faire. Ie souffrois vostre éloignement, auec beaucoup de patience, & i'attendois vostre retour dans vne parfaite tranquillité; je commençois à croire qu'il y auoit dans le monde quelques autres choses que vous, qui fussent aymables: il me sembloit que quand vous seriez reuenuës, ie serois bien trois ou quatre mois sans vous voir & sans en mourir, & pour vous dire le vray, ie vous haïssois vn peu plus que ie ne vous aymois. Comme ie me resiouïssois d'vn si grand amendement, vostre lettre est venuë renuerser en vn moment tout ce que ma raison auoit fait en beaucoup de temps, & auec beaucoup de peine. Vous auez, comme par vn effet de magie, changé mon esprit auec vn certain nombre de paroles, & le caractere tout seul des choses que vous auez escrites, m'a rendu tout autre que ie n'estois. Ie m'estonnerois dauantage de cette merueille, si ie ne sçauois que des personnes où il y en a tant, en peuuent bien faire quelques vnes: & si ie n'auois connu par d'autres experiences que dans tout ce qui vient de vostre part, il y a certains poisons, & ie ne sçay quels enchantemens secrets dont on ne peut se garder. Cependant, il est vray qu'il ne me pouuoit rien arriuer de plus dangereux que cette demy-faueur que vous m'auez faite; qui a assez de force pour m'oster de colere, & qui n'en a pas assez pour me rendre content. De sorte qu'en l'estat où ie suis, ie ne vois pas quel party ie dois prendre, & ne puis auoir ni la satisfaction de

vous haïr comme ie deurois, ni le plaisir de vous aymer comme ie voudrois. Dans cet embarras où se trouue mon esprit, ie ne vous puis pas bien déméler ses sentimens, ni iuger de quel costé il se tournera; ce que ie vous puis dire, c'est qu'il me semble que i'ay assez d'enuie de vous reuoir, & que ie crains que ie ne sois assez foible pour retomber entre vos mains. Si cela arriue, traitez-moy mieux que vous n'auez fait; car, enfin, tant de dépits font vn mauuais effet à la longue; &, sans mentir, ce seroit dommage que ie ne fusse pas auec la mesme passion, & le mesme respect que par le passé,

MADAME, & MESDEMOISELLES,

Vostre, &c.



d'Hierre soeur de Madelle de Rambouillet.

A MADAME L'ABBESSE ***
pour la remercier d'vn Chat qu'elle
luy auoit enuoyé.

LETTRE CLIV.

MADAME,

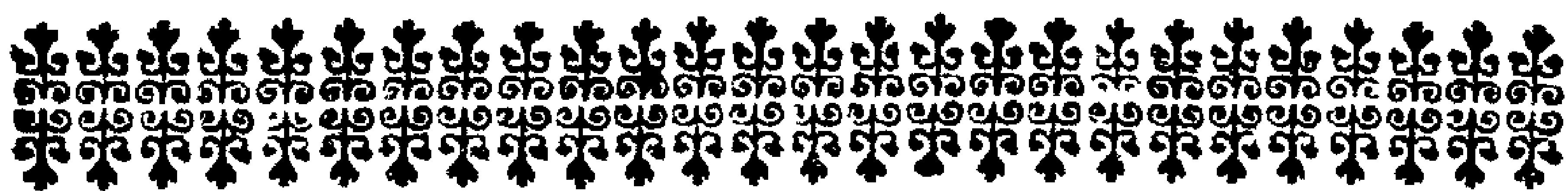
I'estois desia si fort à vous, que ie pensois que vous deuiez croire qu'il n'estoit pas besoin que vous me gagnassiez par des presens, ni que vous fissiez dessein de me prendre comme vn Rat, auec vn Chat. Neantmoins, i'auouë que vostre liberalité n'a pas laissé de produire en moy quelque nouuelle affection, & s'il y auoit encore quelque chose dans mon esprit qui ne fut pas à vous, le Chat que vous m'auez enuoyé a acheué de le prendre, & vous l'a gagné entierement. C'est, sans mentir, le plus beau & le plus agreable qui fut iamais : Les plus beaux Chats d'Espagne ne sont que des Chats brûlez au prix de luy ; & Rominagrobis mesme (vous sçauez bien, Madame, que Rominagrobis est Prince des Chats) ne sçauroit auoir meilleure mine, & ne sentiroit pas mieux son bien. I'y trouue seulement à dire, qu'il est de tres-difficile garde, & que pour vn Chat nourry en religion, il est fort mal disposé à garder la closture. Il ne voit point de

fenestre

feneſtre ouuerte, qu'il ne s'y veüille ietter; il auroit deſia vingt fois ſauté les murailles ſi on l'auoit laiſſé faire, & il n'y a point de Chat ſeculier qui ſoit plus libertin ni plus volontaire que luy. I'eſpere pourtant que ie l'arreſteray par le bon traittement que ie luy fais; ie ne le nourris que de fromages & de biſcuits: Peut-eſtre, Madame, qu'il n'eſtoit pas ſi bien traitté chez-vous, car ie penſe que les Dames de *** ne laiſſent pas aller les Chats aux fromages, & que l'auſterité du Conuent ne permet pas que l'on leur faſſe ſi bonne chere. Il commence deſia à s'appriuoiſer; il me penſa hier emporter vne main en ſe joüant. C'eſt, ſans mentir, la plus iolie beſte du monde; il n'y a perſonne en mon logis qui ne porte de ſes marques. Mais quelque aymable qu'il ſoit de ſa perſonne, ce ſera touſiours en voſtre conſideration que i'en feray cas, & ie l'aymeray tant, pour l'amour de vous, que i'eſpere que ie feray changer le prouerbe, & que l'on dira d'oreſnauant, qui m'ayme, ayme mon Chat. Si apres ce preſent, vous me donnez encore le Corbeau que vous m'auez promis, & ſi vous voulez m'enuoyer vn de ces iours Poncette dans vn panier, vous-vous pourrez vanter de m'auoir donné toutes les beſtes que i'ayme, & de m'auoir obligé de tout point, d'eſtre toute ma vie,

Voſtre, &c.

O O o



A MONSIEVR DE MAVVOY, pour le remercier de la terre Sigelée qu'il luy auoit enuoyée.

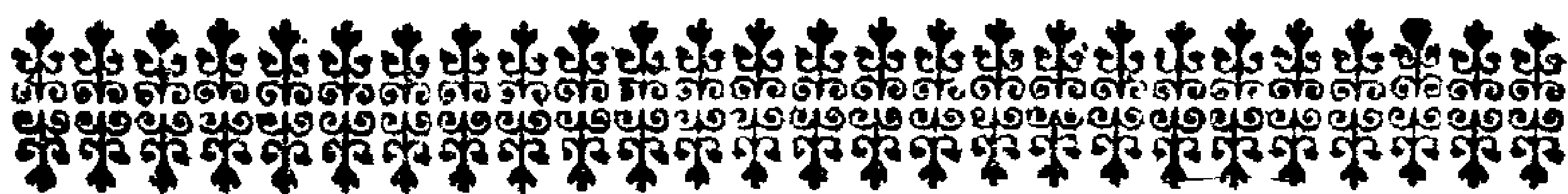
LETTRE CLV.

MONSIEVR,

Voicy le premier hommage que ie vous rends de la terre que ie tiens de vous, & ie voudrois bien, en vous le rendant, vous pouuoir témoigner combien ie me ſens redeuable aux ſoins & à l'affection auec laquelle il vous a pleu de m'obliger. Sans mentir, vous verifiez bien ce que l'on a accouſtumé de dire, que tant vaut l'homme tant vaut ſa terre. Vous auez ſi bien fait valoir celle que vous m'auez donnée, & vous me l'auez enuoyée auec tant de fleurs, & des paroles ſi obligeantes, que vous l'auez renduë précieuſe; & que vous auez trouué moyen de me faire vn grand preſent, en me donnant peu de choſe. Cependant, Monſieur, moy qui n'auois pû de ma vie auoir vn pouce de terre, ie ne vous ſuis pas peu obligé de ce que par voſtre moyen i'ay commencé à en auoir quelqu'vne, & que vous auez rompu le premier, le mauuais deſtin qui ſembloit vouloir que ie n'en euſſe iamais. Ce que ie vous puis dire, c'eſt que celle que

vous auez miſe entre mes mains, ne ſera pas ingrate; elle a deſia produit en moy toute la reconnoiſſance qui eſt deuë à vne ciuilité ſi accomplie que la voſtre, & cette obligation a adjouſté quelque choſe à la paſſion auec laquelle i'eſtois deſia,

Voſtre, &c.



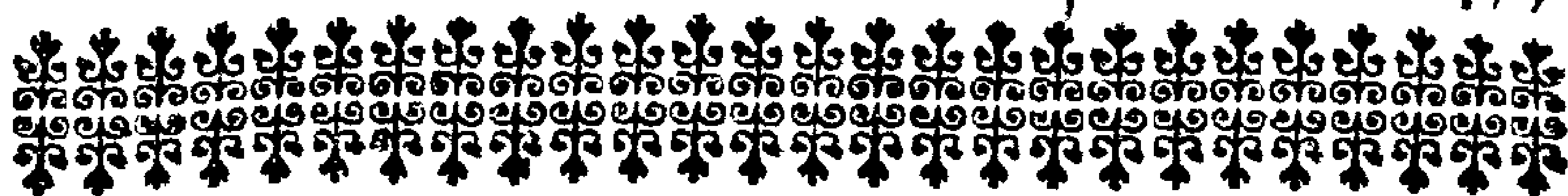
A MADAME LA MARQVISE de Ramboüillet.

LETTRE CLVI.

MADAME,

C'est vne chose merueilleuse, qu'ayant tant de qualitez qui vous deuroient faire mépriser tout le monde, vous soyez la plus ciuile personne qui y soit, & que vous ayez autant de bonté pour moy, que si vous voyez dans mon cœur toutes les pensées que i'ay de vous honorer, & de vous seruir. Ie vous asseure, Madame, que vostre nom y est escrit d'vne sorte qu'il ne s'y effacera iamais, & quelque esloignée que vous soyez du monde, rien n'est à present en ma memoire que vous. Ie serois au desespoir, Madame, de ne vous pouuoir representer auec quelle ioye & quel respect i'ay receu l'honneur qu'il vous a pleu de me faire, si ie ne croyois qu'vn esprit aussi extraordinaire que le vostre, peut deuiner ce que ie pense. Figurez-vous donc, s'il vous plaist, Madame, tout le ressentiment que peut auoir le plus reconnoissant homme du monde, & qui a le plus d'inclination à vous honorer. Ce sera à peu prés ce que ie sens, & vne partie de la passion, auec laquelle ie suis,

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE COMTE d'Alais.

LETTRE CLVII.

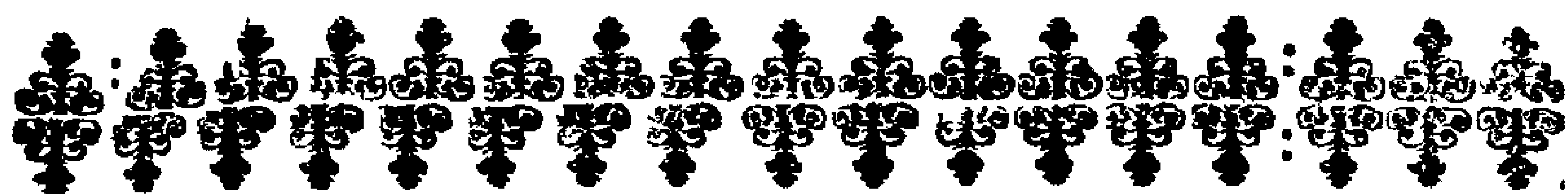
MONSEIGNEVR,

Si voſtre affliction eſt vne affliction publique, & ſi elle touche generalement tout ce qu'il y a d'honneſtes gens en France, ie penſe que vous ne doutez pas que ie ne la reſſente extrémement; moy que vos bontez ont obligé plus que perſonne, à prendre part à tout ce qui vous regarde. Ie ſçay, Monſeigneur, combien conſtamment vous la ſouffrirez: mais cela ne diminuë en rien mon deſplaiſir, & ce qui m'en deuroit conſoler, m'afflige dauantage. Plus ie conſidere auec quelle force, quelle conſtance, & quelle grandeur d'ame, vous porterez ce coup de la fortune, plus i'ay de regret que nous ayons perdu vn Prince, en qui vray-ſemblablement toutes ces qualitez-là deuoient reuiure, & en la perſonne duquel i'eſperois que nous reuerrions vn iour les vertus que ie crains que nous ne retrouuerons plus deſormais qu'en vous. Ie ſouhaitte, Monſeigneur, que nous les y puiſſions voir long-temps; que la fortune, qui a ſi cruellement couppé cette branche, eſpargne au moins le tronc,

& qu'elle reſpecte vne teſte auſſi chere & auſſi precieuſe que la voſtre. C'eſt, ie vous aſſeure autant pour la France que ie fais ce ſouhait-là, que pour moy, qui ſuis auec toute ſorte de reſpect & de paſſion,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE Mareſchal de Grammont, ſur la mort de Monſieur ſon Pere.

LETTRE CLVIII.

MONSEIGNEVR,

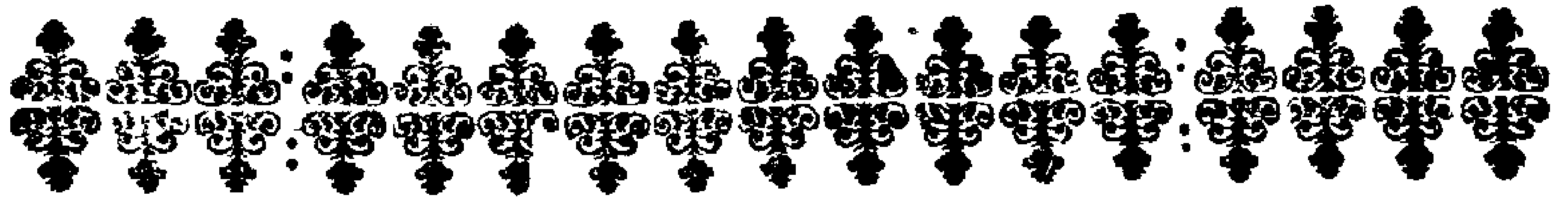
Il eſt arriué vne choſe eſtrange ſur le ſujet de voſtre affliction; qu'eſtant l'homme du monde qui auez d'auſſi veritables amis, ie n'en ay veu pas vn qui vous ait plaint, & que tout ce qu'il y a d'honneſtes gens en France, ayant pris tant de part dans la gloire que vous venez d'aquerir, il n'y ait perſonne qui en ait pris dans voſtre mauuaiſe fortune. Ie ne ſçay pas quelle raiſon ils donneront pour cela, ni quelle excuſe ils pourront alleguer de ne vous pas plaindre. Pour moy, Monſeigneur, qui vous connois iuſques dans l'ame, & qui ſçay combien exactement vous-vous acquittez de tous les deuoirs de toute ſortes d'amitiez; Ie ſuis aſſeuré que vous auez receu vn extréme déplaiſir, & ſçachant combien vous eſtes bon frere, bon parent, & bon amy, ie ne doute point que vous ne ſoyez auſſi bon fils; & qu'ayant perdu vn pere qui a eſté regretté, meſme de tous ceux qui ne le connoiſſoient pas, vous n'ayez eſté touché d'vne tres-ſenſible affli-

ction. Cela est d'autant plus à louër en vous, que les hommes d'auiourd'huy sont tres-esloignez d'auoir de pareils ressentimens. Cette tendresse d'ame n'est pas moins estimable, que la fermeté que vous venez de monstrer dans les plus extrémes perils, & qu'en vn siecle où les exemples de bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'vne perte qui vous rend vn des plus riches hommes de France. Cela, sans mentir, est admirable, & au dessus de tous vos exploits. Mais comme il peut y auoir de l'excés dans les meilleures choses, vostre douleur qui a esté iuste iusqu'à cette heure, ne le seroit plus, si elle duroit dauantage. Il y auroit de la messéance qu'vn homme que la France tient pour vn de ses Heros, s'affligeast comme les autres hommes, & vous témoigneriez de ne pas faire assez de cas de la vertu & de la gloire, si vous pouuiez auoir vne longue tristesse, en vn temps où vous faites de si glorieuses actions, & où vous receuez des applaudissemens de tout le monde. Ie vous ay oüi louër tout haut auec beaucoup d'affection par la Reyne; i'ay veu faire la mesme chose à vn homme qui a quelque credit auprès d'elle; vostre reputation augmente tous les iours, & vostre bien ne diminuë pas. Car on dit qu'en argent & poulaille, vous aurez d'oresnauant quelque chose d'assez considérable. Si parmy tout cela, vous ne pouuiez vous consoler, ie connois vn de mes amis qui auroit plus de raison que iamais de s'escrier, quelle .... A dire le vray, Monseigneur, il y auroit du trop, & i'y trouuerois quelque chose à re-

dire,

dire, moy, qui d'ailleurs, ne ſçaurois rien deſaprouuer de ce que vous faites, & qui ſuis paſſionnément, & aueuglement,

Voſtre, &c.



A MADEMOISELLE de Ramboüillet.

LETTRE CLIX.

MADEMOISELLE,

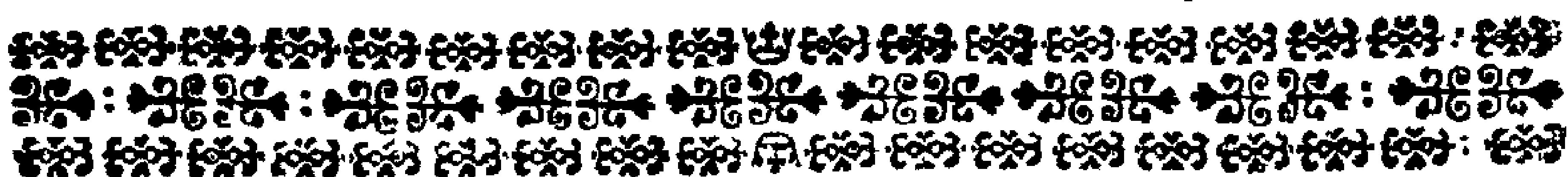
Ie ne ſçauois gueres ce que ie faiſois, quand apres auoir eu la force de gronder ſi long-temps, ie m'accommoday auecque vous la veille de voſtre départ : & cela me fait bien voir ce que vous m'auez dit beaucoup de fois que ie n'ay gueres de iugement. Vous ne ſçauriez croire combien cette paix-là me couſte de trouble & de deſordre, & quel bien ce me feroit, que d'eſtre encore mal auecque vous. Iamais abſence ne m'a paru ſi longue que celle-cy qui ne fait que commencer. Ie ſens à cette heure toutes les choſes que ie vous eſcriuois autrefois, & il me ſemble que Paris & la France, & tout le monde, ſont allez à Roüen auec vous. Conſiderez, ie vous ſupplie, Mademoiſelle, vous qui vous eſtes mocquée de moy toutes les fois que ie vous ay dit que rien ne m'eſtoit ſi contraire que de veiller, combien d'inquietudes, de déplaiſirs, & de peines i'aurois euitées, ſi le Vendredy ſeptieſme d'Auril, ie me fuſſe couché à minuit, & combien ie deu[illegible]is ſouhaitter d'auoir eſté bien endormy les deux derni[illegible]s heures que i'ay paſſées auecque vous. C'eſt,

ſans mentir, vne bizarre deſtinée, que celle qui veut, que ni loin ni prés de vous, ie ne ſois iamais en repos,

Ni ſin ti, ni contigo,
Puede viuir el Mundo.

Ayant pourtant eſſayé beaucoup de fois de l'vn & de l'autre, ie trouue que la douleur de ne vous point voir, eſt la plus ſenſible de toutes, & que vous ne me faites iamais tant de mal, que lors que vous n'y eſtes pas.

Ce 16. May 1644.



A LA MESME.

LETTRE CLX.

MADEMOISELLE,

Quand bien ce que vous dites seroit vray, que vous auriez acquis quelque bonté dans ce voyage; ce seroit tousiours vne méchanceté à vous, de me le faire sçauoir, & d'augmenter par là le desplaisir que i'ay d'estre loin de vous: car si ie vous regrette méchante, quel ennuy aurois-je de ne vous point voir si ie vous croyois deuenuë bonne? puisque c'est la seule qualité que i'aye iamais trouuée à desirer en vous. Aussi me garderay-ie bien de me le laisser persuader, & la chose n'est pas si vray semblable, que l'on la doiue croire d'abord sur vostre parole. Le coup de griffe que vous me donnez en passant, me fait bien voir que vous n'auez pas perdu toute vostre fierté à Rouën, & qu'il vous reste encore quelqu'vne de vos humeurs, puisque vous prenez plaisir à me tourmenter. A propos de cela, Mademoiselle, i'ay bien du regret, sans men tir, que ie n'ay esté à vostre entreueuë de vous & de la mer, pour voir quelle mine vous fistes, ce que vous iugeastes l'vne de l'autre, & ce qui arriua le iour que les deux plus fieres choses du monde se trouuerent ensemble. Si la conformité doit faire naistre l'af-

fection, vous deuez eſtre en grande amitié toutes deux : car quand ie conſidere ſes calmes, ſes bonaces, ſes tempeſtes, & ſes courroux; ſes bancs, ſes écueils, & ſes rochers; les dommages & les vtilitez qu'elle apporte au monde; combien elle eſt admirable & incomprehenſible; belle à ceux qui la voyent, & terrible à ceux qui ſe mettent à ſa mercy; opiniaſtre, indomptable, amere, fiere & dépite : il me ſemble que vous-vous reſſemblez comme deux gouttes d'eau, & que tout le bien & le mal que l'on peut dire d'elle, on le peut auſſi dire de vous. Il y a cette difference, Mademoiſelle, que toute vaſte & grande qu'elle eſt, elle a ſes bornes, & vous n'en auez point, & tous ceux qui connoiſſent voſtre eſprit, auouënt, qu'il n'y a en vous ni fond ni riue. Et, ie vous ſupplie, de quel abyſme auez-vous tiré ce deluge de lettres que vous auez enuoyées icy; toutes belles, toutes admirables! & telles que chacune d'elles meriteroit pour la faire, autant de temps qu'il y en a que vous eſtes abſente. Quel autre eſprit ne tariroit pas, & pourroit ſuffire à gagner tant de gens, à ſolliciter tant de Iuges, & eſcrire à tant de perſonnes ? La mer, en verité, vous a fait vn bon tour, & c'eſt vne marque de voſtre bonne intelligence, de vous auoir enuoyé ſi à point-nommé Madame de Guiſe à Rouën: & pour rendre ce Roman plus celebre, la Fortune a bien fait d'y faire interuenir vne perſonne auſſi conſiderable que vous. Ne ſemble-t-il pas que toutes les auentures d'vn païs attendent à y arriuer au temps que vous y eſtes ? Il y a bien

en cela quelque chose d'extraordinaire.

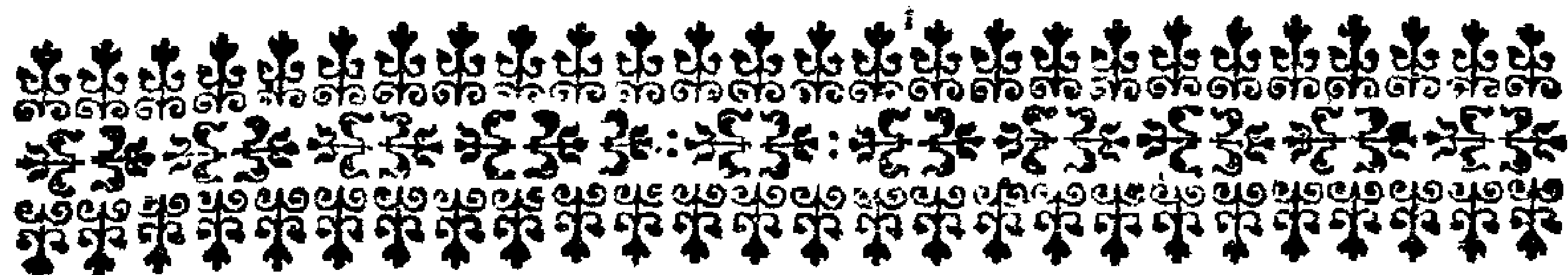
El dia que tu naciste,
Grandes señales auia.

Et ie ne doute pas à cette heure, que quand vous mourrez, on ne mette vostre mort dans la Gazette. Pour la Gargoüille, Mademoiselle, ie vous auouë que ie ne sçay ce que c'est. I'ay leu les Relations de Fernand Mendez Pinto, & celles des Espagnols, & des Portugais, des Indes Occidentales & Orientales; mais il ne me souuiẽt pas d'y auoir iamais veu ce mot-là: Ie vous supplie tres-humblement de m'en informer. C'est dommage, sans mentir, que vous ne courez le monde, vous nous instruiriez tout autrement que ne font les autres voyageurs. Ie voudrois bien auoir à vous mander des choses aussi agreables que celles que vous nous escriuiez: Mais depuis que vous estes hors d'icy, Paris ne nous fournit plus tant de nouuelles que Rouën. Cela fait bien voir que tant vaut l'homme tant vaut sa terre. Madame vostre Mere se porte bien, Monsieur A. fait rage des pieds de derriere, à cette heure qu'il a ses coudées franches auec Monsieur de Saint Maigrin, du iour du départ de Monsieur le Duc. Il est deuenu si beau, si brillant que c'est vne merueille. Ie vis hier Monsieur vostre frere. Monsieur de Chastenay est icy depuis deux iours. Voila, ce me semble tout ce que i'ay à vous dire. Ie vous baise tres-humblement les mains, & suis auec plus de passion que vous ne sçauriez croire,

MADEMOISELLE, Vostre, &c.

A Paris le 30. May 1644.

Arnauld



A MONSIEVR DE Chantelou.

LETTRE CLXI.

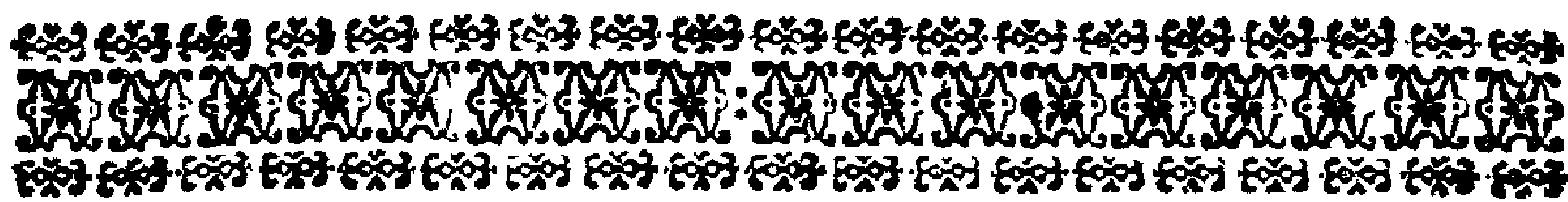
MONSIEVR,

Ie ne me puis reſoudre d'enuoyer ce laquais à Paris, ſans vous remercier tres-humblement de l'honneur qu'il vous a pleu de me faire, quoy que ie n'aye ni aſſez de temps, ni aſſez d'eſprit pour reſpondre à vne ſi agreable lettre que la voſtre. Elle eſt ſi belle qu'elle m'auroit donné beaucoup de jalouſie ſi elle auoit eſté eſcrite par vn autre. Mais vous aymant autant que moy-meſme, ou pour dire quelque choſe de plus, autant que i'ayme Mademoiſelle ***, & autant que Mademoiſelle *** vous ayme. Ie ſuis bien aiſe de voir que vous eſcriuiez comme vous parlez, comme vous chantez, comme vous danſez, comme vous voltigez, & comme vous faites toutes choſes. Ie trouue ſeulement à redire que vous ne m'ayez rien mandé de Mademoiſelle de Chantelou, ni de Mademoiſelle de Mommor. Pour vn homme auſſi iudicieux que vous, c'eſt ſans men-

tir vne faute aſſez groſſiere : trouuez bon, Monſieur, que ie vous en parle ainſi franchement, & ſouffrez, s'il vous plaiſt, cette liberté d'vne perſonne qui vous admire en tout le reſte de ce que vous faites, & qui eſt paſſionnément,

Voſtre, &c.

A MON-



A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXII.

MONSEIGNEVR,

Quoy que ie ne reçoiue point de vos lettres, c'est assez que ie reçoiue de vos bien-faits, pour estre obligé à vous escrire : & il me semble que le moins que ie puisse faire est de vous rendre des paroles pour de l'argent. S'il estoit à mon choix, ie connois si bien le prix des choses, que i'aymerois mieux vous donner de l'argent pour auoir de vos paroles ; mais puis-que vous voulez qu'il soit autrement, ie croy qu'il est mieux, pour vous & pour moy, qu'il soit ainsi,

Permittoque ipsis expendere Numinibus, quid
Conueniat nobis, rebusque sit vtile nostris.

Quand ie vous auray rendu les tres-humbles graces que ie vous dois, ie crois, Monseigneur, qu'il me restera peu de choses à vous dire : *Neque enim te credo in stomacho ridere posse*, & dans les soins & les chagrins où vous estes, ie ne croy pas qu'il y ayt lieu à cette sorte de lettres que i'auois accoustumé de vous escrire. Or de vous parler de vostre diuision, il me semble qu'il n'est pas non plus à propos. *Quid enim aut me ostentem, qui si vitam pro tua dignitate profundam, nullam partem videar meritorum tuorum assecutus ? aut de aliorum*

iniurijs querar? quod ſine ſummo dolore facere non poſſum. Quand ie ſçauray que vous aurez plus de gayeté, que vous m'aurez mãdé que l'orage eſt paſſé, que le temps eſt plus ſerein, & qu'il ne pleut pla, ple, pli, plo, plus, alors ie retourneray à cette façon d'eſcrire que Ciceron appelle *genus litterarum jocoſum.* Cependant, ie vous diray vne choſe qui ne doit pas eſtre de mediocre conſolation pour vous. C'eſt que dans les differens que vous auez eus auec ***** hors quelques perſonnes qui ont attachement à luy, le reſte du monde eſt de voſtre party, & que cette eſtoile de bien-veillance qui vous a touſiours fait aymer par tout, vous donne encore en cette rencontre toute la Cour & toute la ville. I'eſpere que par la preſence de Monſieur de Longueuille, toutes choſes changeront en mieux à Munſter. Au moins, la Scene va changer, & il y va monter de nouueaux perſonnages, & aſſez beaux,

M^r. Seruien

Alter ab integro Seclorum naſcitur ordo,
Iam venit & Virgo.

N'eſtoit que vous m'auez aſſeuré que ie n'entens rien en Aſtrologie, & que ie ne connois point les Aſtres, ie vous ferois des predictions: car ie voy vne eſtoile cheueluë, qui promet beaucoup de choſes, & qui doit cauſer de grands éuenemens. Au moins, Monſeigneur, vous ne vous plaindrez plus de la Veſtphalie, comme d'vn païs barbare, & où les Graces & les Muſes ne peuuent aller. N'eſt-ce pas à cette heure qu'il faut dire,

quo quo veſtigia figis,

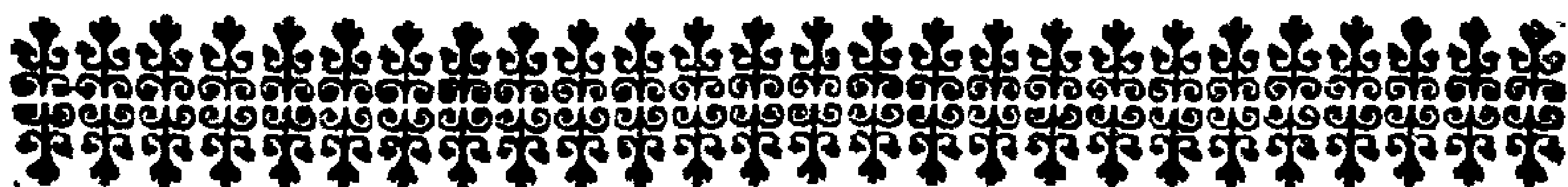
Componit furtim, ſubſequiturque Venus.

que ce *furtim* eſt beau, ſi vous le conſiderez bien! Mais comment vous accommodez-vous du Pere de Chauaroche, n'eſt-ce pas vn vray bon homme & bon Religieux, de bonnes mœurs, de bon eſprit & de bon ſens? Il eſcrit icy des merueilles de vous auec des paſſions eſtranges, & le Curé de ſainct Nicolas ne vous ayme pas plus qu'il fait. Cependant, ie louë Dieu, que parmy tant de ſujets de déplaiſir, voſtre ſanté ne vous ayt pas abandonné, ni meſme (à ce que i'entens dire) tout à fait voſtre bonne humeur. Ie ſouhaite de tout mon cœur que l'vne & l'autre augmente tous les iours, & que ie puiſſe vous témoigner combien ie ſuis,

MONSEIGNEVR,

A Paris le 1. Auril 1645.

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE Mareſchal de Schomberg.

LETTRE CLXIII.

MONSEIGNEVR,

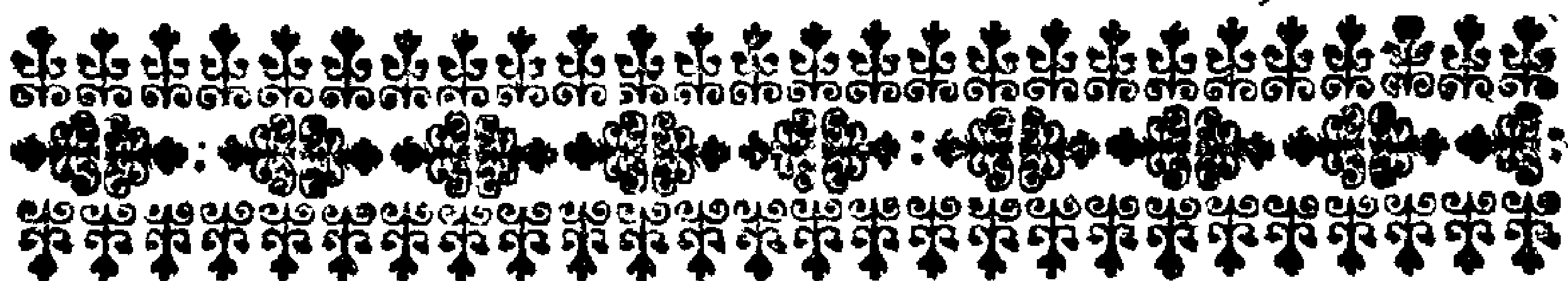
Eſt-ce que vous auiez peur que ce que vous m'écririez ſentiſt l'huyle, que vous m'auiez enuoyé la voſtre ſans me faire l'honneur de m'écrire. Voſtre lettre pourtant, qui m'eſt venuë depuis ; a fait, ie vous aſſeure, la meilleure partie de voſtre preſent. Sans elle, *operam & oleum perdideras*, & vous m'euſſiez pû enuoyer tous les oliuiers de Languedoc, que vous n'euſſiez pas fait voſtre paix auecque moy. S'il vous ſemble, Monſeigneur, que ie ſois trop intereſſé, au moins, vous ne trouuerez pas que ce ſoit pour de petits intereſts, & ſi vous iugez bien de quel prix ſont les choſes que vous eſcriuez, il ne vous ſemblera pas eſtrange que ie deſire paſſionnément vos lettres, & que ie ne m'en puiſſe paſſer. La derniere que i'ay receuë, m'a donné du repos, de la ioye & de la ſanté. Tout cela m'auoit manqué depuis que vous eſtiez party d'icy : I'eſpere que voſtre retour acheuera de me remettre, & me rendra mon eſprit & mes forces qui ne ſçauroient reuenir qu'auecque vous. En attendant que ce bon-heur m'arriue, ie me deſennuye en

parlant en tous lieux, en tout temps, & en toutes occasions de vous. En quels termes, Monseigneur, ie vous le laisse imaginer ; mais c'est tousiours deuant des personnes qui sont rauies de m'entendre, & qui vous pourront témoigner, si vous en doutiez, que dans ce grand nombre de gens qui prennent plaisir à dire du bien de vous, il n'y en a point qui le fasse de meilleur cœur que moy, ni qui soit plus passionnément,

MONSEIGNEVR,

A Paris le 7. d'Auril 1645.

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE CLXIV.

MONSEIGNEVR,

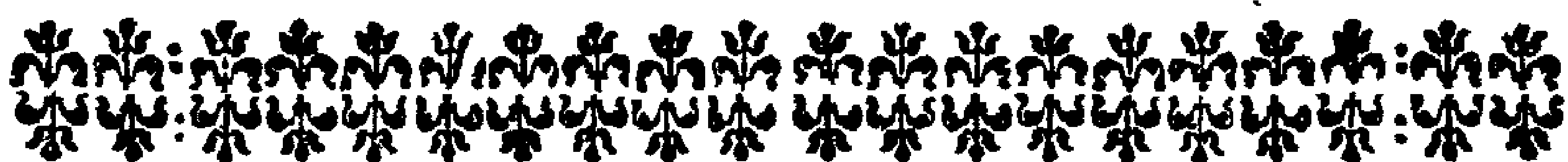
Si vous euſſiez eſté icy, vous auriez retranché vne partie de ces vers, & vous m'auriez fait corriger l'autre : auſſi ie ne vous les enuoye que pour vous faire voir combien ie ſuis deſtitué de tout bon conſeil, & meſme de tout bon eſprit, quand ie n'ay pas l'honneur d'eſtre aupres de vous. Iugez ſur cela, ie vous ſupplie, Monſeigneur, combien ie ſouhaite voſtre retour, moy qui ne prens pas trop de plaiſir à eſtre ſot, ni à le paroiſtre, & ſi ie n'ay pas grand intereſt de deſirer que vous ne demeuriez pas plus long-temps en Languedoc. Celles dont vous auez emporté le cœur, ne perdent pas tant que moy à voſtre abſence, & ne vous attendent pas auec plus d'impatience que ie fais. Ie connois pourtant vne perſonne, qui en tous lieux, & en toutes rencontres, me fait voir des preuues merueilleuſes d'vne extréme amour pour vous. Mais, Monſeigneur, vous m'auez ſi bien déniaiſé, & m'auez rendu ſi deffiant, que nonobſtant

toutes ces belles apparences, ie crois que ie ſuis la perſonne du monde qui vous ayme le mieux, & (pour corriger cette liberté de parler) qui ſuis auec plus de reſpect & de zele,

MONSEIGNEVR,

A Paris le 27. Auril, 1645.

Voſtre, &c.



A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CLXV.

QVID *igitur faciam? eam-ne, infectâ pace vltrò ad eam veniens?* me conseilleriez-vous cela? *an potiùs ita me comparem.* Ie ne veux pas dire le reste pour l'amour de vous. Sans mentir, Monsieur i'aurois bien besoin de vostre secours à cette heure, & que vous fussiez icy pour me dire de temps en temps, *hei noster;* mais vous n'estes pas assez courageux pour me donner vn conseil hardy, & il faut que ie le prenne de moy-mesme. Pour vous en parler franchement, cette Dame est trop colere,

Non est sana puella, nec rogare qualis sit solet hæc imago nasum.

Peut-estre ne sera-t-elle pas si cruelle à Paris qu'à *** elle est là, plus considerable qu'icy, selon que ie vous ay ouy dire.

Hanc Prouincia narrat esse bellam.

Au reste, iamais vous ne fistes mieux que de m'escrire au temps que vous auez fait, car si vous eussiez tardé seulement encore deux iours, i'allois estre tout aussi en colere contre vous que i'ay esté contre elle, & ie me preparois à vous escrire des lettres de ce stile que vous sçauez. Encore, pour vous dire le vray, ne suis-je pas trop satisfait de celles que vous m'auez escrites; il ne

il ne s'en peut pas voir de plus courtes, ni de plus froides. Hors que vous m'auez asseuré que vous-vous portiez bien, qu'y auez-vous mis qui me pûst estre agreable?

Qua solatus es allocutione?

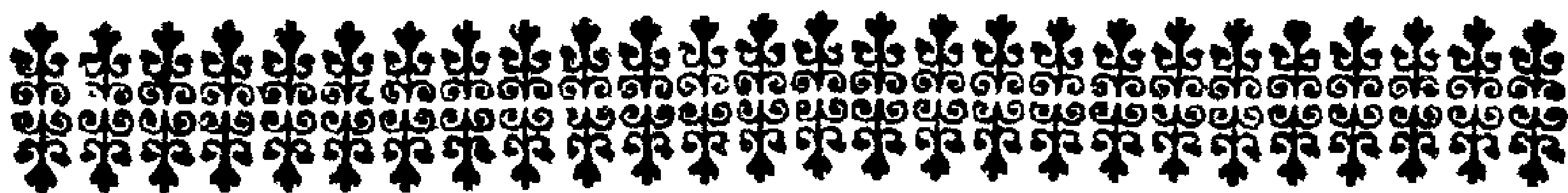
Ce qui m'en plaist, c'est que ie iuge que vous passez fort bien vostre temps, puis-qu'il vous en reste si peu pour moy : mais n'estes-vous pas le plus heureux homme du monde, que lors que vous l'esperiez le moins, la fortune vous ait esté donner trois semaines ou vn mois ******

Adeò-ne hominem venustum esse aut fœlicem quàm tu vt sies?

Que vous semble de ce *venustum* ? ie crois qu'il veut dire là, *qui habet Venerem propitiam*, car l'autre signification n'y vient pas. Adieu, Monsieur, ie vous asseure que ie suis de tout mon cœur, & autant que vous le sçauriez desirer,

A Paris le 30. Auril.

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXVI.

MONSEIGNEVR,

Vous ne ſçauriez croire combien c'eſt vne choſe embarraſſante, que d'auoir à écrire de temps en temps à vne perſonne qui ne vous fait point de réponſe : i'aymerois autant parler à vn ſourd, ou à vne muraille ; encore, ce dit-on, les murailles ont des oreilles, & quand on ne me reſpond rien, il me ſemble qu'on ne m'a point entendu. Il y a plus de ſix ſemaines que ie taſche à vous faire vne lettre, ſans en pouuoir venir à bout, & que ie ſonge à vous eſcrire,

Mais ie ne ſçay bonnement que vous dire,
Qui eſt aſſez pour ſe taire tout coy.

On me pourroit bien dire, peut-eſtre, ce que Vibius Criſpus *vir ingenij jucundi & elegantis*, dit à vn ieune homme, qui ſe plaignoit à luy de ne pouuoir trouuer d'exorde à vne harangue qu'il auoit faite, *Nunquid, inquit, adoleſcens meliùs dicere vis quàm potes?* Car pour vous auouër le vray, ie voudrois bien ne vous rien eſcrire *niſi perfectum ingenio, elaboratum induſtria, nihil niſi ex intimo artificio depromptum.* Ciceron, pourtant, qui eſtoit vn grand artiſan de paroles, & de qui i'ay pris ces dernieres, ſe trouuoit empeſché, auſſi bien

que moy, dans de pareilles occasions, *& me scripto aliquo lacesses* (dit-il à quelqu'vn de ses amis) *Ego enim meliùs respondere scio quàm prouocare.* Toutesfois, Monseigneur, comme on dit que qui répond paye, ie croy aussi que qui paye répond; & que c'est à moy, de quelque façon que ce soit, à trouuer moyen de vous entretenir, puisque ie suis payé pour cela. Vous feriez pourtant vne grande liberalité, vous qui aymez à en faire, si, au bien que vous m'auez desia fait, vous vouliez adjouster celuy de m'écrire quelquefois. Car ie vous auouë qu'il n'y a que vous qui me puissiez donner de l'esprit, & il me semble que i'en manque plus que iamais depuis que ie n'ay plus l'honneur de vous voir & de vous entendre. Que si vous pretendez que la dignité de Plenipotentiaire vous dispense de répondre, Papinian auoit à sa charge toutes les affaires de l'Empire Romain, & ie vous montreray en cent lieux dans de gros liures, *Papinianus respondit*, &, *respondit Papinianus.* Les plus sages & les plus prudens estoient ceux qui auoient accoustumé de répondre: & de là, *responsa sapientum & prudentum responsa.* Les Oracles mesmes, quand vous en seriez vn, répondoient, & il n'est pas iusqu'aux choses inanimées, qui ne se mettent quelquefois en deuoir de répondre,

Les Eaux, & les Rochers, & les bois luy répondent.

Trois paroles que vous me direz, me donneront matiere de vous escrire plusieurs pages.

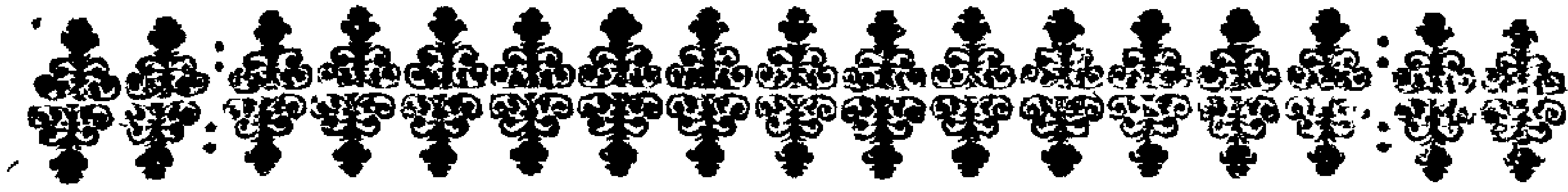
Nardi paruus onyx eliciet cadum.

Il ne vous faut point de temps pour cela, ou s'il en faut

quelqu'vn, il ne faut que ce temps, & cet esprit, que vous employez les soirs à vous iouër auec vos gens. Pardonnez, Monseigneur, à mon importunité; car, pour vous dire le vray, i'ay vn desir incroyable de sçauoir de vos nouuelles, & si vos lettres se pouuoient acheter à prix d'argent, il y auroit long-temps qu'il ne me resteroit plus rien de vos quatre mille francs, & que ie vous aurois rẽdu tout ce que vous m'auez donné. Nous auons eu cette année vne grande difficulté à estre payez, neantmoins, ie l'ay esté. Selon que Monsieur de Bailleul me parle de temps en temps, il me semble qu'il attend quelque remerciment de vous. Ie vous supplie tres-humblement, quand vous luy escrirez (aussi bien, peut-estre, vous ne sçauez quelquefois que luy dire) de luy en toucher quelque chose, & de luy témoigner qu'il vous a fait plaisir. Monsieur de *** sera bien-tost aupres de vous; sa femme, qui est fort iolie, & fort aymable, est extraordinairement aymée de la Reyne. Faites, ie vous supplie, qu'il die du bien de vous à son retour. Ie suis en quartier de Maistre d'Hostel chez le Roy, & pas trop mal chez la Reyne. Mais ie vous entretiens trop long-temps, & c'est vn hazard, si vous auez le loisir d'en tant écouter. Ie vous baise tres-humblement les mains, & suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.

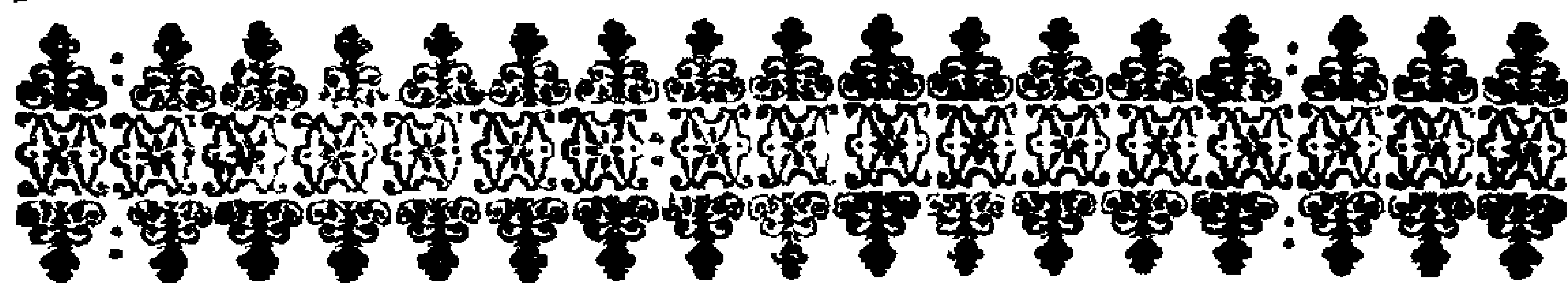


A MONSIEVR D'EMERY Controlleur general des Finances.

LETTRE CLXVII.

MONSIEVR,

Quand vous ne voudriez pas que ie parlaſſe de vos autres lettres, vous me permettrez au moins de loüer celle que vous auez écrite à Mõſieur d'Arſes ſur mon ſujet, & de vous dire, qu'il n'y a guere que vous en France qui en puiſſiez écrire vne pareille. Particulierement l'endroit où vous dites, que pour accourcir mon affaire, vous voulez auancer voſtre argent, me ſemble vne des plus belles choſes que i'aye iamais leuë, & quelque modeſte que vous ſoyez, vous m'auouërez que c'eſt vne noble façon de parler que d'offrir vingt-huit mille francs pour vn de ſes amis, & qu'il y a bien peu de gens qui ſe ſçachent ſeruir de ce ſtile-là, & qui ſe puiſſent exprimer de la ſorte. Du moins, Monſieur, ie vous aſſeure qu'entre tant que nous ſommes de beaux eſprits dans l'Academie, nous ne nous ſerions iamais auiſez d'écrire ainſi, & que parmy tant de belles penſées que nous trouuons, il ne nous en vient point de pareilles à celle-là. C'en eſt à parler ſerieuſement, vne tres-belle & tres-haute. ********* ********



A MONSEIGNEVR LE Duc d'Anguien.

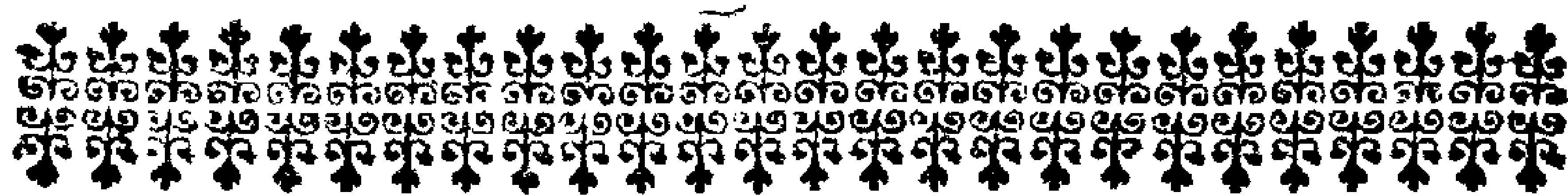
LETTRE CLXVIII.

MONSEIGNEVR,

Si ie n'ay pas esté si prompt à me resioüir auecque vous d'vn succés qui vous a cousté Monsieur le Marquis de Pisany, ie pense que vous ne le trouuerez pas estrange, & que Vostre Altesse me pardonnera, si en cette occasion i'ay esté plustost sensible au déplaisir qu'à la ioye. Ie ne crois pas, Monseigneur, moy qui mettrois volontiers ma vie pour vostre seruice, que ceux qui l'ont perduë en vous seruant, l'ayent mal employée : mais ie voudrois de bon cœur estre en leur place, pour ne me voir pas si mal-heureux, que d'estre obligé de pleurer dans vne de vos victoires. Cependant, Monseigneur, ayant receu vne des plus rudes afflictions dont ie pouuois estre touché, ce ne m'est pas vne petite consolation que vous soyez sorty si heureusement & si glorieusement de tant de perils ; & que le Ciel ait conserué vne personne, en laquelle ie puis mettre tout le respect & tout le zele, que ie pourrois auoir voüé à toutes celles que ie sçaurois ia-

mais perdre. Ie prie Dieu, Monſeigneur, qu'il garde voſtre vie plus ſoigneuſement que vous ne ferez, & qu'il me donne le moyen de teſmoigner à V. A. combien, & auec quelle paſſion ie ſuis,

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE Mareſchal de Grammont.

LETTRE CLXIX.

MONSEIGNEVR,

Dans l'affliction de la mort de Monſieur le Marquis de Piſany, qui eſt la plus grande que i'aye euë de ma vie, ie ne laiſſay pas de ſentir celle de voſtre priſon, & depuis, en vn temps où ie ne me croyois pas capable de ioye, i'en ay receu de la nouuelle de voſtre liberté. Encore, dans les deſplaiſirs où ie ſuis, eſt-ce quelque conſolation pour moy, de voir que toutes mes paſſions ne ſoient pas infortunées, & que la fortune ne m'oſte pas generalement toutes les perſonnes qui me ſont les plus cheres. Ie ne connoiſtrois pas, Monſeigneur, vne des meilleures qualitez qui ſoient en vous, & combien, ſur tous les hommes du monde, vous eſtes capable de la vraye & parfaite amitié, ſi ie croyois que ce mal-heur-là ne vous euſt pas touché autant que moy. Et quoy que vous deuiez eſtre endurcy, il y a long-temps, à cette ſorte d'accidens, & accouſtumé à perdre les amis que vous eſtimez le plus ; ie ſuis aſſeuré que la perte de celuy-cy, vous a eſté extraordinairement ſenſible, & que vous iugez bien que vous n'en auez iamais fait, que vous deuſſiez re-

greter dauantage. Pour moy, qui connoiſſois les plus ſecrets ſentimens de ſon cœur, & qui ſçais qu'il n'a iamais au monde rien tant aymé ni tant eſtimé que vous, ie manquerois à ce que ie dois à ſa memoire, & à l'intention que i'ay de ſuiure touſiours toutes les inclinations, & les volontez qu'il a euës; ſi, en ſa conſideration, ie ne m'efforçois de me dõner à vous encore plus que iamais, & d'adjouſter quelque choſe à l'affection dont ie vous ay honoré toute ma vie. Ie ne croy pas, Monſeigneur, que ce ſoit vne choſe poſſible, mais il eſt de mon deuoir de faire tout ce que ie pourray pour cela, & de vous proteſter, que ſi la paſſion que i'ay pour vous, ne peut augmenter, au moins, elle ne diminuëra iamais, & que ie ſeray touſiours également,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.



A MONSIEVR DE CHANTELOV.

LETTRE CLXX.

MONSIEVR,

C'est en effet beaucoup d'affaires à la fois, qu'vne maistresse & vn procés; Mais s'il vous eut pleu prendre le soin du procés, & me laisser la maistresse à seruir, quoy que tous vos commandemens me soient infiniment agreables, ie vous auouë que i'eusse reçeu celuy-là plus volontiers. I'ay fait parler à vostre rapporteur, & il a promis qu'il ne rapporteroit point vostre affaire de ce parlement. Ie pretens, Monsieur, vous auoir donné en cela la plus grande marque que ie vous sçaurois iamais rendre de mon obeïssance; car desirant passionnément d'auoir l'honneur de vous reuoir, & estant extrémement ialoux de la Dame qui vous retient, vous ne pouuiez rien desirer de moy où i'eusse tant de repugnãce que d'ordonner que ie vous procurasse moy-mesme les moyens d'estre plus long-temps esloigné d'ici, & de demeurer encore deux mois aupres d'elle Vous ayant obeï en cela vous ne sçauriez iamais douter que ie ne sois en toutes rencontres,

MONSIEVR,

Le 6. de Iuillet.

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE CLXXI.

MONSIEVR,

Si i'ay tant differé à vous faire responſe, I'en ay vne meilleure excuſe que ie ne voudrois; la fiévre & la goutte m'ont tenu long-temps chacune à leur tour, & ie n'en ſuis pas encore tout à fait dehors. Par là, Monſieur, vous pouuez iuger que vous choiſiſſez les emplois qu'il me faut, bien mieux que ie ne ferois moy-meſme; Car n'eſtant plus bon à rien, encore ſuis-je plus propre à ſolliciter vn procés, qu'à ſolliciter vne maiſtreſſe. Ie ſouhaite que vous gagniez bien-toſt l'vn, & que vous ne perdiez iamais l'autre. Et ſuis de tout mon cœur,

MONSIEVR,

A Paris le 21. Aouſt.

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CLXXII.

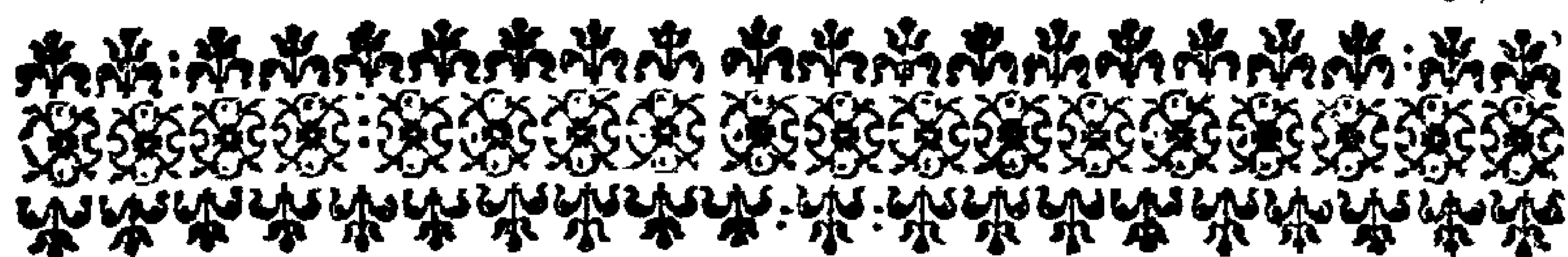
MONSIEVR,

Moy qui vous donnerois ma vie, vous pouuez iuger ſi ie vous presterois volontiers mon nom. Et ſi ie ne ſerois pas bien ayſe de faire croire à Monſieur *** que i'ay vne terre. Mais Monſieur *** m'a dit que vous luy auiez mandé voſtre reſolution trop tard, & que la maiſon que vous deſiriez achepter eſt venduë. Ie ſuis bien faſché, Monſieur, que vos affaires vous arreſtent là, plus que vous ne penſiez, car en verité nous ne ſçaurions nous paſſer plus long-temps de vous. Vne de nos plus belles voiſines en eſt malade, & moy ie ne m'en porte pas trop bien. Vous deuez ce me ſemble pour l'amour d'elle haſter voſtre retour, & pour l'amour de moy auſſi qui ſuis,

MONSIEVR,

A Paris le 15. Octobre 1645.

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE Mareschal de Schomberg.

LETTRE CLXXIII.

MONSEIGNEVR,

Vous m'auez fait l'honneur de m'écrire de si obligeantes, & de si belles paroles, que ie n'ay pû iusques à cette heure me résoudre à y respondre, de peur de me faire voir indigne de vos loüanges, ou de vous en donner qui ne fussent pas dignes de vous. Tout ce que ie vous puis dire de vostre derniere lettre, c'est que si i'auois tant soit peu moins de passion pour vous, vous seriez l'homme du monde qui me feriez le plus de despit : mais ie prens tant de part à tout ce qui vous regarde, que la vanité que vous m'ostez de mes lettres, ie la reprens des vostres, & ie me glorifie des choses que vous escriuez comme si c'estoit moy qui les auois faites. Au reste, Monseigneur, quand vous doutez, si ie me souuiendray de *ericore*, ou si i'approuueray vos *roués*, vous-vous deffiez trop de ma memoire, & de mon iugement. Sans mentir, le Prouerbe que toutes comparaisons sont odieuses, est bien faux en vous, il n'y a rien de si ingénieux ni de si agreable, que toutes celles que vous imaginez, & vous qui

en rencontrez ſur toutes ſortes de ſujets, vous ne ſçauriez rien trouuer que vous puiſſiez comparer aux voſtres. Mais comme les belles choſes vous couſtent peu, vous ne les ſçauriez eſtimer ce qu'elles valent. Nous qui les faiſons venir de loin, & qui ne les trouuons qu'auec beaucoup de trauail, nous les ſçaurions priſer bien dauantage, & nous-nous tiendrions riches des biens, dont vous ne faites pas de cõte, & que vous eſtes preſt de deſauoüer. En verité, ç'a eſté vne bonne fortune pour nous autres, qui faiſons des beaux eſprits, que le voſtre ayt eſté employé iuſqu'à cette heure à commander des armées, & à conduire des prouinces; & que voſtre naiſſance vous deſtine à vne plus haute gloire, qu'à celle de bien eſcrire: vous nous auriez bien embarraſſez, nous qui ne ſçauons faire autre choſe, & qui ne pouuons auoir de plus hautes viſées. I'ay écouté auec eſtonnement, auec peur, & auec ioye, ce que vous auez fait dans Montpellier; il me ſembloit que ie voyois Rodomont au milieu de Paris: car il vous ſouuient bien, Monſeigneur, qu'il reſiſta ſeul à tant de peuple,

Non ſaſſo, merlo, traue, arco, o baleſtra,
Nè ciò che ſopra il Sarracin percote,
Ponno allentar la valoroſa deſtra.

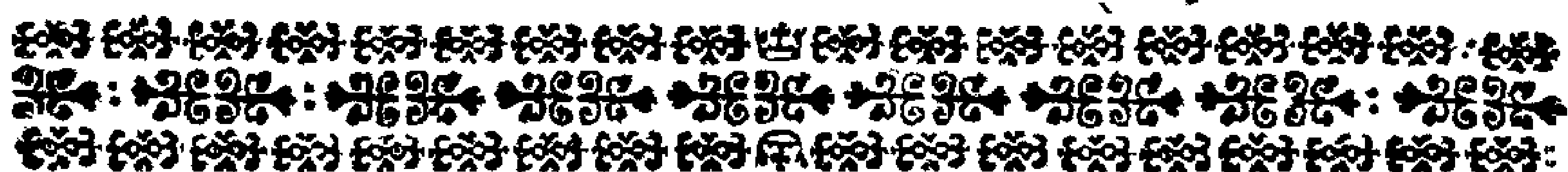
Pour vous dire la verité, hors qu'il n'auoit pas les pieds ſi bien faits que vous, ie vous trouue aſſez de ſon air; & quand vous auez l'eſpée à la main, ie crois que vous

luy ressemblez encore dauantage. Mais, Monseigneur, peut-estre qu'à l'heure que vous lisez cecy, vous auez encore quelque autre chose aussi importante à faire, & ie vous arreste icy par vne trop longue lettre. Ie vous supplie tres-humblement de me faire l'honneur de me mander, si, enfin, l'affaire du Pont Saint Esprit, est acheuée, ce qu'il faut que mon neueu fasse, quand il partira, où il ira, à qui il s'adressera. Doralice me cherche par tout, & m'enuoye querir tous les iours pour me parler de vous. Ie la nomme Doralice sans mauuais augure, & sans imaginer aucun Mandricard. Ie suis,

MONSEIGNEVR,

A Paris le 5. d'Aoust, 1645.

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE DVC d'Anguien.

LETTRE CLXXIV.

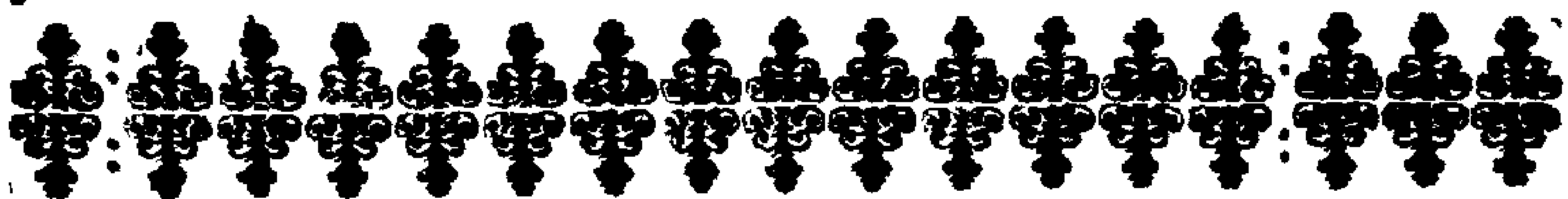
MONSEIGNEVR,

Lors que ie croyois auoir la plus grande affliction du monde, & toute celle dont vn esprit est capable, l'apprehension que i'ay euë pour vostre Altesse, m'a fait voir que ie pouuois estre plus mal-heureux que ie ne le suis, & que quoy que i'eusse extrémement perdu, il me restoit encore infiniment à perdre. Ie ne vous puis dire, Monseigneur, quel trouble ce fut en mon ame, de penser le hazard où vous estiez, ni quel desordre & quelles tenebres ie m'imaginois qui estoient prestes d'arriuer dans le monde. I'auois bien tousiours quelque esperance que le Ciel, qui donne beaucoup de signes de vouloir la prosperité de cet Estat, ne vous osteroit pas si tost à la France; & qu'il conserueroit vne personne par qui il semble auoir destiné de faire encore beaucoup de miracles. Mais, Monseigneur, cette malignité du Destin, qui en veut aux hommes qui s'éleuent au dessus de leur nature, & la necessité des choses humaines, de tomber quand elles sont en leur plus haut point, me donnerent beaucoup de sujet de crainte. Les courtes & precipitées prosperitez

prosperitez de Gaston de Foix; la mort du Duc de Veimar au milieu de ses triomphes; & celle du Roy de Suede, qui fut tué comme entre les bras de la gloire & de la fortune; me reuenoient à toute heure dans l'esprit, & ne presentoient à mon imagination que de funestes presages. Enfin, Dieu s'est contenté de menacer les hommes, & il ne semble leur auoir donné cette alarme, que pour leur faire mieux considerer quel present il leur a fait en vous, & combien vous estes important à la Terre. La plus belle de vos victoires, ne vous a pas donné tant de ioye, que vous en auriez de sçauoir l'estonnement où ont esté icy tous les esprits, à la nouuelle du peril où vous estiez, & auec cōbien de larmes, & de quels yeux vous auez esté pleuré. Ie seray bien ayse, Monseigneur, que vous le sçachiez, afin que si vous ne pouuez rien apprehender pour vous, vous appreniez au moins à craindre pour la consideration des personnes qui vous ayment, & que vous deueniez meilleur ménager d'vne vie qui est la vie de tant d'autres. Parmy tant de vœux qui ont esté faits pour elle, ie vous supplie treshumblement de croire qu'il n'y en a point eu de plus ardens que les miens, & que de tant d'hommes qui reuerent Vostre Altesse, il n'y en a point qui soit plus que moy.

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE Duc de la Trimoüille.

LETTRE CLXXV.

MONSEIGNEVR,

Vous ne vous contentez pas de me faire tousiours de nouueaux bien-faits, c'est tousiours auec de nouuelles graces, & vous les accompagnez de circonstances si obligeantes, qu'il faut auouër qu'il n'y a que vous au monde qui le sçache faire de la sorte. Ie vous rends, Monseigneur, mille tres-humbles remercimens de toutes les bontez qu'il vous plaist auoir pour moy: ie voudrois bien auecque la demission de mon neueu que ie vous enuoye, vous pouuoir enuoyer vn acte public de ma reconnoissance, par lequel ie pusse tesmoigner à tout le monde & la grace que vous m'auez faite, & le ressentiment auec lequel ie l'ay receuë. Mais cela ne se pouuant pas, ie vous supplie tres-humblement, Monseigneur, de vous contenter de l'asseurance que ie vous donne icy que ie seray toute ma vie à vous auecque toute la fidelité que ie dois, & que rien ne sera iamais si auant dans mon cœur ni dans mon esprit, que la memoire de vos bien-faits. Quoy que ie sçache, au reste, que le iugement que vous faites des vers que ie vous ay enuoyez est trop fa-

uorable pour moy : Ie vous auouë que ie ne me puis empescher d'en auoir beaucoup de vanité. Ce que vous me faites l'honneur de m'en mander, & ce qu'il vous a pleu escrire de moy à Madame vostre femme, me touche plus sensiblement que ie ne le vous sçaurois expliquer. A dire la verité, il n'y a rien de plus obligeant : Ie suis si peu interessé, que ie prefere l'honneur de vostre approbation à tout le bien que vous m'auez fait, & à tout celuy que vous me sçauriez iamais faire. Cependant, vous me permettrez de vous dire, Monseigneur, que les loüanges que vous me donnez sont telles, & escrites en tels termes, que i'aymerois mieux sçauoir loüer ainsi, que d'estre loüé de la sorte ; & que ie serois plus glorieux de les auoir données que de les auoir receuës. Ie tascheray à m'en rendre digne le plus qu'il me sera possible, & si ie ne le puis d'autre sorte, ie m'efforceray, au moins, de meriter l'honneur de vostre bien-veillance, par la fidelité parfaite, & le respect extréme auec lequel ie seray toute ma vie,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXXVI.

MONSEIGNEVR,

Y a-t-il rien de plus beau ni de plus grand que le commencement de vostre lettre ? En verité, il n'y a pas tant d'honneur à ne point faillir, qu'il y en a à s'accuser de la sorte ; Et cette franchise d'auoüer en vous des deffauts que vous pourriez excuser, ne peut partir que d'vn admirablement bon fonds, & d'vne ame riche, liberale, & iustement confiante. Ie ne sçay si c'est qu'vn si honneste exorde m'ait entierement gagné, mais ie suis demeuré persuadé de tout ce que vous dites en suite, & i'ay releu vostre lettre trois fois auec grand plaisir. I'y ay remarqué vne beauté, vne netteté, & vn agrément qui m'a fait ressouuenir de ce que dit Quintilien, *Messala nitidus, & candidus, & quodammodo præ se ferens in dicendo nobilitatem suam.* Mais, auec vostre permission, vous ne vous estes pas seruy du mesme esprit pour m'accuser ; la derniere partie de vostre lettre est bien plus foible que l'autre, & au contraire de ce que dit Ciceron *de Cælio melius obiiciente crimina quàm deffendente, bonam sinistram habes, malam dextram.* Premierement, si c'est sans cause,

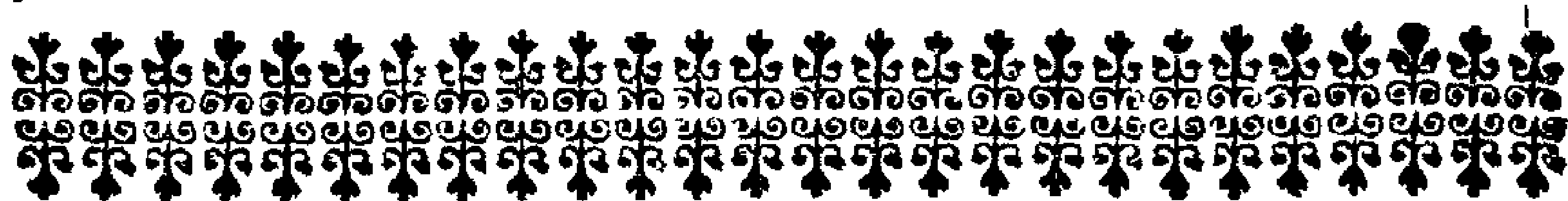
& ſans mécontentement, que vous auez eſté tant de mois ſans me rien répondre, & que vous m'auez refuſé vn billet de trois lignes; ſans mentir, Monſeigneur, vous n'auez pas vſé en cela de voſtre bonté ordinaire, principalement en vn temps où les choſes que vous auiez faites pour moy vous obligeoient, ce me ſemble, à me traitter plus ciuilement; de peur qu'il ſemblaſt que vous vous repoſaſſiez trop ſur le bien que vous m'auiez fait. Car, enfin, quoy que i'eſtime vos bien-faits, i'ayme encore mieux vos careſſes, & ſi l'on ne pouuoit eſtre de vos Commis & de vos Amis en meſme temps; ie penſe que vous me faites bien l'honneur de croire que ie ne delibererois guere ſur ce choix. Que ſi c'eſt à cauſe de quelque mauuaiſe ſatisfaction que vous auiez de moy, que vous eſtes demeuré dans vn ſi long ſilence, i'ay encore plus de ſujet de m'eſtonner que vous ayez gardé cela ſi long-temps ſur voſtre cœur contre moy, qui depuis mon enfance vous ay touſiours aymé, honoré, eſtimé ſi conſtamment, ſi parfaitement, ſi hautement, que nonobſtant beaucoup de grandes & importantes amitiez que i'ay faites depuis, il n'y a eu pas vn de mes amis qui n'ayt iugé, & qui n'ayt veu que de tous les hommes du monde, vous eſtiez celuy pour qui i'auois plus d'inclination, & aupres duquel i'aymerois mieux paſſer le reſte de ma vie. Cependant, apres tout cela, & apres vne amitié de vingt cinq ans, s'il court vn bruit qui vous déplaiſe, vous iugez que

c'eſt moy qui en ſuis l'autheur, parce qu'il s'eſt trouué conforme à l'interpretation que i'auois faite de voſtre enigme. Et cela vous paroiſt plus vray-ſemblable, que non pas que tant de gens qui ſont de delà, ou qui ſont icy, & qui inuentent tous les iours tant d'autres contes, ayent donné credit à celuy-là. Voſtre lettre me ſembloit extrémement iolie, ce zele que i'ay en toutes choſes pour vous, fit que ie la leus à deux de mes amis, & que ie leur dis le ſens que ie donnois à la ligne que vous auiez laiſſée en blanc. Ni eux ni moy ne creuſmes pas que cette explication vous fuſt deſauantageuſe,& ne le croyons pas encore. Mais il ne faut point vous le diſputer dauantage; vous auez voſtre honneur à garder, & ie loüe cette modeſtie, pourueu que vous ne me teniez pas capable d'vne extrauagance. Si vous ne faites cas de moy, Monſeigneur, qu'à cauſe que l'on dit que i'ay quelque ſorte d'eſprit, & que ie ſçay faire quelquefois vne belle lettre, vous ne m'eſtimez que par la qualité que i'eſtime le moins. Ceux qui me connoiſſent icy me louënt d'auoir beaucoup d'amitié, de foy, de diſcretion, & de probité. Toutes leſquelles choſes, ſi vous n'auez connuës en moy, vous y en deuez au moins auoir veu les ſemences dés ma premiere ieuneſſe. Enfin, i'ay beaucoup de raiſons de me plaindre de ce que vous m'auez creu aſſez inconſideré pour auoir donné lieu à vne médiſance (puiſque vous la nommez ainſi) &

de ce qu'ayant creu que ie l'auois fait, vous ne me l'auez pas plustost pardonné. Car, sans mentir, vous ne m'aymez pas la moitié de ce que vous deuez, si vous n'estes capable de m'en pardonner bien d'autres. Ie vous supplie de me défendre mieux vne autre fois deuant vous mesme, & de me regarder comme vne personne qui a pour vous vne passion sans exemple, & qui est parfaitement,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE CLXXVII.

MONSEIGNEVR,

Quand i'aurois eu quelque colere contre vous, les premieres lignes de vostre lettre m'auroient appaisé, & m'auroient remis à la raison. Ie suis si amoureux de tout ce que vous faites, & les choses que vous m'écriuez ont de si grands charmes pour moy, que quand ie me plaindrois de vostre humeur, ou de vostre amitié, dés que ie verrois quelque chose de vous, vostre esprit me regagneroit, & ie serois contraint de reuenir à vous, comme on l'est quelquefois d'aymer vne maistresse cruelle. Il est vray, Monseigneur, que lors que ie vous fis toutes ces reproches, & que i'écriuis *rabiosulas illas satis fatuas* (comme dit Ciceron en quelque lieu) i'estois extrémement irrité contre vous; &, sans mentir, quelque obligation que ie vous aye, i'auois quelque droit de le faire, au moins

Si quid longa fides, canaque iura valent.

Et n'auois-je pas raison de trouuer estrange, que vous, le meilleur, & le mieux faisant de tous les hommes,

Qui largiris opes veteri fidoque sodali,

me refusassiez cinq ou six lignes ? & qu'estant liberal de toutes autres choses, vous fussiez seulement auare

de

de vos paroles? Cependant, apres y auoir bien pensé, i'auouë que vous estes excusable d'en estre bon ménager, si vous sçauez, aussi bien que moy, ce qu'elles valēt. Car, à qui s'y connoist bien, & qui sçait le vray prix des choses, y a-t-il rien de si beau, de si riche, & de si precieux? & vostre derniere lettre seule ne vaut-elle pas tout ce que vostre Surintendance me sçauroit iamais donner? L'elegance Attique dont vous me parlez, fut-elle iamais plus pure à Athenes, ni l'Vrbanité plus agreable & mieux entenduë à Rome? Que vous m'auez fait de plaisir, de m'alleguer cét endroit de l'Arioste, dont ie ne m'estois pas souuenu il y auoit plus de vingt ans. Et ce trait, *Si ie tiens la plume auec Monsieur *** il me querelle; si ie la laisse à Monsieur Voiture, il se dépite*, ne vaut-il pas tout seul vn liure de belles lettres? Auec quelle vigueur, au reste, quelle force, & quel esprit, soustenez-vous vostre paradoxe, & tous ceux de Ciceron ensemble, valent-ils le vostre? Ie ne laisse pas de demeurer dans ma premiere opinion, & de croire qu'vn homme qui sçait escrire de si belles choses, a grand tort de ne point escrire à vn autre qui les sçait si bien connoistre. Panurge dit en vne pareille rencontre à Epistemon, qui auec de belles raisons, luy vouloit prouuer vne chose peu croyable, *I'entens, & me semblez bon Topiqueur, & affecté à vostre cause, vous m'vsez icy de belles grasides & diatiposes, & me plaisent tres-bien. Mais preschez & patrocinez d'icy à la Pentecoste, enfin, vous serez ébahy, comment rien ne m'aurez persuadé.* I'auouë pour-

Seruient

tant que vos raiſons m'ont eſbranlé en quelque ſorte ; Mais, plus ce que vous eſcriuez eſt fort, & perſuadant, & ingenieux, plus ie trouue que ie ſuis excuſable, de vous auoir preſſé de me faire l'honneur de m'eſcrire. Ie ſçay, Monſeigneur, que ce deſir-là, quoy qu'accompagné peut-eſtre de trop d'ardeur, ne vous ſçauroit déplaire ; & il eſt difficile que vous ayez mauuaiſe opinion d'vn homme, que vous ne ſçauriez contenter en luy donnant quatre mil liures de rente, & qui eſt tout preſt de rompre auec vous, ſi vous ne luy enuoyez de vos lettres. Il n'y a rien, pour vous dire le vray, dont ie ne me paſſaſſe plus volontiers, rien que ie n'aymaſſe mieux qui me fuſt retranché,

Quid-vis facilius paſſus ſim quàm in hac re me deludier.

I'en auois veu ces iours paſſez d'autres de vous : vne à Monſieur***, vne à Madame la Princeſſe, & vne à Monſieur. Auec quelle force, quelle gentilleſſe, & quelle beauté ! Ie ſuis au deſeſpoir, de n'eſtre point à la ſource de toutes ces belles choſes, de ne pouuoir eſtre aupres de vous, & de ne pouuoir ramaſſer ce que vous dites tous les iours. Vous en croirez ce qu'il vous plaira ; mais quelque bien qui me puiſſe arriuer de voſtre bonne fortune, ie vous iure que ie vous aymerois mieux cent fois Marguillier à Sainct Nicolas, que Surintendant & Plenipotentiaire. Combien de fois m'arriue-t-il dans ces ruëlles dont vous me parlez, de dire en moy-meſme ;

O vbi campi

Veſphaliæ !

Car enfin quoy que vous disiez de la Barbarie de ce païs-là, il n'y a point de païs barbare quand vous y estes.

omitte mirari beatæ,
Fumum & opes strepitumque Romæ.

Les plus beaux, les plus agreables, les plus delicieux fruits de la Grece & de l'Italie, vous les faites naistre

Vernecum in patria, crassoque sub aëre.

Neque miror Cœlum & Terras vim suam si ita tibi conueniat dimittere. Mon Dieu, que cét homme *qui tecum decertare voluit contentione scribendi* a choisi des armes desauantageuses Mr Sarasin

Verbosa & grandis Epistola venit:

Mais pour parler de chose plus agreable, vostre lettre a mis de la diuision entre deux Dames, sur l'explication de cét endroit, où vous me parlez des inspirations qui me viennent dans la ruëlle de Madame la Marquise. Madame de Ramboüillet, pretend que c'est pour elle, & Madame de Sablé luy dispute; que vous auez d'obligation à cette derniere de ce qu'elle vous ayme, & de ce qu'elle vous hait; car l'vn n'est pas moins obligeant que l'autre. C'est vne chose merueilleuse de l'impression que vous faites dans l'esprit de toutes les personnes à qui vous voulez plaire,

Adeò-ne hominem tam venustum & fœlicem.

Celle-cy est entierement irritée & reuoltée contre vous, du peu de soin que vous auez eu d'elle, & ne se peut empescher de s'en plaindre en toute rencontre,

ni de vous louër en mesme temps; Mais de quelle sorte louër?

Mieux, sans mentir, que ie ne sçaurois faire.

Ie ne suis pas pourtant d'auis que vous luy escriuiez pour vous racommoder; car aussi bien vous retomberiez, sans doute, dans le silence qui vous est si cher; mais mandez-moy, s'il vous plaist, quelque chose pour elle. Ie vous demande aussi vn mot de compliment pour Monsieur Tubeuf; si vous voulez vous passer de l'vn & de l'autre, ie le veux bien. Ie suis content de vostre derniere lettre, & ne vous demanderay rien de six mois, conseruez moy seulement l'honneur de vostre souuenir, & me croyez tousiours,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE Duc d'Anguien.

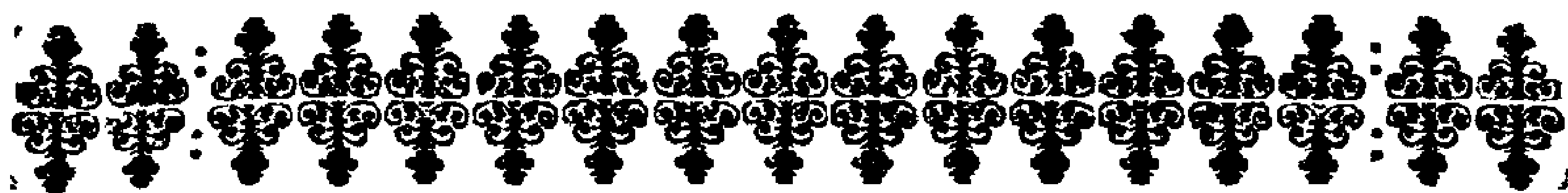
LETTRE CLXXVIII.

MONSEIGNEVR,

Vostre Altesse n'a rien fait en toute cette campagne de si hardy que ce que ie fais à cette heure; car sçachant à quel point vous estes delicat, & combien il y a peu de lettres qui vous plaisent, i'entreprens de vous en faire vne sans auoir rien de bon, ni de plaisant à vous dire. Que ie meure si ie n'aymerois mieux estre obligé à tuër six hommes de ma main, ou à me tenir aupres de vous à repousser vne sortie des ennemis! Cette action, pourtant, Monseigneur, où il paroist tant de hardiesse, ce n'est que la peur qui me la fait faire. I'ay tasché tant que i'ay pû à m'en exempter, & plustost que de vous écrire vne lettre ordinaire, i'auois resolu de ne vous escrire point du tout, ce qui eust esté sans doute le plus court, & le meilleur: Mais Madame de Montausier, que i'ay consultée là-dessus, m'a intimidé, & m'a dit que ie ne m'y ioüasse point, que vous n'estiez pas vn homme à qui il faloit manquer, & que quelque mine que vous en fissiez, vous m'en voudriez mal dans vostre cœur. Or, Monseigneur, d'estre mal dans ce cœur, dont toute la terre

parle, ie vous auouë que ie n'ay osé m'y hazarder. Cette crainte a surmonté l'autre qui me retenoit, & i'ayme mieux vous laisser voir que i'ay moins d'esprit que vous n'auez pensé, que de vous donner lieu de douter que ie mãque de zele, & de respect pour vous. Et certes, il seroit bien estrange, que moy qui ay tousiours aymé Achille & Alexandre, que ie n'ay iamais veus ni connus, & pour les choses seulement que i'en ay leuës, manquasse de passion pour Vostre Altesse, de qui nous voyons tous les iours tant de merueilles, & dont i'ay receu tant d'honneur & tant de graces. Ie vous asseure, Monseigneur, que les sentimens que i'ay pour elle, sont au point où ils doiuent estre, & que ie ne puis exprimer ni le plaisir ni la peine ******





A LA REYNE DE POLOGNE.

LETTRE CLXXIX.

MADAME,

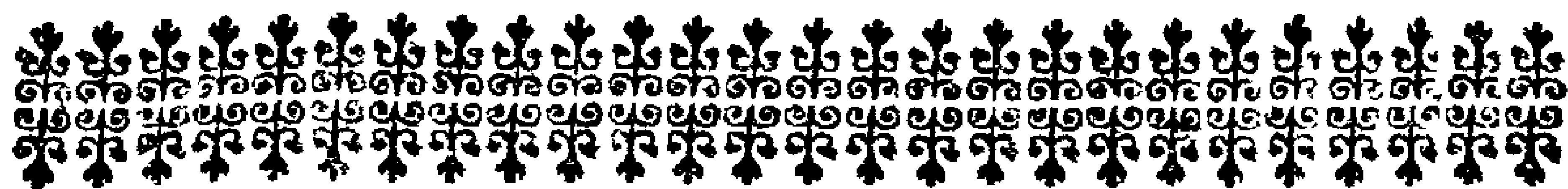
Ce que ie considere le plus du present que m'a enuoyé Madame la Marquise de Sablé, & de l'adresse auec laquelle Vostre Majesté me l'a fait prendre, & m'a fait desobeïr à la Reyne, sans me rendre coupable: c'est le pretexte qu'il me donne de prendre la hardiesse de vous escrire, & le moyen que i'ay par là de vous faire souuenir de moy, sous ombre de rendre à V.M. les tres-humbles remercimens que ie luy dois. Ie vous diray donc, Madame, que le plus auare homme du monde ne fut iamais si ayse que l'on luy fist du bien, que ie l'ay esté de celuy que ie viens de receuoir de V.M. & que ie me suis trouué en cette occasion beaucoup plus interessé que ie n'eusse creu de le pouuoir estre. A dire le vray, l'honneur de receuoir des marques de la bien-veillance d'vne des plus grandes Reynes du monde, & (ce que i'estime dauantage) de la plus accomplie personne que i'aye iamais veuë; est vn interest dont les ames les mieux faites peuuent estre gagnées, & tous les Roys de la Terre n'ont rien à donner qui soit de ce prix-là. Ie souhaite, Madame, que toutes les liberalitez que vous ferez, soient tou-

ſiours auſſi bien employées, ie veux dire auſſi-bien reconnuës, & qu'entre tant de millions d'hommes qui obeïſſent à V. M. il s'ē trouue quelques-vns qui prennent autant de plaiſir que moy à publier ſes loüanges, & à la bien faire connoiſtre à tous les autres. Cela eſtant, V. M. aura bien-toſt ſur tous ſes ſubjets le meſme empire qu'elle a eu iuſqu'à cette heure ſur toutes les ames raiſonnables qui l'ont approchée. C'eſt cét empire, Madame, qui eſt né auec vous, que vous auiez deuant que vous euſſiez de Sceptre, ni de Couronne; & qui, ſi vous me permettez de le dire, eſt beaucoup plus eſtimable, & plus abſolu, que celuy que la fortune vous a donné. Ie prie Dieu que V. M. jouïſſe long-temps de l'vn & de l'autre, auec toutes les proſperitez qu'elle merite, & que ie ſois aſſez heureux, vne fois en ma vie, pour vous voir dans voſtre gloire, & pour vous pouuoir dire moy-meſme, auec combien de reſpect, de paſſion & de zele, ie ſuis,

MADAME, de Voſtre Majeſté,

Le tres-humble, &c.

A MON-



A MONSEIGNEVR LE Duc de la Trimoüille.

LETTRE CLXXX.

MONSEIGNEVR,

I'ay trouué moyen de multiplier vos bien-faits, & de faire que vous me pourrez donner encore vne Chanoinie. Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, touchée peut-eſtre par voſtre exemple, a voulu m'obliger comme vous, & mon Neueu que vous auez fait Chanoine de Laual, a eſté fait par elle grand Vicaire de Noſtre-Dame: moyennant quoy, il s'eſt reſolu de reſigner ſon benefice de Laual à vn autre de mes Neueux, s'il apprend que vous l'ayez agreable. I'eſpere, Monſeigneur, qu'auec la meſme bonté que vous m'auez fait la premiere grace, vous m'accorderez cette ſeconde, & il vous a pleu m'obliger ſi genereuſement que i'eſpere que vous me témoignerez en ce rencontre, la continuation de voſtre bonne volonté. Ce dernier neueu, en faueur duquel ie vous fais cette ſupplication tres-humble, eſt Bachelier de Sorbonne, aſſez ſçauant & fort ſtudieux. De ſorte que, ſelon que ie connois voſtre gouſt, & que ie ſçay que vous faites cas des gens de lettres, ie croy que dans la ſolitude de la campagne, celuy-cy pourra ſeruir quelquefois à

voſtre entretien, quand vous voudrez relaſcher voſtre eſprit. Pour moy, Monſeigneur, il n'y a rien que ie deſire tant que d'auoir de nouuelles obligations à vne perſonne que i'honore & que ie reſpecte autant que vous. Et ie ſouhaiterois de bon cœur, que tous les biens que la fortune me voudra faire, ne me vinſſent iamais que par vos mains. Si ie ſuis reconnoiſſant ou non, de ceux que i'ay deſia receus de vous, ie ne le diray pas, toute la Cour vous le pourra dire, n'y ayant plus perſonne qui ne ſçache la bonté & la liberalité auec laquelle il vous a plû de m'obliger, & la profeſſion publique que ie fais en toutes ſortes d'occaſions d'eſtre,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.



AV MESME.

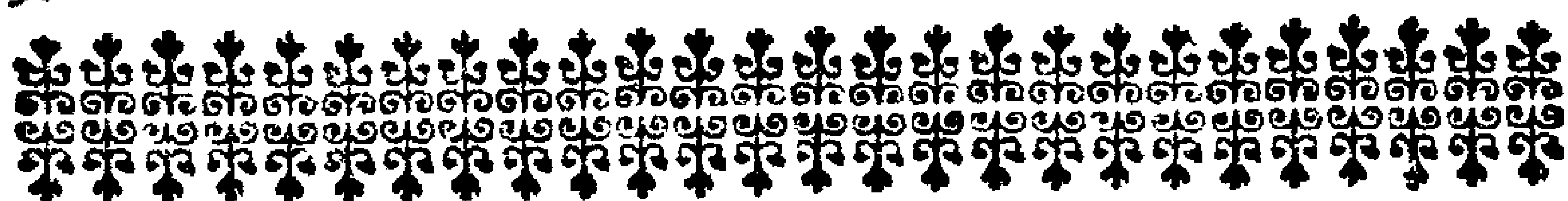
LETTRE CLXXXI.

MONSEIGNEVR,

Ie n'ay pas peur que vous-vous lassiez iamais de me bien-faire, mais i'ay peur que vous-vous lassiez de mes remercimens : i'en ay tant eu à vous faire depuis quelque temps, qu'à moins que d'vser de redites, ie ne vois pas qu'il me reste plus rien à dire sur vn sujet où vos bontez m'ont desia obligé de m'épuiser. Ie me contenteray donc de vous supplier tres-humblement de vous souuenir des graces que vous m'auez faites, de la facilité auec laquelle ie les ay obtenuës, des lettres obligeantes, dont il vous a plû les accompagner, & de la ciuilité auec laquelle, en me faisant du bien, vous n'auez pas voulu perdre l'occasion de me faire encore tout l'honneur que ie pouuois receuoir. Vous ressouuenant, Monseigneur, de toutes ces choses, imaginez-vous, s'il vous plaist, ma reconnoissance là dessus, & iugez, si ioignant tant d'obligations à la passion extreme que i'ay tousiours euë de vous honorer, ie puis iamais manquer d'estre, auec toute sorte de fidelité & de respect,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MONSEIGNEVR LE DVC d'Anguien, sur la prise de Dunkerke.

LETTRE CLXXXII.

MONSEIGNEVR,

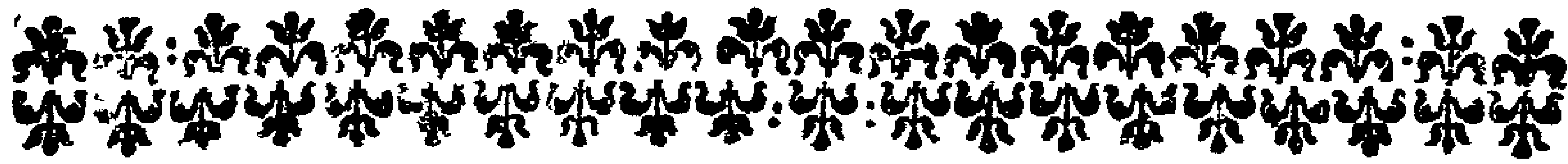
Ie croy que vous prendriez la Lune auec les dents, si vous l'auiez entrepris. Ie n'ay garde de m'estonner que vous ayez pris Dunkerke ; rien ne vous est impossible. Ie suis seulement en peine de ce que ie diray à vostre Altesse là dessus, & par quels termes extraordinaires, ie luy pourray faire entendre ce que ie conçois d'elle. Sans doute, Monseigneur, dans l'estat glorieux où vous estes, c'est vne chose tres-auantageuse, que d'auoir l'honneur d'estre aymé de vous ; mais à nous autres beaux esprits, qui sommes obligez de vous escrire sur les bons succés qui vous arriuent, c'en est vne aussi bien embarassante, que d'auoir à trouuer des paroles qui répondent à vos actions, & de temps en temps de nouuelles loüanges à vous donner. S'il vous plaisoit vous laisser battre quelquefois, ou leuer seulement le siege de deuant quelque place, nous pourrions nous sauuer par la diuersité, & nous trouuerions quelque chose de beau à vous dire, sur l'inconstance de la fortune, & sur l'honneur qu'il y a à souffrir courageusement ses disgraces. Mais dés vos

premiers exploits, vous ayant mis auec raiſon du pair auec Alexandre, & voyant que de iour en iour, vous-vous eſleuez dauantage : En verité, Monſeigneur, nous ne ſçaurions où vous mettre, ni nous auſſi, & nous ne trouuons plus rien à dire, qui ne ſoit au deſſous de vous. L'eloquence, qui des plus petites choſes en ſçait faire de grandes, ne peut, auec tous ſes encheriſſemens, égaler la hauteur de celles que vous faites. Et ce que dans les autres ſujets, elle appelle Hyperboles, n'eſt qu'vne façon de parler bien froide, pour exprimer ce que l'on penſe de vous. Et certes, cela eſt incomprehenſible que V. A. trouue moyen tous les Eſtez d'accroiſtre de quelque choſe, cette gloire à laquelle tous les hyuers precedens, il ſembloit qu'il n'y euſt rien à adjouſter : & qu'ayant débuté de ſi grands commencemens, & en ſuite de plus grands progrés, les dernieres choſes que vous faites, ſe trouuent touſiours les plus glorieuſes. Pour moy, Monſeigneur, ie me réjouïs de vos proſperitez, comme ie dois; mais ie préuoy que ce qui augmente voſtre reputation preſente, nuira à celle que vous deuez attendre des autres Siecles, & que dans vn ſi petit eſpace de temps, tant de grandes & importantes actions, les vnes ſur les autres, rendront à l'auenir voſtre vie incroyable, & feront que voſtre hiſtoire paſſera pour vn Romant à la Poſterité. Mettez donc, s'il vous plaiſt, Monſeigneur, quelques bornes à vos victoires, quand ce ne ſeroit que pour vous accommo-

der à la capacité de l'esprit des hommes, & pour ne pas passer plus auant que leur creance ne peut aller. Tenez-vous, au moins, pour quelque temps en repos & en seureté, & permettez que la France, qui dans ses triomphes est tousiours en alarme pour vostre vie, puisse iouïr quelques mois tranquillement de la gloire que vous luy auez acquise. Cependant, ie vous supplie tres-humblement de croire que parmy tant de millions d'hommes qui vous admirent, & qui vous benissent, il n'y en a point qui le fasse auec tant de ioye, de zele, & de veneration, que moy, qui suis de V. A.

MONSEIGNEVR,

Le tres, &c.



A MONSEIGNEVR D'AVAVX
LETTRE CLXXXIII.

MONSEIGNEVR,

Si i'estois si honneste homme que l'on pust dire de vous & de moy *& cantare pares* ; au moins on ne dira pas *& respondere parati.* Ie receus hier vostre lettre, & i'y fais response aujourd'huy ; les vostres ne vont pas si viste que cela, & comme si vous estiez au bout des Indes Orientales, il se passe des années deuant que i'en reçoiue. Pour moy, ie vous admire

vt vnum
Scilicet egregij mortalem, altique silenti.

Et ie ne puis comprendre qu'vne personne qui a tant d'auantage à parler, ayt tant de plaisir à se taire. Les trois premieres lignes de vostre lettre, & ce que vous dites de ce mois extremément passé, valent mieux que tout ce que nostre Academie sçauroit faire. Mais de quel sel auez-vous assaisonné vostre fin du repas? que ie meure si iamais rien m'a tant plû! Le pauure Monsieur le Lieure, qui n'auoit esté dans mon esprit il y a plus de vingt ans, y a repassé, luy, tous ses conuiues, & toute sa maison auec vne ioye incroyable, & y a ramené toutes les especes de ce temps-là. C'est, en verité, vn grand bon-heur pour les beaux esprits, de ce que vous auez eu de meilleures affaires que nous, &

que *Claudium Memmium ab institutis studiis deflexerit cura terrarum.* Quel regret i'ay, Monſeigneur, quand ie lis les choſes que vous eſcriuez, de n'eſtre pas auprès de vous, & quel mauuais tour ie connois que la fortune m'a fait de m'auoir deſtiné à paſſer ma vie loin d'vne perſonne ſi précieuſe, & qui a vne ſorte d'eſprit ſi agreable! Nonobſtant tout l'éclat & la pompe & les eſperances de deça, celuy-là ſeul me ſemble heureux,

Ille (si fas est) superare Diuos,
Qui sedens aduersus identidem te
Spectat & audit.

Madame la Marquiſe de Montauſier m'a fait luy lire plus d'vne fois ce que vous m'auez eſcrit pour elle, & de tant de lettres qui luy ſont venuës de tous coſtez, elle a dit qu'on ne luy a rien eſcrit de ſi galant. Elle m'a commandé de vous dire qu'elle eſt extrémement ayſe que vous approuuiez ſon mariage, qu'elle ne l'euſt pas tenu bien fait ſi vous n'y euſſiez adjouſté voſtre conſentement, & qu'elle vous l'euſt demandé ſi vous euſſiez eſté icy: Mais que dans voſtre abſence, elle auoit iugé ſur beaucoup de témoignages d'affection qu'elle ſçauoit que Monſieur le Marquis de Montauſier auoit receus de vous, que vous ne ſeriez pas contraire à vne choſe qu'il deſiroit. Elle, & Monſieur ſon Mary, m'ont chargé de vous faire mille remercimens de leur part, & de vous aſſeurer de leur tres-humble ſeruice. Au reſte, Monſeigneur, ie ſuis bien-ayſe que vous auez vn Commis qui faſſe parler de luy dans le
monde,

monde, & que l'on me connoisse vn peu plus dans les païs estrangers que Monsieur Filandre & Monsieur Coiffier. Ie vous aurois enuoyé ces folies que l'on vous a leuës,

Namque tu solebas,
Nostras esse aliquid putare nugas.

Et quelle approbation aurois-je plus desirée que la vostre ? Mais *Verebar ne te hæc deprehenderent in cura aliqua majuscula*, comme dit Ciceron : Et puis ie considerois ce que dit cet autre,

Multa quidem nobis facimus mala sæpè Poetæ,
vt cùm tibi librum
Sollicito damus aut fesso.

On n'aura guere plus de ioye de la Paix generale, que les honnestes gens en ont euë de la paix de vous & de Monsieur Seruien. Ie croy que c'est tout de bon comme vous me l'écriuez, *& si quis est qui neminem bona fide in gratiam putet redire posse non vestram hic perfidiam arguit, sed indicat suam.* Si vous pouuez faire que cela dure, il ne se peut rien de mieux,

Si quidem herclè possis nihil priùs neque fortiùs.

Ie vous rends mille graces tres-humbles du soin qu'il vous plaist auoir de mes affaires, & suis comme ie dois,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE CLXXXIV.

MONSEIGNEVR,

Si ie voulois receuoir tous les ans vos quatre mille liures, sans faire iamais vne panse d'A, ni œuure quelconque de mes mains pour vostre seruice, vous seriez l'homme du monde le plus propre à me laisser faire; & peut-estre mesme que vous y prendriez plaisir, pource que cela vous dispenseroit de quelques billets que vostre bonté vous oblige de m'écrire de temps en temps. De mon costé, ie le trouuerois aussi fort commode, s'il estoit vn peu moins deshonneste, & ce seroit pour moy vn extréme soulagement. Vous ne sçauriez croire, Monseigneur, quelle fatigue c'est que d'escrire à vne personne qui ne respond point. Il y a trois mois que ie songe à vous faire vne lettre, sans en pouuoir venir à bout, & quand apres beaucoup de peine, i'ay tant fait que de continuër deux periodes, tout à l'heure ie me trouble, & ie dis en moy-mesme, ha! par la vertu bieu, me voyla demeuré, comme cét Aduocat dont vous m'auez autrefois fait le conte. Si faut-il pourtant, à quelque prix que ce soit, que ie vous escriue; car i'ay honte, sans mentir de meriter si mal vostre argent, & fais mesme quel-

que ſcrupule de m'enrichir d'vn bien ſi mal acquis. Cependant, ie vous ſupplie tres-humblement de croire, qu'auec tout le ſilence que ie garde ſi hardiment, & ſi confiamment, ie conſerue touſiours pour vous, dans mon cœur, toute ſorte de reſpect, de paſſion & d'eſtime, & que de iour en iour ie me confirme dans le iugement que i'ay fait de vous dés ma premiere ieuneſſe, qu'il y a peu de perſonnes au monde qui vous vaillent, ni en qui la nature ayt ioint vne ſi grande ame à vn ſi grand eſprit. Auec cette opinion-là, imaginez-vous, s'il vous plaiſt, auec quelle impatience ie ſouhaite voſtre retour, & ſi ie ne ſuis pas auſſi intereſſé que perſonne en cette paix que toute l'Europe deſire. Dans les plus belles aſſemblées, les plus grands feſtins, & les plus agreables promenades, il m'arriue tous les iours de deſirer voſtre entretien, vos ſouppers ſur la ſeruiette, & ces tours d'allée que i'auois l'honneur de faire auec vous dans voſtre iardin. Mais à propos, par quel enchantement, Monſeigneur, ou par quelle machine auez-vous fait faire cette grande maiſon, qui a apparu en vn matin dans la ruë Sainte Auoye? car vne choſe ſi prompte, ſemble pluſtoſt auoir eſté faite *pegmate aliquo quàm ædificatione.*

Et creſcunt mediâ pegmata celſa viâ.

L'ouurage des murailles de Thebes n'alloit pas ſi viſte, & ſi i'ay ouï dire que les pierres de Citheron alloient courant & ſautant s'y rendre d'elles-meſmes, & ſe ranger chacune en ſa place; c'eſtoit vne grande

commodité. En verité, il en faut tousiours reuenir à ce que disoit vostre postillon; vous estes vn homme estrange, en trois iours vous faites abbatre vne maison, *& triduo reædificas illam*: Mais, mon Dieu! auec quelle beauté & quelle magnificence! Tous les bastisseurs (& il n'y a point au monde de nation plus ialouse ni plus enuieuse) auouënt qu'il ne se peut rien voir de mieux; mais ce qui m'en plaist, c'est que vous faites faire cela à deux cens lieuës de vous, & par vos Commis. Au liéu que tous les autres qui bastissent voudroient assoir eux-mesmes chaque pierre qui entre dans leur bastiment, & l'on les voit à toute heure pesle-mesle auec leurs maçons, arpentant, mesurant, criant, ordonnant, sales & mal propres,

Atque indecoro puluere sordidos.

Il n'appartient qu'à vous de faire ces choses-là par Procureur, & vous faites bien paroistre, sans mentir, que le dessein de pacifier la Chrestienté est le seul aujourd'huy qui merite toute vostre attention, puis-que la construction d'vn Palais ne peut pas seulement vous amuser, & que les choses qui remplissent toute l'ame des autres hommes ne trouuent pas de place dans la vostre. Cependant, ie me resiouïs auecque vous, au nom des Penates de Iean Iaques de Mesmes, & de tant de grands hommes vos ayeuls; au nom de ces Penates qui ont esté les Dieux tutelaires de Passerat, & de tous les sçauans de ce siecle-là, & de celuy-cy, de ce que vous auez renouuelé & embelly leur ancienne demeure, & que

Non finis ingentem consenuisse domum.

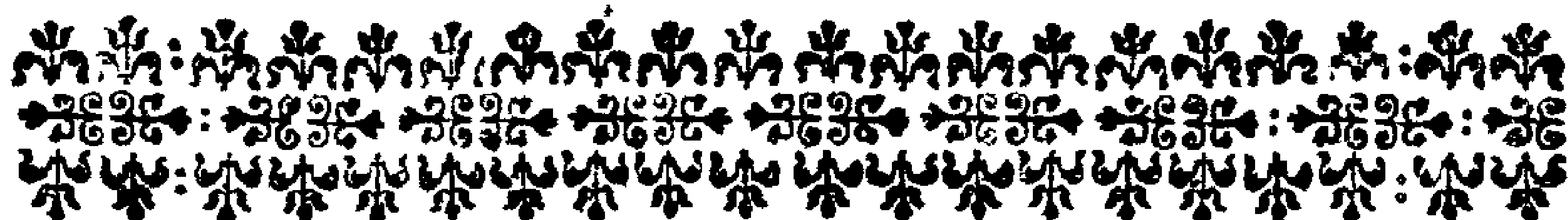
Ie souhaite de tout mon cœur que vous ayez le plaisir d'en iouïr bien-tost, & de venir voir vous mesme

Quàm dispari domui dominaris.

Mais, Monseigneur, voicy la neufuiesme page que i'écris, & i'ay tant tiré le Diable par la queuë, qu'enfin i'ay fait vne lettre d'vne assez bonne longueur. Vous ne sçauriez vous imaginer quel soulagement c'est pour moy; mais si ferez, vous vous l'imaginerez bien; me voila, au moins, en repos pour trois ou quatre mois. Ie vous baise tres-humblement les mains; ie m'en vais à la Foire; & suis,

MONSEIGNEVR,

Vostre, &c.



A MONSIEVR COSTART.

LETTRE CLXXXV.

MONSIEVR,

Vous ferez bien estonné que ie vous sollicite de m'ayder dans vne affaire que i'ay delà les monts, & que i'implore vostre secours contre les Romains. Ce n'est pas la premiere fois, comme vous sçauez, qu'ils ont troublé le repos de ceux qui ne leur demandoient rien; mais il me semble qu'ils n'ont iamais esté si injustes auec personne, qu'ils le sont auecque moy; & ils n'ont pas donné plus de peine à Annibal, qu'ils m'en vont donner, si vous ne me secourez; *quorsum hæc?* Ie m'en vay vous le dire. Il y a parmy eux vne Academie de certaines gens qui s'appellent *les Humoristes,* qui est, à peu prés, comme qui diroit bizarres, & en effet, ils le sont tant, qu'il leur a pris fantaisie de me receuoir dans leur corps, & de m'en faire donner auis par vne lettre que m'a escrite vn de leur compagnie. Il faut que ie leur en fasse vne autre en latin, pour les remercier, & voila ce qui me met en peine. I'en suis sorty pourtant dés le moment que vous m'estes venu dans l'esprit; car il me semble que voilà vostre vray fait, & vn homme qui est en Poitou, & qui escrit des lettres latines de gayeté de cœur, ne me sçauroit pas refuser cela. Ils

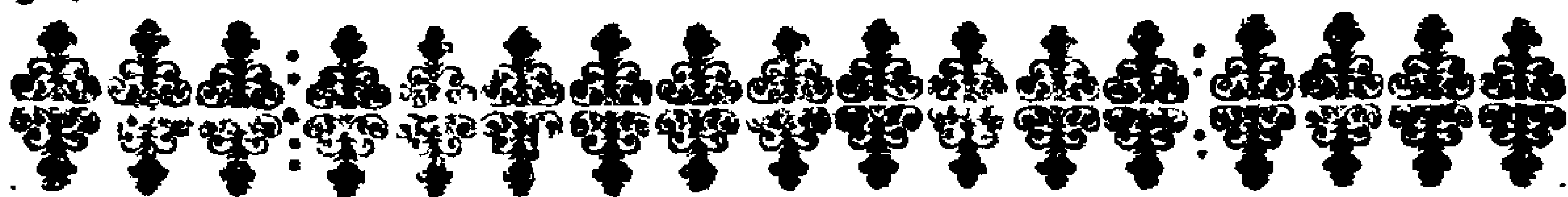
ont pour deuiſe, vn Soleil qui tire des vapeurs de la mer qui retombent en pluye, auec ce mot de Lucrece *fluit agmine dulci*. Voyez, ie vous ſupplie, ſi vous trouuerez quelque choſe à leur dire, ſur cela, & ſur l'honneur qu'ils m'ont fait, & ſur le peu que ie le merite; enfin, faites du mieux que vous pourrez. En tout cas, Monſieur Pauquet ne nous ſçauroit manquer, qui en ſçait plus que vous, & que moy, ie m'en remets entierement à vous deux; car ie ne ſuis point du tout capable de cela, & vous le ferez s'il vous plaiſt,

Me dulcis dominæ Muſa Lycimniæ
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos, & benè mutuis
Fidum pectus amoribus.

Elle s'en eſt allée depuis huit iours, la pauure Lycimnia. Ie l'ayme ſans mentir plus que moy-meſme, & ie ne l'ayme pas plus que vous. Ie ſuis,

MONSIEVR,

A Paris le 13. d'Aouſt. Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CLXXXVI.

MONSIEVR,

I'ay enuie d'aller demeurer auec vous en Poitou, car ie trouue que vous & Monſieur Pauquet, auez beaucoup plus d'eſprit depuis que vous y eſtes. Pour moy ie viens, au contraire, d'vn païs où le mien s'eſt enroüillé pour auoir eſté quinze iours, ſans voir de bons liures, ni de vos lettres, & n'auoir veu que des Dames qui ne ſçauent pas vn mot de Ciceron, de Virgile, ni de Terence. Sans mentir, tout ce que vous m'écriuez me rauit, & hors voſtre abſence, il n'y a point de prix, auquel ie ne vouluſſe acheter vos lettres. Toutes les fois qu'il m'arriue de rencontrer par hazard quelque choſe à vous mander, qui ne me déplaiſt pas, ie ne me reſiouïs pas tant de ce que ie vous eſcris, que de ce que ie ſçay que voüs m'y reſpondrez, & ie dis en moy-meſme,

Nardi paruus onyx eliciet cadum.

Tout de bon, ſi ie ne prenois autant de part à voſtre gloire qu'à la mienne, ie ſerois extrémement jaloux de vous; mais ie ne vois pas qu'il m'importe que ce ſoit vous ou moy qui ſoyez ſçauant, & qui ayez de l'eſprit,

l'eſprit, i'en ſeray tout autant eſtimé à Rome: & ie mets ſi peu de difference entre ce qui eſt à vous & ce qui eſt à moy, que ie me ſuis réjouï de voſtre latin, comme ſi ie l'auois fait. Il me ſemble que par là ie ſuis digne de l'Academie des Humoriſtes, & qu'vn homme qui a vn amy comme vous, merite d'eſtre receu par tout. Quoy que Quintilien die, *nemo ſperet vt alieno labore ſit diſertus*, i'ay cette eſperance en vous; ie crois que par voſtre moyen ie ſeray eloquent toutes les fois que i'en auray beſoin, & ſi ie mets peine à ne pas oublier le latin, ce n'eſt plus pour m'en ſeruir, mais ſeulement pour entendre ce que vous m'eſcriuez, & ce que vous faites. I'attens auec impatience la dépoüille de la recolte que vous auez faite en Poitou, & que vous m'enuoyez le plus beau, & le meilleur de ce que vous auez appris. La ſocieté que nous auons enſemble, eſt extraordinaire, *confers enim rem & induſtriam;* & moy, ſans rien contribuër de mon coſté, i'ay part au profit. Les Iuriſconſultes appellent cela *ſocietatem Leoninam*, & elle ne pourroit pas ſubſiſter par les loix. Ie ne ſçay quel paſſage vous voulez dire, ſur lequel ie n'ay rien répondu; mandez-le moy, s'il vous plaiſt, ie penſois auoir répondu à tout. Ie demeure en quelque façon d'accord de voſtre explication de *hem alterum;* mais ce ſens-là ne me ſemble guere digne de Terence: I'euſſe bien voulu, pour l'amour de luy, y en trouuer vn autre. Mais à propos de ces Dames que ie vous diſois, qui ne ſçauent pas vn mot de Ciceron, que vous ſemble de ce que dit Saluſte de

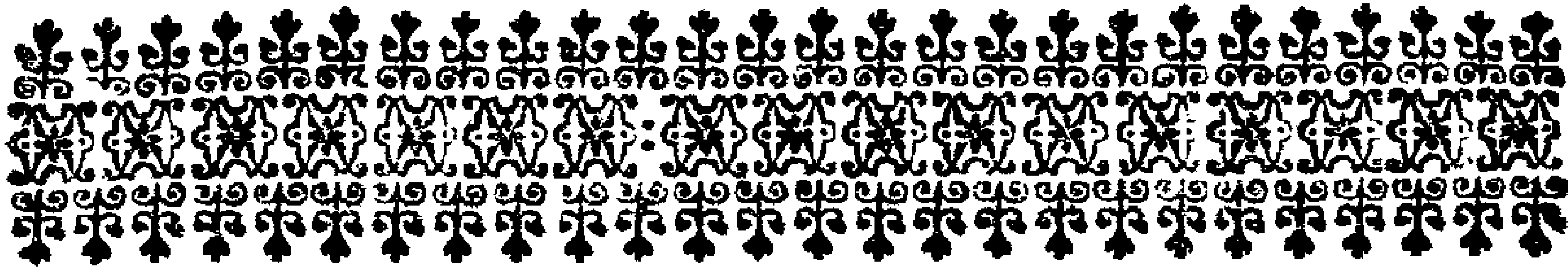
p. 471. de l'Acad. Franc.

Sempronia, qu'elle estoit *litteris græcis ac latinis docta*, en vn autre endroit, il dit de Sylla, *litteris græcis atque latinis iuxtà, atque doctissumè eruditus*; Encore d'vne femme, qui peut faire des fautes en sa langue, si elle n'y a esté enseignée, ie ne m'en estonne pas tant, mais qu'il remarque cela en vn homme, & en vn grand homme, ie le trouue assez estrange : & imaginez-vous, ie vous supplie, quelle loüange ce seroit au Duc de Veimar, qui diroit dans son Eloge qu'il estoit fort sçauant dans l'Allemand. Adieu, Monsieur, Ie suis,

Vostre, &c.

En relisant ma lettre, ie viens de m'apperceuoir d'vn equiuoque qui est au commencement. Ie viens d'vn païs, où le mien, car ce *mien*-là se pourroit rapporter à païs, & ie veux dire mon esprit; quoy que ie sçache que vous ne prendrez pas l'vn pour l'autre, neantmoins ce ne laisse pas d'estre vne faute; *Vitanda in primis ambiguitas, non hæc solum, quæ incertum intellectum facit, vt Chremetem audiui percussisse Demeam; sed illa quoque quæ etiamsi turbare non potest sensum, in idem tamen verborum vitium incidit, vtsi quis dicat visum à se hominem librum scribentem. Nam etiamsi librum ab homine scribi pateat, malè tamen composuerat, feceratque ambiguum, quantùm in ipso fuit.* I'ay mieux aymé vous escrire cecy, que de corriger ce que i'auois escrit.

A Paris le 20. Septembre.



A MONSEIGNEVR D'AVAVX.

LETTRE CLXXXVII.

MONSEIGNEVR,

Vous auez beau vous plaindre de mes plaintes, & dire

O tu insulsè, malè & molestè viuis,
Per quem non licet esse negligentem.

La beauté de vos lettres excuse assez l'importunité auec laquelle ie les demande. Cette derniere, entre toutes les autres, est admirable, i'auouë que ie vous en dois de reste: C'est bien en vous que le prouerbe est vray, que qui respond paye, & ie m'estõne seulement qu'vne personne en qui il paroist tant de richesse, & qui se peut acquiter si aysément, ayt tant de peine à s'y resoudre. Nous autres fauoris d'Apollon, sommes estonnez qu'vn homme qui a passé sa vie à faire des Traittez, fasse de si belles lettres; & voudrions bien que vous autres gens d'affaires ne vous mélassiez pas de nostre mestier. Et certes, vous deuriez, ce me semble, vous contenter de l'honneur d'auoir acheué tant de grandes negotiations, & de celuy qui vous va venir encore de desarmer tous les peuples de l'Europe, sans nous enuier cette gloire telle quelle qui vient de l'a-

gencement des paroles, & de l'inuention de quelques penſées agreables. Il n'eſt pas honneſte à vn perſonnage auſſi graue & auſſi important que vous l'eſtes, d'eſtre plus eloquent que nous, ni que tandis que l'on vous employe à accorder les Suedois & les Imperiaux, & à balancer les intereſts de toute la Terre, vous ſongiez à accommoder des conſonnes qui ſe choquent, & à meſurer des periodes. Que ne vous contentez vous, de par Dieu, de faire de belles & bonnes dépeſches, comme celles du Cardinal d'Oſſat; ou ſi vous auez quelque ambition plus grande, comme celles du Cardinal du Perron, ſans vous auiſer de ces autres-cy qui nous font enrager. Pardonnez-moy, ſi ie dis cecy auec quelque dépit: Sans mentir, voſtre lettre m'en a fait, & il n'y a amitié qui tienne, vous ſçauez *qui volet ingenio cedere nullus erit.*

Nec jam prima peto Mneſtæus, neque vincere certo.

Mais moy, qui me contentois d'aller de quelques pas apres vous, il me faſche de voir que vous me laiſſiez ſi loin derriere. Ie la mõſtray à vn de mes amis, fort entẽdu & fort ſçauant, qui a connu tres-familierement
Mr. Servien M*** & qui fait grande eſtime de ſon merite. Mon Dieu (ce dit-il) apres l'auoir leuë, que cét homme-là
son adversaire eſt de braſſes au deſſus de *** ſi i'auois veu cette lettre-là en d'autres mains que les voſtres, ie iurerois que c'eſt vous qui l'auez eſcrite. C'eſt pour vous mortifier, Monſeigneur, que ie rapporte ces derniers mots,

& ſibi Conſul

Ne placeat, curru ſeruus portatur eodem.

Pour vous dire ſincerement ce que i'en penſe, vous n'en auez iamais eſcrit vne ſi belle, ni qui fiſt mieux connoiſtre voſtre force : & vous l'auez bien ſenty, quand ſur la fin vous me preſſez d'auouër que ie vous en dois de reſte. Que ie meure ſi ie n'ay honte d'y faire reſponſe, car pour tant de belles & agreables choſes, que vous puis-je rendre

Pro molli viola, pro purpureo hyacintho,
Carduus & foliis ſurget paliurus acutis.

Au moins, Monſeigneur, ces témoignages que ie vous donne de l'approbation d'autruy, & de la confuſion où vous m'auez mis, vont à vous de plus droit fil, que les autres du precedent voyage. Vous vous moquez tres-agreablement des loüanges que ie vous ay données ſur le baſtiment de Monſieur Pepin ; ce que vous me dites que c'eſt dommage que ie n'ay veu auſſi les carroſſes qu'il vous a enuoyez, & que ie vous trouuerois bien honneſte homme, eſt dit, ce me ſemble, auſſi plaiſammant qu'vne choſe ſe peut dire, & ce mot-là eſt tout à fait d'vn galant-homme,

Cui benè ni palpêre recalcitrat.

A ce que ie vois, vous n'auriez pas volontiers ſouffert cét autre plus flatteur que moy & plus hyperbolique,

Eſt major Cœlo, ſed minor eſt domino,

Mais vous auez beau dire, ce n'eſt pas vne choſe ſi peu

considerable, que d'auoir vne belle maison. *L. Opimij domus, cùm vulgò inuiseretur à populo, suffragata creditur domino ad Consulatum obtinendum*, ce dit Ciceron. Et vous voyez comme il crie luy-mesme *pro domo suâ*. I'auouë, auecque vous, que cét edifice à quoy vous trauaillez à cette heure, ce grand Temple de la paix, dans lequel toutes les nations de la Chrestienté doiuent entrer, est bien plus digne de vos soins, & qu'vn si grand dessein doit occuper tout vostre esprit. Ie me resiouïs, Monseigneur, des nouuelles qui en viennent, & de ce qu'il ne sera pas de celuy-là comme de cét autre: *Magnificentiæ vera admiratio extat templum Ephesiæ Dianæ, ducentis & viginti annis à tota Asia factum.* Les ouurages vont bien plus viste entre vos mains, aussi estes-vous bien vn autre ouurier. I'ay vne grande impatience de voir icy de retour Madame de Longueuille, apres la conclusion d'vne bonne paix. Ce que vous me dites de cette Princesse est, en son genre, aussi beau qu'elle, & ie le garde pour luy montrer quelque iour. Sans mentir, ie iuge bien plus auantageusement de vous sur vos escris, que sur ceux de Gronouius, & de Iacobus Balde, que ie trouue, au reste, fort beaux, & representans bien le caractere de la meilleure antiquité: Mais ie n'y apperçois pas la gentillesse ni l'esprit de nostre ancien autheur, & si vous auez découuert quelque chose de plus, ce n'est qu'en vous que vous l'auez trouué. Voyez, Monseigneur, si ie ne suis pas heureux d'auoir rencontré en vous, les delices que vostre Ayeul aymoit en Passerat,

& la protectiõ que Passerat trouuoit en vostre Ayeul. Madame de Sablé & Madame de Montausier sont rauies de quelques morceaux que ie leur ay mõstrez de vostre lettre, & vouloient que ie leur donnasse copie de l'endroit où vous parlez de Madame de Longueuille. Dites le vray, Monseigneur, croyez-vous que l'on puisse trouuer, ie ne dis pas dans vne seule personne, mais dans tout ce qu'il y a de beau & d'aymable répandu par le monde; croyez-vous, dis-je, que l'on puisse trouuer tant d'esprit, de graces & de charmes qu'il y en a en cette Princesse?

Num tu, quæ tenuit diues Achæmenes,
Pinguis aut Phrygiæ Mygdonias opes
Permutare velis crine Lycimniæ?

Cependant, soyez sur vos gardes, elle escrit icy des merueilles de vous, & de l'amitié qui est entre vous deux; le commerce est dangereux auec elle

incedis per ignes
Suppositos cineri doloso.

Ie vous asseure, au reste, qu'elle est aussi bonne qu'elle est belle, & qu'il n'y a point d'ame au monde plus haute, ni mieux faite, que la sienne. I'auois resolu de vous faire vne visite cét Automne, & auois mesme demandé desia vn voyage à la Cour (car à moins que d'vn pelerinage comme celuy-là, comment pourrois-je iamais vous témoigner ma reconnoissance) mais i'ay esté retenu par vne fascheuse affaire qui m'est sur-

uenuë, & qui me tient en grand ſoin, & en alarme: non pas proprement vne affaire, mais

Vna malarum quas amor curas habet.

Ne vous en mocquez pas, Monſeigneur, autant vous en pend deuant les yeux : mais ie croy que voicy la dixieſme page que ie vous eſcris,

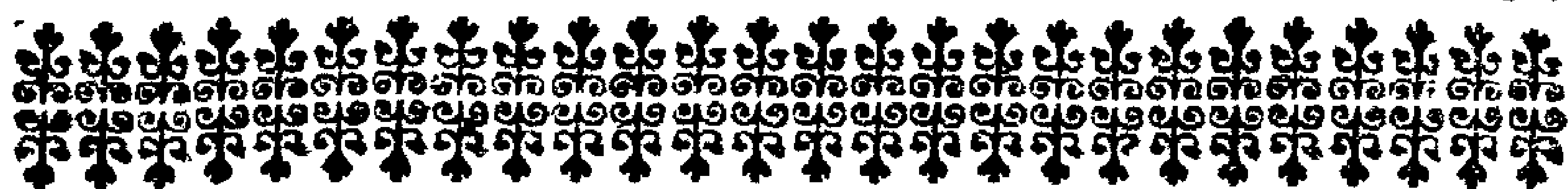
Dij magni, horribilem & ſacrum libellum!

Ie n'y penſois pas, ie vous en demande pardon, & ſuis,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.

AV



AV MESME.

LETTRE CLXXXVIII.

V*IS ergo inter nos quid poßit vterque vicißim*
Experiamur?

Ie m'en garderay bien, Monſeigneur, la partie eſt trop mal-faite, ie n'y trouuerois pas mon conte. Comme ie voulois faire vn effort pour cela,

Cynthius aurem
Vellit, & admonuit.

Ie ſuiuray ſon auis, & ne me feray pas tirer l'oreille; c'eſt vn Dieu de bon conſeil. Et de fait, quand i'ay bien conſideré les dernieres choſes que vous m'auez fait l'honneur de m'écrire, ie vous ay veu plus grand & plus fort qu'à l'ordinaire, & ie n'ay pas regret que vous m'ayez ſurmonté, puis que ç'a eſté en vous ſurmontant vous-meſme. Ma lettre, & les deux que i'ay receuës de vous, me font ſouuenir de ces trois lignes que Protogenes & Apelles firent à l'enuy l'vn de l'autre. La premiere que vous m'auez enuoyée eſtoit admirable & digne d'vn grand ouurier, celle que i'ay faite deſſus n'eſtoit pas, non plus, de mauuaiſe main: mais cette derniere que vous venez de tirer,

Vltima linea rerum eſt;

Elle eſt au delà de toutes choſes, & pour moy, ie n'o-

ſerois plus iamais faire vn trait apres cela. Que ſi ie prens la plume à cette heure, ce n'eſt que pour vous donner par eſcrit la confeſſion que ie vous fais, que ie ne ſuis que voſtre Commis en matiere d'éloquence, non plus qu'en matiere de Finance, & pour vous faire voir encore vne fois l'auantage que vous auez ſur moy. Ie ſuis touché, ie vous l'auouë, des loüanges qu'il vous plaiſt de me donner,

Nec enim mihi cornea fibra eſt.

Mais elles ſont telles, & ſi belles, & ſi ingenieuſes, que, ſans mẽtir, ie ſerois bien plus glorieux de les auoir données, que de les auoir receuës, & les meſmes paroles auec leſquelles vous me mettez au deſſus de tous les autres, me ſont voir que ie ſuis infiniment au deſſous de vous. Ie voudrois bien auoir icy vn eſcrieur auſſi confident & auſſi iudicieux que Mõſieur de Saint Romain, car chaque ligne de voſtre lettre merite *pulchrè & bellè*. Particulierement, Monſeigneur, le tableau que vous faites de noſtre Princeſſe eſt ſi beau & ſi riche, qu'en verité i'ay eu pus de plaiſir à le voir, que ie n'en aurois eu de la voir elle-meſme, & vous auez ſceu adjouſter des graces aux graces infinies qui ſont en elle, *tali opere dum laudatur haud victo, ſed illuſtrato*. C'eſt ce que dit Pline des vers Grecs qui furent faits pour la Venus d'Apellés, dont l'ouurage, ſans doute, eſtoit moins beau que voſtre peinture, comme ſa Deeſſe eſtoit moins belle que la voſtre. Vous l'auez repreſentée auec tous ſes attraits & tous ſes charmes, *pinxiſti & quæ pingi non poſſunt, tonitrua, fulgetra fulguraque*. Mais,

pardonnez-moy si ie vous le dis, il est difficile que cette personne-là ne soit pas la maistresse d'vne ame où elle est si bien representée, & si vous n'estes point amoureux d'elle, au moins le deuez-vous estre du portrait que vous en auez fait,

Vn Imager tira l'image d'vn visage,
Et le tira si bien en sa perfection,
Que l'Imager deuint amoureux de l'image.

Vous me monstrez par les plus belles raisons du monde que cela n'est pas, & vous faites merueilles qui vous voudroit croire. *Tant de beautez & tant de graces remplissent & ne gastent pas vostre imagination, & il y a longtemps que vous auez accoustumé vos yeux à ne faire passer dans vostre esprit que l'agrément pour les beaux objets.* Voilà qui est le plus beau du monde: mais, voulez-vous que ie vous parle franchement, i'ay peur que vous me trompiez, ou que vous-vous trompiez vous-mesme.

Cœcum vulnus habes, sed lato baltheus auro
Protegit.

Ce Soleil de Suede, à qui vous la comparez, ne laisse pas, à ce que ie vous ay ouï dire, d'estre bien chaud, *& qui in sole ambulant, etiam si non in id venerint, colorantur.* Ie crains qu'il ne vous en arriue autant,

Et figas in cute Solem.

Il seroit estrange (ce dites-vous) *que dans vne Assemblée de paix ie n'eusse pas assez de la foy publique pour ma conseruation, & qu'auec les passeports de l'Empereur & du Roy d'Espagne, Munster ne fût pas vn lieu de seureté*

pour moy. Cela, Monſeigneur, eſt fort bien dit, & cette periode eſt peut-eſtre vne des plus belles qui ſe puiſſent iamais faire, & bien digne que l'on s'y eſcrie, Munſter eſt vn lieu de ſeureté, mais Madame de Longueuille y eſt,

Portus ab acceſſu ventorum immotus, & ingens
Ipſe, ſed horrificis iuxtà tonat Ætna ruinis.

Les feux & les neiges que iette cette Princeſſe, ſi vous y prenez garde, font l'application d'Etna à elle aſſez bonne. Vous auez donc beau faire l'aſſeuré, & dire,

Cantabit vacuus coram latrone viator.

La pluſpart de ces châteurs-là meurent de peur. Vous voulez paſſer pour vn arbriſſeau, vous qui eſtes vn Cedre du Liban: mais fuſſiez-vous vne plus petite plâte, vous n'échapperiez pas pour cela. Les yeux dont vous auez à vous garder bruſlent tout, depuis le Cedre iuſqu'à l'Yſope. Cependant, pour parler de choſe plus ſerieuſe, ie ſuis aſſeuré que vous trauaillez diligemment à la conduite de ce grand deſſein que vous auez entre les mains, & qui regarde le repos de tant de millions d'hommes. I'eſpere que vous mettrez la derniere pierre à cét edifice, comme vous y auez mis la premiere: Vous, Monſeigneur,

doctus
Saxa mouere ſono teſtudinis, & prece blanda
Ducere quò velis.

Au reſte, ie ſuis entierement de voſtre aduis, touchant ce que vous dites de Monſieur d'Oſ[illegible]. Il n'y a rien de ſi iudicieux, ni de ſi parfait que ſes dépeſches:

Mais i'ay voulu dire, que si vous ne vous contentiez pas d'en faire comme les siennes, & que vous eussiez l'ambition d'en escrire de fleuries & d'eloquẽtes, vous-vous contentassiez d'imiter le Cardinal du Perron qui en a fait de ce genre-là, & qui, à mon auis, n'y a pas extrémement reüssi. Ie ne suis pas si bien d'accord auec vous du iugement que vous faites de nos deux Poëtes. Vous auez bien deuiné que i'aurois peu leu le Iesuite. Ie n'en ay guere veu que les lieux où il parle de vous. L'Ode *26.* du 8. m'a semblé fort belle; la *5.* & 3. du 9. m'ont plû aussi: mais dans ce vers,

Me super ipsa nihil Niobe si docta moueris,

ce *Niobe* là, & cette façon de parler, ne vous semble-t-elle pas plus dure que la Niobe mesme petrifiée? approuuez-vous ce *puluereum cahos*? & ce *comatus olor*, n'est-il pas trop hardy? ie le trouue aussi vn peu plus obscur qu'il ne faut pour nous autres gens de Finances, qui ne sçauons guere de latin, & ie n'ay iamais pû entendre *manantia vita flumina præmoneo*. Ie croy que c'est en la 3. du 9. Ie l'ay demandé à Monsieur de Bailleul, & à Monsieur d'Emery, par ma foy, ils ne l'entendent pas eux-mesmes. Apres tout, Monseigneur, de ce que ie dois iuger de cét autheur, & de tous les autres, ie m'en rapporte à vous qui ne pouuez errer, & au iugement de qui ie regle toutes mes opinions. I'ay aussi la mesme soubmission à vous croire touchant la faute que vous dites que ie fais de n'escrire point à Madame de Longueuille. Le respect m'en a empesché iusqu'icy; Mais vous me faites bien

plus de peur de cette Princesse, en me la representant si serieuse & si politique. Nous auons icy du plaisir à nous l'imaginer entretenant Monsieur Lampadius, (on m'a dit que d'ordinaire il est vestu de satin violet) Monsieur Vulteius & Monsieur Saluius, & sur tout ce gros Hollandois

dulcia barbarè
Lædentem oscula quæ Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit.

Ie ne sçay pas dequoy elle peut entretenir ces Messieurs-là, ni si elle leur parle à propos: mais ie l'ay veuë icy souuent en beaucoup de compagnies, qu'elle ne sçauoit pas dire trois mots, & qu'elle ne desserroit pas les dents en vne apresdinée. Celuy qui luy conseille d'apprendre l'Allemand, pour se diuertir, a bien fait rire Madame de Sablé, & Madame de Montausier: Si ce fut Monsieur Vulteius qui luy fist cette proposition-là, ne vous semble-t-il pas que ce vers d'Horace venoit bien en cette occasion,

Durus enim Vultei nimis attentusque videris
Esse mihi?

Quant à ce que vous-vous plaignez que vous n'auez que deux fois l'an de mes lettres, & que ie n'ay pas la force de vous escrire deux fois de suite, ie vous en remercie tres-humblement; ces plaintes-là ne me semblent pas moins obligeantes que vos loüanges, *nec tam molestum est accusari abs te officium meum, quàm iucundum requiri.* Mais vous sçauez mon defaut, & vous m'auez pris sur ce pied-là

Dixi me pigrum proficiſcenti tibi, dixi
Talibus officiis propè mancum.

Et puis, vous connoiſſez mieux que perſonne quel embarras c'eſt que ces lettres qui n'ont aucun ſujet réel, & où il faut diſcourir ſur la pointe d'vne aiguille. Il reſte à répondre à la fin de voſtre lettre, qui eſtant fort belle, & meſme flatteuſe au commencement & au milieu, a vne fort vilaine queuë,

atrum
Deſinit in piſcem.

I'ay ry pourtant du rabaiſſement de Guillon, & il eſt vray que vous-vous en eſtes ſouuenu bien à propos. Sans mentir, Monſeigneur, vous eſtes touſiours admirable,

Seu tu querelas, ſiue geris iocos.

Il n'y a rien de plus ſerieux, ni de plus graue, ni de plus auſtere que les reprimendes que vous me faites,

Tertius è Cœlo cecidit Cato.

Vous me repreſentez la meſſeance qu'il y à d'eſtre vieux & amoureux. Vous me mettez dix luſtres ſur la teſte, & par deſſus le marché vne Olympiade courante (car vous confondez les nombres Latins & Grecs pour faire paroiſtre la ſomme plus grande, & vous ne faites pas meſme de conſcience d'adjouſter quelque choſe à la rapidité du temps) vous m'alleguez mes lunettes, & il eſt vray que ie m'en ſers depuis ſix mois, & que i'en ay en vous eſcriuant cecy; Vous me reprochez ma barbe & mes cheueux gris, & là deſſus,

Tandem nequitiæ fige modum tuæ.

Quand donc, me dites-vous, sera-t-il temps de faire retraite,

Nonne pudet capiti non posse pericula cano
Pellere.

Voulez-vous loger l'amour auec les rumes, la goutte & la grauelle, & mettre ensemble toutes les maladies de la vieillesse & de la ieunesse ? quel desordre, quelle honte!

Iamdudum ausculto, & cupiens tibi dicere seruus
Pauca reformido.

Premierement, Monseigneur,

Vltra Sauromatas fugere hinc libet

lors que ie vous entens faire des reprimendes si seueres; quand vous auriez passé vostre vie sur le haut d'vne colomne, ou dans les deserts de la Thebaïde, renonçant au monde & à ses pompes, vous ne parleriez pas d'vne autre sorte : mais vous que i'ay veu si galant, comment, à moins que d'auoir fait deuant des miracles, auez-vous le courage de déclamer si hautement & si seuerement? I'auouë qu'vne partie de ce que vous dites contre moy est veritable,

Parciùs ista viris tamen obiicienda memento.

Peu s'en est fallu que ie n'aye adjousté, *nouimus & qui te*. Mais quand bien vous seriez aussi reformé que le Pere de Gondi, que vostre ame ne seroit plus capable d'aucune sorte de passion, & que l'effet de vos yeux s'arresteroit comme vous dites à vostre imagination, sans passer iusqu'à vostre iugement ; vous ne seriez

que

que ce que vous estes obligé de faire, & cela ne tireroit pas de consequence pour moy. Vous autres grãds hommes que la fortune a mis sur le theatre, qui iouëz vn roolle exemplaire,

Vos ô patritius sanguis quos viuere par est
Occipiti cæco.

Vous particulierement, Monseigneur, que la France, l'Espagne, l'Italie, & l'Allemagne regardent, il est iuste que vous viuiez ainsi,

Nos numerus sumus & fruges consumere nati,
Sponsi Penelopæ, nebulones.

Cependant, pour vn mot qui m'est échappé, de dire que i'auois icy quelque engagement, vous-vous escriez,

O Cælum! o Terras! o Maria Neptuni!

Et on diroit à vous entendre que, *Minxi in patrios cineres:* ou que i'ay commis quelque autre crime extraordinaire,

Patrue mi, patruissime, nihil feci quod succenseas.

Et certes, si vous estiez en ma place, aussi peu en veuë que ie suis, & qu'il y eust aupres de vous vne personne bien faite qui vous fist bonne chere; auec toute vostre austerité, ma foy, Monseigneur, vous ne la querelleriez point. Aussi ne m'effrayeray-je pas de tout ce que vous sçauriez dire,

Miserorum est neque Amori dare ludum,
aut exanimari metuentes patruæ verbera linguæ

Et ce *Nec turpem senectam degere, nec cythara carentem,*

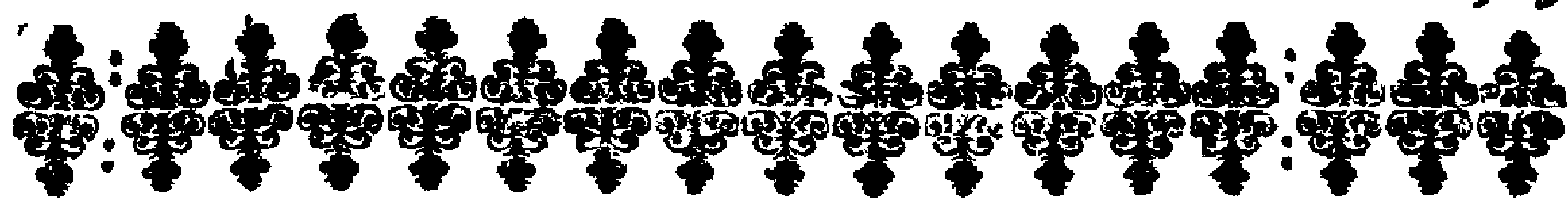
que vous m'auez appris, comment l'entendez-vous? qu'il faut que ie iouë de la guitarre à soixante ans? C'est bien à propos: Lambin l'explique, qu'il faut estre amoureux aussi long-temps que l'on peut; & il est homme de bon sens. Mais voicy vne lettre bien longue,

Tibi ingentem epistolam impegi.

Il faut pourtant, deuant que de la finir, que ie vous fasse mille complimens de la part de Madame de Sablé, & de Madame de Montausier: ie ne leur ay fait voir que les endroits de vostre lettre où vous parlez de Madame de Longueuille. Pour le reste, qui que ce soit ne le verra; quand il n'y auroit que l'endroit des dix lustres. n'ayez peur que ie la monstre; ie n'ay icy que quarente sept ans, ie vous supplie que ie n'en aye pas dauantage à Munster, & mesme si vous voulez, *deme vnum, deme etiam duos.* I'obliois à vous dire que ces Dames m'ont commandé de vous mander, que si vous parlez comme vous escriuez, elles ne plaignent pas Madame de Longueuille, & que l'on peut estre en quelque lieu que ce soit agreablement auecque vous. Ie voudrois que vous entendissiez combien elles vous estiment, elles iurent qu'il n'y a que vous au monde qui ait assez d'esprit, & ie leur dis qu'il y a vingt cinq ans que ie le croy. Mais c'est trop vous arrester,

ne me Crispini scrinia lippi
Compilasse putes, verbum non amplius addam.

A Paris le 9. Ianuier, 1647.



A MADAME LA DVCHESSE de Longueuille, estant à Munster.

LETTRE CLXXXIX.

MADAME,

N'ayant osé, par respect, escrire iusqu'icy à Vostre Altesse, i'ay vn extréme regret d'y estre contraint par vne si funeste occasion que celle qui m'y oblige à cette heure. Ie ne doute pas, Madame, qu'ayant perdu Monseigneur vostre pere dans le temps que vous receuiez le plus de preuues de son affection, cette perte ne vous soit infiniment sensible, & que n'estant pas accoustumée à receuoir de pareils coups de la fortune, celuy-cy ne vous ayt extrémement touchée. Mais i'espere que cette iustesse d'esprit qui ne vous a iamais permis de rien faire, ni de rien dire que dans la vraye mesure qu'il le falloit, vous seruira en ce rencontre, & que vous reglerez vostre douleur & vos larmes, comme vous auez sçeu regler toutes les actions de vostre vie. A dire le vray, Madame, il est bien iuste qu'vne personne aussi celeste que vous, s'accommode aux volontez du Ciel, & qu'ayant tant receu de luy, vous souffriez qu'il vous oste quelque chose. Encore semble-t-il qu'il ayt voulu prendre le temps de vostre absence pour cela, & qu'il ayt permis que ce mal-heur

ſoit arriué pendant que vous eſtiez éloignée, pour ne faire pas voir à vos yeux le deüil qu'il vouloit mettre dans voſtre maiſon. Ie prie Dieu qu'il y remette bientoſt la ioye par voſtre retour, & qu'il nous rende la Paix, & V. A. ſans qui perſonne ne ſçauroit plus viure, qui ſont les deux choſes du monde les plus deſirées, particulierement de moy, qui ſuis,

MADAME,

Voſtre, &c.



A MONSEIGNEVR LE PRINCE.

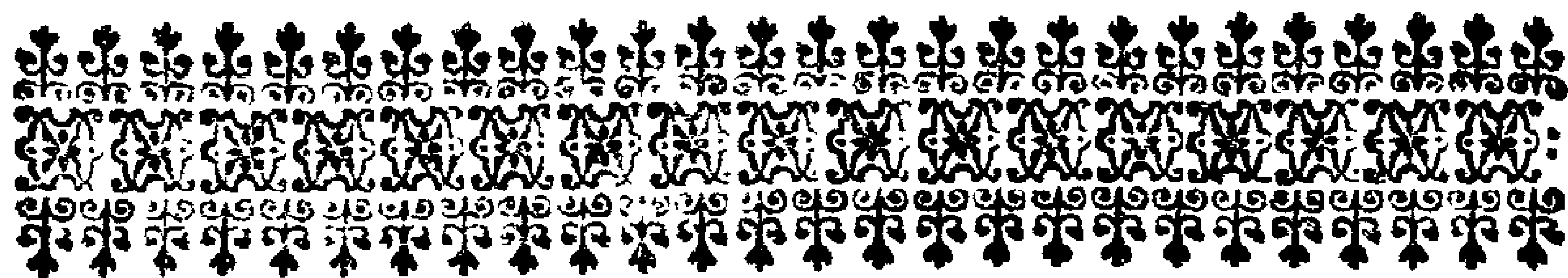
LETTRE CXC.

MONSEIGNEVR,

Ce n'eſt que pour m'acquiter de mon deuoir, & non pas pour vous conſoler, que i'entreprens de vous eſcrire : ie connois trop bien l'eſtenduë & les lumieres de voſtre eſprit, pour m'imaginer que l'on vous puiſſe dire aucune raiſon pour cela, que vous ne voyez pas mieux que tout autre. Et puis, Monſeigneur, ie crois qu'vn eſprit qui eſt occupé à donner le repos à toute l'Europe, ne ſe laiſſera pas mettre en deſordre pour la mort d'vne perſonne, quelque importante qu'elle puiſſe eſtre; & que la fermeté de voſtre ame, éprouuée en toutes ſortes d'occaſions, ne vous manquera pas en celle-cy. Mais la bien-veillance que vous m'auez touſiours fait l'honneur d'auoir pour moy, m'obligeant de m'intereſſer dans tout ce qui vous regarde, i'ay creû, Monſeigneur, qu'il eſtoit de mon deuoir de vous témoigner la part que ie prens dans voſtre déplaiſir, & de vous renouueler la proteſtation que ie vous ay faite beaucoup de fois, d'eſtre auec toute ſorte de reſpect,

MONSEIGNEVR,

Voſtre, &c.



A MONSIEVR COSTART,

Qui s'estoit mocqué de quelques fautes que l'Autheur auoit faites en parlant latin à vn Ambassadeur ; trois iours apres il luy enuoya ce billet.

LETTRE CXCI.

SI vales benè est, ego autem vereor vt valeas ; heri enim, si non ægro, at certè anxio animo domum te recepisti, neque ego me herculè sine molestia eram, quando te fœlicitatis meæ & conscium & authorem in his ærumnis videbam versari. Scio quàm morosi sint qui amant, & quàm omnibus vel minimis offensis obnoxij : sed si te noui, is es qui citissimè sanari potes ; fortassis quidem jam hæc nox, & Catullus tuus tibi dedit consilium, & vt destinatus obdures suasit. Quomodo igitur te habeas, quâ mente sis tranquillâ aut sollicitâ, vigilaris-ne lassus, an naso tantùm vigilaris ? fac me certiorem. Ego, mi Costarde, tibi persuadeas velim, me à nullo plus velle amari, quàm à te, & si ita placet, mandaturum huic inimicæ nostræ (quidni enim mea est si tua ?) vt res suas sibi habeat. Tu quid velis vide & me ama.

Ie vous ſupplie de corriger ce theme, & de me dire franchement, ſi de la ſixieſme où vous m'auez veu ces iours paſſez, ie puis monter à vne plus haute claſſe. Ie ſuis,

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CXCII.

B*ENE exoluiſti, mi Coſtarde, quod mihi de te promiſeram, te pro onyce, cadum redditurum, & cadum quidem ſimilem illi Sulpitiano, ſpes donare nouas largum, amaraque curarum eluere efficacem. Illa enim tua epiſtola, quam tu ponderoſam, ego magni ponderis nomino: neſcio quomodo me inuitum, & renitentem in tanta dolendi cauſa, gaudere compulit, & quod non tempus, non litteræ, non ipſa quæ poterat eſſe luctus ſatietas, fecerant; tua lepida, faceta, lepidiſſima, facetiſſima, omnibus Atticis, Romanis, noſtris ſalibus condita fecit allocutio.* Me voila deſia au bout de mon latin: Auſſi, Monſieur, à dire le vray, ie ne ſçay pas meſme aſſez de françois pour vous bien expliquer, & vous faire entendre comme ie voudrois les veritables reſſentimens que i'ay du ſoin que vous prenez de moy, & de l'affection que vous me témoignez. Ie n'ay rien veu dans voſtre lettre, qui ne m'ayt touché le cœur, & tout m'y plaiſt extremement, hors les loüanges que vous m'y donnez: car, pour en parler franchement, vous faites vn peu trop valoir

Et craſſum vnguentum, & ſardo cum melle papauer.

Quand meſme mon *nardus* vous auroit plû (c'eſt vne belle

belle queſtion s'il faut dire mon *nardus*, ou ma *nardus*) quand, dis-je, il vous auroit plû, le reſte de la lettre, s'il m'en ſouuient bien, ne valoit gueres, & elle auoit eſté eſcrite à la haſte.

Quid quod olet grauius miſtum diapaſmate virus.

Pour le paſſage de Terence, que vous me reprochez d'auoir paſſé, ſans en rien dire, ie penſe que ie l'ay fait parce que ie n'y voyois point de difficulté. Caton veut faire entendre à Thraſon, qu'ayant ouï dire plusieurs fois cette bonne repartie, ſans que l'on en diſt l'Autheur, il auoit crû alors, que c'eſtoit vn de ces bons mots qu'on choiſit ſur pluſieurs qui ſe ſont dits dans la ſuite des temps, & dont on ſe ſouuient pour eſtre excellens: & ne veut pas dire que luy entendant raconter que c'eſtoit luy qui l'auoit dit, il ne le crût pas, mais qu'auparauant cela, il l'auoit crû vn dit Ancien; *audieras?* Gn. *ſæpè & fertur in primis*. Ie ne vois pas ce qui vous a là embarraſſé. Pour moy, i'ay peur que vous ne l'entendiez pas, puiſ-que vous y faites tant de fineſſes, & que vous ne ſoyez de ceux,

Qui faciunt ne intelligendo, vt nihil intelligant.

Mais ſans mentir, c'eſt vne grande hardieſſe, & meſme vne ingratitude, de parler ainſi à vn homme qui m'eſcrit tant de belles choſes; En verité, i'apprens plus dans vos lettres, que ie n'ay appris dans tous les liures que i'ay iamais leus, & ſi ie ſuis *Magiſter cœnæ*, vous eſtes *Magiſter ſcholæ*, & pour dire en meilleur latin, *Ludi Magiſter*: & c'eſt comme ce que diſoit Ciceron de Hircius & de Panſa, *Hirtium & Panſam habeo di-*

cendi discipulos, cœnandi magistros. Mais, ie vous prie, continuëz à me donner de grandes leçons, c'est à dire, faites tousiours de grandes lettres,

Parcentes ego dexteras
Odi.

Mais il n'en faut pas demeurer-là, car *sparge rosas*, vient encore bien, & ne pensez-pas vous en excuser sur la poussiere & la sterilité de la Philosophie, & de la Theologie, Ces sciences-là deuiendront fleuries entre vos mains, *pro carduo, & pro paliuro foliis acutis, surget mollis viola & purpureus hyacinthus.*

Quidquid calcaueris hic rosa fiet.

Vous faites florés par tout : mais ne croyez pas me contenter en m'enuoyant de celles de Seneque, il me semble que c'est comme si on m'en enuoyoit des halles, ie les veux cüeillies plus à l'écart, *per deuia rura*, & vn peu plus naturelles,

Et flores terræ quos ferunt solutæ.

Pour vous dire le vray, ie n'ay pas grand goust pour cet Autheur-là. Vostre latin m'a plû dauantage que le sien, & i'ay pris plus de plaisir aux choses que vous m'auez dites de vous-mesme, qu'à celles que vous m'auez alleguées de luy. Mais dans le contentement d'auoir de vos lettres, il arriue bien souuent que le plaisir que i'ay à les lire, augmente le regret que i'ay de ne vous point voir, & me fait mieux sentir quelle perte c'est pour moy que d'estre loin d'vn homme qui escrit de ces choses-là, & qui m'en diroit de pareilles tous les matins s'il estoit icy;

medio de fonte lepôrum,

Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat.

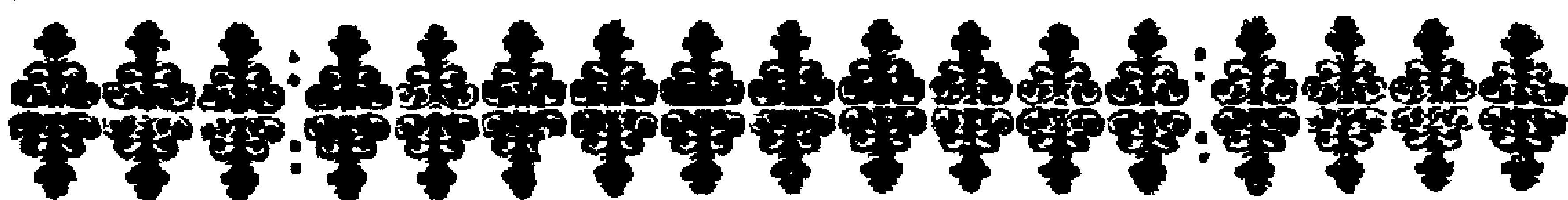
Pour ce qui eſt de Pline, ie m'eſtonne de ce qu'il fait tant de cas du bon mot de ſon Senateur, & m'eſtonne auſſi de ce que vous louëz tant celuy de Montagne,

nimium patienter vtrumque.

Pour l'amour de vous, ie ne veux pas dire le reſte; Monſieur Pauquet dit de meilleurs mots que ces Meſſieurs-là. Celuy que vous m'auez mandé de luy, m'a fait rire de bon cœur. I'ay veu toutes les lettres que vous auez eſcrites icy, & à Angouleſme; elles m'ont ſemblé admirables. Ie ne puis m'empeſcher de vous dire, que la demy-page où vous me parlez de Monſieur de P*** m'a ſemblé tout comme ſi Petrone l'auoit eſcrite. Adieu, Monſieur.

Ie vous auois deſia eſcrit cette lettre; mais ayant veu par celle que vous auez eſcrite à Madame la Marquiſe de Sablé, que vous ne l'auiez pas receuë, ie m'en ſuis reſſouuenu du mieux qu'il m'a eſté poſſible; ſi vous la receuez deux fois, au moins, ie ſuis aſſeuré que vous ne la lirez qu'vne. Ie ſuis, receuez deux lettres n'en lirez qu'une

Voſtre, &c.



AV MESME.

LETTRE CXCIII.

MONSIEVR,

Quò me Bacchi rapis tui
Plenum, quæ in nemora aut quos agor in specus,
Velox mente noua?

Que vous me faites voir de païs, & que vous me monstrez de terres qui m'estoient inconnuës, & lesquelles ie n'eusse iamais découuertes!

ut mihi deuio,
Ripas, & vacuum nemus mirari libet!

Vostre grand Facteur m'éueilla pour me donner vostre lettre: & ie ne vous puis dire l'estonnement que i'eus de trouuer tant de thresors à mon réueil, & de voir tant de choses qui m'estoient nouuelles:

non secus in iugis
Ex somnis stupet Euias,
Hebrum prospiciens, & niue candidam
Thracem.

A dire le vray, cela est beau, apres auoir ioüé vne partie de la nuit, & dormy l'autre, de se réueiller sçauant:

Me fabulosæ Vulture in Appulo,
Ludo fatigatúmque somno,
Fronde noua puerum palumbes

Texere.

Vous remarquerez, s'il vous plaiſt, en paſſant, ce *fatigatum ſomno*, & vous m'en direz voſtre auis. Continuëz donc, s'il vous plaiſt, à auoir ſoin de moy, & ne ſoyez pas plus ménager que la derniere fois,

Nec parce cadis mihi deſtinatis.

Traitez-moy touſiours auſſi bien:

Et Chia vina, aut Lesbia
Vel quod fluentem nauſeam coerceat,
Metire nobis Cæcubum.

Mais parmy ces vins grecs, meſlez-y auſſi quelque choſe du voſtre. I'aymeray bien autant vos penſées, que celles d'Eſchile, & de Sophocle, & ne croyez pas en eſtre quite pour me faire tranſcrire par Monſieur Pauquet trois ou quatre fuëillets de vos recüeils. Il me ſemble que vous auez fait comme ce *caupo* de Rauenne: Vous me l'auez enuoyé *merum*, & ie le demandois *mixtum.* Au reſte, vous auez admirablement bien trouué ces *dewia rura* que ie demandois, & vous m'auez ſeruy à mon gouſt. Le vin d'Eſpagne eſt trop fort pour moy,

Generoſum & molle requiro
Quod curas abigat, quod cum ſpe diuite manet
In venas, animúmque meum, quod verba miniſtret,
Quod me Lucanæ iuuenem commendet amicæ.

I'ay honte, apres cela; de vous rendre *villum pro vino.* Mais que voulez-vous?

Nos alicam, mulſum poterit tibi mittere diues.

Mais parmy la bonne chere que vous me faites, les

difficultez que vous me proposez me surprennent, & il me semble que c'est,

Inter pateras & leuia pocula serpens.

Apres m'auoir bien traitté, vous me donnez la question :

Tu lene tormentum ingenio admoues
Plerúmque duro.

Ne sçauez-vous pas bien que c'est à vous à m'instruire, & à m'éclaircir de mes doutes, au lieu de m'en proposer ? que vous estes le maistre, & que *Dauus sum non OEdipus?* Mais ie m'en tireray fort bien en n'y respondant rien : & ie vous monstreray que ie suis de ceux de qui on disoit, *in conuiuijs loquebantur, in tormentis tacebant.* Ie vous diray seulement que dans mon Terence, pour *rem si videas censeas*, i'ay trouué *rerum.* Au lieu donc de satisfaire à vos questions, ie vous en feray d'autres; & vous demande en demandant, comment vous entendez ce mot de Quinte Curse, qui dit, qu'Alexandre, en la seconde bataille, comme ie crois, qu'il donna contre Darius, attaqua le frere de Darius dans la meslée, lequel, ce dit-il, *armis, & robore corporis multùm supra cæteros eminebat.* Les vns disent, qu'*armis* veut là dire *humeris ;* les autres, qu'il signifie armes, & qu'il veut dire que par la richesse de ses armes, & la taille & force de son corps, il se faisoit remarquer sur tous les autres. Ceux qui soustiennent la premiere opinion, disent, que l'autheur a eu visée à cét hemistiche de Virgile, *quàm forti pectore & armis,* que *eminere*, ne reuient pas à l'autre sens; que s'il eust

voulu dire qu'il estoit remarquable par ses armes, il n'eust pas mis simplement *armis*, mais *fulgore armorum*. Les autres respondent, que quoy que *eminere* veüille dire proprement surpasser de hauteur, il signifie aussi, fort souuent, estre remarquable, que si *armis* signifioit les espaules, il faudroit que ce mot *eminebat* se prist là en deux differentes significations: car en la premiere, il ne reuient pas bien à *robore corporis*; & on ne peut pas dire, qu'il estoit par dessus les autres de toutes les espaules, & de la force de son corps: mais qu'au reste, *armis* est vn mot qui ne se dit proprement que de *brutis*, & ne se donne aux hommes que par les Poëtes; & qu'il n'est pas raisonnable que Q. Curse pouuant mettre *humeris*, eust esté faire vne équiuoque si fascheuse que celle-là en mettant *armis*. Songez-y, s'il vous plaist, & en dites vostre opinion, car cela a esté fort contesté icy, & on en attend vostre auis.

I'ay trouué parfaitement beau tout ce que vous me mandez de Bacon. Mais ne vous semble-t-il pas qu'Horace, qui disoit

Visam Britannos hospitibus feros,

seroit bien estonné d'entendre vn Barbare discourir comme cela?

Vostre *aureæ diei palpebræ*, m'a extrémement pleû, & il me semble qu'entre vn grand nombre de parrains qu'a eu l'Aurore, il n'y en a point qui l'ayt nommée si agreablement qu'Euripide. Au reste, la loy du borgne Locrien, à mon auis estoit extrémement iuste; & il auoit grand interest de la proposer: & pour moy,

Menage Etymol. d'obliquus.

quand ie n'euſſe eſté que bigle, ie m'y fuſſe hazardé. Ne croyez-vous pas que bigle vient de *binus oculus*, comme vn œil double, qui regarde en deux endroits?

Pour *Lucius Neratius*, s'il eût donné ſes ſoufflets auec vn peu plus de choix, il me ſemble que ſon argent n'euſt pas eſté mal employé, & que ce ſeroit vne des plus agreables deſpenſes que l'on pourroit faire.

Ce fut, ſans doute, vne grande & remarquable ſaignée, que celle qui guerit de la fievre Fabius Maximus. Croyez-vous qu'aprés cela, les Allobroges luy ſouhaitaſſent encore vne fois ſes fievres quartes. Ie vous veux enuoyer pour la fievre qu'ils appellent *ſemi-tertiana*, ou ſi i'oſe parler grec deuant vous *Emitritæus*. (Monſieur Pauquet, ie vous prie ne dites pas à voſtre maiſtre, que i'ay eſcrit *Emitritæus* ſans *h.*) Ie vous veux, dis-je, apprendre pour cette fievre-là, vne recette cent fois plus aiſée.

Inſcribas chartæ quod dicitur Abracadabra,
Sæpiùs & ſubter repetas (mirabile dictu!)
Donec in anguſtum redigatur littera conum.

C'eſt à dire, Abracadabra, & deſſous Abracadabr, & à la troiſieſme ligne Abracab, &c. Vous fuſſiez-vous iamais auiſé de cela? & ne faut-il pas bien ſçauoir la Medecine, & la vertu des choſes pour auoir découuert la proprieté de ce mot-là?

Sans mentir, les vers d'Alexandre Seuere, m'ont fait rire extrémement de bon cœur. Vous qui ſçauez le Grec, n'auez vous pas bien du regret que l'original en ſoit perdu? Peut-eſtre que l'Iter de Iules Ceſar, & la

Sicile

Sicile d'Auguste, estoient de cette sorte-là. La fortune n'est-elle pas bizarre d'auoir fait perir les œuures de Cinna & de Varius, & d'auoir conserué iusqu'à nous cette Epigramme, dont son autheur, apres l'auoir faite, pouuoit dire aussi bien qu'Horace,

Exegi monimentum ære perennius,
Quod nec imber edax, aut Aquilo impotens, &c.

L'équiuoque d'Aurelian me plaist. Mais encore ne laissay-je pas d'auoir pitié des pauures chiens. I'eusse mieux aymé qu'il eust iuré de n'y laisser pas vn chat.

Pour ce qui est de vos Estoilles de la terre, vous n'estes pas le premier qui auez traduit cela en François, & qui vous estes auisé que l'on pouuoit nommer les estoiles les fleurs du Ciel. Car le Romant de la Rose dit,

Qu'il vous fust auis que la Terre,
Vousist emprendre estrif & guerre
Au Ciel, estre mieux estellée
Tant est par ses fleurs rebellée.

Et le Marin,

Il Ciel fiorito, e'l Terren stellato.

Manil. de caelo Libr. 5 p. 131 tunc conferta licet caeli fulgentia templa cernere seminibus densis, totumque micare floribus. Scalig. in hunc locum, p. 471.

C'est peut-estre là du Grec pour vous; Le petit ignorant. A propos de cela, Monsieur, Lycimnius est icy. Mais il n'y a pas amené sa femme. Elle me mande qu'elle en est bien faschée, qu'il est en tres-mauuaise humeur, & qu'il ne l'a pas voulu. Ie ne sçay qu'en croire; car afin que vous le sçachiez, Mademoiselle Lycimnia est plus coquette, & plus trompeuse que nous. Si vous auez trouué en Poitou quelque belle &

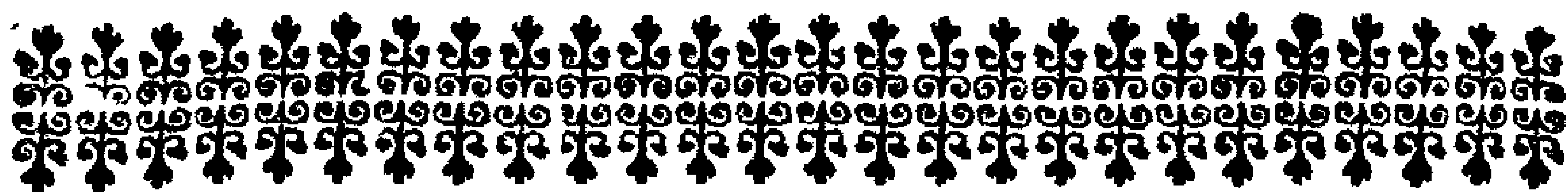
fidele maistresse,

Gaude sorte tua, me libertina, neque vno
Contenta Phryne macerat.

Sçachez, s'il vous plaist, que *libertina* veut là dire, ce que nous disons en françois *libertine*, & ne vous y trompez pas. *******

Que le petit conte latin du bas de vostre lettre m'a pleu & m'a semblé admirablement escrit, si vostre histoire, ou la mienne, estoient escrites comme cela, on ne liroit plus Petrone. Adieu, Monsieur, ie vous iure ma foy, que ie meurs d'enuie de vous reuoir & que nous nous promenions au Cours ensemble. Ie suis de tout mon cœur,

Vostre, &c.



AV MESME.

LETTRE CXCIV.

MONSIEVR,

Vous eussiez mieux fait de laisser passer Hebrus, & vous verrez ce que c'est que d'arrester les riuieres, & de s'opposer à leur cours. Celle-cy est douce & tranquille, & coule paisiblement, sans faire tort à personne; cependant, vous déclamez contre elle, comme si elle auoit emporté *sata læta boumque labores*, vous dites mille choses contre son honneur,

& fera diluuie quietum,
Irritas amnem.

Mais vous qui ne l'auez pû souffrir *cum pace labentem*, vous l'allez voir,

Nunc lapides adesos,
Stirpesque raptas, & pecus, & domos,
Voluentem vnà, non sine montium
Clamore, vicinæque syluæ.

Vous iugerez bien à peu prés, Monsieur, si dans mon allegorie vous estes designé par le bestail, ou par les montagnes. Mais pour reuenir à ce que nous disions, Hebrus est vn fleuue delicieux, mais peu hanté, & peu connu du vulgaire, *ignotus pecori*, & aux habitans de Poitou: & vous ne sçauiez pas, sans doute,

Atque auro turbidus Hebrus ;

Ni ce que Pline dit, que l'on trouue de l'or dans son grauier. Mais, dites le vray, vous n'auiez pas ouï dire, non plus, que la teste & la lyre d'Orphée furent iettées dedans cette riuiere,

caput, Hæbre, lyramque

Excipis.

A vostre auis, vous deuiez-vous plaindre que ie vous misse sur son riuage, veu principalement ce que l'on en dit,

Flebile nescio quid queritur lyra.

Et puis,

Respondent flebile ripæ.

Regardez le grand tort que ie vous faisois, vous eussiez peut-estre ouï tout cela ; & s'il est vray ce que dit Pausanias, que les rossignols qui estoient vers le tombeau d'Orphée, chantoient plus melodieusement que les autres ; imaginez-vous s'il fait bon où ie vous auois placé, & quelle Musique il doit y auoir. La plainte que vous faites de mes neiges, ne me semble guere plus raisonnable, & vous n'estes pas, à ce que ie vois, de ces delicieux, dont Pline dit, i'entens le vieux (car pour l'autre ie ne le daignerois alleguer) *niues petunt, pœnasque montium in voluptatem vertunt*, & vous ne les appelleriez pas vos maistresses comme cét autre,

Setinum dominasque niues, densique trientes.

Mais quand vous ne seriez pas de ce goust-là ; au moins ne vous en deuiez-vous pas tant fascher.

Aspice quàm densum tacitarum vellus aquarum,

Defluat in vultus Cæsaris inque sinus;
Indulget tamen ille Ioui.

Vous ne deuriez pas, ce me semble, estre de plus mauuaise humeur que Domitian; & vostre Catulle vous deuoit apprendre que ie ne vous auois pas si mal logé, quand il dit,

Ego viridis algida Idæ
Niue amicta loca colam.

Ne sçauez-vous pas, *dedit niuem sicut lanam*, & que c'est elle qui conserue les plus tendres fleurs contre la rigueur de l'hyuer? Sans mentir (car il ne vous faut pas trop effaroucher, ni vous faire tousiours la guerre) vous m'en auez enuoyé les plus belles du monde, & de toutes les sortes,

Et quas Offa tulit, quasque altus Pelion herbas
Othrisque & Pindus, & Pindo major Olympus.

Ie n'ay pas assez de nez pour tout cela, vn nez de Rinocerot, celuy de Papilus, & celuy de Monsieur ***

Et omnis copia narium,

n'y suffiroient pas. Vn homme qui enuoye tout cela, ne deuroit pas soupçonner que l'on peut mettre *pede barbaro* pour luy, ni que cela vinst bien à son pied. Vn barbare auroit-il toute la dépoüille de la Grece & de l'Italie?

barbarus has segetes?

Mais quand ie vous aurois appellé ainsi, ie veux bien que vous sçachiez (car ie ne me sçaurois tenir de vous apprendre tousiours quelque chose) que cela n'est pas si offensant que vous croyriez bien, & sans vous alle-

guer que *barbarico postes auro*, est interpreté par Seruius, pour *multo auro*: Ie vous diray, que *barbarica lege jus meum persequar*, dans Plaute, est expliqué par les interpretes, *Romana lege*, & dans le mesme autheur, *quid vrbes barbaras iuras*, c'est à dire *Italas*.

Selon que vous alleguez le Furius d'Horace, entre ces discours de neige dont vous parlez, ie crois que vous ne l'entendez pas; car Horace ne veut pas dire par là qu'il dit des choses froides, mais il se veut moquer de ce vers qu'il auoit fait,

Iupiter hibernas cana niue conspuit Alpes.

Ie suis trompé si Quintilien n'allegue aussi ce mesme vers en vn endroit, où il blasme les mauuaises metaphores; & Horace, pour dire quand il fait froid, dit ingenieusement & satyriquement

& cùm
Furius hibernas cana niue conspuit Alpes.

Ie ne suis pas de vostre auis sur l'explication que vous donnez à *ludo fatigatumque somno*, en expliquant *fatigatus*, *lassatus* pour *ludo*, & *opressus* pour *somno*; car ie croy qu'vn mot qui se rapporte à deux autres, doit auoir vne mesme signification pour tous les deux, & pour moy, ie prendrois là *fatigatum somno* pour *fatigatum somni inopia*, comme sommeil se prend en françois pour le *somne* en effet, & pour l'enuie de dormir. Ie n'en puis plus de lassitude & de sommeil. Prenez garde, au reste, que tous les passages que vous alleguez de *fatigatus*, où vous luy donnez vne autre signification que son ordinaire, ont vn plus beau sens, en

le laiſſant en ſa ſignification propre, & i'ayme mieux, fatiguoit les Dieux d'vn autre Empire, que importunoit; & ainſi des autres.

I'ay trouué, auſſi-bien qu'Ariſtote, que la beatitude n'eſtoit pas dans le ieu, & de fait ie ne iouë plus, il y a ſept mois que ie n'ay ioüé, qui eſtoit vne nouuelle aſſez importante, que i'auois oublié à vous dire,

Nec luſiſſe pudet, ſed non incidere ludum.

Ie ſuis de voſtre auis en ce que vous reprenez de Quintilien; ſa raiſon eſt bonne pour les cheutes des enfans, mais non pas pour leurs ieux, & les courſes.

La rigueur dont les Theſſaliens puniſſoient les Ciconicides, me ſemble aſſez raiſonnable; mais ie ne ſçay ſi c'eſtoit à cauſe que les Cicognes mangent les ſerpens, ou pource qu'elles nourriſſent leurs peres en vieilleſſe, ou pour auoir eſté les inuentrices des cliſteres, qui eſt vne loüable & vtile inuention. Veritablement, hors qu'elles ſont mocqueuſes, comme vous ſçauez,

O Iane à tergo, &c.

ce ſont des oiſeaux de fort bonnes mœurs, & qui ont d'excellentes qualitez. Ie ne m'eſtonne pas, non plus, de ce que dit Pline de l'eſtime en laquelle les Romains auoient le bœuf, & encore auiourd'uy parmy beaucoup de peuples, le bœuf ſalé eſt en veneration; mais ſçauez-vous ce que dit Süetone de cét honneſte homme de Domitian, *inter initia vſque adeò ab omni cæde abhorrebat, vt abſente adhuc patre, recordatus Virgilij*

versum.

quam *Impia quæ cæsis gens est epulata iuuencis*, *edicere destinauerit, ne boues immolarentur.* Voyez le bon Prince, qu'il auoit l'ame douce, & vous y fiez.

Ie crois que vous ne connoissiez pas trop bien Sylla, de dire qu'il n'estoit pas coquet, & ie gagerois que vous ne l'auez iamais veû, *animo ingenti cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior otio luxurioso esse, tamen ab negotiis, nunquam voluptas remorata*, regardez si là dessus on peut iuger qu'il n'estoit ni coquet ni galant.

Ie vous supplie de dire à Monsieur l'Abbé de Lauardin, que ie le remercie tres-humblement du iugement qu'il a donné en ma faueur, sur le passage de Quinte Curse, & que ie ne me resiouïs pas plus de ce qu'il a iugé pour moy, que de ce qu'il a bien iugé; car ie prens desormais assez d'interest en luy, pour estre fort ayse de ce qu'il est bon iuge de ces choses-là.

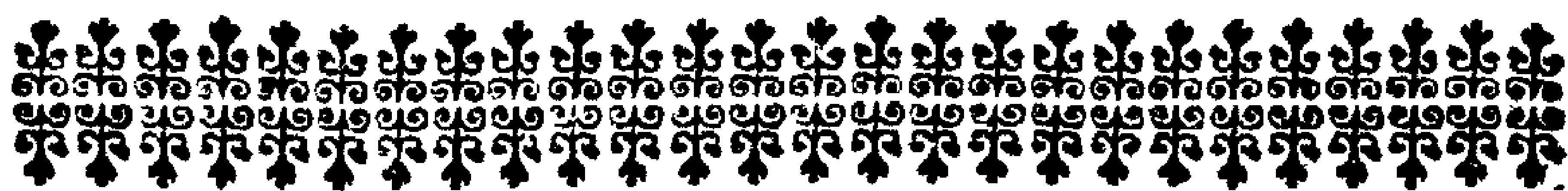
Ie me resiouïs de ce que vous taschez à rencontrer aux etymologies, vous auez quasi trouué celle de besicles, & cela n'est pas mal pour vn commencement: mais il vient de *bini circuli*, ou *bis circuli*. Celle de Monsieur Crassot, dõt vous-vous moquez, ne me déplaist pas, & ie ne me recule pas trop, non plus, de celle de Vigenere, mais ie vous rendray des mules pour ses pantoufles, & vous demeurerez bien d'accord que ce mot-là vient de *mulæi*, qui estoient *calcei Regum Albanorum, rubri coloris.*

(Menage Etymol.) (Menage en ses Addit.)

Voyla, Monsieur, ce que ie deuois vous auoir escrit il y a long-temps, mais i'ay eu tant d'affaires & telles

cette verité-là n'eſt ſi bien connuë de perſonne, que de Madame de Longueuille & de moy. Elle fait grande eſtime de voſtre probité, de voſtre prudence, de voſtre magnificence, & magnanimité; elle dit cette reputation admirable, & cette creance que vous auez dans toute l'Allemagne: mais ſur toutes choſes, elle parle auec plaiſir de la delicateſſe & de la beauté de voſtre eſprit, du gouſt que vous auez à iuger des belles choſes, de la facilité à les produire, & de toutes les agreables qualitez qui ſont rares aux Plenipotentiaires, & qu'elle dit n'auoir iamais veuës en perſonne comme en vous. Enfin, elle vous connoiſt comme ſi elle vous auoit veu iuſques dans le cœur, ie ne ſçay ſi elle y a eſté. Elle ne m'a dit pas vn mot des lettres que ie vous ay eſcrites, quoy qu'elle me faſſe l'honneur de me parler auec beaucoup de confiance, & que ie l'aye miſe ſouuent ſur ce ſujet-là. Tout ce que vous liſez icy, Monſeigneur, eſt vn peu trop doux, & auroit beſoin d'vn correctif, mais ces luſtres & ces Olympiades que vous m'auez autrefois ſi bien miſes deuant les yeux, ne vous reuiendront-elles pas dans l'eſprit en cette occaſion? auouëz qu'il y a des rencontres, où les plus grandes ames, & les plus parfaites ſageſſes s'échappent.

A Paris le 16. de May, 1647.



AV MESME.

LETTRE CXCVI.

D*Vpliciter delectatus sum tuis litteris, & quod ipse risi, & te ridere posse intellexi.* A ce que ie voy, *iucundissime Domine* (car pourquoy ne vous puis-je pas donner ce tiltre que Pline dans sa preface dõne à Trajan ?) vous autres Plenipotentiaires vous-vous diuertissez admirablement à Munster, il vous y prend enuie de rire en six mois vne fois. Vous faites bien de prendre le temps tandis que vous l'auez, & de jouïr de la douceur de la vie que la fortune vous donne. Vous estes-là comme rats en paille, dans les papiers jusques aux oreilles, tousiours lisant, escriuant, corrigeant, proposant, conferant, haranguant, consultant dix ou douze heures chaque iour, dans de bonnes chaises à bras, bien à vostre ayse; pendant que nous autres pauures Diables sommes icy, marchant, courant, tracassant, ioüant, causant, veillant, & tourmentant nostre miserable vie. Mais, auec tout vostre bon temps, dites le vray, Monseigneur, ne fait-il pas plus sombre à Munster depuis que Madame de Longueuille n'y est plus? Au moins fait-il plus clair & plus beau à Paris depuis qu'elle y est,

Purior hîc campos Æther & lumine vestit
Purpureo.

Le Monde & la Fortune vont ainſi,

hinc apicem rapax
Fortuna cum ſtridore acuto
Suſtulit, hic poſuiſſe gaudet.

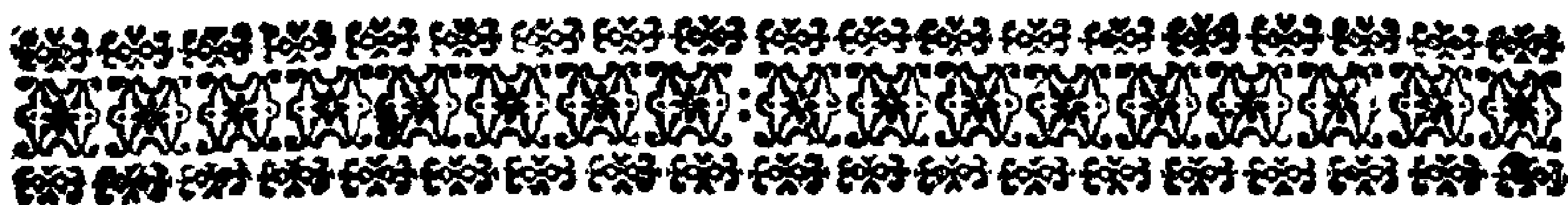
Vous nous l'auez renuoyée plus belle, plus aymable & plus habile que nous ne vous l'auions donnée, & toute groſſe qu'elle eſt, elle met icy en feu plus de la moitié du Monde. *Arcanus hinc terror, ſanctaque reuerentia, quid ſit illud quod tantum perituri vident.* Ie voudrois que vous puſſiez ouïr tout ce qu'elle dit de vous, & auec quelle eſtime & quelle amitié elle en parle; quoy que vous ne ſoyez point ſujet aux paſſiõs (n'eſt-ce pas Monſieur Cornifice Vlfelt qui ſouſtient cette Danois, refugié en Suede opinion-là?) en verité, vous ſeriez en quelque hazard. Elle vous remercie de l'auis du mariage, elle n'en ſçauoit encore rien d'aſſeuré, & m'a commandé de vous faire de ſa part mille complimens du meilleur cœur du monde. Voſtre Italien, au reſte, & ſon elegance, m'ont ſurpris: Tout de bon, Monſeigneur, vous m'effrayez,

Tot linguæ, totidem ora ſonant.

Il y a quelque choſe de monſtrueux en cela; cette bouche de douze fontaines que l'on donnoit à Pindare, ne vous la peut-on pas donner à plus iuſte titre? mais dans quel abyſme auez-vous eſté chercher *ſe non vi piace preſtarmi quella fede*; & par quel art *ex rebus damnatis & iam nullis* ſçauez-vous tirer des beautez & des graces toutes fraiſches, & toutes nouuelles? cela, auec *Iulio Bertolini*, & *Bartolomeo Dini*, eſtoit enſeuely

dans ma memoire, ſous le débris de mille autres choſes que le temps y a démolies : Vous l'y auez fait reuenir *quaſi jure poſtliminij* , & ie ne vous puis dire auec combien de plaiſir. I'eus honte, en verité, de ce que mon valet me vit éclater de rire en liſant vne lettre qu'il auoit entenduë que l'on me donnoit de la part de Monſieur d'Auaux ; ce Monſieur d'Auaux ſi graue, ſi ſerieux, ſi important dans l'eſprit de tout le monde. *Res ardua vetuſtis nouitatem dare, obſoletis nitorem, faſtiditis gratiam* : mais pour vous, cela vous eſt ayſé, & vous en ſçauez bien d'autres.





AV MESME.

LETTRE CXCVII.

IL faut auouër, Monſeigneur, que vous auez en moy vne eſtrange eſpece de Commis; il n'entend pas vn mot de Finances, il ne va iamais à la Direction, & à peine meſme s'auiſe-t-il en ſix mois vne fois d'écrire à ſon Maiſtre: mais, en recompenſe, il ioüe beau ieu, il fait des vers, il eſcrit de belles lettres, & fait quelquefois des combats aux flambeaux à minuit. Ie me haſte de m'accuſer moy-meſme, pour arreſter vos reprimendes; car il me ſemble que ie vous voy, auec voſtre viſage de Plenipotentiaire, me reprocher encore mes Olympiades, & dire

Sperabam iam deſeruiſſe adoleſcentiam,
Gaudebam: ecce autem de integro.

Mais ie croy qu'il n'y a pas de honte à moy de n'eſtre pas plus ſage dans mes vieux iours, que d'autres ne le ſont dans leur ieuneſſe, *Saleij Baſſi vehemens, & poëticum ingenium fuit, nec adhuc ſenectute maturum.* Ie vous auoüe, pourtant, que ie n'ay pas laiſſé d'en eſtre vn peu honteux, & cela m'a arreſté long-temps de vous eſcrire; outre que dans le chagrin où ie m'imagine que vous eſtes de voir que voſtre ouurage ne s'auance point, i'ay creu que des lettres auſſi peu ſerieuſes que

les miennes, ne seroient pas de saison. Moy qui connois, Monseigneur, combien vous aymés vostre païs, ie ne doute pas que vous ne soyez affligé de voir les difficultez qui naissent de iour en iour, & qui s'opposent au succés de la negociation qui est entre vos mains. Ce que ie vous puis dire là dessus, c'est que vous n'en deuez estre touché que pour l'interest public, & que le vostre particulier est entierement à couuert. On est si bien persuadé de vos bonnes intentios, que toutes les fois que l'on se plaint icy du retardement de la Paix, & de ceux que l'on s'imagine (à tort peut-estre) qui n'y font pas tout ce qu'ils pourroient, cela donne occasion de parler de vous, & en fait dire tout ce que vous seriez bien ayse d'entendre. C'est vne chose merueilleuse que cette estoile qui vous a donné de tout temps l'amour des peuples; il n'y a icy pas vn bourgeois qui ne vous nomme, qui ne vous connoisse, qui ne vous louë. La France a mis en vous seul ce peu d'esperance qui luy reste : voyant bien que la Paix ne se peut plus faire que par miracle, on croit que c'est vous qui fera ce miracle-là, & dans la consternation publique, vous estes le reconfort de tout le monde. Au reste, tout est icy tellement changé, les cœurs y sont si abbatus, les plaisirs si resserrez, que ie ne voy plus guere de choix entre le sejour de Munster & celuy de Paris; on n'y voit plus que des gens qui se plaignent, les vns que l'on leur oste leurs gages, les autres que l'on retranche leurs pensions, & il s'y trouue mesme des Commis de Surintendans, qui disent,

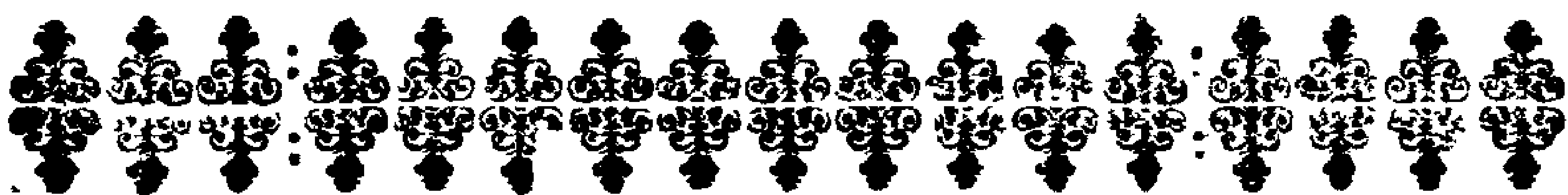
disent, qu'ils ne sont guére mieux traittez que les autres.

On y voit aussi Sadé,
Où bien que tout soit badé, &c.

C'est, ce me semble, vn fragment d'vne piece de nôtre ieunesse. Afin que vous iugiez, Monseigneur, si i'ay profité depuis ce temps-là, je vous enuoye des vers que ie fis il y a trois ans, sur la maladie que Monseigneur le Prince eut en Allemagne. Quelques considerations m'empescherent alors de les monstrer, ie ne les ay fait voir que depuis quelques iours. Ils ont esté assez bien receus icy; mais ie ne croiray rien de ce que l'on m'en dit iusqu'à ce que ie sçache le iugement que vous en ferez. Faites-moy l'honneur, s'il vous plaist, de me mander si c'est rien qui vaille, afin que si ie n'y reüssis pas, ie cesse d'estre Poëte, & que ie me mette tout à fait à estre Financier. Ie ne puis finir cette lettre, sans vous dire que Madame de Longueuille en receut dernierement vne des vostres dont elle fit vn cas merueilleux, & qui a esté extrémement loüée de tous ceux qui l'ont veuë. A dire le vray, elle le meritoit, & il ne se peut rien voir de plus beau,

Nosti, Antipho, quàm elegans spectator formarum siem.

Vous sçauez si ie me connois en ces sortes de beautez. Il n'y a que vous en France qui puisse escrire de la sorte.

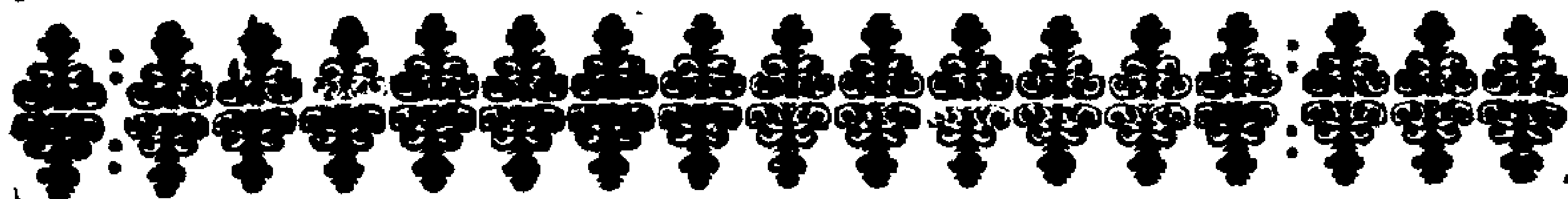


AV MESME.

LETTRE CXCVIII.

VOVS ne me pouuiez pas mieux témoigner la bonne aſſiette où eſt voſtre ame, qu'en m'eſcriuant vne lettre comme celle que ie viens de receuoir; elle ſemble puiſée *medio de fonte lepôrum*, tant elle eſt agreable, & il eſt ayſé de voir que cela part d'vn eſprit ſerein & d'vne ſource tranquille. En verité, Monſeigneur, rien ne vous pouuoit faire tant d'honneur dans mon eſprit que de voir qu'en l'eſtat où ſont vos affaires, vous ſçachiez rire de la ſorte. Cela s'appelle, *frui Dijs iratis & Fortunæ minaci mandare laqueum.* Vous ſouuient-il du temps que vous luy baſtiſſiez vn temple en ſi beaux vers? Vous eſtes bien reuenu de cette idolatrie, & vous-vous ſçauez bien mocquer d'elle à cette heure. Ie croy pourtant que pour ce coup elle ne vous fera que des menaces. Ceux qui connoiſſent la Cour diſent, que l'on ne voudra pas s'expoſer à l'enuie que l'on encourroit en traittant mal vn homme, qui, au iugement de tout le monde, a bien merité de la France. Monſeigneur de Longueuille m'a fait l'honneur de me monſtrer la lettre que vous luy auez eſcrite, ie l'ay trouuée belle, belle parfaitement. Sans mentir, Monſeigneur, de tous les beaux eſprits, de

tous ceux *qui artem tractant musicam*, il n'y en a point qui l'entende si bien que vous. Ie suis rauy que mes vers ne vous ayent pas dépleu ;******
Ie reçois, au reste, vostre *deferbuisse*, mon Terence n'est pas si correct que le vostre, ni moy si correct que vous. Mais pourquoy voulez-vous que ie vous escriue desormais vne fois le mois ? ne vous suffit-il pas d'estre seruy par quartier ? Employez-moy donc à quelque chose pour vos affaires, & me donnez matiere de vous entretenir. Autrement, mes lettres n'auront que la peau & les os, elles seront seiches & courtes. Ie vous obeïray, neantmoins, & quand ie ne le ferois pas pour tant d'obligations que ie vous ay, ie le ferois pour vôtre parenthese de Monsieur Voiture d'Amiens ; *ego enim (existimes licet quod lubet) mirificè capior facetijs ; moriar si præter te quemquam habeo in quo possim imaginem antiquæ festiuitatis agnoscere*. Si ie m'y connois bien, vous estes le meilleur & le plus sage homme du monde, & chacun en demeure d'accord : mais vous estes le plus plaisant homme du monde aussi, & l'on ne s'en douteroit pas.



BVTILLERIO CHAVIENIO, V. VICTVRVS. S. P. D.

LETTRE CXCIX.

DVPLICITER *delectatus sum tuis litteris, & quod ipse risi, & quod te ridere posse intellexi* (cecy est de Ciceron, vous vous apperceurez bien que le reste n'en est pas) *verebar enim ne te hominem urbanissimum tam longa extra urbem commoratio tædio & langore afficeret. Verùm illæ tuæ iucundæ, suaues, salibus vndique aspersæ, satis ostendunt solitum in te vigere Genium, illamque ingenij tui aciem nulla ratione retundi posse. Nec miror sanè quod rure nihil ruris contraxeris, & te vbique tam elegantem præstes, quippè qui omnium elegantiarum fontem tam propè habeas, & à latere viri supra omnes eloquentissimi non discedas*

      & te hæc
Scire, Deos quoniam propiùs contingis oportet.

Vt enim videbantur Athenæ migrare quocunque se Alcibiades contulisset, sic quicquid in vrbe est vrbanitatis politiorisque doctrinæ, lepôres, venustates, Veneres ipsæ Richelium quoquo se vertat comitantur. Quàm lubenti ani-

mo epistolam tuam legerim, quamque capiar illis ingenij tui deliciis, illoque tibi peculiari genere scribendi, peream si satis dicere possum. Tu-te reputa quæ in ignotissimo diligerem quàm mihi chara esse debeant in te homine amicissimo, omniumque mearum fortunarum ac rationum patrono. Quod mihi succenses, & sub-irasci videris quod me parum diligentem præbeam in rebus domesticis curandis, inque illo negotio conficiendo quod me hic detinet; iure quidem, sed & perhumanè facis qui tantis implicitus negotiis mea curas. Cæterum tibi persuadeas quæso me omni obseruantiâ, fide, amore erga te, omni denique studio omnibusque officiis præstiturum, vt me hac tua humanitate ac beneuolentia dignum aliquando iudices. Emin. tuus, imò noster, quàm me deuictum habeat, & in posterum sit habiturus ipse iudicare potes, qui & beneficium ab illo in me collatum, & me quàm gratus sim nosti. Certè vir alioquin summo ingenio, acerrimo iudicio præditus; liberalissimus, & vt omnia dicam, amicitia tua dignus; vel ob id vnum facinus ab omnibus laudari, à te amari, à me coli semper debet. Roxanam his diebus diligentissimè legi. Quid de ea sentiam quæris? nihil me herculè vsquàm elegantiùs, nihil ornatiùs, nihil subli-miùs, dignam denique Alexandro & Armando. Quò propiùs inspexi, eò mihi pulchrior visa est tamque absoluta, vt nihil in ea præter aliquem næuum desideres. Sed quid eius tibi nunc venustatem

præedicem aut laudem Antipho,
Cùm ipsum me noris quàm elegans formarum spectator siem,
In hac commotus sum.

Mihi pergratum feceris ſi tuum de illa iudicium ad me perſcribas; percupio enim ſcire, an tibi tàm lecta, quàm audita placuerit. Si quid in hac vrbis ſolitudine faciam quæris? deambulo, lego, ſcribo, ſatis iucundè hæc omnia, niſi anxius eſſem de publicis rebus, deque tua ſalute. Viue & vale.

IN OBITVM N.

Prima manu Troûm quæ miſſa eſt cuſpis in hoſtem,
Eximio iuueni funus acerba tulit.
At nobis meliorem animam facta inuida tollunt,
Et rapuit fortem mors properata virum.
Pro facinus! qui vel laudes æquaſſet Achillis,
Ille habuit fatum Proteſilaë tuum.





LETTRES AMOVREVSES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

LETTRE I.

FLORICE, Quittons le noir, ie vous en prie;ou s'il faut que nous soyons en deüil, que ce ne soit que pour nostre absence. I'ay receu vos excuses auant que vous les eussiez faites, & vous deuez penser, que ie ne croyois pas que vous eussiez failly, puisque i'auois eu le courage de vous accuser. I'ay cherché mieux que vous tout ce qui faisoit à vostre descharge: & pour dire le vray, ma cause estoit trop meslée auec la vostre, & i'auois trop d'interest en vostre innocence, pour ne la pas bien défendre. Car si vous eussiez esté trouuée coulpable, i'en eusse eu la peine le pre-

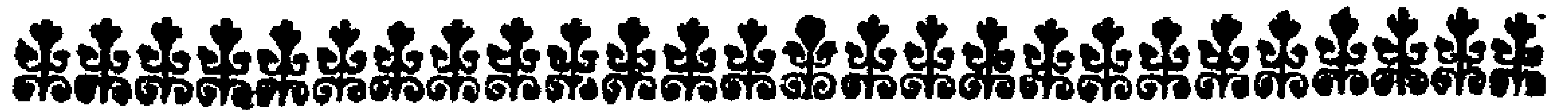
mier, & perſonne n'en euſt eſté puny ſi cruellement que moy. Mais de plus, i'ay vne trop haute opinion de ma fortune, & de voſtre courage, pour douter que l'vn ou l'autre puiſſe tomber ſi bas. Il eſt indigne de vous & de moy, de craindre qu'vne affection ſi bien iointe, ſe démente en quelque ſorte: & c'eſt vn crime entre nous deux, d'imaginer ſeulement qu'il ſoit poſſible. Si l'vn de ces deux, dont ie vous ay fait des reproches, auoit attendu le iour en voſtre chambre, ie croirois que vous euſſiez voulu prendre vne nuict toute entiere pour le quereller; & quand ie l'aurois veu entre vos bras, ie penſerois que ie vous aurois priſe pour vne autre, ou que vous l'auriez pris pour moy. En fin, ie me défierois plûtoſt de la fidelité de mes yeux, que de la voſtre, & ie me perſuaderois plus aiſément d'auoir eſté trompé d'eux, que de vous. Non, l'entretien de ces deux hommes ne me fera iamais reſuer; & quand ils auroient eſté vn ſiecle entier auec vous, ie ne croirois pas que vous euſſiez eſté vn quart d'heure auec eux. Mais encore, dites-moy, apres que le premier s'en fut allé, demeuraſtes-vous ſeule auec l'autre, & voſtre femme de chambre ne monta-t-elle pas auſſi-toſt? Sont-ils ſortis à ce voyage d'aupres de vous, auſſi ſatisfaits que les autres fois? Et leur auez-vous encore laiſsé toutes ces belles eſperances, auec leſquelles ſeules ie les tiens plus riches, que s'ils poſſedoient tous les autres biens du monde? Ie m'informe curieuſement de ces particularitez, car ie ſçay bien qu'elles ne me peuuent eſtre que bien agreables; &

ſans

ſans doute cette entreueuë me donneroit plus de ſujet de contentement que de plainte, ſi i'en auois vne parfaite connoiſſance. Mais cependant, ils vous virent, tandis que i'eſtois à trente lieuës de vous; & au meſme temps que ie me trouuois ſeul en ma chambre à plaindre cette abſence, ils eſtoient dans la voſtre, & vous entendoient parler: Peut-eſtre meſme qu'ils vous ont veu rire, & que vous donnaſtes ſuiet à l'vn d'eux d'auoir cette nuict-là quelque agreable ſonge. Ha! Florice, que c'eſt vne traiſtreſſe paſſion que la ialouſie, & qu'elle ſe gliſſe aiſément en nous, au deſçeu de noſtre raiſon! Ie ſçay bien que vos erreurs paſſées, vous obligent à de faſcheuſes conſequences, & que vous eſtes contrainte de faire beaucoup d'actions contre voſtre cœur & le mien, ſi vous ne voulez faire courre fortune à vne choſe que vous tenez bien chere. Mais ſi vous ſçauiez quel coup cela me donne, & combien ces penſées me touchent, peut-eſtre qu'vne autre fois vous mettriez toute autre choſe au hazard, plûtoſt que ma vie: & apres cela, vous me reprochez que ie n'ay pas eſté aſſez diligent à vous enuoyer mon portrait. En verité, voudriez-vous que ie fuſſe arriué pour faire vn tiers auec ces deux? & que i'euſſe eſté preſent, pour eſtre teſmoin des contentemens qu'ils receuoient aupres de vous? Sans mentir, ie ne croy pas meſme que ma peinture l'euſt pû ſouffrir, & c'euſt eſté me faire mourir en effigie. Encore ie penſe que i'en euſſe ſenty quelque choſe d'icy, & ſans doute i'en fuſſe tombé en langeur, comme ceux que l'on tuë de

cent lieuës loin, en ne piquant que leur image. Mais quand cette consideration-là n'y seroit point, vous ne deuriez pas souhaiter de voir mon portrait, en l'estat où les premiers iours de cette absence m'auoient mis. Il n'y auoit pas d'assez mauuaises couleurs dans toute la peinture, pour representer celle que la tristesse m'auoit donnée : Et ie ne voy pas qu'il y eust apparence de peindre au vif vn homme qui estoit plus que demy mort. Vous en eussiez trouué vn autre que celuy que vous auiez veu si content auprés de vous. Et si l'on m'eust bien peint, vous ne m'eussiez pas reconnu ; car à moy-mesme, ie n'estois pas reconnoissable, & à peine pouuois-ie passer pour vne mauuaise copie de celuy que i'estois il y a quelque temps. Mais i'espere que bien-tost vous me verrez plus riant & plus gay, car ie commence à me r'asserener le visage ; & si le Peintre n'y oublie rien, vous y verrez vne esperance de vous aller trouuer bien-tost apres mon portrait. Disposez-vous aussi de me receuoir plus gayement, & que les recommandations de la Demoiselle au bon espiit, ne vous en empeschent pas, si vous iouïssez encore du vostre. Ie ne luy enuoyay pas mes baise-mains, mais ie luy renuoyay ceux qu'elle m'auoit faits par trois differentes personnes ; & ie ne l'eusse pas entrepris si ie n'eusse craint de vous offenser en retenant quelque chose d'elle. Encore en eussiez-vous esté aduertie, si ie n'eusse eu peur de vous ennuyer vn quart d'heure, par vn fascheux ressouuenir comme celuy-là. Et la mesme consideration qui vous a empesché de me di-

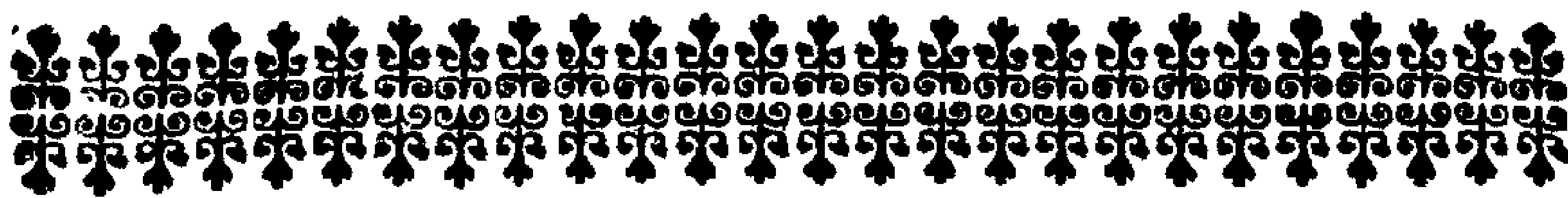
re cette autre nouuelle que i'ay ſçeuë d'ailleurs, m'a fait taire de celle-cy. Mais puiſque nous ſçauons tout l'vn de l'autre, & que le mauuais Demon qui nous ſepare, veut encore nous rendre preſentes toutes celles de nos actions qui nous peuuent offenſer ; ie vous prie trompons ſa malice, & le preuenons en cela, les choſes auront tout vn autre viſage, quand nous les ſçaurons par nous-meſmes ; & pour moy, ie vous iure, qu'il ne m'eſchappera iamais rien, qui en apparẽce vous puiſſe faſcher, dont auſſi-toſt ie ne me confeſſe à vous. Promettez-moy le meſme, ie vous prie, & me dites comment vous auez pû ſçauoir que i'euſſe fait des recommandations à perſonne, & par quel chemin vous auez trouué celuy qui m'auoit appris les nouuelles dont ie me ſuis plaint à vous : car ſans mentir i'en ſuis en peine, & pour moy, ie croy que vous auez quelque Génie aupres de moy, qui vous donne aduis de ce qui s'y paſſe. Mais puis qu'il vous dit tout, demandez-luy ſi ie vous aime, & qu'il vous die combien de fois ie ſouſpire tous les iours pour vous.



A MADAME ***

LETTRE II.

C'EST sans doute vne menace, qui estonneroit vn plus resolu que moy. Mais tant que vous me menacerez de la sorte, i'aduouë que ie ne sçaurois vous craindre, & ie seray assez hardy pour me trouuer apres disner où vous me commandez, quelque malheur qui m'en puisse arriuer. Ie sçay bien que vostre logis n'est pas vn lieu de seureté pour moy, & que sous l'ombre de l'amitié que vous me faites l'honneur de me promettre, il n'y a personne aujourd'huy, de qui ie doiue craindre tant de mal, que de vous. Mais au moins, souuenez-vous, s'il vous plaist, de ne me laisser pas souffrir trop long-temps : Si vous voulez deuenir bonne, comme vous dites, commencez à l'estre en cette occasion. Et sans mentir l'obeïssance aueugle que ie vous rends, vous y oblige en quelque sorte ; & la franchise, auec laquelle vous voyez que ie me remets entre vos mains. Quoy que ie connoisse bien à quoy vous me destinez, ie veux, neantmoins, rendre contente, tant qu'il me sera possible, la personne que vous desirez qui le soit à mes despens ; & ie vous promets que ie tiendray son affection secrette, sans en tirer aucune vanité : Mais ie ne sçay si ie me pourray taire de vostre confidence.

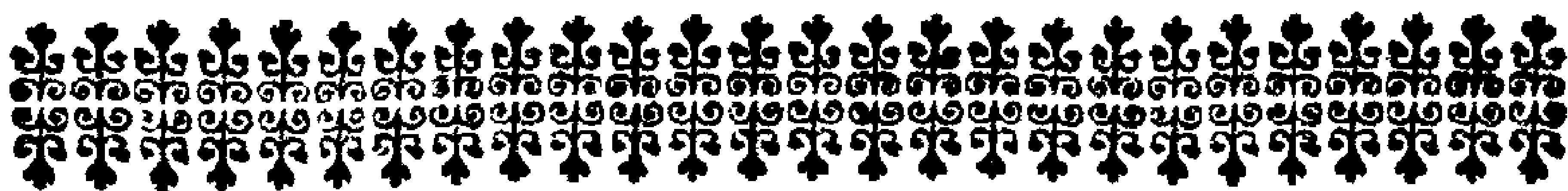


A LA MESME.

LETTRE III.

C'Est le vray moyen de redoubler mes peines, que de me faire entendre, que vous en auez; & moy, qui iusqu'icy ay supporté les miennes auec tant de patience, ie doute si ie pourray souffrir les vostres. Mais de quelque sorte que ce soit, ie ne puis trop endurer, puisque c'est pour l'amour de vous; & les deux mots, que dans vostre billet vous auez adioustez hors du rang des autres, me doiuent tout rendre supportable; & me feroient courir gayement au martyre. Ie croy que vous mesme n'en doutez pas, & que vous estes assez asseurée de ma resolution; puis qu'apres m'auoir aduerty du mal que vous me voulez faire, vous attendez que de moy-mesme i'aille le receuoir: & qu'apres disner ie me rende volontairement en vn lieu, où mes peines doiuent estre redoublées. Cette menace pourroit donner de la crainte à vn autre, & feroit songer vn plus sage que moy à se mettre en sauueté. Mais quelque peril que i'y voye, il n'y a pas de moyen de ne vous point obeïr, ni qu'ayant l'honneur de vous connoistre si bien que ie fais, ie me puisse empescher d'estre,

Vostre, &c.



A LA MESME.

LETTRE IV.

I'AY oublié tout ce que ie deuois dire à la **** auec qui vous me vouliez accorder; & si ie vous asseure, que ce n'est pas pour auoir dormy depuis. Ie suis fasché de n'auoir pas eu plus de soin d'vne personne qui m'auoit esté recommandée de si bonne part: & que ne luy pouuant donner aucune place en ma volonté, elle n'en ait pas eu dauantage en ma memoire. C'est la partie de mon ame, dont ie luy pouuois le plus iustement faire part: car c'est celle qui est la plus contraire au iugement, & qui a le soin des choses passées. Mais si ie luy dis quelque chose d'obligeant apres disner, elle ne se pourra pas plaindre, que ie ne luy parle que par cœur: & ie sens le mien si esloigné de tout ce que i'ay à luy dire, que si vous ne me secourez tantost, vous verrez que ie ne sçauray pas, non plus que vous, ni les mots, ni les temps. Mais pleust à Dieu que vous ne sceussiez pas celuy de vostre partement, & que vous ne m'en peussiez encore auiourd'huy rien apprendre. Car sans mentir, ie n'ay pas l'esprit assez fort pour en souffrir seulement l'imagination; & cette pensee estouffe en moy toutes les autres. Quand ie songe que demain vous ne serez plus icy, ie trouue estrange qu'auiourd'huy ie sois au monde: Et

ie ſuis preſt d'auouër auec vous, qu'il y a de la fiction en cette amour que ie fais paroiſtre, quand ie penſe que ie reſpire encore, & que ce déplaiſir n'acheue pas de me tuër. D'autres ont perdu la parole, & ſe ſont confinez aux ſolitudes de la Thebaïde, pour de moindres mal-heurs que le mien. Mais ſi i'auouë, que ie ne pourrois pas m'aller plaindre de mon mal ſi loin de vous : ie ſuis, ce me ſemble, excuſable de n'aller pas chercher vn hermitage aux deſerts d'Egypte, puiſque i'eſpere trouuer place en celuy que vous allez baſtir. Il n'y a que cette eſperance qui me puiſſe arreſter au monde, & ma vie ne tient plus qu'à cette penſée. Ie ne ſçay pas ſi tout ce que ie dis icy, eſt dans les bornes de l'amitié paſſionnée; mais vous ne pouuez dire que ie parle à vous trop clairement, veu que vous pouuez touſiours donner deux ſens à toutes mes paroles : ni vous plaindre, ſi ie ne vous eſcry pas dans les termes que vous deſirez ; puiſque ie n'ay pas veu encore celuy qui me le doit apprendre. Tandis qu'il m'eſt permis de faillir, & que ie puis dire quelque choſe de mes ſentimens, ie vous iure, auec la meſme affection que ie fis hier, que la ſeule folie que ie feray au monde, ce ſera d'aymer touſiours la plus aymable qui fut iamais ; & que ie veux bien auoir voſtre haine, dés le iour que vous aurez mon amitié.



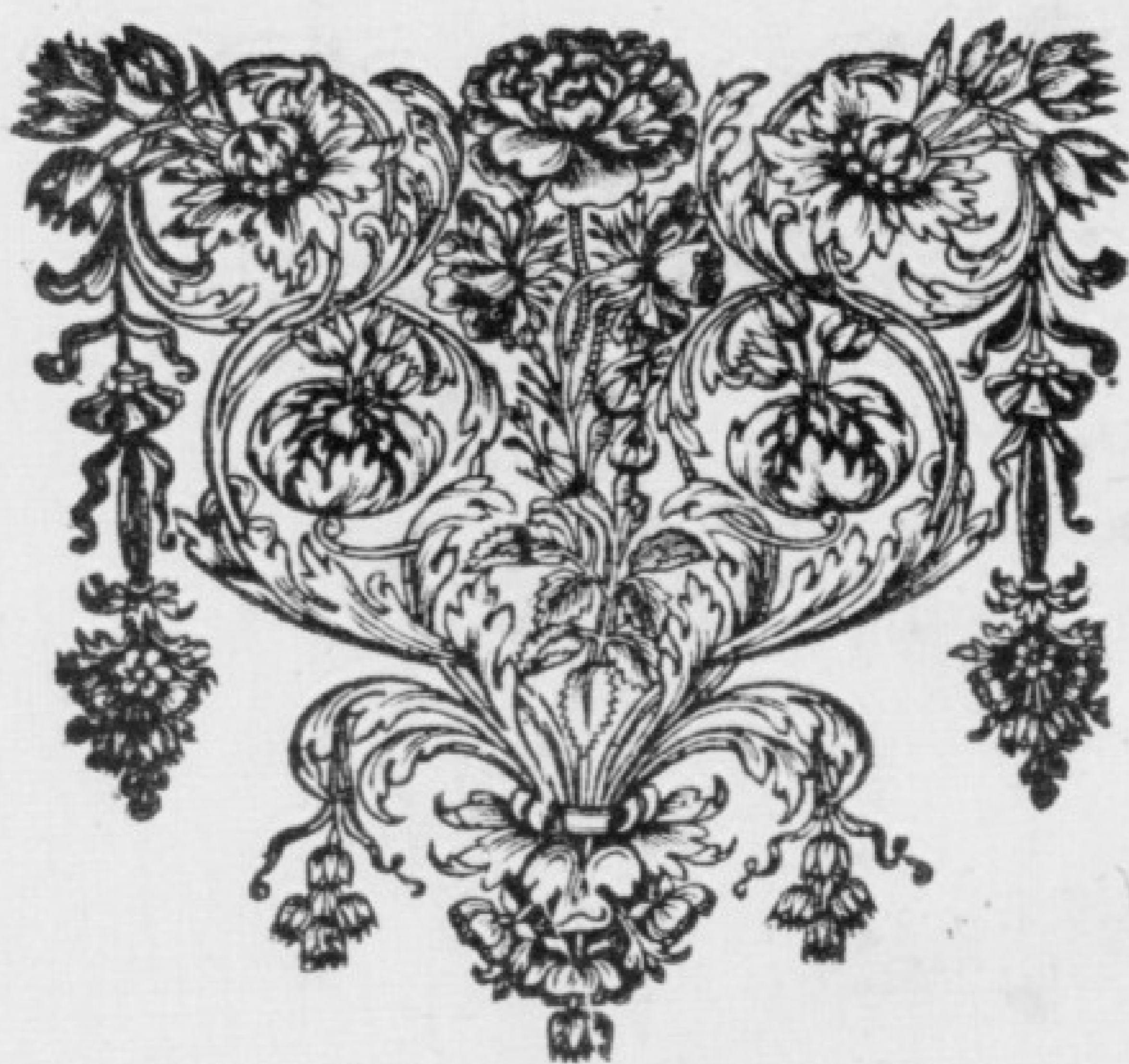
A LA MESME.

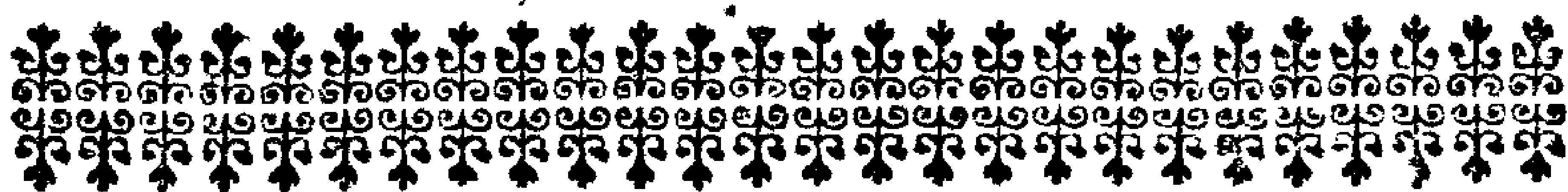
LETTRE V.

IE ſens bien que la fin de mes iours approche, & que ie ſuis à la veille du plus grand mal-heur qui m'arriuera iamais. Cependant ie trouue mon eſprit en vn eſtat plus tranquille, que ie n'euſſe oſé l'eſperer: & au milieu de mille penſées qui m'affligent, i'en trouue encore quelqu'vne qui me conſole. Dans l'eſtonnement où ie ſuis, ie ne puis voir la cauſe d'vn euenement ſi extraordinaire : Mais ie connois bien que vous produiſez en mon ame, ie ne ſçay par quels moyens, des effets dont ie ne voy pas la cauſe, & que vous faites que mon cœur ſe reſiouïſſe, ſans que mon eſprit ſçache pourquoy. Tant y a, que ie ſuis auſſi reſolu de mourir, que s'il me reſtoit quelque choſe à eſperer apres cela ; & quelque cruelle que ſoit la mort que me va donner voſtre abſence, ie ſuis preparé à la ſouffrir, comme ſi c'eſtoit vn paſſage à vne meilleure vie. Il me deſplaiſt ſeulement, que cette perſonne à qui vous me preſtez quelquefois, ne me permettre pas d'acheuer mes iours en repos : & que ie ſois contraint de partager entre vous & elle, les dernieres heures qui me reſtent. Cela me perſuade, ce que ie n'auois pû encore bien croire que nous voyons tous, à l'heure de la mort, noſtre bon & mauuais Ange, &

que

que nous auons en ce moment, de bonnes & de fascheuses visions. Mais ie vous supplie tres-humblement, si vous ne me haïssez pas encore, de ne me pas delaisser en cette extremité, & de prendre soin d'vne ame, qui ne peut estre sauuée que par vous, & qui seroit tourmentée à jamais, si vous l'auiez abandonnée.





A LA MESME.

LETTRE VI.

IL estoit temps que ie songeasse à ma conscience, & ce fut heureusement pour moy, que ie fis hier vne partie de ma confession : Car ie n'auois point encore esté si malade qu'aujourd'huy, & mon mal augmente de sorte, que si i'eusse differé dauantage, ie croy que ie fusse mort en mauuais estat. Au moins, dans l'accés où se trouue mon esprit, & dans les inquiétudes qui l'affligent, ie voy bien que les resueries le vont prendre ; & ie n'espere pas que ie puisse iouïr encore vne heure de mon bon sens. Ce qui me le persuade le plus, c'est que parmy les desplaisirs & les ennuis qui me deuroient accabler, ie ne puis estre extrémement triste ; & que ie me trouue moins affligé que de coustume, quoy que ie sois au pire estat, où ie me vis jamais. Ie perdis l'autre iour ainsi vn de mes amis, à qui l'excés de son mal en osta le sentiment. Les songes le faisoient rire dans les angoisses de la mort, & ses imaginations luy donnoient du repos, pendant que sa fiévre le tuoit. Ie vous supplie de ne me point enuier vne fin pareille à celle-là ; & puis qu'il ne me reste pas encore huict iours à viure, souffrez que ie les acheue en cette sorte. Cela estant, i'aduouë que vous estes plus pitoyable que ie ne croyois, & moy plus heureux que ie

n'auois eſperé. Car vne ſi folle entrepriſe que la mienne, ne deuoit pas auoir vn ſuccés ſi bon, & apres auoir fait vne ſi grande faute, ie n'eſperois pas d'en mourir ſi toſt, ni ſi doucement. Ie vous demande pardon; Ie penſois ne vous eſcrire, que ce qui touchoit voſtre amye, & ie viens de m'apperceuoir que ie ne vous en ay pas dit vn mot. Ie vous ſupplie tres-humblement d'ordonner d'elle & de moy, ce qu'il vous plaiſt, & que ie ſçache quand vous voulez que i'en aille ouïr l'Arreſt. Ie vous ſupplierois que ce fuſt dés ce ſoir, mais i'ay crainte de vous eſtre importun, & ie ne ſçay pas où ie vous trouuerois apres diſner.



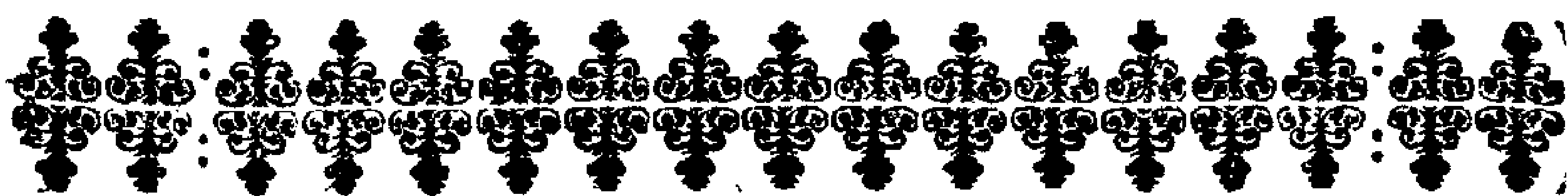


A LA MESME.

LETTRE VII.

SI c'est aujourd'huy que ie dois donner du contentement à la personne que vous me recommandastes hier, ie vous supplie de m'enuoyer ce que vous voulez que ie luy donne : ou de ne trouuer pas mauuais, que ie ne fasse point de largesse aux autres, d'vn bien, dont les plus pauures sont plus riches que moy. Ie n'auois pas eu encore de si mauuaises heures, que les douze dernieres que i'ay passées ; & depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir, i'ay eu si peu de repos, que ie vous asseure qu'il y a eu des Feüillans qui ont esté mieux couchez que moy. Cét homme à qui vous laissastes hier le poignard dans le cœur, a eu vne meilleure nuict ; La crainte, le regret, le desplaisir, & tout ce qu'il y a de poisons froids dans l'amour, n'ont cessé de me deschirer l'esprit : & le sommeil, qui pour quelque temps m'en a voulu diuertir, a esté proprement pour moy l'image de la mort, puis qu'il m'a tousiours fait voir celle de vostre absence. En cét estat où ie suis ie ne croy pas que vostre amye puisse estre fort contente de mon entretien : si ce n'est que son amour se soit tournée en haine, & qu'il ne luy reste plus de passion, que celle de la vengeance. Si cela est, elle trouuera en moy vne satisfaction toute entiere, & sera

bien-aiſe de voir, qu'elle n'eſt pas encore la plus miſerable du monde. Ie vous prie, pourtant, en quelque humeur que vous la voyez, de ne me laiſſer pas ſi ſeul auec elle, que quelqu'vn ne nous puiſſe ſeparer; & de conſiderer, qu'il n'y a point de ſeureté pour moy, ſoit qu'elle m'ayme ou qu'elle me haïſſe. Ie vous ſupplie tres-humblemẽt, de ne me point refuſer cette faueur, afin qu'au moins, ſi ie l'ay * * * * que ce ne ſoit pas vne autre que vous, qui me dõne la mort, & qu'il n'y ait que mes ſoûpirs, & l'ennuy de voſtre abſence, qui m'eſtouffent. Ie ne ſçay pas ſi vous commencerez par celle-cy, à luy monſtrer les Lettres que ie vous eſcris: Mais ie ne m'en plaindray pas, pourueu que vous me permettiez apres cela, de partir à l'heure meſme, & de me ſauuer en Eſpagne. Car c'eſt vn remede que ie penſe qui eſt propre à toutes ſortes de maux: & ſi vous auez permis à quelqu'vn de s'y retirer pour fuïr la fiévre, vous me deuriez excuſer, ſi i'y allois pour éuiter la mort. Mais dans la miſere où ie ſuis, ie m'eſtonne que ie puiſſe auoir cette penſée; & cette imagination, ce me ſemble, eſt trop gaye pour tomber en vn eſprit ſi affligé que le mien. Toutesfois, puiſque vous ſauuez tous les ans la vie à vn homme, & que vous m'aſſeuriez hier, que vous faiſiez toutes les bontez qui ne vous couſtent rien; pourquoy ne puis-je pas eſperer, que ie ſeray peut-eſtre celuy à qui vous ferez cette grace, & que vous ne me laiſſerez pas mourir, puiſque vous le pouuez empeſcher ſi aiſément.



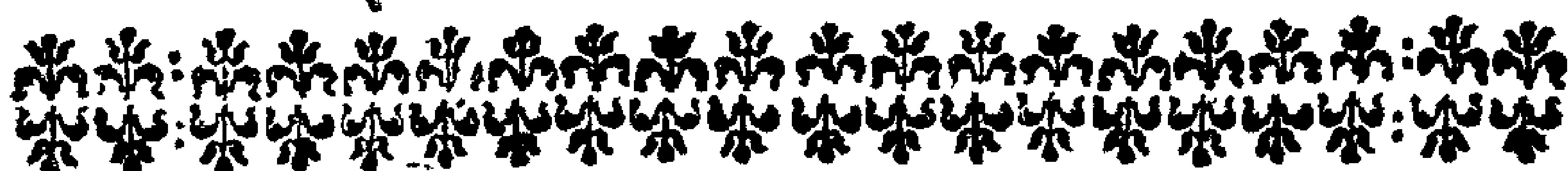
A LA MESME.

LETTRE VIII.

IE croyois qu'il n'y euſt que vous qui me pûſſiez donner de mauuaiſes nuićts, mais ie trouuay hier vne Dame, qui m'a fait paſſer celle-cy ſans dormir, & qui me perça le cœur ſi ſenſiblement, que ie n'ay point eu de repos depuis que ie l'ay veuë. Sans deſſein, comme ie croy, de m'aſſaſſiner, elle me dit, que vous deuiez partir demain, & qu'elle auoit appris cette nouuelle de voſtre bouche. S'il eſt ainſi, i'ay, ce me ſemble, quelque raiſon de me plaindre de vous (m'ayant retranché la moitié de ma vie) que ſans l'auoir merité, vous abregiez mes iours deuant le temps. Vous treuuerez, peut-eſtre, eſtrange, qu'vn homme ſi malheureux que moy, ſe plaigne qu'on ne le laiſſe pas aſſez viure: & que ie me tourmente, de ce que l'on me veut deliurer trop toſt de tous mes maux. Mais ie voy bien, qu'encore les plus miſerables ayment la vie; & puiſque ie ne dois perdre la mienne qu'en me ſeparant de vous, ie croy que ce n'eſt que la ſorte de mourir qui m'eſtonne, & que ie ſuis excuſable d'auoir peur d'vne ſi cruelle mort. Cette penſée ne m'a pas laiſsé fermer l'œil depuis hier: & ſi ce iour me dure autant que la nuićt que ie viens de paſſer, ie ne deurois apprehender voſtre abſence, que comme vn mal-

heur, qui ne me peut venir que d'icy à cent ans. Mais vn si fascheux accident, se doit préuoir d'aussi loin que cela: & s'il n'auoit à m'arriuer qu'à la fin du monde, ie commencerois dés cette heure à le craindre. Neantmoins, ie vous supplie de ne laisser pas de me dire ce qui en est: & puisque c'est toute la grace que vous me pouuez faire, aduertissez-moy de l'heure & & du iour de ma mort, afin qu'au moins ie me puisse reconnoistre auparauant, & que i'aye loisir de m'y préparer.





A LA MESME.

LETTRE IX.

IE pensois que la Lettre que ie vous enuoye auec celle-cy, arriueroit aussi tost que vous, & qu'elle attendroit long-temps chez M. *** deuant qu'il vous souuint d'elle. Mais i'ay esté contraint de la garder iusques à cette heure : & ie n'ay pû trouuer le logis de celuy à qui ie la deuois donner, que deux heures apres qu'il fut party. Ie croy que vous aurez sçeu les nouueaux sujets d'affliction qui me sont arriuez depuis, & qu'il n'est pas besoin que ce soit moy qui vous donne toutes les mauuaises nouuelles. Ie vous diray seulement, que ie ne suis gueres plus heureux en mes amitiez, qu'en mes passions, & que la fortune me frappe par tous les endroits, où elle me peut blesser. N'eantmoins, pour me toucher viuement de ce malheur, il ne falloit pas qu'elle me l'enuoyast apres vostre partement : & si elle vouloit que ce dernier coup me fust sensible, elle me le deuoit donner deuant que de m'auoir assommé. Et en cela, vous pouuez voir combien peu de chose c'est que l'amitié, quand elle n'est pas passionnée. Car cét accident, qui en vn autre temps m'auroit percé le cœur, & que ie voudrois encore auoir racheté de tout ce qui me reste de bien au monde, n'a pû me rendre plus triste que ie l'estois : & de

tant

tant de larmes que i'ay respanduës depuis, ie ne sçay si mon amy en a eu pour luy vne toute entiere. Aussi, à dire le vray, puis qu'il deuoit demeurer icy, & qu'il n'auoit pas d'esperance d'aller où vous estes, ie ne puis m'imaginer que l'on luy ait fait grand tort de luy auoir osté la liberté, & de luy défendre la conuersation du reste du monde, quand il ne pouuoit plus auoir la vostre. Il me semble bien plus injuste, que l'on me retienne icy prisonnier comme les autres, & que ie sois arresté sans que personne m'accuse. Toutesfois, i'aduouë que les plus criminels ne le sont pas tant que moy : & quand ceux-cy auroient conspiré contre l'Estat, & l'authorité du Roy, i'ay fait encore vne entreprise plus hardie que celle-là, pour laquelle ie voy bien qu'il faut que ie meure.





A LA MESME.

LETTRE X.

VOus pouuez estre asseurée, que la tristesse, ny l'amour, ne feront jamais mourir personne, puisque l'vn ou l'autre ne m'ont pas encore tué; & qu'ayant esté deux iours sans l'honneur de vous voir, il me reste quelque apparence de vie. Si quelque chose m'auoit fait résoudre à vostre esloignement, c'estoit la créance que i'auois que i'en serois quitte pour en mourir, & qu'vne si forte douleur que celle-là, ne me laisseroit pas languir long-temps. Cependant ie trouue, contre mon esperance, que ie dure beaucoup plus que ie ne l'auois imaginé : & quelques coups mortels que i'aye, ie croy que mon ame ne se peut destacher de mon cœur pource qu'elle y void vostre image. C'est le seul pretexte que ie trouue pour la garētir de lascheté : & ie ne voy que cette raison qui la doiue retenir si long-temps en vn lieu, où elle souffre tant de peines. Depuis l'heure que vous me vistes tirer à quatre cheuaux, & deschirer en pieces en me separant de vous, ie vous iure, que ie n'ay pas eu encore le moyen d'essuyer mes yeux : & bien qu'ils ne connoissent plus les couleurs, ni la lumiere, ils ne me seruiront pourtant jamais si fidelement qu'ils font, puis qu'ils m'aydent à pleurer vostre absence. Dans les tourmens & la lan-

gueur où ie ſuis, il me ſemble que ie ſois reſté tout ſeul ſur la Terre, ou que l'on m'ait trãſporté en ce coin du Monde, où l'on ne void gueres plus ſouuent le Soleil, que nous ne voyons icy les Cometes, & où la plus courte nuict dure trois mois. Encore le mal-heur ne feroit pas tout ce qu'il peut de pis contre moy, ſi celle où ie ſuis maintenant ne duroit pas dauantage : & ie doute, ſi apres ce temps-là, ie pourrois eſperer de reuoir le iour. Mais iugez, ie vous ſupplie, *** à quel poinct ie ſuis reduit, que n'eſtant encore qu'à l'entrée d'vne ſi longue & ſi faſcheuſe nuict, ie commence deſja à compter les heures, & ie ſens paſſer chaque moment auec impatience. Que ſi dans les tenebres qui me couurent, il y auoit au moins quelques interualles de repos, & que ie pûſſe quelquefois faire de beaux ſonges. Mais tant extrauagantes que ſoient mes reſueries, elles ne le ſont jamais aſſez pour me rien propoſer d'agreable ; & mes penſées ne ſont raiſonnables qu'en cela, qu'elles ne me promettent jamais de bien. En cét eſtat, ie penſe que ie vous puis iurer, que le plus mal-heureux homme du monde eſt aujourd'huy celuy qui vous honore le plus : & ſans mentir, il ſeroit impoſſible que ie pûſſe tant viure, ſi ie n'eſperois bientoſt d'en mourir. Mais ie voy bien qu'il ne me reſte pas encore quinze iours à plaindre voſtre abſence, & que ma vie & mes maux ne peuuent durer que iuſques-là. Cette eſperance me fait ſouffrir plus patiemment l'vn & l'autre, & ie croy que vous n'eſtes pas faſchée que ie l'aye, puiſque vous voulez bien que i'eſpe-

re tout ce que ie dois esperer. Au moins, ie ne puis expliquer plus aduantageusement pour moy, les dernieres paroles que vous m'auez dites: & de quelque costé que ie tourne la veuë, ie ne voy pas que ie puisse jamais attendre mieux. Neantmoins, vous qui voyez bien plus clair, & beaucoup plus loin que ie ne fais; ie vous supplie, dites-moy si ma folie deuoit auoir vne fin plus heureuse que celle-là, & ce qu'il fust arriué de moy, si i'eusse vescu dauantage?





A LA MESME.

LETTRE XI.

I'Ay bien de la honte à vous le dire; mais ce mal-heureux, qui deuroit estre mort il y a si long-temps, est encore au monde. Et apres auoir esté quinze iours sans ouïr de vos nouuelles, ie suis en estat de vous mander des miennes. Il est vray qu'elles sont si mauuaises, & les desplaisirs qui me pressent si insupportables, que si ie ne m'en tire par quelque sortie que ce soit, vous iugerez bien que ce n'est pas manque de sentiment & de resolution; & que dans les tourmens où ie suis, il faudroit beaucoup moins de courage pour endurer la mort, que pour souffrir la vie. Et certes, celle que ie meine est si mal-heureuse, que desia mille fois ie me serois resolu de la perdre, si i'osois me donner quelque contentement lors que ie ne vous voy pas; & si vous ne m'auiez appris que ce n'est pas estre tout à fait mal-heureux, que d'auoir le plaisir d'vne mort volontaire. Il faut donc que ce soient mes douleurs toutes seules, qui acheuent de me la donner; & ie veux aller à ma fin pas à pas, sans la haster d'vn demy iour. Aussi bien, quoy que le regret de ne vous plus voir me couste desia plus de cent mille larmes, ie n'ay pas encore assez pleuré vostre absence; & ayant tant de mal-heurs à plaindre, ie ne dois pas estre si tost prest de ietter le dernier soûpir.



A LA MESME.

LETTRE XII.

DEpuis que vous nous auez laissez, il n'a point coulé de moment, qui n'aye adiouste quelques nouueaux desplaisirs aux miens : & ie n'ay point passé d'heure, que ie n'estimasse celle de ma mort. Mais ie voy bien que mon ame, sous la tristesse qui l'accable, n'a pas seulement la force de sortir ; & que si elle se tient encore dans mon corps, c'est comme ces Paresses des Indes, dont l'on vous parloit il y a, ce me semble, plus de cent ans, qui ne se peuuẽt resoudre de quiter l'arbre où il n'y a plus dequoy les nourrir, & qui ayment mieux mourir en langueur, que d'auoir la peine de changer de demeure. Ie vous asseure que ie n'encheris rien dessus la verité ; & ce grand esprit, qui vous fait imaginer si facilement toutes choses, ne vous sçauroit faire comprendre la moitié de mes ennuis. Ie passe les iours entiers sans ouurir les yeux, & la plus grande part de la nuit sans les fermer. Et ce qui vous doit estonner dauantage, ces mauuaises heures d'impatience & de desespoir, & ces nuits que la crainte de vous auoir déplû me faisoient veiller auec tant de mortelles inquietudes ; ie les regrette à cette heure, comme des ioyes perduës, & des douceurs de ma vie passée. Voila le chastiment que meritoit la

plus grande folie qui fut iamais, & les peines qu'il faut que ie ſouffre pour vous auoir ſceu trop bien connoiſtre. Mais au milieu de toutes ces afflictions, quoy que ie voye bien qu'il n'y a autre iſſuë, que celle de ma vie, & que toutes les faueurs du ciel, & de la fortune, ſont trop foibles pour m'en tirer; ie croy encore, ſans que ie me puiſſe imaginer comment, qu'il ne vous ſeroit pas impoſſible de me faire mourir bien-heureux, & que tout ce que le reſte du monde ne pourroit pas, vous le pourriez toute ſeule.





A LA MESME.

LETTRE XIII.

I'Esperois tirer cét aduantage de la solitude, où vous m'auiez laissé, que ie n'y serois diuerty de personne; & qu'estant en vn lieu, où ie n'ay point du tout de connoissance, i'aurois loisir de vous mander quelqu'vne de mes pensées. Mais voila qu'à peine me donne-t-on le temps de vous rien dire, pour m'emmener à Fontainebleau, & la fortune me presente vne occasion importante d'y aller, exprés comme ie croy, pour m'oster le contentement de vous escrire. Au moins, quelque beau-semblant qu'elle me puisse faire, i'ay trop de sujet de me défier d'elle, apres en auoir reçeu de si mauuais offices: & ie ne pense pas qu'elle voulust plus se remettre bien auec vn homme, à qui elle a fait tant de mal. Toutesfois, m'ayant conserué iusques icy au milieu de tant de maux, ie pourrois esperer, si ie n'auois perdu tout courage, qu'elle me reserue à quelque chose de grand; & que peut-estre elle veut faire voir en moy quelques-vns de ses miracles, puisque desia elle y en a fait vn si estrange, en me sauuant la vie. Mais la derniere faueur qu'elle m'a faite, est beaucoup plus grande que celle-là, & ie luy suis plus redeuable, de m'auoir fait retrouuer par le plus grand

grand bon-heur du monde, la premiere Lettre qu'il vous a pleu m'écrire, apres auoir esté deux iours esgarée. Ie ne sçay, si ie vous le deuois auoir mandé : mais dés l'heure qu'elle fut entre mes mains, ie reconnus, que ie puis encore receuoir quelque ioye, lors que ie ne vous vois point, & tant que i'ay esté à la lire, ie doute si i'ay esté affligé de vostre absence. Ne croyez pas que cela soit peu de temps ; car c'est presque tout celuy qui a passé, depuis que ie l'ay reçeüe : & c'est la seule occasion où mes yeux m'ayent seruy auec plaisir, depuis que ie ne vous vois plus. Ie vous iure que ie vous dis cecy auec verité, quoy que i'aye veu plus d'vne fois vos deux bonnes amies, & que ie n'ay rien trouué d'agreable dans le ton de la voix de l'vne, ni dans l'action de l'autre. Toutes les fois que i'ay esté chez celle auec qui ie vous laissay, les vers du Tasse que ie la priay de lire, ont fait la moitié de son discours, & ses gestes l'autre. Et quoy que ce soient deux choses excellentes en leurs especes, cela pourtant n'a pû empescher, que ie n'aye esté aussi triste que la premiere fois que vous m'y auez veu ; & ie n'ay rien trouué en elle, qui ne me doiue consoler de l'aduis que vous me donnez, que ie n'en sçaurois iamais estre aymé. Toutesfois, son amitié me pourroit estre plus vtile que vous ne pensez, & ie la deurois rechercher auec plus de peine que ie ne fais pas, puis-qu'elle est assez resoluë pour tuër ceux qu'elle aime, quand ils sont aussi malheureux que moy. Mais ie voy bien qu'elle ne m'accorderoit pas cette faueur, sans connoissance de cau-

ſe, & que deuant que de me faire mourir, elle me voudroit mettre à la queſtion. Au moins, elle commença à me la donner le dernier iour que ie l'ay veuë, & me fit beaucoup de demandes touchant la cauſe de mon tranſiſſement, qui dure encore. Mais vn homme qui ſçait ſupporter voſtre abſence, ſçaura bien endurer la geſne, & il n'eſt pas à croire que les tourmens me facent rien dire, puiſque ie ſuis tant accouſtumé à ſouffrir, & qu'ayant deſia confeſſé vne fois, ie n'ay pas veu que pour cela on ait en rien diminué les miens. C'eſt à vous, *** à qui ie fais ce reproche, & de qui, ce me ſemble, ie me dois plaindre, que vous ayant aduoüé mon crime, vous ne ſoyez pas aſſez iuſte pour me faire mourir, ni aſſez bonne pour me laiſſer viure. Ie vous demande l'vn ou l'autre de toute mon affection; & ſi ie ne puis eſperer de vous faueur, au moins faites-moy iuſtice. Mais quoy que vous ordonniez, ie vous ſupplie que ie l'entende de voſtre bouche; & il m'importe peu, que ce ſoit la vie ou la mort, pourueu que i'aye l'vn des deux en voſtre preſence. Il n'y a point d'entrepriſe hazardeuſe, dont ie ne vienne à bout, ni de chaſteaux enchantez, où ie n'entre ſous voſtre conduite. Que ſi les enchantemens qui empeſchent qu'on ne vous voye, doiuent eſtre acheuez par le plus fidele, ou le plus amoureux homme du monde, ie vous aſſeure que ie les dois mettre à fin, & que cette aduenture ne peut eſtre deuë à vn autre qu'à moy. Mais, voila que M. de B. auec qui ie m'en vay, m'enuoye dire, qu'il eſt preſt de partir; & ie n'oſerois

le faire attendre, car ie l'honore beaucoup. Il a vne maiſon au M. où il doit aller dans quinze iours: Il me faut plus de loiſir que ie n'en ay, pour reſpondre à des lettres qui ont beſoin de commentaire. Vous me donnerez donc, s'il vous plaiſt, du temps pour cela. Car iuſques icy, à peine en ay-je eu aſſez pour les bien entendre.





A DIANE.

LETTRE XIV.

SI le déplaisir de ne point voir ce que vous aymez, vous est aussi sensible qu'à moy, & si vous souffrez durant cette absence quelque chose approchant de ce que i'endure, quelles considerations y a-t-il, belle Diane, qui vous puissent obliger d'estre deux iours sans me voir, & pourquoy ne nous iettons-nous pas plustost à toute autre extremité qu'à celle où ce malheur nous reduit? Pour empescher que quatre ou cinq personnes ne parlent, & qu'elles ne remarquent nos contentemẽs; est-il raisonnable que nous n'en ayons plus, & pour euiter vn peu de bruit, faut-il que nous endurions tant de mal? Non, non, ma chere Diane, le plus grand qui nous puisse arriuer, c'est d'estre separez l'vn de l'autre, & ie n'en sçache point que nous deuions tant craindre que celuy-là. Aussi-bien, pour tant de peine que nous-nous donnons, ne croyez pas que nostre affection en soit plus secrette. La tristesse qui est sur mon visage toutes les fois que ie ne vous vois point, la découure à tout le monde, & parle plus haut que personne ne sçauroit faire. Quittons donc desormais vne discretion qui nous couste si cher, & donnez-moy dés apresdiner quelque moyen de vous voir, au moins si vous voulez que ie viue.



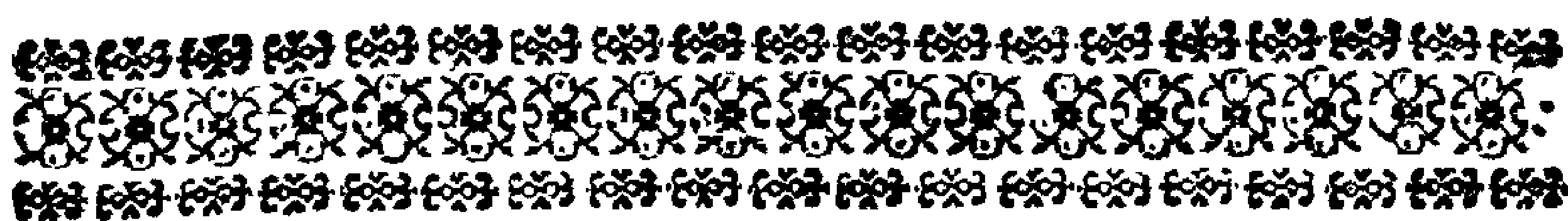
A LA MESME.

LETTRE XV.

APres vous auoir laiſſé paſſer le temps hier iuſques à minuict, il n'y a pas de danger, ce me ſemble, belle Diane, que ie vous face ſouuenir aujourd'huy, que vous auez vn ſeruiteur qui ne vous a point veuë il y a preſque deux jours; & à qui on ne ceſſa hier de reprocher ſes reſueries, cependant peut-eſtre que l'on vous loüoit où vous eſtiez, de voſtre belle humeur. I'ay creu qu'il eſtoit à propos de vous faire ſonger à luy ce matin, car poſſible vous n'y penſaſtes point hier; & ie n'eſpere pas qu'en ſi bonne compagnie, quelqu'vne de vos pẽſées vous euſt oſé parler de moy. Au moins i'en eus tant hier de toutes les ſortes, que i'ay raiſon de croire qu'il ne vous en pouuoit reſter; & ie m'imagine que vous trouuant aſſez bien accompagnée, & iugeant que ie ſerois trop ſeul, vous m'enuoyaſtes toutes les voſtres pour m'entretenir. Auſſi elles vindrent en foule par tout où ie fus, & furent meſme ſi hardies, qu'elles entrerent auec moy en vne maiſon où elles ne doiuent pas eſtre trop bien reçeües. C'eſt chez vne Dame, pour qui vous m'auez reproché quelquesfois que ie n'auois point de pitié, auec laquelle trouuant vn de vos Couſins, qui ne vous en fait point non plus, ie ne pûs m'empeſcher que ie ne trou-

uasse occasion de parler de vous; cela fut cause que i'y demeuray deux heures plus que d'ordinaire, durant lesquelles vostre nom fut repeté plus de vingt fois. Ie vis le feu, & la jalousie en l'esprit de l'vn & de l'autre, & nous fusmes vengez tous deux; moy de celuy qui auoit esté si hardy que d'aymer Diane; & vous de celle qui auoit osé entreprendre d'aymer ce qui luy appartient. Ie ne sçay si en cela i'ay esté trop peu discret, ou trop malicieux; mais ie vous asseure, que c'est le seul plaisir que i'eus hier, & le premier que ie reçeus iamais en ce lieu-là. Ie vous prie de me le pardonner, à la charge que ie vous pardonneray aussi, si d'auenture vous receustes hier quelque contentement sans moy.





A CLIMENE.

LETTRE XVI.

PVis-que ie ne vous puis parler, non plus que si i'estois absent, permettez-moy de vous escrire, & de me seruir du seul moyen qui me reste pour me faire entendre. Ie croyois, belle Climene, que le plus grand mal que i'auois à craindre, estoit celuy d'estre separé de vous : mais l'absence a-t-elle rien de plus cruel, ni de peine plus insupportable, que celle de me trouuer aupres de vous, comme i'y suis à cette heure ? Estre prés de toutes les graces, de toutes les ioyes, & de toutes les beautez du monde, sans oser y tourner la veuë ; auoir son cœur d'vn costé, & regarder tousiours de l'autre ; parler de toute autre chose que de ce que l'on pense ; & tandis que l'on est dans les feux, & dans les gehennes, estre obligé de conter des histoires & des fables : Ce sont des tourmens qui passent toute imagination, & que nul homme ne pourroit souffrir, s'il ne les souffroit pour l'amour de vous. Ie suis bien vengé maintenant des maux que ie disois que mes yeux m'auoient faits ; Ils ne sont pas plus libres que moy, ils souffrent à leur tour toutes les peines qu'ils m'ont causées, & sont punis à cette heure qu'ils n'osent plus se tourner vers vous, & qu'ils ont perdu cette ioye, pour laquelle ils vous ont vendu ma liberté.

Voila, Climene, l'estat où ie suis pour vous, & les déplaisirs que ie souffre, pour auoir connu mieux que personne, combien vous estes aymable. Ie ne voy pas qu'ils puissent diminuer : I'en preuoy d'autres qui me menacent, & ie sçay que ie seray plus mal-heureux dans trois iours, lors que ie ne pourray, ni vous voir, ni vous entendre, ni vous escrire. Cependant, au milieu de ces maux, ie benis à tous momens le iour que ie vous rencontray la premiere fois, & i'ayme mieux toutes ces peines, que la tranquillité où i'estois deuant que de vous auoir veuë. Ie vous demande seulement, que vous me plaigniez vn peu, & que vous me souhaitiez quelquesfois en vous-mesme vne meilleure fortune, puisque pour l'amour de vous, i'en sçay si bien supporter vne mauuaise.



A MA-



A MADEMOISELLE de M***.

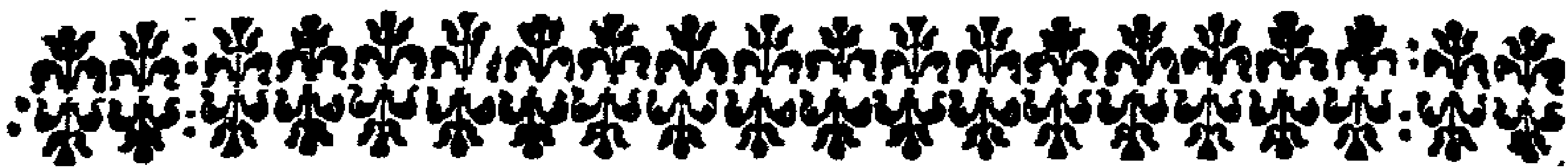
LETTRE XVII.

MADEMOISELLE,

Ie ne dors qu'auec beaucoup de peine, i'ay perdu le gouſt de toutes choſes, l'vſage meſme de l'air ne m'eſt pas libre, & ie ne reſpire pas tant que ie ſoûpire; voila l'eſtat où ie ſuis depuis que ie ne vous ay veuë. Il eſt vray que ie ne ſuis pas aſſeuré d'où cela me vient, & que ie ne ſçay ſi c'eſt vn effet de mon rhume ou de mon amour; toutesfois, il y a apparence que c'eſt vous qui faites mon plus grand mal, puis que le plus grand ſoulagement que i'y trouue eſt de vous eſcrire. Sans mentir, ie ne vous vis iamais ſi aymable que vous l'eſtiez l'autre iour. Nonobſtant ce que vous ſçauez, qui eût pû faire peur à vn autre, ie vous trouuay la plus iolie choſe du monde, & quoy que vous me chaſſaſſiez de temps en temps, & que vous euſſiez changé voſtre humeur en celle de Mademoiſelle de ſaint Martin, voſtre entretien me ſembla tres-agreable. Cela me fait voir qu'outre les choſes qui paroiſſent en vous, il y a encore quelque enchantement ſecret qui fait que l'on vous ayme, & que vous ne ſçauriez iamais, quoy qu'il vous arriue, n'eſtre pas belle & n'eſtre pas

douce. Au milieu de tous vos mépris, ie ne vous ſçaurois trouuer cruelle : Lors que vous me déchirez le cœur, & que vous le mettez en mille pieces, il n'y en a pas vne qui ne ſoit à vous; & vn de vos ſoûris confit toutes les plus ameres douleurs que vous me faites ſouffrir. Aymant toutes les choſes douces, ie ne puis trouuer mauuaiſes celles que vous faites, & la mort meſme me ſemblera bonne de la façon que vous l'appreſtez. Puis que ie trouue tant de gouſt en vos défaueurs, jugez combien vos faueurs me toucheroient, & ayez le plaiſir, au moins vne fois, de voir l'effect qu'elles feroient en moy. Vous ſçauez qu'il ne m'en faut pas tant pour me contenter, & que ſans qu'il vous en couſte beaucoup vous me pouuez accorder tout ce que ie deſire.





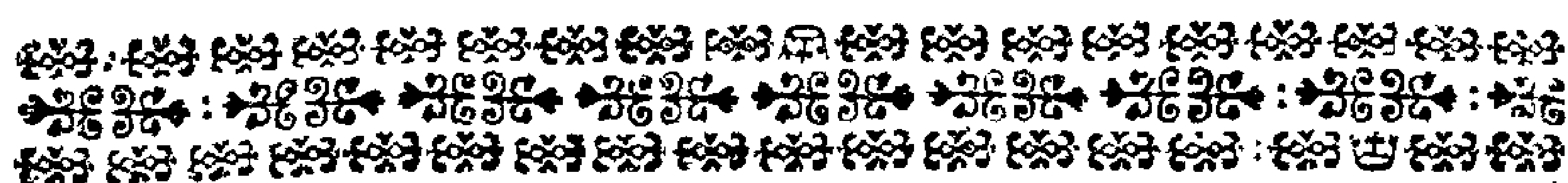
A. M. D.

LETTRE XVIII.

VOicy la quatrieſme lettre que ie vous eſcris ſans auoir de vos nouuelles; ſi c'eſt la faute de la Fortune, c'eſt le plus grand malheur du mõde; ſi c'eſt voſtre faute, c'eſt la plus grãde cruauté que vous fiſtes iamais. Cependãt, ie ne me puis empeſcher de vous faire ſouuenir de moy, & sãs voir que cela puiſſe eſtre bon à rien, ie vous eſcris des lettres, sãs y attendre de rĕpõſe, & des plaintes auſquelles ie n'eſpere pas de ſatisfaction. La derniere fois que ie vous eſcriuis, ie croyois m'eſtre mis en repos; mais, à ce que ie vois, il n'en faut plus attendre, depuis qu'vne fois en ſa vie on vous a veuë. Cette image, que ie croiois à demy effacée dans mon eſprit, y eſt reuenuë auec toutes ſes couleurs, & auec plus de lumiere que iamais; elle rĕplit tellement mon ame, qu'il n'y a plus de place pour toutes les autres choſes, & celles qui ſont icy, ſont plus loin de moy, que vous qui en eſtes à plus de cent lieuës. C'eſt dommage, ſans mentir, que la plus belle perſonne du monde ſoit auſſi la plus ingrate, & la plus cruelle, & qu'auec tant de raiſons de ne vous aymer pas, il ſe trouue tant de ſujets, & meſme tant de neceſſité de vous aymer. Voyant que vous ne me teniez pas ce que vous m'auiez promis, i'auois fait tout ce

que i'auois pû pour me remettre en liberté, & pour me tirer de vos mains. Apres tout, m'y voila retombé mieux que iamais, & tous mes efforts ne m'ont de rien serui, qu'à m'apprendre de ne plus tenter vne autrefois vne chose impossible, & de ne pas adjouster à tant d'autres peines, celle de chercher des remedes où il n'y en a point. Vous pouuez donc me faire tel traittement qu'il vous plaira, sans que ie m'en puisse ressentir; ie n'ay plus de cœur, ni de force, ni de resolution contre vous. Mais il est, ce me semble, de vostre generosité, de ne pas faire de mal à vn homme qui s'abandonne entierement à vostre mercy, & de ne pas rendre mal-heureuse, la plus soûmise, la plus des-intéressée, & la plus parfaite passion qui fut iamais.





LETTRE XIX.

IL fait vn des plus beaux iours que l'on ait veus de l'Esté; ie suis à Liancour, qui est vn des agreables lieux du monde; ie suis auec trois des plus aymables personnes de France, & ie m'enferme tout seul pour vous écrire. Par là, vous iugerez bien que ie ne suis pas en si mauuaise humeur que la derniere fois, & que cette lettre sera plus douce que l'autre. Vne heure apres vous l'auoir enuoyée ie m'en repentis, & le mesme soir ie reçeus la vostre qui acheua entierement de m'appaiser; non pas que ie changeasse d'opinion, & que ie ne iugeasse que mon ressentiment estoit iuste: Mais ie ne sçaurois plus auoir contre vous de colere qui dure, & ie vois bien que vous ne me sçauriez faire de si grand déplaisir que vous ne me fassiez oublier auec trois paroles. Car, enfin, mon affection est à cette heure au point où vous disiez vne fois à saint Clou qu'elle deuoit estre; & quand ie vous aurois conuaincuë d'vne infidelité, non pas d'vne negligence, ie ne pourrois pas m'empescher de vous aymer. Puis que i'auois à estre si absolument sous le pouuoir de quelqu'vn; au moins, c'est vn grand bon-heur pour moy de ce que ie suis tombé entre les mains d'vne personne si bonne, si iuste & si raisonnable, & qui dispose de moy auecque plus de soin, de bonté & de raison que ie n'eusse pû faire moy-mesme. Ie pourrois pour-

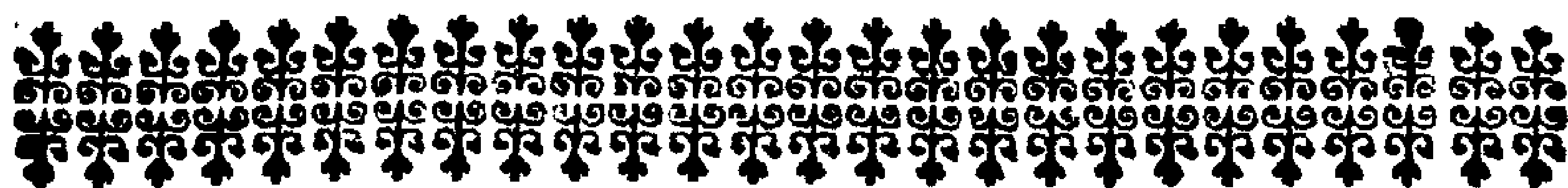
tant vous reprocher à cette heure que vous n'auez pas esté assez soigneuse de mon repos : Car dites le vray, à quoy auez-vous songé de me mander que la Fortune vous a fait d'estranges tours, sans me dire ce que c'est, & me laisser le reste à deuiner. C'est la plus belle inuention du monde pour me faire imaginer, & ressentir tous les mal-heurs qui peuuent vous estre arriuez; au lieu que i'en serois quitte pour quelques-vns, si vous m'auiez mandé ce qui en est. Ostez-moy vistement de cette peine; qui est, ie vous iure, vne des plus grandes que i'aye euë de ma vie. Ie vous écris auecque beaucoup de haste & d'interruption; car voi-la que l'on m'appelle & que l'on heurte à la porte de ma chambre. Mais ie ne me puis pas resoudre à vous écrire vne courte lettre, & vous la trouueriez peut-estre plus méchante que l'autre, si elle n'estoit pas assez longue. I'ay baisé la vostre mille fois, & ie ne l'ay guere moins leuë; elle est la plus iolie & la plus obligeante du monde. Mais, au nom de Dieu, écriuez-moy sans soin, afin que vous m'écriuiez auecque plaisir, & parlez-moy dans vos lettres auecque la mesme naïfueté que vous me parliez dans vostre chambre. Ie ne connois que trop vostre esprit, ne vous en mettez pas en peine, & faites-moy connoistre vostre affection comme ie souhaite. I'ay vne extreme ioye de ce que vous estes auecque la personne que vous me mandez : Car sçachant combien vous l'aymez, & combien elle est aymable, ie sçay que ce vous est vn extréme soulagement que de l'a-

uoir. Vous me mandez qu'elle me connoiſt à cette heure auſſi bien que vous. Quoy ! luy auez-vous dit toutes mes mauuaiſes humeurs, luy auez-vous conté combien ie ſuis méchant, & quelles peines ie vous ay données ? Sans mentir, vous eſtes vne méchante femme, ſi cela eſt, & ie ſçay bien ce que ie luy diray de vous, pour me venger, quand ie la verray. Il n'eſtoit pas neceſſaire de me dépeindre ſi bien, & il valloit mieux me faire vn peu moins reſſemblant, & me faire plus aymable ; car elle qui aime tant voſtre repos, qui n'a point de jalouſie pour vous, & qui ayme tant ce que vous aymez ; i'ay peur qu'elle me veüille mal de ce que ie vous ay tant tourmentée, & qu'elle croye que ie ne ſuis guere honneſte homme, quand elle ſçaura que i'ay eſté ſi ialoux. Mais ie vous prie, de quelque ſorte que ce ſoit, donnez-luy bonne opinion de moy ; car, ſur toutes choſes, ie deſire eſtre bien auec elle, & à cette heure que ie croy eſtre aymé de vous, il n'y a rien au monde que ie deſire tant que ſon amitié. I'ay perdu depuis quatre iours Monſieur C***, & ſans mentir auec beaucoup de regret : car ie l'ayme & l'eſtime extrémement. Ie luy ay dit que ie vous eſcrirois par la voye de***. Vous m'auez fait beaucoup de plaiſir de me mander que vous prenez plaiſir à lire les liures que ie vous ay donnez ; mais mandez-moy lequel vous plaiſt le plus, & dans celuy-là, ce que vous aymez dauantage. I'auois reſolu de vous prier de m'en mander quel-

que choſe ; mais ne me dites pas ſeulement cela, rendez-moy compte de tout ce que vous faites ; car ie ſeray extrémement ayſe de ſçauoir les moins importantes de vos penſées & de vos actions. Ie m'en retourne à Paris, i'y trouueray vne de vos lettres, cela me donne vne extréme impatience d'y aller. Ie croy que i'y ſeray dans deux iours. Mais pource que le meſſager part demain à midy, i'enuoye cette lettre deuant par vn laquais. Adieu, aymez-moy, ie vous en conjure ; pour moy, ie ne puis pas dire combien ie vous ayme, le temps vous le fera voir.



A MA-



A MADAME ***

LETTRE XX.

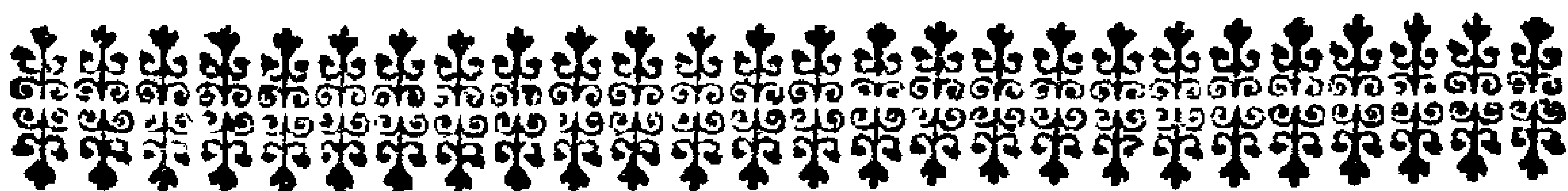
MADAME,

Enfin, ie ſuis icy arriué en vie, & i'ay honte de vous le dire; car il me ſemble qu'vn honneſte homme ne deuroit pas viure apres auoir eſté dix iours ſans vous voir. Ie m'eſtonnerois dauantage de l'auoir pû faire, ſi ie ne ſçauois qu'il y a deſia quelque temps qu'il ne m'arriue que des choſes extraordinaires, & auſquelles ie ne me ſuis point attendu, & que depuis que ie vous ay veuë, il ne ſe fait plus rien en moy que par miracle. En verité, c'en eſt vn effet eſtrange, que i'aye pû reſiſter iuſques icy à tant de déplaiſirs, & qu'vn homme percé de tant de coups, puiſſe durer ſi long-temps! Il n'y a point d'accablement, de triſteſſe ni de langueur pareille à celle où ie me trouue; l'amour & la crainte, le regret & l'impatience m'agitant diuerſement à toutes heures: & ce cœur que ie vous auois donné entier, eſt maintenant déchiré en mille pieces. Mais vous eſtes dans chacune d'elles, & ie ne voudrois pas auoir donné la plus petite à tout ce que ie vois icy. Cependant, au milieu de tant & de ſi mortels ennuis, ie

vous asseure que ie ne suis pas à plaindre, car ce n'est que dans la basse region de mon esprit, que les orages se forment, & tandis que les nuages vont & viennent, la plus haute partie de mon ame demeure claire & sereine, & vous y estes tousiours belle, gaye & éclatante, telle que vous estiez dans les plus beaux iours où ie vous ay veuë, & auec ces rayons de lumiere & de beautez que l'on voit quelquefois à l'entour de vous. Ie vous auouë qu'à toutes les fois que mon imagination se tourne de ce costé-là, ie perds le sentiment de toutes mes peines. De sorte qu'il arriue souuent que lors que mon cœur souffre des tourmens extremes, mon ame gouste des felicitez infinies, & au mesme temps que ie pleure, & que ie m'afflige, que ie me considere éloigné de vostre presence, & peut-estre de vostre pensée, ie ne voudrois pas changer ma fortune auec ceux qui voyent, qui sont aimez, & qui ioüissent. Ie ne sçay si vous pouuez conceuoir ces contrarietez, vous, Madame, qui auez l'ame si tranquille: c'est tout ce que ie puis faire que de les comprendre, moy qui les ressens; & ie m'estonne souuent de me trouuer si heureux & si mal-heureux tout ensemble. Mais ie vous supplie que ce que ie vous conte de mon bon-heur, ne vous empesche pas d'auoir soin de soulager mes maux, car ils sont tels qu'ils ne laissent pas de me miner, lors mesme que ie ne les sens pas, & la seule agitation de deux sentimens si differens, est capable de m'abatre. Si donc, vous auez quelques rai-

ſons pour me conſoler, qui ne ſoient point tirées de Seneque, ie vous coniure de me les eſcrire; & de m'enuoyer, en cette occaſion, quelques-vnes de ces paroles miraculeuſes que vous ſçauez dire, qui rendent en vn inſtant la force & la gayeté aux eſprits les plus malades, & qui m'ont deſia deux autres fois ſauué la vie. Sans mentir, vous eſtes obligée de conſeruer la mienne, puiſ-qu'elle eſt à vous, & que ie vous l'ay donnée de ſi bon cœur. Pour moy, ie confeſſe qu'elle m'eſt plus chere depuis qu'elle vous appartient, & que ie ſerois faſché de ſortir du monde, ſi toſt apres y auoir connu ce qui y eſt de plus parfait, & de plus beau.





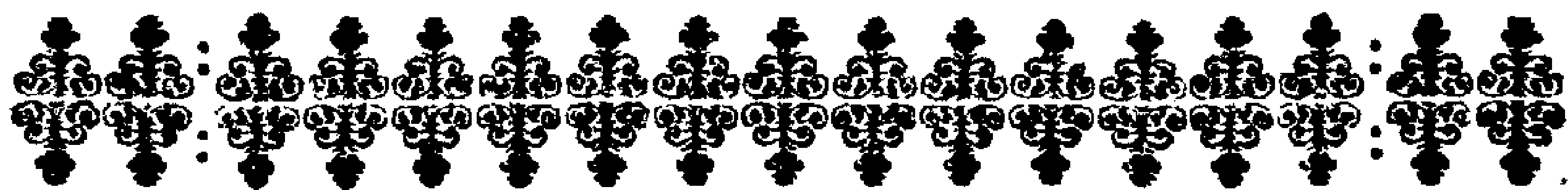
LETTRE XXI.

MA M.

Ie vous demande pardon, & vous confesse qu'il me semble que ie ne vous ay pas aymée ces iours passez, & que ce n'est que d'auant-hier que ie vous ayme. Au moins, mon affection s'est tellement accreuë depuis ce iour-là, & s'est esleuée, & a monté si haut, que quand ie regarde delà, celle que i'auois auparauant, ie la vois si basse qu'elle ne paroist presque point, & cette amour que ie croyois il y a huit iours la plus grande du monde, me passe à peine à cette heure pour quelque chose. Comme ie suis bien-aise de me voir en cét estat, il me déplaist qu'il ne soit pas arriué plustost, & ie veux mal à mon cœur de vous auoir caché si long-temps vne si grande place. Estant aussi aymable que vous estes, il me semble que ie vous ay fait tort de ne vous auoir pas aymée autant que ie fais, dés le premier moment que ie vous ay veuë, & ie ne deuois pas permettre aux obligations que ie vous ay, de contribuër quelque chose à cela. Mais, sans doute, c'est que ie ne vous ay pû connoistre du premier coup, & à dire le vray, tant de differentes beautez que vous auez, tant de graces & de charmes, tant d'esprit, de iugement, de courage, de force & de generosité, ne se peuuent pas voir d'vne veuë; il faut du temps pour cela, & il y a

tant de choſes en vous, qu'il eſt beſoin de pluſieurs iours ſeulement pour vous bien voir. Ie ne ſçay ſi ie me trompe, mais il me ſemble qu'à cette heure i'en ſuis venu à bout, & mon eſprit en eſt ſi remply, qu'il n'y a plus de place pour aucune autre choſe: mon ame eſt toute employée à vous conſiderer & à vous comprendre, & cela, ie le fais auec tant de plaiſir & tant d'attention, qu'eſtant ſur le bord du plus affreux precipice du monde, ie ne m'en apperçois quaſi pas, & me voyant à la veille de vous perdre, ie ne fais que me réiouïr de vous auoir trouuée. Ie vous iure, ma chere M. que ie ne vous eſcris que ce que ie penſe, & que la moindre partie de ce que ie penſe eſt ce que ie vous eſcris. Il ne ſe trouue plus de paroles pour exprimer l'affection que i'ay pour vous, elle eſt au delà de ce qui ſe peut dire, & de ce qui ſe peut penſer. Il n'y a que vous ſeule au monde qui la puiſſiez imaginer, & voſtre, &c.





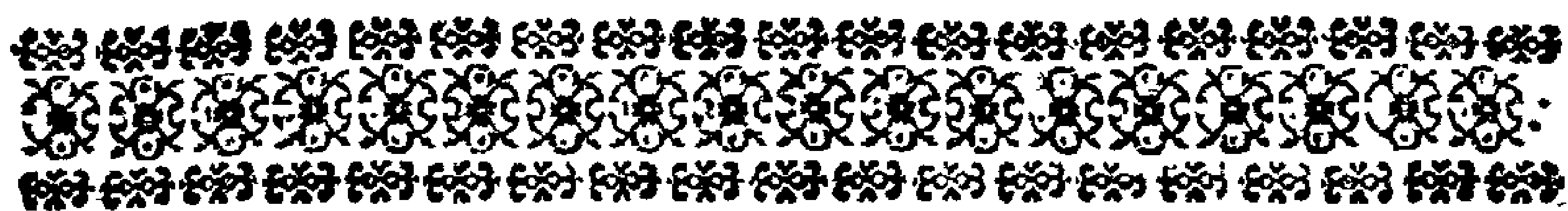
LETTRE XXII.

IE ne ſçay pas bien, ce voyage, comment ie vous dois eſcrire, car ie ſuis extrémement mal-ſatisfait de vous, & de ce que vous ne m'auez pas encore fait ſçauoir de vos nouuelles, en ayant eu tous les iours occaſion. Ce qui m'empeſche, c'eſt que ie ne vous veux rien dire qui vous puſt affliger, ou qui puſt troubler voſtre repos: car, ſans mentir, il m'eſt plus cher que le mien propre. Mais auſſi, ie ne veux pas vous déguiſer mon reſſentiment, & il n'eſt pas en ma puiſſance d'vſer d'artifice auec vous, ni de vous eſcrire comme ie ferois ſi i'eſtois content. Pour vous dire le vray, ie ne puis comprendre comment vne perſonne qui a tant fait de choſes pour conſeruer mon repos, n'a pû faire en ſix ſemaines vne lettre pour m'obliger; & que vous, qui trouuez l'abſence vne choſe ſi dangereuſe, & qui teſmoignez de craindre ſi fort qu'elle fiſt quelque mauuais effet en moy: vous-vous y ſoyez tellement abandonnée, & que vous ayez negligé durant vn ſi long-temps, de vous ſeruir du ſeul remede qu'il y a contr'elle. Il y a tantoſt deux mois que vous eſtes partie, vous auiez vne addreſſe ſeure pour m'eſcrire, il y auoit des meſſagers par tous les lieux où vous auez paſsé, & ie n'ay pas eu encore vne lettre de vous. A voſtre auis que puis-je penſer de cela, voulez-vous que

ie croye qu'à Orleans, à Blois, à Tours, à Angers, & depuis, durant tout le temps que vous auez esté à *** & à ***, vous n'auez pas eu le temps de me faire vne lettre ? Est-ce que vous n'auez pas fort desiré de voir des miennes, & qu'ainsi vous auez iugé que ie n'aurois pas beaucoup de haste de voir des vostres ? Il est vray que vous n'y estiez pas obligée, & que ie vous auois témoigné en partant, que ie ne m'attendois pas d'auoir de vos lettres qu'apres que vous auriez eu le loisir de receuoir des miennes. Mais en deuiez-vous moins faire pour cela ; & deuiez-vous pas prendre plaisir à me procurer vn bien à quoy ie ne m'attendois pas ? Ie vous auois laissé la liberté de ne me point obliger, vous en auez vsé, & vous ne m'auez point escrit à cause que vous auez peû vous en dispenser. Quoy donc ! si vous eussiez veu que ie ne me fusse point attendu à receuoir de vos lettres, que dans quatre mois, vous eussiez esté tout ce temps sans m'escrire ; car qui s'en peut passer cinq semaines, s'en peut bien passer vingt. Pour vous parler franchement, ie ne sçay ce que ie dois croire de cela, si ie pouuois soupçonner de legereté le meilleur esprit & le meilleur cœur du monde, ie croirois que vous auriez changé. Mais toutes autres choses me paroissent plus vray-semblables que cela. Quoy qu'il en soit, ie vous asseure, ma M. & ie vous appelle encore ainsi de bon cœur, que mon affection n'en est point diminuée. Cela n'a diminué que la secrette ioye qui me restoit dans tous mes déplaisirs, & la satisfaction que i'auois de penser que depuis que ie

vous connois, vous auiez tousiours eu pour moy tout le soin, la bonté, & la tendresse que ie pouuois souhaiter, & que vous n'auiez iamais laissé passer vne occasion de me donner tous les témoignages que l'on doit attendre d'vne vraye & parfaite amitié. Quoy qu'il ne soit pas ainsi à cette heure, ie ne vous en ayme pas moins, & vous m'estes aussi chere que vous l'estiez lors que vous-vous faisiez saigner tous les iours pour l'amour de moy, & que vous ne craigniez pas de diminuër vostre vie, pour prolonger le temps que vous auiez à me voir. Ie souffre tous mes ennuis constamment ; & ce qui me fasche le plus, c'est que vous m'auez donné sujet d'imaginer vne fois en ma vie, que ie ne serois pas le plus ingrat homme du monde, quand ie ne vous aymerois que mediocrement.





LETTRE XXIII.

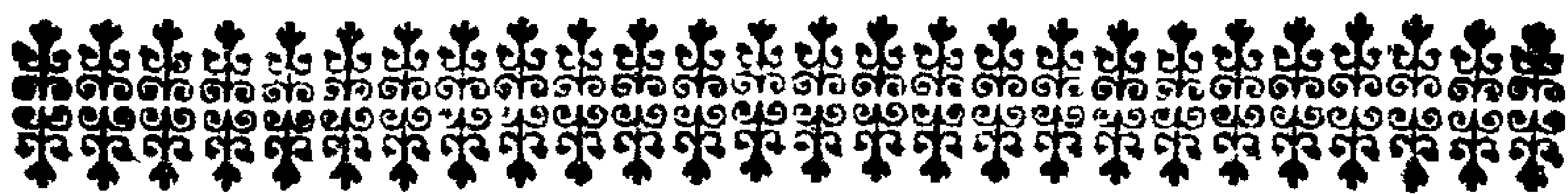
M. C. M.

Dans quelles tenebres m'auez-vous laissé, & dans quel abysme suis-ie tombé depuis que ie ne vous voy plus? I'ayme trop vostre repos pour oser vous dire toute la peine que vous me causez; & mes ennuis sont en vn point, que ie souhaite quelquefois que vous ne m'aymiez pas comme ie vous ayme, de peur que vous souffriez comme ie souffre. Vous ne trouuerez pas estrange que mon esprit soit dans vn si grand desordre, si vous considerez le suiet que i'en ay, & vous ne vous estonnerez pas que i'aye de la peine à me releuer apres estre tombé de si haut. Mais, ie vous prie, ma M. representez-vous tout ce qui m'est arriué en fort peu de iours; la fortune m'a fait trouuer la plus aymable personne du monde, ie l'ay veuë, ie l'ay aymée, elle m'a témoigné beaucoup de bonne volonté, ie l'ay perduë, & tout cela a passé si viste, & s'est fait auec tant de precipitation, que ie doute souuent si i'ay esté aussi heureux que ie me l'imagine, & si ie n'ay pas songé tout ce que ie crois qui m'est arriué. Aussi, à en parler sainement, tant d'amitié en vne personne dont ie n'estois pas presque connu, tant de force & de resolution en vne femme, tant d'aymables qualitez en vn

ſuiet, & tant de treſors découuerts à la fois; & d'ailleurs, vn ſi grand nombre d'accidens les vns ſur les autres, vne telle foule d'auentures bonnes & mauuaiſes, ſont des choſes qui paroiſſent pluſtoſt auoir eſté ſongées, qu'auoir eſté veritablement: Et il n'y a point de fable bien faite, qui n'ayt vn peu plus de vray-ſemblance. Enfin, ma M. vn ſi beau ſonge a finy; Ie ne ſçay ce que ſont deuenus tant de biens, mon repos a eſté troublé, & ie me trouue à mon réveil dans la plus noire & la plus effroyable nuit qui fut iamais. Cependant, ie taſche à la paſſer le plus patiemment qu'il m'eſt poſſible, & en attendant que le iour vienne, ie m'entretiens des plus agreables imaginations que ie puis. Ie conſidere que ce m'eſt aſſez de ioye pour tout le reſte de ma vie, que d'auoir ſeulement eſté vn moment aymé de vous, & que le ſouuenir de ce bonheur me doit faire ſouffrir gayement toutes ſortes de tourmens. Il n'eſtoit pas raiſonnable que la plus precieuſe choſe du monde ne me coûtaſt rien. La fortune a eſté iuſte de me faire acheter le cœur que vous m'auez donné, & ie luy ſçay bon gré de ce qu'au moins elle ne m'a fait payer voſtre affection, qu'apres que vous me l'auiez gratuitement accordée en vn temps où vous ne me deuiez rien, & que ie ne la pouuois tenir que de voſtre pure inclination. Ie ſerois bien ingrat ſi ie plaignois à cette heure quelques larmes à vne perſonne qui a tant verſé de ſang pour moy. Il eſt temps que ie ſouffre à mon tour, & que ie vous donne des preuues de mon affection, apres en auoir

tant receu de la vostre. Mais vous m'estes si bonne, qu'il estoit impossible que i'endurasse iamais aucun mal en vostre presence ; Et il a esté necessaire que vous fussiez esloignée, afin que i'eusse lieu de meriter & de souffrir. Enfin, voila, ma M. les pensées auec lesquelles ie tasche d'adoucir les plus amers ennuis du monde, & de supporter l'absence de la plus accomplie & de la plus charmante personne qui ait iamais esté. Mais quoy que ie puisse faire, ie vous aduouë que souuent mon courage & ma raison m'abandonnent, & ie voy bien que si vous ne me secourez, ie ne pourray pas resister long-temps. Hastez-vous donc de me faire sçauoir de vos nouuelles : Asseurez-moy que vous vous portez bien ; & commandez-moy de m'affliger moins.





A. M. D. B.

LETTRE XXIV.

MADAME,

La nuict est passée pour tous les autres hommes, mais elle ne l'est pas encore pour moy; puis que ie ne vois goute dans la chose du monde que ie desire le plus de connoistre. Il y a long-temps que mon esprit est couuert de nuages si espais, que le iour n'y sçauroit entrer, & dans l'obscurité qui y est, ie n'y sçaurois rien voir que des images confuses & mal formées, qui me plaisent quelquefois, & qui le plus souuent m'épouuantent. Dissipez ces tenebres, vous en qui toutes les clartez du Ciel semblent estre renfermées, & ne souffrez pas plus long-temps que ie sois en doute, si ie suis le plus heureux ou le plus mal-heureux homme de la terre. Tout ce qu'il y a de plus cruels déplaisirs & de plus parfaites ioyes, sont tellement mélées ensemble, que l'vn n'y va iamais sans l'autre, & il arriue souuent qu'en vn mesme moment ie sens des peines incroyables, & des gloires infinies. Separez cela, ie vous en conjure, ne permettez pas qu'il y ait tant de desordre en vn lieu où vous commandez; apres tant d'Enygmes, dites-moy vne parole intelligible, & aprenez-moy mon bon ou mauuais sort. Pour toute mon

ame, que ie vous ay donnee, ie vous demande ſeulement que vous me laiſſiez voir dans la voſtre, & que le plus clair eſprit du monde, ne ſoit pas touſiours le plus obſcur pour moy. Penſez quelle peine ce m'eſt de ne vous parler que deuant vne perſonne qui ſeroit ennemie mortelle de mon affection ſi elle venoit à la connoiſtre, & quel tourment de mettre toûjours en Comedie vne choſe ſi ſerieuſe, & de ſe ſeruir perpetuëllement de menſonges, pour dire de ſi pures veritez. Donnez-moy de la force pour tout cela; ayez la bonté de me rendre touſiours heureux en diſant vn mot ſeulement; ne permettez pas que la plus iuſte paſſion du monde ſoit la plus mal-heureuſe; ni que ie meure d'ennuy pour aymer parfaictement la plus aymable perſonne qui fut iamais.



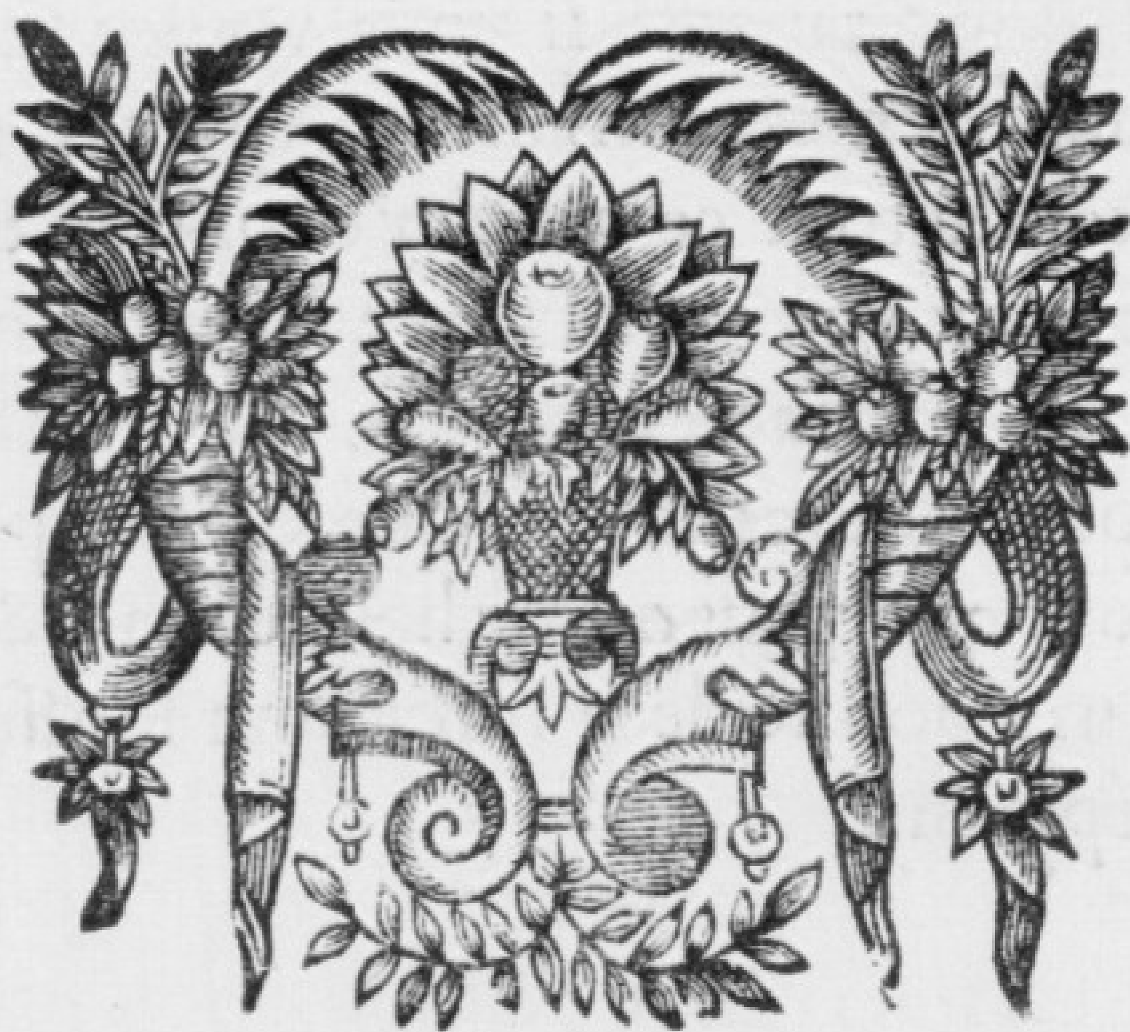


A LA MESME.

LETTRE XXV.

IL faut bien croire que vous m'enchantastes hier, quand vous me fistes dire que i'estois content de vous ; car à moins que d'vn effet de magie, il seroit impossible que par trois paroles qui signifioient si peu, vous m'eussiez fait oublier le plus cruel outrage que vous me pouuiez faire. Cependant, il est vray que vous trompastes ma douleur, & vous me renuersastes si bien le iugement, que dans le plus sensible déplaisir que i'aye iamais receu, ie sentis la plus grande ioye que i'ay iamais euë. Mais le charme finit bientost; &, pour mon mal-heur, la connoissance me reuint aussi-tost que ie vous eus laissée: & apres auoir eu de la peine à retenir deuant vous les larmes de ioye, i'en ay répandu toute cette nuit les plus ameres du monde. Quoy que ie fasse pour me tromper, ie connois que vous m'auez fait vne trahison qui ne peut estre oubliée; qu'il ne peut plus y auoir de commerce entre vous & moy; que la confiance ne peut iamais reuenir; &, ce qui est de plus cruel, voyant par toutes sortes de raisons que ie ne vous dois point aymer, ie ne vois aucune apparence de le pouuoir faire. Tous les déplaisirs que vous arrestastes hier, sont reuenus en foule dans mon esprit, & ont mis tellement toutes choses en desordre, que hors que ie connois mon

mal, & qu'il me ſouuient encore que vous eſtes la plus aymable choſe du monde, il n'y a plus de raiſon, ni de connoiſſance, ni aucun rayon de bonne lumiere. Voyla l'eſtat où ie ſuis ; & en verité, il ne ſemble pas qu'il puiſſe y auoir du remede. Mais voyez quelle foy i'ay en vous ! ſi ie puis aujourd'huy ouïr de voſtre bouche vne parole obligeante, ſi vous me faites voir vne action, ou vn regard fauorable, ou ſi vous dites ſeulement en vous meſme que vous voulez que ie ſois guery, ie ſuis aſſeuré que tous mes maux ceſſeront, & que i'oublieray tous les déplaiſirs que vous m'auez faits.



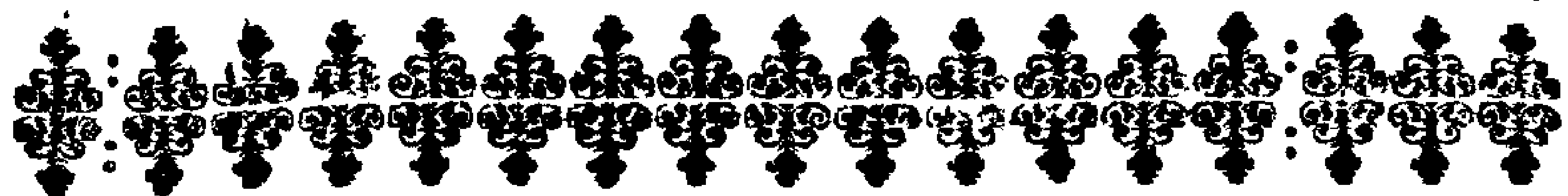


A LA MESME.

LETTRE XXVI.

IE vous en demande tres-humblement pardon, mais ie vous auouë qu'il y a douze heures que ie ſuis content de vous : ie ſçay bien qu'à voſtre égard, c'eſt le plus grand crime que ie pouuois commettre, & qu'il n'y a rien qui vous offenſe tant de moy, que lors qu e vous croyez que i'ay quelque ioye ſecrette. Iugez par là de ma reconnoiſſance, ſçachant que vous m'en ferez repentir, ie ne puis m'empeſcher de vous en rendre grace, & de vous dire qu'apres cela, il n'y a point d'ennuis que ie ne ſouffre volontiers pour vous. Deſtruiſez donc tantoſt ſi vous voulez toutes mes imaginations, & mes confiances; Aprenez-moy, que i'ay mal entendu tout ce que i'ay expliqué en ma faueur; faites-moy voir que mon affection vous eſt indifferente, ou meſme ennuieuſe. Ce m'eſt aſſez de bon-heur pour toute ma vie, que d'auoir peu croire vn demy-iour que vous ne me haïſſiez pas, & ce contentement m'a donné de la force pour ſouffrir toutes ſortes de déplaiſirs.

A LA



A LA MESME.

LETTRE XXVII.

N'Estes-vous pas la plus fiere personne qui nasquit iamais ? Vous ne vous contentez pas de ne me point faire de bien, vous ne voulez pas mesme que i'en imagine, & comme s'il y alloit de vostre honneur que ie fusse toûjours triste, vous vous offensez dés que vous trouuez vn peu de ioye dans quelque coin de mon esprit. Que vous couste-t-il, ie vous supplie, que ie me persuade en moy-mesme d'estre heureux ; & que ie me forge des contentemens, ausquels vous ne contribuëz rien ? puisque i'ay eu tant d'aueuglement, que de mettre mon affection en la plus ingrate personne du monde. N'estes-vous pas bien injuste, aprés cela, de trouuer mauuais que ie manque de iugement en quelque autre chose, & qu'vn homme qui a sçeu si mal se conduire, ne sçache pas fort bien iuger ? Trouuez bon, qu'au moins en cela, ie iouïsse du déréglement de ma raison, & que ie profite en quelque sorte du desordre que vous auez mis en mon esprit. Si i'estois en mon bon sens, ie ne iugerois pas que vous m'aymez; mais aussi si i'y estois, ie ne vous aymerois pas ; & en l'estat où ie suis, ie ne puis plus rien penser qui vous offense.



A LA MESME.

LETTRE XXVIII.

PVisque vous auez tant de peur que ie sois trop heureux, & que vous-vous mettez en peine de tout ce que i'imagine, comme si vous estiez responsable de mes pensées; encore faut-il que ie vous les ouure, & que ie vous explique vne fois ce que c'est que ces confiances dont vous me faites tãt la guerre. Que ie meure, ie vous en diray la verité, & sçachant combien vostre esprit est penetrant, & comme vous estes toute dans mon ame, ie n'oserois pretendre de vous y cacher quelque chose. Ie vous iure qne ie n'ay iamais esperé, ni desiré, ni imaginé mesme par souhait d'estre aymé de vous, comme ie vous ayme : vous trouuant si fort au dessus de tout ce qui est icy bas, ie n'ay point creu que vous fussiez capable de cette sorte de passion qui lie deux ames de mesme nature, **** Mais de la sorte que les esprits de là haut s'affectionnent quelquefois aux hommes, & prennent soin de leur conduite, i'ay creu que vous me pouuiez vouloir du bien; & qu'il estoit impossible que l'ame la plus genereuse du monde, ne fût pas touchée de la plus pure affection qui fût iamais. Cela estant ainsi, ie vous auouë qu'il est arriué souuent qu'vne de vos actions, vn soufris, vn regard, vne rougeur dans vne fauora-

ble rencontre, m'ont fait quelquefois imaginer que vous ne me haïſſiez pas; mais imaginer ſi facilement que cela ne ſe peut pas appeller croyance, mais quelque choſe moindre que l'opinion, vn ſoupçon, vn doute, qui nageant legerement deſſus mon eſprit, y laiſſoit vne trace de lumiere, & rempliſſoit le reſte de mon ame de contentement & de ioye. Voyla d'où viennent ces gayetez & ces ſatisfactions qui vous offenſent ſi fort; ſi apres vous les auoir expliquees, vous les trouuez encore injuſtes, ie ſuis preſt de les laiſſer, car quand ie le pourrois, ie ferois, ſans mentir, conſcience d'eſtre heureux, ſi vous ne le vouliez pas, & vous ayant donné mon ame toute entiere, ie vous en laiſſe la conduite: c'eſt à vous à en diſpoſer, & voir ce que vous aimez mieux qu'elle ſoit, heureuſe ou malheureuſe.





A LA MESME.

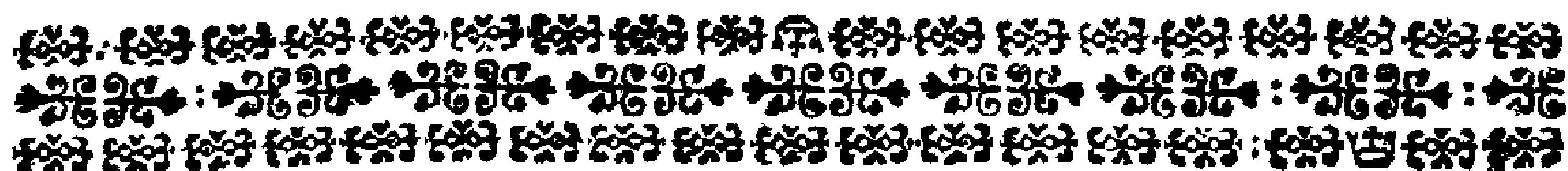
LETTRE XXIX.

SI tout ce qu'il y a de beau, de charmant, & d'agreable dans le monde, estoit mis enſemble, ſeroit-il rien de ſi aymable que vous l'eſtiez hier au ſoir? & tout ce que les Poëtes diſent des Ris, des Graces, des Amours, ne ſe voyoit-il pas viſiblement à l'entour de voſtre perſonne? Apres auoir eu tant de bonheur, que d'auoir veu tout cela de mes yeux, ie fais vne reſolution de ne plus me plaindre iamais de rien,

*****

Ie ſçay bien qu'il m'en couſtera le reſte de mon ame; mais que ie meure ſi i'y ay regret! & ſi i'auois toutes celles du monde, ie les donnerois de bon cœur pour vn plaiſir comme celuy que i'eus de vous voir.





A LA MESME.

LETTRE XXX.

IE voy bien que ie ne ſortiray iamais de vos mains, & que tous les deſſeins que ie fais de m'en tirer, ſont inutiles ; comme vous me faites tous les iours quelque nouueau dépit qui me donne enuie de me reuolter, ie découure en vous de iour en iour quelque nouuelle grace qui me retient: & à meſure que mes déplaiſirs s'accroiſſent, vos charmes s'augmentent, & mes chaiſnes ſe redoublent. Apres auoir fait d'extreſmes efforts pour reſiſter à tout ce que ie connois de beau dans voſtre perſonne & dans voſtre eſprit, il arriue que quand ie vous voy, i'y trouue quelque beauté que ie n'y auois point connuë, & contre laquelle ie ne m'eſtois pas preparé; & il y a en vous vne ſi grande diuerſité de choſes aymables, qu'il s'en rencontre toûjours quelqu'vne contre laquelle ie ne me puis défendre.



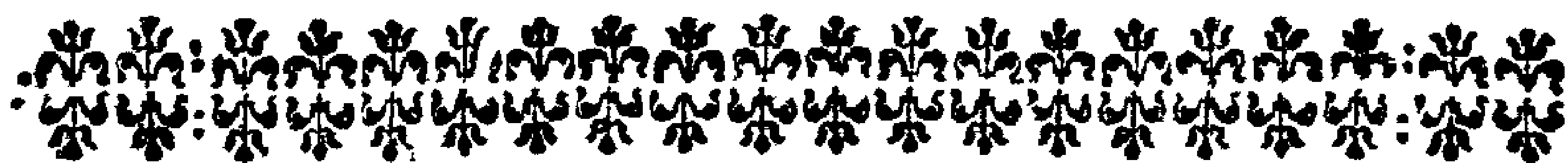
A M. de V.

LETTRE XXXI.

APRES quatorze vers, vous me permettrez bien de mettre quatorze lignes de prose; & de vous dire en vn langage qui a accoustumé d'estre plus veritable que celuy-là, que ie meurs pour vous. Cette beauté dont ie viens de parler est beaucoup mieux écrite dans mon ame qu'elle n'est icy, & l'image que i'en ay conçeuë est telle, qu'en vous mettant au dessus de l'Aurore & du Soleil, ie ne dis rien qui ne me semble trop bas, & que ie ne croye au dessous de vous. Iugez, ie vous supplie, en quel repos doit estre vn esprit où vous estes si bien representée, qui considerant à toute heure la plus belle chose du monde, parmy tant de raisons de desirer, n'en voit aucune d'esperer de quelque costé qu'il regarde. En cet estat, neantmoins, le mien ne laisse pas d'estre content: Il est tellement occupé à voir tant de merueilleuses qualitez qui sont en vous, & à penser combien vous estes aymable, qu'il ne me reste pas de temps pour songer que ie ne suis pas aymé, ni pour sentir que ie me meurs. L'idée que ie me suis formée de vous, & que ie contemple sans cesse, m'attache de sorte, que ie ne m'aperçois pas de ce qui me manque, ni de ce que ie souffre; & tandis que mon cœur brûle & qu'il se con-

ſume, qu'il craint, qu'il deſire, & qu'il s'agite; mes penſées ſont tranquilles, & me donnent des ioyes qui paſſent celles des hommes. Cependant, ie iuge par raiſon, que ma vie ne peut long-temps durer ainſi, & puis-qu'elle vous appartient & que vous en eſtes la maiſtreſſe, ie crois qu'il eſt de mon deuoir de vous auertir du peril où elle eſt. C'eſt à vous à en ordonner comme il vous plaira; car pour ce qui eſt de moy, ie n'ay rien à vous demander là deſſus, & ma volonté eſt tellement ſoûmiſe à la voſtre, que ie ne luy permets pas de ſouhaiter le bien que vous ne voulez pas que i'aye, ni de fuir le mal à quoy vous me deſtinerez. Ce que ie vous puis dire ſeulement, c'eſt que toute mon ame eſtant également à vous, il n'eſt pas raiſonnable que tous mes biens ne ſoient que dans mon imagination; & qu'il eſt iuſte, peut-eſtre, que vous donniez des contentemens plus veritables & plus ſolides, à la plus ſolide & la plus veritable paſſion qui fut iamais.





A MADEMOISELLE ***

LETTRE XXXII.

MADEMOISELLE,

La plus grande ioye que i'aye euë de ma vie est celle de vous auoir veuë, & le plus grand déplaisir celuy de ne vous voir plus. Que ie meure si mes yeux ont pû rien trouuer d'agreable depuis que ie vous ay quittée! I'ay laissé à Blois tous les plaisirs que i'auois accoustumé de trouuer icy, & i'ay à Paris plus d'ennuy que ie n'en ay iamais eu en lieu du monde. Ie serois pourtant bien marry d'estre moins affligé, & i'ayme ma tristesse quand ie songe qu'elle vous plairoit si vous la voyez. Il est iuste, sans mentir, qu'vne si bonne fortune que celle de vous auoir trouuée, me couste quelque chose, & quand i'en deurois perdre le repos de toute ma vie, ie ne croirois pas l'auoir achetée à trop haut prix. Le moindre souuenir, ou le souuenir d'vne de vos moindres actions, ou de quelqu'vne de vos paroles, me donne plus de satisfaction, que toutes les sortes de malheurs du mõde ne me peuuent donner de peine & au mesme tẽps que ie souffre, que ie ne vous vois point, & que ie suis en doute si vous m'aymez; ie ne voudrois pas auoir changé de place auec ceux qui sont les plus heureux, & qui voyent, & qui

qui voyent & qui jouïssent. Vne si grande resolution dans vn si grand sujet de m'affliger, fait que ie commence à croire tout de bon que vous ne mentiez pas lors que vous me disiez que vous m'auiez donné vostre cœur; car si ie n'auois que le mien, ie ne pourrois resister à tant de déplaisirs, & ie sens bien qu'vne force si extraordinaire ne vient pas de moy, & qu'il faut que ce soit de vous qu'elle me vienne. A dire le vray, c'est vne estrange auenture que celle qui m'est arriuée, d'auoir trouué en vne seule personne tout ce qu'il y a d'aymable au monde, l'auoir aymée aussi-tost que ie l'ay veuë, & l'auoir perduë aussi tost que ie l'ay aymée: que mon bon-heur se soit fait, & se soit éuanouï en vn instant, & qu'en si peu de temps, i'aye eu tant de sujet de me resiouïr & de me plaindre. Quoy qu'il en soit, ie ne puis que tenir bien-heureuse l'heure en laquelle ie vous ay veuë, & ie ne donnerois pas l'image seule qui me reste de vous dans l'esprit, pour tout ce qu'il y a de plus solides biens sur la terre. Ie me confirmeray dauantage dans cette opinion, par la responce que vous me ferez, & si elle m'est aussi fauorable que les paroles que vous m'auez dites, ie tiendray pour bien employées toutes les peines que ie souffriray pour vous. Ne craignez donc point, ie vous supplie, le peril que vous me disiez qu'il y auoit à escrire, & mettez-vous en quelque hazard, pour me tirer de celuy où ie seray, si vous n'auez pas soin de moy. Considerez donc, ie vous sup-

plie, en m'écriuant, qu'il n'y a rien qui oblige tant vnẽ ame bien faite, qu'vne confiance entiere ; & qu'il eſt raiſonnable que vous donniez quelque conſolation à vn homme qui n'en veut plus, & qui n'en peut plus auoir que de vous.



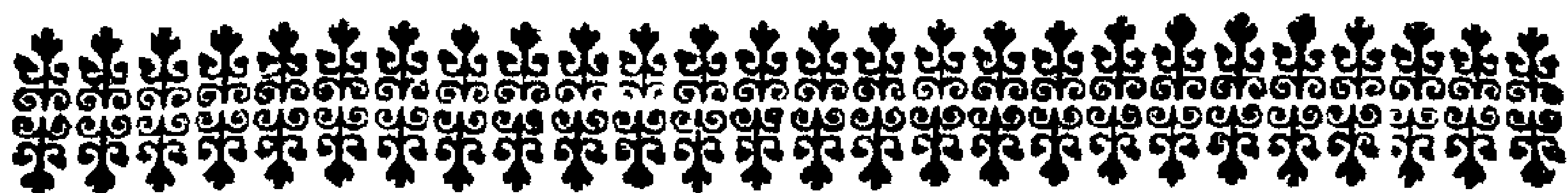


LETTRE XXXIII.

APRES auoir eu vne des plus fascheuses nuits du monde, ie ne me puis resoudre à passer vne iournée de-mesme; & ie voy bien que celle-cy ne me sera pas meilleure, si vous, qui faites mes bons & mauuais iours, n'en ordonnez autrement. Ie creus hier, en vous disant adieu, que i'estois content, & il me sembla que trois ou quatre paroles que ie vous auois arrachées, m'auoient entierement appaisé : mais ie ne fus pas à dix pas de chez-vous, que tous mes maux recommencerent; ce dépit, ces craintes, ces soupçons, & ces défiances qui me venoient de quitter, m'assaillirent à la fois, rentrerent dans mon esprit, & n'en sont point sortis depuis. Soit que i'aye veillé, ou que i'aye dormy, ils ont fait toutes mes pensées & tous mes songes : Ils m'ont representé tout ce qui me peut le plus fascher, & que ie dois le plus craindre, & ont remply mon imagination de chimeres, & de visions estranges. I'esperois que le iour feroit disparoistre tout cela ; mais il est desia bien auancé, & ie voy tousiours les mesmes choses. Vous qui estes maistresse absoluë de mon ame, ne souffrez pas qu'il y ait tant de desordre en vn lieu où vous commandez; chassez ces funestes images d'vn esprit où il ne doit auoir que la vostre, & ne permettez pas qu'aupres de la plus belle chose du monde, il y en

ait de ſi effroyables. I'ay tant de foy en vous, que ſi vous dites ſeulement trois paroles, apres auoir leu cette lettre, ie croy que i'en receuray du ſoulagement tout à l'heure: Ie ſentiray d'icy ce que vous direz tout bas dans voſtre chambre, & i'auray du repos dés le moment que vous m'en ſouhaiterez. Si ce ne fut que l'eſtonnement qui vous rendit hier muette, ie vous ſupplie ne la ſoyez pas auiourd'huy, & ſi vous ne pouuez dire des choſes bien obligeantes, que lors que vous le voulez de vous meſme, faites-le donc à cette heure que ie ne ſuis pas aupres de vous pour vous en preſſer, que ie ne vous en prie que de loin, & auec ſoumiſſion, & que ie vous aſſeure que ſi vous voulez meſme que ie ſois mal-heureux, i'ayme mieux le vouloir auec vous, que d'auoir vne volonté contraire à la voſtre.

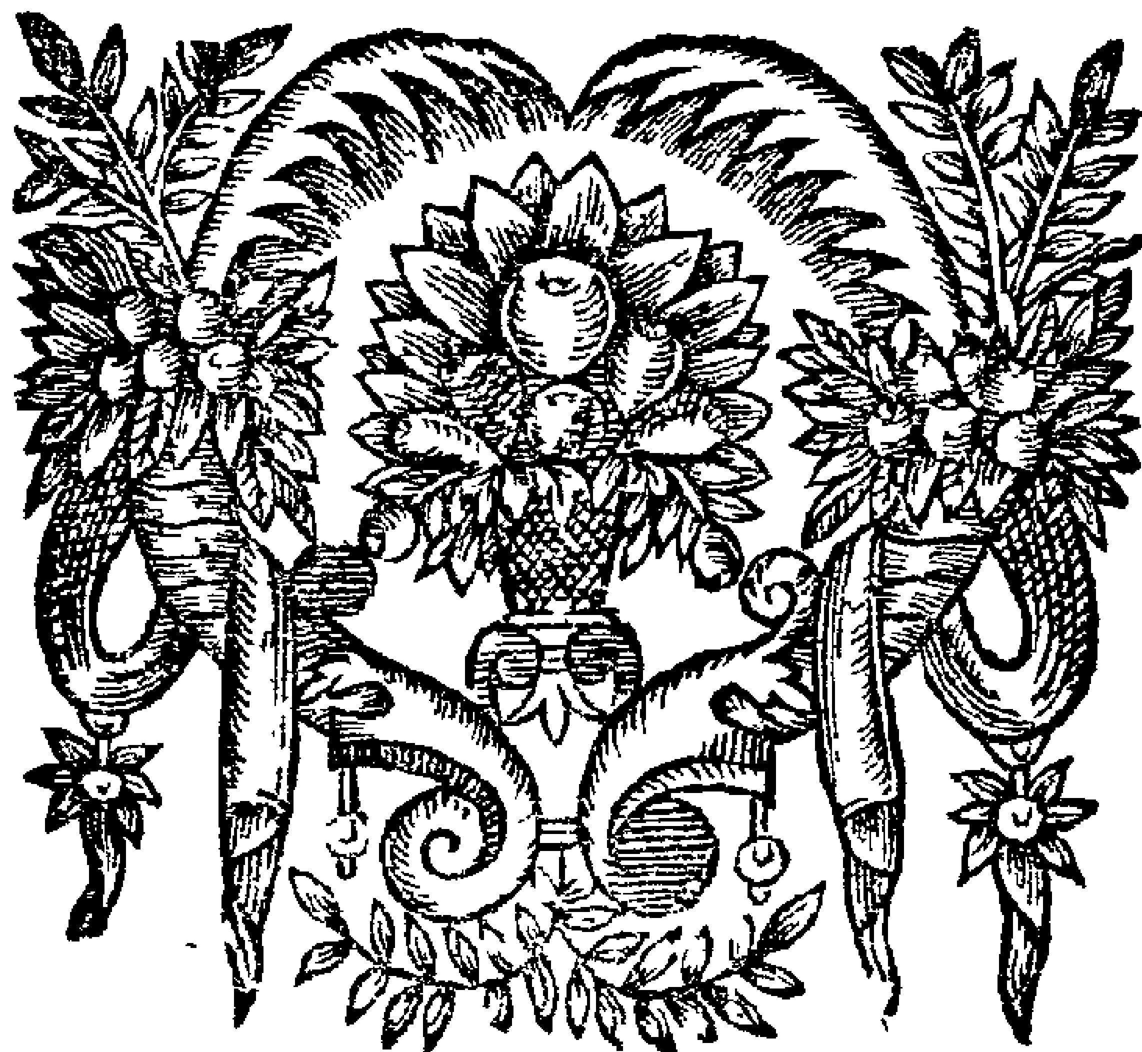


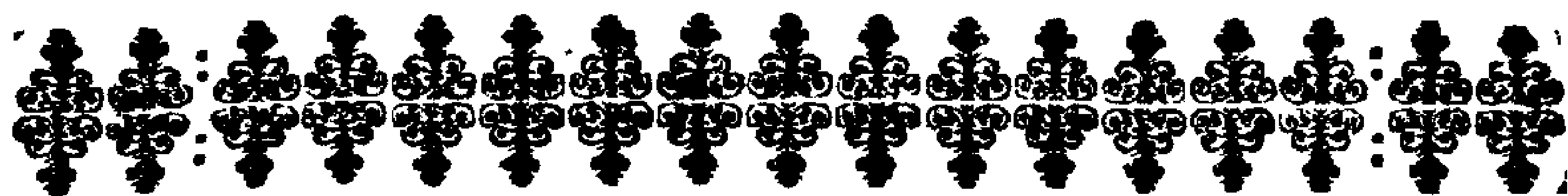


LETTRE XXXIV.

LORS que ie ne pensois point du tout à vous, & que i'estois en repos, quel besoin estoit-il de m'écrire que vous desiriez que i'y fusse? Ie iouïssois de la plus grande tranquillité du monde, & ie l'ay perduë dés que i'ay sceu que vous me la souhaitiez. C'est vne chose estrange que la fatalité que vous auez à troubler le repos de ma vie; ie ne me sçaurois accommoder de vostre indifference, ni de vostre hayne: & ie ne sçaurois dire lequel est plus à craindre pour moy, que vous me vouliez du mal, ou que vous me vouliez du bien. Quand vous m'aymez ie ne puis auoir de repos; quand ie sçay que vous ne m'aymez pas, ie ne sçaurois auoir de ioye; & de quelque sorte que ie vous considere, vous iettez tousiours du desordre dans mon esprit. Le seul moyen que i'aye pour me garentir de vous, est de ne point penser en vous, & d'effacer entierement de ma memoire, tout ce qui m'y reste d'vne personne si aymable & si dangereuse. I'estois à peu prés en cét estat, quand i'ay receu vostre lettre, & vous estes venuë troubler tout cela en me souhaitant la paix & la liberté. Puis que le mal est fait il le faut souffrir, & attendre auec patience ce qui en reüssira: mais s'il peut arriuer encore vne autrefois en ma vie que ie ne me

ſouuienne plus de vous, au nom de Dieu, Madame, diſpenſez-vous du compliment de vous en reſioüir auec moy, & ſi vous eſtes bien-ayſe de mon bonheur, que ce ſoit ſecrettement, & ſans que i'en puiſſe rien connoiſtre.





LETTRE XXXV.

IE ne manqueray pas d'aller faire collation auec vous, quoy que ie ſçache que i'y ſeray empoiſonné; & i'ay deſia trouué vn poiſon dãs voſtre lettre qui me diſpoſe à receuoir tous les voſtres, & meſme à les deſirer. Il n'eſt pas beſoin que vous m'appreniez à quel point la deuotion peut changer les eſprits, ie le ſçay aſſez par moy-meſme, puis que c'eſt elle qui auoit fait en moy le changement de pouuoir viure ſans vous voir. Vous venez d'y en faire vn autre auec trois lignes que vous m'auez eſcrites. Vous deuiez, ce me ſemble, auoir plus de conſideration à ne pas hazarder voſtre prochain; &, à ce que ie puis voir, ſi vous eſtes deuote, au moins, vous n'eſtes pas ſcrupuleuſe. Pour vous en parler ſerieuſement, c'eſt vne horrible méchanceté à vous, d'auoir réueillé en moy tous les ſentimens que i'auois endormis auec tant de peine; & ie m'en plaindray aux Carmes déchauſſez, ſi ce n'eſt que vous me traittiez ſi bien, que ie n'aye pas ſujet de m'en plaindre.



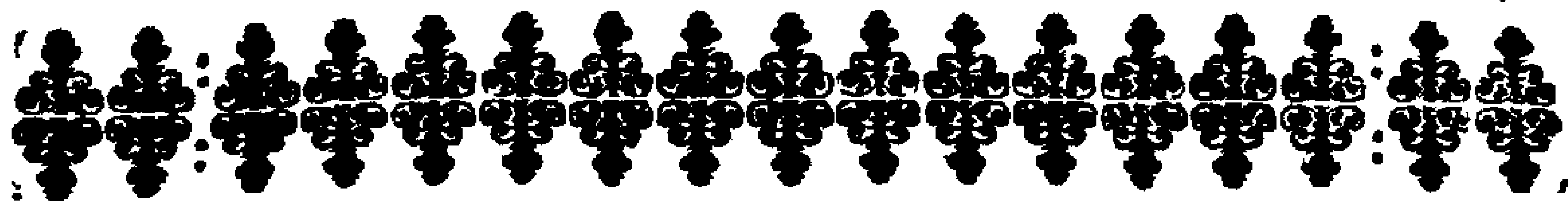
A MADAME ***

LETTRE XXXVI.

MADAME,

Ie n'esperois pas qu'il me resteroit encore vn bon iour en toute ma vie ; & peut-estre en fut-il ainsi arriué, si l'on ne me l'eust donné ce matin de vostre part. S'il vous restoit encore quelque chose à acquerir sur moy, vous auez acheué de tout gagner par cette derniere faueur ; & ie vous aduertis, que si desormais vous m'en faites quelques autres, ie n'auray plus rien dequoy les reconnoistre. Ie vous le dis de tout mon cœur ; & s'il n'y a pas icy de danger de parler haut, puis-que ie ne suis écouté de personne, iamais rien ne me toucha si sensiblement, & ie ne sçaurois vous rendre assez de graces pour celle que vous me venez de faire. Ie la puis bien appeller ainsi, puis-qu'elle me fait respirer nonobstant l'arrest que vous prononçastes l'autre iour ; & que parmy de si mortels déplaisirs elle m'a redonné la vie. Il est vray que celle que ie traine est si mal-heureuse, que ie ne voy pas que ce soit vn present que ie deusse beaucoup estimer, s'il ne me venoit de vous. Et ayant encore à passer quinze iours sans vous voir, ie ne sçay si ce n'est pas vne cruauté que de me faire viure. Ie le veux bien pourtant puis que vous me le commandez, & que vous m'aymez encore. *****

A MADE-



A MADEMOISELLE ***

LETTRE XXXVII.

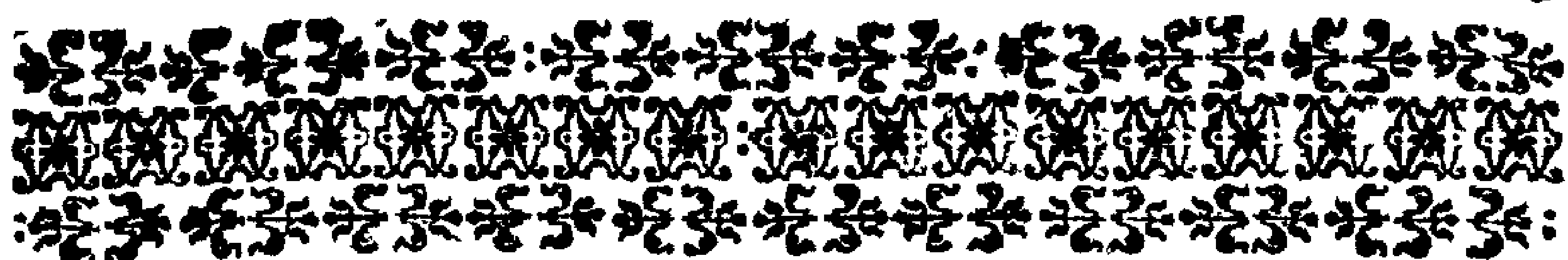
MADEMOISELLE.

A moins que de vous enuoyer des fleurs de lys, il n'y a point de fleurs au monde qui meritent de vous estre presentées, & ie vous enuoye celles-cy seulement pour estre iettées sous vos pieds. Encore ie vous asseure que ie leur enuie bien cette place; & ie tiens qu'elles seront là plus glorieusement que si elles estoient sur la teste des Reynes. Vous-vous estonnerez qu'vn homme qui vous connoist si bien ayt osé prendre la liberté de vous escrire, & par là vous deuez iuger si ma passion est violente, puis qu'à mon âge, & auec mon visage, elle m'a donné la hardiesse de vous la declarer, & qu'vn si grand hazard comme est celuy de vous déplaire ne m'en a pû retenir. Ie sçay bien, Mademoiselle, qu'il n'y a point de fautes qui soient moins pardonnées que celles qui se font contre vous, & que ie suis destiné à ne mourir par d'autres mains que par les vostres. Mais ie me laisse emporter à mon Destin, & quelque mal qui m'en arriue, il est impossible que ie m'empesche de me laisser attrapper. A l'heure que vous lisez cecy, vous rougissez de dépit,

& vous grincez les dents. Vous ne ſçauriez pourtant me faire repentir de rien, car ie ſuis maintenant à l'épreuue de tous les plus grands accidens, & au peril de ma vie, i'ay reſolu d'eſtre touſiours,

MADEMOISELLE,

Voſtre, &c.



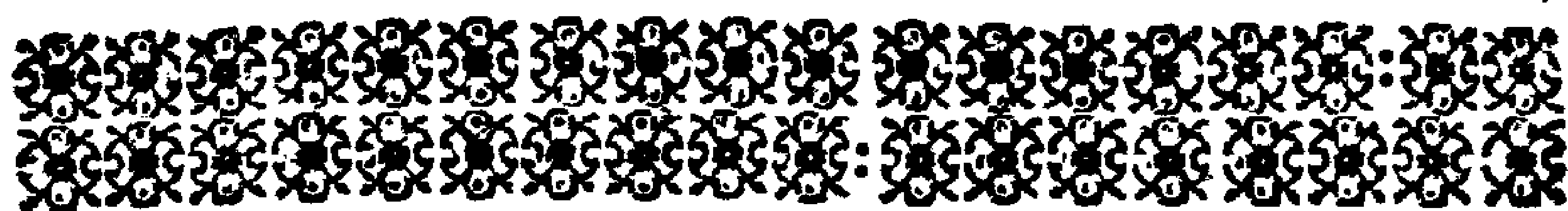
LETTRE XXXVIII.

MADAME,

Ie n'oſerois vous dire l'eſtat où ie ſuis, & apres vous auoir tant vanté ce cœur que ie vous ay donné, i'ay honte de vous faire voir ſa foibleſſe. I'auois creu que l'aſſeurance que i'ay de voſtre affection, me deffendroit contre toute ſorte de déplaiſirs, & *qu'il eſtoit* impoſſible que ie fuſſe aymé de vous & mal-heureux tout-enſemble. Cependant, ie me trouue en vn auſſi grand deſordre que ſi i'auois perdu toutes choſes en vous perdant de veuë, & ie me tourmente comme s'il n'y auoit point d'autre bien ni d'autre mal au monde que de vous voir ou de ne vous voir pas. Cela me fait iuger que nos deux ames ne ſont encore guere bien meſlées, & ie connois bien que vous ne m'auez donné qu'vne fort petite part de la voſtre, puis que ie manque de courage à ſouffrir vne affliction. Il eſt vray, à le bien conſiderer, que celle que i'ay, n'eſt pas de cette ſorte de mal-heurs que la conſtance apprend à ſupporter doucement, la raiſon la plus ſeuere, ne ſçauroit deſapprouuer vn auſſi iuſte déplaiſir que le mien; & ſi elle ne me permet pas de regretter la plus agreable, la plus charmante, & la plus belle perſonne du monde; elle ne ſçauroit au moins trouuer mauuais

que ie regrette la plus habile, la plus genereuse & la plus sage. Quand ie ne deurois pas estre affligé de ne vous plus voir, ie le deurois tousiours estre de ne vous plus ouïr, & ressentir extremement d'auoir perdu vne conuersation qui m'éclairoit l'ame de mesme qu'elle me l'embrasoit, & de laquelle ie ne sortois iamais que plus honneste homme, aussi bien que plus amoureux. Que si parmy tant de causes d'ennuis, ie puis receuoir quelque consolation, il faut qu'elle m'arriue sans que ie l'espere, & il sera bien plus seant que vous me la donniez, que si ie la trouuois de moy-mesme. Vous donc, Madame, qui voyez plus clair que moy en toutes choses, & particulierement dans mon cœur & dans ma fortune, apprenez-moy s'il n'est pas raisonnable que ie m'afflige infiniment de ne vous pas voir; ou si vous ne me pouuez montrer que cela ne doit pas estre, dites-moy du moins que vous ne le voulez pas, & que vous m'ordonnez de me conseruer iusques à ce que ie vous reuoye.





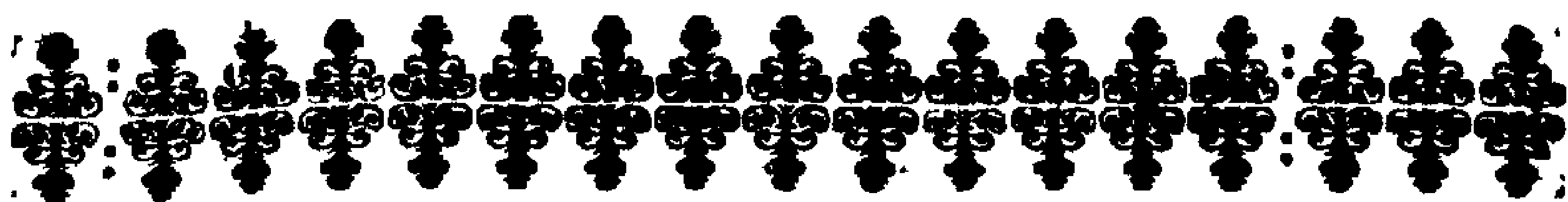
LETTRE XXXIX.

MADAME,

I'auois commencé à me mutiner de ce que vous ne m'auiez point fait de réponse, mais vn bruit qui court icy que vous y deuez arriuer bien-tost, m'a remis en meilleure humeur, & a fait que ce despit n'a pas duré plus long-temps que les autres que i'ay tasché autrefois d'auoir contre vous. A la verité, moy qui fais profession de me resouuenir de toutes les excellentes qualitez que vous auez, aussi bien que si ie les voyois encore, i'aurois bien oublié vostre douceur & vostre ciuilité, si ie croyois que vous en peûssiez auoir manqué pour moy en cette occasion, & que vous eussiez refusé cette consolation à vn homme que vous deuiez penser en auoir tant de besoin. Sans mentir, ie ne crois pas qu'il y ayt iamais eu de déplaisirs pareils aux miens, & quoy que ie creusse asseurément, deuant que de vous laisser, que ie mourrois de vostre absence, ie ne croyois pas qu'elle me deust faire la moitié tant de mal qu'elle m'en a fait. Bibille, Gambille, & Fanfan, n'ont de leur vie tant pleuré de ne vous point voir, & Biquet n'en a pas esté si affligé que moy, quoy que vous ne m'ayez pas traitté de roses. Tout de bon, Madame, ie me trouue dans Paris

de la mesme sorte que vous-vous estes autrefois trouuée à la Basme, horsmis que ie n'ay pas le plaisir d'y acheter des moutons, & selon que ie connois vostre humeur, ie iurerois que vostre solitude de dix ans, ne vous a pas semblé si longue que me l'a esté celle où ie suis depuis trois semaines. Ie vois bien quelquefois des Dames assez aymables, mais croyez-vous que ces personnes-là me pourroient faire parler ? toutes les femmes me le sont à cette heure comme vous l'estoit cét homme que vous sçauez, & quand elles auroient les Ris & les Graces prés d'elles, elle ne pourroient pas arrester mon esprit vn moment. Ie fais à cette heure la petite soûris dans les compagnies, & apres auoir legerement tout consideré, ie me retire en moy-mesme, & ie me mets à part pour vn autre temps. Faites, s'il vous plaist, Madame, que celuy que i'espere arriue bien-tost, & qu'apres tant de peine, ie me retrouue aupres de vous, comme vous me l'auez predit autrefois.





LETTRE XL.

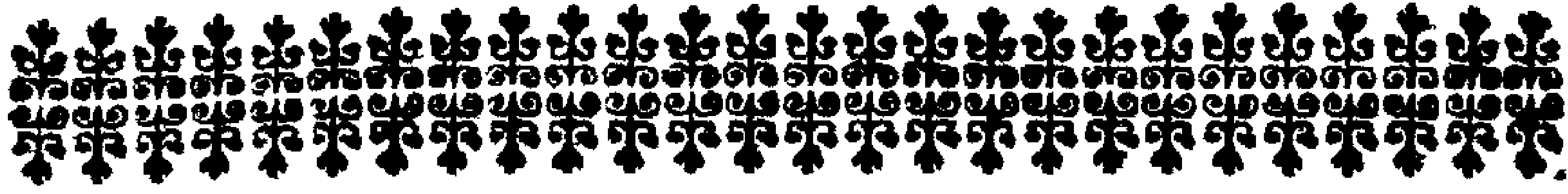
LE Canon d'Arras n'a pas fait tant d'effects que les paroles que vous m'auez escrites; puis qu'en vn moment elles ont chassé les ennemis qui me tenoient & qui estoient prests de m'oster la vie. Hier au sortir de chez vous, ie fus attrappé par vne trouppe de soupçons, de craintes, d'ennuis & de ialousies, & vostre lettre a défait tout cela. Ils me poursuiuirent iusques dans mon logis, & ne m'ont pas laissé cette nuict vn moment de repos: Sans mentir, vous punissez ceux qui vous faschent, bien mieux que ne feroit Madame la Marquise *** & en me mettant dans la teste tout ce que vous m'y mettez, vous vous vengez bien plus que si vous me la fendiez en deux. Imaginez-vous que tout ce qu'il y a de ioye & de desplaisirs au monde, est à cette heure ensemble dans la mienne; toutes sortes de satisfactions & de mescontentemens, & la plus grande Amour qui fut iamais auec la plus extreme deffiance. Desbroüillez, s'il vous plaist, tout cela, Madame, & puis que ie n'ay plus que trois iours à viure, faites au moins que ie les passe en repos.



LETTRE XLI.

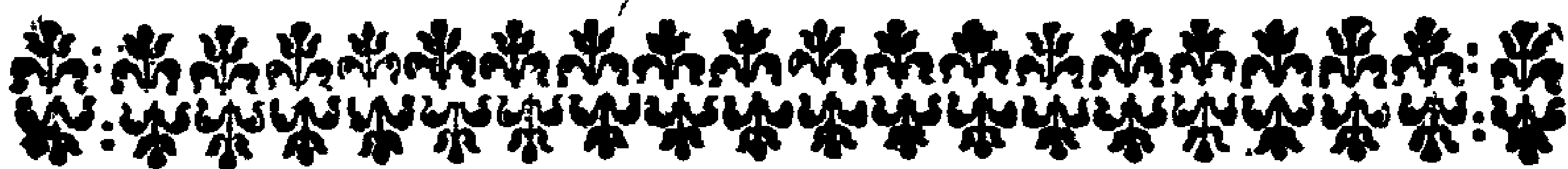
VOYEZ, ie vous ſupplie, quelle eſt la force de vos enchantemens, puis qu'en l'eſtat où ie ſuis, ils font que ie ne ſens pas mon mal; & qu'eſtant ſur le point de receuoir le plus grand deſplaiſir qui me puiſſe arriuer, ie ne laiſſe pas d'eſtre le plus heureux homme du monde. Tout ce qu'il y a ſous le Ciel de beauté, de grace, d'eſprit, & de gentilleſſe, me doit laiſſer dans trois iours; & meſme tout ce qu'il y a de bonté, de douceur, & de generoſité. Ie ſçais que tout mon bien, & toute ma ioye, mon cœur & mon ame, s'en doiuent aller en meſme temps, & parmy cela, ie ne laiſſe pas d'auoir de bonnes heures, & ſi ie n'ay bien dormy cette nuict, ie puis dire au moins que ie l'ay bien paſſée. A dire le vray, il ſuffit d'auoir eu vn moment en ſa vie, comme i'eus hier toute vne apreſdiſnée. Le ſeul reſouuenir de la felicité où ie me ſuis veu, me doit conſoler en toutes choſes, & quand ie ne l'aurois que ſongée, ce ſeroit aſſez pour me rendre touſjours heureux. Voila la ſeule penſée à laquelle ma vie tient à cette heure, & qui la deffend de tant de ſortes de deſplaiſirs qui la menacent puis que tout ce qui me reſte de bon-heur, n'eſt fondé que ſur la creance que vous m'aymez vn peu. Faites, ie vous coniure, qu'elle me dure encore quelque temps, & n'enuiés pas ce contentement à vne perſonne qui doit auoir bientoſt tant de maux.

LET-



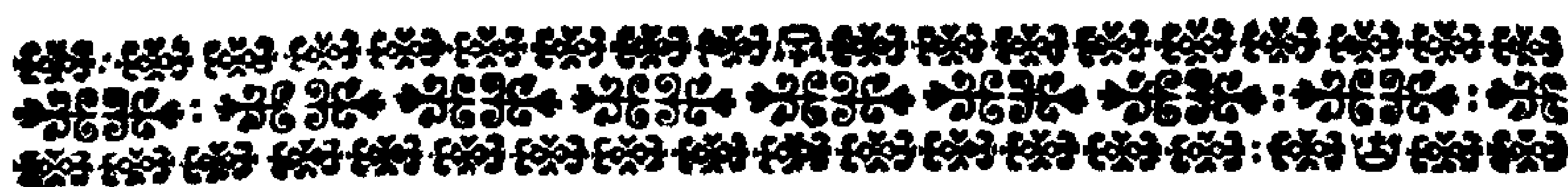
LETTRE XLII.

VOvs verrez par la lettre que ie vous auois escrite dés ce matin, que ie m'accommode à tout ce que vous voulez : & ie vous donne dés cette heure, la plus grande marque que ie vous puis iamais rendre de mon obeyssance, en vous renuoyant ce que vous m'auiez enuoyé. Ie les trouue toutes deux si belles, que ie ne me puis resoudre au choix, & ie m'en remets à vous. La plus petite pourtant me plaist bien autant que l'autre, & en ce qu'elle est plus esueillée & plus affettée, elle vous ressemble dauantage. Que ie meure, si ie ne les ayme desia l'vne & l'autre plus que ma vie, mais pas encore tant que vous. Voyez si vous estes meschante pour auoir quelque iour vne excuse d'aymer deux personnes, vous trouuez moyen de m'en faire aymer trois. Il n'est pas besoin pourtant de ces inuentions, & dans l'innocence où ie suis depuis auiourd'huy, vous ferez de moy tout ce qu'il vous plaira. Mais vous ne me ferez pas croire pourtant apres la lettre que ie viens de receuoir de vous, que vous ne soyez pas la plus iolie, la plus aymable, & la plus galante personne du monde.



LETTRE XLIII.

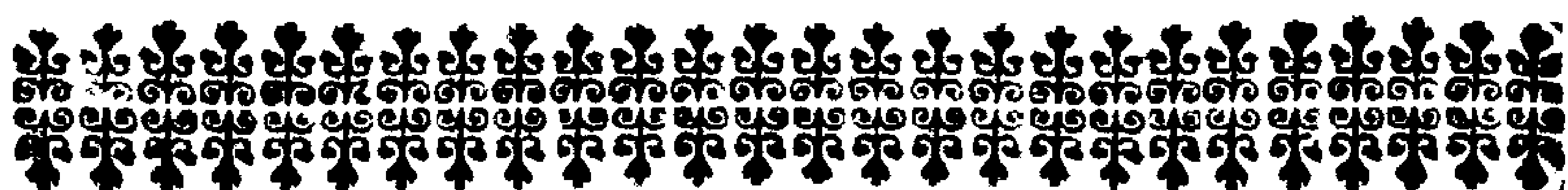
I'AY eu depuis hier beaucoup de fois les yeux comme vous me les veites; mais aussi-tost que ie songe aux vostres, les miens se remettent, & ne sçauroient estre troublez. Ie ne me puis imaginer qu'il y ayt rien de caché dans vne personne, qui est si pleine de lumiere, ny croire que le Ciel ayt fait vne si belle chose seulement pour tromper les hommes. Cette peinture que ie remportay hier de chez vous, me guerit de tous mes maux, & dés que ie porte la veuë dessus, mes mauuaises humeurs s'en vont, toutes mes deffiances s'euanoüissent, & mon esprit est remply de contentement & de gloire; C'est en cét estat que ie vous escris, & que ie vous asseure qu'il n'y a point d'homme au monde si content, si heureux, ny si amoureux que ie le suis.



LETTRE XLIV.

M*Onsieur de Castelnau se porte bien, Monsieur de Mercœur a esté legerement blessé, & le Marquis de Faure l'est extremement.*

Ie vous louë de la bonté que vous auez d'auoir soin des morts & des blessez, & ie vous en remercie pour la part que i'y puis auoir. Ie le fus de nouueau la derniere fois que ie vous ay veuë, mais en vn point que ie voy bien que ie n'en pourray iamais guerir, & qu'à moins de ne bouger plus de vostre ruëlle, & d'estre tousiours à deux pas de vous, ie ne croy pas que ie puisse viure. Sans mentir, Madame, c'est vne grande imprudence à vous, de vous faire connoistre aussi aymable que vous estes à ceux à qui vous ne voulez pas de mal; lors que ie ne voyois que la moitié de vos charmes & de vostre esprit, vous en auiez desia plus que ie n'en pouuois supporter. Imaginez-vous en quel estat ie dois estre à cette heure: Ie n'ay pas eu ie vous iure vn moment de repos depuis que ie vous ay laissée. Mais auec cela i'ay tant de satisfaction & tant de ioye, que quand i'en deurois mourir dans vne heure, ie ne voudrois pas me plaindre de vous, aussi bien puis que vous deuez vous en aller bien-tost, & que ma vie est menacée d'estre si mal-heureuse, ie ne dois pas craindre de la perdre, & ie seray bien aise que vous me l'ostiez deuant que de partir d'icy.



LETTRE XLV.

Il vous sied fort bien de rire,
Vous estes en belle humeur;
Mais quoy que vous puißiez dire,
Voiture a bien du bon-heur.
Qu'il ne sçait pas
Tous vos esbas,
Guillemette, la la la!
Qu'il en auroit de mal.

SANS mentir, vous faites des merueilles & en vers & en prose, personne ne vous esgale; Pour moy, i'en suis dans vn estonnement le plus grand du monde; & quand ie songe quelle innocente vous estiez cét hyuer, que vous n'osiez dire les choses les plus communes, & que vous pensiez que Sophiste fust vne iniure: Ie ne puis comprendre commét vous pouuez faire, tout ce que vous faites à cette heure, & qu'vne personne qui n'a iamais leu qu'vne Commedie puisse estre deuenuë si sçauante. C'est vn miracle que ie n'entends point, & quand i'ay ouy les Religieuses de Loudun parler Latin & Grec, ie n'ay pas esté si estonné que ie le suis de vous voir escrire. Ie vous supplie au moins, Madame, de ne vous pas seruir à me tromper de cét esprit qui vous est venu: Car

ie voy bien que si vous l'entreprenez, ie ne l'empescheray pas. Ie vous remets donc sur vostre foy, & vous demande seulement que vous me soyez fidelle, iusqu'à ce que vous en trouuiez vn autre qui vous ayme, qui vous estime, & qui vous admire autant que ie fais.





LETTRE XLVI.

APRES auoir bien ſongé à tout ce qui ſe paſſa hier, ie vous promets dauantage que vous ne deſiriez de moy: Car ie vous aſſeure que ie ne vous demanderay iamais rien, & meſme que ie ne vous verray iamais. I'en viens de faire des ſermens & des reſolutions ſi eſtranges, que ſi i'y manque iamais apres cela, ie ne vous pourray plus donner qu'vn cœur tres lache, & vne ame la plus pariure du monde. A la verité il faudra qu'il y ait vne extreme foibleſſe en l'vn & en l'autre, s'ils retombent entre vos mains, apres tant de mauuais traittemens qu'ils y ont receus, ie meriteray bien tous les maux que vous me ſçauriez faire, ſi le ſouuenir de ceux que vous m'auez faits, ne me deliure pas de vous. Vn rayon de lumiere qui m'eſt comme venu des Cieux, m'a eſclairé dans mon aueuglement, m'a fait voir la tromperie de vos charmes, & connoiſtre que ce que ie tenois hier, la plus deſirable perſonne de la terre, eſt celle qui eſt la plus à craindre, & la plus à fuir. Trouuez donc bon que ie cherche du repos allieurs, voyant que ie n'en puis auoir aupres de vous, & puis qu'il n'y a point de peine que vous ne m'ayez fait ſouffrir, & qu'il ne vous reſte plus de nouueaux tourmens à exercer ſur moy, n'ayez pas de regret que ie vous eſchappe, auſſi bien n'eſt-il plus en voſtre pouuoir de l'empécher, & à l'heure que vous liſez ceci, ie ſuis parti de Paris, auec reſolution de n'y r'entrer iamais que vous n'en ſoyez ſortie.



LETTRE XLVII.

IL faut bien que vous ſoyez deſtinée à troubler ma vie, puis que le bien & le mal que vous me faites, m'oſte eſgalement le repos. La lettre que vous m'écriuiſtes hier, l'affection que vous me fiſtes paroiſtre, & le ſoin que vous euſtes de parler à moy, m'ont empeſché de dormir cette nuit. Ie l'ay paſſée toute entiere à me reſouuenir combien vous euſtes de grace, d'eſprit, & de gentilleſſe, en tout ce que vous diſiez, & à conſiderer que ce qu'il y a de plus agreable, de plus beau, & de plus charmant dans le monde, n'eſgale pas les moindres choſes que vous dites ou que vous faites. Ie ne ſçay pas ce qui arriuera de moy, mais ie crains ſans mentir que ie ne puiſſe eſuiter de tomber dans cét accident, dont ie diſois hier que vous ſeriez rauie. Quand ie penſe que vous m'aymez, ie ne dors pas; quand ie croy que vous en aymez vn autre, ie me deſeſpere; quand ie ſuis eſloigné de vous, ie ne ſçay ce que ie fais; & quand ie vous voy, toutes vos actions, toutes vos façons, & toutes vos paroles m'empoiſonnent. Voyez, s'il vous plaiſt, quelle vie doit eſtre la mienne & ce que i'en dois attendre: Il n'y en eut iamais en verité vne ſi trauerſée, & toute l'eſperance que i'ay, c'eſt que voſtre abſence la va finir bien-toſt, & me va deliurer de tous mes maux.



LETTRE XLVIII.

VOVS auez bien raison de vous moquer de moy, & ie vous auouë que ie suis bien honteux qu'apres auoir tant fait le braue, il faille que ie montre tant de foiblesse. A ce que ie voy, Madame, quelque part que i'aille, ie ne suis iamais loin de vous. Ie vous porte tousiours dans le cœur, & vous me tenez aussi bien quand ie suis dans mon logis, que quand ie suis dans vostre carrosse. Mais à le bien considerer, vous n'en deuez pas auoir de gloire, ni moy de honte, & puis que tout cela se fait par charmes, & par sorcelleries, il n'y a rien dont vous deuiez vous vanter, ni que vous me puissiez reprocher auec raison. Il faut bien que cela se fasse ainsi, car s'il n'y auoit quelque chose de surnaturel, il ne pourroit pas arriuer que connoissant si bien vos artifices, ie m'en deffendisse si mal, & que la plus meschante personne qui fut iamais, me parut tousiours la plus aymable du monde. Contentez-vous, ie vous supplie, Madame, des maux que vous m'auez faits, rompez le sort que vous auez ietté sur moy; ou si vous ne voulez pas que ie guerisse, faites au moins, puis que rien ne vous est impossible, que ie croye que vous m'aymez, & ie souffriray gayement tous les maux que vous me voudrez faire.

LET-



LETTRE XLIX.

IE ne me puis resoudre à laisser partir vostre laquais sans vn poulet, & il me semble que c'est de la sorte qu'il faut payer vne gantiere comme vous. I'aurois dequoy vous en faire vn le plus amoureux du monde, si ie voulois vous escrire la moindre partie de ce que i'ay pour vous dans le cœur. Mais sçachant combien vous estes auantageuse, ie n'oserois vous faire sçauoir de quelle sorte vous y estes, ni monstrer tant de facilité, que pour vne paire de gants on me fasse dire comme cela ce que ie pense. Ie vous asseureray seulement que i'ay receu les vostres comme ie receurois vn Royaume. Il n'y en eut iamais de si beaux, ie les ay baisé, plus de cent fois, & ie vous asseurerois que ç'a esté de meilleur cœur, que ie ne baiserois les plus belles mains du monde, n'estoit que ce sont les vostres qui le sont.



LETTRES
EN VIEVX LANGAGE.

LETTRE DE MONSIEVR le Comte de ſainct Aignan eſtant priſonnnier, à Monſieur le Comte de Guiche.

Au tres-hault, tres-preux, & tres-renommé Cheualier Guicheus; Guilan le penſif, Seigneur de l'Iſle inuiſible, deſire honneur, lieſſe, & mande humbles ſaluts.

Guillot le Songeur - Rabel. l.
p. 67.



TRES-CHER Sire; Or ſuis en priſon fermée, & ià pour nulles riens n'en pourroye iſſir; ſe ne fuſt par art de Faërie & de Negromance. Or s'en vont à randon ſoulas & déduit, & peruerſe fortune m'a moult laidement atourné; En telle achoiſon il n'eſt gentilleſſe de cœur, ne fermeté d'engin, qui patiem-

ment portaſt telle meſauenture, & ſi plours & lamentations n'eſtoient plus duiſantes à Dame qu'à guerroyeur, moult grand plaid & hutin feroye ; car, par mon chef, moult déconforté ſuis & mis en deſarroy. Helas ! cher Sire, où ſont maintenant allez ieux, mommeries, danſes & chanſons ? Où ſont muſſez loin de moy Iongleurs, Meneſtriers, Farceurs, Herpeurs, & Apointeurs de vielles ? Que ſont deuenus Tournois, Behours, & tels autres eſbanoyemens? où l'on voyoit pieça heaumes enfondrer, haubers démailler, glaiues froiſſer, deſtriers affoler, Cheualiers geſir, & eſcus deſrompre. Où ſont feſtins, bombances, ris, & banquets, cointes Pucelles, friſques Damoiſels, gorgias Eſcuyers ? tout eſt mis à neant, & à moy dolent & chetif, riens n'en eſt demouré, fors douloureuſe remembrance qui d'autant plus me fiert & navre durement. En tel party ie n'écriroye mie ſans l'eſpoir qui par viſion ou ſonge au cœur m'eſt reuenu. Iceluy vint iſnellement ma grand' douleur combattre, & ſi cuidois pour vray que ce fuſt de ma liberté la vraye ſignifiance, comme i'en ay par droit la ſuſpicion ; au lieu que ie ſuis aterré & giſant en detreſſe, tant leger & à deliure me ſentiroye que ſur palefroy pourroye bien ſaillir ſans toucher le pommel. Or en auienne ce qu'eſchoir en pourra: touſiours, cher Sire, vous veüil conter mon ſonge. Dormant par nuit, il me ſembloit voir fermement (& ainſi à certes le cuidoye) vn felon Geant outrageux, glouton & fier pautonnier, qui le chef auoit plus aigu que fer de lance,

les yeux auoit rouges & flambans comme feurre allumé, nez tors, grosses balievres, & barbe fleurie; & de tout point hideux & plein de barat & de maltalent. Si tenoit en son poing branc d'acier luisant, dont au chief durement me nauroit, puis faisoit signe à deux truhans & ribaux, qui en hideuse chartre me portoient, & me laissoient illec au greigneur tourment que iamais sentisse. Et adonc s'apparoissoit à moy vn grand preud'homme, qui d'vn moult noble vestement estoit affublé, & autour de luy estoient maints Cheualiers, qui de me voir à deliurance auoient moult grand voulenté; & vous, beau Sire, y estiez des premiers; prés de vous estoient pareillement le bon Cheualier Arnaldus, & le gentil Cheualier Voiturio, & maints autres renommez. Or me faisoit signe de la main iceluy noble preud'homme, & à soy m'appellant hors de la noire chartre il me faisoit issir, & lors il me monstroit en moult belle escriture vn tel dicton en maniere de prophetie;

Quand Aigles & Lyons assemblez à foison,
Feront, par grand hazard, des Coqs déconfiture;
Plusieurs bons Cheualiers par mortelle achoison,
Ferus de fers tranchans iront en sepulture.
Paresseux, d'autre part, absens de l'auenture,
Pour vn temps detenus seront, non sans raison;
Mais ils seront enfin boutez hors de prison,
Par cil qui porte escu de vermeille teinture.

Adonc par grand' liesse me sentis esueillé, & quand apertement connus, que ce n'estoit que fable & men-

ſonge, ſi cuiday entrer en deſeſpoir : ce neâumoins, mon cœur s'éuertua, & en ſoy pourpenſa que tel ſonge pourroit venir à effet, & en cét eſpace ie n'eus onc talent de me guermenter ne plaindre, mais bien de vous eſcrire tout ce qui m'eſtoit aduenu. Or puiſſiez-vous, cher Sire, loin de méchief & d'encombrier, touſiours noblement & friſquement vous contenir, ainſi qu'à tel homme affiert; vous & toute voſtre noble meſgnie. Et à tant me tiens ; à Dieu vous command, & me clame voſtre immuable ſeruant à touſiours-mais,

Dom Guilan le penſif
Sire de l'Iſle inuiſible.



LETTRE DE L'AVTHEVR, sur le sujet de la precedente.

AV TRES-GENTIL, TRES-PREVX & tres-noble Cheualier de l'Isle inuisible, le Cheualier Inconnu mande salut sans nombre, & amours sans fin.

SIRE Cheualier, pas n'eusse cuidé que de si obscur manoir comme cil où vous estes, peussent issir dits si illuminez; ne de si dure prison, paroles si gracieuses. Ie me suis embattu à voir la lettre qu'écritte auez, au tres-gentil, & tres-renommé Comte Guicheus; vous desbourdant auec luy, & vous iure que oncques-mais ne vis escrit qui tant me plust, ne qui plus me parust de preud'homme: & en ce appert vostre grand hardement, & le hault cœur qui en vous repaire, quand de cette vostre mécheance en nulle riens ne vous esbahissez, & ne laissez pour ce de dire gabs & ioyeusetez. Or est il vray que pieça ie haïssois sur toutes riens le Geant Picolofuron, pour estre de trop orgueilleuse nature, & trop bonbancier en ses faits. Mais ores d'autant plus ie le maudis, & l'heure que oncques de mere fut nay; car par luy, & pour son pourchas, trop sont de maux auenus, & si combat par tel art, que ceux qui encontre luy osent se presenter, sont par luy laidement naurez, affolez, ou occis; Picolomini

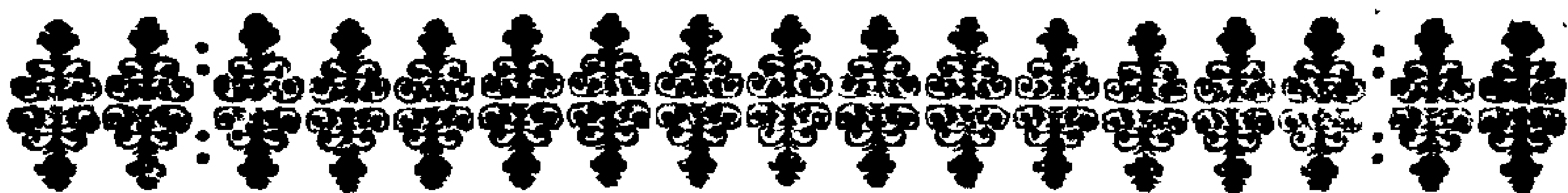
& ceux qui ne s'y trouuent, sont en noires chartes detenus. Ce m'aid Dieux, beau Sire, cettuy est le plus fier enchantement dont i'oüis oncques parler, & qui plus fait à douter. Planté de preud'hommes y a, qui moult ont grand talent de vous ayder en cette vostre besogne; & pour moy, il n'y a chose au siecle que tant desirasse, car plus cher aurois à deliurer vn si fait Cheualier, que de conquester le Royaume de Logres. Mais de cettuy fait nous déportons, pour sçauoir que nous n'y pouuons comme riens, & que cette emprinse est reseruée à vn puissant Cheualier qui porte vermeilles connoissances. De cettuy est ores grand bruit par le monde, & dit-on qu'il fait d'armes comme à sa voulenté, & que depuis le temps du noble Roy Artus, il ne s'est trouué si rude iousteur, comme iceluy est: car nul ne s'est encontre luy esprouué, qu'il n'ait ietté ius des arçons, & souuentefois renuersé Cheualier & cheual tout en vn mont. Cettuy mainte haute auenture a finée, & cette autre encore finera, si que deuez esperer qu'à chef de piece & en brief, vous tirera du Chastel enchanté: car pas n'auez deseruy d'y estre trop longuement, & se en riens par le passé auez méfait, ce n'est en chose qui vous doiue ahontir, & petite penitence y affiert. Ce neaumoins, si par méchef, ou aucun destourbier, plus long-temps estiez detenu, que ne cuidons, de ce en riens ne vous esmayez, car il ne vous en peut chaloir. Bien vous peut souuenir que le gentil Roy Amadis, le noble Empereur Esplandian, & maints autres, apres auoir esté detenus plusieurs

les Bas Bretons se servent encore de cette façon de parler, pour dire j'aimerois mieux.

ſieurs ſiecles és priſons de l'Iſle d'Argenes, en ſortirent ſains & haitiez, auſſi ieunes, & les viaires auſſi frais qu'entrez y eſtoient; car le bon Alquif, qui moult ſçauoit d'experimens, fit par ſes coniurations que le temps qui tant eſt iſnel pour toutes creatures, n'auoit comme point eu de cours en leur endroit, & en riens ne les auoit endommagiez. Or il ne peut eſtre qu'eſtant noble & cheualureux comme vous eſtes, bien parlant, & loyal en bien aymer, bien auenant, coint & faitis Cheualier, il vous manquaſt quelque bon enchanteur en cette achoiſon, qui le meſme ſecours vous donnaſt, & en auriez vn ou deux ſans faille, en maniere que quand ne pourriez iſſir du Chaſtel que d'huy en cinquante ans, vous en iſtriez iouuencel comme l'eſtes maintenant, & ſans aucun ſeul poil de barbe, non plus qu'ores en auez, qui ſeroit choſe moult rare & plaiſante à voir. Endementiers, tout le tẽps que demourerez illec, loiſible vous ſera les vnes fois de ioüer aux tables, les autres de harper & chanter lais plaintifs, & vne fois le iour de parler tout haut à par vous, vous doulouſant & lamentant de Dame Fortune, qui de tous hommes temporels ſe ioüe, & en cét encombrier vous a ietté, vous eſloignant de voſtre amie. Car c'eſt ainſi, ſi bien m'en ſouuient, qu'en ſouloient vſer tous les preud'hommes qui en tel cas ſe ſont trouuez. A tant, beau Sire, adieu vous command, & ſuis,

Le tout voſtre,

Le Cheualier inconnu.



RESPONSE DE MONSIEVR le Comte de sainct Agnan à la lettre de l'Autheur.

AV TRES-COVRTOIS, TRES-EXCELLENT & tres-renommé Cheualier Voiturio, qui du nom d'Inconnu se clame; Guilan le pensif desire honneur & ioye, & mande humble mercis.

DEA, Cheualier inconnu ! auois-je pieça vers vous rien comparé qui de tant gorgiase faueur fut digne ? certes, pas n'eusse cuidé qu'en tel encombrier si doux confort me fust auenu, par lequel est ma greuance moult amendée. Or appert-il bien maintenant que pas n'estes apprentif de bonnes œuures faire, quand à si dolent Cheualier par deuis proufitables & duisans reboutez le cœur en la fouëlle. Pour certain, tres-cher Sire, moult estes à priser, & greigneur homme deuez estre que pas ne voulez apparoir, quand vostre nom mussez apres courtoisie tant especiale. En cette maniere ouura iadis le Damoisel de la Mer, fleur de toute Cheualerie, quand apres auoir rué ius le plus fier ribaud de la contrée, & sa

mesgenie déconfite, il se retrahit vers son tref moult viste, tenant la chiere basse, & le vis sur costé, ne voulant pour riens à nulli se manifester. Ce m'aid Dieux, Sire, ie ne me deporteray d'acertener à tous qu'encore surpassé l'auez, & de ce n'ayez doutance. Cettuy ne fit que mettre à mort vn outrageux paillard, & vous auez redonné la vie à iouuencel afflict & mat, comme n'agueres effroyé; Or bon Cheualier, puisque tout de mon fait voulez connoistre, ia n'en serez desdit, & moult voulentiers de mon estat vous deuiseray, & vous diray. Qu'vn iour sur le vespre, ayant harpé & chanté vn lay moult douloureux & plaintif, comme pouuoit estre cil du pauure Tristan de Leonnois, voguant en sa barque apres la playe enuenimée par luy receuë par le Morhoult d'Irlande; ie m'endormis moult fort, & cheus à bouchons sur le pauement, où longue espace on me laissa gesir. Si cuidoye estre en vn vergier entre cointes pucelles & gentils varlets, ayant les aucuns surcots de tiretaines, & les autres robbes de sandal. Si estions seans sur poisles à or battu, en soulas & esbatemens deuisans & bruyants moult fort. Mais endementiers, vint entrer au vergier vn grand vilain mal façonné & rebarbatif, qui en son poing tenoit baston nouëux à guise de massuë, & bien sembloit estre mal pautonnier & felon. Si se cria sur moy le glouton comme forcené, disant: Et cuides tu paillard issir ainsi sans moy de la chartre où tu es detenu? Lors il me ferut parmy le pis, tant outrageusement qu'agenoüiller me fit, & rechignant moult laide-

ment s'en alla disant : Or suis-je par mon droict nom le Temps appellé, n'espere sans mon ayde issir du Chastel ; & ainsi que me guermentoye, ie vis prés de moy vn noble prud'homme luisant comme vn escarboucle. Moult beau Clerc estoit iceluy & de plaisant regard. Si estoit en haut siege assis, & Villes, Chastels, Tours, Cheualiers, armes, bannieres, & escus de moult de couleurs gisoient à ses pieds, & vn vermeil sandal faisoit son couurechef & sa robbe. Iceluy me cria tout souëfuement ; Or as entendu, amy, ce que le Temps t'a dit : mais qu'il s'accorde à ta saillie, moult tost te deliureray. A tant, mon somme fina, & trouuay prés de moy vostre missiue, & de l'autre part vn liuret moult ancien, où estoit icelle prophetie ;

Quand ieune Cheualier de suaue nature,
Prendra du hardement en l'oscure maison,
Assez pour enuoyer missiue au grand Voiture :
Cil qui porte vermeil, en armes & vesture,
Et dont par tout le los bruit sans comparaison ;
Connoissant qu'il est ia de pardonner saison,
Auec trois doigts fera de sept huis ouuerture.

Adonc cuiday qu'en brief pourroye de la chartre issir, quand par deux fois pieça auoye eu dormant quasi le mesme songe. Car encores moult bien du premier me remembroit, dont au preux Comte Guicheus auois narré toute la vraye histoire. Donc ay-je noté, Sire Cheualier, par moult d'enseignemens, comme à iceluy Guerroyeur qui porte vermeilles connoissances, & qui tant d'apertises d'armes a faites, estoit ma

deliurance reſeruée, & par voſtre eſprit tout remply de doctrine, & clarté d'engin y ſuis derechef confirmé. Dieu ayt part à icelle emprinſe, & veüille labeurer auec luy, afin qu'en bref enſemblement allions viſiter en ſon hebergement le bon Comte Guicheus, que i'honore moult & priſe. Ie ſuis, à foy de Cheualier,

Tres-cher Sire,

Le tout voſtre, Dom Guilan
le penſif, Sire de l'Iſle
inuiſible.



AVX TRES-EXCELLENS, belliqueux, inuictiſſimes & inſuperables Cheualiers, le Comte Guicheus, le Cheualier de l'Iſle inuiſible, & Don Arnaldus;

Salut, honneur, victoire & triomphe.

CE m'aid Dieux, Beaux Seigneurs, moult eſtes gracieux & courtois, quand eſtant dans de ſi groſſes beſognes, comme ores vous trouuez, de cettuy voſtre Cheualier auez daigné vous reſſouuenir, & me donner preuues ſi notoires de voſtre benignité & bon vouloir, que oncques ne ſera en ma puiſſance de le pouuoir deſſeruir. Or iaçoit que de moult grand temps vous aye touſiours honorez & ſeruis, moult outrageux feroye, ſi ie, par cette ſeule voſtre lettre, ne m'en tenoye à moult bien payé, & grand niceté ſeroit à moy, ſi ie cuidoye vous en pouuoir rendre remercimens condignes. Or voudroiſ-je, beaux Sires, qu'il m'euſt couſté le meilleur Chaſtel que oncques ie conquis, & que loiſible me fuſt de moy bouger de ceſtuy lieu, pour vous aller dire moy-meſme mon penſement ſur ce, & le reſſentiment que i'ay de l'honneur que à moy voſtre homme lige auez

voulu faire. Par mon chief, rien ne me retiendroit, que ie ne prisse huy les galops,& irois vers vous de tel randon, qu'ainçois qu'il fust heure de nonne, aurois cheminé plus de cinquante lieuës Anglesches, & me rendrois auant le vespre dans vostre tref. Aussi bien quand ie me ramentois comme estes sur le point de ferir sur ennemis, & de vous parmy eux mesler, si qu'à toute heure il m'est auis que d'icy i'oy la noise de la bataille, le hannir des cheuaux, le froissis des lances, le chapelis des armes, & le martelis des espées, ie me hontoye moult durement à par moy & me tiens à honny & recreant Cheualier, quand ie ne puis en celle achoison estre prés de vous, & là en voyant vos actes cheualeureux, & vos beaux faits d'armes, me parforcer à les imiter, & moy rendre digne de l'acointance de tels preud'hommes. Ores que le ioly mois de May renouuelle toute chose creée, & que tout noble cœur se sent espoindre du desir d'armes & prouësses faire, vous cheminez par monts & par vaux gorgiasement armez iusqu'aux dents, tenans vos glaiues es poings,& ores les pannoyant entour vos chiefs, ores vous polissant en vos armes, ores vous affichant és estriers, ne songez qu'à lances briser, percer escus, & desmailler hauberts; cheminez par nieules & par bruines à l'ardeur du Soleil, & au ray de la Lune, mangez moult petitement & mauuaisement dormez, vous leuant souuentefois ains qu'il soit bien adiourné: pour mettre vos corps à peine & à trauail, à danger d'estre détranchez à mains de gloutons, & d'estre fe-

lonneuſement occis. Là où ie, las & chetif, en cette cité par enchantemens mauuaiſement detenu, paſſe les iours entiers à moy ſollacier & déduire auecque gentes pucelles, plus blanches que fin albaſtre mis à point de fin vermeil; ores nous ombroyant ſous vertes feüillées, ores en plaiſans vergers nous eſbattãt, & tantoſt nous eſbanoyant en riches feſtins, où toutes guiſes de mets nous ſont ſeruis, & toutes ſortes d'eſpiceries. Et les vnes fois, quand de tels bobans ſuis recreu, & qu'abondance de ſoulas me fait deſirant de ſolitude, ie me retrais l'oriere d'vn bois, où ſur le clair rieu d'vne fontaine, & là aſſis ſur l'herbe tendre & menuë, ie me delecte à voir en ioyeuſes Chroniques, les faits & geſtes des anciens Cheualiers, les hautes auentures qu'ils ont miſes à chief, & les perilleuſes queſtes qu'ils ont empriſes, pour los & Amour de leurs Amies aquerre. En cette maniere, ie vis ſans meſaiſe, deſtourbier, ne diſtraite de quelconque choſe, me couchant alors que meilleur me ſemble, & me leuant à l'heure que plus me plaiſt: ſans eſtre oncques éueillé de bruit de bucines, trompettes & cors Sarazinois. Or Seigneurs Cheualiers, combien cét eſtat de vie eſt angoiſſeux, ie ne doute mie que bien ne le iugiez, car trop mieux que moy ſçauez, que riens tant ne peſe à gentil cœur, comme oyſiueté & moins greue trauail que muſardie: & de ce aduiendra ſans faille, qu'apres que de ce ſiecle ſeray ſorty, onc nulle mention de moy ne ſera faite, non plus que ſi ie fuſſe eſté vn Cheualier de Cornoüaille. Et de vous,

au

au rebours, quand de cette vie terrienne iſtrez, en trouuerez vne autre imperiſſable, és regiſtres & memoires des hommes; liures infinis en toutes langues reſonneront vos hauts faits & proüeſſes, & aurez nom à iamais perpetuel. Laquelle choſe, & de ce ne doutez, eſt de prix infiny, & tel que trop cherement ne la pouuez-vous acheter, quand meſme, pour ce de bras & de jambes ſeriez mehaignez, & qu'en auriez les teſtes fenduës iuſques aux yeux. Partant, beaux Seigneurs, ie vous alloüe que vous regraciez fortune, qui en point vous a mis, que tout haut bruit & exaltation pouuez acquerre, & pourtant ne me tourniez à blaſme, ſi en ceſtuy lieu plus long-temps ie demoure, où force d'enchantement & neceſſité de deſtin me retient.

Pour nouuelles, ie vous mande que meſſagiers ſont icy venus de maintes parts, qui apporté nous ont que depuis peu, és marches d'Italie s'eſt fait le plus beau fait d'armes qui onques arriua, depuis que Cheualiers ceignent eſpée. Or deuez-vous ſçauoir beaux Seigneurs, que en icelle terre, du long du fleuue que les Gregeois appelloient Eridan, qui moult eſt roide & parfond; eſtoit deſcendu vn Geant deſpiteux & felon. Cettuy accompagné d'vne gent moult noire, & de couleur de ſuye, mais aſpre, fiere & outrageuſe; pilloit, degaſtoit & deſertoit le païs, ſi que c'eſtoit vne hydeur; & apres maints outrages auoit iuré qu'il prendroit à force vne Damoiſelle, qui Cazalie eſt nommée, moult priſée & cherie de ceux du païs, & de

maints grands Seigneurs d'étranges terres desirée, comme celle qui est de moult beau viaire, & bien adressée de touts ses membres, si auenante & de si plaisant regard que c'est vn desduit à regarder. Or l'auoit le felon promise à son seigneur le Soudan des Iberiens, qui pieça de long-temps la conuoitoit, pour la mettre en seruage & luy tollir son hôneur, ainsi comme il a fait de mainte autre que le Geant a mises en sa ballie: dont il a pris les vnes à viue force, & plusieurs autres par barrat & mal engin. Car de telles Damoiselles conuoiteux est le Soudan à demesure, si que l'en dit que toutes les desire, & oncques n'en pourroit estre assouuy. Or l'auoit le Geant à tout son ost en telle guise assiegée que pas ne sembloit qu'il fust au pouuoir humain de luy en quelque maniere porter ayde. Moult tendrement ploroit la Pucelle, moult fort se demenoit, se détordant & guermentant durement, comme celle qui à grand méchief estoit, mais de ce riens ne luy valloit, & de nully n'estoit secouruë: car les Seigneurs du païs pas n'auoient la force ne le hardement de durer contre le Geant. Tant qu'à chief de piece, le Cheualier faé aux vermeilles connoissances, qui tout oyt, tout sçait & tout peut, a ouï de loin les piteux cris de la chetiue: dont fut fort dolent & courfé en son cœur, car il ayme la Pucelle par bonne amour & sans vilenie, seulement pour la franchise d'elle garder, & d'autres fois de tels mechiefs l'a deliurée. Iceluy en donna tantost auis à l'inuincible Cheualier qui porte d'Azur à trois fleurs d'or, qui de long-temps a

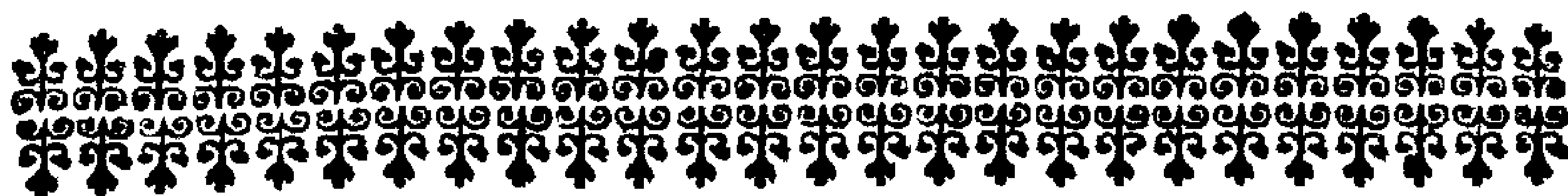
pris la Damoiselle en sa garde. Ces deux ne purent pas tirer celle part, pour estre cettuy point embesognez en vne grosse guerre qu'ils menoient dans le païs qui autrefois appellé estoit la Sylue Carbonniere, & maintenant communément est dit le païs de Flandres; si qu'ils auiserent entre eux par bon conseil, de mander à ce secours vn preux & belliqueux Cheualier, qui de tel hardement est, que oncques chose, tant dangereuse pût estre, ne luy sembla difficile à mener à fin. Cestuy de tous est nommé Harcuriel des Isles perilleuses, & a esté ainsi appellé pour vn moult grand fait d'armes, qu'il fit en vn païs de mer, si perilleux & si estrange, qu'à tousiours-mais en sera faite mention. Iceluy à tout la Caualerie que pour lors put trouuer, alla donner sur l'ost du Geant qui mie ne s'en doutoit: là y eut moult caueuse & cruelle bataille, si que l'en dit que depuis l'assemblée qui se fit entre Sidrac & Tantalon, au couronnement du Roy Gadiffer, onc on ne vit si hautes prouësses exploiter, si grands coups d'espée ruer, ne si beaux coups de lances ferir. Au definement, la deconfiture tourna sur les gloutons, & contrarieté aduint au Geant, qui combatit à tel méchief, que toute sa mesgnie fut mise à occision, & luy tellement atourné, que les maistres qui l'ont veu, dient que d'huy en vn an ne sera en estat de porter armes, & que de moult grand temps n'aura talent de Damoiselles vilener, ne leur faire outrage. Or, beaux Seigneurs, à Dieu vous command, qui vous doint pareille fortune, & suis,

Le tout vostre, VOITVRIO



LETTRE ESPAGNOLE A VNE Dame, en luy enuoyant le verbe *I'aime, tu aymes.*

LE deue parecer eſtraño à V. S. que en las dos primeras palabras aya dicho tan gran verdad y tan grande mentira. Pero en eſſo puede ver quan razonable es Amor à quien ama. Pues los que hizieron las reglas de las palabras ſegun la razon de las coſas, en diziendo Yo amo, *luego dixeron* tu amas, *como ſe fueſſe neceſſario amando el vno, que el otro le ame. Aſſi ſarà juſto que de buena gana diga V. S.* Yo amo, *pues ay tanto tiempo que lo digo. Y ſin canſarſe la memoria, en ſabiendo eſſa palabra, luego ſabrà vna lengua que es la de Amor, mas linda que la Eſpañola, y mucho mas eſtendida, porque eſſa ſe habla por todo el Mundo, y no ay rincon en las Indias donde no ſe entienda. V. S. que huye de las reglas, y que no quiere aprender ſino lo que ſe enſeña en vn dia, mas guſto deve tener de eſta que de ninguna otra, pues ſe ſabe en vn inſtante, y en las coſas de Amor no ſolamente no ay regla, mas aun ſeria defeto tener alguna. Hablela por ſu vida V. S. y no ſea verdad que en tres años no le aya podido aprender vna lengua que haſta las niñas ſaben.*

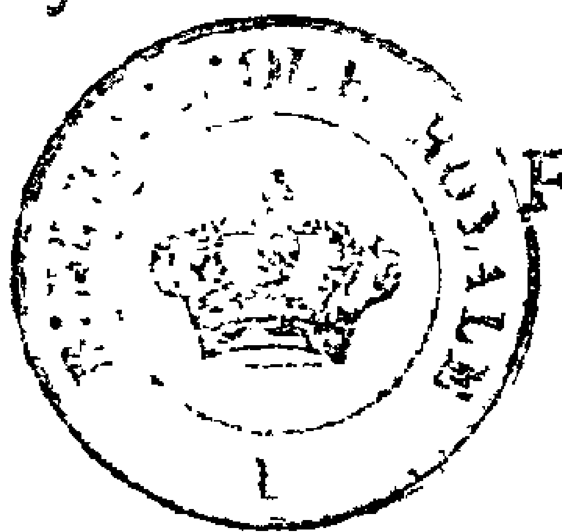


ROMANCE.

FVERA, fuera, aparta, aparta,
Que Amor entra por la plaça,
Quadrillero de galanes;
Doze lleua en ſu quadrilla
De diferentes libreas.
Los vnos de argenteria,
Y de oro fino los otros,
Que pudieran en el Cielo
Competir con las eſtrellas.
Varias y luſtroſas ſedas
Los demas van adornando
Pardas, azules, moradas,
Pajiças y carmeſies.
Con nacaradas marlotas
Y con verdes albornozes,
Van desfiandò rubies,
Y luzientes eſmeraldas.
Los vnos de amor y zelos
Lleuan la color quebrada,
Los otros en viuo fuego
Van muriendo por ſu dama.
Paſſan con mucho donayre
Con orden y bizarria,
Cada qual por ſi viſtoſo,
Moſtrando gran gallardia.

Passan los doze galanes
No las calles de Granada,
Viuarambla o Zacatin,
Mas por la sala de Iulia.
Viene ella con tales brios
Con tal ayre y gentileza
Que de quien tiene alma y ojos
Lleua los ojos y el alma.
Tan bien no parece el Alua
Quando entre doradas nubes
Vertiendo flores y perlas
Viene a despertar el dia.
Poca grana y mucha nieue
Van compitiendo en su cara,
Y entre lirios y jazmines,
Assomanse algunas rosas.
Buelan mil tiernos Amores
Alumbrando su belleza,
Sus ojos graues y bellos,
Vnos matan y otros crian.
Matan los mas atreuidos,
Y los niños van criando,
Hasta que sepan hablar,
Y puedan llamarla madre.
Cercada de luz y rayos
Se encuentra con la quadrilla,
Y los discretos galanes
Han llegado a su presencia.

Pierden ellos ſus colores,
En viendo las de ſu cara,
Y admirados ſe quedaron
Sin vozes almas y lenguas.
Atentos la eſtan mirando
Sin poder dezir palabra,
Que delante de tal dama
No ay galan que no enmudezca.
En ora buena llegueys
(Dixo la hermoſa Chriſtiana)
Que galanes tan callados
Lo pueden ſer de Diana.
Toman ſu aſſiento con ella
Los vnos en los cabellos,
Los otros cerca del pecho
Que afrenta las azucenas.
Parece que toman vida
Los que acierran à tocarla
Que muy bien puede dar vidas
Quien tantas almas poſſee.
O Iulia diſcreta y bella
Entre quantas han nacido,
El dia que tu naciſte
Grandes ſeñales auia.



FIN.

POESIES

POESIES
DE
MONSIEVR
DE
VOITVRE.



POESIES DE MONSIEVR DE VOITVRE.

ELEGIE.

BELISE, ie ſçay bien que le Ciel fauorable,
A joint à vos beautez vn eſprit adorable,
Qui ne ſçauroit loger au monde dignement,
Que dans vn ſi beau corps, ou dans le Firmament.
Ie ſçay que la Nature, & les Dieux auec elle,
Ne font plus rien de beau que ſur voſtre modelle,
Et qu'ils ſe priſent moins d'auoir baſty les Cieux,
Que d'auoir acheué l'ouurage de vos yeux.
Car, enfin, ie l'auouë, & dedans ma colere,
Malgré-moy ie le dis, ſans deſſein de vous plaire,

Le Soleil qui voit tout, dessus & dessous l'air,
Ne voit point de beauté qui vous puisse égaler;
Et n'en verra iamais, quoy qu'il tourne le monde,
Et que souuent soy-mesme il se mire dans l'onde.
L'Amour n'a rien de beau, d'attrayant, ni de doux,
Point de traits, ni de feux, qu'il n'emprunte de vous,
Vos charmes dompteroient l'ame la plus farouche,
Les Graces, & les Ris parlent par vostre bouche,
Et quoy que vous fassiez, les Ieux, & les Appas,
Marchent à vostre suite, & naissent sous vos pas.
Toutes vos actions meritent qu'on vous ayme,
Et mille fois le iour, sans y penser vous-mesme,
Vos gestes, vos regars, vos ris, & vos discours,
Font mourir mille Amans, & naistre mille Amours.
Mais dans ce bel amas de graces sans pareilles,
Ce tableau racourcy de toutes les merueilles,
Ie voy beaucoup de manque, & d'inégalitez,
Et d'aussi grands defauts, que de grandes beautez.
La Nature amoureuse, en vous mettant au monde,
S'efforça de vous faire icy bas sans seconde,
Et prodigue, employa ses plus riches tresors,
A vous former les traits de l'esprit & du corps.
Mais lasse sur la fin d'vn si penible ouurage,
Elle vous a mal fait l'humeur & le courage.
Ces deux manquent en vous, & ternissent le teint
Des plus viues couleurs, dont elle vous a peint.
Ils en ostent l'éclat, & laissent vne tare
Au plus riche ornement dont la terre se pare;

Car auec vn defaut si digne de mespris,
Vostre beauté s'efface, & rauale de prix;
Vos yeux, ni vos attraits, n'ont plus rien d'estimable,
Et parmy tant d'Amours, vous n'estes point aymable.
Pardonnez-moy, Belise, & souffrez doucement,
Que libre desormais ie parle franchement,
Cette vnique beauté dont vous estes ornée,
N'aura iamais pouuoir sur vne ame bien née,
Vostre Empire est trop rude, & ne sçauroit durer,
Ou s'il s'en trouue encor qui puissent l'endurer,
Auec tant de mespris, & tant d'ingratitude,
Ce sont des cœurs mal-faits, nez à la seruitude,
Ou de mauuais esprits, qui des Cieux en courroux
Ont eu pour chastiment d'estre amoureux de vous.
De loüange, & d'honneur, vainement affamée,
Vous ne pouuez aymer, & voulez estre aymée,
Et vostre cœur altier croit mettre entre les Dieux
Ceux qu'il souffre mourir en adorant vos yeux.
Que si quelqu'vn, poussé de son mauuais genie,
Tombe dessous le joug de vostre tyrannie,
Il faut qu'il se haïsse, & que dés ce moment,
Il deuienne ennemy de son contentement.
Car vous ne croiriez pas, (tant vous est inhumaine)
Qu'il ait beaucoup d'amour, s'il n'a beaucoup de peine.
Vous voulez qu'il soit pasle, & que plein de langueur,
Il s'afflige sans cesse, & se ronge le cœur;
Que l'ombre d'vn soupçon luy donne cent allarmes,
Que vos moindres despits le fassent fondre en larmes,

Qu'il soit, hors de propos, desfiant & jaloux,
Iamais content de luy, iamais content de vous,
Qu'il souspire tousiours, & vous nomme cruelle;
Lors vous estes contente, & croyez estre belle,
Et vostre cruauté parmy tant de tourmens,
Se baigne dans les pleurs, que versent vos Amans.
Que si par fois d'amour vostre ame est allumée,
C'est vn feu passager qui se tourne en fumée,
Pareil à ces brandons qui bruslent vne nuit,
Errans à la faueur du vent qui les conduit,
Qui luisent pour nous perdre, & si l'on ne s'en garde,
Conduisent à la mort quiconque les regarde.
Vous bruslez de la sorte, & sans sçauoir comment,
Vos plus chaudes amours ne durent qu'vn moment.
Vous ne sçauez que c'est d'vne flamme constante,
Toute chose vous plaist, & rien ne vous contente,
Et vostre esprit flottant entre cent passions,
A beaucoup de desseins, & peu d'affections.
Plus leger que le vent qui porte les tempestes,
Il change tous les iours de nouuelles conquestes,
Et n'estimant iamais ce qu'il peut posseder,
Il gagne toute chose, & ne peut rien garder.
Car vostre vaine humeur, apres vne victoire,
En mesprise le fruit, & n'en veut que la gloire.
Et de tant d'amitiez faites diuersement,
N'en ayme que la fin, & le commencement.
D'vn amant qui vous vient, vous aymez les aproches,
D'vn autre qui s'en va, les cris, & les reproches,

La nouueauté vous plaist, & ne se passe iour,
Que vous ne fassiez naistre ou mourir quelque Amour.
Vous estes sans arrest, foible, vaine, & legere,
Inconstante, bizarre, ingrate, & mensongere,
Pleine de trahisons, sans ame, & sans pitié,
Capable de tout faire, horsmis vne amitié.
Celle que vous m'auiez par tant de fois iurée,
Qui deuoit surpasser les siecles en durée,
Et ne se démentir qu'auec le Firmament,
Si belle, & si parfaite en son commencement,
Et dont la belle flamme icy bas sans seconde,
Deuoit durer encor apres celle du monde,
A la fin s'est esteinte, & contre vostre foy,
Vous en fauorisez vn moins digne que moy.
Regardez-vous, Belise, & parmy tant de graces,
Ne souffrez plus en vous des qualitez si basses,
Et sur tant de vertus, & de perfections,
Releuez vostre cœur, & vos affections.
Ne laissez rien en vous capable de desplaire,
Faites-vous toute belle, & taschez de parfaire
L'ouurage que les Dieux ont si fort auancé,
Et vous seule, acheuez ce qu'ils ont commencé.



ELEGIE.



ELLE Philis, adorable merueille,
Puisque mon cœur, malgré-moy, me conseille
De me remettre encor dans les tourmens,
Dont vos rigueurs affligent vos Amans;
Ie le veux croire, & suiure le genie
Qui me r'engage en vostre tyrannie,
Et m'embarquer dessus la mesme mer,
Où i'ay pensé tant de fois abysmer.
Le mesme iour que vostre cœur de roche,
Blessa le mien d'vn iniuste reproche,
Et qu'vn soupçon par vous vainement pris,
Me fit connoistre à plein vostre mespris;
Ie fis dessein d'estouffer en mon ame
Tous les pensers qui nourrissoient ma flame,
Et d'arracher, au fort de mon courroux,
Ce que i'auois de passion pour vous;
Et si ie puis le redire sans crime,
Auec l'amour oster encor l'estime.
Vous n'eustes plus pour moy, dans ce moment,
Tous les attraits qui m'alloient enflamant,
De vos beaux yeux les rayons s'eclipserent,
Et tout à coup vos graces vous laisserent,
Ie ne vis plus vostre extréme beauté,
Et ne vis rien que vostre cruauté.

I'eus

I'eus honte alors de vostre ingratitude,
De ma foiblesse, & de ma seruitude,
Et des ennuis indignement souffers,
Depuis qu'Amour me tenoit dans vos fers.
Dans cét instant ie vis dans ma pensée
Tous les mespris que mon ame offensée,
Humble, captiue, & sans ressentiment,
Auoit receus de vous trop laschement.
Il me souuint de toutes vos rudesses,
De tous mes maux, de toutes mes tristesses,
De tant de pleurs vainement espandus,
Tant de souspirs de vous mal-entendus,
Tant de dépits, & de mortelles craintes,
Tant de regrets, & d'amoureuses plaintes,
De desespoirs, de langueurs, & d'ennuis,
De tristes iours, & de fascheuses nuits;
Sans que iamais i'eusse pû dans vostre ame,
Voir seulement vn rayon de ma flame;
Ni vous reduire à monstrer par pitié
Vn trait d'amour, ni mesme d'amitié.
Lors ma raison promptement r'appelée,
(Qui loin de moy se tenoit exilée
Depuis qu'Amour m'auoit mis sous sa loy,)
Osa paroistre, & se monstrer à moy.
En arriuant elle esteignit la flame
D'ire, & d'amour, qui brusloit dans mon ame,
Rendit la veuë à mon entendement,
Et luy permit de iuger sainement.

En la voyant tous mes desirs s'enfuirent,
Mes sentimens à ses loix obeïrent,
Et dés long-temps mon courage irrité,
S'arma pour elle, & cria Liberté.
Tout fut reduit en son obeissance,
Et mon amour redoutant sa puissance,
Et perdant lors le tiltre de vainqueur,
Se retira dans le fond de mon cœur.
Plein d'vne ioye, & d'vn repos extresme,
Il me sembla n'estre plus qu'à moy mesme,
Maistre absolu de mes affections,
Ie creus auoir dompté mes passions,
Et fus vn temps (vaine & foible victoire)
Sans vous aymer, ou du moins sans le croire:
N'aspirant plus qu'aux solides plaisirs,
I'auois reglé ma crainte, & mes desirs,
Ie n'auois plus de fascheuses pensées,
Ie me riois de mes erreurs passées,
Et m'estonnant de mon aueuglement,
Ne pensois plus qu'à viure heureusement.
Ainsi, Philis, mon ame reuoltée,
Creut pour iamais estre desenchantée,
Et mon courage auecque ma raison,
Rompit ma chaisne, & força ma prison.
Mais ie fis pis, & commis vne offense,
Digne qu'Amour en ait pris la vengeance,
Et qu'à iamais vn triste souuenir
Me la reproche, & m'en sçache punir.

M'estant sauué du plus rude seruage,
Qui tint iamais vn genereux courage,
Ie m'estimois le premier des humains,
D'auoir remis ma franchise en mes mains;
Quand la frayeur de retomber aux vostres,
Me fit resoudre à me jetter en d'autres,
Et me ranger sous l'empire plus doux,
D'vne qui sçeust me garder contre vous.
Mon ame estant dans le choix balancée,
La belle Iris me vint en la pensée,
La belle Iris, dont la grace & les yeux
Ont sceu charmer les hommes & les Dieux,
Iris, l'amour de la terre & de l'onde,
Si vos beautez ne luisoient point au monde,
Et qui sembloit m'asseurer doucement,
Par ses regards, d'vn meilleur traittement.
Ie me fis donc esclaue volontaire,
Et pris deslors plus de soin de luy plaire,
I'ay souspiré, i'ay prié, i'ay pressé,
Ie me feignis languissant & blessé;
Ie luy juray que ie mourois pour elle,
Et que iamais vn Amant plus fidelle,
Plus enflammé, ni plus constant que moy,
Ne se verroit souspirer sous sa loy.
Puis, ie loüois en elle toutes choses,
Son teint de lys, & sa bouche de roses,
Son cœur de Reyne, & sa grande bonté;
Mais dessus tout, ie loüois sa beauté,

Et la faiſois ſi brillante & ſi belle,
Qu'elle effaçoit toute choſe auprés d'elle.
Les diamans, les perles, & les fleurs,
Les plus beaux iours, les plus viues couleurs,
Le teint du Ciel au leuer de l'Aurore,
L'Aurore meſme, & le Soleil encore,
Lors que plus clair il paroiſt dans les Cieux;
Mais ie me teus de vous & de vos yeux,
Et retenu par vn reſpect extréme,
Ma bouche, au moins, ne fit point de blaſphéme.
Enfin, ie fus eſcouté doucement,
Et ſans diſpute auoüé pour Amant.
Quittant pour moy ſa fierté naturelle,
La belle Iris ne me fut point cruelle,
Elle approuua mes deſirs & mes feux,
Elle receut mon amour & mes vœux,
Et me fit voir toutes les apparences
Dont les Amans forment leurs eſperances.
I'auoüe auſſi qu'vn ſi doux traittement,
Fit naiſtre en moy quelque reſſentiment,
Non pas d'amour; car mon ame parjure,
Ne pût iamais vous faire cette injure;
Mais d'amitié ſi ſenſible, qu'vn jour
Ie penſois bien la changer en amour.
Ie m'efforçois de découurir en elle,
Les meſmes traits qui vous rendent ſi belle,
Cette douceur, & ces diuins appas,
Dont vous donnez la vie & le treſpas,

De vos beautez la grace incomparable,
De vostre esprit la grandeur admirable,
Cés entretien si charmant & si doux;
Mais tout cela ne se trouue qu'en vous.
Ie voyois bien qu'elle estoit animée
D'vne beauté capable d'estre aymée,
Ie remarquois en elle cent attraits,
Mais nullement ces flames & ces traits,
Ces traits mortels, & ces diuines flames
Dont vos beaux yeux frappent toutes les ames.
Combien de fois, admirant vos beautez,
Ou vostre grace, ou les viues clartez
De vostre esprit, ay-je dit en moy mesme,
Ha! que Philis est digne que l'on l'ayme,
Et que le sort me traite rudement,
De m'empescher de mourir en l'aymant!
Mais cependant, ie sentois en mon ame
L'effet caché d'vne secrette flamme,
Qui se glissoit jusques dedans mes os,
Troubloit ma vie, & m'ostoit le repos;
I'estois par tout resueur, & solitaire,
Et quoy qu'Iris pitoyable pût faire,
Pour adoucir ma peine, & mon tourment,
Ie n'en sentois aucun soulagement.
Je n'estois plus si content auprés d'elle,
Je commençois à la trouuer moins belle,
Et souspirant sans connoistre pourquoy,
N'estois content ni d'elle, ni de moy,

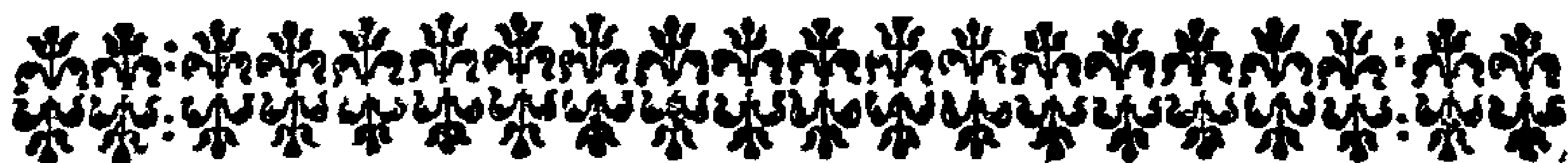
Souffrois tousiours, & mon ame inquiete,
Ne trouuoit rien dont estre satisfaite;
Mais, à la fin, ma douleur s'augmentant,
Je vis le mal qui m'alloit tourmentant,
Je reconnus, apres beaucoup de peines,
Le feu vainqueur qui brusloit en mes veines,
L'Amour caché dés long-temps en mon cœur,
Auoit repris sa premiere vigueur;
Dans vos beaux yeux il se forgea des armes,
Sur vostre bouche il prit de noueaux charmes,
Sur vostre bouche où se trouuent tousiours
Les Ris, les Ieux, les Graces, les Amours,
Et se formant des traits à son vsage,
De tous les traits de vostre beau visage,
Armé d'esclairs, & de foudres puissans,
Il r'engagea premierement mes sens,
Et poursuiuant plus outre sa victoire,
Auec mes sens, il me prit ma memoire,
Et surmontant ma foible volonté,
Vit mon esprit entierement dompté.
Lors tout à coup ie reuis en moy-mesme,
Le Repentir, & la Peur au teint blesme,
Les prompts Souhaits, les violens Desirs,
La fausse Joye, & les vains Desplaisirs,
Les tristes Soins, & les Inquietudes,
Les longs Regrets, amis des solitudes,
Les doux Espoirs, les bizarres Pensers,
Les courts Dépits, & les souspirs legers,

Les Deſeſpoirs, les vaines Défiances,
Et les Langueurs, & les Impatiences,
Et tous les biens & les maux que l'Amour
Tient d'ordinaire attachez à ſa Cour.
Ainſi, Philis, mon ame fut repriſe,
Ainſi deux fois ie perdis ma franchiſe,
Et, par mal-heur, tous les ſoins que i'ay pris,
Pour me ſouſmettre à l'empire d'Iris,
Et l'aſſeurer de mon amour fidelle,
N'ont rien ſeruy qu'à me faire aymer d'elle,
Et ie me vis, par vn ſort rigoureux,
En meſme temps ingrat & mal-heureux.
Ayant à part mes douleurs & mes peines,
Il faut encor que ie ſente les ſiennes,
Et que mon cœur, ſenſible à la pitié,
Ayt tous les maux d'amour & d'amitié.
Mais vous, pour qui ie ſuis en ces allarmes,
Vous, qui pouuez tout faire par vos charmes,
Apres m'auoir cauſé tant de mal-heurs,
Et fait verſer tant d'inutiles pleurs;
Rendez, enfin, mes plaintes terminées,
Belle Philis, changez mes deſtinées,
Et permettez qu'apres tant de tourment,
Ie puiſſe viure heureux en vous aymant.
Que ſi pourtant il vous plaiſt que ie meure,
Sans iamais voir ma fortune meilleure,
Ie vous l'accorde, & ne demande pas
Que vos bontez different mon treſpas;

Mais ſeulement qu'vne mort plus humaine
Tranche mes iours, & finiſſe ma peine;
Que ce ne ſoient vos iniuſtes meſpris,
Ni le regret d'auoir trop entrepris,
Ni le dépit de vous auoir ſeruie,
Ni vos rigueurs, qui m'arrachent la vie;
Mais qu'en repos i'abandonne le iour,
Reduit en cendre, & conſumé d'amour.



STANCES



STANCES.

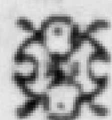
ESCRITES SVR DES TABLETTES.



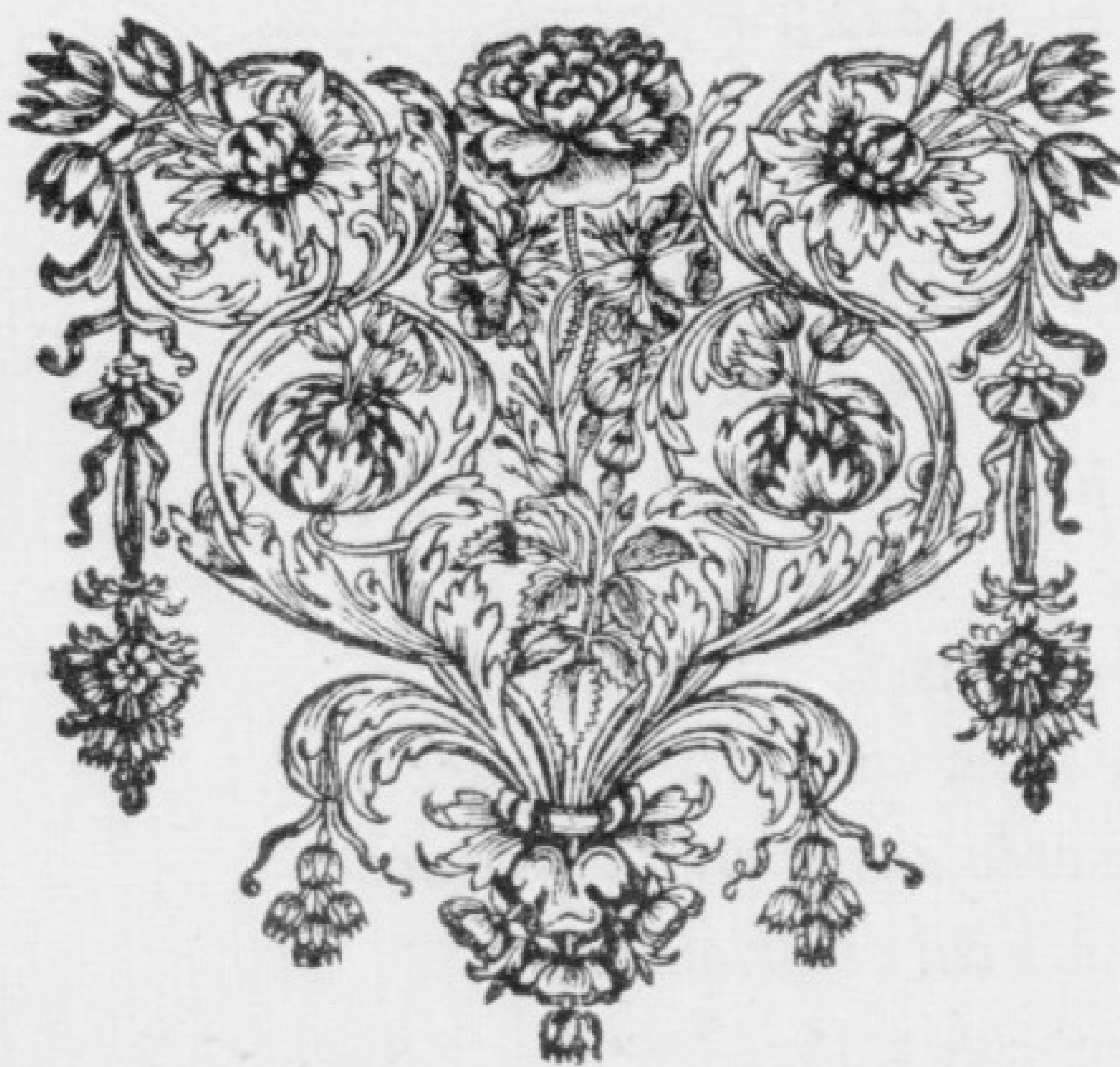
OICY mon amour ſur la touche,
Iugez s'il marque nettement,
Et ſi ſa pointe ſe rebouche,
Dans la peine & dans le tourment;
Mais en l'eſtat où ie me treuue,
Qu'eſt-il beſoin de cette preuue,
Pour vous monſtrer que ma langueur
Et que ma conſtance eſt extreme?
Ne le ſçauez-vous pas vous-meſme
Si vous m'auez touché le cœur?

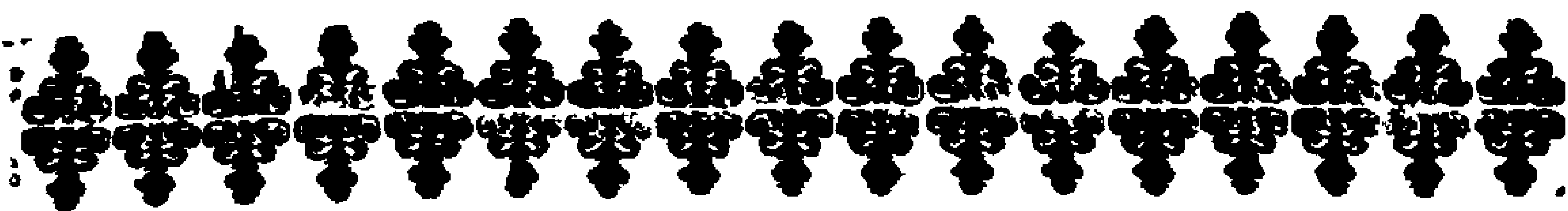


Ie croirois auoir trop d'amour,
Et de vous eſtre trop fidelle,
Si vous n'eſtiez qu'vn peu plus belle,
Que l'Aſtre qui donne le iour;
Mais puiſque le reſte du monde,
N'a rien de beau qui vous ſeconde;
Et que tout cede au Dieu vainqueur
Que voſtre bel œil empriſonne,
Il ne faut pas que ie m'eſtonne
Si vous m'auez touché le cœur.



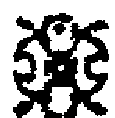
Vous ne sçauriez douter de moy,
Ni de la peine que i'endure,
Pour seruir vne ame trop dure,
Car la touche vous en fait foy;
Sans estre donc plus recherchée,
Souffrez aussi d'estre touchée,
Et despoüillez cette rigueur,
Qui rend vostre beauté farouche;
Ie vous puis bien toucher la bouche,
Si vous m'auez touché le cœur.





STANCES.

ESCRITES DE LA MAIN GAVCHE, SVR VN FEVILLET DES MESMES TABLETTES, QVI REGARDOIT VN miroir mis au dedans de la couuerture.

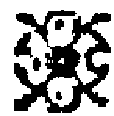




VAND ie me plaindrois nuit & iour
De la cruauté de mes peines,
Et quand du pur ſang de mes veines
Ie vous eſcrirois mon amour.



Si vous ne voyez à l'inſtant,
Le bel objet qui l'a fait naiſtre,
Vous ne le pourrez reconnoiſtre,
Ni croire que ie ſouffre tant.

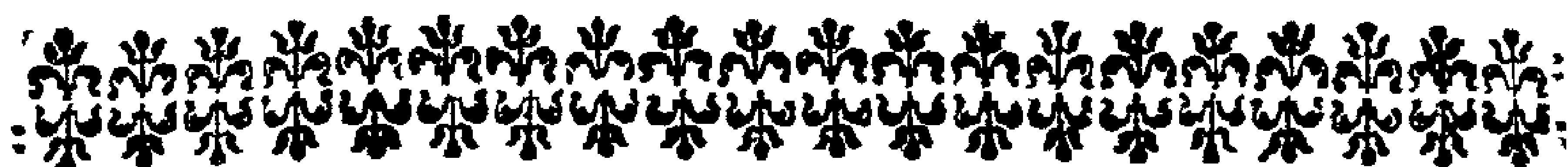


En vos yeux, mieux qu'en mes eſcris,
Vous verrez l'ardeur de mon ame,
Et les rayons de cette flame
Dont pour vous ie me trouue eſpris.



Vos beautez vous le feront voir,
Bien mieux que ie ne le puis dire;
Et vous ne le ſçauriez bien lire,
Que dans la glace d'vn miroir.

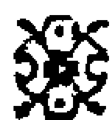




STANCES.



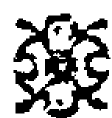
E soir, que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guerir mon esprit & le remettre en paix :
I'eus de vous, sans effort, belle & diuine Astrée,
La premiere faueur que i'en reçeus iamais.



Que d'attraits, que d'appas vous rendoient adorable!
Que de traits, que de feux me vinrent enflamer!
Ie ne verray iamais rien qui soit tant aymable,
Ni vous rien desormais qui puisse tant aymer.



Les charmes que l'Amour en vos beautez recelle,
Estoient plus que iamais puissans & dangereux;
O Dieux! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux aussi me virent amoureux!

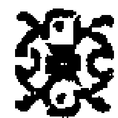


La rose ne luit point d'vne grace pareille,
Lors que pleine d'amour elle rit au Soleil,
Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube se réueille,
La face si brillante, & le teint si vermeil.

Cet objet qui pouuoit esmouuoir vne souche,
Iettant par tant d'appas le feu dans mon esprit,
Me fit prendre vn baiser sur vostre belle bouche,
Mais las ! ce fut plustost le baiser qui me prit.



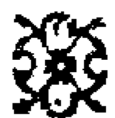
Car il brusle en mes os, & va de veine en veine,
Portant le feu vengeur qui me va consumant,
Iamais rien ne m'a fait endurer tant de peine,
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.



Mon ame sur ma lévre estoit lors toute entiere,
Pour sauourer le miel qui sur la vostre estoit ;
Mais en me retirant, elle resta derriere,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrestoit.

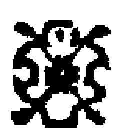


S'esgarant de ma bouche, elle entra dans la vostre,
Yvre de ce Nectar qui charmoit ma raison,
Et sans doute, elle prit vne porte pour l'autre,
Et ne luy souuint plus quelle estoit sa maison.

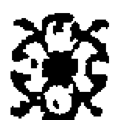


Mes pleurs n'ont pû depuis fléchir cette infidelle,
A quitter vn séjour qu'elle trouua si doux :
Et ie suis en langueur sans repos, & sans elle,
Et sans moy-mesme aussi, lors que ie suis sans vous.

Elle ne peut laiſſer ce lieu tant deſirable,
Ce beau Temple où l'Amour eſt de tous adoré,
Pour entrer derechef en l'Enfer miſerable,
Où le Ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.



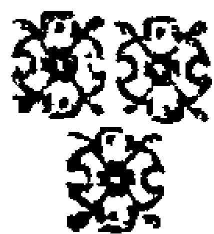
Mais vous, de ſes deſirs unique & belle Reyne,
Où cette ame ſe plaiſt comme en ſon Paradis,
Faites qu'elle retourne, & que ie la reprenne
Sur ces meſmes œillets, où lors ie la perdis.

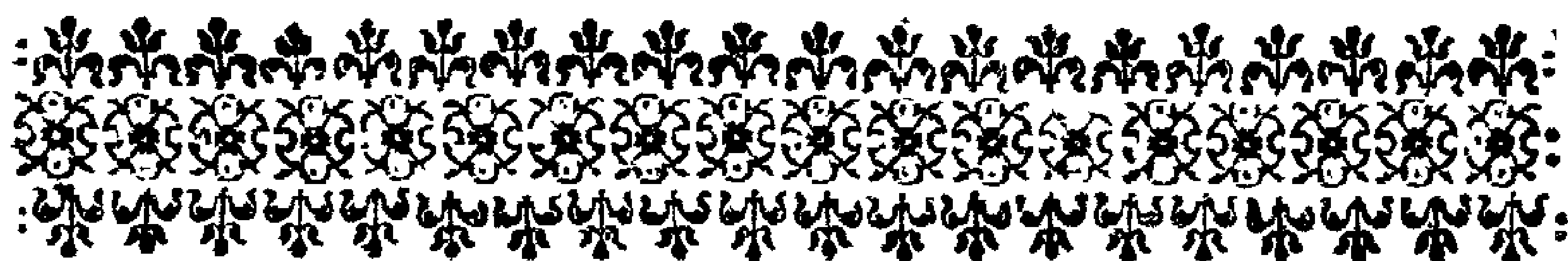


Ie confeſſe ma faute, au lieu de la défendre,
Et triſte & repentant d'auoir trop entrepris,
Le baiſer que ie pris, ie ſuis preſt de le rendre,
Et me rendez auſſi ce que vous m'auez pris.



Mais non, puis-que ce Dieu dont l'amorce m'enflame,
Veut bien que vous l'ayez, ne me la rendez point;
Mais ſouffrez que mon corps ſe rejoigne à mon ame,
Et ne ſeparez pas ce que Nature a ioint.





STANCES.

SVR LE MESME SVIET DES PRECEDENTES.



ORS qu'auecque deux mots que vous daignastes dire,
Vous sçeustes arrester mes peines pour iamais,
Et qu'apres m'auoir fait endurer le martyre,
Vous m'ouuristes les Cieux, & me mistes en paix.



Mille attraits, dont encor le souuenir me touche,
Couurirent à mes yeux vostre extréme rigueur,
Tous les charmes d'Amour furent sur vostre bouche,
Et tous ses traits aussi passerent en mon cœur.



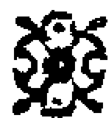
Vous pristes tout à coup vne beauté nouuelle,
Toute pleine d'éclat, de rayons, & de feux;
Bons Dieux! hà que ce soir mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux ce soir me virent amoureux!

Le

Le Pasteur qui iugea les trois Deesses nuës,
Ne vit point à la fois tant de charmes secrets,
De diuines beautez, de graces inconnuës,
Que i'en vis éclatter en vos moindres attraits.



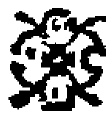
Ie croy qu'en ce moment la Reyne de Cythere,
Sans pas vn de ses fils se trouua dans les Cieux,
Et que tous les Amours abandonnant leur Mere,
Estoient dedans mon ame, ou bien dedans vos yeux.



Ils brilloient dans vos yeux, & brusloient dans mon ame,
Perçant d'vn si beau feu les ombres d'alentour.
Que ie viuois heureux au milieu de la flame!
Et que i'auois de ioye aussi bien que d'amour!



Depuis, ils ont tousiours gardé la mesme place,
Admirant vos beautez & mon extréme foy;
Et quoy que vous faciez, Aminte, ou que ie face,
Ie les voy tous en vous, & ie les sens en moy.



Eux qui faisoient brusler le Ciel, la Terre & l'Onde,
Auecque tous leurs feux embrasent mon desir,
Et laissent en repos tout le reste du monde,
Pour me faire la guerre auec plus de loisir.

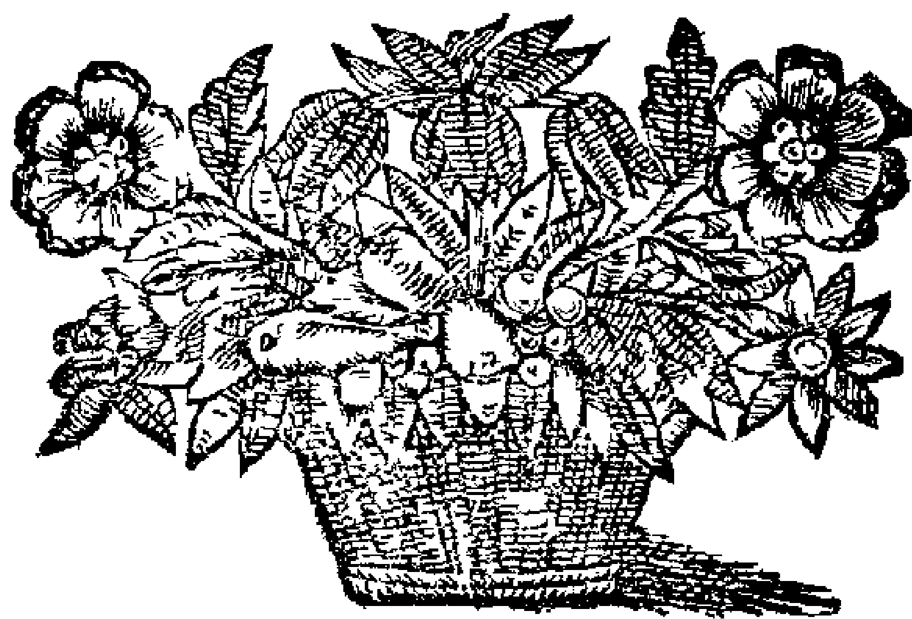
Tandis qu'ils vont doublant mes peines rigoureuses,
Tous les autres captifs ont du soulagement,
Et l'air n'est plus troublé de plaintes amoureuses,
De pleurs, ni de regrets, que par moy seulement.

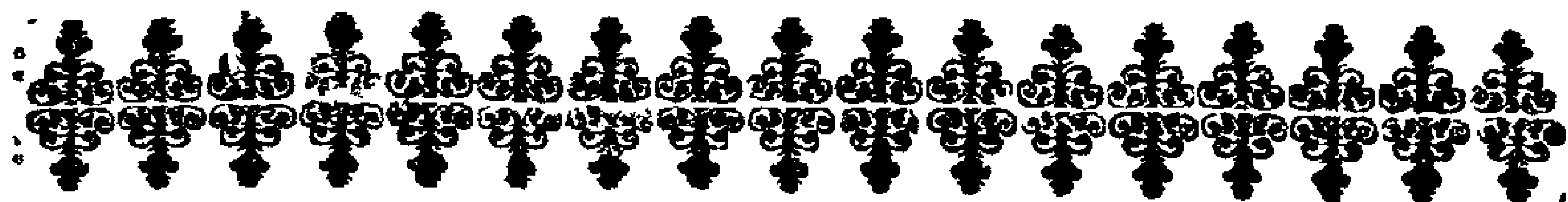


Echo ne languit plus d'vne flame inutile,
Dafné ne brusle plus le bel Astre du iour,
Et si le cours d'Alphée est encore en Sicile,
Ce n'est que par coustume, & non pas par amour.



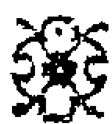
Diane aux yeux de Pan n'a plus rien d'estimable,
Neptune n'ayme plus les Nymphes de la mer;
Et comme en l'Vniuers vous estes seule aymable,
Ie suis le seul aussi qui sçache bien aymer.





STANCES.

SVR SA MAISTRESSE rencontrée en habit de garçon, vn soir du Carnaual.





E sens au profond de mon ame,
Brusler vne nouuelle flame,
Et laissant les autres Amours,
Qui tenoient mon ame en altere,
I'ayme vn garçon depuis trois iours,
Plus beau que celuy de Cythere.



Si le but de cette pensée,
A ma conscience offensée,
I'en ay desia le chastiment;
Car le feu qui brusla Gomore,
Ne fut iamais si vehement,
Que celuy-là qui me deuore.

Mais ie ne croy pas que l'on blasme
L'amoureuse ardeur dont m'enflame
Le bel œil de ce iouuenceau,
Ni qu'aymer d'vne amour extreme
Ce que Nature a fait de beau,
Soit vn peché contre elle-mesme.



Vn soir que i'attendois la Belle,
Qui depuis deux ans m'ensorcelle,
Ie vis comme tombé des Cieux,
Ce Narcisse objet de ma flame,
Et dés qu'il fut deuant mes yeux,
Je le sentis dedans mon ame.

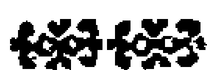


Sa face riante & naïue,
Iettoit vne flame si viue,
Et tant de rayons alentour,
Qu'à l'esclat de cette lumiere
Ie doutay que ce fust l'Amour,
Auecque les yeux de sa mere.

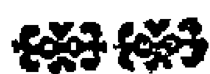


Mille fleurs fraischement écloses,
Les lys, les œillets & les roses,
Couuroient la neige de son teint;
Mais dessous ces fleurs entassées,
Le serpent dont ie fus atteint,
Auoit ses embusches dressées.

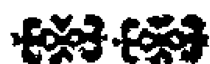
Sur vn front blanc comme l'yuoire,
Deux petits arcs de couleur noire,
Estoient mignardement voutez,
D'où ce Dieu qui me fait la guerre,
Foulant aux pieds nos libertez,
Triomphoit de toute la terre.



Ses yeux, le Paradis des ames,
Pleins de ris, d'attraits, & de flames,
Faisoient de la nuit vn beau iour:
Astres de diuines puissances,
De qui l'Empire de l'Amour
Prend ses meilleures influënces.



Sur tout, il auoit vne grace,
Vn ie ne sçay quoy qui surpasse
De l'Amour les plus doux appas,
Vn ris qui ne se peut descrire,
Vn air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit, & qu'on ne peut dire.



Parmy tant d'ennemis renduë,
Ma liberté mal defenduë,
Fut sous le joug d'vn estranger;
Mon Cœur se rendit à sa suite,
Et dans le fort de ce danger
Ma Raison se mit à la fuite.

Sans le connoistre dauantage,
Ma volonté luy fit hommage
De tout ce qu'elle auoit en main;
Mais du meschant l'ame inconstante,
Me trompa dés le lendemain,
Et me frustra de mon attente.



Plein de dépit & de colere,
Soudain ie m'en deuois défaire,
Apprenant par cette leçon,
Qu'il n'auoit point d'arrest en l'ame,
Et que sous l'habit d'vn garçon,
Il portoit le cœur d'vne femme.



Toutefois, malgré cette iniure,
I'en pris vn plus heureux augure,
Et ie n'eusse pû croire alors,
Que le Ciel, dont il fut l'ouurage,
Sous le voile d'vn si beau corps,
Eust mis vn si mauuais courage.



Mais sa malice découuerte,
S'est reconnuë auec ma perte;
Car depuis on ne l'a pû voir,
Le perfide a gagné la fuite,
Tenant mon cœur en son pouuoir,
Auec ma liberté seduite.

Gagné d'vne ſorciere flame,
I'auois mis les clefs de mon ame
En la garde de ce voleur:
Mais d'vne malice funeſte,
M'en ayant rauy le meilleur,
Il mit le feu dedans le reſte.



Mais ie l'ayme, & quoy qu'il me face,
Ie voudrois reuoir cette face,
Ce chef-d'œuure tant eſtimé,
Où le Ciel tout ſon mieux aſſemble;
Et depuis i'ay touſiours aymé
Vne fille qui luy reſſemble.



Auec les traits de ſon viſage,
Elle a ſa taille & ſon corſage,
Sa voix, ſon port, & ſa façon,
Son doux ris, ſon adreſſe extreme;
Enfin, ſous l'habit d'vn garçon,
Ie l'aurois priſe pour luy-meſme.



Ses yeux ſçauent les meſmes charmes,
Elle vſe de pareilles armes,
Auec tous les meſmes attraits,
Et croy, tant elle luy reſſemble,
Qu'elle luy touche de bien prés,
Et qu'ils ſont alliez enſemble.

Elle connoiſt bien, la meſchante,
La cauſe du mal qui m'enchante,
Et qui me retient en langueur:
Et, ſans doute, elle pourroit dire
Quelque nouuelle de mon cœur,
Et de celuy qui le retire.



Car, ſans en voir d'autre apparence,
Ie iurerois en aſſeurance,
A voir ſon viſage aſſaſſin,
Et ſon œillade cauteleuſe,
Qu'elle a ſa part à ce larcin,
Et qu'elle en eſt la receleuſe.



Amour, petit Dieu qui diſpoſes
Du reglement de toutes choſes,
Et qui fais entendre tes loix
Par toute la machine ronde,
Fais-moy iuſtice à cette fois,
Toy qui fais droit à tout le monde.



Fais-moy raiſon de l'inhumaine,
Qui retient mon cœur à la geheſne,
Sans eſperance d'auoir mieux:
Mais, ſur tout, ne voy pas la belle,
Car ſi tu regardes ſes yeux,
Ie ſçay que tu ſeras pour elle.

La mauuaiſe me tient rauie
Mon ame, mon cœur, & ma vie,
Car chez elle ſe vient ſauuer
Le voleur de cette dépoüille;
Mais i'eſpere tout retrouuer,
Si tu permets que ie la foüille.





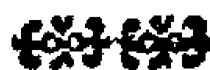
POVR MINERVE
EN VN BALET.



OVS qui chassiez de vostre Cour
Toutes les molesses d'Amour,
Et les feux dont il se conserue,
D'où vous sont ces attraits venus?
Et depuis quand, belle Minerue,
Auez-vous les yeux de Venus?

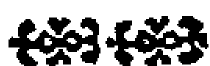


Les Graces qui suiuent tousiours
La douce Mere des Amours,
Vont à vous comme à la plus belle;
Mesme ce Dieu qui sçait voler,
S'il vous voyoit mise auprés d'elle,
Ne sçauroit à laquelle aller.



Si vous eussiez eu ces appas,
Lors que vous vinstes icy bas,
Vous faire voir aux yeux d'vn homme;
Sans quitter le sejour des Cieux,
Vous eussiez remporté la pomme,
Au jugement de tous les Dieux.

Vos charmes ont plus de pouuoir,
Que ceux que nous venons de voir
Dans l'enchantement d'vne couppe:
Ils sont bien plus forts & plus doux,
Et ie ne sçache en cette trouppe,
D'autre enchanteresse que vous.



Cette Circé, dont les Demons
Applanissent l'orgueil des monts,
Qui remplit la Terre d'alarmes,
Et renuerse l'ordre des Cieux,
A dans ses liures moins de charmes,
Que vous n'en auez dans vos yeux.



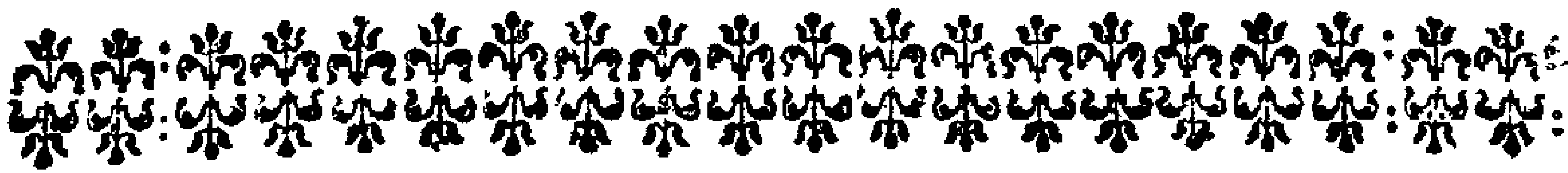
Elle peut le monde troubler,
Elle fait les Astres trembler,
Et bride le cours de la Lune:
Mais vous, d'vn pouuoir sans pareil,
Dans le milieu de la nuit brune,
Vous nous faites voir vn Soleil.



Mille rayons ensorcelez,
Sortent de vos yeux estoillez,
Qui percent sans faire ouuerture:
Et redoutée en toutes pars,
Vous faites branler la Nature,
Par le moyen de vos regars.

Aussi faudra-t-il desormais
Qu'elle vous cede pour iamais;
Car plus docte Magicienne,
Vous meritez le maniment
D'vne autre verge que la sienne,
Et qui charme plus puissamment.





STANCES.



E me meurs tous les iours en adorant Syluie;
Mais dans les maux dont ie me ſens perir,
Ie ſuis ſi content de mourir,
Que ce plaiſir me redonne la vie.



Quand ie ſonge aux beautez, par qui ie ſuis la proye
De tant d'ennuis qui me vont tourmentant,
Ma triſteſſe me rend contant,
Et fait en moy les effets de la joye.



Les plus beaux yeux du monde ont ietté dans mon ame,
Le feu diuin qui me rend bien-heureux,
Que ie viue ou meure pour eux;
I'ayme à bruſler d'vne ſi belle flame.



Que ſi dans cét eſtat quelque doute m'agite,
C'eſt de penſer que dans tous mes tourmens,
I'ay de ſi grands contentemens,
Que cela ſeul m'en oſte le merite.

Ceux qui font en aymant des pleintes éternelles,
Ne doiuent pas estre bien amoureux,
Amour rend tous les siens heureux,
Et dans les maux couronne ses fidelles.

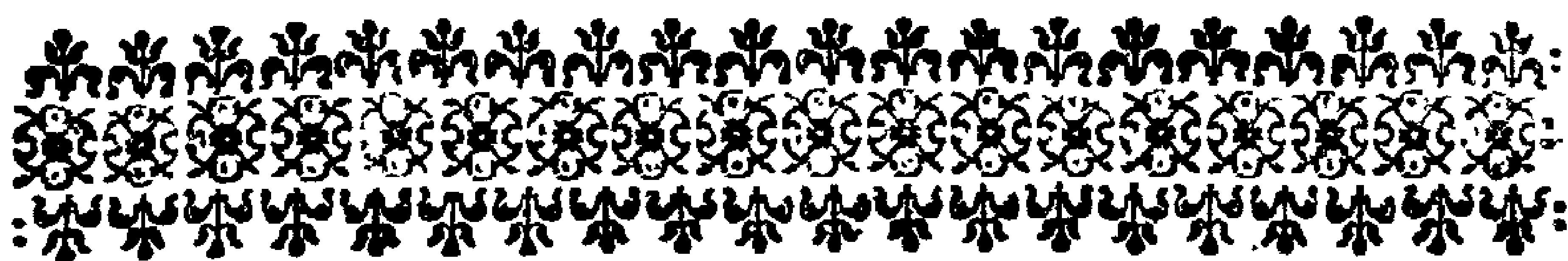


Tandis qu'vn feu secret me brusle & me deuore,
I'ay des plaisirs à qui rien n'est égal,
Et ie vois au fort de mon mal
Les Cieux ouuerts dans les yeux que i'adore.



Vne diuinité de mille attraits pourueuë,
Depuis long-temps tient mon cœur en ses fers;
Mais tous les maux que i'ay souffers,
N'esgalent point le bien de l'auoir veuë.





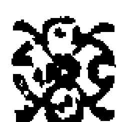
STANCES.



A terre brillante de fleurs,
Fait éclater mille couleurs,
D'auiourd'huy seulement connuës;
L'astre du iour, en soûriant,
Iette sur la face des nuës,
L'or & l'azur dont il peint l'Orient.

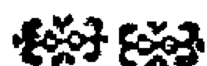


Le Ciel est couuert de saphirs;
Les doux & gracieux Zephirs
Souspirent mieux que de coustume;
L'Aurore a le teint plus vermeil,
Et semble que le iour s'allume
D'vn plus beau feu que celuy du Soleil.



Les oyseaux aux charmantes voix,
Mieux que iamais dedans ces bois,
Se font vne amoureuse guerre;
Sans doute la troupe des Dieux,
A quitté le Ciel pour la Terre,
Ou la diuine Oronte est en ces lieux.

Oronte, dont les yeux vainqueurs,
Ont assujetti mille cœurs,
Dont elle refuse l'hommage;
Qui naissant a receu des Cieux,
Toutes les graces en partage,
Et les faueurs des hommes & des Dieux.



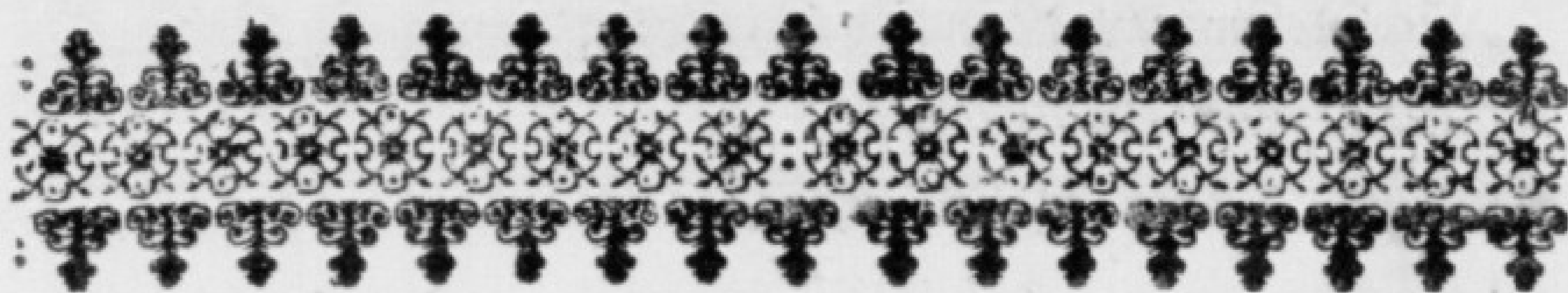
Par la force de ses attraits,
Ces vieux troncs, ces noires forets,
Ressentent l'amoureuse flame;
Tout cede à des charmes si chers,
Et ses yeux qui nous ostent l'ame,
D'vn seul regard la donnent aux rochers.



Ainsi sortant de Fontenay,
Dedans le chemin de Gournay,
Faisant des vers à l'auenture,
Suiuant l'humeur qui l'emportoit,
L'insensible & le froid Voiture,
Parloit d'amour comme s'il en sentoit.



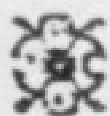
Les Nymphes des eaux & des bois,
Escoutant sa dolente voix,
Ne purent s'empescher de rire:
Mais vn Faune qui l'entendit,
Aux Dryades se prit à dire,
Possible est-il plus vray qu'il ne le dit.



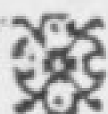
STANCES.



ELLE Deeſſe que i'adore,
Ne pleurez pas ſi longuement,
Si les perles ſe font des larmes de l'Aurore,
Vous perdez vn treſor bien inutilement.



Ces larmes me rendroient trop heureux & trop riche
Si vous les reſpandiez pour moy,
Vous perdez pour vne babiche,
Des pleurs qui ſuffiroient pour rachepter vn Roy.



Celle qui vous reſſemble, horſmis qu'elle eſt moins belle,
Et qui dedans le Ciel s'appelle
Du nom qui vous conuient ſi bien,
Iette quelques ſouſpirs de ſa diuine bouche,
Et pleure les matins en ſortant de ſa couche,
Mais c'eſt pour vn Amant & non pas pour vn chien.

Si vous voulez pleurer comme elle,
Il faut deuenir moins cruelle,
Employer mieux vostre amitié:
Et pleurer sur tant que nous sommes,
Mais d'vne bizarre pitié
Ne pleurez pas les chiens, vous qui tuez les hommes.



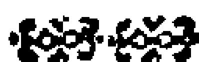


STANCES.

A LA LOVANGE DV SOVLIER d'vne Dame.



OY qui fus pris ce caresme,
Et qui me vis au pouuoir,
D'vn beau Soulier jaune & noir,
Que i'aymois plus que moy-mesme,
Ie suis maintenant en feu,
Pour vn Soulier noir & bleu.



Comme vn criminel qu'on mene,
Où son Destin l'a reduit:
A la Bastille est conduit,
Sortant du bois de Vincenne;
Ainsi mon cœur prisonnier,
Va de soulier en soulier.



Le pied qui cause ma peine,
Et qui me tient sous sa loy,
Ce n'est pas vn pied de Roy,
Mais plustost vn pied de Reyne;
Car ie voy dans l'auenir,
Qu'il le pourra deuenir.

Sur ce beau pied la Nature,
Admirable en ses effects,
A sçeu bastir vn Palais,
De diuine Architecture;
Où se trouuent tous les Dieux,
Mieux logez que dans les Cieux.



C'est vn grand Temple d'yuoire;
Plein de grace & de beauté,
En quelques lieux marqueté
D'vne Ebene douce & noire;
Qui sert en ce lieu si beau,
Comme d'ombre en vn tableau.



Deux flambeaux incomparables,
Plus brillans que le Soleil,
Par vn éclat sans pareil;
Et des rayons fauorables,
Rendent les lieux d'alentour,
Pleins de lumiere & d'Amour.



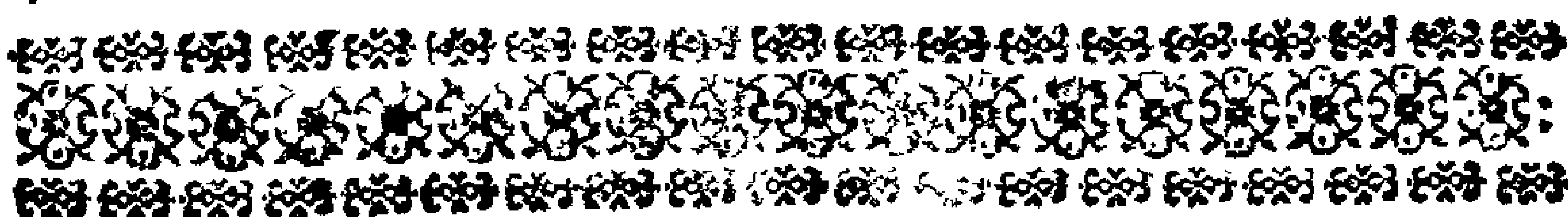
La nef de cét edifice,
Est pleine d'vn jour tres-pur,
Mais le cœur en est obscur,
Et fait par tel artifice,
Que les yeux les plus perçans,
Ne penetrent point dedans.

Tout ce que la Terre & l'Onde
Produisent de precieux,
Tout ce qu'on voit dans les Cieux,
Et qui paroist dans le monde,
Est fait imparfaitement,
Au prix de ce bastiment.



Mais vn personnage antique,
Parent de Nostradamus,
M'a dit en termes confus;
Que ce Temple magnifique,
Pour estre plus exaucé,
Sera bien-tost renuersé.



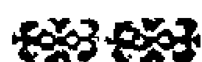


STANCES.

A VNE DEMOISELLE QVI AVOIT les manches de ſa chemiſe retrouſſées & ſales.



OVS qui tenez inceſſamment,
Cent Amans dedans voſtre manche,
Tenez-les au moins proprement,
Et faites qu'elle ſoit plus blanche.



Vous pouuez auecque raiſon,
Vſant des droits de la victoire,
Mettre vos galans en priſon;
Mais qu'elle ne ſoit pas ſi noire.



Mon cœur qui vous eſt ſi deuot,
Et que vous reduiſez en cendre,
Vous le tenez dans vn cachot,
Comme vn priſonnier qu'on va pendre



Eſt-ce que bruſlant nuit & iour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour,
En a fait vne cheminée?



STANCES.

SVR VNE DAME, DONT LA IVPPE fut retrouſſée en verſant dans vn carroſſe, à la campagne.



HILIS, ie ſuis deſſous vos loix,
Et ſans remede à cette fois,
Mon ame eſt voſtre priſonniere:
Mais ſans iuſtice & ſans raiſon,
Vous m'auez pris par le derriere,
N'eſt-ce pas vne trahiſon?



Ie m'eſtois gardé de vos yeux;
Et ce viſage gracieux,
Qui peut faire paſlir le noſtre;
Contre moy n'ayant point d'appas,
Vous m'en auez fait voir vn autre,
Dequoy ie ne me gardois pas.



D'abord il ſe fit mon vainqueur,
Ses attraits percerent mon cœur,
Ma liberté ſe vit rauie;
Et le méchant, en cét eſtat,
S'eſtoit caché toute ſa vie,
Pour faire cét aſſaſſinat.

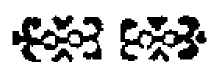
Il est vray que ie fus surpris,
Le feu passa dans mes esprits:
Et mon cœur autrefois superbe,
Humble se rendit à l'Amour,
Quand il vit vostre cu sur l'herbe,
Faire honte aux rayons du iour.



Le Soleil confus dans les Cieux,
En le voyant si radieux,
Pensa retourner en arriere,
Son feu ne seruant plus de rien;
Mais ayant veu vostre derriere,
Il n'osa plus montrer le sien.

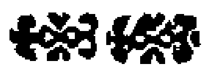


En découurant tant de beautez,
Les Syluains furent enchantez,
Et Zephyre voyant encore
D'autres appas que vous auez;
Mesme en la presence de Flore,
Vous baisa ce que vous sçauez.

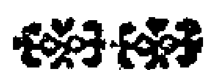


La Rose la Reyne des fleurs,
Perdit ses plus viues couleurs,
De crainte l'œillet deuint blesme;
Et Narcisse alors conuaincu,
Oublia l'amour de soy-mesme,
Pour se mirer en vostre cu.

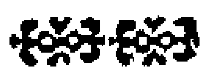
Aussi rien n'est si precieux,
Et la clarté de vos beaux yeux,
Vostre teint qui iamais ne change,
Et le reste de vos appas,
Ne meritent point de loüange
Qu'alors qu'il ne se montre pas.



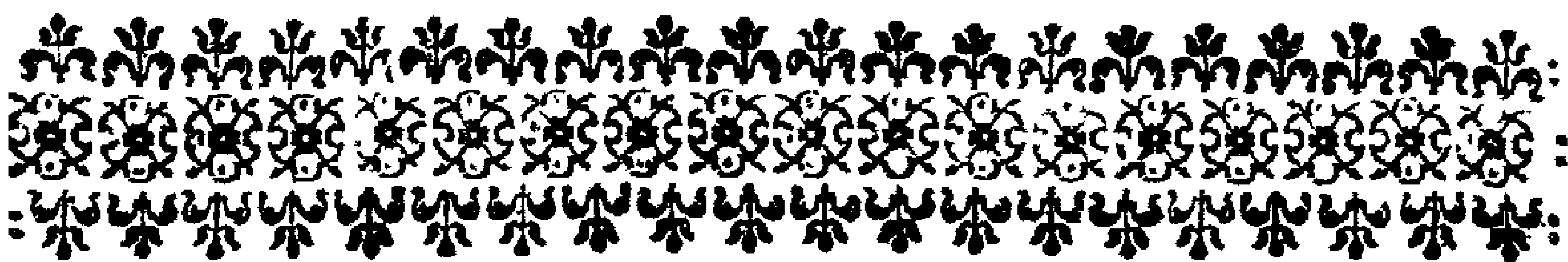
On m'a dit qu'il a des defaux
Qui me causeront mille maux,
Car il est farouche à merueilles:
Il est dur comme vn diamant,
Il est sans yeux & sans oreilles,
Et ne parle que rarement.



Mais ie l'ayme, & veux que mes vers,
Par tous les coins de l'Vniuers,
En fassent viure la memoire;
Et ne veux penser desormais
Qu'à chanter dignement la gloire
Du plus beau Cu qui fut iamais.



Philis, cachez bien ses appas,
Les mortels ne dureroient pas,
Si ces beautez estoient sans voiles;
Les Dieux qui regnent dessus nous,
Assis là-haut sur les Estoilles,
Ont vn moins beau siege que vous.



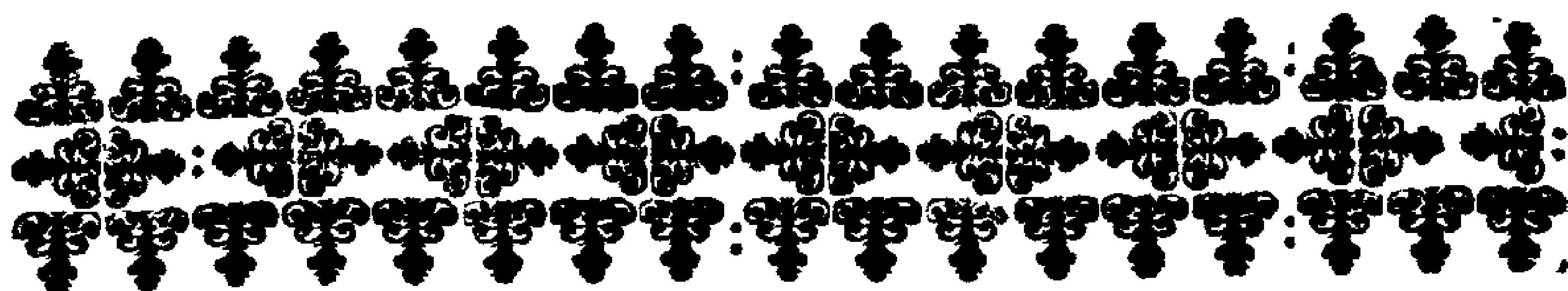
FRAGMENT.



A plus adorable personne
Qui se trouue dans l'Vniuers;
Et pour qui le fils de Latone
Ne feroit pas d'assez beaux Vers,
Aminte la gloire du monde,
L'amour de la terre & de l'onde,
De cét agreable sejour,
Occupe la place premiere,
Et le remplit d'vne lumiere
Plus belle que celle du iour.



Les Amours sont à ses costez,
Sages, retenus, & modestes,
Auecque les desirs celestes,
Qui mesprisent les voluptez;
Deuant cette beauté seuere,
Que le vice mesme reuere,
Ils n'oseroient paroistre nus,
Et n'ayant plus rien de profane,
Ils la craignent comme Diane,
Et la seruent comme Venus.



SONNET.

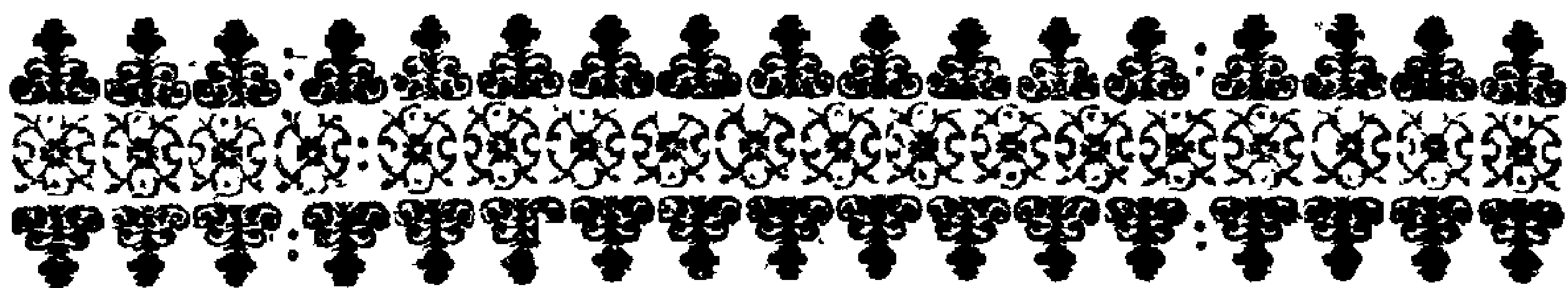


OVS un habit de fleurs la Nymphe que i'adore,
L'autre soir apparut si brillante en ces lieux,
Qu'à l'eclat de son teint & celuy de ses yeux,
Tout le monde la prit pour la naissante Aurore.

La Terre, en la voyant, fit mille fleurs éclore,
L'air fut par tout remply de chants melodieux,
Et les feux de la nuit paslirent dans les Cieux,
Et creurent que le iour recommençoit encore.

Le Soleil qui tomboit dans le sein de Thetis,
R'allumant tout à coup ses rayons amortis,
Fit tourner ses cheuaux pour aller apres elle.

Et l'Empire des flots ne l'eust sçeu retenir;
Mais la regardant mieux, & la voyant si belle,
Il se cacha sous l'onde, & n'osa reuenir.



AVTRE.

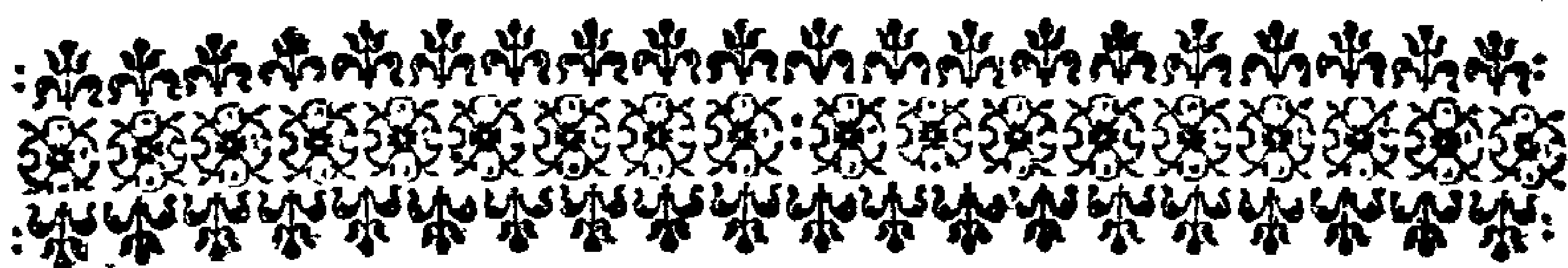


L faut finir mes iours en l'amour d'Vranie,
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient guerir,
Et ie ne voy plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sceust r'appeller ma liberté bannie.

Dés long-temps ie connois sa rigueur infinie,
Mais pensant aux beautez pour qui ie dois perir,
Ie benis mon martyre, & content de mourir,
Ie n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de foibles discours,
M'incite à la reuolte, & me promet secours;
Mais lors qu'à mon besoin ie me veux seruir d'elle;

Apres beaucoup de peine, & d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Vranie est seule aymable & belle,
Et m'y r'engage plus que ne font tous mes sens.



AVTRE.

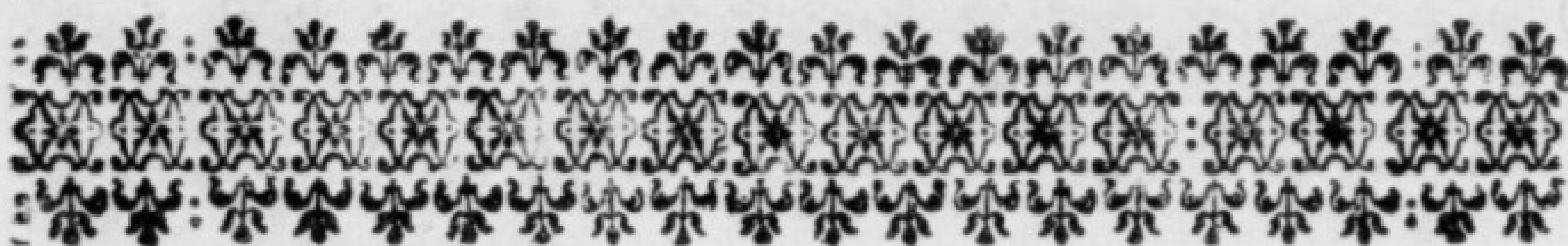


ELLES fleurs dont ie voy ces iardins embellis,
Chastes Nymphes, l'Amour & le soin de l'Aurore,
Innocentes beautez que le Soleil adore,
Dont l'éclat rend la Terre & les Cieux embellis.

Allez rendre l'hommage au beau teint de Philis,
Nommez-la vostre Reyne, & confessez encore,
Qu'elle est plus éclatante & plus belle que Flore,
Lors qu'elle a plus d'œillets, de roses, & de lis.

Quittez donc sans regret ces lieux & vos racines,
Pour voir vne beauté, dont les graces diuines,
Blessent les cœurs des Dieux d'inéuitables coups;

Et ne vous faschez point si vous mourez pour elle,
Aussi-bien la cruelle
Fera bien-tost mourir tout le monde apres vous.



AVTRE.

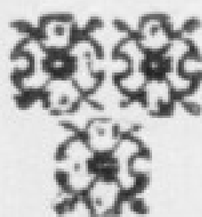


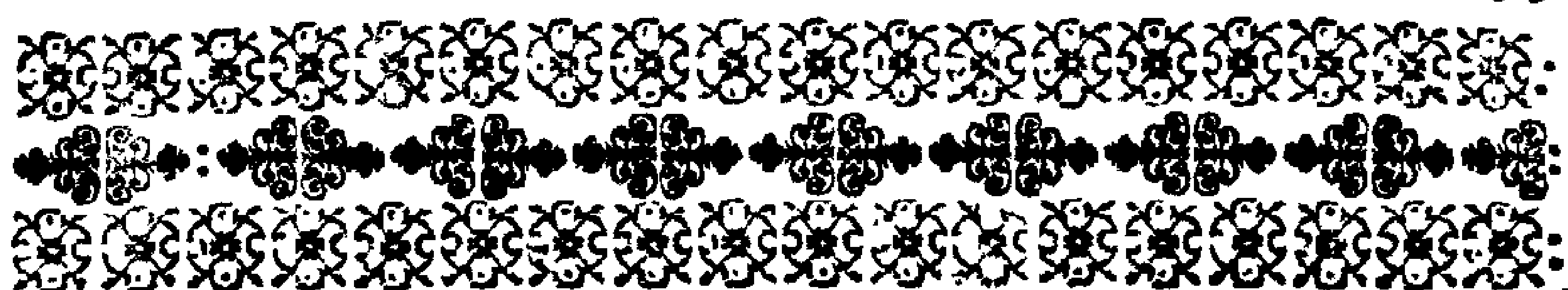
'AVTRE iour au Palais des Cieux,
En vne feste solennelle,
Où la triomphante Cybelle,
Traittoit ensemble tous les Dieux.

Apres maints discours serieux,
Sur la Regence vniuerselle,
Tout en rond la troupe immortelle,
Prit du Nectar delicieux.

Lors on proposa par la table,
Laquelle estoit plus souhaitable
Ou d'Angelique, ou de Cypris,

Les Dieux furent pour la Pucelle,
Et Venus la mere des Ris,
N'eut que Mome, & Vulcain pour elle.





AVTRE.

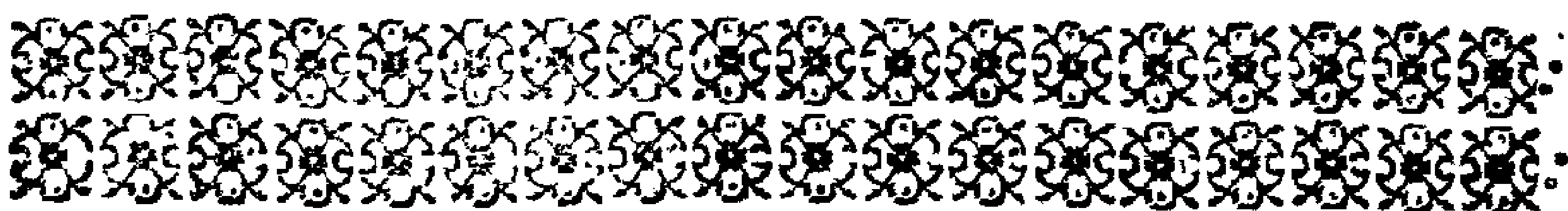


DES portes du matin l'Amante de Cephale,
Ses roses espandoit dans le milieu des airs,
Et iettoit sur les Cieux nouuellement ouuers,
Ces traits d'or, & d'azur, qu'en naissant elle estale.

Quand la Nymphe diuine, à mon repos fatale,
Apparut, & brilla de tant d'attraits diuers,
Qu'il sembloit qu'elle seule esclairoit l'Vniuers,
Et remplissoit de feux la riue Orientale.

Le Soleil se hastant pour la gloire des Cieux,
Vint opposer sa flame à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore;

L'onde, la terre, & l'air s'allumoient à l'entour:
Mais aupres de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on creut que Philis estoit l'Astre du iour.



AVTRE.

A MONSEIGNEVR LE CARDINAL Mazarin, sur la Comedie des Machines.



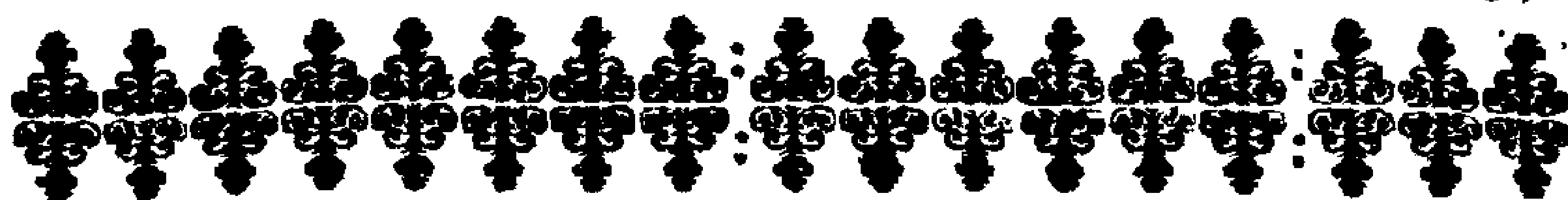
VELLE docte Circé, quelle nouuelle Armide,
Fait paroistre à nos yeux ces miracles diuers,
Et depuis quand les corps par le vague des airs
Sçauent-ils s'esleuer d'vn mouuement rapide?

Où l'on voyoit l'azur de la campagne humide,
Naissent des fleurs sans nombre, & des ombrages vers,
Des globes estoillez les palais sont ouuers,
Et les gouffres profonds de l'empire liquide.

Dedans vn mesme temps nous voyons mille lieux,
Des ports, des ponts, des tours, des iardins spacieux,
Et dans vn mesme lieu, cent scenes differentes.

Quels honneurs te sont deus, grand & diuin Prelat,
Qui fais que desormais tant de faces changeantes
Sont dessus le Theatre, & non pas dans l'Estat?

CHAN-

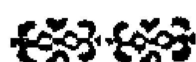


CHANSON.

SVR VNE BELLE VOIX.



ORS que Belise veut chanter,
Et que le bruit, pour l'escouter,
Est d'accord auec le silence,
L'esprit plein de contentement,
S'abandonne au rauissement,
Et suit de ce transport la douce violence.



L'ame qui se veut esmouuoir,
Cede à l'agreable pouuoir
De sa voix pleine de merueilles,
Et pour mieux gouster ses accens,
Elle quitte les autres sens,
Et se vient toute rendre à celuy des oreilles.



Chere peine des matelots,
Escueil agreable des flots,
Mort ensemble & douce & cruelle,
Sirenes, filles d'Achelois,
Cessez de nous vanter vos voix;
Car celle de Belise est plus douce & plus belle.

H

Vostre chant autrefois perdoit
Le Nocher qui vous entendoit,
Son plaisir estoit son naufrage;
Mais la voix de cette beauté,
Dont tout le monde est enchanté,
Est bien moins perilleuse, & plaist bien dauantage.



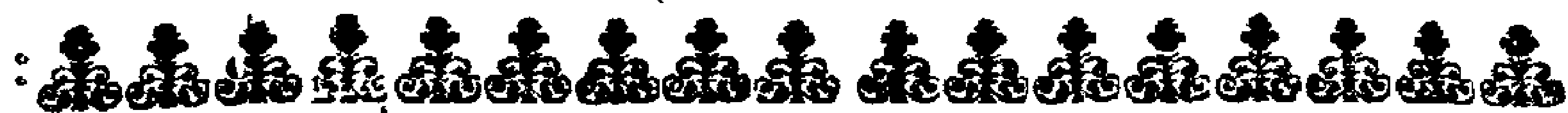
Elle peut charmer les douleurs,
Et des plus sensibles mal-heurs
Oster la funeste pensée,
Elle donne vn plaisir parfait,
Et n'en estre point satisfait,
Est manquer de raison, ou bien l'auoir blessée.



Le plaisant murmure des eaux,
L'agreable chant des oyseaux,
Les luths d'Amphion & d'Orphée,
Vn rossignol & ses appas,
Vn cygne proche du trespas,
Dressent à cette voix vn superbe trophée.



La belle Musique des Cieux,
Et ce qu'à la table des Dieux,
Apollon chante sur sa lyre;
Les diuins concerts des Neuf Sœurs,
Cedent à ses moindres douceurs,
Et ma Muse se taist ne pouuant bien les dire.



AVTRE.



ES yeux, quel crime ay-je commis,
Qui vous rende mes ennemis,
Et qui vous oblige à me nuire?
Pourquoy cherchez-vous en tous lieux,
Vous par qui ie me dois conduire,
L'objet qui seul me peut destruire?
Quel mal vous ay-je fait mes yeux?

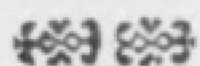


Vous sçauez bien que vos plaisirs
M'ont cousté cent mille desirs,
Et qu'ils sont autheurs de ma peine,
Et contre moy seditieux,
Charmez de l'éclat qui vous meine,
Vous ne voulez voir que Climene;
Quel mal vous ay-je fait, mes yeux?



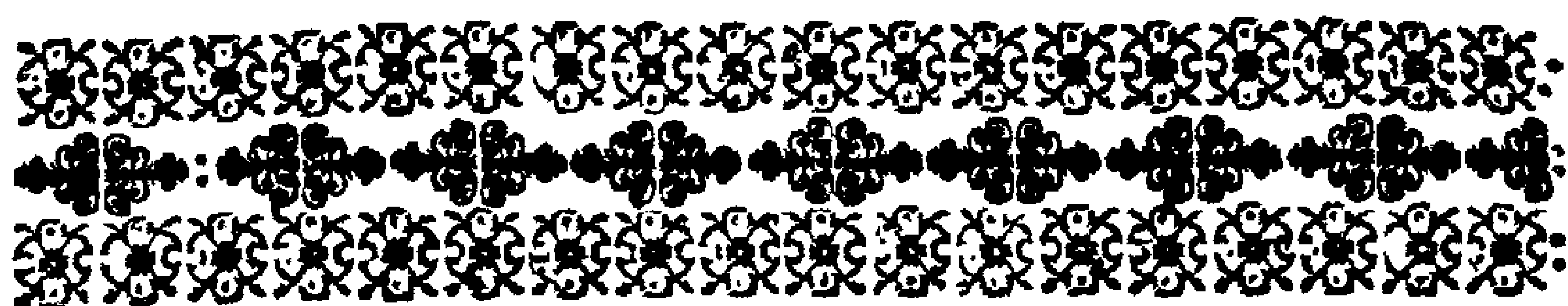
Loin d'elle vous mourez d'ennuy;
Et moy ie ne meurs aujourd'huy,
Qu'à cause que vous l'auez veuë,
Les fers vous semblent glorieux,
Sous qui mon ame est abbatuë,
Vous aymez celle qui me tuë;
Quel mal vous ay-je fait mes yeux?

Vous m'apprenez que ses beautez
Passent les celestes clartez,
Que des nuits la blanche Courriere
Luit d'vn éclat moins radieux,
Et qu'au milieu de sa carriere
Le Soleil a moins de lumiere;
Quel mal vous ay-je fait mes yeux?



C'est vous qui donnez le poison
Qui chasse ma foible raison,
Qu'en vain maintenant ie reclame;
Et vous, qui trop audacieux,
Iettez le desordre en mon ame,
La perdez, la mettez en flame;
Quel mal vous ay-je fait mes yeux?





AVTRE.



'AMOVR sous sa loy
N'a iamais eu d'Amant plus heureux que moy;
Benit soit son flambeau,
Son carquois, son bandeau,
Ie suis amoureux,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.



Mes iours & mes nuits,
Ont bien peu de repos & beaucoup d'ennuis;
Ie me meurs de langueur,
I'ay le feu dans le cœur,
Je suis amoureux,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.



Mortels déplaisirs,
Qui venez trauerser mes iustes desirs,
Ie ne crains point vos coups,
Car, enfin, malgré vous,
Ie suis amoureux, &c.

A tous ses martyrs,
L'Amour donne en leurs maux de secrets plaisirs;
Ie cheris ma douleur,
Et dedans mon mal-heur,
Ie suis amoureux, &c.



Les yeux qui m'ont pris,
Payeroient tous mes maux auec vn soûris,
Tous leurs traits me sont doux,
Mesme dans leur couroux,
Ie suis amoureux, &c.



Cloris eut des Cieux,
En naissant, la faueur & l'amour des Dieux,
Ie la veux adorer,
Et sans rien esperer,
I'en suis amoureux, &c.



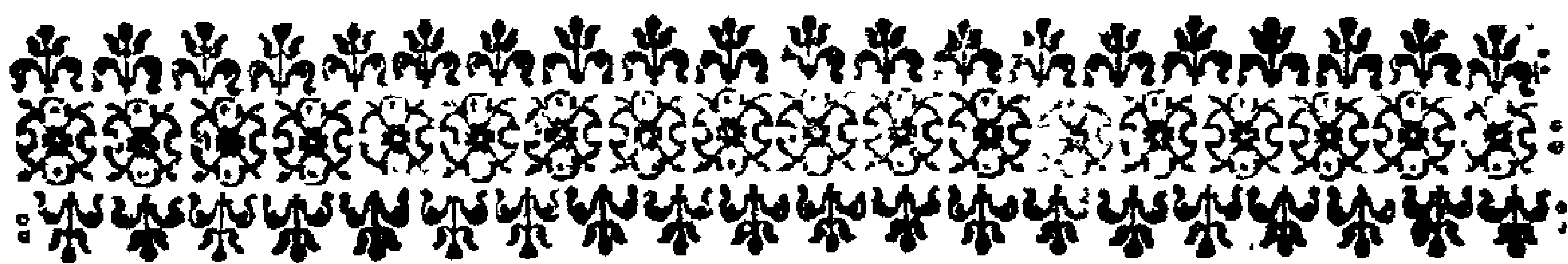
Souuent le dépit,
Peut bien, pour quelque temps, changer mon esprit,
Ie maudis sa rigueur,
Mais au fond de mon cœur,
I'en suis amoureux, &c.

Estant dans les fers,
De la belle Cloris, ie chantay ces vers;
Maintenant d'vn sujet,
Mille fois plus parfait,
Ie suis amoureux, &c



La seule beauté,
Qui soit digne d'amour, tient ma liberté,
Et ie puis desormais
Dire mieux que iamais,
Ie suis amoureux,
Et le Ciel ne voit point d'Amant plus heureux.





AVTRE.



E me tais, & me ſens bruſler,
Car l'objet qu'adore mon ame,
Eſt ſi parfait que ie n'en puis parler,
Sans faire voir à tous le ſujet de ma flame.
Si ie dis que dans l'Uniuers,
Celle pour qui ie meurs n'eut iamais de pareille,
Qu'elle eſt de tous les yeux l'amour & la merueille,
Qui ne deuinera la beauté que ie ſers?



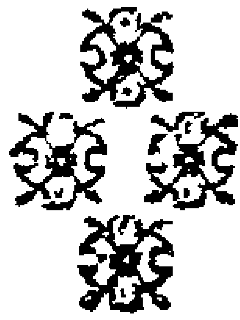
Si ie dis que dans ſes beaux yeux
Cet archer qui m'y fait la guerre,
Forge des traits qu'il garde pour les Dieux,
Meſpriſant deſormais tous les cœurs de la terre;
Et que dans le fort des Hyuers,
Quand la rigueur du froid efface toutes choſes,
Son teint paroiſt touſiours plein de lys & de roſes,
Qui ne deuinera la beauté que ie ſers?

Que

Que si ie parle dignement
De son esprit incomparable,
Dont la grandeur partage esgalement
Auecque sa beauté le tiltre d'adorable.
Si ie puis dépeindre en mes vers
Combien son ame est grande, & genereuse, & belle,
De tant de qualitez qu'on ne trouue qu'en elle,
Qui ne deuinera la beauté que ie sers?



Mais sans parler de sa beauté,
De son esprit, ni de ses charmes;
Si ie descris comme sa cruauté
Mesprise desormais les souspirs & les larmes;
Et que ceux qui sont dans ses fers
N'en receurent iamais vn regard fauorable,
Que le Ciel n'en voit point de plus inexorable?
Qui ne deuinera la beauté que ie sers?





AVTRE.



ES trois plus grandes Deesses,
Dont Pâris sçeut les debas,
Ont disputé des appas,
Contre vne de nos Princesses;
Mais en voyant sa beauté,
Venus mesme l'a quitté.



Les Graces ont eu querelle,
Sur qui tient le premier rang,
Et qui vient de meilleur sang,
D'elles ou Mademoiselle:
Tout le Ciel sollicita,
Mais la belle l'emporta.



Les plus sçauans en la Sphere,
Doutent depuis quelques ans,
Où l'Astre qui fait les temps
Tient sa demeure ordinaire,
Si le Ciel est son sejour,
Ou le petit Luxembour.

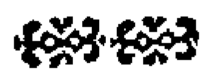
Au Cours du bois de Vincennes,
Le Soleil a disputé
De lumiere & de beauté,
Auec la belle d'Angennes;
Mais le Soleil le perdit,
Aux rayons qu'elle épandit.



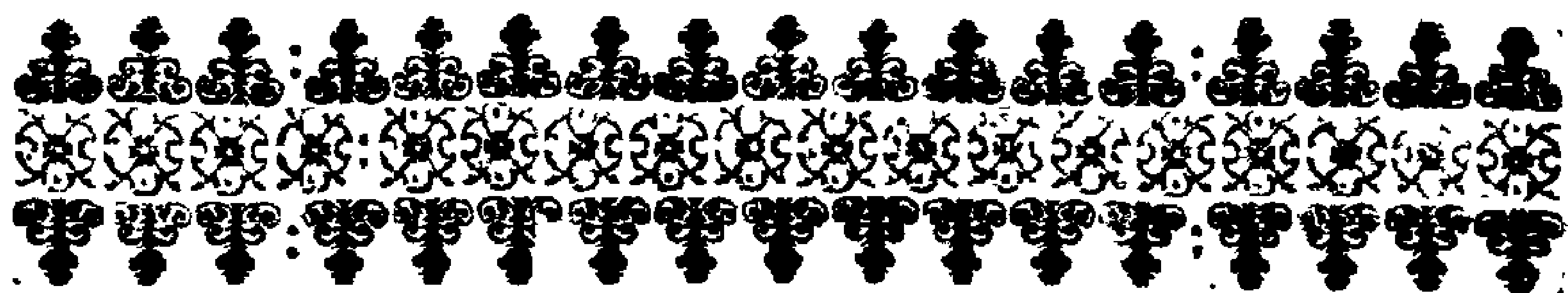
Au milieu de sa carriere,
Voyant l'éclat de ses yeux,
En vain le flambeau des Cieux,
Fit redoubler sa lumiere,
Car auecque tous ses feux;
Qu'eust-il fait seul contre deux?



Dans le fond d'vn bois antique,
Vn rossignol disputa,
Sur vt, re, mi, fa, sol, la,
Auec la belle Angelique;
Mais le rossignol perdit,
Au doux son qu'elle épandit.



Sur le chemin de Charonne,
Amour tout chargé de traits,
A disputé des attraits,
Auec la belle Baronne:
Mais le pauure enfant perdit,
Aux charmes qu'elle épandit.



AVTRE.



OSTRE Aurore vermeille
Sommeille,
Qu'on se taise à l'entour,
Et qu'on ne la resueille
Que pour donner le iour.

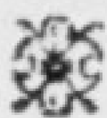


Vostre beauté diuine,
Assassine
Nos cœurs par ses beaux yeux,
C'est la belle Lucine,
Le chef-d'œuure des Cieux.



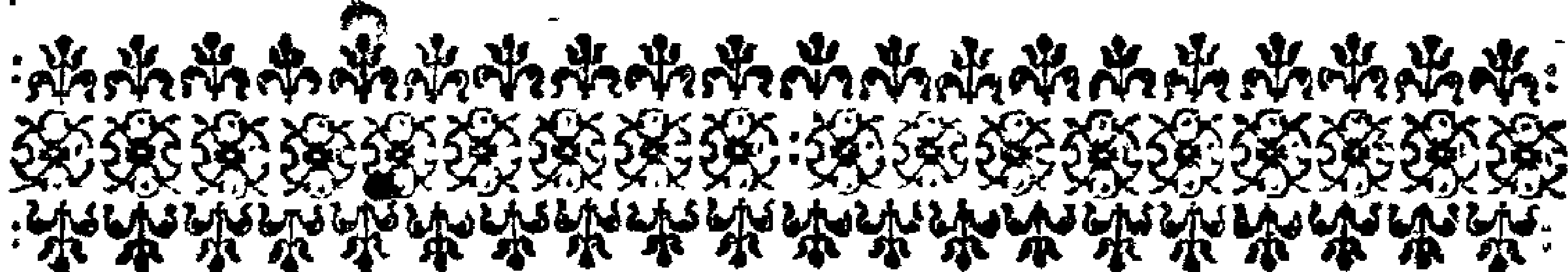
En vous, belle Iulie,
S'allie
La grace & la bonté,
Et la vertu remplie
D'attraits & de beauté.

Vous estes accomplie,
Iulie,
Plus belle que le iour,
Et chacun vous publie
L'ornement de la Cour.



La beauté d'Angelique
Est vnique,
Et ses yeux nos vainqueurs,
Ont vn secret magique
Pour gagner tous les cœurs.





AVTRE.



E n'est pas sans raison,
Qu'on dit que ie vous admire,
Et pour moy ie n'en puis desdire
Monsieur de S^t. B.
Coralte vos beaux yeux forcent toutes les ames,
A brusler, à brusler de leurs flammes.

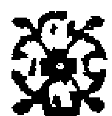


Tout ce qui part de vous,
A des graces si charmantes;
Que les ames les moins aymantes,
En ressentent les coups,
Coralte, &c.



Vostre teint en tous lieux,
A tousiours des fleurs écloses,
Et l'Amour couché dans des roses,
Y fait la guerre aux Dieux,
Coralte, &c.

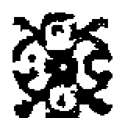
Puis que si puissamment,
Vos attraits que rien n'efface,
Ont touché mon Ame de glace,
On peut dire hardiment,
Coralte, &c.



Les enfans au berceau,
Rient à vous comme aux Anges,
Les vieillars chantent vos loüanges
Iusques dans le tombeau,
Coralte, &c.



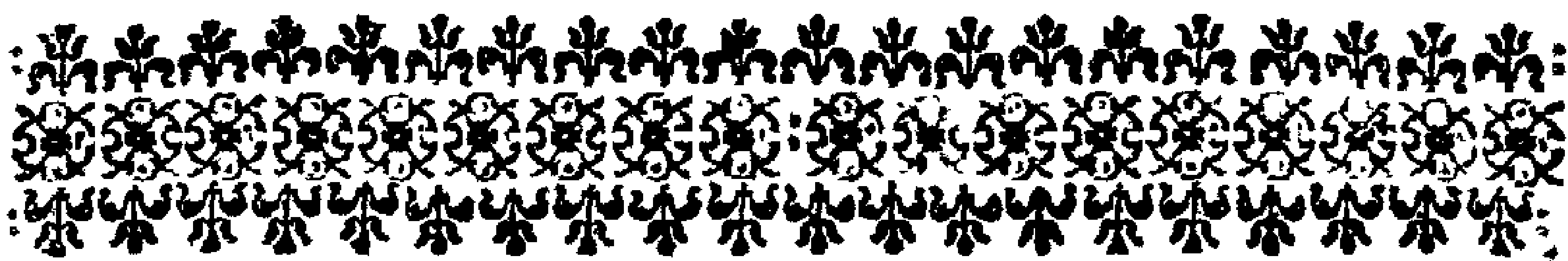
Il ne reste sinon,
Qu'icy l'on vous dresse vn temple;
Desia des Prestres ie contemple,
Qui chantent vostre nom,
Coralte, &c.



Pour moy, ie ne croy pas,
Quoy que vous me puissiez dire,
Que rien m'oste de vostre Empire,
Si ce n'est le trespas;
Coralte, &c.

Quand vous m'auriez chassé,
Dans l'Amour qui me transporte,
I'irois chanter à vostre porte,
D'vn ton triste & cassé,
Coralte vos beaux yeux forcent toutes les ames,
A brusler, à brusler de leurs flammes.





AVTRE.




'AVOIS de l'Amour pour vous,
Charmante Syluie,
Mais vos iniustes courroux
Ont refroidy mon enuie,
Ie sçais aymer constamment,
Mais si l'on n'ayme esgalement,
Ma foy ie m'en ennuye.



Vostre bouche, & vos beaux ;
Les Roys de ma vie,
Et vostre ris gracieux,
Auoient mon ame asseruie,
Vous m'auiez gagné le cœur,
Mais quand on a trop de rigueur,
Ma foy ie m'en ennuye.

I'approuue vn feu bien-heureux
Qui deux Ames lie,
Et tient deux cœurs amoureux
Sans peine & melancolie,
I'ayme les douces Amours,
Mais pour souspirer tous les iours,
Ma foy ie m'en ennuye.



L'Amour sur vn autre Amour
Volontiers s'appuye,
I'ayme sans aucun destour;
Mais si ie voy qu'on me fuye,
Et qu'on se plaise à m'ouïr
Pleurer, tourmenter & gemir,
Ma foy ie m'en ennuye.

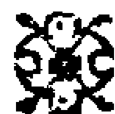


I'approuue vn cœur enflammé,
Qui se glorifie
D'aymer sans qu'il soit aymé,
Et son plaisir sacrifie,
Ie le fais bien quelquefois,
Mais quand cela passe trois mois,
Ma foy ie m'en ennuye.

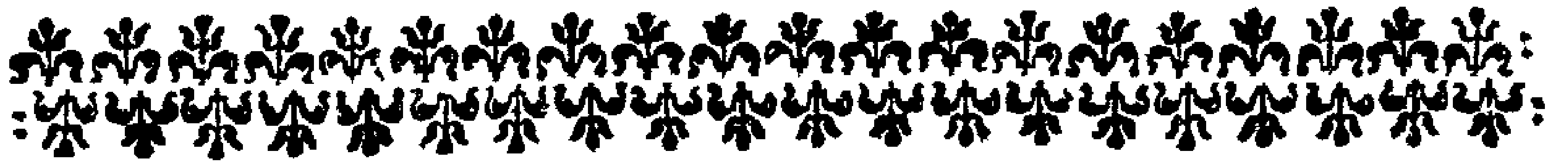
Vous exercez ſur mon cœur
Trop de Tyrannie,
Ie ne vis plus qu'en langueur,
C'eſt vne peine infinie
Que de viure en vous aymant,
Et pour vous parler franchement,
Ma foy ie m'en ennuye.



Si vous penſez honnorer
Vne Ame tranſie,
Qui meurt pour vous adorer,
Pour moy ie vous remercie,
Ie ne veux point tant d'honneur,
Gardez-le à quelque grand Seigneur,
Ma foy ie m'en ennuye.



Faire des vers en batteau,
Ce ſeroit folie,
Car par la fraiſcheur de l'eau
Ie ſens ma teſte aſſaillie,
Vous n'aurez donc que cecy,
Il fait mauuais eſcrire icy,
Ma foy ie m'en ennuye.

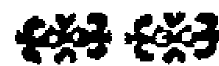


AVTRE.

SVR L'AIR DV BRANLE DE METS.



ELLES l'honneur de nostre âge,
Et le but de nos souhaits,
Sur l'air du branle de Mets,
Apprenez nostre voyage;
Mais pleurez en le chantant,
Car nous en faisons autant.



Nous n'estions qu'au Bourg la Reyne,
Et ie creus estre à Goa,
Ou cent mille par delà,
Tant mon cœur estoit en peine,
S'esloignant de la beauté,
Qui retient sa liberté.



Nous vismes dedans la nue
La Tour de Mont-le-heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeoit son col de gruë,
Et pour y voir vos beaux yeux,
S'esleuoit iusques aux Cieux.

Quand nous fusmes dans Estampe
Nous parlasmes fort de vous,
I'en souspiray quatre coups,
Et i'en eus la goutte crampe,
Estampe & crampe vrayment,
Riment admirablement.



Dans le milieu d'Angeruille,
Monsieur nostre Chancelier,
En me parlant d'vn soulier,
Me fit deuenir débile,
Me souuenant de celuy,
Qui m'a causé tant d'ennuy.

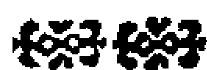


Vne heure estoit bien passée,
Quand nous vinsmes à Toury,
Alors Monsieur Griboury,
Me reuint en la pensée
Vn certain noir & frisé,
Fort bien fait & composé.



Nous trouuasmes prés Sercote,
(Cas estrange & vray pourtant)
Des bœufs qu'on voioit brouttant,
Dessus le haut d'vne motte,
Et plus bas quelques cochons,
Et bon nombre de moutons.

Nous vismes deux Demoiselles,
Lors que nous fusmes dedans,
Qui paroissoient à leurs dents,
D'assez gentilles femelles;
Frere Claude qui les vit,
De fort bon cœur leur sousrit.



Dans Orleans cent harangues,
Se firent au Chancelier;
Et l'on le vint supplier,
En dix-huict sortes de langues,
Les trois Mores furent pleins
De Maires & d'Echeuins.



Voyant cela, ie m'écoule,
Et desirant estre à part,
Ie me sceus mettre à l'écart,
Dans vn coin hors de la foule,
Où resuant iusqu'à la nuit,
I'escriuis ce qui s'ensuit.

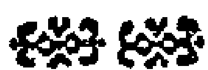


Nostre Aurore de la Barre,
Est maintenant vn Soleil,
Le Ciel n'a rien de pareil,
La Terre rien de si rare;
Mais en cas de Merlenbeau,
Son esprit n'est pas fort beau.

Cette beauté souueraine,
A r'allumé mes vieux ans,
Ses attraits sont si charmans,
Que pour sortir de la peine
Où m'a conduit son bel œil,
Ie n'attens que le cercuëil.



Quel éclat & quelles flammes,
Quels rayons vois-je dans l'air?
A voir tant de feux briller,
C'est la Princesse des Ames,
La Reyne des volontez,
La Deesse des beautez.

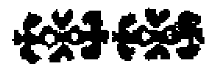


Cachez vos beautez mortelles,
Ie voy paroistre Cloris,
Tous vos attraits sont peris,
Voicy la belle des belles,
Son soulier a plus d'attraits,
Que vos yeux & tous vos traits.

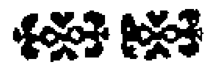


Ce que le Ciel a de flamme
Il l'a mis dedans ses yeux,
Ce qu'il eut de precieux,
Il le mit dedans son Ame,
Rien du tout ne luy deffaut,
Que d'auoir le sang plus chaud.

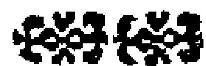
La belle Baronne darde
De ses yeux mille trespas,
Mais dites, n'a-t-elle pas
La mine vn peu bien gaillarde?
Ie pense que sa vertu
A bien souuent combattu.



Quelle est celle qui m'esclaire
Et brille de tant d'appas?
Est-ce Diane ou Pallas?
Ou la Reyne de Cythere?
Car en elle i'apperçois
Quelque air de toutes les trois.



A voir sa grace embellie
Auec tant de Majesté,
C'est l'attrayante beauté
De la charmante Iulie,
Dont mon cœur seroit espris,
S'il n'estoit pas à Cloris.



Il seroit temps de me taire,
Et ma plume n'en peut plus,
Mais que diront les Vertus,
Si ie me tais de sa Mere,
Qui ioint à tant de beautez,
Tant de rares qualitez.

Artenice où ie contemple,
Tant de miracles diuers,
Les autres ont eu des vers,
Mais à vous il faut vn Temple,
Il sera fait dans vn an,
Et i'en ay desia le plan.



Frere Claude l'Heroïque
En sera le Sacristain,
Chapelain le Chapelain;
Et l'angelique Angelique,
Nuit & jour y chantera,
Les Hymnes qu'il vous fera.



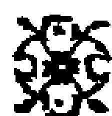


AVTRE.

A MADAME LA PRINCESSE, Sur l'air des Landriry.



ADAME vous trouuerez bon,
Qu'on vous escriue sur le ton,
De Landrirette,
Qui court maintenant à Paris,
Landriry.

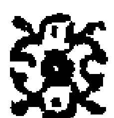


Vostre absence nous abbat tous,
Quelques-vns en sont demy fous,
Landrirette,
Les autres n'en sont qu'estourdis,
Landriry.

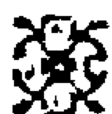


Du point de vostre esloignement,
L'Hyuer s'approche à tout moment,
Landrirette,
Et les beaux iours sont accourcis,
Landriry.

Pour nouuelles chacun dit fort,
Que le Duc Charles est d'accort,
Landrirette,
La Neutralité fait grand bruit,
Landriry.



L'on tient icy pour arresté,
Que Madame a fait le traitté,
Landrirette,
Le Roy son frere en est marri,
Landriry.



L'Espagnol rend ce qu'il tenoit,
Elle aura tout ce qu'elle auoit,
Landrirette,
Particulierement ....
Landriry.



I'ay receu deux coups de ciseau,
En vn lieu bien loin du museau,
Landrirette,
Ie m'en porte mieux Dieu mercy,
Landriry.

L'on est icy fort tristement,
Tout nostre diuertissement,
Landrirette,
Est de chanter ce qui s'ensuit,
Landriry.



En grace, en beautez, en attrais,
Nulle n'égalera iamais,
Landrirette,
La diuine Mommorency,
Landriry.



L'on jugeroit par la blancheur,
De Bourbon, & par sa fraischeur,
Landrirette,
Qu'elle a pris naissance des Lys,
Landriry.



Iulie a l'esprit & les yeux,
Plus brillans & plus radieux,
Landrirette,
Que l'Astre du iour à Midy,
Landriry.

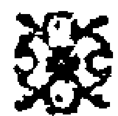
Pour faire son Ame & son Corps,
Le Ciel épuisa ses tresors,
Landrirette,
. . . .
Landriry.



Elle a tout en perfection,
Hors qu'elle a trop d'auersion,
Landrirette,
Pour les Amans & les soufris,
Landriry.



Mesdemoiselles de Clermont,
Ont plus de charmes qu'Aigremont,
Landrirette,
Par Aigremont i'entens Maugis,
Landriry.



Mesdemoiselles du Vigean,
Ont le cœur noble, & le corps gent,
Landrirette,
Tout homme qui les voit est fri,
Landriry.

Lors que Venus aymoit Adon,
Elle auoit les yeux, ce dit-on,
Landrirette,
Comme Mademoiselle Aubry,
Landriry.



D'où vient que depuis quelques iours,
On voit la trouppe des Amours.
Landrirette,
Dessus la route de Poissi?
Landriry.



C'est que la Reyne des beautez,
Des Ames & des libertez,
Landrirette,
Fait sa demeure dans Vigni,
Landriry.

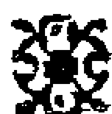


Vostre balet comme i'entens,
Passe les plus beaux de ce temps,
Landrirette,
Monsieur de Gauffecourt le dit,
Landriry.

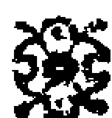
Vn seul violon de Meulan,
Fait bien plus de bruit maintenant,
Landrirette,
Que les vingt & quatre d'icy,
Landriry.



Vn certain faiseur d'Almanac,
M'a dit que Monsieur de Meymac,
Landrirette,
Dans ce mois deuoit estre pris,
Landriry.

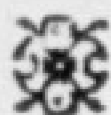


Mais si vous ne me croyez pas,
Considerez, & lisez bas,
Landrirette,
La Centurie que voicy,
Landriry.



Trois mois apres celuy de May,
L'on prendra Monsieur de Macmey,
Landrirette,
Et Monsieur le Noichane aussi,
Landriry.

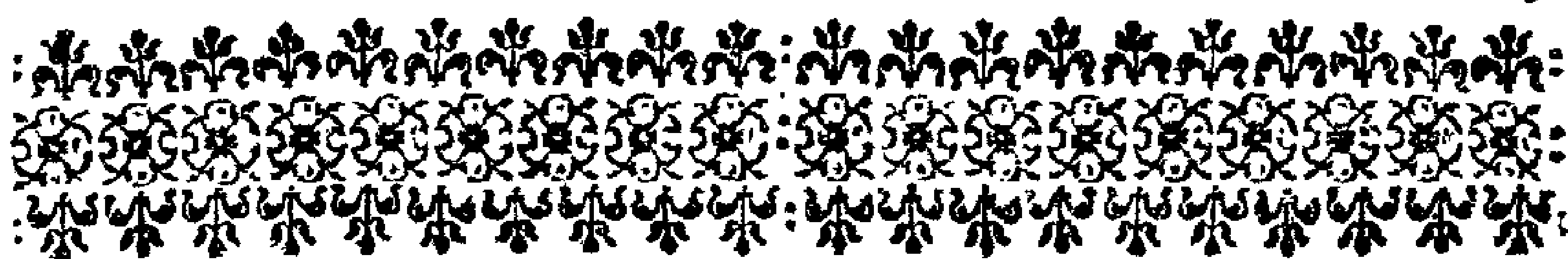
Ie ſçay pour certain que l'Amour,
En veut à ceux de Vantadour,
Landrirette,
Dieu garde Monſieur de Leui,
Landriry.



I'en mettrois encor plus de ſix,
Mais ie ne puis plus eſtre aſſis,
Laudrirette,
Ie m'en vay trouuer Monſieur Iuif,
Landriry.



AVTRE.



AVTRE.



L'VN meurt qu'à sa fantaisie,
Il ne s'auance à la Cour,
L'autre meurt de jalousie;
Et moy, ie me meurs d'Amour.



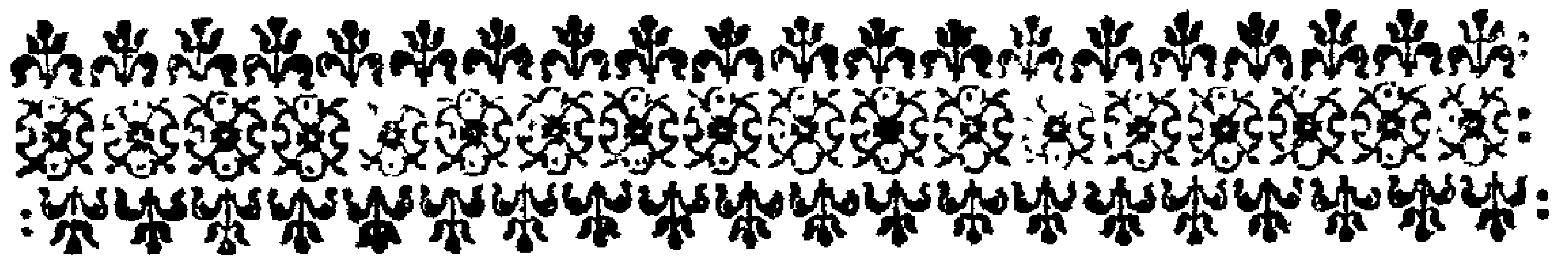
Promethée est à la chaisne,
Et becqueté d'vn Vautour,
Il ne meurt de cette peine,
Et moy, ie me meurs d'Amour.



D'vne plainte desolée,
Ainsi Thirsis l'autre iour
Disoit dans cette valée,
Et moy, ie me meurs d'Amour.



Il fendoit le cœur des marbres,
Et l'Echo mesme à son tour,
Faisoit redire à ses arbres,
Et moy, ie me meurs d'Amour.



AVTRE.



ES Demoiſelles de ce temps,
Ont depuis peu beaucoup d'Amans,
On dit qu'il n'en manque à perſonne,
L'année eſt bonne.



Nous auons veu les ans paſſez,
Que les Galans eſtoient glacez,
Mais maintenant tout en foiſonne,
L'année eſt bonne.

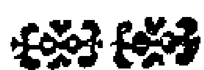


Le temps n'eſt pas bien loin encor,
Qu'ils ſe vendoient au poids de l'or,
Et pour le preſent on les donne,
L'année eſt bonne.



Le Soleil de nous r'approché,
Rend le monde plus échauffé,
L'Amour regne, le ſang boüillonne,
L'année eſt bonne.

La belle Princesse n'est pas
Du rang des beautez d'icy bas ;
Car vne fraischeur immortelle
Se voit en elle.



Dans son visage & dans ses traits,
Brillent quelques diuins attraits,
Et dans sa mine & dans son geste,
Vn air celeste.



De perles d'Astres & de fleurs,
Bourbon, le Ciel fit tes couleurs,
Et mit dedans tout ce meslange
L'esprit d'vn Ange.



Que de cœurs l'Amour blesseroit,
Que de maux au monde il feroit,
Si cette belle moins contraire,
Le laissoit faire!



La Duchesse a pris à l'Amour
Ses traits ; & ce Dieu tout le iour,
Pour les r'auoir de cette belle,
Vole autour d'elle.

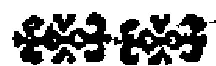
Elle les montre en ſes appas,
Mais elle ne les lance pas,
Et craint trop d'en bleſſer perſonne,
Tant elle eſt bonne.



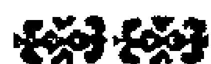
Mais ſes coups ſeroient bien-heureux,
Et n'eſt point de cœur genereux,
Qui ne vouluſt mourir pour elle,
Tant elle eſt belle.



Le Soleil cede à ſes beaux yeux,
Et ne voit du plus haut des Cieux,
Que luy-meſme dedans le Monde,
Qui les ſeconde.



Baronne pleine de douceur,
Eſtes-vous Mere, eſtes vous Sœur,
De ces deux Belles ſi gentilles,
Qu'on dit vos filles?



Vous auez l'humeur, ce dit-on,
D'vn doux & paiſible mouton;
Mais voſtre peau blanche & tres-fine,
Eſt d'vne Hermine.

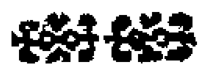
Que vois-je si plein de clarté,
D'attraits, de grace & de beauté,
Si ce n'est Diane ou l'Aurore,
Ou Flore, ou Fore?



Les oyseaux vont en toutes parts,
Suiuant sa voix, ou ses regards,
Zephire la suit & l'adore,
C'est Flore, ou Fore.



Sur son visage & sous ses pas,
Naissent des fleurs & des appas,
Qu'ailleurs on ne voit point éclore;
C'est Flore, ou Fore.



Vigean est vn Soleil naissant,
Vn bouton s'épanouïssant,
Ou Venus, qui sortant de l'Onde,
Brusle le Monde.



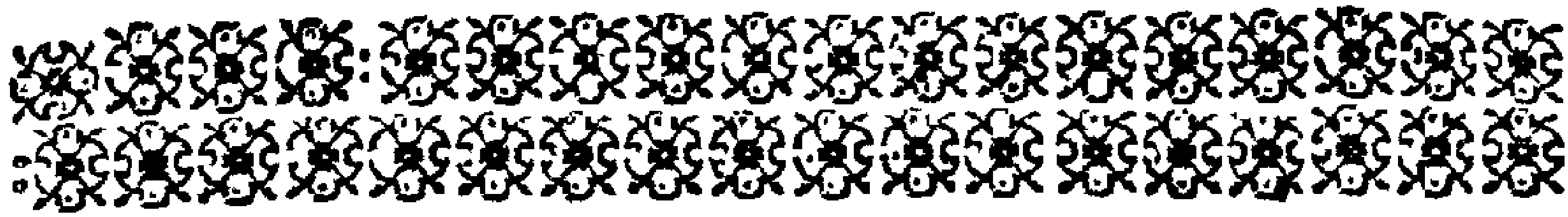
Sans sçauoir ce que c'est qu'Amour,
Ses beaux yeux le mettent au jour,
Et par tout elle le fait naistre,
Sans le connoistre.

Ramboüillet auec ſa fierté,
A certain air dans ſa beauté,
Qui fait qu'autant que l'on l'admire,
On la deſire.



Deſſus ſa bouche ſont touſiours,
Les Graces auec les Amours,
Ou pour le plaiſir de l'entendre,
Ou pour apprendre.





AVTRE.



VAND Iris aux beaux yeux,
Paroist en quelques lieux,
Il n'est cœur qui ne tremble,
C'est l'honneur de la Cour,
C'est la gloire d'Amour,
Et les Vertus ensemble.

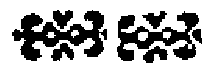


On ne peut pas si-tost,
Bien louër comme il faut,
De la grande Duchesse
La grace & la bonté;
Sa moindre qualité
Est celle de Princesse.



Quand des bords d'Orient,
L'Aurore en sousriant,
Sa lumiere r'appelle,
Elle n'esgale pas,
Auec tous ses appas,
Ceux de Mademoiselle.

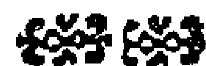
La belle ....
A la bouche d'œillet,
Les yeux de viue flame;
Le courage d'vn Roy,
Et l'esprit comme moy,
Quand Apollon m'enflamme.



Le Ciel, sans changement,
En feroit aysément
Vne Reyne parfaite,
Quelque iour tous les Roys,
Viuront dessous ses lois,
Dans l'Isle qu'elle a faite.



Iamais l'œil du Soleil,
Ne vit rien de pareil,
Ni si plein de delices;
Rien si digne d'amour,
Si ce ne fut le iour,
Que nasquit Artenice.

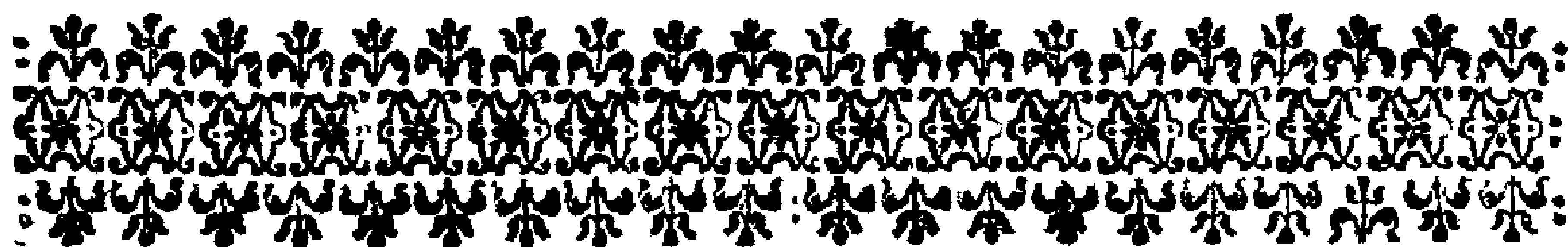


Quand les Dieux eurent fait,
Le chef-d'œuure parfait,
Que Iulie on appelle,
Minerue qui la vit,
En pleura de dépit,
Et se trouua moins belle.

L'Amour

L'Amour armé de traits,
Auec tous ses attraits,
N'en a point qui me pique;
Et ie crains plus cent fois,
Les charmes & la voix
De la belle Angelique.





AVTRE
SVR L'AIR DES LANTVRLV.

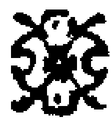


E Roy nostre Sire,
Pour bonnes raisons,
Que l'on n'ose dire,
Et que nous taisons;
Nous a fait deffence,
De chanter Lanturelu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.



La Reyne sa Mere
Reuiendra bien-tost,
Et Monsieur son Frere
Ne dira plus mot;
Il sera paisible,
Pourueu qu'on ne chante plus,
Lanturlu, &c.

De la Grand Bretagne
Les Ambaſſadeurs,
Ceux du Roy d'Eſpagne,
Et des Electeurs,
Se ſont venu plaindre,
D'auoir par tout entendu,
Lanturlu, &c.

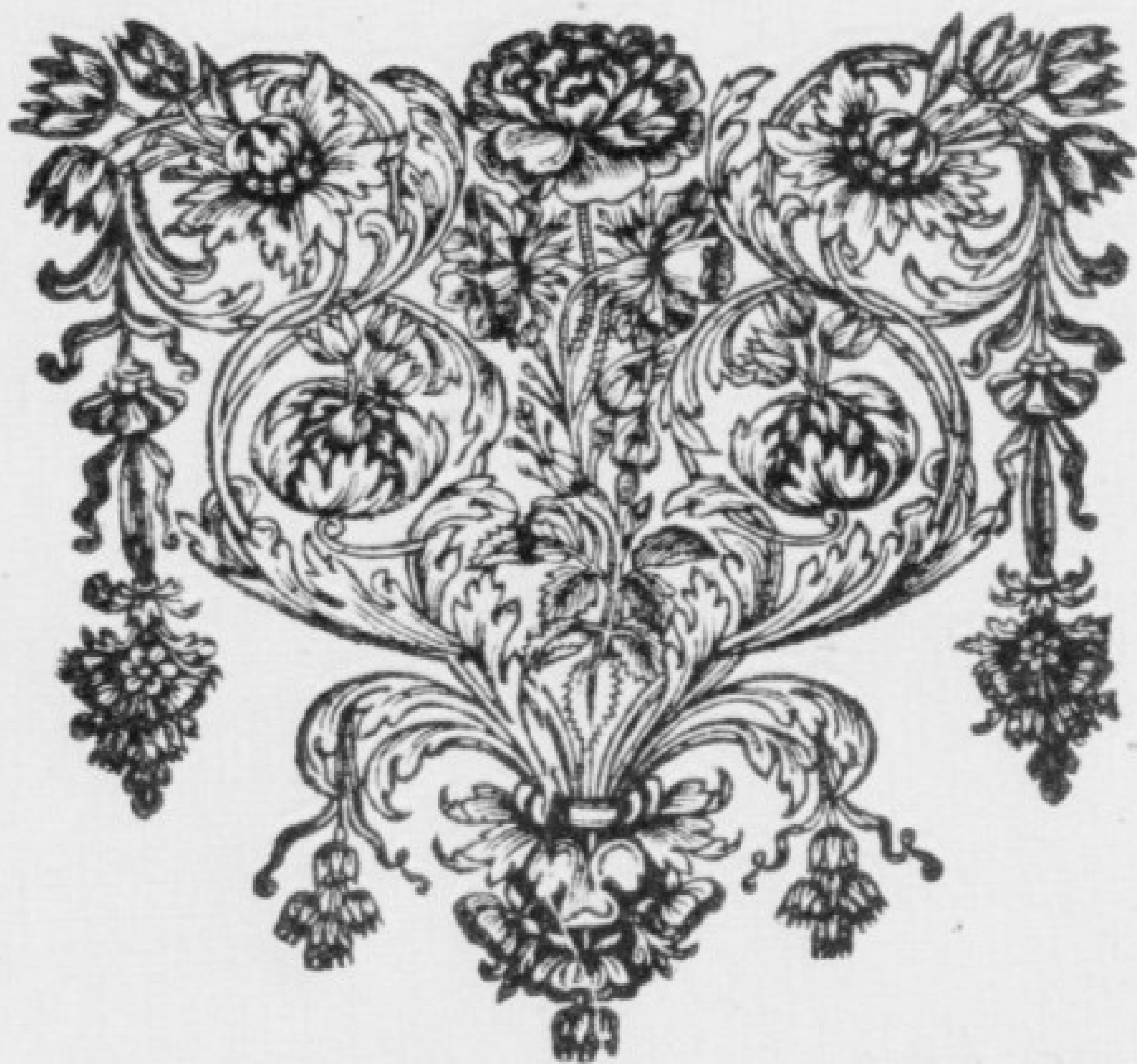


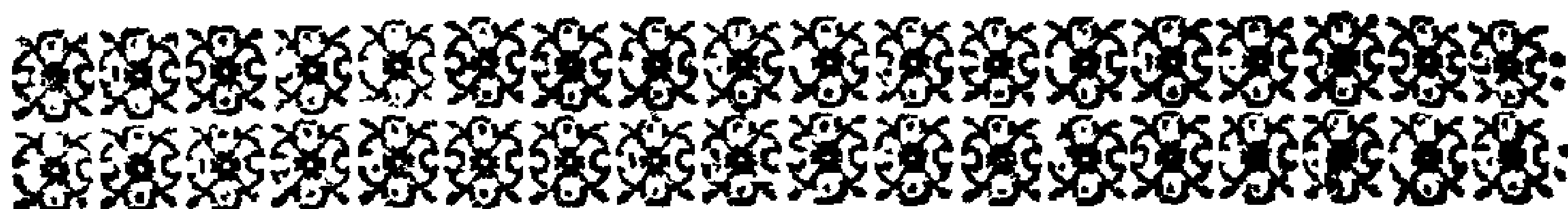
Ils ont fait leur plainte
Fort éloquemment,
Et parlé ſans crainte
Du Gouuernement;
Pour les ſatisfaire,
Le Roy leur a reſpondu,
Lanturlu,



Deſſus cette affaire,
Le Nonce parla,
Dit que le Saint Pere
N'entend point cela,
Qu'vn François dans Rome,
Ait crié comme vn perdu,
Lanturlu, &c.

Pour finir en France
Ces troubles nouueaux,
Auec grand prudence,
Le Garde des Sceaux,
A ſcellé des lettres ,
Dont voicy le contenu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.





RONDEAV.



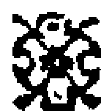
A foy, c'est fait de moy, car Isabeau
M'a conjuré de luy faire vn Rondeau,
Cela me met en vne peine extréme.
Quoy treize vers, huit en eau, cinq en eme,
Ie luy ferois aussi-tost vn batteau!

En voila cinq pourtant en vn monceau,
Faisons-en huit, en inuoquant Brodeau,
Et puis mettons, par quelque stratageme,
Ma foy c'est fait.

Il auoit mis Godeau, mais il le changea : ce que i'ay sçeu de Mr. Vablé.

Si ie pouuois encor de mon cerueau
Tirer cinq vers, l'ouurage seroit beau;
Mais cependant, ie suis dedans l'onziéme,
Et si ie croy que ie fais le douziéme;
En voila treize ajustez au niueau.
Ma foy, c'est fait.







AVTRE.



A foy, que d'vn fin diamant,
Pris au treſor du Firmament,
Ce Dieu qui tant de mal me dreſſe,
Fit d'vne main pleine d'adreſſe,
Pour durer eternellement.

Par vos rigeurs ſe va limant,
Car vous paſſez infiniment,
En dureté, ie le confeſſe,
Ma foy.

Ie ſuis las de tant de tourment,
Et veux bien eſtre voſtre Amant,
Si vous m'eſtes bonne Maiſtreſſe:
Mais ſi voulez que ie vous laiſſe,
Ie le feray fort librement,
Ma foy.





AVTRE.

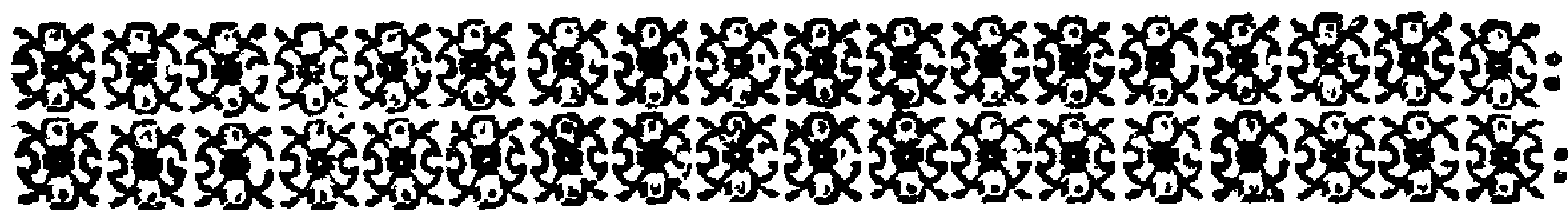


D'VN beuueur d'eau, comme auez debatu,
Le sang n'est pas de glace reuestu,
Mais si boüillant & si chaud au contraire,
Que chaque veine en eux est vne artere,
Pleine de sang, de force & de vertu.

Le feu par l'eau foiblement combattu,
Croissant sa force au lieu d'estre abbattu,
Va redoublant la chaleur ordinaire,
D'vn beuueur d'eau.

Tousiours de preux le renom ils ont eu,
Ils ont l'estoc bien ferme & bien pointu,
Chauds en amour, & plus chauds en colere.
Si que ferez fort bien de vous en taire,
Qu'vn de ces iours vous ne soyez battu
D'vn beuueur d'eau.





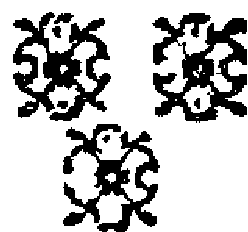
AVTRE.

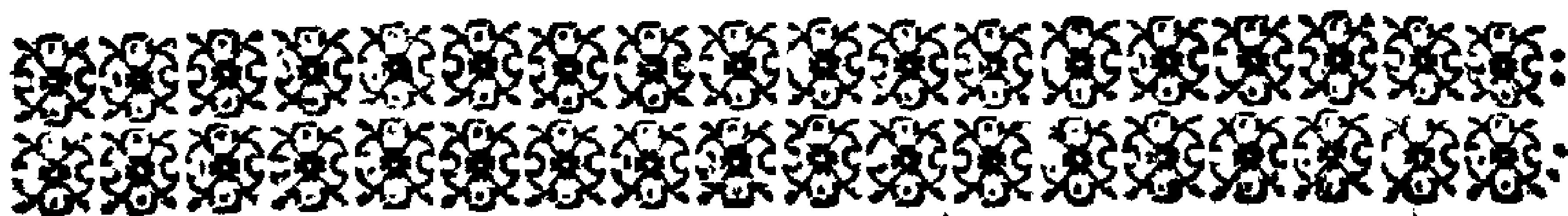


N beuueur d'eau, pour aux Dames complaire,
Suiuant l'Amour dont le seul feu l'éclaire,
Se voit tousiours, sobre, courtois & doux,
Et ne sçauriez si-tost boire dix coups
Qu'encor plustost il ne le puisse faire.

Venus, d'Amour la gracieuse mere,
Nasquit de l'eau sur les bords de Cythere;
Aussi son fils fauorise sur tous,
Vn beuueur d'eau.

Il entend mieux ses loix & son mystere,
Il sçait iouir, & discret sçait se taire,
A le rein ferme, & fermes les genoux.
Et trente six yvrognes comme vous,
Ne valent pas en l'amoureuse affaire,
Vn beuueur d'eau.





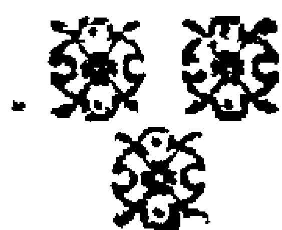
AVTRE.

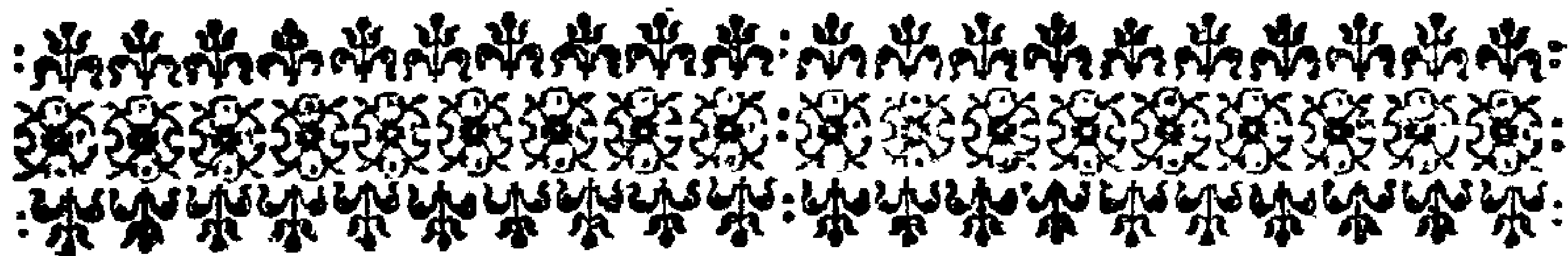


OVS l'entendez mieux que ie ne pensois,
Si quelque Amant bien disant & mattois,
Vous croit payer, en vous nommant son ame,
C'est du Latin qui passe vostre game,
Vous n'entendez des termes si courtois.

Mais s'il en vient qui dise à haute voix,
Qu'il veut prouuer, fust-il Turc ou Anglois,
Par beaux effets la grandeur de sa flame,
Vous l'entendez.

Ie donneray telle somme par mois,
Outre cela, ioyaux perles de choix,
Satin, velours, à souhait à Madame;
Cet entretien vous charme & vous enflame,
C'est dire d'or & parler bon François,
Vous l'entendez.





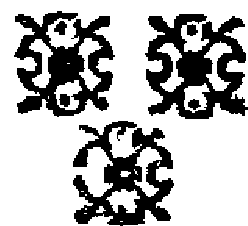
AVTRE.

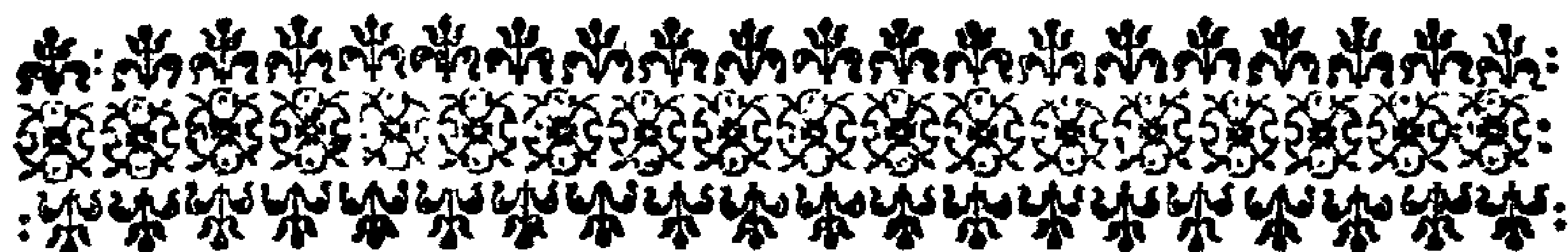


HEZ la Coiffier vne demy-douzaine
Des nouriçons de l'Enfant de Silene,
Se trouueront ce soir asseurément.
N'y manquez pas, Diable emporte qui ment,
L'affaire est faite, & la chose certaine.

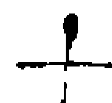
Vous y verrez vne table bien pleine,
Tous les poissons iusques à la Baleine
Iront ce soir, voguant horriblement
Chez la Coiffier.

Nous chanterons iusqu'à perte d'haleine,
Nous y dirons mille bons mots sans peine;
Car là Phœbus est en son element:
Et si ces vers ne coulent doucement,
Nous en ferons d'vne meilleure veine
Chez la Coiffier.





AVTRE.

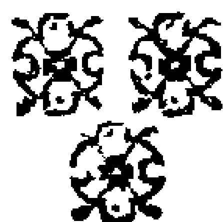




EDANS ces prez herbus & spacieux,
Où mille fleurs semblent soûrire aux Cieux,
Ie vien blessé d'vne atteinte mortelle,
Pour soulager le mal qui me martelle,
Et diuertir mon esprit par mes yeux.

Mais contre moy mon cœur seditieux
Me donne plus de pensers soucieux,
Que l'on ne voit de brins d'herbe nouuelle
Dedans ces prez.

De ces tapis le pourpre precieux,
De ces ruisseaux le bruit delicieux,
De ces vallons la grace naturelle,
Blesse mes sens, me gesne & me bourelle,
Ne voyant pas ce que i'ayme le mieux,
Dedans ces prez.





AVTRE.



ON ame, à Dieu, quoy que le cœur m'en fende,
Et que l'Amour de partir me défende,
Ce traiſtre honneur veut pour me martyrer,
Par vn depart nos deux cœurs déchirer,
Et de laiſſer ton bel œil me commande.

Ie ne veux pas qu'en larmes tu t'épande,
Et ſans qu'en rien ton amour apprehende,
Dy-moy gay'ment, ſans plaindre & ſoûpirer,
Mon ame, à Dieu.

Car ie te laiſſe, & ie te recommande
De mon eſprit la partie plus grande,
Sans plus vouloir iamais la retirer;
Car rien que toy ie ne puis deſirer,
Et veux t'aymer iuſqu'à ce que ie rende
Mon ame à Dieu.





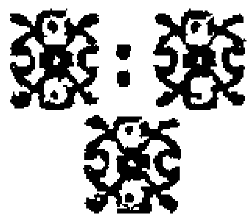
AVTRE.

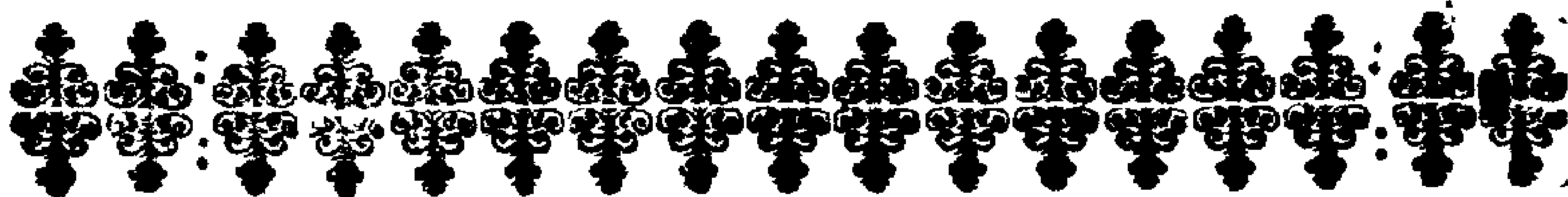


ROIS iours entiers, & trois entieres nuits,
Bien lentement se sont passez depuis
Que i'ay perdu la clarté souueraine
De deux Soleils, les beaux yeux de ma Reyne,
Par qui les miens souloient estre conduits.

Sans leur objet ie pleure, & ie ne puis
Trouuer remede au tourment où ie suis,
Et chaque instant me dure, en cette peine,
Trois iours entiers.

Triste & resueur, du penser ie la suis,
Pour la chercher, moy-mesme ie me fuis,
Et si le sort bien-tost ne me rameine
Les doux appas de ma belle inhumaine,
Ie ne sçaurois plus viure, en ces ennuis,
Trois iours entiers.





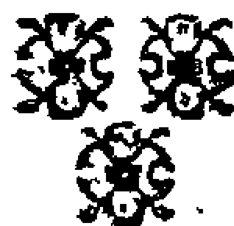
AVTRE.

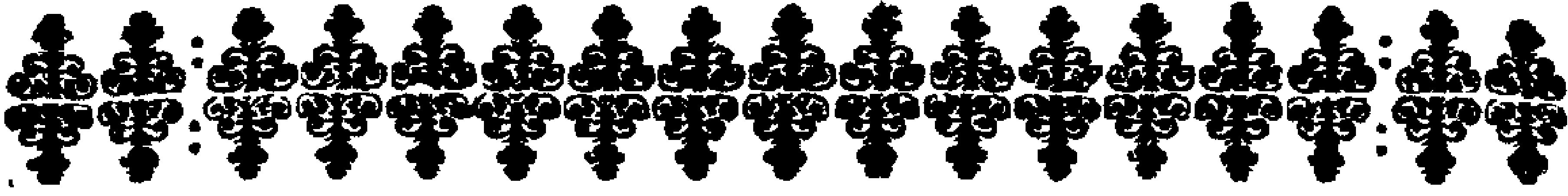


V vous ſçauez tromper bien finement,
Ou vous m'aymez aſſez fidelement,
Lequel des deux ie ne le ſçaurois dire;
Mais cependant ie pleure & ie ſouſpire,
Et ne reçois aucun ſoulagement.

Pour voſtre amour i'ay quitté franchement
Ce que i'auois acquis bien ſeurement;
Car on m'aymoit, & i'auois quelque empire
Où vous ſçauez.

Ie n'attens pas tout le contentement
Qu'on peut donner aux peines d'vn Amant,
Et qui pourroit me tirer de martyre.
A ſi grand bien mon courage n'aſpire;
Mais laiſſez-moy vous toucher ſeulement,
Où vous ſçauez.





AVTRE.





E Soleil ne voit icy-bas
Rien qui ſe compare aux appas,
Dont Philis nos ſens enſorcelle,
Son air n'eſt pas d'vne mortelle,
Sa bouche, ſes mains, ni ſes bras.

Ses beaux yeux cauſent cent treſpas,
Ils éclairent tous ces climas,
Et portent en chaque prunelle
Le Soleil.

Tout ſon corps eſt fait par compas,
La grace accompagne ſes pas;
Enfin, Venus n'eſt pas ſi belle,
Et n'a pas ſi bien faites qu'elle,
Ces beautez qui ne voyent pas
Le Soleil.





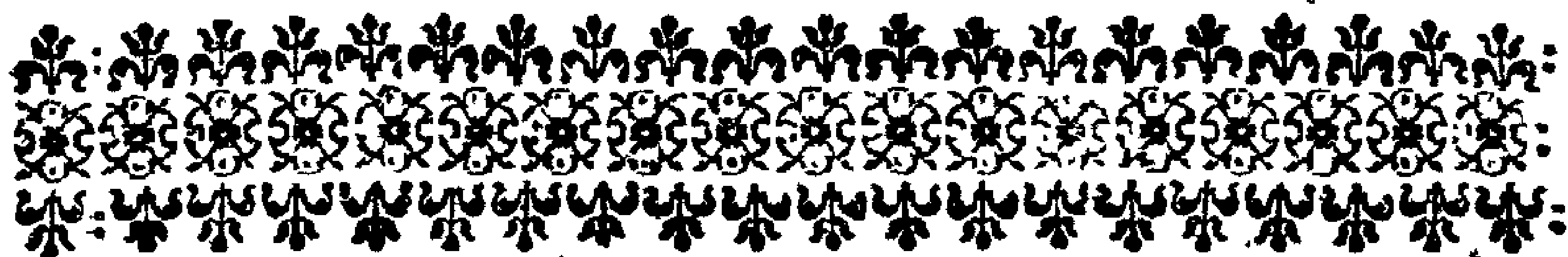
AVTRE.

TOVT beau corps, toute belle image,
Sont grossiers aupres du visage
Que Philis a receu des Cieux,
Sa bouche, son ris, & ses yeux,
Mettent tous les cœurs au pillage.

Sa gorge est vn diuin ouurage,
Rien n'est si droit que son corsage,
Enfin, elle a, pour dire mieux,
Tout beau.

Parmy tout ce qui plus m'engage,
Est vn certain petit passage,
Qui vermeil & delicieux;
Mais ce secret est pour les Dieux,
Ma plume changeons de langage;
Tout beau.





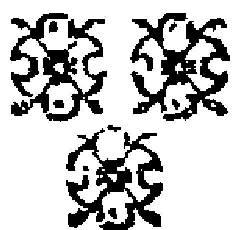
AVTRE.

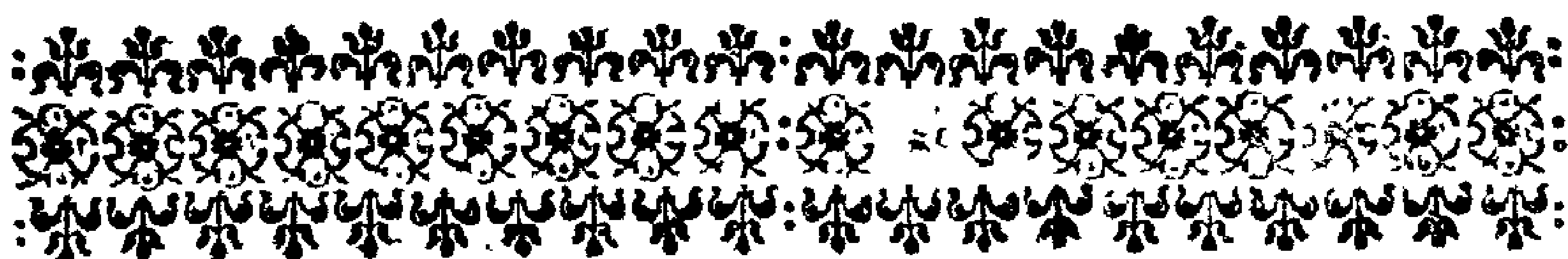


INQ ou six fois cette nuit en dormant,
Ie vous ay veuë en vn accoustrement,
Au prix duquel rien ne me sçauroit plaire,
La juppe estoit d'vne opale tres-claire,
Et vostre robe estoit vn diamant.

Rien n'est si beau dessous le firmament,
L'Astre du iour brille moins clairement,
Et vous passiez sa lumiere ordinaire,
Cinq ou six fois.

Que le sommeil nous trompe vainement!
Par auenture en ce mesme moment,
Vous-vous trouuez en estat bien contraire;
Mais à propos, comment va cette affaire?
Auez-vous bien esté tout doucement,
Cinq ou six fois?





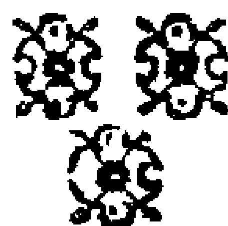
AVTRE.

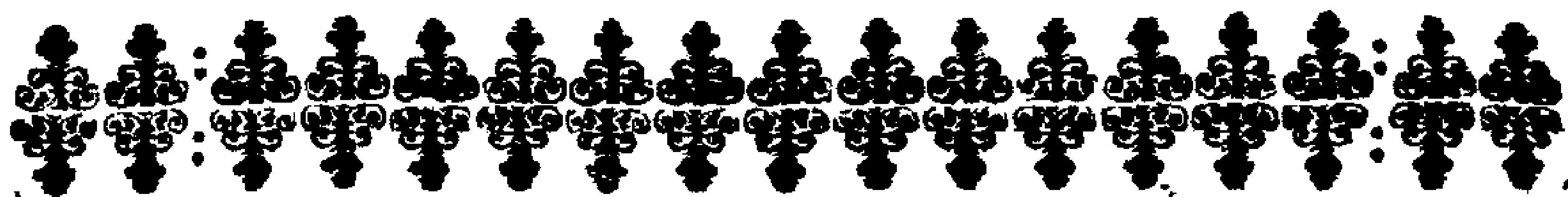


I haut ie veux loüer Syluie,
Que tout autre en meure d'enuie:
Sa perſonne eſt pleine d'appas,
Les Amours naiſſent ſous ſes pas,
Et c'eſt par eux qu'elle eſt ſeruie.

De cent vertus elle eſt ſuiuie,
Son cœur tient mon ame rauie,
Et les Conquerans ne l'ont pas
Si haut.

Quoy que mon amour m'y conuie,
Ma langue au ſecret aſſeruie,
N'oſe parler d'vn certain cas;
Ie diray ſeulement tout bas,
Que ie n'en vis vn de ma vie
Si haut.





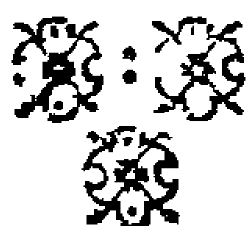
AVTRE.

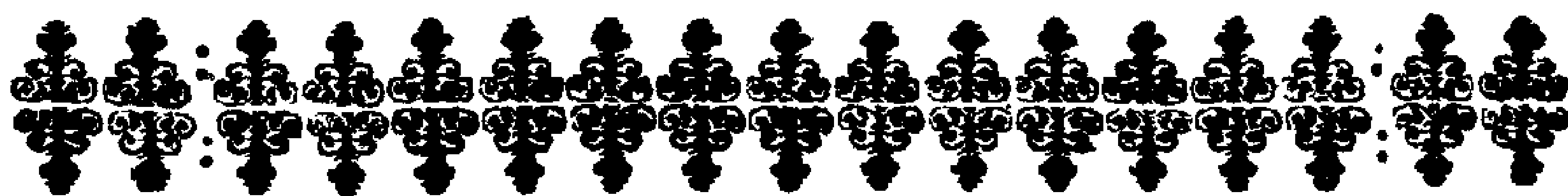


OVR le moins vostre compliment
M'a soulagé dans ce moment;
Et dés qu'on me l'est venu faire,
I'ay chassé mon Apoticaire,
Et renuoyé mon lauement.

Vous m'auez guery promptement,
Vos mots coulent si doucement,
Que chacun d'eux vaut vn clistere,
Pour le moins.

Vous me deuiez ce traitement,
Car ie vous ayme vniquement,
Et mesme depuis cette affaire,
C'est vn peu plus qu'à l'ordinaire,
Cela veut dire infiniment,
Pour le moins.





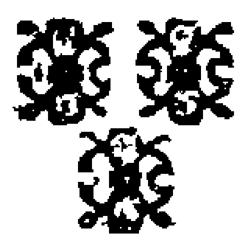
AVTRE.



N le m'a dit, Mademoiselle,
Que tous nos cœurs vous retenez,
Pensez-vous pour vostre beau nez,
Mettre sur nous vne gabelle?

Vous estes fort bonne & fort belle,
Et croy que vous estes pucelle,
On le m'a dit.

Mais il faut estre moins rebelle,
Et ne point faire de querelle
Aux Amans que vous surprenez;
Vous en tenez d'emprisonnez,
Et vous leur estes trop cruelle,
On le m'a dit.





AVTRE.



N cas d'Amour, il ne faut iamais estre
Foible ni lent, mais faut tousiours pareſtre
Prompt, vigoureux, ſouſmis entierement,
Pleurer, gemir, ſeruir fidelement,
Donner beaucoup, & de peu ſe repaiſtre.

Quand eſt de moy, ſi ie me ſçay conneſtre,
N'eſtant auare, audacieux, ni traiſtre;
Ie deurois bien reüſſir ayſément,
En cas d'Amour.

I'ay quelque eſprit, & l'on me tient grand Maiſtre
En ces poulets que les Amans font naiſtre,
Ie fais des vers aſſez paſſablement;
Et quelquefois ie parle galamment,
Mais apres tout, ie ſuis vn pauure Preſtre,
En cas d'Amour.





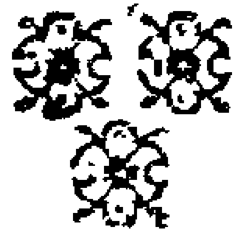
AVTRE.



I vous vouliez qu'on vous parlast d'Amour,
Ie vous ferois cent Rondeaux chaque iour,
Car ie vous ayme, & mon Ame dolente,
Toutes les nuits est pour vous miaulante,
Et l'on l'entend en chaque carrefour.

Vous pouuez tout sur Monsieur de Tricour,
Et l'on m'a dit que Monsieur de Beaujour,
Pour vostre Amour auroit l'ame brûlante,
Si vous vouliez.

Les deux Beautez qui regnent au Faux-bour,
Et celle-là du petit Luxembour,
N'echauffent point mon humeur froide & lente;
Mais de vos yeux l'ardeur étincelante
M'embraseroit, cela s'entend tousiour,
Si vous vouliez.





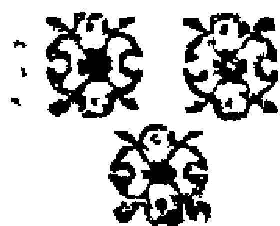
AVTRE.



Ie ne sçaurois faire cas d'vn Amant,
Qu'autre que moy gouuerne absolument,
Car chacun sçait que i'ayme trop l'empire;
Ce n'est ainsi qu'il me falloit escrire,
Vous n'y sçauez que le haut Allemand.

Ie veux qu'on soit à moy parfaitement,
Et quand ie fais quelque commandement,
Ie n'entens pas que l'on me vienne dire,
Ie ne sçaurois.

Ie vous rendray le mesme compliment,
Et quelque iour quand voudrez longuement
Veiller icy, ie vous diray sans rire,
Ma mere entend que chacun se retire,
Ne pensez-pas m'arrester vn moment,
Ie ne sçaurois.





AVTRE.



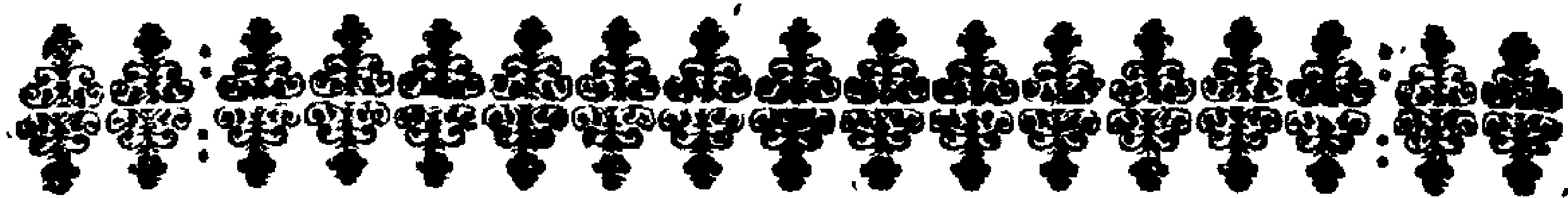
'AMOVR, qui de tous ſens me priue,
Fit ma raiſon voſtre captiue,
Quand vn ſoupçon pris par mal-heur,
Me combla l'eſprit de douleur,
Et d'vne triſteſte exceſſiue;

Vne humeur jalouſe & craintiue,
Se mit dans voſtre ame pleintiue,
Et penſa chaſſer de mon cœur
L'Amour.

Mais ſi iamais cela m'arriue,
Ie conſens que l'on me pourſuiue
Par toute ſorte de rigueur,
Ie ne veux plus viure en langueur;
Meure la ialouſie, & viue
L'Amour.



AVTRE.



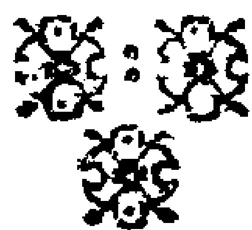
AVTRE.

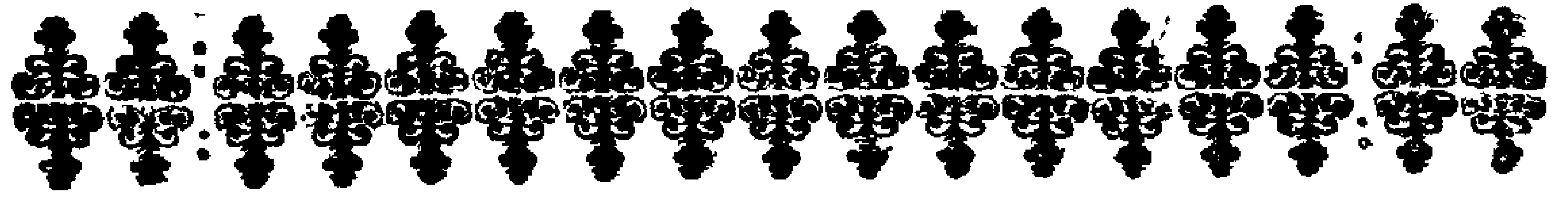


ENSER que pour ne vous déplaire,
Ie me veüille iamais distraire
D'vn dessein où i'ay tant de droit,
C'est estre iniuste en mon endroit,
Et de plus, vn peu temeraire.

Philis depuis deux ans m'éclaire,
Elle est mon Ange tutelaire,
Ie l'ayme plus qu'on ne sçauroit
Penser.

Ie vous demande, en cette affaire,
Pardon de vous estre contraire,
Vn autre s'en contenteroit;
Cependant, vous faites le froit,
Ma foy, c'est trop, allez vous faire
Penser.





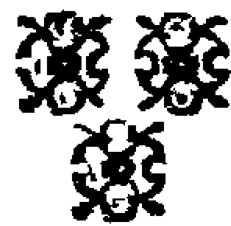
AVTRE.

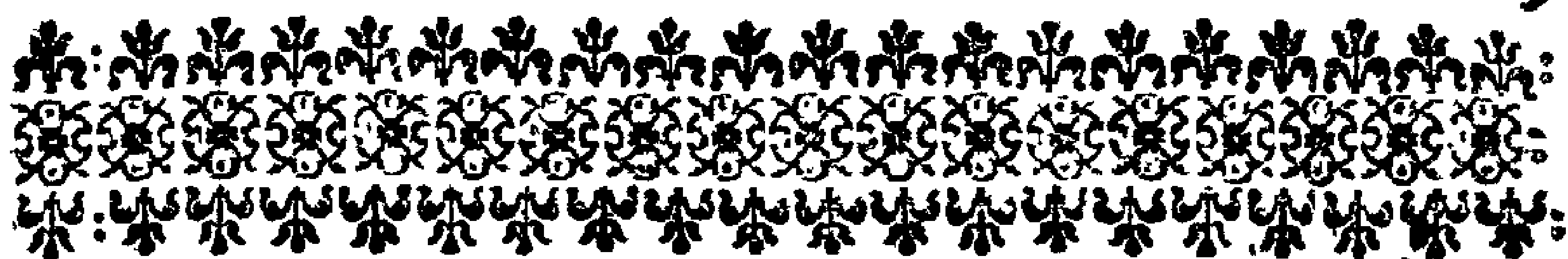


OVR vos beaux yeux, qui me vont consumant,
L'Amour n'a point de peine & de tourment,
De feu cuisant ni de cruel martyre,
Que de bon cœur ie ne voulusse élire,
Et qu'on ne doiue endurer doucement.

Tout l'Vniuers n'a rien de si charmant,
Et s'il estoit sous mon commandement,
Ie quitterois volontiers son empire,
Pour vos beaux yeux.

Toute la Cour vous sert également,
Mais quant à moy si ie vay vous aymant,
Ne croyez pas que par là ie desire
Cette faueur où tout le monde aspire;
Car ie vous ayme, & vous sers seulement,
Pour vos beaux yeux.



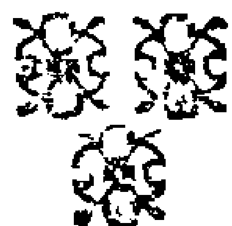


AVTRE.

POVR vous seruir i'ay pû me desgager
D'vne autre amour, & desiré changer
Vn logement qui pourroit me suffire,
Et sans preuoir si mon sort seroit pire,
Ie n'ay point eu regrets de desloger.

En quatre iours i'ay sçeu desménager,
Dessous vos loix i'ay voulu me ranger,
Et quitterois derechef vn Empire,
Pour vous seruir.

Mais si cela ne vous peut obliger,
Ie changeray sans beaucoup m'affliger;
Car i'ay le cœur tout fait comme de cire,
Doux & traittable, & s'il faut vous le dire,
Ie suis volage inconstant & leger,
Pour vous seruir.





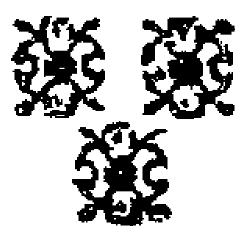
AVTRE.



IX Roys prierent l'autre iour
Tyrcis de leur faire la cour:
Mais il soufloit vn vent de Bise,
Qui perçoit iusqu'à la chemise;
Cela le fit demeurer cour.

Il a le ventre d'vn tambour,
Ce qui le rend tant soit peu lour,
Et fait que par fois il mesprise,
Six Roys.

Il ne fait point cas de l'Amour,
Quand on l'appelle il fait le sourd;
Mais pour prester son entremise
En quelque fascheuse entreprise,
Il ne le feroit iamais pour
Six Roys.





AVTRE.

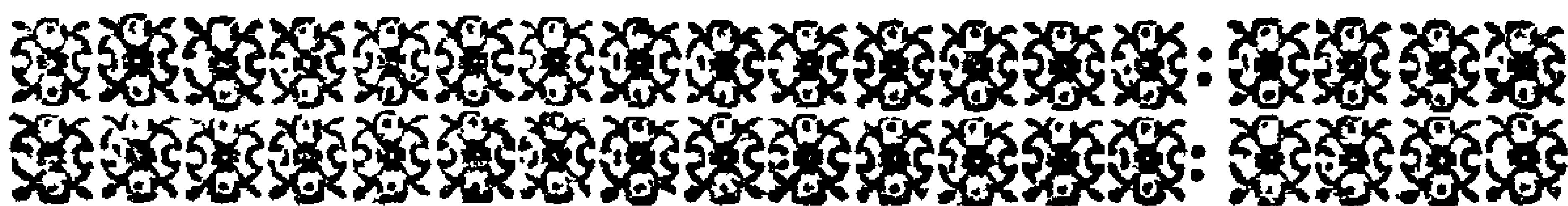


Vous ouïr Chapelain chapeler,
I'ay bien iugé que vouliez quereller,
Et que de plus, vous estes temeraire,
Quand vous osez vn si grand aduersaire,
Sans plus de force, au combat appeller.

Lors que sa plume au Ciel le fait voler,
Qu'auec les Dieux il ose se mesler,
Penseriez-vous qu'il se voulust distraire
A vous ouïr?

Ne pretendez ainsi vous signaler,
Vous ne sçauriez ses efforts égaler:
Croyez-moy donc, laissez-le dire & faire,
Et quand il parle, apprenez à vous taire;
Car par iustice à luy conuient parler,
A vous, ouïr.





AVTRE.

A MONSEIGNEVR LE Mareſchal de Baſſompierre.

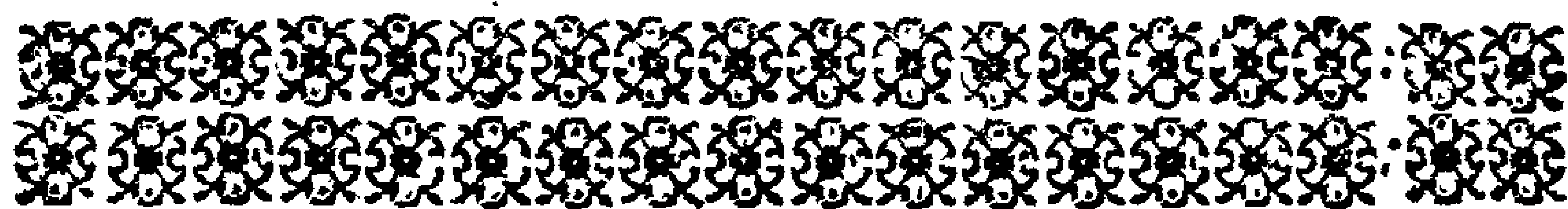


N petit mot qu'on m'a porté
De voſtre part, m'a conforté,
Et m'a fait reprendre la lime,
Pour faire encore quelque rime,
En eſtant par vous exhorté.

Ie ne comprens voſtre bonté,
Et crois auec difficulté,
Qu'vn ſi grand eſprit en eſtime
Vn petit.

Ie vous le dis ſans vanité,
Le mien eſt bien fort limité,
Mais le cœur eſt net & ſans crime,
Et poſſible aſſez magnanime;
Aymez-moy donc par charité,
Vn petit.





AVTRE.

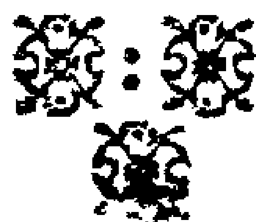
A LVY MESME.

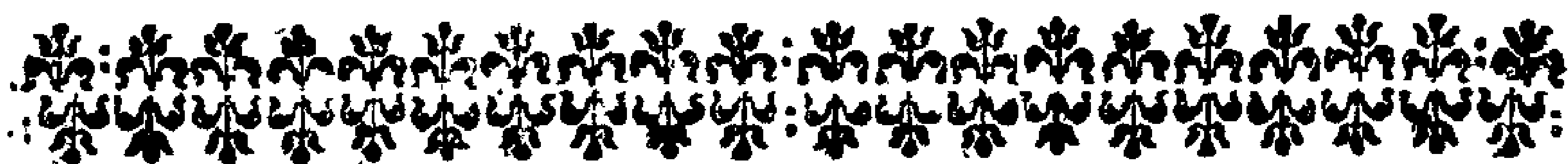


ANS la prison qui vous va renfermant,
Vostre grande ame agit incessamment,
Et ce diuin esprit que rien n'enserre,
Vole par tout, sans erreur tousiours erre,
S'estend, s'esleue, & va plus aysément.

Vous parcourez l'vn & l'autre element,
Vous penetrez iusques au firmament,
Et visitez le Ciel, l'Onde & la Terre,
Dans la prison.

Vous ne gesnez vostre cœur vainement,
Vous connoissez & voyez sainement
Tout ce qui brille & qui n'est que de verre,
Vous possedez la paix durant la guerre;
C'est estre heureux, & libre entierement,
Dans la prison.





AVTRE.

RESPONSE A VN DEFFY.

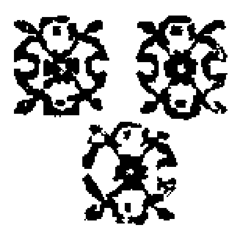
A Mr Godeau.



OMME un galand & braue Cheualier,
Vous m'appellez en combat singulier,
D'amour, de vers & de prose polie;
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie,
Ie ne vous tiens que pour vn escolier.

Et fussiez-vous braue docte & guerrier,
En cas d'amour n'aspirez au laurier,
Rien ne déplaist à la belle Iulie,
Comme vn galand.

Quittez l'Amour, ce n'est vostre mestier,
Faites des vers, traduisez le Psautier,
Vostre façon d'escrire est fort iolie;
Mais gardez-vous de faire de folie,
Ou ie sçauray ma foy vous chastier
Comme vn galand.



AVTRE.



AVTRE.

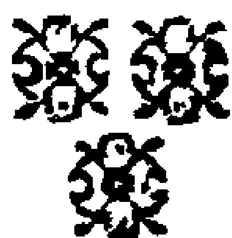
AV MESME.

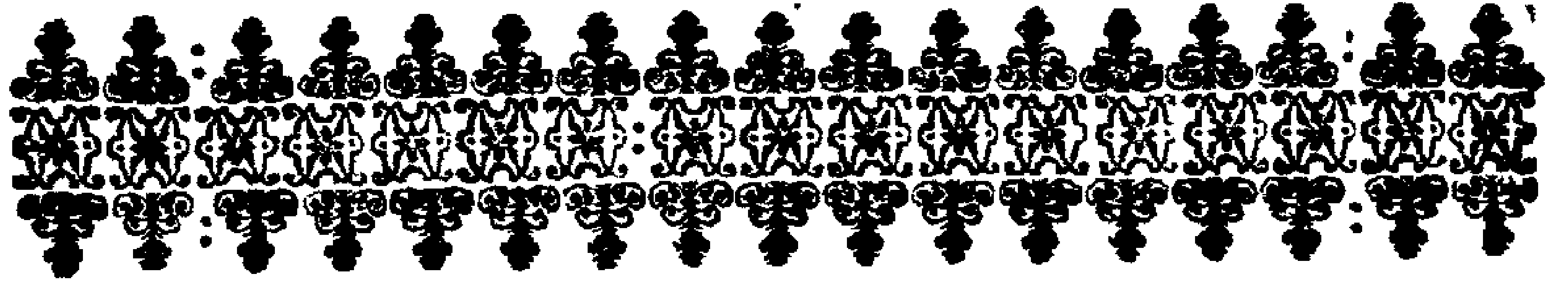


OVS parlez comme vn Scipion,
Et si vous n'estes qu'vn Pion;
D'vn mot ie vous pourrois deffaire,
Mais vne palme si vulgaire,
N'est pas pour vn tel champion.

Ie vous le dis sans passion,
N'ayez point de presomption,
Et songez de quelle maniere
Vous parlez.

Eussiez-vous le corps d'Orion,
Auecque la voix d'Arion,
Deuant-moy vous-vous deuez taire;
Ne craignez-vous point ma colere?
Qu'est-ce là, petit embrion,
Vous parlez!





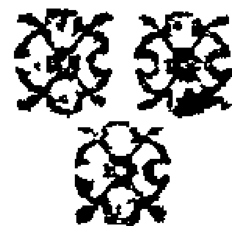
AVTRE.



N bon François politique & deuot,
Vous diſcourez plus graue qu'vn Magot,
Voſtre chagrin de tout ſe formaliſe,
Et l'on diroit que la France & l'Egliſe,
Tournent ſur vous comme ſur leur piuot.

A tous propos vous faites le bigot,
Pleurant nos maux auecque maint ſanglot,
Et voſtre cœur Eſpagnol ſe déguiſe
En bon François.

Laiſſez l'Eſtat, & n'en dites plus mot,
Il eſt pourueu d'vn tres-bon matelot;
Car s'il vous faut parler auec franchiſe,
Quoy que ſur tout voſtre eſprit ſubtiliſe,
On vous connoiſt, & vous n'eſtes qu'vn ſot,
En bon François.





BALLADE
EN FAVEVR DES OEVVRES de Neuf-Germain.



AR tous les coins de l'Vniuers,
Le Cygne Mantoüan resonne,
L'aueugle Thebain de ses vers
Encor toute la Terre estonne.
Mais ie n'accorde la couronne,
Pour le Grec, ni pour le Romain,
Et l'employant mieux ie la donne
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.



L'autre jour le grand Apollon,
Pere du jour & de la gloire,
Tenoit au Ciel vn violon,
Marqueté d'ebene & d'yuoire,
Et dit aux filles de Memoire,
Ie le veux mettre en bonne main;
Car ie le garde pour la foire,
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.

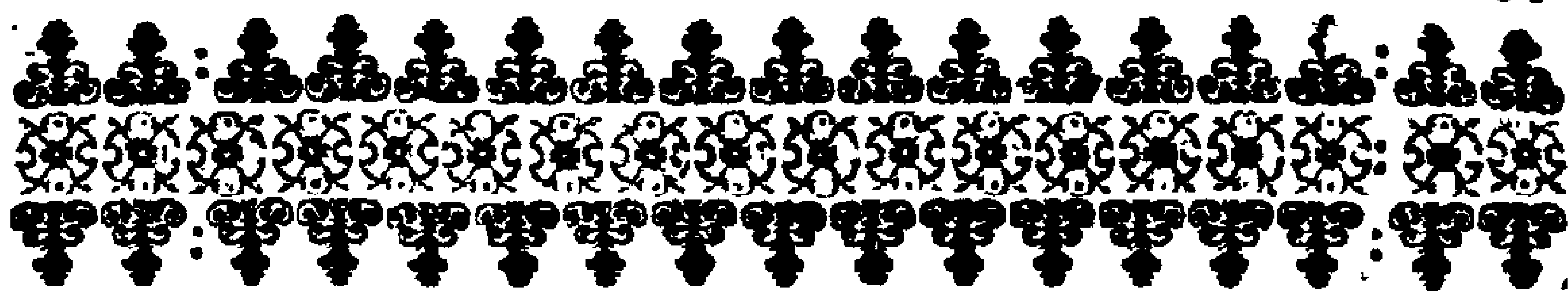
Mercure luy dit, c'est vn fou,
Que de trop bon œil tu regardes,
Il fit des vers sur Trilbardou,
Auec des paroles Lombardes,
Mais ses rimes sont trop hagardes,
Et Mars iura par saint Firmin,
Qu'il vouloit donner des naZardes
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.



Les Muses lors firent vn cry,
Qui passa la dixiesme Sphere,
Et défendant leur fauory,
Pleines d'vne iuste colere,
Iurerent à Iupin leur pere,
Qu'elles partiroient dés demain,
Si pas vn d'eux osoit desplaire
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.



Iupiter dit à haute voix,
Mes cheres filles ie me fie
Entierement à vostre choix,
Quel qu'il soit ie le deifie,
Et veux, ie vous le certifie,
Que sur Parnasse ou en chemin,
Cinquante veaux on sacrifie
Au beau Monsieur de Neuf-Germain.



PLAINTE
DES CONSONNES QVI N'ONT pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain.

PAR MONSIEVR PATRIS.



ONQVES sans l'auoir merité,
Le sort contre nous irrité ,
A le courage de permettre ,
Que par vn mespris inhumain,
On ayt formé, sans nous y mettre,
Le nom du grand de Neuf-Germain.

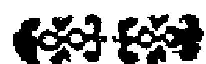


Encor pour F , patience ,
C'est par elle que se commence
France, climat heureux & doux,
Son merite est recommandable ,
Et qu'elle ayt cela dessus nous ,
Il estoit plus que raisonnable.

Mais que les autres, ſans raiſon,
Comme de meilleure maiſon,
Poſſedent le meſme auantage,
Aurions-nous le cœur d'endurer,
Qu'on nous fiſt ce cruel outrage,
A tout le moins ſans murmurer?



Non, nos conditions ſont telles,
Que nous ſommes lettres comme elles,
Et d'vn poids tellement égal,
Qu'eſtant toutes comme de cire,
D'elles & de nous on peut dire,
Laval Rohan, Rohan Laval.



Encor que cette verité,
Soit plus claire que la clarté,
Neantmoins, à noſtre vergogne
Demeurant toutes au filet,
Tandis qu'elles ſont en beſogne,
Il nous faut garder le mulet.



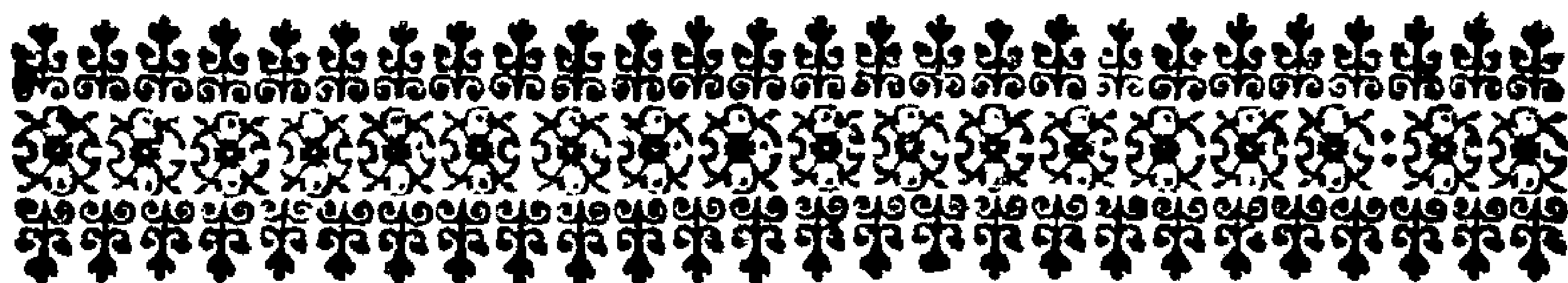
Nous ne voulons blaſmer perſonne,
Mais que fit D, pour qu'on luy donne
Ces excés de grace inoüis?
Et toutes ſont-elles tirées
De la coſte de Saint Loüis,
Pour nous eſtre ainſi preferées?

L'Astre qui nous fait voir le iour,
Puisse bien-tost, & sans retour,
Là bas se coucher & s'esteindre;
Et meure en l'infernal gibet,
Qui premier eut l'art de nous peindre,
Et nous mettre dans l'Alphabet.

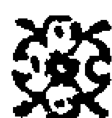


Compagnes, mes cheres amies,
Souffrirons-nous ces infamies?
Non, non, il les faut éuiter;
Loin de ces lieux melancholiques,
Allons en Egypte habiter,
Et nous rendons Hieroglyphiques.





RESPONSE FAITE PAR L'AVTEVR, A LA precedente plainte, sous le nom de Iupiter.





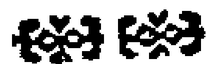
VOVS sçauez bien, Troupe immortelle,
Race genereuse & fidelle,
Qui m'auez mis le sceptre en main,
Combien de iours nous consultasmes,
Quand nous fismes pour Neuf-Germain,
Ce beau nom que nous inuentasmes.



Par vne diuine prudence,
Dans ce grand mot, dont la cadence
Frappe si doucement les sens,
Nous mismes toutes les Voyelles;
Mais auiourd'huy, comme i'entens,
Les Consonnes sont les rebelles.

B.C.S.

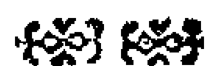
B. C. S. armez auec L,
Et P. T. ioints à leur querelle,
Esperant se mettre en credit,
Dans ce beau nom veulent parestre,
Et n'est pas mesme, à ce qu'on dit,
Iusques au Q. qui n'en veüille estre.



B. qui fait tous les biens du monde,
Sans qui sur la Terre & sur l'Onde,
Rien ne seroit ni bon, ni beau,
Et C. qui le Ciel sçeut produire,
Se veut cacher dans le tombeau,
Si nous pensons les esconduire.



L. par qui Venus est belle,
Qui rend nostre essence immortelle,
Glorieuse veut éclater
Dans le nom de cét homme habile,
Et ne se veut pas contenter,
D'estre dans celuy de Virgile.



Mesme en ce moment i'entens S,
Qui fait là bas de la Diablesse,
Et dans vn dépit nomparcil,
Menace, pleine de colere,
De mettre en pieces le Soleil,
Et les essieux de nostre Sphere.

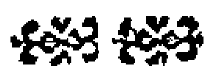
Mais le P. qui marche en Satrape,
Et qui fait la moitié d'vn Pape,
Se veut tirer de pieté,
Et s'est mis dans la phantaisie,
De n'estre plus qu'en pauureté,
En paresse & paralysie.



Luy qui fait les pauures en Terre,
Et T. qui forme mon tonnerre,
Parlent tous deux de me quitter,
Et quoy que les destins ordonnent,
Ie ne puis estre Iupiter,
Si ces deux lettres m'abandonnent.



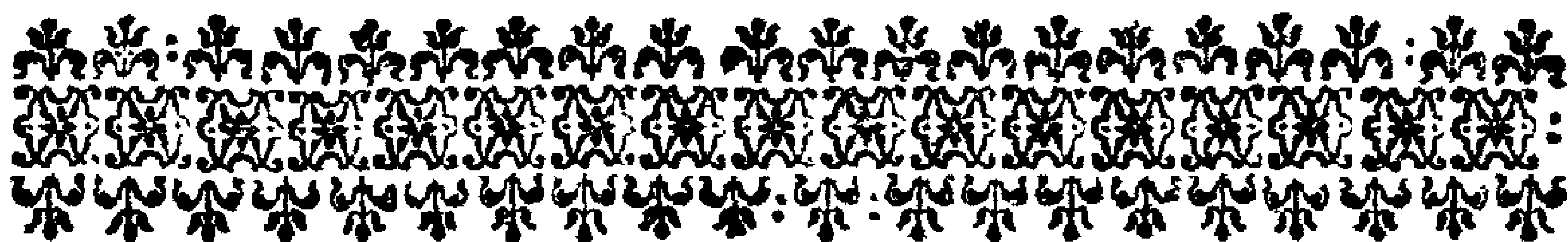
Mais vous en auez tous affaire,
B. pour Bacchus est necessaire,
Et sans C. Cerés est à bas:
Si L. S. & P. se rebelle,
Que fera la pauure Pallas,
Qui n'aura plus qu'A A. pour elle?



Il faut donc les rendre contentes,
Mais ie ne vois à leurs attentes,
Aucun remede assez puissant,
Si ce n'est que cét homme rare,
Au nom Bdelneufgermicopsant;
Mais ce mot est vn peu bizarre.

Pourtant, pour le mieux, il me ſemble,
Qu'ainſi nous les mettions enſemble,
Iointes d'vn eternel amour,
Et renuoyons à Palamede,
Qui le premier les mit au iour,
Le Q. auec X. Y. Z.





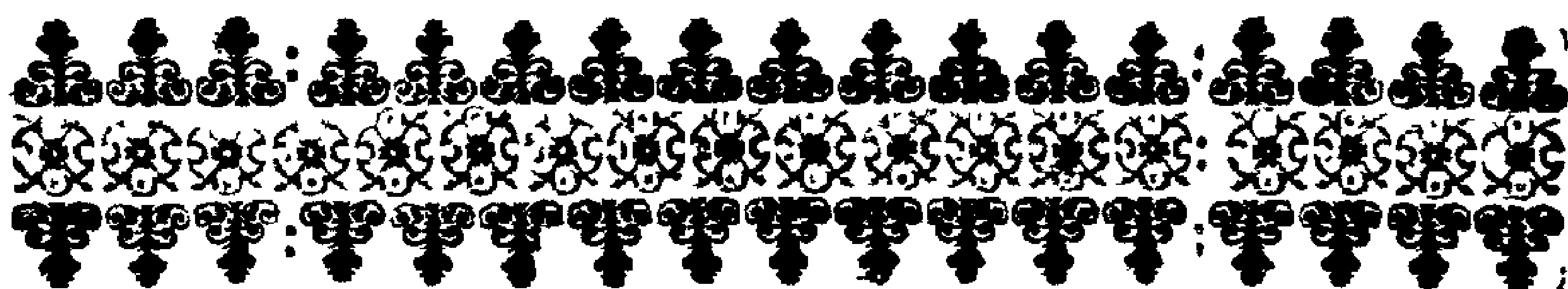
REQVESTE
A MONSIEVR DE PVY-LAVRENS, au nom de Neuf-Germain.



E que dans vos vers i'entens lire,
Des Neuf Preux & du bon Roger,
Me semble digne qu'on l'admire,
Et le grand Gomain m'y fait rire,
Quand il en deuroit enrager.
Mais lors que pour rimer en euf,
Vous me parlez d'vn habit neuf,
De plaisir mon ame est bercée,
Et certes ie vais auoüant,
Que c'est la meilleure pensée
Qu'on peut auoir en me loüant.
Tout ce que vous auez escrit
De ma Muse & de mon addresse,
De ma force & de ma proüesse,
Me semble de fort bon esprit.
Mais les vers de l'habillement,
Sont, ma foy, d'vne grace extréme,
Et ie croy qu'Apollon luy-mesme
Vous les mit dans l'entendement.

Du ſiecle les plus beaux eſprits,
Brion, Chaudebonne, Patris,
Et celuy dont l'architecture
A ſceu baſtir le pont d'Eſture,
Ont à l'enuy chanté mon prix.
Vous meſme auez fait douze vers,
Qui ſeront dans tout l'Vniuers,
Plus eſtimez que cent harangues,
Et dans la gloire où ie me voy,
Rien ne me manque, que ie croy,
Sinon que Beaury & Barangues,
Facent quelque choſe pour moy.





VERS A LA MODE DE NEVF-GERMAIN, A MONSIEVR D'AVAVX.

Les lettres du nom finissant les vers.



L'AVTRE iour Iupiter manda,
Par Mercure & par ses Preuos,
Tous les Dieux, & leur commanda,
Qu'on fist honneur au grand d'Auaux.



En deux parts le Ciel se banda,
Auec noises & grands trauaux,
Et maint Dieu ialoux clabauda
Contre l'honneur du grand d'Auaux.



Entre autres, vn grand balbreda,
Nommé Mars, Mauors, ou Mauos,
Les dents grinça, iura, gronda,
Et dit rage contre d'Auaux.

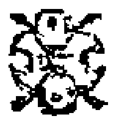
Vn iour, dit-il, il débrida
Sur mon char mes quatre cheuaux,
Et la Pologne accommoda
Auec Suëde ce d'Auaux.



En vain l'ire en moy presida,
Si bien-tost ie ne luy reuaux,
En cent lieux il me dégrada,
Ce pacificateur d'Auaux.



La Paix dessus luy s'accouda,
Comme sur l'vn de ses piuos,
Son Temple à ma barbe il fonda,
Et le veut acheuer d'Auaux.



Alors Iupiter se rida,
Comme vn vieux moine de Cleruaux,
Et dit en courroux, Mananda,
Quelqu'vn veut-il fascher d'Auaux?

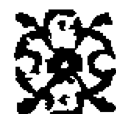


Mon Astre en naissant regarda
Eius Auos & Proauos,
Et tousiours ma faueur garda,
Et gardera le grand d'Auaux.

Minerue dit, ouy dà, ouy da,
Ie l'estime ſicut & vos;
De Paris iuſqu'à Canada,
Rien n'eſt égal au grand d'Auaux.



Les Peuples d'audelà Breda,
Il rendit contrits & deuos,
Et l'Empereur apprehenda
Touſiours l'eſprit du grand d'Auaux.



En Dannemarc il decida,
Qu'il ne ſouffroit point de riuaux,
Car l'Eſpagnol il naZarda,
Tant il eſt fier, ce grand d'Auaux!

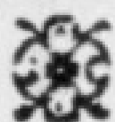


Le Comte-Duc mourir cuida,
L'oyant nommer dans Carauos,
Et dit tremblant, Por mi vida,
Es vn Diablo aquel *d'Auaux.*

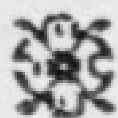


Par ſon langage il reſſouda,
Plus doux que n'eſt jus de pauos,
Sainct Pierre, & ſainct Marc, & vuida,
Leurs differents ce grand d'Auaux.

Le Pape alors ſe panada,
Le colloquant inter Diuos,
Et le Doge le ſeconda,
Tous deux contens du grand d'Auaux.

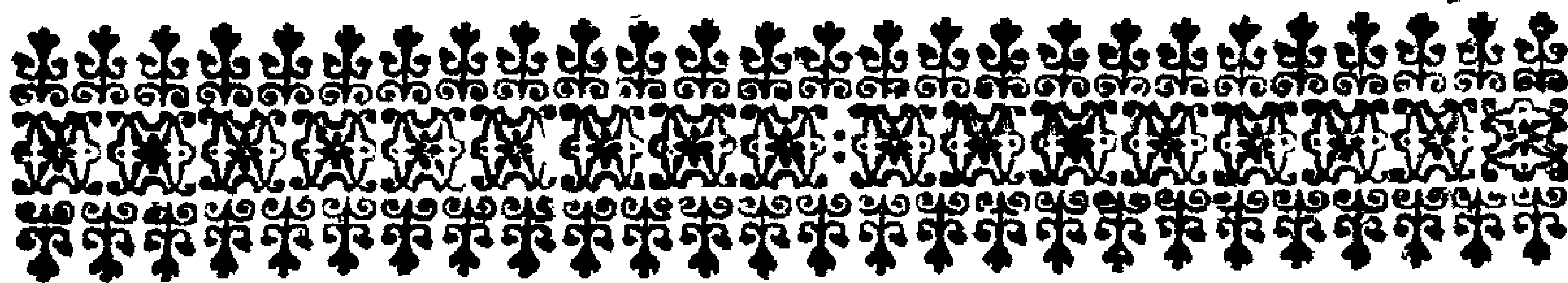


Le deliureur d'Andromeda,
Vit moins de mers, de monts, de vaux,
Monté ſur ſon aiſlé dada,
Que n'en courut ce grand d'Auaux.



En ces mots Minerue plaida,
On l'entendit dans Ronceuaux,
A ſes dits le Ciel s'accorda,
Et chacun dit, Viue d'Auaux.





LETTRE
A MADAME LA PRINCESSE.



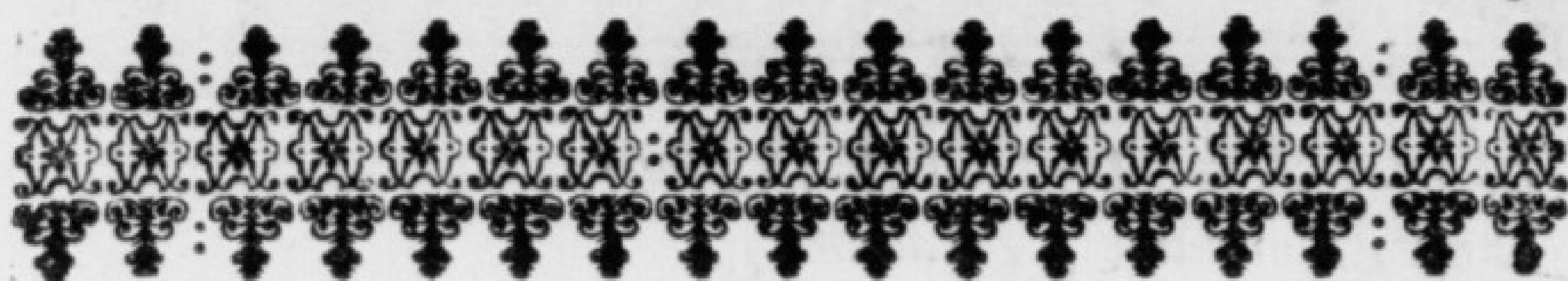
IEV garde en ioye & en liesse,
La plus estimable Princesse
Qui iamais au monde ayt esté:
Dieu garde la plus grand' bonté,
La vertu la plus agreable,
Et l'ame la plus adorable,
Le cœur le plus ferme & loyal,
L'esprit le plus grand & Royal,
Et la beauté la plus parfaite,
Que iamais la Nature ayt faite.
Dieu garde, enfin, pour dire mieux,
Le plus beau chef-d'œuure des Cieux,
La grace & la gloire du Monde,
Celle qui n'a point de seconde,
Que les jeux, les ris, les Amours,
Les Vertus qui plaisent tousiours,
Et les Graces au teint de roses,
Accompagnent en toutes choses.
A lire ce commencement,
Vous pourrez iuger aysément,

Quand ma lettre iroit ſans adreſſe,
O grande & diuine Princeſſe !
Que ce diſcours n'eſt point party
Pour la Princeſſe de Conty ;
Mais qu'à vous ſeule on peut l'eſcrire :
Car tout ce que ie viens de dire,
Selon le iugement de tous,
Ne ſe peut dire que de vous.
Auſſi depuis la triſte abſence,
Dont tous nos maux ont pris naiſſance,
Au milieu de noſtre tourment,
Nous vous loüons inceſſamment,
Et c'eſt en ce mal-heur funeſte,
Le ſeul entretien qui nous reſte,
Car en toute autre occaſion,
Noſtre Ame eſt en confuſion ;
Toute noſtre joye eſt perduë,
Et noſtre raiſon confonduë :
Toutes choſes vont de trauers,
Et nous paroiſſent à l'enuers,
L'air eſt par tout remply d'orages,
Le Ciel n'eſt iamais ſans nuages :
Tous les Aſtres ſont obſcurcis,
Les iours de moitié r'accourcis ;
Et ce qui plus d'ennuy me donne,
L'Hyuer arriue auant l'Automne,
Le mauuais temps dure touſiours ;
L'on ne trouue plus dans le Cours

Pas vne perſonne agreable,
Pas vn viſage raiſonnable;
Enfin, l'on ne voit plus icy
Qu'objets de crainte & de ſoucy:
La ville, depuis voſtre perte,
Eſt melancolique & deſerte,
Paris eſt à moitié pery,
Et tout le Monde eſt en Berry.
Au milieu de tant de trauerſes,
Et tant d'infortunes diuerſes,
Nos courages ſont accablez,
Et nos contentemens troublez.
Nous auons perdu la parole,
Meſme pour les Curez de Mole;
Nous n'aymons plus les Ponbretons,
Et ſi quelquefois nous chantons,
Nos voix dolentes & caſſées,
Chantent, Que n'eſtes-vous laſſées!
Mais d'vn accord tant inégal,
Qu'on diroit que nous chantons mal.
L'autre jour, venant de Surêne,
Nous diſmes au bord de la Seine,
Tant que le beau chemin dura,
Pues quiſo mi ſuerte dura,
Et n'euſmes iamais le courage,
Seulement d'y faire vn paſſage;
Nos Guitarres, & noſtre voix,
Ne charment plus comme autrefois

Nous n'aymons plus les promenades,
Les Musiques, les Serenades;
Et vostre seul esloignement,
Nous a changez entierement.
Desia Monsieur de Chaudebonne
N'a plus l'ame belle ni bonne,
Et dedans ses afflictions
Il mesprise ses compagnons,
Il n'ayme plus d'estre bien-aise,
Et ne dit rien qui ne desplaise.
Madame Aubry, tout à la fois,
A perdu l'esprit & la voix,
Elle est tousiours tremblante & pasle,
Ne parle que du linge sale,
Ayme les champs plus que Paris,
Et se couche entre cinq & six.
La grande Fée en qui rayonne,
L'honneur de Savelle & Vivonne,
N'a plus guere de majesté,
De jugement, ni de beauté;
Et la rauissante Lucine,
N'est belle ni de bonne mine,
N'a plus tous les cœurs de la Cour,
Ni tous les attraits de l'Amour.
Enfin, la Fille ni la Mere,
N'ont plus cét éclat ordinaire,
Qui les alloit enuironnant;
Et sont toutes deux maintenant,

Tant cét ennuy les rend moins belles,
Comme deux personnes mortelles;
Bref, toutes choses en ces lieux,
Depuis le iour que vos beaux yeux
En ont emporté la lumiere,
Ont perdu leur forme premiere,
Mais si la parfaite bonté
Qui suit tousiours vostre beauté,
Et si la iustice, Madame,
Est encore en vostre belle Ame,
Venez dissiper nos mal-heurs,
Chassez les mortelles douleurs,
Dont nos ames furent blessées,
Dés que vous les eustes laissées:
Et par vn bien-heureux retour,
Rendez la splendeur à la Cour,
L'ornant de ses beautez extrémes,
Et venez nous rendre à nous-mesmes,
Soyez sensible à l'amitié,
Et, s'il vous plaist, ayez pitié,
De nostre funeste auenture,
Et du pitoyable VOITVRE

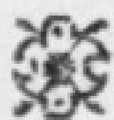


PLACET

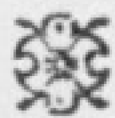
A VNE DAME.



LAISE à la Duchesse tres-bonne,
Aux yeux tres-clairs, aux bruns cheueux,
Reyne des flots de la Garonne,
Dame du Loth & de tous ceux
Qui virent iamais sa personne.



De laisser entrer franchement,
Sans peine & sans empeschement,
Vn homme au lieu de sa demeure:
Qui, s'il ne la voit promptement,
Enragera dedans vne heure.

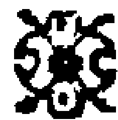


On a pour luy trop de rigueur
Chez-vous, & tout haut il proteste,
Que par vn larcin manifeste,
On retient son ame & son cœur,
Et que l'on ne veut pas le reste.

L'vn est dedans, l'autre dehors,
Et l'vn & l'autre est tout en flame,
Il est raisonnable, Madame,
Ou que l'on reçoiue son corps,
Ou que l'on luy rende son ame.

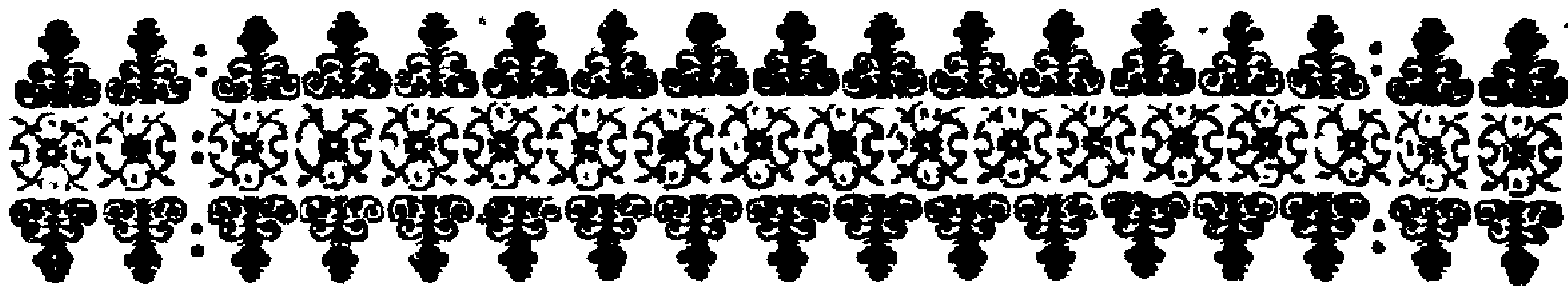


Il se voit pris comme au lacet,
Et souffre vn estrange supplice:
Mais le pauuret est sans malice,
Ne refusez pas son Placet,
Car sans doute il est de justice.



Il a trop souffert de moitié;
Au nom de sa ferme amitié,
Consolez son ame abbatuë,
Ou dites, au moins, par pitié,
A vostre Suisse qu'on le tuë.





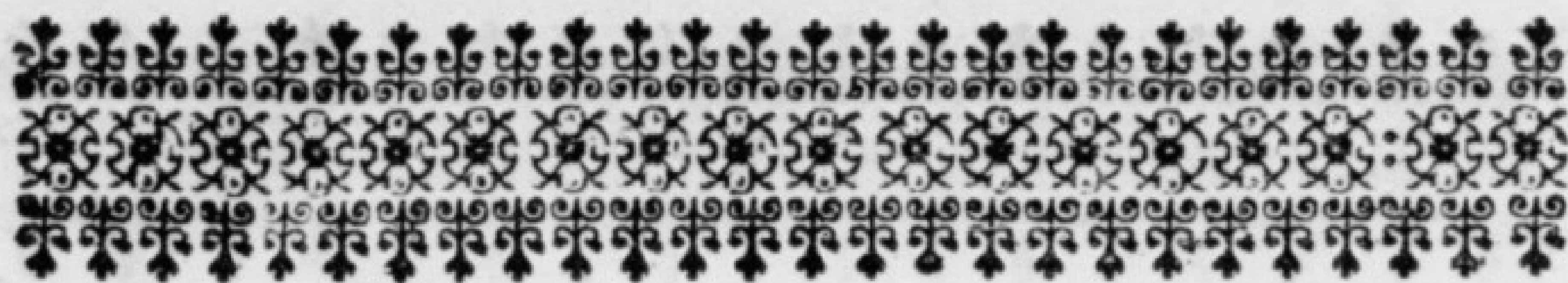
AVTRE

A MONSEIGNEVR LE Cardinal Mazarin.



PLAISE, Seigneur, plaise à vostre Eminence,
Faire la paix de l'affligé Cocher,
Qui par mal-heur, ou bien par imprudence,
Dessous les flots vous a fait trébucher.
On ne luy doit ce crime reprocher,
Le trop hardy meneur ne sçauoit pas
De Phaëton l'histoire & piteux cas,
Il ne lisoit Metamorphose aucune,
Et ne croioit qu'on deust craindre aucun pas,
En conduisant Cesar & sa fortune.





AVTRE
SVR LE MESME SVIET.

PRELAT, paſſant tous les Prelats paſſez,
(Car les preſens ſeroit vn peu trop dire,)
Pour Dieu rendez les pechez effacez,
De ce Cocher qui vous ſçeut mal conduire;
S'il fut peu caut à ſon chemin eſlire,
Voſtre renom le rendit temeraire;
Il ne crut pas verſant pouuoir mal-faire,
Car chacun dit que quoy que vous faſſiez,
En guerre, en paix, en voyage, en affaire,
Vous-vous trouuez touſiours deſſus vos pieds.





EPISTRE

A MONSIEVR DE COLLIGNY.



ANS les plaisirs qui vous entourent,
Et qui de tous costez accourent,
Pour vous rendre icy bas heureux,
O Cheualier auentureux!
Trouuez-bon que l'on vous escriue,
Et ne vous faschez s'il arriue,
Que ie trouble vostre repos,
Maintenant par quelque propos.
Tous les biens & toute la ioye,
Que donne Amour, quand il octroye
Sa grace aux cœurs qu'il a greuez,
Ores, Seigneur, vous les auez:
Vostre fortune est sans seconde,
Et vous estes l'homme du monde
Qui prenez le mieux vos esbas,
Si ce n'est que vous soyez las.
Mais si vous estes las, beau sire,
Au moins ce n'est pas de trop lire.
Or ie pense que dans Stené,
Si ie l'ay bien imaginé,

Comme c'est lieu de peu d'affaire,
Souuent vous ne pouuez rien faire;
Ainsi ie croy que vous pourrez
Lire ces vers, où vous verrez
De vostre derniere auenture
Vne assez passable peinture,
Et sur ce sujet les auis
De quelques-vns de vos amis.
Que cette nuit fut claire & belle,
Quand la triomphante Pucelle,
En qui la Nature & les Dieux
Ont mis tout ce qu'ils ont de mieux;
Fut par vostre adresse arrestée,
Et par vos armes conquestée.
L'Olympe son front déuoila,
Et tout ce soir étincela,
Malgré l'obscurité des nuës,
D'estoilles au monde inconnuës,
Parut serein, tranquille & pur,
Et se couurit d'or & d'azur,
De cet azur, dont il se pare,
Quand vn beau iour il nous prepare.
Le Ciel vous vit de tous ses yeux,
Et vous seruit de tous ses Dieux;
Iupiter & Mars & Mercure,
Prirent part à vostre auenture:
Iupiter & Mercure & Mars,
En craignirent tous les hazars:

Et vous esclairant de leurs Spheres,
Ils furent tous trois vos Terceres:
Sur tous, Mercure volontiers,
Car c'est vn de ses cent mestiers.
Mars enuieux de La Tolere,
Ce qu'il y fit eust voulu faire:
Et Iupiter qui s'échauffoit,
Tout ce que vous fistes eust fait.
Il s'échauffoit deuant la Belle,
Et vous ayda pour l'amour d'elle.
Saturne aussi; mesme l'on dit
Que ce soir-là Saturne rit,
Luy que iamais on n'a veu rire,
Depuis qu'il perdit son Empire;
Car, comme vous sçauez tres-bien,
Saturne est fort Saturnien;
Il sentit pourtant quelque ioye,
Vous voyant, vous & vostre proye,
Et l'ordre & l'accompagnement
Du memorable enleuement,
Lors que, non contre son enuie,
La rauissante fut rauie.
Les Graces, qui suiuent tousiours
Le Dieu qui preside aux Amours,
Les ieunes Ris, & l'Amour mesme,
Et tout ce qui fait que l'on ayme,
Les doux Appas ensorceleurs,
Les Attraits qui gaignent les cœurs,

Les Plaisirs, les douces Tendresses,
Et les amoureuses Caresses,
Portez sur les aisles du vent,
Chantant Hymen, alloient deuant,
Semant mainte rose nouuelle,
Sur tout le chemin de la Belle,
Et mille œillets, qui paslissoient
Dés que ses beautez paroissoient.
Le jeune Hymen marchoit en suite,
Qui seruoit comme de conduite
A vostre char qu'il éclairoit,
Et qui derriere luy couroit:
L'or de sa blonde cheuelure,
Son port celeste & sa parure,
Assez entre tous le marquoit.
Je l'ay sceu d'vn Archer du guet,
Qui cette nuit, non sans allarmes,
Vit vous & tous vos gens en armes,
Et me le contoit aujourd'huy.
Mais peut-estre il vous prit pour luy:
S'il vous prit pour luy, ie vous jure,
Seigneur, qu'il vous a fait injure,
Car il valoit mieux, en ce lieu,
Estre l'Espoux, qu'estre le Dieu.
Mais il n'importe qu'il se trompe,
Hymen assistoit à la pompe,
Et monta ce soir à cheual,
(Car ie le sçay d'original)

Malherbe Liur. 4. dans l'Ode pour M. de Bellegarde, au 13. Chapt.

Il animoit toute la trouppe,
Et portoit cette nuit en crouppe
Les vrais & solides plaisirs,
Qui naissent des justes desirs;
Au lieu qu'il porte d'ordinaire,
Le repentir & la misere,
La jalousie & les ennuis
Des longues & fascheuses nuits.
Sa torche nopciere ondoyante,
Dans les tenebres flamboyante,
Lançoit mille diuins éclairs
Dessus la terre, & dans les airs.
Marchant deuant vous de la sorte,
Il vous conduisit à la porte,
D'où vous sortistes de Paris,
(Ce fut, ie croy, de sainct Denis.)
De là, passant buissons & hayes,
Il vous mena iusques vers Clayes,
En deça peut-estre, ou de là,
Car ie ne sçay pas bien cela:
Mais ce Dieu, comme il est fort tendre,
Fut las, & contraint de se rendre
Dans le carrosse, & cela fit
Que le carrosse se rompit.
Car, Monsieur, tous ces Dieux des fables,
Sont pesans comme tous les Diables.
Ainsi trauersant l'Acheron,
Hercule fit peur à Caron,

Quand sa pesanteur immortelle
Fit trop enfoncer sa nacelle.
Il se mit doncques entre vous,
Admirant l'espouse & l'espoux:
Le voile d'vn subtil nuage
Couuroit sa taille & son visage,
Et fit qu'on ne le connut point:
Bref, tout se fit si bien à point,
Qu'ayant trauersé mainte plaine,
Et souffert aussi mainte peine,
Il vous mit tous deux à l'abry,
Dans les murs de Chasteau-Thierry.
Au bruit du celebre Hymenée,
Pour estre à la grande iournée,
Là se rendent à grand concours,
Tout ce que le monde a d'Amours,
De tous les endroits de la Terre,
D'Irlande, d'Escosse, Angleterre.
Du païs des Italiens,
De celuy des Siciliens,
De Corsegue, & de la Sardagne,
Et grande quantité d'Espagne.
De delà la mer il en vint
De gros escadrons plus de vingt,
Des bruslans deserts de l'Afrique,
Des derniers bouts de l'Amerique,
Du Iapon, de Manicongo,
Qu'oy qu'ils y viuent à gogo;

Des

Des solitudes de Libye,
Mesme il en vint d'Ethiopie,
Noirs comme petits ramonneurs,
Et ces noirs-là sont les meilleurs.
Il en arriua trois volées,
Des Marches les plus reculées,
Du Cap-vert; ceux-là sont petis,
Gaillards, esueillez & gentis,
Ils ont par tout mesme ramage,
Et cent couleurs en leur plumage,
Comme on en voit aux perroquets,
Et sont ceux qui font les coquets.
Iadis n'en estoit remembrance;
Cent ans a qu'il en vint en France:
Maintenant en est grand rapport,
Car ces oyseaux prouignent fort,
Il en est beaucoup de femelles,
Et vont plus viste qu'hyrondelles;
D'autres meilleurs viennent encor,
Deuers les terres de Mogor,
Des monts Rypheans & des Scythes,
Et des farouches Moscouites:
Bref, de tous costez accourans,
Les plus petis & les plus grands,
Se venoient percher sur la Ville,
Où pour lors estoit Bouteville.
Il en vint du plus haut des airs,
Il en vint du plus creux des mers;

Car de ce que le Ciel enserre,
Sous l'Onde, dans l'Air, sous la Terre,
Dans ce grand & vaste contour,
Il n'est rien qui soit sans amour,
Rien qui par amour ne subsiste,
Et rien viuant qui luy resiste.
On les voyoit comme moyneaux,
Ou comme trouppe d'estourneaux,
Ombrager toute la campagne,
Et couurir toute la Champagne.
L'air par tant d'amours allumé,
Fut de telle sorte enflamé,
Qu'on en dit choses admirables,
Et dans l'auenir memorables.
Aussi-tost que l'on respiroit,
L'amour dans les cœurs souspiroit;
La Vierge la plus moderée,
La veufue la plus retirée,
Le plus sainct & le plus deuot,
Le plus habile & le plus sot,
Les vieillards les plus honorables,
Les vieilles les plus detestables,
Ressentant l'amoureux flambeau,
Ne pouuoient durer dans leur peau.
Les plus chastes & les plus prudes,
Les plus sauuages, les plus rudes,
Le plus dur cœur fut attendry,
Tout ayma dans Chasteau-Thierry;

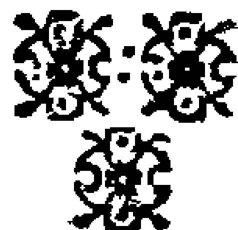
Mesme dans les prochains villages
Il se fit d'estranges mesnages,
Les bergeres & les bergers,
Dans les prez & dans les vergers,
Les vachers auec les vacheres,
Dans les bois & dans les fougeres;
Les plus farouches païsans,
Pour ce jour n'en furent exens.
Chacun rencontra sa chacune,
Nul ne fut sans bonne fortune:
Tout le monde mouroit de chaud,
Et l'on se baisa comme il faut;
Personne d'aymer n'auoit honte.
Mais pour reuenir à mon conte,
L'heure vint & l'heureux moment,
L'heure que l'vn & l'autre Amant,
Deuoient voir par leur hymenée,
Toute leur peine terminée,
Et cueillir les fruits amoureux
Que le Ciel auoit faits pour eux.
Ils arriuent tous deux au Temple,
Chacun les admire & contemple,
Et pour leurs celestes beautez,
Les cœurs bruslent de tous costez.
Ainsi vit-on, au temps antique,
Medor ioint auec Angelique,
Ou, pour en parler comme il faut,
Angelique auecque Renaut.

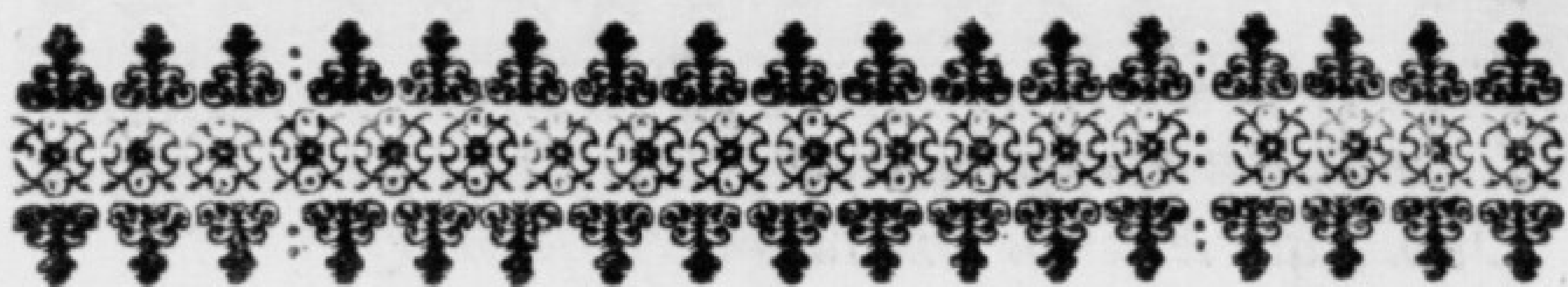
Apres le bruit on fait silence,
L'espoux & l'espouse s'auance,
Les mots solennels furent dits,
Les deux Amans furent benits,
Et la troupe assistante enuoye
Vers le Ciel mille cris de joye,
Benissant leurs chastes amours,
Et priant qu'ils durent tousiours.
La Ville est pleine d'allegresse,
Le peuple les voit & les presse,
Tousiours les entoure & les suit,
Et sur le milieu de la nuit,
Mit dans la couche nuptiale
La belle couple sans égale.
Lors Venus le rideau tira,
Et le monde se retira,
Car l'Amour tout seul & sa Mere
Virent le reste du mystere.
En ce lieu l'histoire finit,
Car de dire ce qui se fit,
On n'en sçait aucune nouuelle,
Ni ce que deuint la pucelle,
Qui disparut depuis ce soir,
Et nul depuis ne l'a pû voir.
Du bout de l'Inde Orientale
La belle Amante de Cephale,
En son habit incarnadin,
Se leua matin ce matin,

Pour voir la diuine pucelle,
Que les hommes vantoient plus qu'elle;
Mais ses soins furent superflus,
L'Aurore ne la trouua plus;
Il n'en restoit aucune trace,
Et le monde vit en sa place
Vne Dame de Colligny,
Qui dans vn éclat infiny
Parut, ie ne dis pas plus qu'elle,
Mais à tout le moins aussi belle.
Elle auoit le mesme agrément,
Le mesme visage charmant,
Cét œil qui toutes ames touche,
Ce teint & cette belle bouche,
Cette bouche qui n'eut iamais
Sa pareille en diuins atttaits;
Sa taille & son port adorable,
Et par vn rapport admirable,
Tous les dons que l'autre auoit eus,
Hors qu'elle auoit les yeux battus,
Et qu'elle sembloit abbatuë,
Pour (cette rime icy me tuë,
Et vient s'offrir mal à propos)
Pour auoir perdu le repos.
Que ce soit elle, ou soit vne autre,
En fin, Cheualier, elle est vostre,
Et deuez en estre content,
Car celle-cy vaut bien autant.

Iouïssez-en longues années,
Que tousiours vos belles iournées,
Et que vos plus heureuses nuits
Se puissent passer sans ennuis.
Mais comme il n'est nul bien sans peine,
Et nul amour sans quelque hayne,
Sçachez qu'il se trouue en ces lieux
Des jaloux & des enuieux.
* * * * * *
* * * * * *
* * * * * * *
* * * * * * *

Preparez donc toutes vos armes,
Et vous seruez de tous vos charmes.
Pour vous rendre tant d'Ennemis,
Par force ou par amour sousmis.
Sur tout, quelque ardeur qui vous presse,
Ne faites point trop de prouësse,
Ores que le temps n'en est pas,
Et gardez-vous bien d'estre las:
Mais si vous estes las beau Sire,
Ce pourroit estre de trop lire,
Et ie le suis d'escrire aussi,
C'est pourquoy ie finis icy.





ESTRENNES, DE QVATRE ANIMAVX, ENVOYEZ PAR VNE DAME, à Monsieur Esprit.

POVR LE GRILLON.

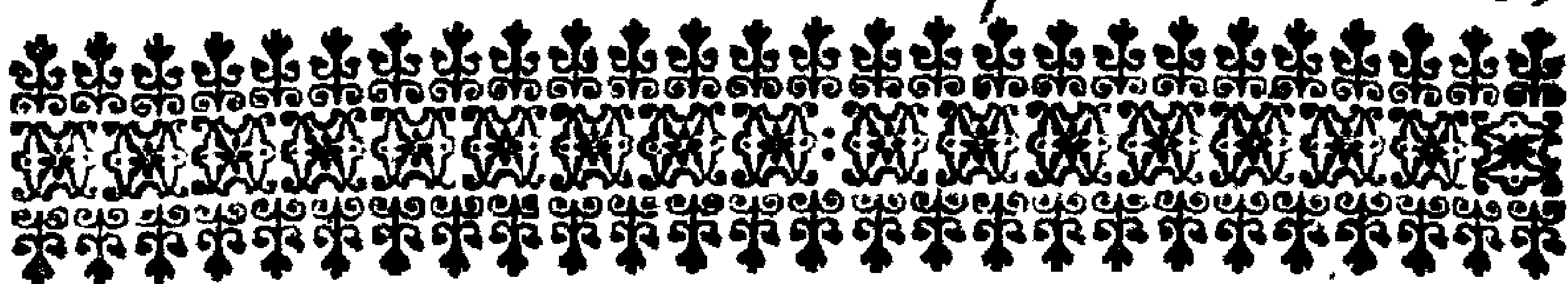


E demeurois dans vn four chaud,
Où ie passois fort bien ma vie,
Quand hier voyant le feu des beaux yeux de Syluie,
Ie pensay tomber de mon haut.
Si vostre salut vous est cher,
Esloignez-vous de l'inhumaine,
Gardez-vous bien de l'approcher,
Et prenez cét auis pour vne bonne estrenne;
Moy, qui comme Midrac, Sidrac, Abdenago,
(La rime en sera difficile)
Chantois dans la fournaise, & viuois à gogo,
Dans les lieux les plus chauds dont i'ay fait mon asyle;
Ie meurs & languis, dés le jour
Que ie m'approchay de la belle,

Comment, Diable ! à trente pas d'elle,
Il fait chaud comme dans vn four.
Depuis que ie la vis ma langue est seiche & noire,
Ie souffre des douleurs que vous ne sçauriez croire ;
Il ne fut iamais rien de tel,
Que si ie n'en meurs pas, ie merite en l'Histoire,
Et le nom & la gloire,
De Grillon l'immortel.



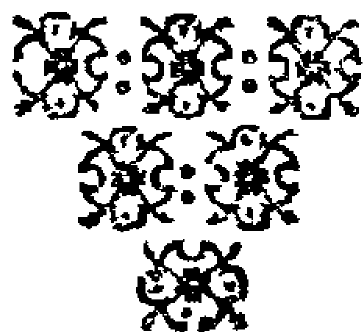
POVR

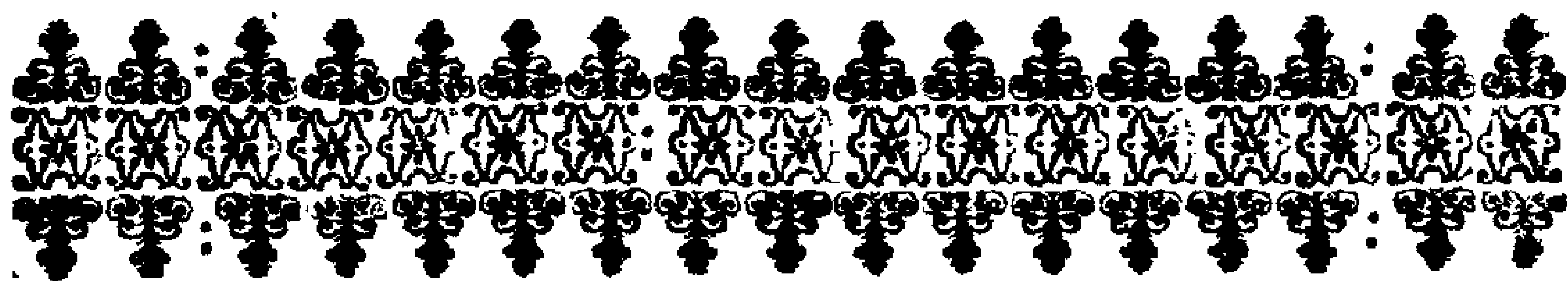


POVR LE HIBOV.



LES hommes, tous tant que vous estes,
Iugez bien mal des pauures bestes,
Particulierement de nous autres Hiboux,
Que l'on chasse de toutes festes,
Et qu'on traitte par tout comme des loups-garous.
Ne prenez à mauuais augure,
De voir aujourd'huy ma figure.
Bon iour, bon an, Monsieur Esprit;
Quoy! vous-vous refrognez, voyant cette auenture,
Et vous rougissez de dépit,
Comme si ie donnois de mauuaises estrennes;
Vos fiévres quartaines.

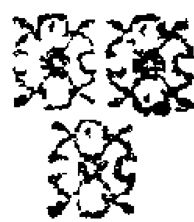


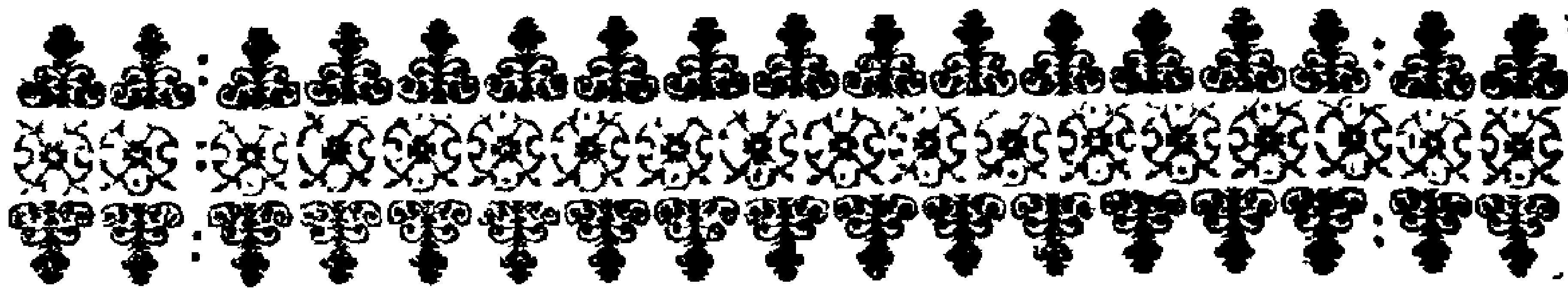


POVR LA TORTVË.



POVR vous venir baiser la main,
Ie partis au mois de Septembre,
Du bout du faux-bourg sainct Germain,
Et nuit & iour faisant chemin,
I'arriuay hier ceans à la fin de Decembre.
Quelques-fois Salladin va plus diligemment,
Mais il n'est rien de tel que d'aller seurement.
Voulant doncques vous estrenner,
Pour vous faire heureusement viure,
Ie n'ay rien de meilleur que ie puisse donner,
Si ce n'est mon exemple à suiure.
Vous autres beaux esprits battez trop de païs,
Croyez-moy, suiuez mon auis,
Soit que vous poursuiuiez Eueſché, Femme, ou Fille:
Faites tous comme moy, hastez-vous lentement,
Ne formez qu'vn dessein, suiuez-le constamment.
Mais c'est trop discourir, ie r'entre en ma coquille.





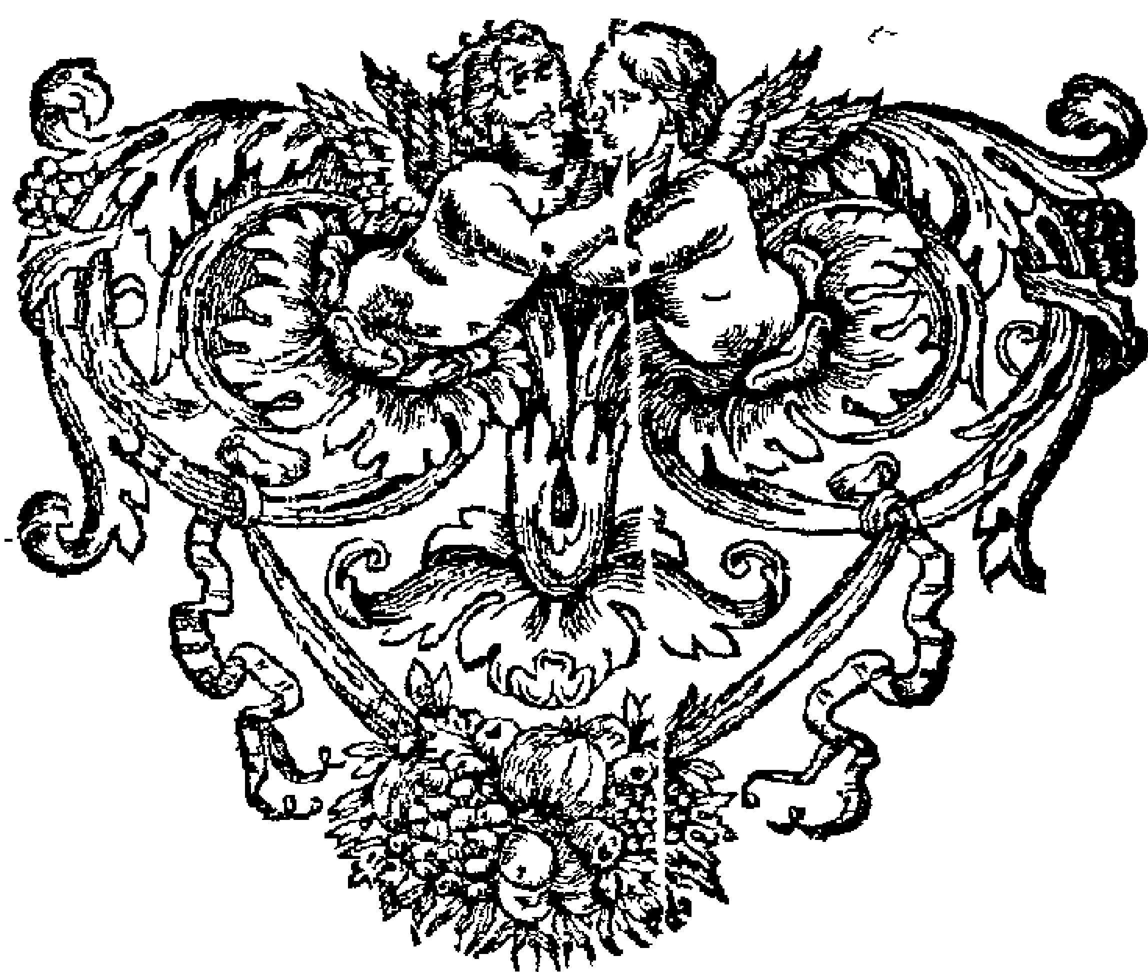
POVR LA TAVPE.

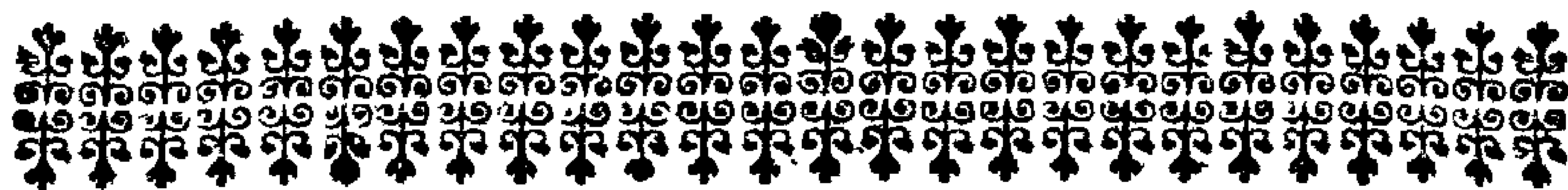
BON jour, Monsieur, & bonne année,
Si vous voulez que le Destin
Vous rende celle-cy tranquille & fortunée,
Escoutez ces cinq vers, qu'on m'a dits ce matin:
Quand le sort guidera vos pas,
Dans la chambre, où les Ieux, les Ris & les Appas,
Enferment toutes leurs merueilles,
Soyez comme vne Taupe, & fermez-y les yeux,
Ouurez seulement vos oreilles.
C'est ce qu'on m'a chargée aujourd'huy de vous dire.
Mais moy, ie vous conseille mieux,
Si vous voulez sauuer vostre ame de martyre,
De fermer vostre oreille aussi bien que vos yeux;
Car vne Nymphe redoutable,
Y tend vn piege inéuitable,
Et ceux que de ses yeux le foudre ne frappa,
Le feu de son esprit leur fait rendre les armes,
Par moy vous en voyez exemplum vt Talpa,
Qui pour estre sans yeux n'éuite pas ses charmes.
Si vous voulez sçauoir comment,

Et d'où me vient cette auenture,
Ie vous le diray promptement,
Sans feintise & sans couuerture.
Vous sçaurez donc, Monsieur, pourueu
Que vous vouliez prester vne oreille attentiue,
A la narration naïue,
D'vn petit animal qui n'a iamais rien veu;
Qu'estant en l'Hostel de Soissons,
Comme i'allois ronger l'oignon d'vne Anemone,
J'ouïs les accens & les sons,
De l'agreable voix de certaine personne,
Qui discouroit dessus Platon,
Parlant à Madame Marie,
Qui l'entendoit, sans flatterie,
Comme i'entens le bas Breton.
Moy, bien-ayse d'ouïr toutes ces belles choses,
Perçay viste la terre à dessein d'arriuer
A ses pieds, qui par tout faisoient naistre les roses,
Malgré la rigueur de l'Hyuer.
Me voyant, sans trop s'esbahir;
Vous estes Taupe? (me dit-elle)
Ouy, luy-dis-je, Mademoiselle,
Ie suis Taupe, pour vous seruir.
D'où venez-vous presentement?
Commença-t-elle de s'enquerre:
I'arriue de cent pieds sous terre,
Pour vous ouïr tant seulement.
Ie cherchois vne Taupe icy,

(Me respond-elle auec vne bouche riante)
Et si vous estes ma seruante,
Ie suis bien vostre amie aussi:
Vous estes Taupe d'esprit doux,
Et fort belle, sans estre blonde;
I'ay bien veu des Taupes au Monde,
Mais iamais vne comme vous.
Ie sentis que la terre & l'air,
S'embellirent à sa parole,
Et que tous les enfans d'Eole,
Se teurent pour l'ouir parler.
Dieux! que me trouuant aupres d'elle,
I'eus de regrets d'estre sans yeux,
Et que ie l'imaginay belle,
A son parler si gracieux!
Ie voudrois bien vous supplier,
(Continüa-t-elle sur l'heure)
D'aller soudain, & sans demeure,
Au logis où se tient Monsieur le Chancelier.
Là, demander Monsieur Esprit,
C'est vn de ces Messieurs qui dans l'Academie,
Foudroyent tous les iours l'ignorance ennemie,
Et qui iugent de tout escrit.
N'entrez pas dans sa chambre attendez-le en la cour,
Allez-y sans estre attifée,
Car il est fort coquet, & plus charmant qu'Orfée,
Et s'il vous auoit veu coiffée,
Il ne manqueroit pas de vous parler d'Amour.

Le voiant, inclinez la teste,
Comme une Taupe bien honneste,
Et sans luy faire compliment,
Dites-luy ces mots seulement.
Bon iour, Monsieur, & bonne année,
Si vous voulez que le destin
Vous rende celle-cy tranquille & fortunée,
Escoutez ces cinq vers qu'on m'a dits ce matin.
Quand le sort guidera vos pas
Dans la chambre, où les Ris, les Ieux & les Appas,
Enferment toutes leurs merueilles,
Soyez comme une Taupe, & fermez-y les yeux,
Ouurez seulement vos oreilles.





RESPONSE
POVR MADEMOISELLE DE RAMBOVILLET,
A Monſieur le Marquis de Montauſier.

POVR vn Cheualier Allemand,
Ma foy vous parlez galamment,
Et dans le milieu de l'Alſace,
Vous auez porté le Parnaſſe.
Quoy que vous ſoyez grand & fort,
Ce n'eſt pas vn petit effort.
Car, comme i'ay veu dans la carte,
Parnaſſe eſt plus grand que Montmarte.
Mais ce que i'y voy de plus beau,
C'eſt qu'ayant porté ce fardeau,
Vous ne puiſſiez auec conſtance,
Porter le faix de mon abſence.
De là ie tire vn argument,
Que mon abſence aſſeurément,
Suiuant l'art de Monſieur Deſcarte,
Eſt plus peſante que Montmarte.
Ie vous plains d'eſtre ſi chargé,
Et voudrois vous voir ſoulagé,

Car ie vous ayme auec tendresse
Et de bon cœur ie m'interesse
Dans tous vos maux & tous vos biens,
Ainsi que si c'estoient les miens,
Et desire plus que personne,
Que vostre fortune soit bonne ;
Vous croirez bien cela de moy,
Car vous ne manquez pas de foy,
Vous qui transportez les montagnes.
Soit que nous allions aux campagnes
De ce beau Parc, où Iean de Vert
Est pour quelque temps à couuert ;
Ou que sur le bord de la Seine,
Nostre brigade se promeine,
Ou que nous demeurions chez-nous,
A toute heure on parle de vous.
A propos la grande Artenice,
Vous asseure de son seruice,
Vos desplaisirs luy font pitié,
Et d'vn cœur remply d'amitié,
A vous elle se recommande,
Ne croyez pas ce qu'on vous mande,
Que l'Amour, fuyant de ces lieux,
S'est allé loger dans ses yeux.
Qui l'a dit, l'a dit par bon zele,
Mais on ne loge point chez-elle.
Il faut qu'il soit en autre endroit :
Mais pour vous dire ce qu'on croit,

Selon

Selon que vostre ame est galante,
Vostre humeur gentille & brillante,
Et vostre esprit en bon estat,
L'on tient qu'il est à Schelestat.
Adieu, Monsieur, & pour nouuelles,
Les Tuilleries sont fort belles,
Monsieur prend le chemin de Tours,
Nous aurons tantost les cours iours,
Iamais on ne vit tant d'aueines,
De foin les granges seront pleines,
Les poix vers sont bien-tost passez,
Les artichaux fort auancez,
Le mauuais temps nous importune.
Demain sera nouuelle Lune,
L'on prendra bien-tost sainct Omer,
L'on met trente vaisseaux en mer.
Nos Cannes ont fait sept Cannettes.
Dieu les preserue des Bellettes.
Veymar demande du renfort.
Le Corbeau de Voiture est mort.
Monsieur vostre Oncle est tout en flammes,
Il ne bouge d'auec les Dames,
On ne voit que luy dans le Cours,
Il y cajolle tous les jours
Les plus belles & les meilleures,
Il ne soupe plus qu'à sept heures.
Le Commte de Fiesque est deuot;
Et sainct Cyran est Huguenot.



RESPONSE A VNE LETTRE DE MONSIEVR Arnaud.



ERTES, c'est vn grand cas, Icas,
Que tousiours tracas ou fracas,
Vous faites d'vne ou d'autre sorte:
C'est le Diable qui vous emporte;
Et vous faut faire incessamment
Vostre mestier de Negromant!
Croyez-moy, laissez la Magie,
Suiuez plustost l'Astrologie,
C'est mal fait que d'estre Sorcier,
Et cela n'est pas Caualier.
J'estois en repos à Narbonne,
Tristement autant que personne,
(S'il faut dire la verité)
Mais mon esprit moins agité,
Loin d'esperances & de craintes,
Auoit de moins rudes atteintes,
Que quand ie voyois les froideurs,
Les insupportables rigueurs,
Ou l'indifference, ou la hayne,
Ou le fier courroux de Climene.

Au prix duquel est calme & doux,
De la mer l'horrible courroux,
Et que ie redoute en mon ame,
Plus que le fer ni que la flamme;
Plus que mes bruslantes ardeurs,
Plus que les tourmens dont ie meurs,
Plus que toute autre violence,
Et mesme plus que son absence.
Ainsi, loin de ces desplaisirs,
Si ie iettois quelques souspirs,
C'estoit d'estre loin de la Belle,
Et non pas pour me pleindre d'elle;
Et si ie viuois tristement,
Au moins ie viuois doucement.
Mais vostre mal-heureuse lettre,
Que vous m'auez escrite en métre,
Et certes si disertement,
Et si malicieusement,
Qu'on voit bien, tant elle est complette,
Que c'est le Diable qui l'a faitte,
Est venuë auec ces propos,
Troubler icy tout mon repos;
M'a fait connoistre en sa peinture,
Ma triste & funeste auenture;
Et dans cét Enfer où ie suis,
Me faisant voir le Paradis,
A fait que depuis, ma misere
M'a paru cent fois plus amere.

J'ay mieux ressenty mes tourmens,
En voyant vos contentemens,
Si bien que vos vers & vos charmes
M'ont desia cousté maintes larmes.
J'auouë icy que de dépit,
Cent fois ie vous en ay maudit;
Mais escoutez, i'entens maudire,
Pas autrement, sinon de dire,
La peste estouffe le rimeur,
Le Diable emporte l'enchanteur,
Et iamais ne nous le rapporte,
Et menus propos de la sorte,
Qui du Ciel ne furent ouïs,
Et ma foy ie m'en resiouïs.
Mais gens heureux & raisonnables,
Laissent dire les miserables:
Et certes, si vous y pensez,
I'auois alors du mal assez;
Vous, assez de bonne auenture,
Pour excuser quelque murmure,
Tandis qu'en vn temps de plaisir,
Vous consideriez à loisir
Tout ce que la Terre a d'aymable,
De beau, de rare & d'estimable,
Que vous admiriez la beauté,
L'attirante seuerité,
Le cinabre, l'or & l'yuoire,
L'éclat, le triomphe & la gloire,

De l'incomparable Bourbon ;
Je voyois les Juifs d'Auignon.
Or bien qu'eux & leurs Iuifues eussent
Quelques agrémens qui me pleussent,
Pour vous le faire au vray sçauoir,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Son teint, sans mentir, & sa grace,
Sa brillante fraischeur efface
Toutes les Juifues de deçà,
Et mesmes celles de delà ;
Car de quelque sens qu'on la prenne,
C'est vne fort belle Chrestienne,
Et l'on ne voit rien sous les Cieux,
De plus rare ou plus precieux.
Mais pour venir à nostre affaire,
Ce qui me mit plus en colere,
Et me plut moins en ce païs,
C'est que ie perdis cent Loüis,
I'en sortis donc de bon courage,
Chantant, Adieu SaraZinage.
De là, passant force rochers,
Et des champs couuers d'oliuiers,
(Ayant trauersé la Durance)
Nous arriuasmes en Prouence,
Où nous vismes, dans son Palais,
Le genereux Comte d'Alais ;
Mais bien qu'il soit vaillant & sage,
Et qu'il ait, ma foy, bon visage,

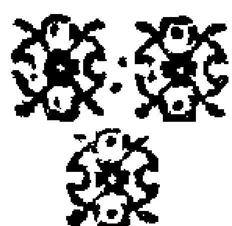
Pourtant, quoy qu'il puisse valoir,
La Chrestienne est plus belle à voir;
Et plus belle, en ma conscience,
Que tout ce qu'on voit en Provence,
Que les plus nobles citronniers,
Que les plus fleuris grenadiers,
Que leurs figuiers beaux à merveille,
Mesme que le port de Marseille,
Que toutes leurs fleurs de jasmin,
Que le Commandeur de Fourbin,
Plus que Madame ****
Plus que la belle Maguelonne,
Et que Madame Laure aussi,
Quand toutes deux seroient icy.
I'entens là, car passant le Rosne,
Qu'Arles voit plus doux que la Saone,
Laissant derriere nous maint roc,
Nous passâmes en Languedoc,
Où, pour suivre nos destinées,
Nous fismes tant par nos iournées,
Que laissant Lunel, Mompelliers,
Agde, Pezenas & Besiers,
Nous arrivasmes à Narbonne,
Laquelle, Dieu me le pardonne,
Apres l'Enfer, est vn de lieux,
Hors duquel ie m'aymerois mieux;
Car le Limbe & le Purgatoire,
Prés d'elle sont des lieux de gloire,

Monſieur, on eſt, dans ce ſejour,
Iuſtement comme dans vn four;
Si bien que moy, qui ſens la flamme
Et de Narbonne & de Madame,
Et qui de deux feux inueſty,
M'accommode tout de roſty,
Me voyant comme vne allumette,
Et le corps fait comme vn ſquelette,
Ne ſçais ſi ie ſuis cuit d'Amour,
Ou bien ſi ie ſuis cuit au four.
De chaudes vapeurs conſumée,
Toute la Terre eſt allumée,
Zephire meſme l'eſt auſſi,
Et l'air que ie reſpire icy,
Eſt chaud, par maniere de dire,
Comme celuy que i'y ſouſpire,
Quoy que ie porte dans le ſein,
Des braſiers qui n'ont point de fin,
L'Amour, & Climene, & ſes flammes,
Dont les moindres bruſlent tant d'Ames.
Cependant, malgré mon mal-heur,
Ie me trouue en quelque faueur,
Deux ou trois fois ſon Eminence,
M'a fait iouir de ſa preſence:
Je parle à Monſieur des Noyers,
Ie ſuis fort connu des Huiſſiers:
Et meſmement, depuis n'agueres,
I'ay veu le Roy dans ſes affaires.

Mais pour ne vous pas deceuoir,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Enfin, quoy que l'on puisse faire,
Ce païs ne me sçauroit plaire,
Et rien ne me peut diuertir,
Que l'esperance d'en sortir.
Quelquefois, pour tromper ma peine,
Ie m'en vay resuer dans la plaine;
Là, me promenant le matin,
Sur la Marjolaine & le Thin,
Ie voy l'Aurore auec ses perles,
Qui resueille le chant des Merles.
(I'aurois nommé le Ruisegnor,
Mais il n'y rimoit pas, Segnor)
Et vois les changeantes opales,
Les jacynthes Orientales,
Que le iour seme à son réueil,
Sur la Carriere du Soleil,
Qui fait en ces lieux son entrée,
Plus belle qu'en nulle contrée;
Mais quoy qu'il y dore les Cieux
De son or le plus precieux,
Qu'il y paroisse sans nuage,
Et qu'il y brille dauantage,
Quelques rayons qu'il puisse auoir,
La Chrestienne est plus belle à voir.
Plus belle, & de couleurs plus viues,
Que luy, ni que Iuifs, ni que Juifues;

Plus

Plus que le bon Comte d'Alais,
Comme on le voit dans son Palais,
Plus que ni Roy, ni Roc, ni Reyne,
Et plus que tout, horsmis Climene.



Au reste, ne soyez en peine,
Cherchant qui i'entens par Climene,
Car vous n'y perdrez que vos pas,
Et le Diable ne le sçait pas.





EPISTRE

A MONSEIGNEVR LE PRINCE, sur son retour d'Allemagne, l'an 1645.

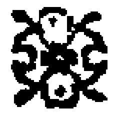


OYEZ, Seigneur, bien reuenu
De tous vos combats d'Allemagne,
Et du mal qui vous a tenu
Sur la fin de cette campagne,
Et qui fit penser à l'Espagne,
Qu'enfin, le Ciel, pour son secours,
Estoit prest de borner vos iours,
Et cette valeur accomplie,
Dont elle redoute le cours.
Mais dites-nous, ie vous supplie.



La mort, qui dans le champ de Mars,
Parmy les cris & les allarmes,
Les feux, les glaiues, & les dards,
Le bruit & la fureur des armes,
Vous parut auoir quelques charmes,
Et vous sembla belle autrefois,
A cheual, & sous le harnois;

N'a-t-elle pas vne autre mine,
Lors qu'à pas lents elle chemine
Vers vn malade qui languit?
Et semble-t-elle pas bien laide,
Quand elle vient tremblante & froide,
Prendre vn homme dedans vn lict?



Lors que l'on se voit assaillir
Par vn secret venin qui tuë,
Et que l'on se sent defaillir
Les forces, l'esprit & la veuë,
Quand on voit que les Medecins
Se trompent dans tous leurs desseins,
Et qu'auec vn visage blesme,
On oit quelqu'vn qui dit tout bas,
Mourra-t-il? ne mourra-t-il pas?
Ira-t-il iusqu'au quatorziesme?
Monseigneur, en ce triste estat,
Confessez que le cœur vous bat,
Comme il fait à tant que nous sommes,
Et que vous autres Demy-dieux,
Quand la mort ferme ainsi vos yeux,
Auez peur comme d'autres hommes.



Tout cét appareil des mourans,
Vn Confesseur qui vous exhorte,

Vn Amy qui se déconforte,
Des Valets tristes & pleurans,
Nous font voir la mort plus horrible,
Et croy qu'elle estoit moins terrible,
Et marchoit auec moins d'effroy,
Quand vous la vistes aux montagnes
De Fribourg, & dans les campagnes
Ou de Norlingue, ou de Rocroy.



Vous sembloit-il pas bien iniuste,
Que sous l'ombrage des lauriers,
Qui mettent vostre front auguste
Sur celuy de tant de guerriers:
Sous cette feüille verdoyante,
Que l'ire du Ciel foudroyante,
Respecte & n'oseroit toucher;
La fiévre chagrine & peureuse,
Triste, défaite & langoureuse;
Eust le cœur de vous approcher,
Qu'elle arrestast vostre courage,
Qu'elle changeast vostre visage,
Qu'elle fist trembler vos genoux?
Ce que Bellone destruisante,
Dans le fer, les feux & les coups,
Ni Mars au fort de son courroux,
Ni la Mort tant de fois presente,
N'auoit iamais pû dessus vous.



Voyant qu'vn trespas ennuyeux
Vous alloit mener en ces lieux
Que nous appellons l'onde noire,
Autrement manoir Stygieux,
Vous consoliez-vous sur la gloire,
De viure long-temps dans l'Histoire?
Ou sur cette immortalité,
Que nous auons, malgré les âges,
La Sucie, & moy, projetté D'Assoucy
De vous donner dans nos ouurages?



De vos faits il eust fait vn liure,
Bien plus durable que le cuiure;
Et moy, si i'ose m'en vanter,
Ie merite assez de le suiure;
Mais nous eussions eu beau chanter,
Auant que vous faire reuiure:
Les neuf filles de Iupiter,
Qui sçauent tant d'autres merueilles,
Auecque leurs voix nompareilles,
N'ont pas l'art de ressusciter.
La Mort ne les peut escouter,
Car la cruelle est sans oreilles,
Dés le vieux temps qu'Orfée harpa,

Si doucement qu'il l'attrapa,
Et qu'il luy fit rendre Euridice;
Le noir Pluton les luy couppa,
Et les conduits en estoupa.
(Ce fut vne grande iniustice.)
Depuis on a beau la prier,
Beau se pleindre, heurler, & crier,
Blasmer la rigueur de ses armes;
Tout ce bruit n'est point entendu,
Pour nos plaintes, & pour nos larmes,
Pour nos cris, & pour nos vacarmes,
On ne voit rien qu'elle ait rendu.



Nous autres faiseurs de chansons,
De Phebus sacrez nourrissons,
(Peu prisez au Siecle où nous sommes,)
Sçaurions bien mieux vendre nos sons,
S'ils faisoient reuiure les hommes,
Comme ils font reuiure les noms.
Nous eussions appris vostre gloire
A toute la posterité,
Et consacré vostre memoire
Au Temple de l'Eternité.
Mais de nos œuures magnifiques,
De nos airs, & de nos cantiques,
Seigneur, vous n'eussiez rien ouï,
L'Air, & le Ciel, la Terre & l'Onde,

Et tout ce qui ſe fait au monde,
Eſtoit pour vous éuanouï.



Commencez doncques à ſonger,
Qu'il importe d'eſtre & de viure,
Penſez mieux à vous meſnager.
Quel charme a pour vous le danger,
Que vous aymiez tant à le ſuiure?
Si vous auiez dans les combas,
D'Amadis l'armure enchantée,
Comme vous en auez le bras,
Et la vaillance tant vantée:
De voſtre ardeur precipitée,
Seigneur, ie ne me plaindrois pas.
Mais en nos Siecles, où les charmes
Ne font pas de pareilles armes,
Qu'on voit que le plus noble ſang,
Fuſt-il d'Hector, ou d'Alexandre,
Eſt auſſi facile à reſpandre,
Que l'eſt celuy de plus bas rang.
Que d'vne force ſans ſeconde,
La Mort ſçait ſes traits eſlancer,
Et qu'vn peu de plomb peut caſſer
La plus belle teſte du monde.
Qui l'a bonne y doit regarder,
Mais vne telle que la voſtre,
Ne ſe doit iamais hazarder:

Pour vostre bien, & pour le nostre,
Seigneur, il vous la faut garder.



C'est iniustement que la vie
Fait le plus petit de vos soins,
Dés qu'elle vous sera rauie,
Vous en vaudrez de moitié moins.
Soit Roy, soit Prince, ou Conquerant,
On dechet bien fort en mourant;
Ce respect, cette déference,
Cette foule qui suit vos pas,
Toute cette vaine apparence,
Au tombeau ne vous suiuront pas.
Quoy que vostre esprit se propose,
Quand vostre course sera close,
On vous abandonnera fort,
Et, Seigneur, c'est fort peu de chose,
Qu'vn Demy-dieu quand il est mort.



Du moment que la fiere Parque
Nous a fait entrer dans la barque
Où l'on ne reçoit point les corps,
Et la gloire & la renommée,
Ne sont que songe & que fumée,
Et ne vont point iusques aux morts;
Au delà des bords du Cocyte,

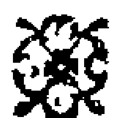
Il

Il n'est plus parlé de merite,
Ni de vaillance, ni de sang;
L'Ombre d'Achille ou de Thersite,
La plus grande & la plus petite,
Vont toutes en vn mesme rang.



Ces deux syllabes precieuses,
Qui font ensemble vostre nom,
Seront de tout vostre renom
Les heritieres glorieuses;[u]
Ces trois faits d'armes triomphans,
Ces trois victoires immortelles,
Les plus grandes & les plus belles,
Qu'on trouue en la suite des ans.
Tant d'exploits, & tant de combàs,
Tant de murs renuersez à bas,
Dont parlera toute la Terre,
Seront pour elles seulement,
Et pour les figures de pierre,
Qui feront vostre monument.

[u] Montagne. liur. 1. chap. 45. p. 475



Ce Prince qui dans le cercueil,
Fait viure encore Cerisoles,
Où son bras abbatit l'orgueil
De tant de troupes Espagnoles,
Qu'il combla de honte & de deuil.

Qui poussé d'vne belle enuie,
De releuer le nom François,
Mit ses ennemis aux abbois,
Et fit vne fois en sa vie,
Ce que vous auez fait trois fois.

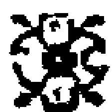


Ce Heros de race immortelle,
Eut ce beau nom que vous auez;
Et que maintenant vous sçauez
Orner d'vne gloire nouuelle.
Mais vous, qui viuez aujourd'huy,
Quand vous verrez par les années,
Estant fait Ombre comme luy,
Vos auentures terminées:
Que vostre nom se chantera,
Que vostre los se portera
Dans les terres les plus estranges;
Qui de vous deux en iouïra,
Et quel ressort attachera,
A vous plus qu'à luy ces loüanges?



Quoy que la Gloire nous promette,
Auec ces tiltres éternels
Qu'on gagne en seruant ses Autels;
La Renommée & sa trompette,
N'ont que des sons vains & mortels;

L'aueugle Fortune dispose
De ces noms pour qui l'on s'expose;
Les plus grands, les plus estimez,
Quand son caprice luy propose,
Vieillissent comme toute chose,
Ou dans l'oubly sont abysmez.



En vain l'Olympe fauorable,
(Honneur de Nauarre & de Foix)
T'auoit promis que tes exploits,
Auroient vn bruit tousiours durable;
Malgré ta victoire admirable,
Et ces faits d'armes glorieux,
Qui parmy tous nos Demy-dieux
Te donnent vn rang honorable;
Gaston de France obscurcira
Celuy de Foix, & ternira
Ce renom dont la Terre est pleine;
Et Graueline estouffera
Toute la gloire de Rauenne.



La Flandre, qui tous les Printemps,
Le voit auec la mesme foudre,
Dont son pere sçeut mettre en poudre
Les monts qui couuroient nos Titans.
Sur les exploits de tous les temps,

Rend ſes conqueſtes eſleuées ;
Mais tant de ſuccés éclatans,
Tant de Prouinces captiuées,
Tant d'auentures acheuées,
Que luy feront-ils dans cent ans ?



Quelque iour ce nom redouté,
Sous qui la fiere Eſpagne plie,
Ce bruit dont la terre eſt remplie,
Par tant de trauaux acheté ;
Sera par le temps arreſté,
Et ſa gloire en tous lieux ouïe,
Dans les Siecles éuanouïe,
Perdra ſa plus grande clarté.
Un jour cette valeur extreme,
Par qui refleuriſſent nos Lys,
Ne ſera plus qu'vne Ombre bleſme,
Et les reſtes enſeuelis,
Des murs par Gaſton démolis,
Seront long-temps apres luy-meſme.



L'âge qui toute choſe efface,
Confond les tiltres & les noms,
Et ne laiſſe que quelque trace
De tous ces inutiles ſons,
Pour qui ſi fort nous nous preſſons ;

Les Achiles & les Thesées,
Là bas ſous les triſtes lauriers
Qui parent les champs Eliſées,
Ne ſont ni plus grands ni plus fiers,
Ni leurs Ombres plus courtiſées,
Par toutes ces Odes priſées,
Où l'on chante leurs faits guerriers.



Ce gaigneur de tant de batailles,
Ce dompteur de tant d'Ennemis,
Ce vainqueur de tant de murailles,
Qui vit tous les Peuples ſouſmis;
Ce grand Jule dont les explois,
Et la fortune ſans ſeconde,
Sçeurent dompter la Terre & l'Onde,
Et qui mit Rome ſous ſes loix,
Qui fut plus que vaincre le monde.
Ce Prince par ſes faits diuers,
Creut qu'il laiſſoit, malgré les Parques,
Son nom graué dans l'Vniuers,
Auecque d'immortelles marques.
Mais vn autre Jule en ces lieux,
Venu par le ſecours des Cieux,
Obſcurcit la gloire ancienne,
En la meſlant auec la ſienne;
Et le monde ſur ſon appuy,
Voit de ſi grandes auentures,

Que le nom qu'il porte aujourd'huy,
Sera dans les races futures,
Douteux entre Cesar & luy.



Quand le grand Jule on nommera,
Et que pour l'exemple des hommes
Qui suiuront le Siecle où nous sommes,
Ce nom par tout resonnera,
La posterité doutera,
Pesant de ces deux les merueilles,
Et pareilles & nompareilles,
Qui des Heros on vantera,
Ou le Iule qui sa vaillance
Par tant d'exploits sçeut témoigner;
Ou le Iule dont la prudence
Tant de palmes nous sçeut gagner;
Celuy qui sçeut vaincre la France,
Ou celuy qui la fit regner...



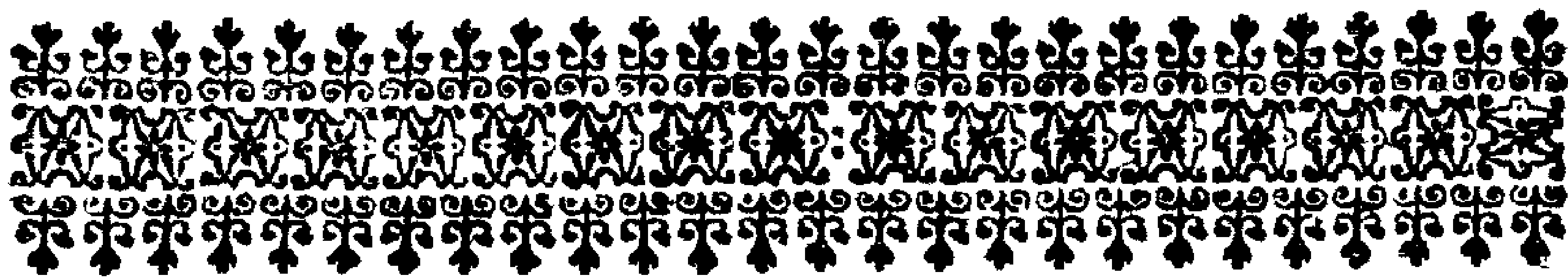
Mais ie sens que Phebus m'emporte
Plus loin que ie n'auois pensé,
Et me preste vne voix plus forte,
Que celle dont i'ay commencé:
Mon chant s'est bien fort auancé,
Prince que l'Vniuers admire,
Il est temps que ie me retire:

Des sons si hauts, & si hardis,
Sont mal accordans à la lyre;
Je m'arreste donc, & vous dis.



Aymez, Seigneur, aymez à viure,
Et faites que de vos beaux iours
Le long & le fortuné cours,
De toutes craintes nous deliure:
Conseruez-vous pour l'Uniuers,
Parmy tant de perils diuers,
De vos faits allongez l'histoire:
Et voyant qu'vn destin puissant
Doit à vostre bras agissant,
Tous les Estez vne Victoire,
Pour la France, & pour vostre gloire,
Taschez d'en viure iusqu'à cent.





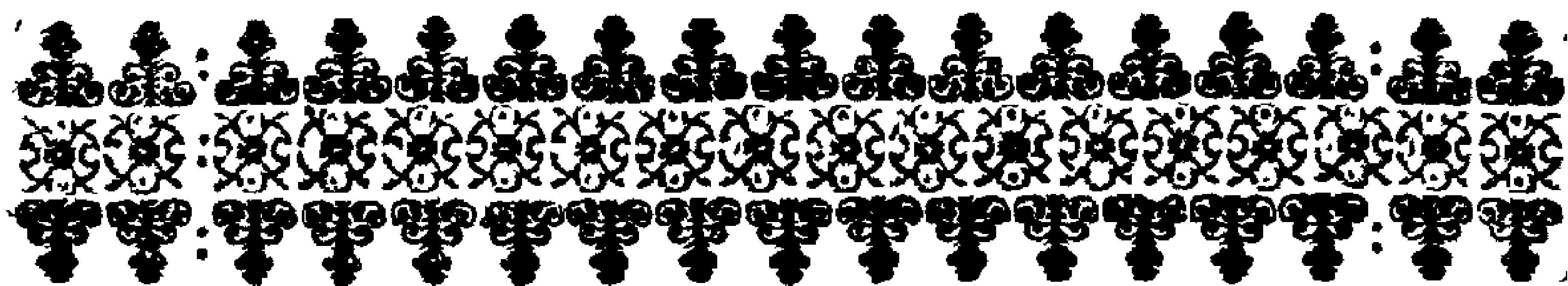
PLACET A MONSEIGNEVR LE Cardinal Mazarin, pour entrer chez-luy.



RELAT passant tous les Prelats passez,
Et les presens, car ce n'est plus trop dire;
Pour Dieu rendez les souhaits exaucez,
D'vn cœur dolent, qui de vous voir desire.
*Mais M*** de tous Huissiers le pire,*
Expert pourtant, & qui discerne bien
Les gens d'esprit, ceux qu'il faut introduire,
Et ceux aussi qui ne sont bons à rien;
Apres m'auoir tenu long-temps à l'huis,
Enfin, demande où ie vas, qui ie suis,
Pourquoy ie viens en ce lieu me morfondre,
Et me monstrer, sans qu'on m'en soit tenu?
A tout cela ie ne sçay que respondre,
Et m'en reuay comme i'estois venu.



A MON-



A MONSEIGNEVR LE CARDINAL MAZARIN, sur la prise de la Bassée, l'an 1647.

BALLADE.



OVS-vous trouuez tousiours dessus vos pieds;
Long-temps y a que ie l'ay dit en rime,
Et quoy, Seigneur, que disiez ou fassiez,
Vous faites voir vostre esprit magnanime,
Digne tousiours de loüange & d'estime.
L'Archiduc fier & plus graue qu'vn roc,
Nous pensoit bien donner vn rude choc,
Mais sa fierté par vous est repoussée,
Cét Allemand ne s'entend pas en troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.



Les Espagnols & Flamans ralliez,
Sous ce grand Chef qui leur courage anime,

Pensoient desia nous voir humiliez,
Et du bon-heur se croyoient à la cime ;
Quand leur auez fait voir vn tour d'escrime,
Qui dans le cœur leur donne vn coup d'estoc :
Ores voudroient voir tous mousquets au croc,
Tant vous rendez leur audace abbaissée,
Et disent tous que c'est vn mauuais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.



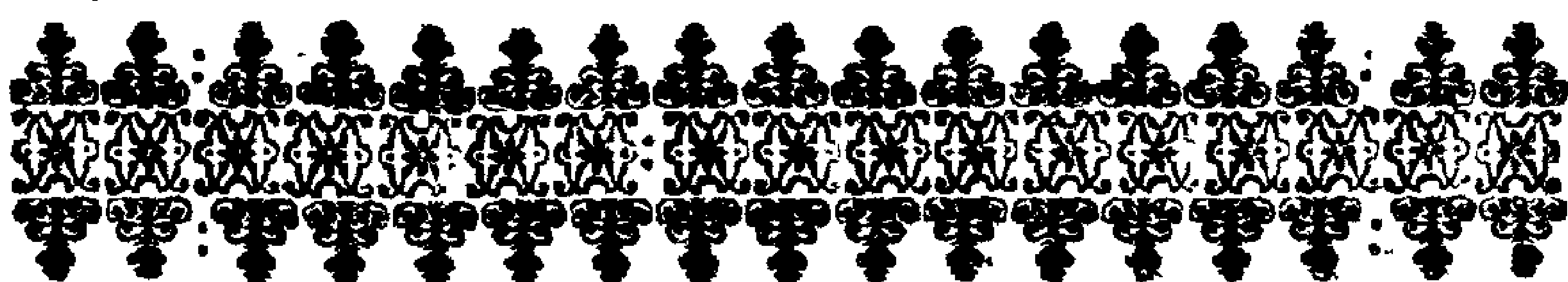
Puissant esprit qui nous fortifiez,
Et dont le soin nos ennemis reprime,
Que vos succés par tout soient publiez,
Que vostre los en tous endroits s'exprime,
Et que le chant dont mon ame s'exprime,
Se fasse ouir de Paris à Maroc :
Quand ie viurois aussi long-temps qu'Enoc,
Tousiours diray, du fonds de ma pensée,
Seigneurs Flamans, ce fut vn mauuais troc,
Pour Landrecy de changer la Bassée.



Et vous, mutins, qui si mal auguriez,
Et que l'Enuie à grand tort enuenime,
Force vous est, qu'ores vous admiriez
Du grand Prelat le iugement sublime.

Repentez-vous, connoissez vostre crime,
Car le Lion s'enfuit deuant le Coq,
Et Leopold se va coiffer d'vn froc,
Voyant si-tost sa victoire effacée,
Et iuge bien qu'il fit vn mauuais troc,
Pour Landrecy de changer la Baßée.





RESPONSE
A L'EPISTRE ESCRITE A
Madame la Marquiſe de Montauſier, ſur ſon nouuel accouchement.



SIGNEVRS Cheualiers Catalans,
Vous eſtes courtois & galans,
Et montrez bien par voſtre lettre,
Que nous auez eſcrite en métre,
Que trois peres peuuent ſouuent,
Faire enſemble vn fort bel enfant.
Le voſtre en arriuant au monde,
D'vne eloquence ſans ſeconde,
Parle, raiſonne, raille, & rit,
Et de ſes peres a l'eſprit.
L'eſprit de chacun de ſes peres,
Tous trois de diuerſes manieres.
Le noſtre encore ne dit mot,
C'eſt vn fort depiteux marmot:
Tout du long de la nuit il crie,
Et tout le iour eſt en furie,

Fier, opiniaſtre & mutin,
Auſſi farouche qu'vn Lutin.
S'il ſe faſche, onc il ne s'appaiſe,
On luy déplaiſt quand on le baiſe,
Il pince, il égratigne, il mort,
Et gronde meſme quand il dort.
Du reſte, belle creature,
Et d'vne tres-bonne nature,
Et qui le voit bien en effet,
Dit que c'eſt le pere tout fait.
Sa belle & ſon aymable mere,
M'a donné charge de vous faire
Mille & mille remercimens,
Cent & cent mille complimens,
Ce ſont en tout deux cens deux mille:
Mais c'eſt que la Dame eſt ciuile,
Tres-ſenſible à tous vos bien-faits,
Et vos vers luy ſemblent bien faits:
Voſtre lettre l'a reſiouïe,
Plus qu'autre qu'elle ait onc ouïe;
Et liſant Louïs de Bourbon,
Elle treſſaillit tout de bon,
Ce nom tout ſeul la rendit gaye.
Mais quand elle leut la Mouſſaye,
Elle tomba tout de ſon haut,
Et ne reuint que pour Arnaut.
Artenice la bonne & belle,
Ou de Viuonne, ou de Sauelle,

Vous pouuez choisir de ces noms,
Car l'vn & l'autre sont tres-bons;
Vous rend, Seigneurs, bien-humble grace,
De vostre souuenir qui passe
Les honneurs qu'eurent ses Ayeux,
Triomphans & victorieux,
Quand le Tybre dessus ses riues
Voyoit les despoüilles captiues,
Qu'apres cent belles actions,
Ils remportoient des Nations.
Il reste à vous parler du pere,
Qui ne vaut pas moins que la mere,
Le fier & braue Montausier,
Dont le cœur est franc comme osier.
Il trouue vostre Poësie,
Tout à fait à sa fantaisie,
Par tout pleine d'art & d'esprit,
Et ie croy, selon qu'il le dit,
Qu'il faut que la piece soit bonne,
Car onc il ne flatta personne,
Et pour le Pape il ne diroit
Vne chose qu'il ne croiroit.
Nous n'auons sur vostre escriture
Pû tirer vn mot de Voiture,
Car il est en méchante humeur,
Et deuenu mauuais rimeur,
Il ne se mesle plus d'escrire,
Ou s'il escrit, c'est pour mesdire;

Il eſt de faſcheux entretien,
Saturne eſt moins Saturnien:
Et ſelon qu'il eſt en mal-ayſe,
Le meilleur ſera qu'il ſe taiſe;
Car Maiſtres-d'hoſtel ſans quartier,
Sont pires que Bombe ou Mortier;
Rien n'eſt égal à leur manie,
Ce ſont vrais Tygres d'Hyrcanie,
Et iettent deſſus toutes gens,
Des grenades auec les dens:
Comme ces animaux ſauuages,
Qu'Arnaut deſcrit en ſes ouurages.
On a beau leur crier, hola;
Deçà grenades, & delà,
Grenades deſſus la Mouſſaye,
Dont il eſt force qu'il s'effraye:
Grenades ſur le pauure Arnaut,
Il en vient d'embas & d'enhaut,
Prenez garde qu'on ne vous bleſſe,
Ils n'épargnent pas ſon Alteſſe,
Son Alteſſe, que le Dieu Mars
Eſpargna dans tant de hazars,
Et que Pallas ſa ſeure guide,
Couure par tout de ſon Egide.
Mais, pour dire la verité,
Il eſt iuſtement irrité,
Et i'oſe vous dire, ſans craindre,
Qu'il a quelque droit de ſe plaindre.

Le mot est bien vray, Messeigneurs,
Que les honneurs changent les mœurs,
(Comme on dit en cette Prouince,)
Du temps que Monseigneur le Prince
Ne tenoit pas vn si haut rang,
Qu'il n'estoit que Prince du sang,
Que vainqueur de trois cens murailles,
Et que gagneur de trois batailles:
Voiture estoit aymé de luy,
Comme d'autres sont auiourd'huy.
Mais du iour qu'il fut fait Grand-Maistre,
Il fit sa faueur disparestre,
Et laissa dans vn grand dechet
Feu son Compere le Brochet.
Le Brochet, jadis son Compere,
Et qui quelque-fois luy sçeut plaire.
Tous les Estangs de ces païs,
Tous Fleuues en sont ébaïs,
La Tanche par tout en caquette,
La Carpe n'en est pas muëtte,
Et de mille estranges façons
Cela fait parler les poissons.
Il n'est goujon qui ne murmure,
Considerant cette auenture,
Et qui ne dise entre ses dents,
Les Princes sont d'estranges gens;
Heureux qui ne les connoist guere,
Plus heureux qui n'en a que faire:

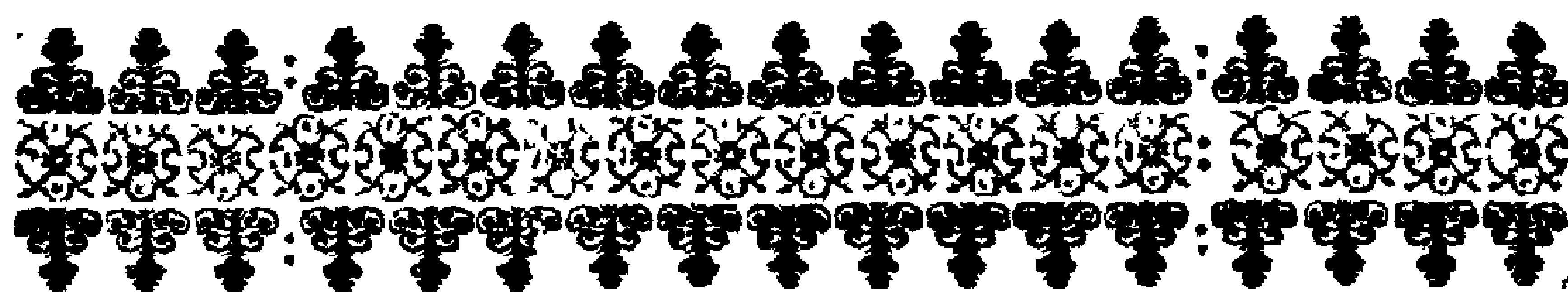
Ces goujons ſont hardis pourtant,
Ie n'en voudrois pas dire autant:
Mais le menu Peuple s'expoſe
A diſcourir de toute choſe.
Or laiſſons ce faſcheux diſcours,
Reprenons noſtre premier cours,
S'il vous plaiſt de me le permettre.
I'admire dedans voſtre lettre,
Celuy qui dit que ſon dada
Demeura court à Lerida,
Et dis de plus, en aſſeurance,
Que ie ne ſçay qu'vn homme en France,
Qui de la ſorte oſaſt rimer,
Et l'oſant, oſaſt ſe nommer.
Quiconque trouua cette rime,
Doit auoir le cœur magnanime,
Et monſtre que les accidens
Ne le troublent point au dedans:
Il reconnoiſt bien que la gloire
Eſt quelquefois ſans la victoire,
Et qu'en celle-cy le haZard
Souuent a la meilleure part.
Mais il n'eſt cheual ſi ſuperbe,
Qui ne bronche, dit le prouerbe,
Ou par fois ne demeure court,
Meſmement quand bien fort il court.
Tous ceux qui ſont dans les Annales,
Les Cyllares, les Bucephales,

Passebrun cheual de Morgant,
Bridedor celuy de Roland,
Broncherent tous, & par fois cheurent.
Toutefois bons cheuaux ils furent.
Vn iour Pegase aussi broncha,
Et peu s'en fallut trébucha;
Qu'oy qu'il fust dans vne carriere,
Où pierre n'auoit, ni poussiere;
Pourtant, comme Ouide le met,
Pegase fut vn bon bidet.
Mesme le grand cheual de Troye,
(L'Histoire veut que l'on le croye)
Pensa demeurer en chemin,
Quoy que l'on le menast en main,
Et qu'il eust les jambes si fortes,
Que seul il portoit dix cohortes.
Son Altesse donc feroit mal,
S'il en prisoit moins son cheual,
Qui l'a seruy par tant d'années,
Et dans tant de grandes journées,
Sans iamais faire vn mauuais pas,
Et ce seul coup s'est trouué las.
Mais si iamais il y remonte,
(Comme ie sçay qu'il fait son conte,)
Il refera trembler de peur
Le Roy d'Espagne & l'Empereur.
Dieu veuille qu'icy l'on le voye
Bien-tost, plein d'honneur & de ioye.

Mais sans aller à saint DiZier,
Comme il escrit pour Montausier,
Elle desire qu'il reprenne
Le droit chemin du Bourg-la-Reyne.
A Paris nous le souhaitons,
Et tous les iours le regrettons;
Car nous l'aymons d'amour extreme,
Je ne sçay s'il en fait de mesme;
Mais pour moy, ie penserois bien
Que ces grands hommes n'ayment rien,
Pour le seigneur de **** la Moussaye.
La chose est bien seure, **** est bien vraye,
Que qui ne verroit que ses vers,
Et ne sçauroit point ses reuers,
On l'aymeroit d'amour trop forte;
Il escrit d'vne belle sorte,
Jl a fort bon entendement,
Parle de tout capablement,
Juge tres-bien de toutes choses;
Mais s'il est bon, sont lettres closes,
Et le croire seroit abus;
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit ja grand dommage.
Ie n'en diray pas dauantage.
Adieu vous dis, Monsieur Arnaut,
Le Ciel vous preserue du chaut;
Car le sejour de Catalogne,
Vous peut donner de la besogne.

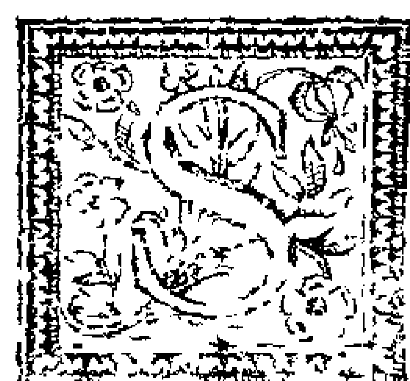
Sur tous ſujets faire des vers,
Eſcrire en cent endroits diuers,
Paſſer les nuits à la campagne,
Et les iours au Soleil d'Eſpagne,
Ne dormir qu'à baſtons rompus,
Songer à faire des rébus,
Suiure touſiours quelque pensée,
Auoir eu la teſte caſsée;
C'en eſt plus qu'il ne vous en faut;
Adieu vous dis, Monſieur Arnaut.





VERS
EN VIEVX LANGAGE.

RESPONSE A MONSIEVR LE Comte de Saint Aignan, sous le nom du Cheualier de l'Isle Inuisible.

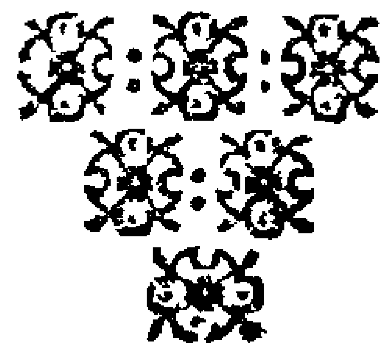


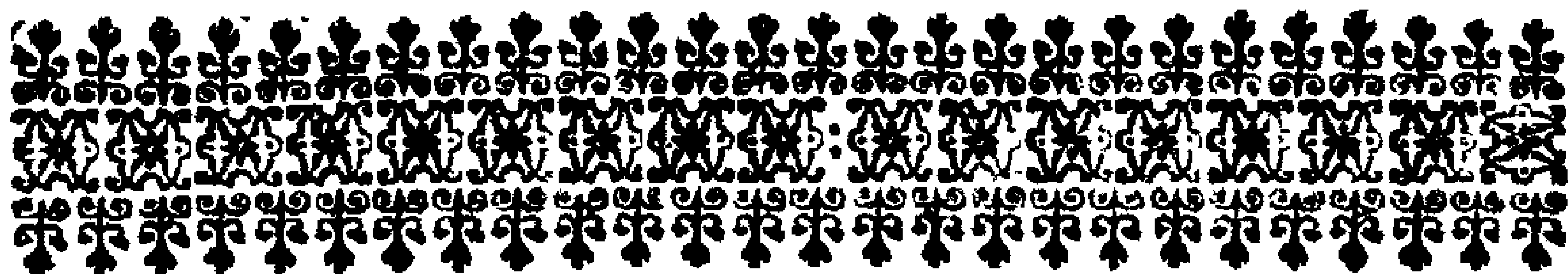
IRE Compains, en vostre escrit,
Moult clair se fait voir vostre esprit,
Plus joyeux & plus prompt à rire,
Qu'onc ne fut celuy de Zephire,
Qui Diable fut, comme sçauez,
Mais doux & des moins dépravez,
Amy des Cheualiers antiques,
Remede des melancholiques,
Et selon que chacun le croit,
Dommage fut que Diable estoit.
Or en voyant vostre escriture,
L'on vous croiroit de sa nature;
Et pour dire mon pensement,
Ie croy qu'en estes droitement:

Car pour escrire au tel langage,
Il faut estre de leur legnage,
Encor faut-il estre des vieux,
Et de ceux qui parlent le mieux.
Onc ne vis eloquence graindre,
Nul viuant n'y sçauroit attaindre;
Et depuis que Merlin mourut,
Si sage Clerc que vous ne fut,
Si doux faiseur de chansonnettes,
Ne si beau diseur de sornettes,
Si coint, gracieux & courtois:
Et quand Diable seriez cent fois,
Et que griffes ie vous verroye,
Par mon chef, ie vous aymeroye.
Allez, beau sire, & nul dangier
Onc ne vous puisse laidangier.
Que Fortune la semilleuse,
Atout sa rouë perilleuse,
Tousiours au point de batailler,
Vous garde de trop periller,
Vous sauue de toute affoleure,
Tout mesaise, & toute laidure,
D'encombriers petits & grans,
Où tumbent Cheualiers errans,
D'emprinses qui n'ont point d'issuës,
De fines amours mal reçeuës,
De faux Cheualiers enchanteurs,
De lisongers, & baratteurs,

De venin de langue enuieuse,
Et de garde en nuit pluuieuse:
D'aller armé long-temps au trot,
Des Damoiselles suiuant l'ost,
De plomb volant (c'est chose dure,
Et qui se fait contre Nature.)
Et quand dormirez volontiers,
De tous enleueurs de quartiers.
Mais, sur tout, loin de vous exile
Les guerroyeurs de Thionuille,
Que le Diantre fait approcher
Par fois pour le pot épancher:
Dieu vous en gard, & qu'au contraire,
Tant que de cheuaux pourrez traire,
Alliez fondre sur ennemis,
Si que par vous soyent à mort mis,
Ou mis à mort, si mieux vous semble;
Que la fiere Mort qui tout emble,
Tousiours accompagne vos coups,
Sans oncques se tourner à vous.
Qu'ayez l'heur comme la prouësse,
D'Amadis de Gaule, ou de Grece,
De Lancelot, de Perceual,
Ou des secoureurs de Cazal.
Que toute chose à gré vous vienne,
Que vostre renom se maintienne:
Que dans combats & dans estours,
Dans les tournois & les behours,

Qui se font deuant les pucelles,
Vous ayez le cœur des plus belles,
Et soyez clamé des Herauts,
Pour des plus preux & plus loyaux.
Que l'on vante vostre largesse,
Vostre comtise & gentillesse,
Par dessus les plus renommez:
Et se par amour vous aymez,
Vostre Amie à vous adonnée,
Vous ayme sur toute riens née,
Tousiours vous parle doucement,
Et vous accueille baudement.
Si quelque riual en approche,
Qu'elle ayt pour luy le cœur de roche:
Et que chacun ayt à-part-soy,
Luy l'esconduit, & vous l'octroy.
En peu de mots, voyla, beau sire,
Ce qu'en mon cœur ie vous desire;
Ce sont moult de biens amassez,
Mais pour vous ce n'est pas assez.





RESPONSE

AV COMTE GVICHEVS, SVR son Quatrain, qui dit,

Point ne voudrois de greigneur auenture,
Que de seruir le beau sire Voiture,
Force & engin en ce cas employrois,
Plus qu'onc ne fit Perceual le Galois.

RESPONSE.



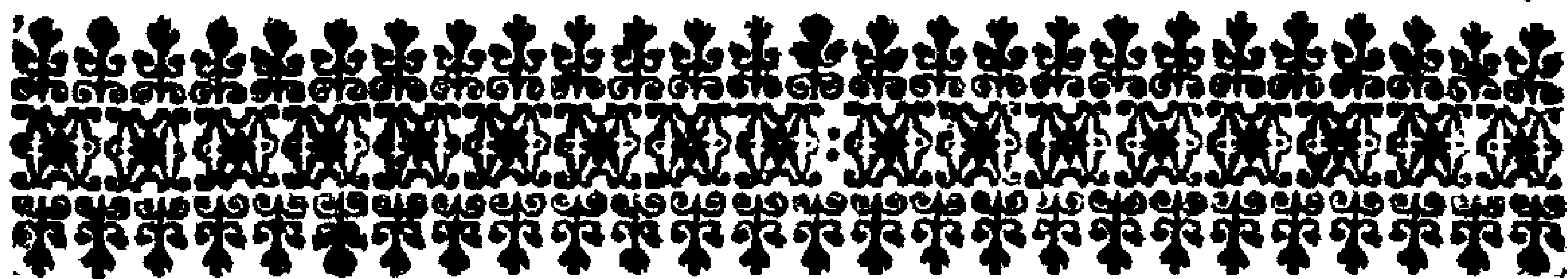
RAY parangon de vaillans & courtois,
Qui m'enuoyez delectable escriture,
Ie vous saluë, & les deux francs Gaulois:
Que plust à Dieu que fusse auec vous trois,
Point ne voudrois de greigneur auenture.

En vous voyant, beau Comte, en maints endrois,
De faux gloutons faire desconfiture,
Ie croy forment que ie m'y meslerois;
Et bien que sois de petite stature,
Force & engin en ce cas employrois.

Que puissiez-vous, acheuant vos exploits,
De murs Flamens faire mainte ouuerture,
Et quand iou'rez au piquet quelquesfois,
Auoir tousiours quatre as, ou quatre Rois;
Point ne voudrois de greigneur auenture.

En mon endroit, loin d'estours & tournois,
Ie sers despite & felle creature,
Pour l'adoucir, i'employe escrits & vers;
Voulsit Amour qu'elle me fust moins dure,
Force & engin en ce cas employrois.





RESPONSE
AV QVATRAIN POVR
Arnaldus, qui dit.

Ce failly glouton d'Arnaldus,
Est moult eschars de son langage;
Quand tels ribauds seroient pendus,
Ce ne seroit ja grand dommage.

AV CHEVALIER DE L'ISLE INVISIBLE.

GLOSE.



E bon cœur ie vous fais hommage,
Ensemble au Comte Guicheus,
Mais ie hay fort en mon courage,
Ce failly glouton d'Arnaldus.

Ie croy qu'il a les sens perdus,
Ni bien ni sang il ne mesnage,
Et luy, qui sçait tant de rébus,
Est moul eschars de son langage.

Le glout, pourtant, par fois fait rage,
Et pour en parler ſans abus,
Nous n'aurions pas grand auantage,
Quand tels ribauds ſeroient pendus.

Mais ie voudrois que vous, ſans plus,
Ayant d'eſcrire le partage,
Tout autre eſcriuain fuſt perclus,
Ce ne ſeroit ja grand dommage.





TABLE DES LETTRES DE CE VOLVME.

*Celles qui ont cette marque *, sont nouuelles en cette seconde Impression.*

A Monſieur



TABLE DES LETTRES Amoureuses.

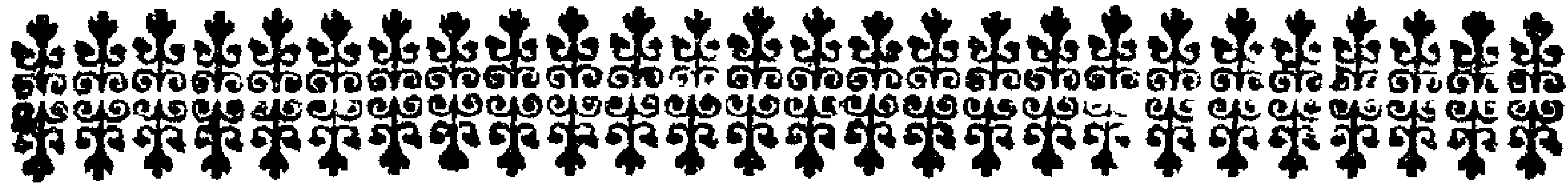


TABLE DES LETTRES en vieux langage.

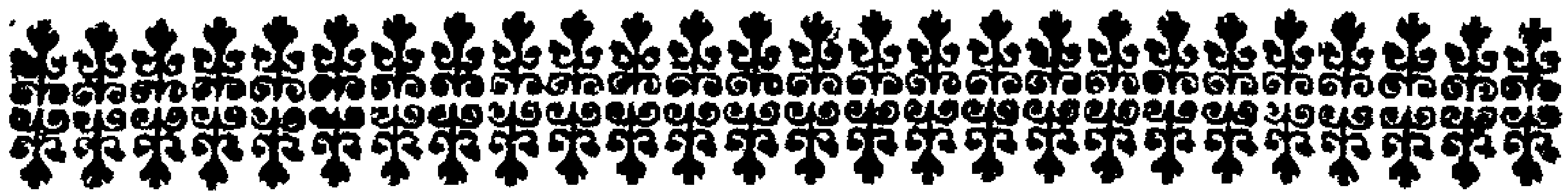


TABLE DES POESIES.

*Les pieces qui ont cette marque * sont pareillement nouuelles en cette Impreſſion.*

ELEGIES.

STANCES.

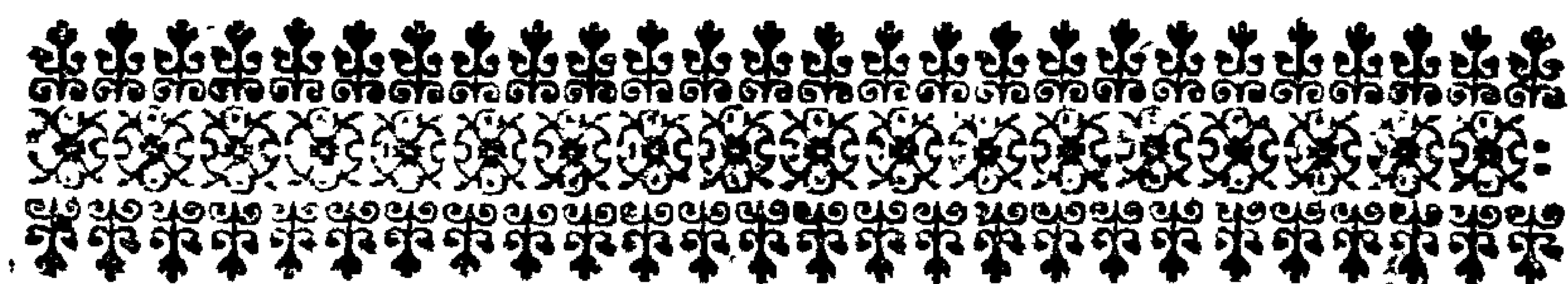
TABLE.

RONDEAVX.

VERS BVRLESQVES.

Pour

TABLE.



PRIVILEGE DV ROY.



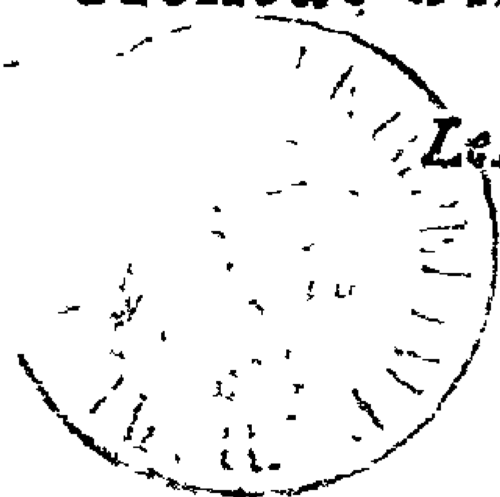
OVIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Nauarre. A nos Amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra. Nostre cher & bien amé Estienne Martin, sieur de Pinchesne, Controlleur de nostre maison, nous auroit remonstré, qu'il auroit recouuert plusieurs pieces, tant en Vers qu'en Prose de feu le Sieur de VOITVRE son oncle, l'vn de nos Conseillers & Maistres ordinaire de nostre Hostel, & introducteur des Ambassadeurs prés la personne de nostre tres-cher & honoré Oncle le Duc d'Orleans: lesquelles il desireroit faire imprimer en vn ou plusieurs volumes, s'il auoit sur ce nos lettres necessaires. A ces causes desirant gratifier & fauorablement traitter ledit Sieur Martin Controlleur de nostre maison, Nous luy auons permis, & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & distribuer en tous les lieux de nostre obeïssance les Oeuures tant en Vers qu'en Prose dudit feu Sieur de VOITVRE, & ce par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en telle forme, marge & caractere, & autant de fois que bon luy semblera, pendant le temps & espace de dix ans, à compter du iour qu'elles seront acheuées d'imprimer pour la premiere fois. Et fai-

ſons tres-expreſſes defenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & debiter en aucuns lieux de noſtre obeïſſance, ſous pretexte d'augmentation, correction, changement de tiltres, fauſſes marques, qu'autrement, ni aucune de ſes pieces ſeparées, en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, ſans le conſentement dudit ſieur Martin, ou de ceux qui auront droit de luy. Defendons auſſi à tous Marchands Libraires, Imprimeurs, tant François qu'Eſtrangers, d'apporter ny vendre en ce Royaume des Exemplaires deſdits liures imprimez hors icceluy, ſans la permiſſion de l'expoſant, à peine de trois mil liures d'amende, payable par chacun des contreuenans, & applicable vn tiers à nous, vn tiers à l'Hoſtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit expoſant, ou au Libraire duquel il ſe ſera ſeruy: de confiſcation deſdits Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts; A condition qu'il ſera mis deux Exemplaires deſdites Oeuures en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & feal le ſieur Seguier, Cheualier Chancelier de France, auant que de l'expoſer en vente, à peine de nullité des preſentes, du contenu deſquelles, nous voulons & vous mandons, que vous faciez iouïr & vſer pleinement & paiſiblement ledit ſieur Martin, & ceux qui auront droit de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit donné aucun empeſchement. VOULONS auſſi, qu'en mettant au commencement ou à la fin deſdits liures vn Extraict des preſentes, elles ſoient tenuës pour deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adjouſtée, & aux copies collationnées par vn de nos amez & feaux Conſeillers, comme à l'original. MANDONS au premier noſtre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution des preſentes, tous exploits neceſſaires, ſans demander autre permiſſion: CAR tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & autres lettres à ce contraires. DONNE' à Paris le ſeiziéſme iour

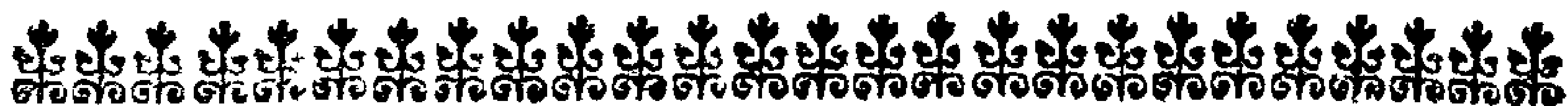
de Iuillet, l'an de grace, mil six cens quarante huict, & de nostre regne le sixiesme. Signé, Par le Roy en son Conseil, BERNAGE, & seellé.

Et ledit sieur Martin a cedé & transporté le droit de son Priuilege à Augustin Courbé Marchand Libraire à Paris, suiuant l'accord qui a esté fait entre eux.

Acheué d'imprimer le 30. Nouembre, 1650.



Les Exemplaires ont esté fournis.



PRIVILEGE DE MONSEIGNEVR lẽ Vice-Legat d'Auignon.

NOVS Laurens Curſi, Doyen des Protonotaires du nombre des Participans, referendaire de l'vne & de l'autre ſignature, V. Leg. & Gouuerneur general pour noſtre Saint Pere en cette Cité & Legation d'Auignon, & Surintendant General aux faits des armes pour ſa Sainteté en cét Eſtat; Par ces preſentes, Auons permis & permettons au ſieur Iean Piot, Imprimeur & Libraire du Saint Office de cette Cité d'Auignon, de faire Imprimer, vn liure intitulé les œuures de Monſieur de Voiture, de nouueau augmentées, auec inhibitions & deffenſes à tous Imprimeurs & Libraires de cette ditte Ville & Comtat Venaiſſain, & à tous autres que beſoin ſera, d'Imprimer, vendre, ni debiter ledit liure, que ce ne ſoit de l'impreſſion dudit Piot, ou de ceux qui auront droit d'iceluy, pendant le temps de ſept ans, à compter du iour & datte des preſentes, à peine de vingt cinq marcs d'argent applicables au profit de ſa Sainteté, & confiſcation des Exemplaires decernant pour raiſon de ce, toutes inthimations requiſes. Donné au Palais Apoſtolic dudit Auignon, ce quatorzieſme Aouſt, mil ſix cens cinquante.

L. Curſius V. Leg.

Par mandement de mondit Seigneur l'Illuſtriſſime V. Leg. Ruffy Arch^{re}.

Et ledit Iean Piot Imprimeur & Libraire du Saint Office, a cedé & tranſporté le droit de ſon Priuilege, à Auguſtin Courbé, Marchand Libraire à Paris, ſuiuant l'accord fait entre eux.

FAVTES SVRVENVES A l'Impreßion des lettres.

Page 134. *ligne* 26. blanchist de la terre. *lisez* la terre.
Page 274. *lig. derniere* vous vous m'imaginiez, *l.* vous m'imaginiez.
Page 396. *lig. latine*, ne teste mouendus, *lis.* nec teste.
Page 430. *lig* 20. par vostre explication, *lis.* pour vostre.

FAVTES DES POESIES.

Page 172. *ligne* 25. vn de lieux, *lisez* des lieux.
Page 192. *ligne* 12. s'exprime, *lisez* s'imprime.

